

Louis Bousсенard

Les chasseurs de caoutchouc



BeQ

Louis Bousсенard

Les Robinsons de la Guyanne

Les chasseurs de caoutchouc

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1108 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le tour du monde d'un gamin de Paris

Aventures périlleuses de trois Français
au Pays des Diamants

Le Défilé d'Enfer

Les Robinsons de la Guyanne

Les chasseurs de caoutchouc

Première partie

Les cannibales blancs

I

Pêche nocturne. – Au sabord d'un ponton. – Le dortoir des forçats. – Un drame dans la batterie de la Truite, pendant la nuit du 14 juillet. – « Monsieur » Louche – Assassinat. – Évasion. – En pirogue. – Un complice. – Ce que le noir avait mis au bout de la ligne. – Quatuor de gredins. – Le plan de Monsieur Louche. – À propos du terrain contesté par la France et le Brésil. – Itinéraire. – Sur la Crique-Fouillée. – Alerte !

- Est-ce que ça mord ?
- Je sens quelques « touches ».
- C'est pas dommage !
- Hale voir un peu sur la ligne.
- En douceur !.. L'Hercule, en douceur, mon gros.

– C’est que je commence à me faire vieux, moi, ici, et je me sens tout... chose, en voyant que ça y est.

– Silence donc, balourd !

« Tu crois parler bas, et tu beugles comme un singe rouge.

– Avec ça que les surveillants peuvent nous entendre !

« C’est aujourd’hui la Fête Nationale ; ils ont « bidonné » toute la journée, et doivent « roupiller » comme des moutons-paresseux.

– Suffit !

« Amarre ta langue et tiens-toi prêt.

– Si seulement on pouvait éteindre ce damné falot !

– Pas de bêtises !

« J’ai « pigé », dans le temps, deux ans de double chaîne, un jour comme aujourd’hui, en essayant de m’évader.

« J’ai soufflé le lampion... l’odeur de la mèche a réveillé les autres ; ils se sont mis à hurler dans

la crainte qu'on ne les punisse au hasard ; les surveillants sont arrivés, et ont pincé Monsieur Louche !

« La mèche m'avait vendu.

Le susurrement léger produit par le frottement de la ligne sur une surface lisse et rappelant le bruit du crotale à travers les herbes, interrompt ce colloque à voix basse.

L'homme, désigné sous le nom de L'Hercule, continue à haler sur la fine tresse de chanvre et l'enroule méthodiquement au fur et à mesure qu'elle obéit à la traction. Les trois hommes qui assistent à cette manœuvre, redevenus silencieux, semblent, malgré leur sang-froid affecté, en proie à une inquiétude voisine de l'angoisse.

Uniformément vêtus de blouses et de pantalons de toile bise, pieds nus, coiffés d'un chapeau de paille grossière, et portant au cou une paire de souliers de troupe, dits « godillots », attachés par une ficelle, ils se tiennent debout, près d'une petite fenêtre carrée, percée dans une paroi sombre comme la muraille d'un cachot.

Leurs faces rasées, aux traits flétris, à l'expression ignoble, à l'épiderme livide, qui portent, en dépit d'une préoccupation poignante, cette marque indélébile imposée par le vice et le crime, deviennent plus repoussantes encore, sous les rayons blafards du falot accroché au plafond de leur lugubre demeure.

Mais, une oscillation assez forte agite l'édifice tout entier, et une série de craquements retentissent dans la nuit.

Les quatre hommes s'arc-boutent, et l'un d'eux murmure :

– Enfin ! la marée montante !

Les oscillations et les craquements continuent, puis la lourde masse exécute lentement un mouvement de rotation.

– Le ponton évite au flot, reprend l'homme, il n'y a pas de temps à perdre.

Le cachot n'est autre chose que la batterie d'une ancienne frégate transformée en pénitencier flottant, la petite fenêtre est un sabord, le plafond bas, auquel se balance le falot,

est le pont du vieux navire.

Le long de la muraille opposée à celle près de laquelle se tiennent les compagnons occupés à leur pêche nocturne, s'étend une interminable rangée de hamacs tendus côte à côte sur deux barres parallèles, de façon à ne former qu'une surface plane.

Le commencement et la fin plongent dans l'ombre, et les lueurs vacillantes éclairent seulement ceux qui se trouvent dans le champ de la lumière.

Soustraites enfin, pour quelques heures, aux travaux écrasants que la société vengeresse impose à ses réprouvés, ils dorment là, les maudits, de ce sommeil lourd, cataleptique et peuplé de cauchemars, qui succède aux labeurs de la chiourme.

Exténués par la tâche quotidienne, alanguis par l'implacable soleil de l'équateur, minés par l'anémie, rongés par la fièvre, ils reposent avec des attitudes de bêtes fourbues, rêvant peut-être à leur vie brisée, à leurs jours qui se succèdent comme les anneaux d'une chaîne, ou aux moyens

de fuir l'infâme promiscuité du bain.

De temps en temps, un soupir douloureux échappe à un dormeur qui s'agite convulsivement sur sa couche. Ses membres courbaturés ne trouvent pas de bonne place, le sommeil lui-même est une souffrance.

Bientôt, le chœur de ronflements, un instant interrompu par cette plainte inconsciente, reprend de tous côtés, jusqu'au moment où un incident analogue produit une nouvelle pause.

Bien que les sabords soient ouverts, la lumière semble agoniser, dans l'atmosphère viciée par l'entassement de ces hommes dans ce réduit trop étroit. Une indescriptible senteur de fauve, participant à la fois de l'exhalaison musquée du caïman et de l'odeur phosphorée du bouc, emplit la batterie.

C'est horrible et écœurant.

Tel est, en quelques mots, le spectacle que présente, pendant la nuit du 14 juillet, *la Truite*, ce vieux ponton ancré au milieu de la rade de Cayenne.

Il est onze heures du soir. Là-bas, la ville en fête célèbre bruyamment le glorieux anniversaire. Des cris et des chants se répercutent jusque sur la rade, des fusées traversent les ténèbres comme des serpents de feu, des coups de fusil retentissent, et l'on entend le *plan, plan, plan* monotone et incessant des tambours des noirs, sans lesquels il n'y aurait pas de divertissement complet.

Les matelots des stationnaires fraternisent avec l'infanterie et l'artillerie de marine, les négociants, les mineurs, les artisans, les fonctionnaires, tous, grands et petits, cordialement mêlés aux hommes de l'armée de mer, participent à l'ivresse de la fête ; seule, la demeure des réprouvés conserve sa morne taciturnité.

Cependant L'Hercule, qui hale de plus en plus doucement, interrompt son mouvement en sentant de la résistance.

– Ça y est, dit-il.

« La « chose » est crochée.

On entend en ce moment un léger choc, produit extérieurement, au niveau de la flottaison par un corps dur.

– Laisse aller !... commande l’homme qui s’est, donné le nom de « Monsieur » Louche.

– Voyons, reprend L’Hercule, le moment est venu de s’expliquer.

« Tu as comploté l’affaire tout seul, toi, Monsieur Louche, et je voudrais bien comprendre comment nous allons sortir de ce vieux patachon d’eau salée.

– Chut !

Le choc, si faible qu’il soit, a éveillé un des dormeurs, un Arabe. Il se dresse brusquement sur son séant, voit les quatre hommes près du sabord, saute sur le pont, et s’avance vers eux.

– Toi t’ovader, dit-il brusquement à Monsieur Louche.

– Que qu’ça te fait, riposte celui-ci.

– Moi vouloir aller aussi.

– Y a plus de place avec nous, mon fils.

« J't'empêche pas de faire partie d'un autre convoi, mais le nôtre est complet.

– Moi vouloir aller, ou bien moi crier, éveiller surveillants...

– Ah ! canaille ! tu veux manger le morceau (dénoncer) !

« Attends !

Il va s'élaner sur l'Arabe qui élève la voix, mais L'Hercule le prévient.

De la seule main qu'il a de libre, il le saisit à la gorge et opère une pression tellement violente, que le malheureux, les yeux hors des orbites, la langue violacée, pousse un soupir et s'abat comme foudroyé.

– Pas un moment à perdre ! siffle de sa voix stridente Monsieur Louche.

« Tiens ! dit-il à L'Hercule en déroulant un grelin qu'il porte sous sa blouse, autour de son corps, amarre-moi ça au sabord.

« Donne-moi ta ligne.

« Bon !... File le grelin au dehors... Passe par

le sabord et laisse-toi glisser.

« Le poisson que tu as halé tout à l'heure est une pirogue armée de ses pagayes...

« Là... dépêche-toi ! Les autres vont te suivre.. Je vous rejoindrai le dernier.

Trois minutes se sont à peine écoulées, que les trois hommes ont disparu par l'étroite ouverture juste suffisante au passage de leur corps.

Cependant l'Arabe, qu'on eût pu croire étranglé, revient lentement à lui.

– Sale animal ! gronde le forçat, je le croyais pourtant bien « nettoyé ».

« Il va crier, donner l'alarme, et nous allons être pincés !

« Et pas seulement un couteau de deux sous pour lui scier le « gavion » !

« Ah ! j'ai mon affaire.

Il dit, s'avance froidement vers son hamac, fouille dans le tas de haillons formant sa garde-robe, en tire un clou de cuivre, long d'un pied, arraché jadis du bordage du ponton et que, par un

de ces actes de sauvage prévoyance habituelle aux habitants des bagnes, il a caché avec soin.

Il revient au malheureux en deux bonds rapides et silencieux comme ceux d'un félin, lui applique sur la tempe la pointe du clou, et l'enfonce de toute sa force !

Puis, pour être bien certain que la mort est complète, peut-être aussi par un raffinement de férocité, il saisit la tête à pleines mains, comme une boule, la retourne, appuie la tête du clou sur le pont et presse vigoureusement, jusqu'à ce que la pointe sorte de l'autre côté.

L'infortuné n'a pas poussé un soupir.

Alors, l'assassin relève brusquement la blouse de la victime, aperçoit une ceinture de cuir qui entoure ses flancs, s'en empare, constate qu'elle renferme de l'argent, – les Arabes ont toujours un pécule parfois assez élevé – et murmure en aparté :

– Je fais d'une pierre deux coups.

« Je supprime un mouton (espion) et je sauve la caisse. Dans tous les pays du monde, un peu de

monnaie trouve son emploi.

Puis, avec un horrible sang-froid qui ne se dément pas un instant, il se glisse à son tour par le sabord, saisit l'amarre et se laisse descendre le long du bordage.

L'assassinat et la quadruple évacion ont été accomplis avec tant de célérité, que ni les hommes endormis dans la batterie, et à plus forte raison les surveillants, couchés dans leurs chambres, sous la dunette, n'ont rien entendu.

Les quatre forçats ont pris place dans une légère embarcation aux formes effilées, puis, saisissant chacun une pagaie, se sont mis à nager¹ silencieusement dans la direction du Midi. Ils rangent bientôt la côte, formée de vases molles couvertes de palétuviers, vers laquelle les porte d'ailleurs le courant, et parcourent de la sorte environ deux kilomètres, sans desserrer les dents. Ils se trouvent alors à l'extrémité d'un large canal encaissé entre deux épaisses futaies de grands arbres, et s'enfonçant vers le Sud-Est.

¹ Les hommes du pénitencier flottant, chargés de presque toutes les corvées de la rade, sont d'habiles bateliers.

– Laisse aller ! commande Monsieur Louche qui se tient à l'avant de la pirogue.

« Nous sommes les premiers au rendez-vous, et nous avons le loisir de causer en attendant les autres.

« Le temps seulement d'amarrer le canot.

– C'est ça, causons, répond un des deux évadés qui n'ont pas, jusqu'alors, prononcé une parole.

– Le moment est venu de vous faire part de mon plan, afin que ceux dont le cœur mollirait puissent encore retourner au pénitencier.

– Jamais ! s'écrient d'une seule voix les trois hommes.

– À la bonne heure ! D'autant plus que le premier qui flancherait courrait le risque d'être mal reçu là-bas.

– Pas de bêtise, reprend L'Hercule ; est-ce que j'aurais trop serré la vis à l'Arbi ?

– L'Arbi ne dénoncera personne.

« Il est allongé sur le pont de la batterie avec

un clou de treize pouces dans la cervelle.

– Que le diable l’emporte !

« Tu veux donc nous faire faucher (guillotiner) si nous sommes pincés ?

– Allons donc ! je prends la chose à mon compte.

« Un peu plus, un peu moins, qu’est-ce que cela me fait.

« Vous savez bien que je suis condamné à mort, puis à perpétuité, plus à cent et quelques années... sans que je m’en porte plus mal.

« Je suis homme à faire honneur à mes affaires et réclamer mon dû, si les argousins mettent la patte sur nous.

« J’éternuerai dans le décalitre de son à Chariot (le bourreau), et vous attraperez seulement deux ans de double chaîne.

« Mais, parlons sérieusement... car nous n’en sommes pas là.

« Hier à midi, en rentrant de la corvée, j’ai rencontré sur le port Jean-Jean, ce grand mal

blanchi de Martiniquais, notre ancien camarade, gracié il y a cinq ans.

« Tu ne l'as pas connu, toi, Notaire, parce qu'alors tu n'avais pas l'honneur de boulotter à cette époque les fayots de l'administration.

– Continue, interrompit d'une voix sourde l'homme ainsi désigné par l'organe railleur du narrateur.

– L'idée me vint tout à coup, en le revoyant, de le faire contribuer à une évasion que je mijote depuis quelque temps.

« Tout en causant avec lui pendant la pose, j'apprends qu'il est matelot à bord d'une tapouye¹, qui fait le service entre Cayenne et les placers du Maroni.

« Il doit rester seul à bord pendant que son patron et les autres vont faire la fête, ce qui n'a pas l'air de l'amuser le moins du monde.

« Il m'avoue naïvement qu'il lâcherait bien la tapouye pour aller aux « dansés », mais qu'il n'a pas un rouge liard en poche.

¹ Goélette indigène.

« – Jean-Jean, que je lui dis, j’ai encore une vieille pièce de vingt francs ; je ne puis mieux faire que de la donner à un vieux copain comme toi.

« Mais à une condition : c’est que ce soir, à dix heures, ni avant ni après, tu viendras, au risque d’attraper un coup de fusil, accrocher une ligne à une ficelle qui pendra par le douzième sabord de la *Truite*, du côté de tribord.

« La ligne sera assez longue pour aller jusqu’à la tapouye.

« Tu reviendras tranquillement à bord, tu mettras dans la pirogue qui t’aura amené quatre pagayes, quatre couis (calebasses), quatre sabres d’abatis, avec un sac de couac¹, et tu amarreras solidement ta pirogue au bout de la ligne.

« C’est compris ?

« – Moi compris, répond le mal blanchi en clignant de l’œil.

« Je veux bien, qu’il me continue dans son jargon, mais à la condition que tu emmèneras

¹ Farine grossière de manioc.

mon compère Amélius.

« – Mais, il est au pénitencier à terre.

« – Ça m'est égal... arrange-toi pour le prévenir.

« – Entendu ! voici le jaunet.

« Jean-Jean, vous le savez, tint sa parole, puisqu'à onze heures L'Hercule amenait la pirogue que nous montons en ce moment.

– Mais toi, tu n'as pas exécuté ta promesse, puisque son compère Amélius, Petit-Noir, comme nous l'appelons, n'est pas avec nous.

– Patience, Notaire. Tu sauras qu'un honnête fagot (forçat) n'a qu'une parole.

« Je me suis mis en quatre pour le faire prévenir pendant l'après-midi, et j'ai eu la chance d'apercevoir, occupés à décharger le bateau amenant les bœufs du Para, Chocolat, avec le Borgne, et Maboul, ce grand Arbi qui a un tonnerre bleu tatoué sur la tempe.

« Ils se sont chargés de la commission pour Petit-Noir, à la condition qu'ils seraient de la fournée.

« – Comme vous voudrez, ai-je répondu.

« Rendez-vous à partir de minuit à la pointe Nord de la Crique-Fouillée... Les premiers arrivés attendront les autres.

« Bon ! a dit le Borgne. Je me charge du reste.

« Au lieu de rentrer le soir à la boîte, nous filons, je vole un canot au canal Laussat, puis en route pour la Crique-Fouillée !

« Voilà, mes agneaux, où nous en sommes.

« Le prologue de la pièce est joué, en scène pour le premier acte !

– C'est très bien commencé, répond le Notaire, après un moment de réflexion ; mais, après ?

« On va s'apercevoir bien vite de l'évasion et envoyer à notre poursuite... Nous serons traqués comme des chiens enragés... il nous faudra fuir éperdus à travers les bois peuplés d'insectes malfaisants, de reptiles dangereux, d'animaux féroces...

Un éclat de rire interrompt cette énumération des périls attendant les fugitifs, et Monsieur

Louche reprend de sa voix sarcastique :

– Es-tu bête, pour un homme instruit !

« L'administration se f...iche pas mal des fagots marrons (forçats évadés) ; elle sait trop bien qu'il y a autour de nous des obstacles regardés comme infranchissables... pour les niais.

« Presque tous ceux qui s'évadent sont trop heureux de rentrer, crevant de faim et suant la fièvre, se faire amarrer par la patte au joujou appelé double chaîne.

– J'avais donc raison !

– Et moi, je te répète : es-tu-bête !

« Tu sauras, pour ta gouverne, que ces clampins-là n'ont pas l'honneur d'être commandés par Monsieur Louche, la fine fleur de tous les fagots guyanais, le malin des malins, soit dit sans me vanter.

« Monsieur Louche a, depuis longtemps, étudié la question... Il n'a rien fait à la légère, comme pourrait le donner à penser ce départ précipité.

« Le plan était depuis longtemps tracé...

L'occasion s'est présentée ce soir, je l'ai saisie et nous voici libres.

Un murmure approbateur accueille cette tirade, prononcée par ce misérable avec une emphase sentant d'une lieue son boniment d'artiste forain.

– Voyez-vous, mes camarades, les évasions réussissent rarement, parce qu'elles sont ou mal combinées, ou exécutées à la hâte, ou accomplies avec des moyens insuffisants.

« Les transportés de Saint-Laurent, séparés de la colonie de Surinam par le Maroni, se font pincer par les soldats hollandais, qui les ramènent dare-dare.

« Ce sale pays pratique l'extradition.

« Ceux qui essayent de gagner par terre la Guyane anglaise, qui ne rend pas les marrons, éprouvent toutes ces difficultés qui te hérissent les cheveux, mon pauvre Notaire...

« Mais nous sommes à Cayenne, à trente lieues en ligne directe d'un pays qui est le paradis terrestre de ceux qui ont un compte ouvert avec la

nommée Société.

« Un pays où il n’y a ni gouverneur, ni consuls, ni bagne, ni argousins ; où l’homme vit libre comme une bête sauvage, sans foi, ni loi, ni roi ; où il peut gagner, presque sans travail, de l’or à pleines mains, et tout faire à sa fantaisie, même le bien, si ce caprice biscornu lui passe par la cervelle.

– Et ce pays s’appelle ?... demande L’Hercule bouche béante.

– Le Terrain Contesté de la Guyane, qui n’appartient ni à la France ni au Brésil... aussi grand, mais plus fertile et surtout plus salubre que cette colonie maudite à laquelle nous allons bientôt dire adieu.

– Mais, il doit y avoir déjà des colons !

– Et de riches colons !

– Bonne affaire ! Nous prendrons leur place et nous aurons le bonheur de coucher dans des lits tout faits.

– Quant aux moyens d’y arriver ?...

– Ils sont simples comme bonjour, pour des

gaillards ignorant comme nous les préjugés et endurcis par les travaux de la chiourme.

« Nous sommes donc seulement à trente ou trente-cinq lieues de ce territoire séparé de la colonie par l'Oyopock...

« Mettons-en quarante, si vous voulez.

« C'est l'affaire de sept à huit jours de marche.

– Tu as raison ; mais comment sortir d'ici ?

– Pas par mer, à coup sûr !

« Ce serait folie dans une pirogue, presque sans provisions, sans eau, surtout, et en étant forcés de nous éloigner des côtes pour éviter les vases molles.

« Je ne suis pas poltron, mais j'ai froid dans le dos en pensant à la mort de ce pauvre Giraud, dit Gâte-Bourse, un malin pourtant, qui a été croqué tout vivant par les crabes habitant sous les palétuviers.

« Voici ce que nous allons faire.

« Aussitôt que les camarades nous auront rejoint, nous suivrons en canot la Crique-

Fouillée, pendant la nuit, jusqu'au Mahury.

« Nous resterons cachés pendant le jour, et la nuit suivante, nous remonterons, avec la marée, le Mahury jusqu'à Roura.

« Nous demeurerons toujours cachés pendant le jour, et il est facile, vous le savez, de se dissimuler dans les fourrés qui bordent les fleuves ; de façon à devenir aussi introuvables que des aiguilles dans un tas de foin.

« Nous traverserons le Mahury et nous irons rejoindre la route de l'Approuague qui va jusqu'au bourg de Kaw.

« Cette route est mauvaise, défoncée, rocailleuse ; elle suit la crête des montagnes, un vrai casse-cou.

« Qu'importe ! les habitants du pays la franchissent en un jour. Nous la parcourerons, nous, en une nuit.

« Arrivés au bourg de Kaw, nous volerons un canot, nous descendrons le canal de Kaw jusqu'à l'Approuague, nous passerons le fleuve, et nous serons plus d'à moitié chemin, sans trop de

fatigue.

« Nous nous trouverons alors en plein pays sauvage, sans ressources, sans habitations.

« Il nous faudra marcher droit devant nous, en nous guidant sur le soleil, car, alors, les précautions seront devenues inutiles.

« Il y aura des criques et des rivières à franchir, des forêts à traverser, que sais-je encore !

« Mais, qu'est-ce que tout cela !... une misère, puisque de l'Approuague à l'Oyapock, il n'y a pas même quinze lieues !

« Ce sera l'affaire de deux jours.

« Une fois de l'autre côté de l'Oyapock, nous sommes chez nous.

– Silence, donc ! fit au milieu de la nuit une voix brutale.

« On n'entend que toi, Monsieur Louche...

« Tu glapis comme une bande de jacquots.

– Tiens, Chocolat !... à la bonne heure.

– Oui, moi et les autres.

« Avec de mauvaises nouvelles.

« Alerte ! camarades.

« On nous poursuit... Il y a en rade deux embarcations armées.

« La grande baleinière avec ses canotiers Arabes nous gagne de vitesse. Je ne sais pas ce qu'ils ont, ces damnés Arbis.

« Ils beuglent comme des enragés : Arouâ !... Arouâ !...

– Mille tonnerres ! nous voilà jolis garçons...

« Tu avais bien besoin d'estourbir l'autre, toi !...

– Laisse faire, reprend Monsieur Louche toujours impassible.

« Ils ne nous tiennent pas encore.

II

La poursuite. – Conséquences probables de l'assassinat de l'Arabe. – Sous les palétuviers. – Six heures dans la vase. – Recherches. – Angoisses. – La marée. – Le sampan annamite. – Hospitalité forcée. – Les grands moyens de Monsieur Louche. – Sauvetage d'un complice. – Sur la Crique-Fouillée. – Le Mahury. – De Remire à Kaw. – Cinquante kilomètres dans les montagnes. – Gendarmes « grand-sabre ». – Famine. – Les huîtres de palétuvier. – En vue de l'Approuague. – Le radeau. – En chasse. – Que veulent dire ces mots : bétail sur pied ?

Ainsi que vient de l'annoncer le fugitif répondant au sobriquet de Chocolat, deux embarcations armées à la hâte sont à la poursuite des forçats.

Les Arabes, s'étant bientôt aperçus de

l'assassinat de leur camarade, ont poussé des cris de fureur qui ont donné l'alarme sur le ponton.

Les surveillants ne se fussent pas dérangés pour une évacion simplement accomplie dans des circonstances ordinaires. Ils ont pris aussitôt sur eux, eu égard à la gravité des événements, d'armer les embarcations du bord et d'opérer séance tenante d'actives recherches.

Les canotiers, habituellement fort peu empressés à donner la chasse à leurs camarades évadés, souvent même passivement complices, s'ingénient à favoriser leur fuite par leur apathie ou d'apparentes maladresses combinées habilement.

Mais, en présence du cadavre d'un des leurs, la confraternité de race, plus forte que la solidarité de la chiourme, les transforme soudain en autant de limiers ardents à la quête.

En un clin d'œil, les embarcations sont parées, et les surveillants, armés jusqu'aux dents, munis de lanternes sourdes pourvues de puissants réflecteurs, s'installent à leur poste.

Pour qui connaît la configuration de la rade de Cayenne, il est évident que les fugitifs, poussés par la marée montante, n'ont pu que ranger la côte comprise entre le canal Laussat et la Crique-Fouillée.

C'est sur cette portion de la côte que se portent tout d'abord les recherches.

Après environ trois quarts d'heure employés inutilement à battre les anfractuosités du rivage et les îlots de palétuviers lentement submergés par le montant, les représentants de l'autorité et leurs auxiliaires aperçoivent enfin la coque sombre d'une embarcation qui file à toute vitesse.

Les Arabes prennent aussitôt la chasse et poussent leur fameux cri : Arouâ !... Arouâ !... dont les syllabes gutturales se répercutent au loin.

Plus furieux encore qu'au départ, excités à la pensée d'opérer la capture de l'assassin, ils pagayent avec une vigueur incomparable et gagnent peu à peu sur les évadés.

Deux cents mètres les séparent à peine, quand la barque, arrivée à l'angle formé par les arbres

qui seuls, à marée haute, indiquent le chenal de la crique, vire brusquement de bord, et s'engage au milieu de l'impénétrable fouillis de végétaux dont les troncs sont déjà submergés à plus d'un mètre de hauteur.

C'est alors que les forçats enfuis du pénitencier à terre rejoignaient leurs complices échappés de la *Truite*, et leur faisaient part de cet incident qui compromettait singulièrement la réussite de leur audacieuse tentative.

Mais ce vieux pilier de bagne, que nous connaissons sous le nom de Monsieur Louche, est un bandit plein de ressources.

Un plan, périlleux il est vrai, mais dont l'accomplissement n'a rien d'effrayant pour des hommes de cette trempe, se présente soudain à son esprit fécond en expédients.

– À l'eau tout le monde ! dit-il à voix basse.

« Toi, Chocolat, laisse aller en dérive ton canot.

« Mais je ne sais pas nager, gémit plaintivement le Notaire.

– Eh ! reste dans la pirogue, clampin, et surtout tais ton bec, où je te chavire !

– Là !... continue-t-il en voyant ses camarades à l'eau, à l'exception de lui et du Notaire, accrochez-vous au bordage de la pirogue et nagez avec les jambes.

« Je vais vous conduire en un endroit où les argousins ne viendront pas nous chercher.

La légère embarcation obéit à l'impulsion de la pagaie habilement manœuvrée sans le moindre bruit, et glisse au milieu du réseau difforme des racines de palétuviers inextricablement enchevêtrées.

En quelques minutes, elle se trouve hors d'atteinte, sous cet immense fourré de végétaux si énergiquement dénommés les « arbres de la fièvre ».

Il faudrait plus qu'un hasard, pour arriver jusqu'au groupe des fugitifs que leur témérité même vient de sauver pour l'instant.

À ce moment, des cris de fureur et de désappointement se font entendre dans la

direction du lit de la crique. Les Arabes et les surveillants viennent de découvrir le canot abandonné, et les forçats parviennent même à percevoir cette réflexion formulée par un de ces derniers :

– C’est bon ! ils se sont mis à l’eau comme des caïmans ; mais demain, avant le jour, toute la côte va être cernée...

« S’ils ne crèvent pas dans les vases molles, je veux que le diable m’emporte s’ils ne sont pas crochés au moment où ils essayeront d’en sortir.

« Eh ! vous autres, rallie le ponton !...

« La chasse est finie quant à présent.

– Que personne ne bouge ! siffle à voix basse Monsieur Louche.

« Des blagues !... Ils vont rester en observation jusqu’à la marée basse.

Une heure, deux heures s’écoulent, sans que la sauvage énergie des réprouvés fléchisse un seul instant.

Comme la pirogue, trop petite, ne peut les contenir tous, quatre d’entre eux, les plus

vigoureux, se sont accrochés aux racines, et ils attendent le retrait des eaux, sans la moindre apparence d'angoisse ou de défaillance.

Depuis longtemps déjà la marée a battu son plein. Le jusant se fait sentir.

Les courants commencent à rouler vers la pleine mer la bouillie fétide et gluante enlevée périodiquement au banc de vase, et ramenée périodiquement vers lui.

Là où clapotaient tout à l'heure les lames courtes, jaunâtres, chargées de détritrus, apparaît un immonde cloaque sur lequel trottent agilement, comme des disques à pattes, les petits crabes à la carapace bleue, à la marche oblique. Les palétuviers émergent sur leur piédestal de racines, et les huit hommes se trouvent allongés au milieu de la boue, près de leur pirogue échouée.

Bientôt le jour va venir. Déjà les aigrettes, les flamants et les ibis commencent à s'agiter, pressentant peut-être le voisinage de l'homme.

– Allons, camarades, à l'ouvrage ! dit à voix

basse Monsieur Louche qui jusqu'alors n'a pas prononcé un mot.

« Il est possible qu'on fasse une battue sur le banc de vase.

« Le terrain est solide à la profondeur d'un mètre et on pourrait parfaitement venir jusqu'à nous.

– J'en suis sûr, répondit Chocolat ; on peut marcher sur le banc.

« Je connais l'endroit ; je suis venu y ramasser des oiseaux d'eau abattus par des chasseurs qui se trouvaient en baleinière sur la crique.

– Voilà ce qu'il faut éviter, reprit Monsieur Louche.

« Il s'agit de cacher, sous cette bouillie molle, notre pirogue que nous remettrons à flot à la marée du soir.

« Puis, cela fait, nous enfoncer carrément jusqu'aux oreilles, au moindre bruit suspect, après avoir pris précaution de barbouiller de vase nos figures et nos chapeaux.

« On pourrait, de cette façon passer à deux pas

sans nous voir.

« Toi aussi, Petit-Noir, la face reluirait au soleil comme une boule d'ébène.

« De plus, ceux qui ont la peau fine comme ce clampin de Notaire, auront l'avantage d'éviter la piquûre des maringouins.

Puis, le jour se fit avec cette soudaineté particulière aux pays équatoriaux.

En raison des circonstances particulièrement horribles dans lesquelles s'est opéré l'évasion, l'administration pénitentiaire a pris, dès la première heure, d'énergiques mesures pour assurer la capture des fugitifs. Son nombreux personnel a réquisitionné des embarcations, et s'est adjoint une partie des hommes appartenant à la police municipale. Pendant que les uns sillonnent en tous sens les terres bordant la rade, les autres fouillent à pied les bancs de vase, et s'avancent intrépidement, en sondant, avec des bâtons, ce sol délayé dans lequel ils enfoncent parfois jusqu'à mi-corps.

Ces recherches continuent avec acharnement

pendant toute la matinée en dépit de dangers réels et de fatigues écrasantes.

C'est miracle, vraiment, que les misérables aient échappé jusqu'alors aux chasseurs d'hommes dont ils entendent souvent, à quelques pas, la marche et les paroles.

Tapis dans cette bouillie fétide, au milieu de laquelle ils disparaissent presque complètement, tremblant de peur, mourant de faim, glacés jusqu'aux os par cette immersion qui se prolonge depuis près de douze heures, on devine quelle doit être leur angoisse.

Mais cette angoisse va bientôt s'accroître par la complication d'un nouvel et plus terrible incident. L'heure de la marée est arrivée. Déjà l'on entend gronder au loin les îlots qui vont chasser de leur retraite les forçats, comme des bêtes fauves surprises dans leur repaire par l'inondation.

Les chasseurs, il est vrai, battent aussitôt en retraite, mais de façon à cerner du côté de la terre toutes les voies d'accès, tandis que ceux qui sont dans les embarcations se préparent à s'avancer,

avec le flot, jusque sous les épais rameaux de la futaie aquatique.

– Je crois que nous sommes fumés ! gronde à voix basse Chocolat qui s’arrache péniblement de son trou.

« Il va falloir nous mettre à la nage, si nous voulons ne pas être noyés sur place, et alors on nous colle la patte dessus.

– Pas encore ! répond Monsieur Louche.

« Que chacun s’accroche aux racines et attende la première lame, sans montrer plus que le bout de son nez.

« Nous avons passé douze heures dans la vase... nous en passerons encore bien autant dans l’eau...

« Allons ! houst !... nous n’avons pas le choix des moyens.

« Ah ! veine ! je ne m’attendais pas à ça.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– J’aperçois là-bas, à cent mètres à peine, devant nous, sur la crique, et au-dessus des

broussailles, une toiture brune...

« Ça doit être la barque de pêche d'un Annamite.

– Eh bien ?

– Silence !

« Remettez la pirogue sur le banc de façon qu'elle soit reprise par le flot, et n'oubliez pas les sabres d'abatis.

« Maintenant, suivez-moi en rampant, de manière à nous approcher le plus possible de la crique au bord de laquelle flotte la barque.

Les sept hommes, souillés hideusement de fange, exécutent les ordres de leur chef et s'avancent cahin-caha dans la direction indiquée.

Mais alors arrive brutalement la première lame qui les couvre en un clin d'œil et les roule comme des fétus. Ils s'accrochent désespérément aux racines, reprennent haleine et se préparent intrépidement à repartir.

– Tiens ! dit froidement l'un d'eux, nous ne sommes plus que sept, y compris Monsieur Louche.

– Le Notaire manque à l'appel, répond ce dernier, tant pis pour lui.

« En avant les autres !

– Eh ! le voilà...

« Sa tête a porté sur une racine.

« Il est assommé, mais je ne veux pourtant pas le laisser là.

C'est Chocolat qui parle.

Une seconde, puis une troisième lame se succèdent coup sur coup.

Les forçats se mettent à la nage et arrivent jusqu'au bord de la crique.

Monsieur Louche ne s'est pas trompé. La barque est bien un sampan avec sa grossière toiture de feuilles. À l'avant se tient impassible un Annamite occupé à raccommoder un filet.

Le bandit plonge sans bruit, se hisse à bord et présente à l'Asiatique la pointe de son sabre.

– Pas un mot, ou je te saigne !

L'homme ainsi interpellé se retourne effaré et s'écrie d'une voix suppliante en patois

cayennais :

– Ou qu’a pas tué mô, mouché Louche.

– Tais ton bec !

« Nous sommes là huit évadés...

« Cache-nous dans ta boîte.

« Les surveillants vont te demander si tu nous as vus, tu répondras que non.

« Et surtout, pas un mot, pas un signe... car avant qu’on ne nous prenne, je te fais avaler la lame de mon sabre jusqu’au manche.

« C’est compris ?

Les autres, ruisselants d’eau et de fange, se hissent en ce moment, Chocolat, tenant, par le collet de sa blouse, le Notaire qu’il n’a pas voulu lâcher.

En un clin d’œil, ils sont tapis sous un amas de filets, de nattes, de haillons et de tous les ustensiles que l’Annamite emporte avec lui dans sa demeure flottante, puis le pêcheur reprend son occupation.

Cette manœuvre a pu échapper aux hommes

des embarcations qui croisent dans le crique, grâce à la position du sampan comme encaissé dans une petite anfractuosité.

Les misérables n'ont plus à redouter qu'une perquisition.

Mais, comme ils l'apprirent quelques heures après, le hasard voulut que des recherches eussent été opérées, à bord de la barque de pêche, dès le premier moment.

C'est même par là qu'avaient prudemment commencé les surveillants au début de leur chasse à l'homme. N'ayant et pour cause rien trouvé de suspect sous la toiture de la barque, ils étaient bien loin de se douter, quand, après de pénibles et infructueuses manœuvres, ils ralliaient le ponton, que les fugitifs, mourants de faim, se repaissaient avidement de poisson cru, alors qu'on pouvait à bon droit les regarder comme noyés.

L'Annamite, qui était un ancien transporté libéré, astreint à la résidence perpétuelle dans la colonie, ne voulait ni ne pouvait rien refuser à ses anciens compagnons de bagne.

Monsieur Louche lui ayant ordonné, la nuit venue, de larguer son amarre et de remonter la Crique-Fouillée jusqu'au Mahury, il obéit docilement, procura des avirons à ses passagers forcés, et bientôt, la lourde embarcation, poussée par des bras vigoureux, glissait sur les flots du canal solitaire.

Deux heures et demie leur suffirent pour atteindre le Mahury, qui n'est en quelque sorte qu'un vaste estuaire formé par la réunion de la Comté et de l'Orapu.

Voulant sans plus tarder mettre à profit les trois heures et demie de marée qui leur restent, ils remontent sans désespérer le fleuve¹, passent devant la batterie du Trio, invisible dans les ténèbres et les mornes imposants de Remire, où vécut paisiblement, pendant vingt ans, le conventionnel Billaud-Varenne, déporté en Guyane en 1795.

Ils manœuvrèrent leurs avirons avec tant d'énergie, qu'ils purent arriver non loin des

¹ En Guyane, il n'est possible de naviguer, sur la plupart des cours d'eau, qu'avec la marée.

coteaux de Roura, en aval de la Crique-Gabrielle, vis-à-vis de laquelle se trouve le dégrad¹ de Stoupan.

Devant l'impossibilité absolue d'avancer plus loin, ils poussent le sampan sur la rive droite et débarquent, après avoir reçu de l'Annamite un lot de poisson frais, quelques poignées de couac et un briquet.

Puis, le pêcheur, heureux sans doute d'être débarrassé de ses redoutables compagnons, reprit incontinent, avec le jusant, la direction de la Crique-Fouillée.

Les fugitifs, loin de se croire dans une sécurité même relative, en raison de l'éloignement du pénitencier, se dissimulent au plus vite dans l'inextricable fourré de cacaoyers sauvages, de mombains et d'aouaras qui encombrent le rivage.

Le jour va bientôt apparaître, et comme le dit Monsieur Louche, il faut se défilier en douceur, afin d'éviter le bourg de Roura.

– Car, voyez-vous, mes agneaux, continue le

¹ Débarcadère.

bandit, il y a là, non seulement un juge de paix dont je m'embarrasse comme d'une prune, mais une brigade de gendarmerie qui a toute ma vénération.

« Je ne suis guère impressionnable, mais je vous avoue que la vue du casque blanc et des buffleteries d'un gendarme *grand sabre*¹, me casserait bras et jambes.

– Tu as raison, répond le Rouge, et je suis d'avis que la crainte de la gendarmerie est le commencement de la sagesse.

– Sagesse bien involontaire, va !

« Mais, sois tranquille... nous nous dédommagerons plus tard de notre respect forcé

¹ Les noirs de Cayenne donnent le nom de gendarmes « grand-sabre » aux hommes de la gendarmerie coloniale, des sujets d'élite tous tirés du corps métropolitain et qui sont l'épouvante des tapageurs, par opposition aux gendarmes « cabris » des nègres et des coulies Indous formant le corps de police indigène.

Fort peu redoutés des perturbateurs en goguette et, disent les mauvais plaisants, bons seulement à arrêter les animaux errants, surtout les chevreaux ou *cabris*, les gendarmes-cabris n'en rendent pas moins de réels services à l'administration.

pour ces cases de négros qu'il ferait si bon piller.

Ils redoublent en conséquence de précautions, contournent, en évoluant doucement sous bois, le village, et atteignent les premières éminences formant la chaîne de montagnes qui sépare le bourg de Roura de celui de Kaw.

Cette dernière manœuvre écarte pour le moment toute apparence de danger. Ils gravissent péniblement un sentier rocailleux, escarpé, encaissé à droite et à gauche d'arbres immenses, formant une voûte impénétrable à la lumière. Nulle crainte de rencontre en ces lieux déserts, car il est à peu près impossible de trouver un être humain susceptible de s'y aventurer.

Aussi, mettant à profit cette solitude, ils s'avancent, en dépit de fatigues inouïes, sans presque se reposer et parcourent le même jour les cinquante kilomètres auxquels est évaluée la distance entre les deux villages.

Exténués, mourant de faim, n'ayant plus, pour se restaurer, que des bribes de poisson déjà gâté par l'inférieure chaleur du soleil équatorial, et quelques grains de couac, ils vont s'allonger,

comme des animaux fourbus, près de la rivière de Kaw, et s'endorment d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, la faim a raison de la fatigue et les éveille avant l'aube. Ils traversent, sans avoir besoin de se mettre à la nage, la rivière fort basse, à ce moment, évitent naturellement le village, suivent le canal long de vingt kilomètres qui débouche dans l'Approuague, et arrivent enfin au bord du fleuve qu'il s'agit de franchir sans encombre.

Quelle que soit l'énergie de ces misérables et leur prodigieuse endurance à la fatigue, cinq sur huit sont complètement incapables de faire un mouvement.

En outre, la faim qui leur tord les entrailles leur enlève tout ressort, toute initiative. Ils en arrivent à regretter les fayots de l'administration et les effroyables travaux du bagne.

Monsieur Louche, plus âgé de beaucoup que ses complices, possède toujours, avec son esprit lucide, son implacable volonté, mais son corps est absolument brisé.

Seuls, L'Hercule et Chocolat semblent avoir conservé toute leur vigueur. Il est vrai que ce sont deux terribles compagnons bâtis en force, taillés en plein muscle, et représentant la machine humaine dans sa plus redoutable expansion.

Pendant que le Notaire se lamente comme un enfant, parle d'aller se constituer prisonnier à Kaw, et que les autres semblent l'approuver tacitement, Monsieur Louche, envoie les deux hommes valides à la recherche des petites huîtres guyanaises qui se trouvent souvent, par milliers, accrochées aux racines des palétuviers.

Ils en font une ample récolte, et en rapportent plein leurs blouses nouées au col et aux manches.

Les misérables absorbent avec une voracité sans égale, cet aliment, se gavent gloutonnement, compensent par la quantité ce qui lui manque en substance nutritive et réussissent à apaiser les affreuses tortures de la faim.

Bientôt l'espérance renaît sinon la vigueur.

Comme il a été matériellement impossible de voler un canot en passant près de Kaw, et qu'il

importe de franchir le plus tôt possible l'Approuague, L'Hercule et Chocolat, toujours infatigables, se mettent sans désespérer à la recherche de bois légers susceptibles de fournir les pièces d'un radeau grossier.

Ils trouvent tout d'abord un endroit sur lequel ont crû spontanément, en quantité innombrable, ces tiges fistuleuses, à l'écorce blanche et lisse, appelées « bois-canon » par les Guyanais¹ et se mettent à les sabrer avec énergie.

Non loin de là se trouvent d'épaisses touffes de bambou qui formeront les liens.

Pour comble de bonheur, un aï, ou paresseux, occupé à brouter les feuilles d'un de ces beaux arbres, tombe sans lâcher la branche à laquelle il se cramponne désespérément.

Il est assommé d'un coup de sabre, fraternellement partagé et dévoré tout cru.

Après trois heures d'un travail surhumain, le radeau ajusté à la diable est prêt.

On y installe donc le Notaire, et Monsieur

¹ Le *Cecropia pellata*, de Linné.

Louche, armé d'une rame grossière. Puis les autres se mettent à l'eau, et poussent en nageant l'appareil qui leur offre un point d'appui suffisant pour éviter la fatigue.

L'endroit est complètement désert, naturellement, et le radeau, après, avoir sensiblement dérivé, aborde sans encombre de l'autre côté.

– Et maintenant, mes enfants, s'écrie joyeusement Monsieur Louche, il s'agit de ne pas s'amuser à la moutarde.

« Le plus dur est fait, et nous sommes sûrs de réussir.

« Commençons par désarticuler ce radeau sauveur, dont la présence pourrait nous compromettre, et laissons aller les morceaux au fil de l'eau.

« Voilà qui est bien.

« Toi, Petit-Noir, mon joli macaque, tu vas te mettre aussi nu que notre premier père avant sa faute, à moins que tu ne préfères, comme concession à la pudeur, te tailler un calimbé dans

ton pantalon de toile.

« Ainsi costumé, on te prendra pour un habitant de la localité, au cas où tu rencontrerais un citoyen du bourg d'Approuague.

« Nul ne soupçonnera dans ce petit Saint-Jean tout noir, un transporté marron.

« Tu te rapprocheras d'une habitation, à seule fin de chaparder quelque chose : cabri, cochon, poule... bref, de quoi se mettre sous la dent.

« Va, et ne te fais pas pincer.

« Toi Maboul, tu vas partir avec Chocolat, et tu tâcheras de trouver des fruits ou du gibier.

« Le Borgne et le Rouge attendront le jusant pour récolter des huîtres et des coquillages.

« L'Hercule va rester avec moi et le Notaire, qui nous regardera en se faisant du lard.

« Voilà ! Au trot, mes chérubins, et revenez les mains pleines, s. v. p., il va faire faim tout à l'heure.

« Quant à toi, L'Hercule, viens un peu plus loin, j'ai à te parler, mon gros.

– Voyons, qu'est-ce que tu me veux ?

« Pourquoi me gardes-tu là les bras croisés, pendant que les autres turbinent ?

– Parce que tu es mon meilleur, je dirai plus, mon unique ami, le seul en qui j'ai confiance.

« Maboul est une brute, Petit-Noir n'est qu'un nègre, le Borgne et le Rouge feront ce que nous voudrons... mais je me défie de Chocolat.

« Il a tué, mais n'a jamais grinché.

« J'aime pas ça, d'autant plus qu'en sa qualité d'escarpe, il prend des airs d'aristo avec les simples grinches.

« Je voulais tout bonnement te dire d'avoir confiance en moi et de m'obéir en tout et pour tout.

« Laisse-moi faire ! nous aurons à manger.

– Pas possible !

– Va toujours.

« Je saurai bien trouver en temps et lieu quarante kilos de viande sans réjouissance... de quoi nous bourrer le jabot jusque-là.

– Comment ça ?

– Patience ! termina le bandit avec un singulier sourire et en regardant à la dérobée le Notaire endormi, j’emmène avec nous du *bétail sur pied*, il faut le nourrir jusqu’au moment où nous aurons besoin.

III

La transportation en Guyane. – Portrait et biographie d'un gredin. – Tentative d'évasion. – La double chaîne. – Un criminel condamné à perpétuité, puis à mort, qui réussit à se faire condamner encore à cent ans de travaux forcés. – L'Hercule. – Le Borgne et le Rouge. – Le Notaire. – L'Arabe et le Martiniquais. – Un coupable digne d'intérêt. – La colère. – Une haine au bagne. – Splendeur et stérilité de la nature équatoriale. – Préjugés. – Un chou qui n'en est pas un. – Bredouilles. – Perdus. – Retour. – Chair fraîche. – Fable grossière. – Les forçats cannibales.

En raison du rôle que les forçats évadés du pénitencier flottant de Cayenne auront à jouer dans la suite de ce récit, il devient nécessaire d'esquisser rapidement, avec leur portrait

physique, une courte notice biographique.

Disons tout d'abord que, contrairement à une opinion encore accréditée aujourd'hui, les transportés d'origine européenne forment l'infime minorité à notre colonie de la Guyane.

À peine en compte-t-on deux cents, employés sur les différents pénitenciers comme ouvriers d'art, et envoyés là-bas spécialement pour exercer leur profession ou une profession similaire. Tous les autres criminels de droit commun, originaires de la métropole, sont internés en Nouvelle-Calédonie.

La Guyane sert exclusivement de lieu de transportation aux Arabes, aux Yolloffs du Sénégal, aux noirs ou aux hommes de couleur de la Réunion, de la Martinique et de la Guadeloupe, aux coulies de nos possessions dans l'Inde et aux Annamites de Cochinchine qui ne sont pas dirigés sur l'île de Poulo-Condor.

En tout, environ trois mille six cents (3663 en 1877).

On comprendra ainsi, sans qu'il soit besoin

d'explications, comment les six évadés de race blanche étaient des artisans, sauf un seul, employé aux écritures et renvoyé sur le ponton pour mauvaise conduite.

« Monsieur » Louche, comme n'ont cessé de l'appeler depuis son arrivée au pénitencier ses sinistres compagnons, est un des doyens des pensionnaires de l'administration. Il est âgé de cinquante-deux ans, et les rudes labeurs de la chiourme ont encore contribué à doter son organisme d'une espèce de caducité plus apparente que réelle. C'est un petit vieux remuant, agile, maigre, aux cheveux poivre et sel, à la face pointue et futée d'un renard et singulièrement éclairée de deux yeux verdâtres, dont l'iris est pointillé de taches jaunes.

La figure est franchement répulsive, le regard étrangement cruel.

Après avoir été ouvrier serrurier, il abandonna la lime et l'établi pour s'engager comme pitre dans une bande de saltimbanques, où il fit la connaissance de Martin, dit L'Hercule, un ancien charpentier devenu lutteur par la force des choses

et son encolure de taureau.

Comme leur nouvelle position sociale, fertile en déboires, ne leur procura pas l'opulence attendue, ils songèrent à exploiter la propriété du public. après avoir essayé de tenter sa curiosité. Ils devinrent d'audacieux « cambrioleurs » et se mirent à dévaliser en grand les magasins et les appartements, grâce aux talents spéciaux de Monsieur Louche dans l'art de la serrurerie.

L'association fut d'abord des plus fructueuses, et les deux compères connurent des jours pleins d'abondance et de franches lippées. Mais, comme rien de ce qui est humain ne saurait être éternel, la commandite fut violemment dissoute par la cour d'assises, qui condamna Louche tout court, et son *aller ego* Martin à vingt ans de travaux forcés pour vol avec effraction et tentative d'assassinat.

Ce butor de Martin avait la main si lourde, qu'il faillit étouffer comme un poulet une des victimes qui avait eu la prétention de défendre son bien.

Ils furent envoyés ensemble à Cayenne, et

reprirent forcément, pour le compte de l'administration, leurs professions de serrurier et de charpentier.

Monsieur Louche, au lieu de prendre son mal en patience, voulut, comme on dit, faire la forte tête, et résister à la terrible administration qui, pourtant, en a maté bien d'autres.

Il essaya de fomenter une révolte, et fut, pour ce fait, condamné à vingt autres années par le conseil de guerre. Il s'entêta, voulut s'évader, et se vit, par exception¹, nanti de deux ans de double chaîne. Il passa d'une façon relativement calme cette période de sept cent trente jours, amarré au brimborion de fer qui lui battait les jambes, mais il eut le tort, une année après, de blesser grièvement un surveillant qui le prit en flagrant délit de vol.

Voler au bagne ! Il est vraiment des êtres prédestinés.

¹ L'article 1 de la loi du 30 mai 1854, punit l'évasion de deux à cinq ans de travaux forcés, et réserve la peine de la double chaîne pendant deux ans au moins et cinq au plus, aux condamnés à perpétuité.

Monsieur Louche fut condamné à mort, et subit toutes les angoisses de l'homme qui, chaque matin, s'éveille frissonnant de terreur, se disant : Est-ce pour aujourd'hui ?

Sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Il fut sage pendant assez longtemps. La perspective « d'épouser la veuve », comme disent les forçats dans leur cynique langage, l'avait calmé.

Puis, comme le chien de l'Apocalypse, il retourna à son vomissement. Il vola, tenta de nouvelles évasions, et comparut à trois reprises devant le conseil de guerre, qui lui infligea chaque fois vingt années de travaux forcés.

Comme il n'y a pas d'autre pénalité depuis l'abolition des peines corporelles, il faut bien prononcer, au moins pour la forme, une condamnation.

C'est ainsi que Monsieur Louche se vit condamner à mort, puis à perpétuité, puis à cent dix ans, devant se confondre avec la peine

antérieurement prononcée.

Parbleu !

Point n'est besoin, pour compléter ce croquis *rigoureusement authentique* et pris sur nature, d'ajouter que ce gremlin possède toute l'abjection et toute la férocité du criminel le plus endurci.

On l'a déjà vu à l'œuvre.

Martin, *dit* L'Hercule, est l'antithèse vivante de son complice.

C'est une brute formidable, aux membres énormes, au torse monstrueux, supportant une toute petite tête au front bas, aux yeux bêtes et fixes d'un poisson, aux mâchoires singulièrement développées.

L'Hercule avoue sans fausse honte que le raisonnement n'est pas son fort, et se contente modestement d'être l'instrument dont Monsieur Louche est la pensée.

Les travaux du bain n'ont pas réussi à entamer ce colosse qui porte, avec l'épaisse désinvolture d'un hippopotame, le poids léger de ses quarante ans.

Moreau, *dit* le Rouge, à cause de la couleur de ses cheveux, est un jeune faubourien de vingt-cinq ans, ancien ouvrier mécanicien ; une franche crapule, dit M. Louche qui s'y connaît, condamné à perpétuité pour assassinat sur la personne d'un maraîcher de la banlieue parisienne.

Maigre, blême, le teint hâve, plombé, semé de taches de rousseur, petit, mais agile et vigoureux, son visage à l'expression ignoble semble suer le vice et le crime. Ses yeux éraillés, clignotants, aux paupières bordées de rouge sous leurs cils blanchâtres, ont un regard inoubliable.

Enfant du même ruisseau, issu du même sang, Raveneau, *dit* le Borgne, est un Moreau brun. Il n'a que vingt-deux ans, et fut condamné à perpétuité, quatre ans auparavant, pour avoir assassiné un marchand de vin de la barrière Fontainebleau ; ouvrier carrier.

D.... *dit* le Notaire, appartient à une bonne famille de l'Anjou. C'est un gros garçon blond fadasse, grassouillet, que son inconduite a fait renvoyer du bureau spécial où il travaillait aux écritures. Nature molle, sans ressort, susceptible

de prendre toutes les empreintes, surtout les mauvaises.

Ancien clerc de notaire, condamné à dix ans pour faux.

Comme il n'est âgé que de vingt-quatre ans, on serait tenté de s'étonner, en le voyant courir les hasards périlleux d'une évasion, plutôt que de subir patiemment les sept années qui lui restent encore à accomplir.

Les années s'écoulent, même au bagne, et la jeunesse est l'âge des espérances.

Mais il y a l'article 6 de la loi du 30 mai 1854, qui aggrave singulièrement la pénalité prononcée par les magistrats après le verdict des jurés. « Tout individu condamné à moins de huit ans de travaux forcés sera tenu, à l'expiration de sa peine, de résider dans la colonie, pendant un temps égal à la durée de sa condamnation. Si la peine est de *huit années*, il sera tenu de résider pendant *toute sa vie*. »

Le Notaire n'a pas eu le courage d'affronter la perspective de l'exil qui doit succéder à sa peine.

Amélius, ou Petit-Noir, comme l'appelle Monsieur Louche, en souvenir du petit bol de café vendu le matin à Paris, dans les crémeries, est un beau grand cabre¹ martiniquais. Ancien ouvrier sucrier qui, par vengeance, a incendié l'usine où il travaillait, et s'est vu, pour ce fait, condamné à douze ans.

Susceptible d'instincts généreux, mais porté à des colères folles, vindicatif, tout contraste, il possède les qualités et les défauts des deux races.

Abdul-ben-Mourad, *dit* Maboul, condamné à vingt ans lors de l'insurrection algérienne de 1871 ; aurait bénéficié, comme ses compatriotes, de l'armistice, s'il n'avait assassiné un de ses camarades six mois auparavant.

C'est un homme de trente-cinq ans, grand, sec, taciturne et musulman fanatique.

On lui a soigneusement caché le meurtre de son coreligionnaire par Monsieur Louche. Explique qui pourra cette contradiction : il a tué un des siens et ne manquerait pas de faire subir la peine du talion au roudi qui a mis à mort un fils

¹ Issu d'un mulâtre et d'une négresse.

du prophète.

Enfin, pour terminer, deux mots relatifs à Winckelmann, *dit* Chocolat, un ouvrier menuisier de Mulhouse, condamné en 1869 à vingt ans, pour avoir tué sa femme d'un coup de hache.

Certes, Winckelmann est un coupable, mais il faudrait bien se garder de le confondre avec les criminels, au milieu desquels il a si longtemps vécu.

À voir ce géant de un mètre quatre-vingt-dix, au regard doux et triste, à l'œil bleu, aux traits placides, nul ne se douterait qu'il est parfois en proie à d'épouvantables accès de colère qui lui font voir rouge, lui enlèvent tout raisonnement, le transforment en une véritable bête fauve.

C'est pendant une de ces crises furieuses contre lesquelles il lui est impossible de réagir, qu'il a commis son crime.

Les jurés lui ont accordé les circonstances atténuantes, mais les magistrats qui ont appliqué la peine ont été bien rigoureux à son égard. Il méritait d'autant plus d'indulgence que sa

conduite avait été de tout temps irréprochable, sa probité scrupuleuse, son assiduité au travail absolue.

Peut-être un médecin aliéniste, se trouvant en face d'une véritable crise momentanée de folie, eut-il conclu à l'irresponsabilité.

Transporté au pénitencier de Cayenne, Winckelmann subit son sort avec résignation, et fut toujours un modèle d'obéissance, de discipline et de sobriété.

Il faisait une véritable tache de propreté au milieu de ses criminels compagnons, qui bientôt conçurent pour lui une haine d'autant plus vive, que sa manière d'être constituait un reproche permanent à leurs idées, à leurs habitudes, à leur langage.

Peu lui importait d'ailleurs. Musclé comme un gladiateur antique, brave comme un lion, d'une adresse et d'une agilité sans égales, il sut imposer à tous ces êtres abjects, le respect qu'inspire la force matérielle.

Ce ne fut pas sans luttes.

On cite encore à Cayenne un acte prodigieux de vigueur qui lui sauva la vie. Il avait, quelques mois seulement après son arrivée, arraché des mains d'un de ces bourreaux de bagne, qui en faisait son souffre-douleur, un pauvre diable, dont la vie était devenue un véritable enfer.

Le tortionnaire, un colosse, voyant sa victime lui échapper, s'était rué sur celui qui s'érigait si inopinément en défenseur, croyant en avoir bon marché.

Winckelmann l'empoigna simplement aux flancs, le coucha sur le sol, et lui administra séance tenante, cette correction humiliante vulgairement dénommée fessée, avec une surabondance qui mit aussitôt les rieurs de son côté.

Puis, il lui dit de sa voix calme :

– Chaque fois que tu recommenceras, tu en recevras autant.

L'autre résolut de se venger.

On déchargeait alors des bateaux pleins de bois de charpente amenés des forêts vierges, de

ces bois, aussi lourds que les pierres, dont ils possèdent presque l'indestructibilité.

Quatre hommes portaient sur leurs épaules un madrier énorme, pesant environ cinq cents kilogrammes. À un bout se trouvait l'individu si sommairement corrigé, avec Winckelmann au milieu, les deux autres espacés avant et en arrière de lui.

Le bandit leur avait fait la leçon. Ils devaient, au moment où il tousserait, feindre de trébucher, et se dérober brusquement, de façon à laisser supporter au malheureux le poids effrayant de la poutre.

La première partie du programme s'exécuta comme il avait été convenu. Mais à la stupeur des misérables, l'homme qu'ils croyaient voir s'abattre broyé par le madrier, raidit sa puissante musculature, s'arc-bouta comme un bloc intelligent sous cette masse inerte, et fit seul, sans fléchir, les vingt pas qui restaient à parcourir.

Quand les hommes de la corvée voisine l'eurent aidé à se décharger, il se tourna vers son ennemi, et lui dit simplement :

– Fais-en donc autant ?

Ce fut sa seule vengeance.

On n’osa plus, dorénavant, s’attaquer à un aussi rude jouteur, et ses compagnons le laissèrent vivre à sa guise, sans paraître trouver étrange qu’il ne voulût ni s’enivrer à l’occasion, ni jouer, ni jurer, ni raconter des histoires malpropres.

Ils conçurent même pour lui une singulière estime, si toutefois ce mot peut être appliqué à un sentiment professé par de tels êtres, à la suite d’une aventure qui transpira, comme tout ce qui se passe au bague.

Un surveillant, voulant être édifié sur les faits et gestes des transportés confiés à sa garde, proposa à Winckelmann, moyennant certaines petites faveurs, de lui servir d’espion.

Tout son sang, comme on dit vulgairement, ne fit qu’un tour.

Il rougit, puis pâlit affreusement, en proie à un de ses terribles accès ; puis, étreignant sa poitrine de ses bras crispés, il s’écria d’une voix

étranglée :

– Moi !... moi !... un mouchard !...

« Tenez, chef... allez-vous-en... je vous tuerais.

Le surveillant avait du cœur. Il appela Winckelmann chez lui le lendemain et lui fit des excuses.

Sur ces entrefaites, il fut désigné pour aller au pénitencier de Saint-Laurent-du-Maroni en qualité de chercheur de bois. C'est une position fort enviée qui donne à son titulaire une liberté relative, en ce sens qu'il doit parcourir les grands bois à la recherche des essences bonnes à exploiter, mais difficile à tenir, car elle exige des connaissances assez étendues en tout ce qui touche les essences elles-mêmes, ainsi que les procédés à employer pour l'exploitation.

Depuis longtemps déjà, le malheureux rêvait aux moyens de reconquérir sa liberté. L'occasion lui ayant paru propice en raison de la proximité de la Guyane hollandaise, il traversa le Maroni sur un radeau et gagna la colonie voisine.

Il fut bientôt repris par les soldats hollandais du poste d'Albina et ramené au pénitencier, en raison du traité d'extradition convenu entre les deux nations.

– Pauvre diable ! ne put s'empêcher de dire, en le revoyant, le commandant supérieur, il n'a pas de chance.

« Et dire qu'il va falloir le mettre à la double chaîne pendant deux ans !

Six mois après, il était gracié par le gouverneur pour avoir retiré du fleuve un soldat d'infanterie de marine qui se noyait.

Mais l'année suivante, une nouvelle tentative d'évasion le ramenait devant le conseil de guerre qui lui infligeait la même peine.

Il fut réintégré à Cayenne, et le gouverneur, auquel les membres du conseil avaient adressé un recours en grâce, le fit comparaître devant lui.

– Donnez-moi, lui dit-il, *votre parole* de ne plus essayer de vous évader, et je vous fais enlever votre chaîne.

– Je ne veux pas, monsieur le gouverneur, car,

voyez-vous, c'est plus fort que moi !

« Une parole, c'est sacré, et je ne voudrais pas la trahir.

L'officier supérieur, qui administrait alors la Guyane, le gracia quand même.

Se crut-il engagé par cette magnanimité ?... Les occasions lui manquèrent-elles ?... toujours est-il que, pendant près de huit ans, il parut avoir renoncé à ses tentatives.

On a vu, au début de ce récit, comment ses instincts de liberté se réveillèrent tout à coup avec plus d'intensité que jamais.

Winckelmann et l'Arabe, envoyés de leur côté aux provisions par Monsieur Louche, errèrent longtemps à travers bois sans rencontrer la moindre substance alimentaire.

On s'imaginerait volontiers que les grandes solitudes équatoriales, où la vie végétale surabonde avec une exubérance inouïe, produisent à foison les fruits et les baies sauvages ; qu'elles regorgent de gibier à poil ou à

plume et qu'enfin l'homme pourrait, au moins pendant un certain temps, sinon y vivre en abondance, du moins y subvenir aux plus pressants besoins.

Ce serait une grave erreur.

L'homme isolé dans la forêt vierge ressemble, toute proportions gardées, au naufragé perdu sur un radeau au milieu de l'Océan.

Les arbres à fruits équatoriaux dont les produits ont été d'ailleurs singulièrement surfaits, car nul ne peut supporter la comparaison avec ceux de notre zone tempérée, ne croissent jamais spontanément dans la vieille futaie primitive, ni même en quelque lieu que ce soit.

Sauf de très rares exceptions, les arbres splendides, qui fournissent de magnifiques matériaux pour la charpente, les constructions navales, ou l'ébénisterie, sont d'une stérilité désespérante en ce qui concerne l'alimentation¹.

Encore peut-on regarder comme substances alimentaires des baies le plus souvent

¹ On peut d'ailleurs en dire autant de nos arbres européens, et nos forêts ne renferment pas davantage de fruits alimentaires.

inaccessibles à des pareilles hauteurs, et qui, après une conquête aussi difficile que périlleuse, peuvent à peine servir à tromper la faim ?

Tels les fruits du mombin, les noix-balatas, les jaunes d'œufs, les sapotilles sauvages, les canaris-macaques, les noix-acaïou.... etc.

Encore le manguier, l'avocatier, le goyavier, et surtout l'arbre à pain, le seul qui, avec le bananier¹ soit sérieusement alimentaire, bien que naturalisés dans l'Amérique du Sud où ils ont été importés depuis longtemps, ont-ils besoin, pour produire des fruits mangeables, de soins et de culture.

Ils *doivent être plantés* de main d'homme, et si parfois on les rencontre à l'état sauvage, c'est sur d'anciens abatis abandonnés où ils ne tardent pas à dépérir sous l'envahissement des plantes parasites.

Aussi, l'Indien nomade, en dépit de sa

¹ Ce serait faire injure au lecteur, de lui rappeler que le bananier, en dépit de sa taille, n'est qu'une plante herbacée dont la haute tige périt aussitôt après la récolte qui a lieu au bout d'un an ou dix-huit mois. Il se reproduit par drageons, à la façon des lilacées.

proverbiale paresse, possède-t-il toujours des abatis sur lesquels il plante et récolte l'igname, la patate et surtout le manioc qui forment le fond de sa nourriture, sa suprême ressource contre la faim. S'il chasse pour augmenter et varier son ordinaire, ce ne sera jamais dans les grands-bois, mais dans le voisinage des fleuves et des rivières où il trouve aussi du poisson en abondance.

Et d'ailleurs, là où l'Indien avec sa patience et son adresse d'homme primitif réussit à capturer des animaux, l'homme civilisé échouera fatalement.

La rencontre d'une tortue sera une aubaine inespérée. Quant aux oiseaux : hoccas, perdrix grand-bois, marayes, agamis, il ne peut guère compter s'en emparer – du moins s'il n'a pas, avec de bonnes armes, la science approfondie de ces chasses difficiles – pas plus que les cerfs, les kariakous, les pécaris, les agoutis, les paques ou les simples tatous, qui, ne trouvant pas non plus leur subsistance dans les grands bois, habitent aux environs des clairières, des savanes et des rivières où la végétation est modifiée par

l'absence des arbres géants.

Aussi, les deux compagnons, après avoir grappillé de ci, de là quelques baies aigrettes, s'être consciencieusement courbaturés à la poursuite d'un iguane qui, en dépit de son aspect repoussant, est excellent à manger, ne purent-ils retenir un cri d'allégresse, à l'aspect d'un palmier de moyenne taille, au stipe grêle et élancé.

– Un pataoua ! l'Arbi... s'écria Chocolat, nous allons croquer le chou... avec ça, on ne meurt pas de faim.

Et, séance tenante, il attaque vigoureusement le tronc du monocotylédone, dont les fibres, dures et tenaces, résistent au tranchant de son sabre.

Pendant que le pauvre diable s'escrime avec une véritable énergie d'affamé, deux mots relatifs à ce comestible décrit trop complaisamment sous le nom de « chou-palmiste » par des naturalistes qui ont fait venir l'eau à la bouche aux chers petits Robinsons amateurs qui lisent ce récit.

Encore un joli préjugé, que ce mot de *chou*

servant à désigner, d'une façon si fantaisiste, le bourgeon terminal du palmiste, du maripa ou du pataoua et qui ferait croire à la présence de feuilles analogues à celles de notre chou domestique.

Figurez-vous une espèce de substance jaunâtre comme l'ivoire, aussi compacte que l'amande fraîche, formant une masse cylindrique de la grosseur du bras, longue d'environ un mètre, un peu plus, un peu moins, et enfermée dans la gaine de feuilles s'irradiant en couronne au sommet du palmiste.

Impossible d'être moins « chou » que cette substance à fibres courtes, croquantes, presque sans goût, susceptibles de remplir seulement l'estomac d'un famélique, mais non de le restaurer.

Quoi qu'il en soit, n'ayant rien autre à se mettre sous la dent, ils firent honneur à ce maigre régal dont la conquête fut plus pénible qu'on ne saurait le croire.

Pour comble de mésaventure, quand les fugitifs voulurent regagner le campement, ils

s'aperçurent qu'ils étaient égarés.

Comme une nuit passée dans la solitude n'avait rien de bien effrayant pour de pareils hommes, ils firent contre fortune bon cœur, et s'installèrent sur une couche de frondaisons sabrées par Chocolat, et s'endormirent brisés de fatigue.

Le lendemain, dès l'aube, l'ancien chercheur de bois, que l'approche de la nuit avait seule empêché de reconnaître sa direction, retrouva sa piste, et ils arrivèrent un peu confus, comme des chasseurs bredouilles, craignant que leur insuccès ne compromît gravement l'approvisionnement général.

Contre leur attente, ils trouvent le campement en liesse. Puis, est-ce une illusion ? mais il leur semble percevoir une bonne odeur de chair grillée qui chatouille délicieusement leur odorat.

– Allons donc, clampins, s'écrie joyeusement Monsieur Louche la bouche pleine, rallie au loto !

« Il y a de la bidoche toute fraîche... de quoi

boulotter à pleine bouche.

– À la bonne heure, répond Chocolat, une double ration sera la bienvenue, car nous avons fait chou-blanc !

« Et encore, je ne croyais pas si bien dire, car, depuis hier, nous n'avons rien trouvé qu'un pataoua.

« Tiens, qu'est-ce que vous mangez donc là ?

– Du foie, mon vieux, dit L'Hercule en présentant à des charbons ardents une tranche de foie piquée au bout d'un bâton.

– Et du fameux, renchérit le Rouge.

« Malheur ! de pas avoir des petits oignons et une casserole.

– Avec du saindoux, interrompit le Borgne.

– Du foie !... du foie de quoi ?

– De biche, mon camarade.

– Pas possible !

– Puisque je te le dis.

« Mais mange donc, je vais te raconter la

chose pendant que tu vas « te caler les joues ».

« Figure-toi qu’hier soir, au moment où nous pêchions des moules et des coquillages, voilà qu’une biche poursuivie par je ne sais qui – ça c’est pas mon affaire – saute à la rivière et vient droit à nous.

« Nous nous enfonçons dans l’eau jusqu’aux oreilles pour la piger au passage, quand tout à coup, la pauvre bestiole, perdant son sang, se met à pousser des *bê !... bê !....* patauge et coule.

« Tu comprends que nous n’avons pas été longtemps à l’empoigner, à l’apporter ici, et à en chiquer chacun une vraie tranche.

– Bonne affaire ! reprend Chocolat en retournant son morceau de foie pour présenter l’autre côté à la flamme.

« Tiens ! à propos, où donc est passé le Notaire ?

– Ah ! c’est vrai, tu ne sais pas, pauvre garçon !

– Hein !

– C’est dur, de voir périr un des siens sans

pouvoir lui porter secours.

« Il était bien un peu mollasse, mais je m'étais attaché à lui.

« Ce que c'est que de nous !

– Le Notaire avait du bon, fit le Rouge la bouche pleine, en avalant sa portion avec sensualité.

– Voyons, explique-toi, riposte Chocolat qu'un doute épouvantable vient d'assaillir.

– Eh ! bien, hier, en barbotant dans la rivière, il a été frappé par une anguille tremblante¹, il n'a eu que le temps de pousser un cri, puis, crac !... disparu dans la vase molle.

Le fugitif, sans être dupe de ce récit qui lui paraît une fable grossière, se lève brusquement. Il aperçoit, accrochés à un arbre, des morceaux de chair sanglante dont la peau et les os ont été soigneusement enlevés.

Il ne reconnaît pas les restes d'un quadrupède, quelle que précaution qu'on ait prise de les

¹ Couleuvre électrique très dangereuse dont les décharges paralysent instantanément l'homme le plus vigoureux.

déformer.

Alors il comprend tout, et la vérité lui apparaît dans son épouvantable horreur.

– Mais, dit-il d’une voix entrecoupée en jetant le morceau qu’il allait porter à sa bouche, ce que vous voulez... me faire manger là... c’est de la chair humaine¹ !

¹ Rigoureusement historique.

IV

Ancre engagée. – Plongeon. – Sauvetage difficile. – L'équipage de la vigilinga. – Le maître. – Mauvaises raisons. – L'embouchure de l'Aragouary. – En attendant la Prororoca. – Le fleuve des Amazones. – Précautions indispensables. – Ce que c'est que la Prororoca. – Ses causes. – Sa durée. – Ses manifestations. – Ses effets. – Les trois lames géantes. – Après le ras de marée. – Comment se comporte le petit bâtiment. – En avant ! – Modifications des terrains et des végétaux. – Le dégrad. – La flottille. – L'habitation. – Heureuse famille !

- Oh... Hisse !... Oh... hisse-là ! garçons.
- Impossible, maître, l'ancre est engagée.
- File du câble.
- Je viens d'en filer trois brasses.
- Eh bien ?

– L’ancre descend, remonte et s’arrête.

« Il faut qu’elle soit prise entre la fourche d’un arbre submergé.

– Diable !

« Nous devons pourtant déramer coûte que coûte, afin de profiter du montant, et abriter la *vigilinga* dans l’*espère*¹ Robinson.

« Sans cela, nous serons infailliblement broyés par la *Prororoca*.

– Impossible de déramer sans couper l’amarre.

– C’est notre dernière ancre...

« Comment amarrer le bateau ce soir, si nous la sacrifions.

« Plonge !

– Maître, vous voulez donc la mort de votre serviteur ?

« Cela fourmille de couleuvres électriques.

– Poltron !

– Ah ! si c’était là-bas, dans notre Maroni, je

¹ On nomme ainsi les criques à l’abri de la prororoca, parce que le bâtiment qui s’y abrite *espère* échapper au ras de marée.

ne dis pas.

« Tenez, voyez comme notre pilote Tapouye¹ hausse les épaules et semble aspirer la haute mer avec inquiétude.

– Et toi, Piragiba, veux-tu plonger, et montrer que tu es digne de ton nom ? (Piragiba signifie *nageoire de poisson* en langue Tupi.)

L'Indien garde l'impassibilité d'une statue de porphyre rouge et ne répond pas.

Une rougeur furtive monte aux joues de celui qui commande l'embarcation amazonienne.

Il se contient pourtant.

– Je te donnerai, reprit-il, une poignée de tabac... une charge de poisson sec... une dame-jeanne de tafia !...

Le mot tafia opère comme un talisman sur l'Indien qui sort de sa torpeur.

– Esta bom (c'est bon), dit-il en portugais de sa voix gutturale.

Puis, sans ajouter un mot, il enjambe le

¹ Indiens civilisés du bas Amazone.

bastingage, saisit le *piçaba*¹, pique une tête au beau milieu du fleuve et disparaît sous les eaux.

Il remonte bientôt, et dit dans ce patois que parlent tous les Indiens de la zone intertropicale sud-américaine, et appelé *lingoa geral* :

Le nègre a dit vrai ; l'ancre est prise dans la fourche d'un pào-ferro².

– Eh bien ?

– Mon compère Tabira (Bras-de-fer) ne pourrait lui-même la dégager.

– Allons, je vois bien qu'il n'y a pas à compter sur vous.

« Vous êtes tous des poltrons ou des paresseux... je vais me débrouiller moi-même, puisque vous ne comprenez pas que votre indécrottable fainéantise peut causer notre perte.

« Plus on attendra, plus le sauvetage de l'ancre

¹ Câble très résistant, presque imputrescible, tiré des fibres formant la chevelure d'un palmier qui croit abondamment dans la région amazonienne.

² Bois de fer (*swastria tomentosa*). Les colons de la Guyane française lui donnent le nom de *Panacoco*.

deviendra difficile.

La marée monte en effet avec rapidité. De tous côtés tournoient les débris végétaux que l'Amazone charrie jusqu'à quarante kilomètres en mer, et que ramène le contre-courant. Arbres énormes déracinés sous l'irrésistible impulsion du flot, et dont les branches conservent leur lourde chevelure de lianes, roseaux flottant par bancs, racines semblables à des carapaces de sauriens, feuilles rigides et luisantes comme des plaques de métal, fleurs qui distillent d'étranges senteurs, moitié parfums, moitié poisons.

Le jour vient de paraître, instantané, presque brutal. Le soleil s'est montré tout à coup flamboyant comme un feu de forge, au-dessus des arbres dont les cimes enchevêtrées forment au loin une muraille de sombre verdure. Les *guaribes*, ou singes-hurleurs, ont arrêté leur vacarme formidable, les aigrettes blanches piquent de points nacrés les branches vert-pâle des palétuviers, les ibis roses, les flamants rouges s'ébattent joyeusement dans les bandes de lumière, les bécassines s'envolent en essaims

capricieux, les sawacous solitaires plongent entre les racines leur long bec à la recherche de la provende de matin.

L'inconnu, sans doute familiarisé depuis longtemps avec ce spectacle, ne lui donne même pas une attention distraite, tant le sort de son petit bâtiment semble le préoccuper.

C'est un blanc de race pure, dans toute la force de l'âge – de trente-deux à trente-quatre ans environ – brun de barbe et de cheveux, l'œil noir, le teint hâlé, dont les traits superbes indiquent l'intelligence et l'énergie.

Simplement vêtu d'une vareuse de flanelle bleu-marine, d'un large pantalon blanc, chaussé d'espadrilles, coiffé d'un chapeau de paille, il reste un moment appuyé au bastingage de la *vigilinga*, pendant que ses hommes filent du câble.

La *vigilinga*, un joli bateau-pilote du port d'environ douze tonneaux, est pourvue de deux mâts sur lesquels s'enverguent deux voiles goélettes teintes en roux, et carguées en ce moment. Construite avec l'*itaùba* (*Acrodiclidium*

Itaùba), le fameux *bois de pierre* amazonien, imputrescible à toutes les intempéries, elle semble à ce point solide, qu'on dirait un bloc plein.

En dépit de son faible échantillon, un pareil bateau, avec ses mâts bien étayés, son pont parfaitement étanche, toutes ses ouvertures bien closes, peut affronter la haute mer ou talonner sur les vases de la côte, et braver à l'occasion les fureurs de la prororoca elle-même.

Elle vient d'éviter au flot, c'est-à-dire que son avant, d'où part le câble de l'ancre, est tourné vers l'océan, pendant que son arrière fait face au large estuaire d'un fleuve se jetant à l'extrémité nord de l'immense embouchure de l'Amazone.

Le jeune homme, prenant rapidement son parti, ôte lestement sa vareuse, relève son pantalon jusqu'au genou, attache à sa ceinture une amarre offrant à peu près les mêmes dimensions que le câble de l'ancre, monte sur le bastingage, et plonge à pic.

Les six hommes composant l'équipage, quatre noirs et deux Indiens, se penchent au-dessus de

l'eau jaunâtre, agitée çà et là de remous profonds et semblent épier, avec plus de curiosité que d'appréhension, la réapparition du maître.

Après une longue minute dont la durée eût semblé effrayante à des êtres apathiques, celui-ci émerge tout à coup jusqu'aux aisselles, et se hisse à bord avec une rapidité attestant une vigueur peu commune.

– Eh bé, patron, dit en riant stupidement un des noirs qui jusqu'alors n'a pas desserré les dents, où qu'a pas pouvé caba.

« Si ou qu'a pas pouvé, moun fort passé maïpouri pas pouvé même. (Si vous n'avez pas pu, un homme plus fort qu'un maïpouri – tapir – ne pourrait davantage.)

– Silence ! fainéants... J'ai honte pour vous de votre lâcheté.

« Je n'aurais jamais cru cela de vous... des nègres Bonis... amenés par mes braves amis Lômi et Bacheliko.

– Oh, Mouché, ou pas grondé.

« Boni lika gaillards côté Maroni, mais fika

gnagnamolles passé coulies quand veni côté Aragouari. (Les Bonis sont braves sur le Maroni, mais ils deviennent plus mollasses que des coulies quand ils viennent sur l'Aragouari.)

– C'est bon !... je sais que vous trouvez autant de trous que de chevilles.

– Nous qu'a filé câble ?

– Non ! riposte le jeune homme en assujettissant autour du cabestan l'extrémité supérieure de l'amarre dont il n'a pas ramené le bout fixé naguère à sa ceinture.

Cependant la marée monte rapidement. L'avant de la vigilinga, obéissant à la traction opérée par l'ancre, commence à s'enfoncer. Mais ce n'est pas assez pour l'impétueux capitaine du petit bâtiment.

– Au cabestan, garçons !... dit-il de sa voix brève.

– Mais, mouché, nous qu'a coulé caba, interrompt le nègre d'un ton pleurard.

– Encore une fois, silence, et vire à force !

Sous le double effort du flot et du cabestan, la

vigilinga pique de plus en plus le nez dans les eaux troubles, et son obliquité devient effrayante. Elle embarquerait la moindre lame si la surface liquide n'était unie comme une glace.

Encore un peu, l'eau va atteindre les écubiers.

En dépit de son calme, le jeune homme commence à être inquiet. Peut-être va-t-il se décider à trancher les deux amarres, quand le bâtiment éprouve un si brusque soubresaut, que les mâts, craquent avec une trépidation qui les agite depuis la pomme jusqu'à l'implanture.

– Enfin ! murmure-t-il en aparté, si le câble de l'ancre avec celui que j'ai accroché comme renfort à l'organeau, ne sont pas rompus comme de simples ficelles, nous voici déhalés.

La vigilinga a aussitôt repris son aplomb, les hommes, n'éprouvant plus de résistance, virent en courant, et bientôt l'ancre apparaît sauvée par l'audacieuse manœuvre du chef.

– Allons, Piragiba, mon camarade, à ta barre ! dit-il au Tapouye, qui jusqu'alors n'a pas fait un mouvement, pendant que les noirs, comprenant

enfin que leur maître a plongé pour doubler le câble, s'extasient bruyamment sur la tentative et son résultat.

« Range la Punta-Grossa, reconnais le Furo-Grande, puis gouverne sur l'*espère* qu'il s'agit d'atteindre avant le perdant (marée descendante).

Le petit bâtiment qui se trouve alors à peu près par 52° 18' de longitude Ouest et 1° 24' de latitude Nord, s'élance avec le flot et pénètre dans la vaste embouchure de l'Aragouary, appelé aussi Vincent-Pinçon, du nom du célèbre navigateur espagnol, compagnon de Christophe Colomb.

L'Aragouary coule du Sud-Est au Nord-Ouest, à travers ce territoire depuis si longtemps contesté entre la France et le Brésil¹, grâce aux subtilités au moins diplomatiques des hommes d'État portugais.

Sa navigation paraît tout d'abord difficile, grâce aux érosions profondes, aux

¹ Depuis le traité d'Utrecht, signé le 11 avril 1713. Nous reviendrons en temps et lieu sur les causes de ce différend qui n'est pas encore tranché.

bouleversements énormes que la prororoca fait périodiquement subir à son lit et à ses rives. Mais avec un bateau bien construit, intelligemment manœuvré, elle n'offre aucun danger effectuée avec la marée montante.

Ce n'est pas, en effet, l'eau qui manque sous la quille, quand on pense que la différence de niveau entre la haute et la basse mer peut atteindre entre l'île de Maraca et la côte guyanaise, au chiffre prodigieux de seize à dix-sept mètres, lors des grandes marées.

Ces grandes marées ont reçu des indigènes le nom de *Prororoca*, qui est une sorte d'harmonie imitative du grondement formidable des flots de l'Océan s'avançant brusquement comme une muraille à pic.

C'est un phénomène étrange, analogue au mascaret de la Seine et à la barre de la Gironde, mais dans des proportions immenses, eu égard à l'incommensurable volume d'eau déversé par l'Amazone, qui se produit régulièrement pendant les trois jours précédant la pleine et la nouvelle lune. Alors la mer, brisant la digue que lui

opposent les eaux du fleuve, se dresse subitement, les repousse vers leur source, et envahit toute l'embouchure en cinq minutes, au lieu de monter progressivement en six heures.

Quelques chiffres pourront donner une idée de l'intensité que doit présenter le phénomène au moment où l'Océan, avec son irrésistible puissance, se rue à l'assaut du fleuve géant.

Le lit de l'Amazone, sans tenir compte des petites sinuosités du courant, surtout dans ses parties supérieures, présente un développement d'environ 5000 kilomètres.

Sa largeur n'est pas moins prodigieuse. À Tabatinga, situé à plus de 3000 kilomètres de l'Atlantique, elle atteint 2500 mètres ; au confluent de la Madeira, à 5 kilomètres au-dessous de Santarem, à 500 kilomètres de la mer, elle est de 16 kilomètres. Enfin, l'estuaire de la branche supérieure, entre Macapa, la petite forteresse brésilienne, et la côte de l'île de Marajo¹, est d'environ 80 kilomètres, et

¹ L'île de Marajo comprise entre les deux bras de l'embouchure, mesure 500 kilomètres de circonférence.

l'embouchure proprement dite, entre Punta-Grossa et le cap Magoari, a plus de 200 kilomètres d'ouverture.

La profondeur, souvent variable, mais toujours considérable, est de 185 mètres à l'embouchure ; la moyenne oscille entre 75 et 100 mètres ; et la masse d'eau qu'il déverse dans l'Océan, est évaluée à 100 000 mètres cubes par seconde !

Enfin, la marée remonte jusqu'à 1000 kilomètres et grossit les affluents compris dans cette zone, au point que le Tocantines, entre autres, en ressent les effets jusqu'à 160 kilomètres de son confluent.

Revenons à la vigilinga, qui, d'après les prétentions de son capitaine, doit affronter sous peu ce formidable choc. Ses deux voiles ont été orientées. Elle s'avance, sous la double impulsion du vent d'Ouest et du flot, avec cette allure pimpante et gracieuse particulière aux goélettes.

Le pilote Tapouye, en homme sûr de son fait, la dirige imperturbablement à travers les chenaux, les découpures et les bancs de vase produits par le dernier ras de marée, pendant que

le maître, allongé au pied du mât de misaine, sous une toile tendue horizontalement, fume une cigarette, et laisse errer son regard sur les merveilles végétales en présence desquelles le mettent de temps en temps les sinuosités de la route.

Parfois, un caprice de la végétation vient interrompre la ligne des palétuviers, ces hôtes inévitables des eaux saumâtres. Alors, apparaissent sur de légères éminences le superbe palmier boïassu, qui développe ses feuilles immenses, longues de cinq mètres, au-dessous de la gracieuse couronne du miriti, portée par un stipe lancé ; quatre ou cinq espèces de lauriers atteignant des hauteurs énormes, des castanheiros, et quelques arbres à caoutchouc.

Parfois aussi, l'embarcation approche assez près de la rive pour que sa coque frôle des taillis de moucou-moucou (*caladium arborescens*), cette aroïdée géante aux tiges flexibles, aux vastes feuilles d'un vert luisant, près desquels émergent les héliconias, piqués d'admirables fleurs pourprés, les marantes, les balisiers, les

arums, dont l'axe charnu traversant le spath d'un blanc laiteux, produit l'effet d'un fruit d'or sur un écrin de satin. D'épais bouquets de cambrouze ou bambou des côtes, forment un fond vert pâle à ce gracieux tableau ; puis, l'inextricable enchevêtrement produit par les racines des palétuviers, se profile de nouveau à perte de vue.

... Cependant, l'effet de la marée se fait de moins en moins sentir. Dans un moment, elle va être étale, pour subir bientôt son mouvement de recul. Le jeune homme n'a pas entendu jusque-là pour prendre les précautions rendues nécessaires par l'arrivée de la prororoca.

Ce n'est pas le temps qui manque, d'ailleurs, puisque la grande crue amazonienne doit se produire seulement dans six heures.

Le noir, accroupi à l'avant, vient de pousser un cri joyeux.

– Maître, « l'espère ».

Le pilote donne un coup de barre auquel obéit doucement la goélette, puis, elle quitte le chenal, oblique vers la rive gauche, et s'arrête dans une

petite anse défendue par un promontoire qui s'avance à cinquante mètres environ dans le lit du fleuve.

– Mouille ! commande le capitaine.

L'ancre tombe au bout de son câble préalablement doublé et mord presque aussitôt. Puis, les voiles sont carguées, les étais des mâts minutieusement visités, tout ce qui se trouvait sur le pont susceptible d'être balayé par la lame est rentré et les ouvertures closes rigoureusement ; les hommes, de peur d'être enlevés, préparent des amarres pour s'attacher eux-mêmes au dernier moment. Enfin, le petit canot du bord, après avoir été hissé, est retourné la quille en l'air et « saisi » de manière à former pour ainsi dire corps avec la vigilinga.

Celle-ci évite au jusant et demeure l'arrière tourné vers l'Océan, pour virer à marée basse, de façon à se tenir debout à la lame géante au moment où elle arrivera du large comme une trombe. Le câble est filé en quantité suffisante, de manière à égaler et même à dépasser quelque peu la hauteur maxima de la barre. C'est là une

précaution essentielle pour éviter de couler à pic si, par hasard, l'ancre se trouvait comme précédemment engagée, car, alors, le temps manquerait au dernier moment pour accomplir cette manœuvre, tant est subite et irrésistible l'arrivée de la barre.

Tout est paré, il n'y a plus qu'à attendre.

Enfin, les heures s'écoulent, et le moment solennel arrive.

Bientôt un bruit sourd semble sortir de l'Océan. On dirait le roulement lointain du tonnerre mêlé aux grondements saccadés de l'ouragan. Soudain, le bruit grandit, devient sonore, rauque, retentissant. Une crête d'écume apparaît au loin, par le travers du Cap Nord, et grandit en se déployant jusqu'aux rivages de Marajo. Au-dessous de ce nuage blanchâtre apparaît la lame immense, haute de sept mètres qui grandit brusquement, toute droite, comme un mur, s'élance à l'assaut du fleuve, retombe, se brise sur la Punta-Grossa, bondit dans la plaine et rejaillit dans les airs, en mille gerbes d'écume, avec un fracas assourdissant.

C'est brutal et instantané comme une explosion.

Pro...ro...ro...ça ! C'est alors que l'on apprécie la justesse de cette expression indienne qui est une onomatopée admirable, comme en produisent les langues primitives. Les trois premières syllabes imitent le grondement de la mer qui se rue avec son « crescendo », et la dernière exprime le fracas des lames se brisant sur les rivages qu'elle dévaste.

Elle continue sa course furieuse entre les îles. Resserrée, comprimée par leurs détroits, elle redouble de violence en face des obstacles, disloque les chenaux trop étroits, saute sur les hauts-fonds, se tord et jaillit sur les terres, secoue sa longue et blanche crinière que la brise emporte comme un nuage de neige, s'abat avec plus de fureur encore sur les rochers qu'elle semble pulvériser, sur les îles qu'elle submerge, sur les broussailles qu'elle engloutit, sur les troncs qu'elle déracine.

Rien ne saurait lui faire obstacle. Les arbres séculaires sont broyés, tordus et roulés dans les

flots, au milieu des rochers, avec des lambeaux de terre arrachés aux flancs des îles ou des côtes, et couverts de végétation.

Peu à peu, le bruit lointain diminue, les arbustes du bord reparaissent au-dessus des flots, les eaux baissent comme si elles s'engloutissaient sous le sol, le courant devient moins rapide. Il ne reste plus, à la surface des flots jaunes, qu'une nappe d'écume pleine de feuilles et de débris, agitée encore et frémissante comme une eau qui vient de bouillir.

La mer reprend son calme, quand on entend soudain retentir au loin le bruit du second flot. Il arrive comme le premier, moins rauque, moins élevé sur l'eau, moins désordonné, mais courant plus vite, et charriant encore plus d'arbres, de débris et d'écume que le premier.

Le troisième flot n'est guère qu'une haute lame qui passe rapide, dont le roulement se perd bientôt dans le lointain, et qui reste un moment immobile avant de décroître lentement.

C'est fini. La mer, qui était basse il y a un moment, est étale.

Le phénomène a duré cinq minutes.

L'homme, qui d'un point inaccessible a pu contempler ce spectacle émouvant, s'imaginerait volontiers que tout ce qui vit doit être, en un instant, fatalement anéanti. Et pourtant, là où les forces de la nature sont vaincues, l'atome perdu au milieu de ce cataclysme, l'infiniment petit résiste et tient bon.

Telle la gracieuse embarcation que nous avons laissée tout à l'heure debout à la lame qui forme une barre de plus de cinquante lieues.

En raison de la direction de son cours, presque parallèle à celui de l'Amazone, et de la situation de son estuaire qui se confond avec l'embouchure de celui-ci, l'Aragouary est, avons-nous dit, également soumis à la proroca ; à ce point que, pendant l'espace de trente lieues, elle remonte creuse, et parfois comble et bouleverse son lit, jusqu'à en modifier la direction.

Mais, grâce aux précautions prises avant l'arrivée de la crue, grâce aussi à la position occupée dans la petite crique par la vigilinga, celle-ci a pu non seulement braver impunément

ce formidable flux, mais encore en profiter pour continuer sa route.

La poussée de la première lame, atténuée, sinon brisée par le promontoire, a pour effet de la soulever brusquement au milieu du nuage d'écume, à sept mètres de hauteur.

Elle serait balayée comme un fétu, n'était son ancre qui la maintient, au bout de sa double amarre de piaçaba. Brusquement arrêtée au moment où elle va rouler avec la cascade, elle craque et oscille, mais résiste comme un bloc plein.

L'itaùba, le bois de pierre amazonien soutient sa vieille réputation.

Les hommes, solidement amarrés, affrontent sans danger la terrible douche, le flot passe, se perd du côté d'amont et redescend en grondant.

Le second flot arrache une partie du promontoire qui disparaît en un clin d'œil. L'ancre chasse sur le fond de vase, s'accroche, chasse de nouveau, et finit par mordre à trois cents mètres de là.

Mais, qu'importe ! Non seulement la troisième lame n'est plus à craindre, mais encore le petit navire va, grâce à elle, accélérer sa marche.

Au moment précis où elle le soulève, le pilote, qui a ses instructions, donne un vigoureux coup de barre. La coque, n'étant plus debout au flot, évite brusquement. Alors, le capitaine tranche en deux vigoureux coups de sabre le piaçaba, sans le moindre souci de son ancre devenue inutile.

– Nous n'avons pas le temps de la déraper, dit-il en aparté.

« Et, d'ailleurs, nous avons tout le loisir de venir plus tard la rechercher à marée basse.

La vigilinga, ayant viré lof pour lof, s'élance dans le courant rapide formé par la marée, et remonte rapidement. Bientôt les voiles sont orientées, et sa vitesse s'accroît de toute la force de la brise d'Ouest qui n'a pas cessé de souffler.

Nous ne la suivrons pas, et pour cause, pendant cette seconde partie de sa navigation totalement dénuée d'incidents. Sous la double influence du vent et du courant, elle se prit à filer

avec une vitesse atteignant la somme énorme de dix-huit kilomètres à l'heure, et ne s'arrêta qu'à la tombée de la nuit.

Elle avait parcouru cent kilomètres depuis la prororoca.

Le lendemain, dès l'aube, elle appareilla. Déjà les rives du fleuve ont subi une importante modification. Les marécages couverts de palétuviers disparaissent peu à peu. Les « arbres de la fièvre », auxquels l'eau saumâtre est indispensable, deviennent de plus en plus rares. La marée ne remonte pas plus loin. Aux palmiers *miritis*, succèdent bientôt les pinots, les hôtes des terrains plus secs.

L'Aragouary se resserre peu à peu pour gagner en profondeur et surtout en limpidité. Puis, il s'encaisse entre de légères éminences mamelonnées qui apparaissent comme les minuscules ramifications d'une chaîne de collines encore éloignées.

L'air plus sec, plus vif, n'est plus chargé d'un invisible nuage de micodermes, ces parasites redoutables de la fièvre. Le poumon fonctionne

librement, le sang circule sans entraves, et si la chaleur du jour est encore très intense, on ne pourrait s'imaginer être sous le premier parallèle Nord, c'est-à-dire à 111 kilomètres seulement de l'Équateur.

Ceux-là seuls qui ont évolué dans l'atmosphère suffocante saturée de vapeur d'eau qui s'étend sous les voûtes impénétrables de la forêt vierge, et plane lourdement sur les rivières encaissées d'arbres géants, pourront savoir avec quelle ivresse le voyageur aspire cet air vivifiant.

Cependant, la *vigilinga*, après avoir continué sa route pendant plusieurs heures encore, se trouve en face d'une anse naturelle, mais aménagée de main d'homme, et au milieu de laquelle sont amarrés une dizaine de bateaux de toutes formes, de toutes grandeurs. C'est d'abord une *coberta*, de quinze à vingt tonneaux, trapue et massive comme une jonque chinoise, espèce de maison flottante où des familles entières ont passé leur vie : puis trois *égariteas*, ou bateaux de fleuve, couverts d'une toiture de chaume cintrée comme la bâche d'une voiture de rouliers ; quatre

ou cinq *ubas*, longues de quatre, six et dix mètres, effilée comme des squales, creusées dans un seul tronc d'arbre, enfin, un admirable canot à vapeur peint en gris-clair, à l'arrière duquel se lit en lettres d'or le mot *Robinson*, abrite sa machine sous un tendelet de toile imperméable.

Une large avenue, plantée de bananiers alternant avec de superbes manguiers, aboutit à ce dégrad, et s'avance en droite ligne jusqu'à un immense bosquet d'arbres de toute sorte, à travers lesquels on devine une vaste habitation.

Le jeune capitaine de la *vigilinga*, après avoir donné ses instructions aux hommes de l'équipage, et vérifié la solidité de l'amarrage, saute lestement à terre, et s'avance à grands pas dans l'avenue.

Mais, deux ou trois noirs, portant sur leur tête des pagaras (paniers), l'ont aperçu. Ils détalent comme des lévriers, heureux sans doute d'annoncer à la maison l'heureuse nouvelle de son retour.

En effet, des cris joyeux se font entendre dans le lointain, et quatre enfants, deux garçonnets

déjà grands, précédant de toute la vigueur de leurs jambes masculines deux adorables fillettes, arrivent en courant comme de petits fous et criant à tue-tête :

– Papa !... c’est papa !

Derrière eux, vient non moins joyeuse, et presque aussi folle, une belle grande jeune femme, aux cheveux d’or, aux yeux d’azur, et dont les traits resplendissent de bonheur et de santé.

– Charles !...

– Mary !...

Le jeune homme étreint avec une tendresse presque convulsive la charmante créature, réunit en groupe les têtes blondes et brunes des enfants, les dévore de baisers, et l’heureuse famille s’achemine à petits pas, au milieu de propos interrompus, d’exclamations, de caresses, jusqu’à l’Éden équatorial.

V

Un proscrit de décembre 1851. – Les « Robinsons de la Guyane ». – Nouveaux projets de colonisation. – La goélette Lucy-Mary. – En route pour le territoire contesté. – Le courant équatorial de l'Atlantique. – Configuration des terrains. – Éleveur et seringueiro. – Les colons de l'Aragouary. – Six ans après. – La demeure d'un chasseur de caoutchouc. – La surprise... – L'utile et l'agréable. – Bonheur parfait. – À propos de journaux arrivés d'Europe. – Pressentiments. – La loi sur la relégation. – Inquiétudes. – Coup de foudre. – Incendie et meurtre.

Un ingénieur parisien, du nom de Charles Robin, avait vu son avenir brisé par le coup d'État de décembre 1851. Travailleur acharné, intelligence d'élite, cœur loyal entre tous, Robin,

poussé par ces aspirations puissantes qui font les héros et les martyrs, fut de ceux qui luttèrent jusqu'au dernier moment contre l'attentat.

Grièvement blessé à la barricade où l'héroïque Baudin trouva la mort, il guérit par un de ces miracles qui sont une énigme pour la science, comparut devant une commission mixte et fut déporté à Cayenne après un simulacre de jugement.

C'était là une condamnation d'autant plus inhumaine, que l'ingénieur laissait presque sans ressources sa jeune femme et quatre fils, dont l'aîné n'avait pas dix ans !

Nous avons raconté dans un précédent ouvrage intitulé : *Les Robinsons de la Guyane* comment, après des luttes poignantes qui durèrent de longues années, cette intéressante famille réussit à s'improviser de toutes pièces, sur le sol de notre colonie guyanaise, une prospérité voisine de l'opulence.

Le temps et l'espace nous manquent ici pour raconter, même à grands traits, la façon dont le proscrit reconquit sa liberté, l'arrivée dramatique

de sa femme et de ses enfants, leur rencontre sur un îlot du Maroni, notre fleuve équatorial, les besoins, les labeurs et les angoisses des premiers temps.

Le lecteur qui voudra être édifié sur les détails de cette véridique histoire les trouvera dans *les Robinsons de la Guyane*, dont les aventures ne sont pas, comme on pourrait le croire, une fable inventée à plaisir, mais bien un récit absolument authentique dont l'auteur a recueilli les éléments sur les lieux mêmes où les Robinsons ont souffert, travaillé, prospéré. Il verra comment, après avoir demandé tout d'abord à la petite culture leur unique subsistance, l'ingénieur et ses fils, devenus chercheurs d'or, puis éleveurs de bétail, purent, aidés de quelques braves noirs, conquérir en une quinzaine d'années un domaine splendide et démontrer combien sont injustes nos préjugés européens qui ne voient, dans cette belle colonie, qu'une geôle de forçats. Il apprendra comment les fils du proscrit devenus des hommes – de vrais hommes – sous la direction d'un pareil Mentor, empruntèrent à la science moderne ses procédés les plus nouveaux et les applications

industrielles les plus récentes ; comment enfin, l'aîné Henri, et le plus jeune, Charles, épousèrent deux orphelines d'origine anglaise, des naufragées, pendant que leurs frères, Eugène et Edmond, s'en allaient perfectionner en Europe l'éducation donnée par leur père.

C'est ici que commence le récit des aventures des *Chasseurs de caoutchouc*, qui peut ainsi former, si l'on veut, la suite de l'histoire des *Robinsons de la Guyane*.

Bientôt l'établissement de la *Bonne-Mère*, fondé sur le Maroni, un peu au-dessous du rapide connu sous le nom de saut Peter-Soungou, devint trop étroit pour les laborieux colons, quelque vaste qu'il fût, d'ailleurs. Non pas que l'adjonction de nouveaux éléments eût amené la moindre mésintelligence, bien au contraire. Les jeunes Anglaises, Lucy et Mary Brown, simples, bonnes, aimantes, se trouvant enveloppées d'une atmosphère de tendresse, se donnèrent à leurs parents d'adoption avec tout l'abandon de leurs jeunes cœurs, déjà mûris par la souffrance. Vaillantes et fortes, défendues dès l'enfance

contre les pusillanimités résultant de notre sédentarisme français, elles surent, tout en conservant les adorables grâces de la femme, devenir d'intrépides épouses de colons.

Mais bientôt des enfants naquirent aux jeunes ménages. Et si les ressources de l'établissement pouvaient offrir à plusieurs familles tout ce grand confort colonial dont notre civilisation étriquée n'a même pas la plus vague notion, les fils de l'ingénieur, devenus à leur tour pères de famille, ne pouvaient plus y trouver des aliments suffisants à leur activité, à leurs légitimes ambitions.

Le patriarche, qui, d'autre part, avait des vues d'ensemble parfaitement rationnelles et depuis longtemps élaborées relativement à l'amélioration, à la rénovation même de notre colonie, jugea qu'il fallait tenter, sur un autre point, ce qui avait si bien réussi dans le haut Maroni.

Pourquoi ne fonderait-on pas dans cette partie du Sud, si fertile, et pourtant si délaissé, un nouvel établissement dont un des jeunes gens

prendrait la direction ? La chose n'avait rien de bien effrayant, étant donnés les moyens actuels de la petite colonie, en hommes, en provisions, en argent, en matériel.

La question fut longtemps débattue, le plan minutieusement combiné ; puis, après mûres réflexions, Charles, le plus jeune, déclara qu'il était prêt à tenter un voyage d'exploration,

– Mon intention, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, dit-il aux membres de la famille réunis en conseil, est d'étudier tout d'abord la région de l'Oyapock, bien que je n'aie pas l'espoir de trouver dans le voisinage de ce fleuve notre terre d'élection.

« C'est plutôt comme satisfaction personnelle et pour me rendre compte sans parti pris si les essais de colonisation officielle, tentés en vain et à plusieurs reprises par les administrateurs de la Guyane, ont été rationnellement opérés, ce dont je doute fort.

« Mon exploration terminée, je compte descendre plus au Sud, prendre un des grands cours d'eau de la côte et remonter en plein

Territoire Contesté.

– Bravo ! mon enfant, interrompit avec feu l'ingénieur, dont l'âge a respecté la verte vieillesse.

« Ta proposition sert de sanction à un de mes plus chers désirs, et, puisqu'il en est temps encore, les années voulant bien me laisser quelque répit, je m'adjoins à ton expédition en qualité de volontaire.

– Ah ! père, soyez-en le chef, je vous prie.

« Où pourrais-je trouver un guide plus sûr, plus expérimenté ?

– Non pas, s'il te plaît.

« J'ai depuis assez longtemps laissé à mes fils la plus large part d'initiative pour être assuré qu'à l'occasion ils sauront se comporter avec autant d'intelligence que de fermeté.

« Allons, c'est entendu ; je suis d'ores et déjà ton passager avec Angosso comme maître d'équipage.

« N'est-ce pas, mon brave ami, dit-il affectueusement à un vieux noir d'une taille

athlétique occupé à tisser un hamac pour un des enfants.

– Môm content allé coté ou, avec pitit Mouché Sarles, répondit joyeusement le bonhomme.

– Parbleu ! je n'en doute pas.

« Nous allons approvisionner sans plus tarder la goélette *Lucy-Mary*, choisir parmi nos hommes les meilleurs matelots, et appareiller pour l'Aragouary.

– Vous délaissez donc l'Oyapock.

– Oui, pour le moment ; à moins que tu ne manifestes l'intention formelle de le visiter.

« Vois-tu, mon enfant, j'ai hâte de voir ce pays dont les anciens explorateurs racontent tant de merveilles, et que nos modernes voyageurs n'ont pas, que je sache, jugé à propos de parcourir¹.

« Et je propose l'Aragouary, parce qu'il forme ce que j'appellerai la limite française de notre

¹ Cette lacune est comblée maintenant grâce à la courageuse initiative d'un jeune et brillant professeur d'histoire, M. H. Coudreau, qui a intrépidement et fructueusement exploré le terrain contesté, et glorieusement inscrit son nom parmi ceux dont s'honore la géographie contemporaine.

possession future.

« Il est impossible que de parti pris, deux nations intelligentes, amies du progrès comme la France et le Brésil, toujours sympathiques l'une à l'autre, laissent bien longtemps subsister ce non-sens géographique.

« D'autre part, l'étude approfondie que j'ai faite du litige, des textes des traités, et des notes diplomatiques échangées depuis plus d'un siècle et demi, me fait espérer que l'Aragouary, ou rivière Vincent-Pinçon, restera français.

... Huit jours après, l'ingénieur, son fils et cinq hommes d'équipage descendaient le Maroni jusqu'au petit village de Sparhouïne, où se trouvait amarrée la goélette, du port d'environ vingt tonneaux, à laquelle ses dimensions interdisaient l'accès du fleuve au dessus du saut Hermina.

La navigation côtière de la Guyane, depuis le Maroni jusqu'à l'Amazone, ne présente aucune apparence de péril, même avec des bâtiments

d'aussi faible échantillon. Malheureusement, elle est longue et pénible en raison des vents et du courant toujours contraires.

On sait, en effet, que le Courant Équatorial de l'Atlantique se sépare en deux à une certaine distance de la côte Sud-Américaine, qu'une partie se dirige au Nord parallèlement à la côte, sous le nom de courant de la Guyane, reçoit les eaux de l'Amazone et de tous les autres fleuves grands et petits, jusques et y compris celles de l'Orénoque, pénètre dans la mer des Antilles, entre la Trinité et la Martinique, et va alimenter le Gulf-Stream.

À la résistance opposée par ce courant au navire suivant la côte, du Nord-Est au Sud, vient s'ajouter celle de la brise soufflant très fréquemment de l'Ouest. De là une nécessité absolue de louvoyer sans cesse, au moins jusque par le travers de l'Oyapock, ce qui entraîne une perte de temps parfois très considérable.

Il est vrai que cet inconvénient est largement compensé au retour. Ainsi, un voilier qui a mis cinq ou six jours et souvent dix ou douze pour aller du Maroni à Cayenne, revient facilement en

vingt-quatre heures, avec le courant et le vent arrière.

Quelque fine marcheuse que fût la *Lucy-Mary*, elle n'employa pas moins de dix-huit jours avant d'avoir connaissance de l'embouchure de l'Aragouary.

Elle remonta le fleuve, sans avoir à subir la prororoca, et vint mouiller au point où nous avons vu précédemment la *vigilinga* s'arrêter.

Les voyageurs, en hommes qui apprécient la valeur du temps, se mirent sans désespérer en devoir de commencer leur exploration. Après avoir laissé trois hommes à la garde de la goélette, ils partirent à pied, bien armés, bien pourvus de vivres, et emportant les instruments propres au relèvement des terrains.

Ils rencontrèrent d'abord de légères éminences et se trouvèrent bientôt sur un vaste plateau d'où ils purent, tant à l'œil nu qu'avec la longue-vue, reconnaître l'exactitude des descriptions fournies par les anciens explorateurs, notamment le médecin Le Blond.

En arrière de la zone des palétuviers se trouve la partie peut-être la plus couverte d'eau de la Guyane. Pendant la saison sèche, ces terrains sont parsemés de lacs nombreux, fort limpides, et sur lesquels s'épanouissent les plus admirables spécimens de l'opulente flore aquatique. Mais, pendant la saison des pluies, les issues que les eaux se sont frayées ne suffisant plus à l'écoulement du trop plein de ces lacs, ces derniers débordent et forment une nappe presque continue. En sorte, dit Le Blond, qu'il serait possible d'aller en pirogue depuis l'Oyopock jusqu'à l'Aragouary, sans avoir connaissance de la mer.

En arrière, et un peu au-dessus de ces lacs, se rencontre une lisière de forêts, sur un terrain solide et à l'abri des inondations. Cette forêt, de largeur variable, suit quelquefois les sinuosités des fleuves jusqu'au pied des montagnes, mais cesse le plus souvent vers les plaines découvertes qui s'étendent à quelque distance des lacs et de la mer.

L'ingénieur et son fils explorèrent d'abord

quelques-unes de ces vieilles futaies primitives qui venaient finir au plateau, et reconnurent qu'elles renfermaient, en quantités innombrables, plusieurs variétés d'arbres à caoutchouc.

– Voilà qui est bien, dit Charles après plusieurs jours de courses en plein bois ; je me ferai *seringueiro*¹.

Puis, il ajouta :

– L'industrie du caoutchouc ne formera d'ailleurs qu'une branche, – fort importante, il est vrai – de la future exploitation, car ces admirables savanes² qui s'étendent à perte de vue demandent forcément du bétail en quantité.

¹ Le caoutchouc a été appelé *borracha* ou *seringa* par les Portugais. Le père Manoël da Esperanza qui l'avait découvert parmi les Indiens Gamberbas, lui donna ce nom. Ayant remarqué que ces Indiens se servaient de ce suc concrété pour fabriquer des outils et des bouteilles en forme de seringues, il appela *seringa* la substance qui sert de matière première à ces ustensiles. De là le nom de *seringueiros* que portent encore aujourd'hui ceux qui retirent des arbres ce suc laiteux, et de *seringal* donné au centre d'exploitation.

² On appelle *Savanes* dans la Guyane Française, les plaines couvertes d'herbes, nommées *llanos* à l'Orénoque, *Prairie* dans l'Amérique du Nord, *Pampa* dans la république Argentine.

« Quelles belles « hatteries » je me propose d'y installer !

« Allons, le sort en est jeté, n'est-ce pas, père, je serai tout à la fois éleveur et chasseur de caoutchouc.

Après avoir visité avec autant de soin la savane que la forêt, relevé la cote des terrains, reconnu la direction et la pente des principaux cours d'eau et étudié la région avec la plus minutieuse attention, ils rallièrent la goélette.

La prospection était terminée.

Ils revinrent au Maroni en s'arrêtant à Cayenne. Charles devait prendre le paquebot pour se rendre à Demerari, capitale de la Guyane anglaise, pour fréter un vapeur destiné à apporter à la future colonie son matériel et ses habitants.

Il eut le bonheur de rencontrer le capitaine d'un steamer américain qui, flairant une aubaine, se chargea du transport.

Six semaines après, le navire avec ses passagers et sa cargaison jetait l'ancre dans l'embouchure de l'Aragouary. La goélette,

amenée à la remorque, opéra sans plus tarder le transbordement de ce matériel qui nécessita plusieurs voyages. C'étaient d'abord vingt vaches laitières avec leurs veaux, deux taureaux, quelques moutons à titre d'essai, quatre porcs, des poules, deux petits chevaux des savanes, puis des provisions de toutes sortes pour subvenir aux besoins du personnel de la colonie, en attendant la récolte ou le ravitaillement : caisses de biscuits, sacs de riz et de couac, balles de café, boucauts de sucre, barriques de vin et de tafia, conserves alimentaires : viandes, légumes, poisson, etc... Puis, des habits de rechange, des hamacs, des moustiquaires, des armes, des harnais, de la vaisselle, une batterie de cuisine, des outils de forgeron, de charpentier et de menuisier, une forge de campagne, un instrument à laver l'or, d'énormes rouleaux de fil de fer, un tour, des pirogues, jusqu'à des planches et des madriers tout prêts à être employés à la construction d'une habitation. Enfin, le personnel de la colonie : le chef, sa femme, ses quatre enfants, vingt nègres Bonis, douze femmes, en tout trente-huit personnes et deux chiens : Bob et

Diane, deux molosses d'une taille et d'une intelligence extraordinaires.

... Six années se sont écoulées depuis cette scission des Robinsons de la Guyane. Six années de travail, de bonheur et de prospérité. Une fois par an, les colons du Maroni viennent à l'établissement auquel on a donné le nom singulier de *Casimir*, en souvenir du vieux nègre qui jadis a entouré Robin le père de soins et de tendresse ; une fois l'an, aussi, les habitants de Casimir se rendent au Maroni, en allant livrer à Cayenne leurs marchandises, et recevoir les objets d'importation.

C'est à la suite d'un de ces voyages, exceptionnellement accomplis par Charles seul, que nous pénétrons dans l'intérieur du Chasseur de caoutchouc.

Que ce mot « d'intérieur » n'évoque pas dans l'esprit du lecteur l'idée de nos habitations européennes, carrées, massives et lourdes sous leurs stratifications de pierres, aux ouvertures toujours closes.

Rien de coquet, de léger, d'aérien, comme cette construction envahie de tous côtés par l'air et la lumière.

Ni portes, ni fenêtres, ni murailles ; à quoi bon d'ailleurs ! Mais une immense toiture en feuilles, d'une belle couleur blonde, imperméable au soleil de la zone torride, aux averses diluviennes de l'Équateur. Une vingtaine de poteaux en *satiné rubané*, un bois splendide à fond bleu, luisant, rubané de rouge et de jaune, symétriquement enfoncés dans le sol, soutiennent la charpente ; des nattes, espacées, mouvantes comme des jalousies ouvertes, pouvant se lever ou s'abaisser à volonté, pendent du toit ; des hamacs se balancent d'un poteau à l'autre, au-dessus d'un magnifique plancher en mou-touchi brun veiné de jaune, luisant comme une glace. Au centre, l'appartement réservé, circonscrit par des nattes en *arouma* (*Marauta arundinacœa*) et tressées par les Indiens, adroits et patients comme des Chinois.

Cette construction, surélevée de deux mètres, repose toute entière sur un pilotis de madriers,

tirés de ces bois indestructibles dont foisonne la forêt, et communique avec le sol par un escalier massif.

De là, et de quelque côté que se porte le regard, la vue embrasse les cases des noirs, les carbets des Indiens pittoresquement isolés au milieu de bouquets d'arbres de rapport, prodiges de fruits et d'ombrage sous lesquels s'agite un clan de négrillons, de petits peaux-rouges, de nègres, de négresses, d'Indiens, d'Indiennes, vivant amicalement groupés près du manoir du jeune maître. Citronniers, orangers constellés d'or, bananiers aux reflets de soie, pliant sous le régime savoureux, arbres à pain au fruit massif, manguiers aux drupes mordorées, avocatiers jaunes et rouges, apportés et plantés par les Indiens et devenus énormes en six ans. Puis, végétant au hasard, et donnant à ce verger unique son aspect bien particulièrement équinoxial, toute la gracieuse collection des palmiers.

Au coin, dans la direction du Nord et de l'Ouest, la forêt vierge coupe l'horizon d'une ligne sombre, derrière laquelle on devine la

savane, succédant à la vaste éclaircie ouverte sur le levant.

Pendant que le jeune homme savoure avec ivresse les premières et inexprimables joies du retour, raconte à grands traits les épisodes du voyage, interrompt son récit par une caresse, recommence pour s'interrompre encore, le déchargement de la vigilinga s'opère avec rapidité.

Les provisions et les marchandises sont rangées dans les magasins, puis les noirs apportent les vastes caisses renfermant les objets d'utilité ou d'agrément, spécialement à l'usage de la famille.

La surprise...

Aussi, faut-il voir avec quelle impatience bruyante ou recueillie, selon le caractère des petits colons, l'ouverture de ces mystérieux réceptacles est attendue.

Mais, aussi, quels cris de joie, quelles exclamations folles accompagnent l'exhibition de ces trésors.

Le jeune père, en homme qui ne sait pas compter, a prodigué l'utile et l'agréable de façon à combler même nos enfants européens, aujourd'hui si gâtés par une profusion qui côtoie l'encombrement. Que l'on juge par là de l'allégresse des petits sauvages blancs de la grande solitude amazonienne.

Décrivons-nous ces jouets admirables, de véritables œuvres d'art, choisis à Paris, par un correspondant intelligent, parmi ces petites merveilles pouvant aider puissamment à l'instruction pratique de tout jeunes enfants. Car, bien entendu, le jouet scientifique domine essentiellement.

C'est inutile, et nos petits lecteurs n'auront qu'à imaginer tout ce qui se fait de mieux, de plus beau, de plus complet, depuis la vraie locomotive, qui marche en produisant de la vraie vapeur, depuis le microscope qui fait voir les infiniment petits, jusqu'au télégraphe qui a étonné nos pères, jusqu'au téléphone qui nous a stupéfiés.

Puis, de beaux et bons livres, avec

d'excellentes gravures, susceptibles de parler plus efficacement à l'esprit, en lui faisant toucher en quelque sorte la chose étudiée sous sa forme réelle.

Enfin, l'aîné, Henri, déjà dans sa dixième année, et auquel on donnerait volontiers douze ans, tant il est vigoureux, reçoit un harnachement complet pour un petit cheval dressé à son intention, et un joli fusil-calibre 28, à percussion centrale, une arme sérieuse qui n'est plus un joujou.

L'enfant qui tire l'arc et se sert de la sarbacane comme un Indien, ne trouve pas un mot à répondre au moment où son père lui fait cette surprise, tant son émotion est vive.

Si jamais un point de la terre entière a présenté l'aspect d'un bonheur absolu, c'est à coup sûr ce petit coin de la zone équinoxiale où s'élève le manoir du Chasseur de caoutchouc.

Cependant, un léger pli vient rider le front du jeune père, au moment où sa main touche un volumineux paquet de journaux.

Sa femme qui saisit les moindres jeux de sa physionomie, si fugitifs qu'ils soient, lui en fait aussitôt la remarque.

– Bah ! répond Charles en homme qui prend son parti d'une chose ennuyeuse, autant te le dire maintenant, d'autant plus que ce n'est pas encore fait.

– C'est à cause de ces journaux, n'est-ce pas...

« Eh ! que nous importe ce qui se dit où se fait là-bas !

« Ne sommes-nous pas heureux, ici, en dehors de ce tumulte du monde civilisé qui pèse encore comme un cauchemar sur mes premières années...

– Oui, tu as raison, mon enfant... et notre mutuelle tendresse s'accommode fort bien de notre solitude pleine de soleil et de liberté.

« Mais il peut arriver, aussi, qu'on s'occupe de nous, « là-bas » comme tu le dis, et c'est ce qui me donne cette vague inquiétude.

« En revenant du Maroni, j'ai parcouru tous ces journaux pour employer les loisirs forcés de

mon voyage, et j'y ai vu entre autres choses plus ou moins intéressantes, que nos députés ont adopté une loi désignant la Guyane comme lieu de relégation pour les « récidivistes ».

– Mais, mon ami, il me semble que cela n'est pas nouveau, puisque la Guyane reçoit une partie des criminels frappés par la justice de mon pays d'adoption.

– Ce n'est pas la même chose, ma chère Mary.

« Si j'ai bien compris le texte de la loi récemment votée, il ne s'agit plus d'interner sur les pénitenciers, où ils sont soumis à une surveillance incessante, les criminels condamnés par la cour d'assises, mais de transporter en masse les récidivistes, c'est-à-dire des repris de justice, des gens sans aveu, toujours en lutte avec la société, de les amener en bloc à la première incartade, et de les déposer sur le sol de la colonie, en leur donnant des terres à cultiver, c'est-à-dire en leur laissant une liberté à peu près complète.

« On prétend ainsi peupler notre Guyane, lui donner les bras qui manquent pour le travail,

régénérer un organisme malade en lui donnant des aliments malsains... En un mot, et pour me servir d'une comparaison triviale, remplir une demi-tonne de vin médiocre avec du vinaigre, et cela, pour le rendre meilleur.

– Mais, ces récidivistes, comme tu les appelles, sont donc bien nombreux !

– Vingt mille environ !

« Vingt mille gredins sans foi ni loi, sans honneur comme sans frein, qui vont s'abattre comme une épidémie au milieu de l'honnête et laborieuse population guyanaise... j'en frémis !

« Ont-ils bien réfléchi aux conséquences de leur vote, ceux-là qui, pour débarrasser les grands centres des scories humaines qui les vicie, ne craignent pas de mettre en péril et l'existence et la propriété de braves citoyens si profondément et si ardemment français.

« Si encore la Guyane était un pays neuf, une colonie sans habitants, et isolée au milieu de l'Océan, on ne pourrait qu'applaudir cette mesure.

– Oui, tu as raison.

« Cependant, en quoi sommes-nous personnellement menacés, nous qui sommes relativement si loin du futur lieu de relégation.

– Le péril sera peut-être plus grand pour nous, qui nous trouvons sur un terrain neutre, revendiqué il est vrai par la France et le Brésil, mais sur lequel ni l'un ni l'autre de ces deux pays n'a aucun moyen d'action.

« Ce serait beaucoup trop espérer des « relégués » que de compter qu'ils se soumettront bénévolement à l'arrêt qui les frappe.

« L'idée seule d'être astreints à la résidence forcée dans un pays organisé, d'être soumis au travail et surtout aux lois, sera intolérable à de pareils hommes, et je n'avance rien d'exagéré en disant qu'ils feront tout au monde pour s'y soustraire.

« Comme pour exciter encore leur convoitise, il faut qu'à la porte du pays, se trouve une terre sans maître, où se rendent sans trop de difficultés ceux qui s'échappent des pénitenciers.

« À plus forte raison, les relégués libres pourront-ils abandonner leur lieu d'internement, envahir le terrain contesté, et vivre sans entraves, au gré de leurs déplorables instincts.

« Comme tu le vois, la situation sera au moins difficile dans un temps plus ou moins long, pour ceux qui, comme nous, sont virtuellement des citoyens sans patrie.

... On entend à ce moment du côté des carbets et des cases quelques-unes de ces exclamations bruyantes comme en poussent volontiers les noirs surpris ou inquiets.

– Qu'y a-t-il ? demande Charles en se levant brusquement.

Un nègre de haute taille, pâle comme le sont les hommes de sa race quand ils sont en proie à une vive émotion, c'est-à-dire gris de cendre, escalade d'un bond les degrés conduisant à l'habitation.

Une large plaie saigne à son épaule ; il peut à peine parler tant sa course a été rapide.

– Maître !... s’écrite-t-il dans son patois, d’une voix entrecoupée, des hommes, des blancs.

« Ils ont brûlé le petit carbet de la crique Génipa... emmené le bétail... et tué mon compère Quassiba.

VI

Les aveux d'un bandit. – Le Notaire a bien été assassiné. – Impudente bravade. – Monsieur Louche l'échappe belle. – Courage ! – De l'Approuague à l'Oyapock. – La fièvre. – Traversée du fleuve. – Le terre promise. – Projets d'avenir. – Reprendre l'ancien métier. – Il faut donc travailler, pour manger ! – Premières habitations. – Repas improvisé. – Abondance. – Pillage. – À peine libres, ils pensent à avoir des esclaves. – Entre la coupe et les lèvres. – Poursuite. – Les Portugais. – Monsieur Louche près de payer ne paye pas. – Nouvelles appréhensions. – Terribles menaces.

Revenons à la rive droite de l'Approuague, ombragée d'arbres séculaires sous lesquels les forçats évadés se livrent à leur effroyable repas de cannibales.

– Mais, s’est écrié avec horreur Chocolat, ce que vous voulez me faire manger là... c’est de la chair humaine.

– Eh bon ! quand ça serait, répond de sa voix aigre Monsieur Louche.

« Le Notaire a largué son amarre (est mort), nous crevons de faim... Les morts doivent servir aux vivants.

– Monsieur Louche a raison, s’exclament les misérables la bouche pleine.

Puis, voyant que l’Arabe et le Martiniquais, écœurés par les paroles de leur camarade, jettent avec un dégoût voisin de l’épouvante le morceau qu’ils dévorent, le Rouge ajoute cyniquement :

– Tiens, l’Arbi et Mal-Blanchi qui font des façons...

« Pas tant d’histoires ! nous aurons plus forte ration.

– Au moins, reprend avec effort Chocolat, dites-moi que vous ne l’avez pas tué.

– Puisqu’on te dit que c’est l’anguille-tremblante qui l’a « estourbi ».

« On a eu même assez de mal à retirer son corps.

« Vrai, fallait avoir rudement faim !

– Des bêtises ! interrompt Monsieur Louche qui, se sentant protégé par la présence de L’Hercule, éprouve comme une velléité de braver Chocolat.

« Et si c’était pas vrai, que la couleuvre électrique lui ait fait passer le goût des fayots...

« Qu’est-ce que tu ferais, hein ! Dis donc un peu, pour voir.

– J’aimerais mieux retourner d’où je viens, rester pris par la patte à la double chaîne, et manger des gourganes pour le reste de mes jours, que de demeurer une minute de plus avec vous.

Monsieur Louche éclata d’un rire aigu comme le grincement d’une scie.

– Dis donc, tu prêches presque aussi bien que le curé...

« Fallait te faire marabout, au lieu de te marier pour en arriver à « buter ta dâbesse » (assassiner ta femme).

À ces hideuses paroles, le malheureux pousse un cri rauque et pâlit affreusement.

Il s'élançe d'un bond de tigre sur le vieux forçat, le tord comme un jonc sous sa main puissante, l'aplatit sur le sol et va lui broyer le crâne d'un coup de talon.

– À moi, les autres, râle le bandit...

« À moi !... saignez-le comme un cochon !

L'Hercule, qui s'avance pour protéger son complice, roule foudroyé par un coup de poing.

Le Rouge et le Borgne n'osent plus faire un pas...

C'en est fait du misérable, quand tout à coup une détente subite s'opère dans l'organisme de Chocolat.

Il lâche Monsieur Louche qui agonise, se redresse brusquement et s'écrie d'un accent déchirant :

– Non !... Non !... c'est assez d'une fois.

Monsieur Louche, enfin soustrait à cette formidable pression, avale une large lampée d'air

et balbutie, pendant que L'Hercule, à moitié assommé, se tâte en se relevant gauchement.

– Tu as une rude poigne, mon camarade, et il ne fait pas bon blaguer avec toi.

« Faisons la paix... C'est pas la peine de nous esquinter le tempérament... Restons amis, dis, veux-tu ?

« Nous avons encore fort à faire avant d'être libres et nous ne sommes déjà pas trop nombreux.

Puis, il ajouta à voix basse à l'oreille de L'Hercule :

– Voilà un lascar dont il faudra nous dépêtrer à la première occasion.

L'Hercule répond par un clignement d'œil approbatif, pendant que Chocolat s'éloigne de quelques pas sans prononcer un mot, et s'accroupit sur le sol, la tête entre ses mains.

Au bout d'une demi-heure, les membres de la redoutable association se mettaient en route, après avoir emballé, dans les vêtements ensanglantés de la victime, les restes qui devaient servir à d'autres repas.

Chocolat, accompagné de l'Arabe et du Martiniquais, ferme la marche à une vingtaine de mètres.

Les pauvres diables, sincèrement révoltés, ne demandent pas mieux que de quitter leurs terribles compagnons et tiennent conseil à voix basse avec Chocolat, en qui ils ont une confiance absolue.

– Faut nous-z-on allir, cam'rade, dit l'Arabe de sa voix gutturale.

« Hercule te touera... Louçe l'a dit ; moi z'ai entendou !

– Ahi... aï ! maman ! renchérit le noir, nous parti caba, côté Cayenne.

« Ça mouns là tué nous ! mangé nous !

– Allons, du courage ! mes gars, reprend le fugitif qui, bien que mourant de faim, a recouvré toute son énergie.

« Puisque vous vous joignez à moi, je vous sauverai.

« Suivons-les jusqu'à l'Oyapock.

« Nous ne pourrions rien faire à trois.

« Après, nous verrons à les lâcher en douceur.

« Quant à me tuer comme un poulet, faudra voir.

« D'abord, nous ne dormirons pas en même temps.

« Il y en aura toujours un qui ouvrira l'œil pendant que les autres reposeront.

« Nous avons deux sabres, eux aussi... Nous sommes donc à armes égales.

« Je vais en outre me munir d'une trique solide avec laquelle je ne craindrai pas quatre hommes.

« C'est entendu, n'est-ce pas.

– Aroua !... Aroua !... Toi le sef... moi marcerai touzours avec toi ? fit l'Arabe rendu à toute son énergie native.

– Mo ké allé, opina le noir.

« Toi compé mo...

« Mo fika gaillard passé tigre... fidèle passé chien.

– À la bonne heure, mes gars !

« Avec du cœur au ventre, nous pourrons arriver au Brésil et gagner honnêtement notre vie.

De l'Approuague à l'Oyapock, on compte environ cinquante kilomètres en ligne droite.

Sur une de nos bonnes routes européennes, un piéton même très ordinaire franchirait cette distance en une petite journée de marche.

Mais, avons-nous dit souvent, autre chose est d'évoluer par une chaleur infernale sur les terrains encombrés de végétaux énormes, coupés de rivières et de ruisseaux, ravinés de fondrières qui caractérisent la zone équinoxiale.

Et pourtant il y a encore un rudiment de chemin qui met en communication avec la commune d'Approuague, celle d'Oyapock à laquelle il ne manque plus qu'un bourg, depuis l'évacuation des prisonniers de Saint-Georges et de la Montagne-d'Argent. On ne trouve plus, sur l'énorme territoire de cette commune comprenant environ cent soixante-quatre mille hectares, que

des habitations isolées, ou formant des groupes insignifiants, notamment à la Montagne-d'Argent, où un fermier continue l'exploitation de l'excellent café bien connu des gourmets.

Ce sentier, dont on aperçoit à peine la trace de distance en distance, est au moins utile à assurer la direction du voyageur privé de points de repère.

Il faut traverser plusieurs cours d'eau, entre autres les criques Ratimana et Arima larges de dix mètres, assez profondes et encaissées de palmiers pinots. On trouve ensuite une série d'escarpements assez raides, au nombre de treize, et nécessitant chacun une course d'une heure. On franchit la crique Anguille et l'on arrive à la crique Toumouchy par un chemin non moins long, non moins pénible, montant et descendant toujours. Huit kilomètres séparent la crique Toumouchy de la rivière Ouanary, un cours d'eau considérable qui se jette dans le large estuaire de l'Oyapock.

Cette dernière partie du voyage offrit de terribles difficultés aux fugitifs dont quelques-uns

subissaient les premières atteintes de la fièvre. L'Hercule, le Borgne et le Rouge commençaient à trembler et à claquer des dents, ainsi que l'Arabe. Seuls, le Martiniquais, Monsieur Louche et Chocolat tenaient bon.

Et pourtant, ils vont avoir besoin avant peu de tous leurs moyens d'action, car ils sont enfin en présence de l'embouchure du fleuve, en un point où elle ne mesure pas moins de douze kilomètres.

Ils avaient quitté depuis deux jours l'Approuague et les cannibales, forcés d'abandonner les restes déjà putréfiés de leur compagnon, eussent subi les affreuses tortures de la faim, si Petit-Noir n'eût trouvé, sous des simaroubas, un grand nombre de tortues. C'est une particularité bien connue des coureurs des bois, que les tortues sont friandes du fruit de ce bel arbre, et ne quittent plus le sol qui en est jonché au moment de la maturité.

Malgré leur faiblesse, ils en emportent en quantité, de façon à n'avoir plus qu'à les mettre cuire dans leurs coquilles, sur des charbons ardents.

Enfin, après avoir traversé avec des peines inouïes l'Ouanary, ils se trouvent en vue du mont Lucas qui est comme encaissé entre l'embouchure de l'Ouanary et celle de l'Oyapock, et s'avance jusqu'à la mer au-dessus de laquelle il est taillé à pic.

De l'autre côté, apparaît au-dessus des eaux troubles du fleuve, une bande sombre formée par les arbres du Territoire Contesté.

La terre promise ! dont l'aspect leur arrache un hurlement de joie.

Pour un moment, ils oublient les misères passées, la fatigue, la faim, la fièvre et toutes les angoisses endurées depuis l'évasion. Ils en arrivent même à faire taire, pour un moment, la haine qu'ils ressentent pour leurs trois compagnons, dont la vue pèse sur eux comme un perpétuel reproche.

Puis, une même pensée surgit dans leur esprit.

Il faut passer au plus vite, à tout prix. Bien que la solitude soit complète ils ne se croiront définitivement en sûreté qu'après avoir franchi

cette dernière et redoutable limite.

– Un radeau, construisons un nouveau radeau.

Le bois-canon qui leur a rendu naguère de si grands services, abonde sur ce point du territoire. On le trouve même en telle quantité, que la Montagne-d'Argent tire dit-on son nom de l'aspect blanchâtre que lui donnent les cécropias (bois-canon) dont les feuilles sont en dessous d'un beau blanc métallique.

Les plus vigoureux, armés de sabres, abattent les tiges fistuleuses, et les autres les traînent jusqu'à la berge, en attendant qu'on puisse les réunir avec des lianes.

Après douze heures d'un travail surhumain, le radeau est prêt.

Les pièces sont ajustées à la diable, elles menacent de se désarticuler sous l'effort de la houle, qu'importe !

Les voilà pris par le montant qui les entraîne vers l'intérieur.

Ils n'ont plus qu'à couper en biais, à l'aide de pagayes grossières, de façon à dériver sur la rive

droite.

Ils arrivent enfin, trempés jusqu'aux os, les pieds en lambeaux, les jambes gonflées et lacérées par les épines et les roches, et se ruent sur les terres molles où ils enfoncent jusqu'aux genoux.

Qu'importe encore ! Ils sont libres... Libres comme la bête fauve dont ils ont les instincts brutaux et les monstrueux appétits.

Ils s'arrachent de la vase, gagnent le sol ferme, et s'arrêtent épuisés, haletants.

Les quatre bandits entonnent une chanson de bague, idiote et obscène, pendant que leurs compagnons se serrent silencieusement la main.

– Allons ! camarades, s'écrie Monsieur Louche qui a retrouvé toute sa verve d'ancien pitre de foire, assez de ritournelles.

« Il s'agit, maintenant que nous voici chez nous, de tirer des plans.

– Oh ! moi, dit L'Hercule, je veux tout simplement aller au Brésil.

« Il y a des villes, à ce qu'on dit, et de

soignées.

« J’y trouverai de l’occupation dans ma partie.

– Oui, mon gros, je te vois venir, tu veux reprendre ton petit truc de cambrioleur avec Monsieur Louche qui s’entend si bien à crocheter les serrures.

« Mais faudrait voir auparavant à passer au restaurant, avant de prendre son billet pour les villes en question.

– Manger, ça se trouve généralement, quand on n’a pas toujours en tête l’idée de s’enfuir comme un quelqu’un qui a les « cagnes » (gendarmes) aux talons.

« Dis donc, est-ce que c’est loin, le Brésil ?

– Mais, mon fils, dans les environs de cent lieues, à vol d’oiseau.

– Cent lieues !..

– Oui, m’sieu, et des lieues de pays, encore.

– Ah ! ça, est-ce qu’il va encore falloir trimer comme depuis notre départ de Cayenne ?

« Moi, j’en suis pas... c’est ça qui serait pas

drôle.

– Attends voir un peu ; y aura moyen de s'arranger.

« Au lieu de fuir, comme par le passé, les habitations, nous les rechercherons.

« Quand nous en aurons rencontré quelqu'une, eh bien ! nous « emprunterons » des provisions aux bonnes gens qui les occupent.

– Toujours chaparder !...

« Si on nous pince ?

– Que t'es bête !

« Puisque je te dis qu'il n'y a plus ici ni police, ni gendarmes, ni juges, ni fonctionnaires, ni soldats...

– Fameux pays, tout de même !

– ... Et que les habitants sont comme nous de bons garçons qui se sont « tirés » de la Guyane française ou du Brésil parce qu'ils ne s'y trouvaient pas à leur aise.

– Mais, alors... ils travaillent donc, pour manger.

– Faut croire, puisqu’ils vivent.

– En v’là une bonne, être libre et s’abîmer le tempérament à turbiner.

Tout en continuant cette édifiante conversation, les misérables s’étaient mis en quête d’huîtres et de crevettes de rivières qu’ils avaient dévorées avec leur appétit depuis si longtemps inassouvi.

Puis, ils avaient repris leur marche en obliquant cette fois vers le Sud, afin d’éviter les immenses marais qui bordent toute la côte.

Le hasard qu’ils ont tant de fois invoqué les sert bientôt à souhait. Ils débouchent brusquement sur un abatis bordant une crique assez large, probablement tributaire de l’Ouassa, une grande rivière qui se jette dans l’estuaire de l’Oyapock, sur la rive droite, naturellement, et un peu au-dessus de l’Ouanary.

De petits champs en plein rapport et couverts de manioc, de maïs, d’ignames s’offrent à leur vue, entourant un groupe de cases, ombragées de manguiers, de bananiers et d’arbres à pain

abritant de jeunes caféiers.

Ils s'avancent avec leur audace de forçats, et qui plus est, de forçats affamés, et pénètrent délibérément dans une des habitations. La modeste demeure est vide, comme ses voisines, d'ailleurs, mais tout semble indiquer que les propriétaires ne sont pas loin. Enfin, détail qui a bien son importance pour des gens dans leur position, elles sont littéralement bondées de provisions : galettes de cassave, pagaras (paniers) pleins de couac (farine grossière de manioc), catouris (hottes) chargés d'épis de maïs, monceaux de poisson fumé, guirlandes de chair boucanée, Calebasses renfermant du café, et jusqu'à du jus de canne cristallisé, rien ne manque dans ce magasin, dont l'agencement indique autant de prévoyance que d'expérience de la vie sauvage.

Une telle profusion leur arrache un cri de surprise et de joie. Ils s'installent sans plus de façon, se ruent à l'assaut des victuailles, et se mettent à dévorer avec une sorte de glotonnerie rageuse. Il serait difficile, autant qu'oiseux,

d'ailleurs, de s'appesantir sur cette curée de faméliques et d'énumérer l'invraisemblable quantité de vivres absorbés.

Enfin repus, gorgés jusqu'à satiété du nécessaire, ils en arrivent, sans transition, à souhaiter le superflu, du moins les quatre gredins avec lesquels Chocolat, l'Arabe et le Noir demeurent encore jusqu'à nouvel ordre.

– Moi, dit L'Hercule, en homme qui aime ses aises, je prendrais bien un peu de café...

– Moi, je fumerais avec plaisir une pipe, interrompit le Rouge.

– Et moi, renchérit Monsieur Louche, je ferais bien l'un et l'autre.

– Veine ! s'écrie le Rouge avec son ignoble accent faubourien, et dans un argot dont nous faisons grâce au lecteur : voici des pipes et du tabac.

– Parbleu ! y a de tout, ici, c'est le paradis.

– C'est bon tout de même, d'être libres, et de manger tout son soûl.

– Si ça pouvait seulement durer !

– Tiens, une idée ! reprend Monsieur Louche.

« Les gens primitifs qui habitent ces champêtres lieux doivent être quelques bons nègres marrons avec lesquels on pourra s’entendre.

– Comment ça ? demanda L’Hercule toujours prêt à questionner.

– C’est aussi simple que de fumer ce tabac qui n’est pas à nous, après avoir mangé ces provisions qui sont à je ne sais qui.

« Des nègres, c’est fait pour travailler, pas vrai... et travailler pour les autres, quand ces autres sont des blancs comme nous !

« Eh bien ! faisons-les turbiner à notre place.

« S’ils ne sont pas contents, il pousse aux environs assez de triques pour ouvrir leur entendement.

« Ils deviendront comme ça, par persuasion, nos esclaves, ou plutôt nos serviteurs, le mot est plus convenable, et il y aura encore de beaux jours pour ceux de la « pègre » (voleurs).

« Moi, je serais volontiers propriétaire

d'habitation.

– Bonne idée !... Fameux ! s'écrient les bandits...

« Vive Monsieur Louche !... le malin des malins.

Mais Chocolat qui jusqu'à présent n'a pas prononcé une parole, verse en quelques mots une douche d'eau froide sur cet enthousiasme.

– Et s'il prend fantaisie à ces inconnus, peut-être plus nombreux et plus forts que vous, de vous réduire en esclavage, de vous faire bûcher comme des forçats que vous êtes encore, et de vous payer à coups de gourdin.

« Qu'auriez-vous à répondre ?

– Toi, Chocolat, tu ne parles pas souvent, mais quand tu ouvres le bec, il me semble entendre un avocat, reprit Monsieur Louche.

« Tu as raison et je propose de filer.

« Je viens d'apercevoir au dégrad une jolie paire de pirogues.

« Il faut sans barguigner en charger une de

provisions, empoigner chacun une pagaie, compléter notre armement en prenant les sabres qui nous manquent, et puis, pousse !

– Adopté ! s'écrient d'une seule voix L'Hercule, le Rouge et le Borgne.

En moins d'un quart d'heure l'embarcation indigène est remplie de vivres et parée à partir.

Chocolat, forcé bien à contrecœur de participer au fruit de ce vol, y prend également place avec l'Arabe et le noir qui ne semblent pas avoir de préjugés bien enracinés relativement à la propriété.

Le sinistre équipage s'éloigne rapidement, non toutefois sans que Monsieur Louche, en homme de précaution, eut crevé la coque de l'autre pirogue d'un coup de pagaie en bois d'itaùba.

Ils remontèrent ainsi la crique pendant une journée, et abordèrent pour camper à la lisière du bois bordant la rive très marécageuse, ce qui fit pester L'Hercule, furieux d'avoir oublié de se munir d'un hamac.

Ils suppléent à l'absence de ces engins si utiles

dans les bois, par une épaisse litière de feuilles de coumou et s'endorment du sommeil du juste.

Une surprise désagréable les attend au réveil.

Des cris furibonds, des imprécations vociférées dans une langue étrangère se font entendre et huit hommes, dont deux sont armés de fusils à un coup – les autres n'ont que des sabres – font irruption dans le campement.

À leurs yeux noirs, luisants, enchâssés sous d'épais sourcils, à leur teint jaune mat, à leurs cheveux noirs et lisses, ils reconnaissent des Portugais dont le type leur est assez familier, car il n'est pas rare d'en rencontrer dans notre colonie de la Guyane.

Les forçats, debout en un clin d'œil, comprennent qu'ils ont devant eux les hommes dévalisés la veille et se préparant à une vigoureuse défense.

Pendant que les deux porteurs de fusil mettent en joue le groupe, celui qui paraît le chef adresse aux pillards la parole avec volubilité, en employant d'une façon assez compréhensible le

patois guyanais.

Il leur reproche le vol des provisions et de la pirogue, ainsi que la mise hors de service de l'autre embarcation, et termine en leur intimant l'ordre de les suivre.

Les forçats se consultent du regard.

Huit contre sept, la partie serait égale sans les deux fusils dont les canons menaçants intimident les plus audacieux.

– Eh bien ! dit à voix basse Chocolat à Monsieur Louche, n'avais-je pas raison, en présumant que les soi-disant esclaves pourraient bien avoir, de leur côté, l'intention de devenir nos maîtres.

– Faudra voir, répond le bandit.

– Oh ! c'est tout vu, et il vaut mieux essayer de parlementer.

– Comment ça !

– Tu as de l'argent... Paye le délit, ou gare aux représailles.

– Tiens ! ça serait drôle, et ça changerait

diablement mes habitudes.

Pourtant, la peur, plus forte que l'avarice, décide le misérable à tenter une transaction.

Il fait signe au chef de patienter, et tirant lentement de la ceinture volée jadis à l'Arabe assassiné sur le ponton, une pièce d'or, la prend entre le pouce et l'index, la met devant son œil, et d'un geste canaille la fait miroiter en disant en patois :

– Allons, mon camarade, ne vous fâchez pas... on va vous payer.

« Une belle pièce de vingt francs pour les provisions et la pirogue... ça vous va-t-il ?

Le Portugais fait un signe d'énergique dénégation et, après avoir consulté ses camarades, exige impérieusement la remise de la ceinture avec ce qu'elle contient.

Mais L'Hercule, qui a entendu, se met à les invectiver grossièrement en brandissant sa lourde pagaie.

– De quoi ! des façons ?

« Prends le jaunet et vire de bord, ou je te

coupe en deux comme ce baliveau.

Joignant le geste à la parole, il fait tournoyer le lourd instrument au-dessus de sa tête, exécute un moulinet rapide, et tranche d'un seul coup, comme avec une hache, le tronc d'un pinot gros comme la cuisse.

Les Portugais, un moment interdits, croient à une attaque générale.

– Feu ! s'écrie le chef aux hommes armés de fusils.

Tac !., tac !.. Les deux patraques ratent avec un ensemble surprenant, à la grande hilarité des forçats qui se mettent à rire bruyamment.

L'Hercule recommence alors son moulinet.

Ses compagnons se groupent autour de lui en l'imitant avec plus ou moins de succès ; les Portugais, se voyant seulement armés de sabres, devant ces hommes résolus dont l'un a donné une telle preuve d'adresse et de force, se mettent à battre en retraite.

Les forçats, de leur côté, heureux d'en être quittes à si bon compte, rallient la pirogue,

s'installent en un moment, et s'enfuient poursuivis par des cris de fureur impuissante.

– Là ! dit en manière de pèroraison Monsieur Louche, je savais bien que tout cela finirait par s'arranger.

« Les malins ont toujours raison, et c'est vraiment plaisir de s'approvisionner sans bourse délier.

– Cause toujours ! interrompit d'un ton bourru Chocolat.

« Si tu avais compris comme moi ce qu'ils disaient, tu aurais le verbe moins haut et la crête moins droite.

– Peuh ! j'ai entendu qu'ils nous disaient des « sottises » dans leur espèce de patois de mokos...

« C'est ça qui m'est bien égal.

– Cause toujours !

– Ah çà ! tu connais donc la langue portugaise, toi.

– J'ai passé deux ans au chantier de Sparhouïne, près des Portugais marrons du

capitaine Bastien, cette vieille caricature qui se promenait toujours habillé en marchand de vulnérable...

– Tu m'en diras tant !

– Eh bien ! qu'est-ce que ceux-là baragouinaient tout à l'heure, dis, voir un peu.

– Qu'ils allaient retourner chercher du renfort, qu'ils se mettraient tous après notre peau, et sauraient bien nous retrouver.

– Et alors ?

– Qu'ils nous attacheraient par les pieds et les pattes, comme des veaux et nous ramèneraient à Cayenne pour toucher la prime.

VII

Six années de calme. – Commencement des mauvais jours. – Le blessé. – Préparatifs. – L'expédition. – Les sarbacanes indiennes et les flèches empoisonnées avec le curare. – En marche. – La seconde victime. – Le Boni n'est pas mort. – Transport en hamac. – Blessures affreuses. – La piste. – Comment un Indien reconnaît, seulement à l'odeur, un foyer allumé par des blancs. – Dans la clairière. – L'orgie. – Projets de bandits. – Danger terrible menaçant la colonie. – Les prisonniers. – Comment veut se venger Monsieur Louche. – Sabre chauffé à blanc. – Stupeur.

C'est la première fois, depuis six ans, que les Chasseurs de caoutchouc de l'Aragouary sont victimes d'une atteinte aussi grave à leurs personnes et à leurs propriétés.

Il y a bien eu de ci, de là, surtout dans les premiers temps de l'installation, quelques actes isolés de pillage. Mais les irréguliers habitant la région et les nomades la traversant accidentellement ont bien vite compris qu'il était de leur avantage de respecter cette importante station, où ils trouvent à leur choix, en échange du caoutchouc, de l'argent ou des objets manufacturés.

Ils savent très bien que si le « *seringal* » de don Carlos, comme ils appellent le jeune Robin, ne se trouvait pas là, ils seraient forcés d'aller fort loin écouler le produit de leur travail plus ou moins intermittent, et qu'ils auraient affaire à des métis brésiliens *mamalucos* (issus d'Indiens et de blancs) ou *cafouzes* (issus de nègres et d'Indiens) infiniment moins équitables que le colon français.

Aussi, soit au nom de l'intérêt, ce moteur humain par excellence, soit en raison de la sympathie inspirée par le seringueiro et sa gracieuse famille, tous les aventuriers du pays : soldats déserteurs, esclaves marrons, irréguliers plus ou moins suspects, Indiens nomades ou

pseudo-sédentaires, tous vivent en fort bonne intelligence avec le nombreux personnel de l'habitation.

Certains, en outre, d'être bien accueillis à leur passage, trouvant toujours une hospitalité cordiale et abondante, n'éprouvant jamais l'ombre d'un refus quand il s'agit d'obtenir, à titre d'avance, des outils, des vêtements, des provisions, il est presque sans exemple de les voir se soustraire à leurs engagements purement moraux, dans un pays sans maître, sans lois, sans force armée.

On peut juger ainsi de l'émoi produit par l'arrivée soudaine du nègre grièvement blessé, annonçant l'incendie d'un seringal important et l'assassinat d'un travailleur, imputables tous deux à des hommes de race blanche.

Charles n'a même pas besoin de rassurer sa compagne, vaillante et forte, avons-nous dit, comme il convient à la femme d'un colon d'avant-garde.

Il va procéder vivement à l'interrogatoire du blessé, mais le pauvre garçon, affaibli par la perte

de son sang, anéanti par une course effrénée, exécutée dans de pareilles conditions, se laisse tomber lourdement et s'évanouit.

En homme dont les aptitudes ont été singulièrement développées et multipliées par la vie d'aventures, Charles prodigue les premiers soins à son compagnon, sonde avec la dextérité d'un chirurgien la plaie béante, s'assure qu'elle n'intéresse aucun organe vital, rapproche les deux bords par un point de suture, étanche le sang et l'arrose d'une liqueur jaune à odeur de térébenthine, et qui n'est autre que l'huile essentielle de sassafras.

Chez ces athlètes noirs nommés nègres Bonis, les défaillances sont courtes. Le blessé ouvre bientôt les yeux, et avec cette mobilité particulière aux hommes de sa race, sourit au maître qui lui présente un coui (calebasse) à demi plein de tafia, le cordial aimé du noir.

– Et maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé, dit le jeune homme dévoré d'inquiétude sous son masque impassible.

Malheureusement, les renseignements donnés

par le Boni sont bien élémentaires.

Il rentrait par hasard au milieu du jour, chercher au carbet son fusil pour tuer un hocco dont il entendait sous bois le nasonnement monotone, quand arrivé au bord de la clairière au milieu de laquelle s'élèvent les hangars, il voit une épaisse fumée et entend des pétilllements... Tout brûle !

Croyant à un accident, il s'avance pour essayer de sauver quelque chose, quand il se heurte à un corps étendu au milieu du sentier. Il reconnaît avec épouvante son compère Quassiba, la face et la poitrine ensanglantées, et ne donnant plus signe de vie. Il va lui porter secours, quand des blancs, vêtus de haillons sordides, se précipitent sur lui en poussant des hurlements furieux.

– Combien sont-ils ? demande Charles.

Cinq ou six. il ne sait pas au juste, mais il a reconnu, en outre, avec eux un nombre égal de mulâtres armés de fusils.

Se voyant cerné, il se débat vigoureusement,

reçoit à l'épaule un terrible coup de sabre, réussit pourtant à s'échapper et à « couri passé kariakou » (espèce de chevreuil guyanais).

C'est tout.

– Bien ! répond le jeune homme avec son prodigieux sang-froid d'habitant des forêts équatoriales.

« Nous allons voir la suite.

« Peu importe la destruction du seringa !... Mais je veux savoir ce qu'est devenu Quassiba.

« J'espère encore qu'il n'est pas mort. »

Il décroche à ces mots une longue corne de bœuf suspendue à un poteau, et en tire, comme d'une trompe, plusieurs sons prolongés.

À ce signal bien connu, annonçant matin et soir avec la reprise ou la suspension des travaux, la distribution de ce nectar équatorial dénommé tafia, noirs, mulâtres, Indiens, occupés aux abords de l'habitation, arrivent sans retard.

Charles, qui connaît comme lui-même tous les membres de son personnel, prononce, comme au hasard, douze noms et fait signe aux élus de se

grouper près de l'escalier.

Il renvoie les autres à leur travail, et explique aux premiers, en quelques mots rapides, l'objet de la convocation, puis termine en disant :

– Que chacun s'arme sans tarder ; les noirs de leurs fusils, les indiens de leur « esgaravatana » (sarbacane).

Pour ne pas faire de jaloux, il a désigné six Bonis et six Peaux-Rouges.

Pendant qu'ils se rendent en toute hâte à leurs cases¹ et à leurs carbets, Charles saisit une courte carabine à canons superposés qu'il rapporte de Cayenne, un revolver New-Colt à cinq coups, de fort calibre, les charge méthodiquement, bourre de cartouches une gibecière de cuir verni bien imperméable, et ajoute aux munitions une boussole avec une petite pharmacie de poche.

Sa femme qui, depuis si longtemps, est privée

¹ Les nègres Bosh et Bonis du haut Maroni, sont d'anciens esclaves des Hollandais, libres depuis près d'un siècle. Ils ont conservé sans modification la case de leurs ancêtres africains fermée de tous côtés, à l'opposé du carbet indien, composé d'une simple toiture supportée par des pieux.

de sa présence, le voyant partir à peine arrivé, domine vaillamment l'émotion qui l'étreint, cache sous un sourire l'angoisse qui monte de son cœur à ses lèvres, et calme, intrépide comme une Romaine, lui tend son front en disant :

– Sois prudent.

– J'emporte quatre jours de vivres, ajoute le jeune homme après une rapide étreinte, mais j'espère être de retour auparavant.

« Je pars sans inquiétude, car je te laisse Lômi...

« Les vingt hommes qui restent ici sous ses ordres valent une armée. »

Puis, sans ajouter un mot, il embrasse à la ronde les enfants, et descend sur l'esplanade qui s'étend devant la maison.

Les membres de la petite expédition arrivent un à un, avec une rapidité digne de remarque, quand on connaît leur habituelle apathie. Mais l'annonce du péril couru par la colonie leur fouette le sang, et les Indiens eux-mêmes, ces incorrigibles indolents, trottinent en brandissant

leur terrible sarbacane.

Pour que le maître leur ait donné l'ordre de se munir de ce formidable engin de mort, il faut que les circonstances soient graves, et sa résolution de sévir bien implacable.

Et pourtant, rien d'inoffensif, en apparence, comme ce frêle tuyau creux, long de trois mètres, composé de deux tubes superposés, et simplement attachés avec des fibres enduits de résine. Quant aux flèches qui foudroient le jaguar ou le tapir, on dirait de simples allumettes de bois dur, longues de vingt centimètres à peine, et on ne comprend guère comment, grâce aux petites boules de substance soyeuse¹, non pressé, entourant la base et le milieu de la tige, celles-ci puissent frapper le but avec une force et une rectitude inouïes.

Mais la pointe brune, effilée, et légèrement barbelée, est enduite de curare !...

C'est tout dire ; et la moindre piquûre est plus

¹ Tirée du *bombax ceïbo* ou fromager. Cette soie, très inflammable, sert également d'amadou aux peuplades de la zone équinoxiale.

infaillible encore que la morsure du serpent à sonnettes.

Bientôt les hommes composant la petite troupe se mettent en marche vers le Sud-Est, sans presque s'écarter du rivage de l'Aragouary. Ils avancent rapidement, car rien, ou presque rien n'entrave leur marche. Sommairement vêtus d'un pantalon, pieds et tête nus, comme il convient à de véritables enfants de la forêt et dont le crâne ne redoute plus l'insolation, ils portent seulement les vivres – quelques galettes de cassave et du poisson sec. – avec un léger hamac de coton. Les nègres ont arrimé tout cela dans un *pagara* placé en équilibre sur leur tête, et telle est leur prodigieuse habitude de ce genre de transport, que jamais cet équilibre n'est rompu. Les Indiens remplacent le *pagara* par un *catoun*, une hotte un peu plus grande qu'un sac de soldat, finement tressé de roseau arouma.

En moins de deux heures et demie, ils franchissent la distance qui sépare l'habitation du seringal incendié.

Le blessé n'a rien exagéré. L'œuvre de

dévastation est complète. Les bâtiments sont en cendres, le caoutchouc antérieurement récolté, les provisions, les effets d'habillement, les outils, le modeste mobilier, tout est consumé.

Charles qui, d'un coup d'œil, a froidement envisagé le désastre, ne peut retenir un geste d'inquiétude en n'apercevant pas le corps de la malheureuse victime.

Un des Indiens le rassure d'un geste.

– Là-bas, maître, dit-il en lui indiquant du doigt un groupe immobile sous un *Hevea* colossal¹.

En quelques bonds rapides le jeune homme arrive près du groupe, et reconnaît, avec une joie inexprimable, le pauvre Quassiba, allongé sur une litière de feuille, entre deux noirs qui lui prodiguaient des soins intelligents et dévoués.

Ces deux hommes sont des ouvriers du seringat qui, en apportant à l'établissement leur récolte de la vieille, ont trouvé leur camarade évanoui et baignant dans son sang, près des

¹ *Hevea Guyanensis*, ou *siphonia élastica*, un des arbres produisant le caoutchouc.

ruines fumantes des bâtiments.

Bien que ses blessures soient affreuses et mettent sa vie en danger, le Boni a repris ses sens. Il reconnaît son maître et serre en pleurant la main que celui-ci lui tend affectueusement.

– Ah ! maître, murmure-t-il d'une voix éteinte, pauv' Quassiba li mou-ri... plus voué femme li... pitits mouns li...

– Non, mon pauvre enfant, tu ne mourras pas, et tu reverras ta femme et tes petits.

– ... Mo bien malade... ça michants mouns là oulé vini côté ou la case, baïé feu dans li, tué tout moun, volé... (Ces mauvais hommes veulent venir à votre maison, la brûler, tuer tout le monde...)

– Qui sont-ils ?... combien sont-ils ?

« Les connais-tu ?

– Mo croyé ça marrons vini Cayenne... quat' mouns blancs, ké milat' Po'tougais, six... huit, mo pas savé juste. (Je crois que ce sont des évadés de Cayenne, avec des mulâtres portugais, six ou huit, je ne sais pas au juste.)

« Maître, ou prend' garde...

– Peux-tu me raconter comment cela s'est fait et de quel côté ils se sont enfuis.

Mais le blessé, dont la voix s'est de plus en plus affaiblie, ne répond plus que des mots sans suite, entrecoupés de plaintes. Le délire le prend bientôt.

Charles, ne voulant pas le laisser en pareil lieu, ordonne séance tenante son transport à l'habitation. Il le fait placer, à cet effet, dans un hamac dont les cordes sont amarrées solidement à une longue perche. Ses deux camarades prennent chacun un des bouts de la perche sur leur épaule et s'apprêtent à partir.

Le jeune homme, appréhendant quelque défaillance pendant cette longue route, leur adjoint, comme renfort, deux de ses noirs, et leur dit au moment de les quitter.

– Vous recommanderez à Lômi de ne laisser personne en dehors des limites de l'habitation, et de veiller jour et nuit jusqu'à mon retour.

« Quant à Quassiba, il sera installé chez moi,

et madame s'occupera de lui.

« Dites en arrivant à Atipa de lui faire prendre *l'ucuba*, et de le soigner comme s'il était un Indien.

« C'est mon ordre... Allez, mes enfants.

« Et maintenant, en chasse.

Retrouver la piste des assassins n'était qu'un jeu pour les coureurs des bois habitués dès le jeune âge à évoluer de tous côtés dans la grande futaie primitive.

Charles, qui rivalise avec eux d'énergie, de force et d'adresse, enfant lui-même de la vieille forêt, marche en tête de la troupe.

Rien de plus facile, en outre, que de suivre cette piste, car les misérables ne se sont même pas donné la peine de la dissimuler. Elle s'enfonce en plein bois, en dehors de tout sentier frayé, mais avec une rectitude indiquant que les fuyards ont une certaine expérience de la vie sauvage.

Enfin, après deux heures d'une course rapide, l'Indien Piragiba qui tient la tête de la file,

s'arrête et dit d'une voix basse comme un souffle, en langue Tupi, à Charles venant immédiatement après lui :

- Maître, ils sont là.
- Pourtant, tu ne peux les voir ni les entendre.
- Mais je sens la fumée d'un feu...
- Es-tu bien sûr ?
- D'un feu allumé par des blancs.

Charles, sachant que le Peau-Rouge est aussi habile pilote qu'infailible chercheur de piste, approuve d'un geste, quelque étrange que puisse paraître l'assertion du guide.

Ils se remettent en marche et se trouvent, au bout de cinq cents mètres, en vue d'une vaste clairière, au bord de laquelle s'élève un carbet en ruines et depuis longtemps abandonné par les seringueiros.

Une épaisse fumée monte en lourdes spirales d'un brasier, et peut à peine s'élever jusqu'à moitié des grands arbres, tant l'atmosphère est, en ce lieu, saturée d'humidité. Elle s'étale en une sorte de nuage bleuâtre, qui flotte immobile

autour des branches moyennes.

L'instinct du Peau-Rouge ne l'a pas trompé. Jamais des indigènes n'eussent employé comme combustible ce bois répandant une odeur acre, susceptible de communiquer aux aliments une saveur répugnante et indiquer, à des hommes intéressés, la présence de gens devant chercher à se dissimuler.

D'autre part, est-ce confiance en leur nombre, est-ce un espoir au moins singulier dans l'impunité, est-ce aberration de criminels ne pouvant croire au châtement ? Mais on les entend rire, parler bruyamment, chanter.

— Les coquins sont ivres comme des pirates après la curée, dit Charles en aparté, en songeant que le carbet incendié renfermait une dame-jeanne contenant environ vingt litres de tafia.

Sans perdre un moment, il prend ses dispositions de manière à entourer de trois côtés le bâtiment délabré ; chose assez facile en somme, puisque le terrain est couvert d'arbres énormes, dont les troncs serviront à dissimuler la présence des assaillants.

Mais, ne voulant rien laisser au hasard, il détache trois Indiens auxquels il recommande de faire le tour de la clairière, et de s'embusquer de façon à couper la retraite aux forçats, au cas où ils tenteraient de s'enfuir par le côté découvert, et de faire tout au monde pour les prendre vivants.

Il ordonne enfin, pour terminer, à ses hommes de rester cachés jusqu'au dernier moment, de le laisser pénétrer seul sous le carbet et de n'intervenir que quand il criera : À moi !

Pendant que les trois Indiens gagnent leur poste, il s'avance avec les sept hommes qui lui restent. Retenant leur respiration, évitant de faire craquer la moindre brindille, étouffant jusqu'au bruit de leurs pas, ils arrivent, en se glissant d'arbre en arbre, à quelques enjambées à peine du carbet.

Charles s'est tapi dans une épaisse touffe d'aouara, de façon à ne perdre ni une parole ni un geste.

Telle est l'inconcevable sécurité des bandits, qu'ils n'ont même pas songé à poser des sentinelles. Tous prennent part à la fête avec la

brutalité d'hommes sans frein et sans mesure, et font ripaille avec les provisions volées.

Les uns, vautrés dans des hamacs, fument et boivent gloutonnement le tafia, les autres dévorent le poisson sec et la cassave et ne s'interrompent que pour avaler à longs traits le liquide incendiaire.

Tout à coup, un bruit singulier se mêle à leurs vociférations. On dirait le sourd mugissement de bœufs inquiets ou impatients. Et Charles, auquel le carbet cache la clairière, ne peut tout d'abord reconnaître la cause de ce bruit insolite.

Mais la conversation particulièrement édifiante qu'il entend distinctement, l'empêche de réfléchir plus longtemps à cet incident.

– Fameux, en vérité, dit une voix aigre et embrouillée par l'ivresse, le schnick et le bacaliau (morue séchée) du marchand de caoutchouc.

« Vrai ! je m'abonnerais bien avec son cambusier... même quand il faudrait saigner chaque jour un moricaud.

« Eh ! L'Hercule !..

« – Plaît-il, Monsieur Louche.

– Voyons, tu ne dis rien... et tu avales tout le temps.

« Rigole donc un peu ! chante quelque chose...

« Je voudrais que tout le monde soit comme moi... Je vois la vie en rose, et je n'ai jamais été si heureux.

– Patience ! mon vieux, quand je « m'aurai » bien recrépité l'intérieur, tu verras.

« Ah ! ça, est-ce que ces sales bêtes vont continuer à beugler comme ça, on dirait qu'elles sentent quelque chose.

– Blague pas notre cavalerie.

« Pauvres petits animaux, ça ne vaut pas des chevaux, mais ça rend de fiers services.

« Moi, je les aime comme des enfants.

– Comme t'as le tafia tendre, tout de même... Si jamais on dirait un vieux criminel racorni à faire éclater la chaudière du nommé Diable, notre commun patron...

« Quand je pense que t'as crevé avec un clou

la caboche à l'Arbi, là-bas sur la *Truite*...

– Avec ça que tu n'as pas proprement estourbi le moricaud qui voulait ce matin nous empêcher de chaparder.

– Non ! c'est de la « mauvaise ouvrage »... je l'ai charcuté au lieu de l'abattre proprement d'un seul coup.

« J'ai perdu ma main.

– Bah ! tu feras mieux un de ces jours, car nous aurons de l'occupation.

– Bien vrai !

– Est-ce que tu crois que nous allons rester comme ça longtemps auprès de cette belle habitation sans chercher à y faire la noce.

« T'as pourtant bien entendu ce que nos nouveaux associés, les mulâtres, nous en ont raconté...

« Des merveilles, quoi !

« L'eau m'en vient à la bouche.

« Puis quand nous aurons tout ratissé, vogue la galère !

« Il a des bateaux qui nous transporteront au Brésil avec les marchandises, les provisions et l'argent du colon.

– Un rude moyen de ne pas arriver les mains vides et de s'amuser encore là-bas.

« Mais, dis donc, y a du monde à la boîte.

« Si on allait s'aviser de nous recevoir à coups de fusil.

– Allons donc ! le patron est à Cayenne, et il n'y a plus que la bourgeoise avec les gosses, et des moricauds avec des Peaux-Rouges.

« Tout ça ne pèsera pas un clou.

– Veine, alors !

« Eh ben ! si tu m'en crois, nous ferons le branle-bas tout de suite.

– Tout de suite, ça veut dire demain.

« Aujourd'hui, nous sommes à la rigolade.

« Puis, ajoute le bandit avec un accent sinistre, nous avons de l'ouvrage pour tout à l'heure.

– Quoi donc ?

– Saigner les trois « moutons » qui sont là ligotés dans un coin.

– Tu tiens donc bien à les supprimer.

« Moi, ça m’embête par rapport à Chocolat.

« C’est un bon garçon, un peu bégueule, mais il n’a jamais été mauvais camarade.

« Quant à Petit-Noir, je m’en moque, ça n’est jamais qu’un nègre.

« Pour Maboul, ça ne fera qu’un Arbi de moins.

– Chocolat mourra le premier, interrompt le bandit avec un accent de haine implacable.

« Je n’ai pas oublié comment il m’a traité, quand nous avons bouloché le Notaire.

« Mais, nous a-t-il assez tannés depuis que nous turbinons pour venir jusqu’ici...

« C’était à se battre chaque fois qu’il fallait chaparder quelque chose.

« Je l’avais épargné parce qu’il parle portugais et que nous avions besoin de lui.

« Enfin ne s’est-il pas interposé, avec ses deux

jobards, quand tu as massacré le Mal-Blanchi, et n'est-ce pas de sa faute si l'autre a pu se sauver du côté de la grande case.

« Ah ! je te ferais poser au philanthrope, moi !

– Dam ! tu m'en diras tant.

– Oui, Monsieur Chocolat joue à l'honnête homme...

« Et des « honnêtes » hommes, n'en faut pas ici.

– Ça te regarde, et je m'en lave les mains.

« Dans tous les cas, c'est pas moi qui lui ferai son affaire.

– Je planterais mon sabre dans le ventre du premier qui se mettrait à ma place.

« Sa sale peau m'appartient, et tu vas voir comment je vais la travailler.

Tel est l'accent du misérable, que L'Hercule, tout endurci qu'il soit, ne peut s'empêcher de frémir.

– Tiens, tu me demandais tout à l'heure, quand, après avoir empoigné par surprise, ces

trois traîtres, et les avoir si proprement ficelés, pourquoi je mettais au feu la lame de mon sabre.

– Sans doute, c’est une drôle d’idée de faire d’un joli morceau d’acier, un mauvais lopin de fer.

– Tu vas voir.

« Le sabre est chauffé à blanc... C’est avec ça que je veux lui scier le cou.

« Silence, les autres ! hurle le bandit d’une voix qui domine un moment le tumulte.

« Je vous ai promis une représentation pour la fin de la fête.

« Approchez !... Le spectacle est gratis ! La vue n’en coûte rien...

« Qu’on se le dise.

À ces mots, il descend de son hamac, s’approche en titubant du brasier, saisit par sa poignée de bois un sabre dont la lame disparaît sous les charbons ardents et tire l’instrument qui apparaît flamboyant comme un glaive de feu.

– Et maintenant, à nous deux, Cho...

Soudain, sa voix s'arrête dans sa gorge et le sabre lui échappe. Il recule comme s'il mettait le pied sur un crotale, et s'arrête pétrifié, à l'aspect d'un homme de haute taille, le fusil en bandoulière, les bras croisés, qui se dresse devant lui comme une terrible et fantastique apparition.

Les cris et les imprécations s'arrêtent dans la bouche de ses compagnons non moins épouvantés.

Un silence de mort enveloppe toute la clairière.

– Je vous défends de toucher à cet homme, dit en français l'inconnu d'une voix ferme et bien timbrée, en les tenant fascinés sous son regard, comme des fauves à l'aspect du dompteur.

VIII

À moi !... – L’Hercule devient stratège. – Nouveau Samson. – Pris au piège. – La cavalerie des forçats. – Bœufs de selle. – Le curare. – Mort silencieuse. – Lutte inutile. – Prisonniers. – Conduits en laisse. – Lâcheté. – Retour. – Dernières phases de l’évacuation. – Circonspection. – À travers le Terrain-Contesté. – Nouvelles recrues. – Approvisionnement. – Capture de bestiaux. – Confession de Chocolat. – « Mettez-moi à l’œuvre !... » – Pardon conditionnel. – À chacun selon ses mérites. – Travaux forcés.

À ces paroles du jeune homme, dont l’apparition dramatique a littéralement atterré les bandits, le charme est rompu. L’Hercule recouvre le premier son sang-froid.

– Ah ! t’es tout seul ; eh bien ! attends un peu,

et je vais te casser comme une allumette, hurle-t-il furieux.

Mais Chocolat, miraculeusement soustrait à une torture épouvantable, voit le danger couru par son mystérieux sauveur, et s'écrie :

– Coupez mes liens, nous serons deux...

« À moi !

Cet appel, qu'ils croient proféré par leur maître, fait bondir les nègres et les Indiens tapis dans l'ombre.

L'Hercule, plus épouvanté peut-être que tout à l'heure, s'arrête brusquement à l'aspect de quatre fusils et de trois sarbacanes braqués sur lui et ses compagnons.

– Mille tonnerres ! glapit Monsieur Louche, nous sommes pincés.

« Sauve qui peut !

– Halte ! commande Charles d'une voix tonnante.

« Rendez-vous, ou vous êtes morts.

Mais, L'Hercule voit le danger et la

conscience de ce péril mortel développe soudain en lui de singulières et nouvelles aptitudes.

En un clin d'œil, un plan audacieux germe dans son cerveau. Pour un moment, l'intelligence domine l'épaisse matière.

– C'est bon, c'est bon !... grommelle-t-il d'un ton bourru, on va s'arranger en douceur.

Puis il ajoute à voix basse, à l'oreille de Monsieur Louche :

– Toi et les autres, groupez-vous derrière moi, et, à mon signal, courez vers les bœufs.

Tout cela n'a pas duré dix secondes.

Alors L'Hercule, qui vient de s'appuyer contre un poteau comme pour se donner une contenance, se courbe tout à coup, raidit sa puissante musculature, opère sur les madriers une traction irrésistible, et s'écrie triomphant :

– Sauvez-vous, camarades, ils sont pris !

En même temps, la vieille bâtisse qui tient à peine debout, s'effondre brusquement, ensevelissant les sept hommes sous un pêle-mêle inouï de gaulettes et de feuilles à demi pourries

formant la toiture.

Pendant qu'ils se dépêtrant à grand-peine pour sortir de ce fouillis, forçats et mulâtres atteignent la clairière en quelques bonds rapides. Ils retrouvent aussitôt la « cavalerie » objet de l'attendrissement de Monsieur Louche. Une douzaine de petits bœufs à la robe lustrée sont attachés côte à côte et conservent une immobilité au moins singulière, pour qui connaît le naturel particulièrement impatient et irascible de ces sauvages habitants de la savane.

Mais les pauvres bêtes n'ont guère envie d'obéir à leurs instincts colériques. Et pour cause, car chacune d'elle porte passée au plus épais de la partie charnue constituant le mufle, une solide ficelle nouée de façon à former un anneau ou plutôt une sorte d'anse elliptique. De chaque côté de cette anse, sont attachées deux autres ficelles représentant les branches d'une bride, de façon qu'il suffit d'une traction même légère, à droite ou à gauche, pour les faire évoluer docilement dans l'une ou l'autre direction.

C'est en somme, une espèce de mors qui, au

lieu d'opérer sur la bouche de l'animal, prend son point d'appui sur la partie peut-être la plus sensible de son organisme.

Il est facile d'imaginer qu'un procédé aussi ingénieusement barbare soit irrésistible et assouplisse les natures les plus rebelles.

Les forçats tranchent aussitôt les longues qui retiennent les animaux captifs, bondissent sur leurs échines, rassemblent les rênes et les lancent à travers la clairière, en poussant de longs hurlements de triomphe et de défi.

Mais cette allégresse est de courte durée. À peine ont-ils gagné le centre de l'espace découvert, que leurs oreilles perçoivent quelques sifflements rapides, aigus comme des susurrements de feuilles de roseaux.

En même temps, trois bœufs qui jusqu'alors galopaient à fond de train, la queue rigide, allongée horizontalement, la tête basse, se dérobent brusquement en proie à une panique folle.

Quelques secondes après, trois autres

manifestent les mêmes symptômes de terreur et d'indocilité.

Puis trois autres encore et enfin les trois derniers.

Ils ne veulent plus obéir à leurs cavaliers – si toutefois on peut appliquer ce mot à des hommes montés sur des bœufs – bien que ceux-ci tirent sur les rênes avec la brutalité de forçats ivres et affolés de peur, et les lardent de coups de couteaux.

Les pauvres bêtes, enfin domptées, reprennent leur course après une lutte opiniâtre, mais leur fougue première semble bien calmée. Elles trottent languissamment, beuglent plaintivement et commencent à broncher.

Alors éclate un hideux concert d'imprécations poussées par les fugitifs, qui ne peuvent encore s'expliquer la cause de ce phénomène, mais dont ils envisagent déjà les conséquences.

– Mille millions de tonnerres ! hurle Monsieur Louche, ces sales bêtes vont nous laisser en plan, et le colon avec ses moricauds pourra nous

fusiller comme des lapins.

– Essayons !.. Essayons encore, et gagnons le bois, s'écrient les autres plus épouvantés encore que tout à l'heure.

– C'est inutile, camarades, interrompt un des mulâtres Portugais en patois cayennais.

« Nos bêtes ont été frappées avec des flèches empoisonnées de curare.

« Dans quelques minutes, elles seront mortes.

« Le curare ne pardonne pas.

« Essayer de passer serait folie, car il y a sous bois des Indiens qui tiennent à leur merci nos existences.

– Mais, que faire, sangdieu !... que faire ?

– Tenez, répond froidement le mulâtre dont la bête s'abat lourdement, voyez ce petit morceau de bois entouré de soie blanche, dont la pointe est piquée dans le museau de mon bœuf.

« N'y touchez pas !..

« C'est la flèche indienne, plus sûre que la balle d'une carabine, plus terrible que le venin de

boïcinenga (serpent à sonnette).

« Toutes nos bêtes sont frappées de la même façon et à la même place... Il a suffi de cinq minutes pour les tuer.

Effectivement les bœufs culbutant, l'un après l'autre, agitent leur tête, tournent leur yeux déjà éteints, crispent leurs membres et demeurent bientôt rigides.

C'est fini.

« La clairière n'offre plus que l'aspect sinistre d'un abattoir.

Mais, les forçats encore armés de sabres et craignant, non sans raison peut-être, de sanglantes représailles, veulent au moins vendre chèrement leur vie.

Le mulâtre, loin de partager leurs vellétés belliqueuses, veut au contraire se rendre à merci.

– Car enfin, leur dit-il fort justement, si cet homme, ce blanc, avait voulu notre mort, est-ce qu'il n'aurait pas dit à ses indiens de tirer sur nous au lieu de prendre nos bœufs pour but.

« Rien n'était plus facile, et nous serions

maintenant en train de gigoter avant de tourner de l'œil tout à fait.

« Il veut donc nous avoir vivants.

Toute réflexion est superflue en présence de ce raisonnement parfaitement judicieux, d'autant plus que Charles et ses compagnons, ayant enfin réussi à s'arracher de dessous les ruines du carbet, arrivent, sans trop se presser, en hommes sûrs de leur fait.

Derrière eux se traînent clopin, clopant, Chocolat, l'Arabe et le Martiniquais enfin libres, et frottant leurs membres engourdis par les liens qui les entravaient.

En même temps, les trois Indiens qui ont donné cette terrible preuve d'adresse, sortent de leur embuscade et accourent en brandissant leurs sarbacanes.

Charles s'arrête à quelques pas du groupe, arme son revolver, et dit de sa voix calme aux forçats :

– Jetez vos sabres.

Voyant à son air résolu que toute hésitation est

inutile, ils s'empresment d'obéir.

– Maintenant, avancez-vous un à un.

« Toi, Tabira, prend les cordes des hamacs, et attache solidement ces hommes les mains derrière le dos.

Monsieur Louche – à tout seigneur tout honneur – se présente le premier, l'air piteux, la tête basse, et tend ses bras en homme auquel est familière la mise des menottes.

Il veut essayer pourtant d'attendrir Charles, et de plaider au moins les circonstances atténuantes.

– Pitié, mon généreux Monsieur !

« Nous sommes des malheureux plus égarés que criminels.

« Nous ne recommencerons plus, je vous le jure ; et nous ne demandons pas mieux que de gagner honnêtement notre vie.

« Mettez-nous à même de travailler, et vous verrez.

– Silence ! interrompt le jeune homme.

– Monsieur !.. Monsieur !... je vous en prie, ne

nous tuez pas...

« Nous ferons ce que vous voudrez...

« Nous retournerons à Cayenne si vous l'ordonnez.

« Grâce !..

– Piragiba, répond Charles, sans honorer le misérable d'une réponse, si cet homme m'adresse encore la parole, aussi bien qu'à l'un de vous, attache-le à un arbre et administre-lui cinquante coups de bâton sur les reins.

Ce remède héroïque a pour résultat immédiat d'arrêter, comme par enchantement, le flux oratoire du vieux forçat qui demeure bouche close, dans une posture humble jusqu'à l'avilissement.

Les autres gardent une attitude non moins piteuse, et comprenant à l'accent du jeune homme qu'il vaut mieux s'abstenir de toute réflexion, ont le bon esprit de lui épargner leurs odieuses supplications.

L'amarrage de ces malandrins demande environ vingt minutes de travail à Tabira qui

opère consciencieusement, en homme pénétré de l'importance de ses fonctions.

Enfin, les gredins et leurs complices, bien et dûment garrottés, sont en outre réunis quatre à quatre au moyen de solides ficelles et forment quatre escouades, confiées chacune à un noir.

Ainsi « hardés » comme des chiens de chasse tenus en laisse par les valets de chiens, ils reprennent lentement le chemin du carbet incendié.

Quant aux cadavres des bœufs, ils sont abandonnés aux fourmis-manioc qui, dans moins de vingt-quatre heures les auront disséqués à rendre jaloux un préparateur d'anatomie.

Les Indiens circulent sur les flancs de la colonne, et surveillent le défilé, au cas bien improbable où les prisonniers tenteraient une évasion.

Charles ferme la marche accompagné de Chocolat, qui lui raconte en détail la série des événements accomplis depuis l'évasion du pénitencier, et lui apprend par quel concours de

circonstances il est parvenu avec ses sinistres compagnons jusqu'à l'établissement du jeune colon.

Charles écoute patiemment cette lugubre odyssee, sans interrompre la narration du fugitif, débitée d'une voix sourde, monotone, embarrassée, comme celle d'un homme depuis longtemps déshabitué de parler.

Il apprend comment, après avoir pillé les Portugais de l'Ouassa et avoir failli être capturés et ramenés à Cayenne, les forçats purent à grande-peine échapper à leurs ennemis, dont la poursuite fut longue et acharnée.

Soustrait enfin à ce péril, la plus grave qu'ils aient couru pendant cet interminable voyage, ils avaient entrepris de gagner par le chemin le plus court la rive de l'Amazone, où ils espéraient trouver les moyens de passer au Brésil.

Après avoir franchi des rivières, contourné des lacs, erré dans des forêts, traversé des savanes, rencontré différentes tribus d'Indiens nomades qui, voyant leur détresse, les ravitaillèrent à plusieurs reprises, ils arrivèrent un jour dans un

petit village dont les habitants se livraient un combat furieux.

Rendus plus circonspects depuis le jour, lointain déjà, où ils s'étaient aperçus que les hommes du Terrain Contesté montraient une vive susceptibilité à l'égard du droit de propriété, ils évitaient autant que possible et bien à contrecœur de piller, se contentant de recevoir ce qu'on voulait bien leur donner.

Somme toute, ils avaient vécu un peu moins misérablement que pendant la première partie du voyage.

Ils s'abstinrent prudemment de prendre part à la lutte et se cachèrent près du village, dans un champ de maïs, attendant, avec l'impatience de gens toujours talonnés par la faim, l'issue de la bagarre.

Quelques-uns des combattants, définitivement repoussés, prirent la fuite.

Les forçats pensèrent fort judicieusement qu'ils pouvaient faire cause commune avec ces vaincus, devenus aussi des fugitifs. La similitude

de leur position respective pourrait amener un rapprochement, et, l'association avec ces hommes rompus à la vie sauvage, connaissant les ressources du pays, ne pourrait manquer d'être fort avantageuse.

Ils rallièrent en conséquence les fuyards et furent d'autant mieux reçus que, grâce à l'appoint de leur nombre, la commandite se trouvait atteindre un chiffre assez important.

Comme leurs nouveaux compagnons, des mulâtres brésiliens, parlaient suffisamment le patois cayennais, l'arrangement se fit sans retard, comme sans difficulté.

Ces faits se passaient non loin du petit fleuve Tartarougal, sur un territoire habité par des Indiens nomades appelés Coussaris.

Les mulâtres connaissaient, au moins de réputation, l'établissement du seringueiro français, dont ils vantèrent à l'envi l'opulence et la prospérité. Nul doute qu'on n'y trouvât de l'occupation, et même un travail très rémunérateur ; dans tous les cas, une hospitalité abondante dont les besoins se faisaient sentir de

plus en plus.

– Travailler ! Allons donc ! c'est bon pour des nègres, avait tout d'abord objecté Monsieur Louche.

« Mais nous sommes des Français, des blancs d'Europe, et ce colon nous recevra comme des égaux ; trop heureux d'avoir la compagnie d'hommes comme nous !

« Si, d'autre part, il n'a pas tous les égards que nous méritons, qu'il prenne garde à lui !

Puis, il avait entrepris, sur l'esprit de ces hommes déjà trop enclins à ne voir dans le bien d'autrui qu'une proie offerte à leur convoitise, une œuvre de prompt démoralisation.

L'effet ne se fit pas attendre. Deux jours étaient à peine écoulés, que les mulâtres avaient résolu de mettre au pillage le seringal, tant le gredin sut trouver des raisons péremptoires.

Comme ils étaient absolument épuisés, ils résolurent de mûrir pendant plusieurs jours leur plan, en essayant de se ravitailler à tout prix, pour réparer leurs forces.

Ils se trouvaient alors au milieu d'une vaste savane où s'ébattaient en liberté de nombreux troupeaux de vaches et de taureaux sauvages.

Les Brésiliens réussirent à en prendre plusieurs au lasso, et à obtenir ainsi une ample provision de viande fraîche. Ils continuèrent cette chasse fructueuse, et purent se procurer une douzaine de bêtes de choix qu'ils transformèrent en montures, ainsi qu'il a été mentionné ci-dessus, et partirent enfin vers la demeure du Chasseur de caoutchouc.

Grâce à l'instinct vraiment prodigieux des mulâtres, ils arrivèrent, presque sans dévier, non loin de l'habitation, et se trouvèrent en présence du seringat détaché qu'ils se mirent en devoir de dévaliser.

Alors se produisirent les événements que nous connaissons. Le pillage du carbet, la résistance du Boni Quassiba, la tentative d'assassinat dont il fut victime, ainsi que son camarade, les efforts tentés par Chocolat, l'Arabe et le Martiniquais pour les sauver, l'incendie des bâtiments, la retraite des bandits, et les violences dont les trois

compagnons furent victimes, jusqu'au moment où Charles intervint si fort à propos.

La petite colonne arrivait en vue des ruines quand Chocolat terminait son récit.

– Maintenant, monsieur, ajoutez ce dernier, vous savez la vérité, tout la vérité.

« Je n'ai rien voulu vous cacher, ni essayé de me faire meilleur que je ne suis.

« J'ai fauté... j'ai été puni comme je le méritais.

« Je me suis sauvé, c'est vrai ; mais je ne pouvais plus supporter une pareille misère.

« J'ai bon courage, Monsieur, et mon seul désir est de vivre honnêtement en travaillant.

« Vous ne me devez rien, puisque je suis un homme hors la loi, moins que rien, un forçat marron...

« Pourtant, si la position d'un pauvre diable qui a bonne envie de bien faire peut vous intéresser, donnez-moi un coin où je puisse travailler...

« Avancez-moi quelques poignées de couac et de bacaliau, prêtez-moi des outils, mettez-moi à l'ouvrage et vous verrez plus tard...

« Quant à mes deux camarades, je les crois aussi disposés à bien faire.

« Voulez-vous essayer pour eux ce que je vous demande pour moi ?

« Vous ferez une bonne action, et vous aiderez à la régénération de trois malheureux au moins dignes de pitié.

– Vous vous appelez Winckelmann et vous êtes Alsacien, m'avez-vous dit, demanda Charles sans répondre directement.

– Oui, Monsieur.

« Mais ça me fait l'effet d'un coup de couteau dans le cœur d'entendre mon vrai nom.

« Ça me rappelle trop de choses !

« Il y a si longtemps qu'on ne me le donne plus !...

« Là-bas, j'étais seulement pour l'administration, le numéro 7, et mes

compagnons de geôle me donnaient le sobriquet de Chocolat.

« Si ça ne vous fait rien, appelez-moi comme ça... jusqu'à nouvel ordre.

– Soit, répondit le jeune homme.

« Voici ce que j'ai résolu à votre sujet : il y a, non loin d'ici, à dix kilomètres environ, un endroit où abondent les arbres à caoutchouc, et que je voulais faire exploiter prochainement.

« Vous y travaillerez avec vos deux compagnons.

« On vous donnera des vivres, des vêtements, chacun un hamac, une couverture, avec des outils.

« Vous construirez un carbet, et deux de mes meilleurs ouvriers vous apprendront le travail du seringueiro.

« Dans trois mois vous apporterez à l'habitation votre première récolte et vous en toucherez le prix. Dans trois mois seulement, et pas avant.

« C'est bien compris, n'est-ce pas !

« Sauf le cas de maladie ou de danger pressant, vous ne quitterez pas votre chantier.

« Il dépend de vous d'améliorer plus tard votre position.

Le forçat en entendant ces paroles brusquement prononcées, mais renfermant un commencement de régénération, pâlit d'émotion sous sa couche de hâle, mit la main sur son cœur qui battait à rompre les parois de sa robuste poitrine, et ajouta simplement :

– Oui, monsieur, je vous remercie, car vous me sauvez plus que la vie.

– Et maintenant continua Charles, aux autres.

« Je pourrais, dit-il aux forçats mornes et silencieux comme des fauves en cage, vous faire mettre à mort par ces indiens qui ne demandent pas mieux, ou tout au moins vous expédier, les uns à Cayenne, les autres, à Bélem.

« C'est mon droit absolu !

« Peut-être mon devoir.

« Vous avez voulu assassiner mes hommes, vous avez comploté le pillage de mes biens !...

« Nul ne pourrait m'empêcher d'exécuter ce que, en mon âme et conscience, je considère comme un acte de justice.

« Et pourtant, je ne peux croire que certains hommes, quelque perdus de vices qu'ils paraissent, puissent demeurer toujours et quand même irrémédiablement mauvais.

« C'est à cause de cela seulement que, pour aujourd'hui, je vous fais grâce de la vie, et que j'ajourne votre réintégration au bagne.

À ces paroles témoignant une magnanimité à laquelle ils ne pouvaient raisonnablement s'attendre, les bandits poussent une bruyante exclamation de joie et se confondent en formules de gratitude aussi fausses d'ailleurs qu'exagérées.

– Silence, quand je parle ! interrompt rudement le jeune homme.

« Une occasion probablement unique de racheter vos crimes par le travail et le repentir s'offre à vous en ce moment.

« Je vais vous fournir les éléments de cette rédemption.

« Demain, dans la journée, deux canots viendront vous prendre, et vous conduiront en un lieu où vous jouirez d'une liberté relative, mais d'où il vous sera matériellement impossible de sortir.

« Un terrain, assez vaste pour fournir à cinquante hommes de l'occupation pendant plusieurs années, vous attend.

« Je veux bien vous avertir d'avance qu'il forme une île complètement isolée, accessible seulement aux bateaux pendant la saison humide, et par des passages dangereux connus de nous seuls.

« Pendant la saison sèche, l'eau est remplacée par un lac de vase molle sur laquelle les oiseaux eux-mêmes ne peuvent s'aventurer.

« Une fois internés là, vous n'en pourrez pas sortir sans ma volonté.

« Vous serez approvisionnés pour un temps dont je me réserve de fixer la durée.

« Vous aurez des outils et des vêtements.

« Vous travaillerez !... et vous n'obtiendrez de

nouvelles rations que contre leur valeur en caoutchouc.

« Les paresseux vivront comme ils pourront.

« Si enfin, contre toute supposition ou contre toute possibilité, vous arriviez à quitter votre lieu d'internement, et que l'on vous aperçoive sur mes terrains, rappelez-vous que je ne pardonne pas deux fois.

« Sachez que la désobéissance à ma volonté, du moins en ce qui vous concerne, c'est la mort !

IX

Reprise des travaux. – Rude mais profitable leçon. – Le lieu d'internement des fugitifs. – Si nous parlions un peu du caoutchouc. – La fièvre du caoutchouc. – Souvenir à La Condamine, son introducteur. – Botanique spéciale. – Anciens procédés d'exploitation. – Le nouveau procédé. – Les tigelhinas. – La « saignée » des arbres. – Récolte du suc. – Évaporation. – Salaire du seringueiro. – Soixante francs par jour ! – L'Amazone seul produit quatre millions de kilogrammes de caoutchouc. – Composition du suc de l'Hevea. – Premiers usages. – La vulcanisation. – Caoutchouc durci ou ébonite.

Grâce à l'intervention aussi prompte qu'énergique de Charles Robin, l'établissement de l'Aragouary a repris toute sa tranquillité. Le souvenir de la chaude alerte qui a failli en

compromettre non seulement la sécurité, mais encore l'existence, a perdu peu à peu de son intensité première.

Ce n'est pas à dire pour cela que les laborieux Chasseurs de caoutchouc s'endorment dans une confiance exagérée, susceptible d'amener de tristes désillusions. Bien loin de là. Si la leçon a été rude, elle est et demeure d'autant plus profitable.

Elle n'a eu fort heureusement, pour toutes conséquences, que des dégâts purement matériels et facilement réparables. Les deux blessés dont l'un surtout, le Boni Quassiba inspirait de vives inquiétudes, sont maintenant hors de danger. Le seringal incendié est reconstruit, et le travail a repris avec son activité ordinaire.

Les forçats fugitifs et leurs complices ont été internés, selon la volonté du chef, en un lieu d'où il leur est matériellement impossible de sortir. Ce pénitencier improvisé est situé au milieu des marais compris entre l'embouchure sinueuse du Tartarougal et ce lac vaseux nommé Lago-Real qui se déverse dans l'Aragouary par un canal

praticable seulement pendant les grandes eaux.

L'île particulièrement affectée au lieu d'internement, plantée de caoutchoutiers vivant en famille, émerge, comme l'on sait, d'une mer de boue liquide formant une barrière infranchissable pendant six mois de l'année.

C'est une prison mesurant environ trois lieues de tour, mieux close que tous les bâtiments administratifs où sont relégués les hommes en compte ouvert avec la société.

Dans six mois une évasion serait peut-être possible avec des pirogues spécialement construites pour cette navigation difficile. Mais on pense bien que nulle embarcation n'a été laissée par Charles à la disposition de ses redoutables pensionnaires, non plus que les outils indispensables à sa confection.

En prenant les choses au pire, c'est donc six mois de tranquillité. De tranquillité vigilante, s'entend, avant l'écoulement desquels Charles se propose d'aviser.

Les misérables ont d'ailleurs semblé prendre

leur mal en patience. Bien pourvus de vivres, d'habillements et d'outils rigoureusement professionnels, ils ont promis de s'occuper activement de l'exploitation du caoutchouc.

L'avenir décidera le bien fondé de ces promesses.

Chocolat et ses associés se sont installés au lieu indiqué par leur nouveau patron, et se livrent avec ardeur au travail du seringuier. Durs à la fatigue, adroits, vigoureux, ils sont devenus en peu de temps d'habiles ouvriers.

L'apprentissage d'ailleurs est chose facile pour des hommes de bonne volonté.

Mais, à propos de l'exploitation de cette denrée précieuse, d'un usage aujourd'hui si répandu dans notre industrie contemporaine, peut-être ne serait-il pas inutile de résumer, aussi brièvement que possible, cette question si intéressante et si importante du caoutchouc.

Emportés jusqu'à présent par les péripéties de cette dramatique aventure, il nous a été interdit de nous arrêter, ne fût-ce qu'un moment aux côtés

pratiques de l'industrie du seringuier, souvent plus rémunératrice que celle du chercheur d'or, moins pénible, dans tous les cas, nécessitant un apport de capitaux presque insignifiant, et n'exigeant pour ainsi dire pas de travaux préparatoires.

Comme celle du Chercheur d'or, cette industrie du Chasseur du caoutchouc a ses enivrements comme aussi ses déboires. Si le premier se passionne comme un joueur, en mettant à nu des filons à travers lesquels scintillent les grains ou les paillettes de métal ; si sa main tremble en agitant la « battée » où il lave la boue argileuse renfermant la poudre et les pépites, le seringueiro n'a pas moins d'émotion quand son instinct le mène aux lieux où s'épanouissent, dans toute leur exubérance tropicale, les arbres dont le suc doit lui procurer l'opulence.

S'il y a, dans certains districts, à peu près partout de l'or en quantité infinitésimale, le « desideratum » du chercheur d'or est de trouver le placer, le champ d'or où certaines conditions

géologiques ont fait affluer le précieux métal.

De même, si les arbres à caoutchouc, d'essence et d'espèces différentes, se rencontrent isolément sur tous les terrains de la zone torride américaine, le seringuier emploiera toutes ses facultés à rencontrer les lieux offrant les conditions propres à favoriser leur végétation et surtout leur réunion en famille.

Certaines futaies immenses représentent en quelque sorte le placer de caoutchouc, objet de l'ardente convoitise du seringuier.

Sa fortune est alors aussi assurée que s'il avait trouvé un champ d'or.

Enfin, si à certaines époques, notamment en Californie et en Australie, le récit de découvertes merveilleuses, de fortunes énormes, rapides, inespérées ont produit ce phénomène psychologique si énergiquement dénommé la *fièvre de l'or*, la recherche du caoutchouc, son exploitation, les bénéfices parfois incroyables jusqu'à l'invraisemblance qui en sont résultés ont produit en quelques lieux, toutes proportions gardées, une véritable *fièvre de caoutchouc*.

Qui sait, d'autre part, si, dans un temps peut-être plus proche qu'on ne le suppose, étant donnés les besoins toujours croissants de l'industrie moderne, les splendides régions amazoniennes ne verront pas se former un courant d'immigration produit par les Chasseurs de caoutchouc.

Il y a là de si magnifiques débouchés à l'activité humaine !

Depuis fort longtemps, les Indiens de l'Amazone ont pensé à employer à la confection de divers objets usuels le suc épaissi tiré de certains arbres. Mais les anciens voyageurs n'ont pas mentionné cette pratique, ou ne lui ont donné qu'une attention distraite.

En 1736, l'illustre La Condamine, envoyé dans l'Amérique du Sud pour mesurer un arc du méridien, relata, dans son rapport à l'Académie des sciences, cette particularité, observée par lui chez les Indiens Mainas, du fleuve des Amazones, au sud-est de Quito.

Cette substance, qui avait la curieuse propriété de prendre toutes les formes, de se souder après avoir été trempée dans l'eau bouillante, d'être imperméable aux liquides, inaltérable à l'air, était tirée de l'arbre *Hyévé*, et s'appelait *caoutchouc*.

Le nom lui est resté, et l'arbre a été nommé *Hevæa Guyanensis* par Aublet.

La Condamine doit être considéré comme le parrain et l'introducteur du caoutchouc en France, ou plutôt en Europe.

Mais ce n'est pas seulement dans le suc laiteux de l'*hevæa Guyanensis* ou *Siphonia elastica*, que se trouve cette denrée précieuse ; comme aussi l'Amérique du Sud n'est pas l'unique lieu d'élection des végétaux producteurs.

Ces végétaux ont été distribués en trois familles : les *Euphorbiacées*, qui tiennent évidemment le premier rang, eu égard à la qualité du caoutchouc qu'elles fournissent et à sa quantité, les *Urticées* et les *Apocynées*, plus nombreuses comme espèce, mais inférieures comme produit.

Nous mentionnons seulement, dans la première famille l'*hevéa Guyanensis* ou *Siphonia elastica*, un arbre splendide, dont le tronc atteint souvent cinq mètres de circonférence.

La famille des urticées comprend : l'*Ulsœa elastica* de l'Amérique centrale et méridionale, le *Ficus elastica*¹ de l'Inde, les *Ficus radula* et *elliptica*, et l'*Urostigma elasticum* de Java.

À la famille des apocynées appartiennent : le *Vahea gummifera* de Madagascar et de la Réunion, le *Landolpha* du Gabon, l'*Urseola elastica* et le *Willougbeia edulis* des Indes-Orientales, ainsi que le *Collophora utilis*, l'*Hancornia speciosa* et la *Cameraria latifolia* de l'Amérique du Sud.

Les procédés d'extraction du caoutchouc, si importants pour les propriétés à venir de la substance, sont encore très imparfaits, quoique, depuis quelque temps, on remarque certaines tendances à un perfectionnement bien long à

¹ C'est la plante d'agrément connue en Europe sous le nom de *caoutchouc*.

venir.

Jadis, les seringuiers avaient coutume d'entourer obliquement, avec une grosse liane, attachée à cinq ou six pieds du sol, le tronc de l'arbre à exploiter. Puis on « saignait » l'arbre, c'est-à-dire que l'ouvrier pratiquait dans l'écorce, de petites incisions au-dessus du point comprimé. Le suc se mettait à couler en abondance, rencontrait la liane, ruisselait vers le bas de la déclivité formée par celle-ci, et tombait dans unealebasse ou dans un vase d'argile placé sur le sol, au pied du tronc.

On en perdait ainsi une grande quantité.

Le seringuiier avait pétri préalablement des masses d'argile et leur avait donné la forme de bouteilles ou de seringue, (seringa). Il les trempait une aune dans le suc laiteux qui, s'évaporant rapidement au soleil ou devant le feu, abandonnait son eau et laissait sur le moule une couche agglutinée de caoutchouc.

Cette opération se renouvelait jusqu'à ce que la matière solide déposée par couches superposées eût acquis l'épaisseur voulue. On

pratiquait alors une ouverture au fond de la bouteille, on mettait celle-ci dans l'eau pour ramollir l'argile et lui permettre de s'écouler, puis l'on expédiait les « bouteilles » au commerce.

Le caoutchouc ainsi obtenu renfermait de la terre, et une grande quantité d'eau, nécessitant des purifications qui lui faisaient perdre une partie de ses qualités.

Ce procédé très inférieur a été abandonné pour un autre dont le principe est analogue, mais dont l'application est bien plus économique et surtout susceptible de fournir une matière infiniment plus pure.

Il est connu au Brésil sous le nom de *tigelhinas* – petites tasses, – ou mieux petits godets.

Voici en quoi il consiste. La liane est supprimée. Le seringuier pratique dans toute l'épaisseur de l'écorce des incisions de trois centimètres et demi à quatre centimètres. Il assujettit, sous chacune de ces entailles, de petits gobelets en fer-blanc, au moyen d'un tampon de terre glaise.

Cette opération se fait très rapidement, le matin, de huit à onze heures. À midi, tous les récipients sont pleins d'un liquide blanc de lait, un peu crémeux. L'ouvrier opère une nouvelle ronde avec un seau dans lequel il verse le contenu de tous ses gobelets et les remet en place.

Il revient alors à son carbet. Sur un espace découvert est installé un *fumeiro* ou fumoir. C'est un espèce de four à réverbère grossièrement construit et pourvu à son extrémité supérieure, d'un tuyau par où s'échappe la fumée produite par un combustible spécial. Ce combustible est ordinairement le fruit du palmier *Attalea excelsa* ou du *Manicaria saxifraga*.

La bouteille d'argile est remplacée par une palette de bois rappelant assez le battoir des lavandières, mais avec des bords taillés à vif. Le seringuier trempe cette palette dans la crème végétale, et l'expose pendant quelques secondes à l'action de la fumée. La partie liquide s'évapore immédiatement, et il se forme une mince pellicule de caoutchouc. Il répète l'opération et obtient une série de couches successives,

régulières et parfaitement pures, de stratifications élastiques. Quand l'épaisseur des couches est jugée suffisante, il incise le caoutchouc en frappant avec la palette sur un corps dur. Le choc produit par les côtés coupants sectionne l'enveloppe, et donne deux belles plaques de caoutchouc que l'on expose au soleil.

Il importe essentiellement de rendre cette évaporation aussi complète que possible, car l'eau interposée produit fatalement une fermentation qui assure la perte totale de la matière. L'espèce de boucanage produit par la fumée sur les molécules solides offre bien des garanties de conservation, mais elles ne sont pas toujours suffisantes.

Bref, le seringuier ne doit pas oublier que son grand ennemi est la fermentation.

Diverses améliorations ont été tentées dans ces derniers temps, mais le procédé presque exclusivement employé est celui que nous venons de décrire.

Là s'arrête le travail du seringuero.

Son caoutchouc est envoyé en plaques, soit en Europe, soit aux États-Unis pour y être manufacturé et affecté à ses innombrables usages.

Ici se présente tout naturellement une question qui a bien son importance : Combien un arbre peut-il sécréter de liquide ? Combien un ouvrier laborieux peut-il gagner par jour en se livrant à ce facile travail ?

C'est fabuleux.

On compte que trois litres de suc retiré de l'Hévé peuvent fournir un kilogramme de caoutchouc payé là-bas à l'ouvrier sur le pied de quatre francs.

Un arbre mesurant seulement cinquante centimètres de diamètre, peut fournir, en moyenne, cinquante-quatre litres de lait, ce qui donne dix-huit kilogrammes de matière solide, et un produit net de soixante-douze francs par pied.

Quand les arbres vivent en famille, comme dans la région comprise entre l'Aragouary et le Yary, et que le seringuier veut s'occuper activement, il peut extraire quinze kilogrammes

de caoutchouc par jour, à quatre francs, prix moyen, soit soixante francs par jour !

La saison pendant laquelle les seringueiros se répandent dans la forêt dure d'avril à décembre. Ce qui représente par homme deux cents jours de travail assurant une récolte atteignant trois mille kilogrammes de caoutchouc, d'une valeur de douze mille francs.

Plus de dix mille Paraenses et Tapouyes se livrent annuellement à cette industrie, et la seule ville de Para vend pour quinze millions de caoutchouc par an, trois fois plus que la Guyane française ne vend d'or¹.

Les intermédiaires entre le producteur et le manufacturier trouvent en outre moyen de réaliser de superbes bénéfices, en achetant sur place le caoutchouc et en le centralisant avant de l'expédier, étant donné que sa valeur atteint, sur le marché du Havre, un prix moyen de dix et douze francs le kilogramme, suivant sa qualité.

Ajoutons enfin que cette industrie est à ce point prospère sur certains points du Brésil, que

¹ Henri Coudreau : *Les Richesses de la Guyane française*.

la seule province d'Amazonie en exporte actuellement près de quatre millions de kilogrammes par an, d'une valeur d'environ quarante millions !

Quarante millions tirés des petits pots accrochés sous les incisions pratiquées par le travailleur solitaire, dans l'écorce de l'*Hevæa* !

Et, comme l'ajoute éloquemment dans son remarquable ouvrage intitulé : *Le Pays des Amazones*, un écrivain distingué, M. de Santa-Anna Nery¹, ce phénomène économique surprendra bien plus encore, si l'on considère qu'il ne dépend ni du travail des esclaves, comme le café dans le midi du Brésil, ou le sucre et le coton dans le centre, ni de l'élément étranger représenté dans la province (celle d'Amazonie) par un petit nombre d'hommes qui se livrent au commerce. Ce sont les Brésiliens – indigènes de la province, ou immigrants des autres provinces, surtout celle de Céara – qui ont concouru à ces étonnants résultats.

¹ *Le Pays des Amazones*, chez M. Frinzine, éditeur, 1, rue Bonaparte, Paris.

Terminons brièvement cette indispensable incursion dans le domaine scientifique, sans laquelle les *Chasseurs de caoutchouc* n'auraient aucune raison d'être.

Nous reprendrons ensuite, pour ne plus l'interrompre, le récit de leurs aventures.

Le caoutchouc, à l'état de pureté, est incolore et transparent, mais celui qui est employé dans le commerce offre toujours une coloration brune, plus ou moins foncée, produite par la fumée du brasier servant à l'évaporation du suc.

C'est un corps mou, flexible, élastique à la température de 10°. Il est presque inaltérable à l'air, et absolument imperméable à l'eau. Il brûle avec une flamme éclairante et fuligineuse, d'une odeur *sut generis* assez désagréable, et possède cette curieuse propriété de se ressouder aussitôt, quand on accole deux surfaces fraîchement coupées.

Il se ramollit et se gonfle dans l'eau bouillante, mais sans s'y dissoudre, non plus que dans

l'alcool. Ses dissolvants sont : le pétrole purifié, l'éther, l'essence de térébenthine, la benzine, et surtout le sulfure de carbone.

Le lait, tel qu'il s'écoule de l'arbre, renferme les éléments suivants, d'après les analyses opérées par Faraday :

Cent grammes de suc renferment :

Caoutchouc – 31 gr. 70

Albumine végétale – 1 gr. 90

Cire – Traces

Matière azotée amère, soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool – 7 gr. 13

Matière soluble dans l'eau, et insoluble dans l'alcool – 2 gr. 90

Eau acidulée – 56 gr. 37

Total – 100 gr. 00

Quantités se rapprochant sensiblement du chiffre approximatif donné ci-dessus,

relativement à la quantité de matière solide contenue dans le suc.

Quant au caoutchouc lui-même isolé des matières étrangères, il est constitué par des carbures d'hydrogène et renferme 87,2 de carbone, et 12,8 d'hydrogène. On sait enfin qu'il conduit mal la chaleur et pas du tout l'électricité.

Les usages auxquels il a été affecté tout d'abord étaient bien élémentaires, et rien ne faisait prévoir un emploi aussi général. On ne s'en servait guère, en principe, que pour effacer par frottement le crayon et nettoyer le papier.

Le physicien Charles paraît avoir utilisé un des premiers l'imperméabilité et l'élasticité du caoutchouc, en le dissolvant dans de l'essence de térébenthine et en couvrant avec la solution l'enveloppe de son ballon à hydrogène (1785).

En 1790, on commença à l'étendre sur les tissus et à en fabriquer des ressorts.

En 1820, Nadler incorpora des filaments de caoutchouc à la trame des tissus. Mais ce fut Mackintosh qui, le premier, obtint

l'imperméabilité absolue des vêtements, en collant ensemble, sur chacune des faces d'une couche de caoutchouc, deux pièces de mérinos.

Une importante découverte, datant seulement de 1840, a permis de donner à son emploi une extension pour ainsi dire universelle. Jusqu'alors, le caoutchouc demeurait soumis à certaines influences résultant des températures extrêmes qui lui faisaient perdre une partie de ses quantités, et restreignaient son usage. En effet, si l'extrême chaleur le ramollit au point de le faire adhérer à la peau et aux vêtements, le froid lui enlève ou diminue notablement son élasticité.

La *vulcanisation*, due aux Anglais Hancock et Broding, vint obvier à ces graves inconvénients. En incorporant au caoutchouc des quantités plus ou moins variables de soufre, ils sont arrivés à le soustraire absolument aux effets des températures extrêmes, tout en lui conservant, avec son imperméabilité, sa flexibilité et presque toute son élasticité.

Le mélange avec le soufre dans certaines proportions plus ou moins considérables, selon le

degré de tonicité que l'on veut donner aux objets, tel est le secret de la *vulcanisation*.

On put dès ce moment travailler le caoutchouc à volonté, et l'affecter à des usages variés à l'infini.

L'industrie obtint alors des tubes et des tuyaux de conduite, des cordes, des bandes de billards, des ballons pour les enfants, des tampons de wagons, des tissus élastiques : bretelles, jarretières, ceintures, bas à varices, des instruments de chirurgie, des brosses à dents, des appareils de sauvetage, des éponges, des rouleaux d'imprimerie, des porte-cigares, des soupapes et des clapets pour les pompes, des bateaux insubmersibles, des blagues à tabac, des tapis, des chaussures, des jouets de toute sorte, des ressorts, du cuir factice, des billes de billard, des vêtements, des courroies de transmission, des dentiers, des objets de toilette, des vases de toute nature, des vernis pour plaques photographiques, des appareils de sonnerie et d'acoustique, des coussins, des faux-cols et des manchettes, du parchemin artificiel, etc.. L'énumération tiendrait

plusieurs pages !

Si l'on augmente la sulfuration, on enlève au caoutchouc toute son élasticité ; il acquiert la dureté de l'ébène et le poli de l'écaille. Il suffit pour cela de le réduire en pâte, à une température de 150° et d'ajouter un cinquième de son poids en soufre. Il prend le nom de *caoutchouc durci* ou *ébonite*.

Son emploi devient alors à peu près universel, car il est susceptible de prendre toutes les formes et de se prêter à tous les usages. On en fait des meubles, des boutons de porte, des cadres, des moulures, des boutons, des crosses de fusil ou de revolver, des manches ou des poignes d'instruments divers, des cornets acoustiques, des objets de tableterie, des cannes, des peignes, des manches de couteau, des porteplumes, des casques, des bassins, des plaques de machines électriques, des timbres et des cachets, que sais-je encore !

Ajoutons enfin que la sulfuration l'a rendu à ce point inaltérable qu'il résiste plus encore à l'action des dissolvants que le caoutchouc

élastique vulcanisé.

C'est un corps nouveau, une substance conquise par la science moderne, cette infatigable chercheuse qui semble prendre à tâche de multiplier chaque jour ses prodigieux enfantements.

Comme nous sommes loin, en ce moment, des *Chasseurs de caoutchouc* qui exploitent, sur les rives de l'Aragouary, la matière première, objet de si multiples transformations !

X

La vie d'un chasseur de caoutchouc. – Autres temps, autres mœurs. – Les colons d'autrefois. – Ceux d'aujourd'hui. – « Time is money ». – Ni trêve ni repos. – Comment les Indiens sauvages traitent les affaires. – Fidélité aux engagements. – Les Indiens civilisés deviennent vicieux. – Apparition inattendue de Chocolat – Est-ce une rupture de ban ? – Désastre dans une basse-cour. – Voleurs mystérieux. – Pas de traces ! – L'expédient de l'Indien Piragiba. – Le piège. – Résultats de la combinaison d'un émerillon, d'un câble et d'un cochon. – Le sicouriou, le serpent géant de l'Amazone.

On croirait à première vue, en voyant fonctionner une exploitation de caoutchouc, que l'existence du propriétaire n'est qu'une sinécure agrémentée de tout le confort si facile à

improviser, pour qui possède surabondamment ce grand moteur des intérêts humains : l'argent.

On imaginerait volontiers, dans le seringueiro, une espèce de satrape équinoxial vivant au sein d'un luxe primitif, il est vrai, mais admirablement approprié aux exigences de la zone torride, recherchant la satisfaction du bien-être matériel représenté là-bas par une nourriture étrange, mais exquise autant que variée, par la chasse pour qui aime ce passe-temps héroïque, et surtout par les longues siestes si particulièrement délicieuses au milieu de la vieille forêt.

Les récits relatifs à la vie des anciens planteurs, ces outranciers du farniente, n'ont pas peu contribué à la propagation de cette erreur.

Autres temps, autres mœurs.

Le planteur du bon vieux temps, une fois sa machine industrielle et agricole mise en mouvement, la laissait marcher selon la formule, sans autre préoccupations qui eussent pu l'arracher à sa légendaire indolence. Ses terres étaient cultivées à la diable, d'après les antiques procédés légués par les ancêtres ; les esclaves

plantaient la canne, la coupaient en temps et lieu ; le moulin très primitif l'écrasait, le suc était évaporé, toujours d'après la vieille méthode, et l'on expédiait les boucauts de cassonade aux raffineries européennes.

Le planteur ne pensait même pas à économiser sur la main-d'œuvre, à perfectionner les procédés, à varier ou améliorer les produits.

À quoi bon ! Il mangeait épicé, buvait frais, recherchait l'ombrage, adorait le hamac, bannissait les soucis, fumait des cigares parfaits, et alternait volontiers les promenades à cheval avec les excursions en bateau. Cela suffisait à remplir sa vie.

Bref, il ne voyait de sa poule aux œufs d'or, que les produits arrivant périodiquement, sans s'occuper autrement de la source génératrice, et restait à tout jamais incapable de remédier à une crise ou de s'assurer un lendemain.

Peut-être, d'ailleurs, faut-il attribuer seulement cette singulière stagnation physique et intellectuelle à cette hideuse coutume de l'esclavage, qui, en martyrisant une moitié de la

race humaine, pervertissait et annihilait l'autre.

Quoi qu'il en soit, une fièvre ardente a balayé sous son souffle embrasé cette énervante passivité. Partout, du haut en bas de l'échelle sociale, dans toutes les branches du commerce ou de l'industrie, comme dans tous les pays, comme sous tous les climats, chacun semble avoir pris pour mot d'ordre l'adage américain : « Time is money ! »

Ceux qui évoluent dans la brûlante fournaise n'ont pas échappé à cette curieuse et rapide modification. Mineurs, éleveurs de bétail, planteurs de tabac, de canne ou de café, chercheurs d'or, tous rivalisent d'efforts et d'énergie, paient vaillamment de leur personne, cherchant toujours, sans trêve ni repos, le plus et le mieux.

Une pareille surexcitation succédant tout à coup à l'indolence d'antan, constitue-t-elle pour l'humanité un bien ou un mal ?

Peut-être cette fiévreuse évolution fera-t-elle regretter cette vie contemplative aux amateurs du pittoresque. Mais qui oserait invoquer une raison

aussi puérile, en présence de cet essor de la pensée et de l'activité humaine qui, en donnant la virilité aux individus, augmente la force et le bien-être de tous !

Le chasseur de caoutchouc ne se borne donc pas à envoyer ses hommes poser des petites tasses, et à attendre patiemment leur retour avec les blocs produits par l'évaporation du lait.

Loin de là, et sa tâche est rude.

Il doit tout d'abord subvenir aux besoins des cent cinquante ou deux cents ouvriers qu'il a groupés autour de lui. Et non seulement aux besoins immédiats, mais encore il est essentiel pour lui d'avoir en magasin, au moins une année à l'avance, la subsistance de tout ce personnel.

Les deux tiers seulement travaillent au caoutchouc. Les autres défrichent, plantent les céréales : manioc, maïs, ignames, patates, etc. Ils élèvent le bétail, améliorent les prairies, établissent des enclos. Ils exploitent la canne à sucre et le tabac, soignent les plants de café ou de bananiers et récoltent le coton.

Les difficultés du ravitaillement nécessitent, parallèlement à l'exploitation industrielle, une exploitation agricole.

Mais ce n'est pas tout. Il y a la récolte des fruits sauvages produisant l'huile, comme l'aouara, le coumou, le carapa ou le tonka ; celle des plantes textiles comme le maho, le fromager ou le piassaba, puis la capture des tortues, une véritable moisson ; la pêche du pira-roucou, qui constitue la grande ressource alimentaire, son boucanage, sa mise en magasin ; l'entretien avec la fabrication des embarcations et des engins de pêche, etc., etc.

Mais, direz-vous, tout cela est l'affaire des ouvriers.

Sans doute, mais pour qui connaît l'apathie et le manque d'initiative des noirs, c'est savoir qu'ils ne feront pas un mouvement, ne prendront aucune détermination sans que le maître ne soit là pour choisir le temps opportun, commander et surveiller l'exécution des ordres.

Le voilà parti dès l'aube visiter les savanes. Il s'aperçoit qu'un des meilleurs pâturages est

infesté, depuis quelques jours, par la *cauche élevée* qui étouffe, sous ses brins durs, envahissants, les herbes alimentaires. Le chiendent, le mélilot, l'herbe-à-bœufs, le pied-de-poule, le panic vont disparaître et les bestiaux dépérir si l'on n'apporte un prompt remède.

Allons ! une équipe pour incendier la prairie et pour surveiller ou plutôt diriger l'incendie, sous peine de griller la savane entière.

Entre temps, un chef d'équipe vient annoncer que les arbres sont épuisés aux environs de son chantier. Il faut aller en découverte, partir pour plusieurs jours à la recherche de nouveaux caoutchoutiers, évoluer à la boussole dans la forêt, mener la vie sauvage de l'aventurier, revenir au plus vite, improviser un nouveau chantier, assurer ses ressources, le mettre en train.

Puis, c'est un caboteur qui arrive de Cayenne ou de Para avec le courrier, la cote des marchandises sur tous les marchés du monde. D'autre part, le tiroir de la machine du canot à vapeur ne fonctionne plus, il faut tout démonter, réparer la pièce ou en ajuster une autre.

Un homme est frappé d'insolation, un autre tremble la fièvre, un troisième a le bras fracturé par la chute d'un arbre mort. Il faut médeciner tout ce monde-là.

Voici une troupe d'Indiens absolument sauvages qui viennent pour trafiquer. Il est urgent de les recevoir le mieux possible. Ce sont les meilleurs ouvriers, les plus honnêtes surtout.

Il est très rare d'arriver à fixer les Indiens près d'une habitation, et Charles a réalisé l'impossible en réussissant à en conserver une quinzaine près de lui avec leurs familles. Encore sont-ils presque exclusivement commis à la garde des troupeaux ; leur prodigieux amour pour la liberté s'accommodant assez bien de ces fonctions nomades.

Les nouveaux arrivants ne comprennent ni le portugais, ni même la *lingoa geral*, ce patois commun aux Indiens du bas Amazone, comme le sabir aux riverains de la Méditerranée.

Peu importe, on s'entendra pourtant. Ils sont une dizaine : hommes, femmes et enfants dans une *égaritéa* en partie couverte d'une toiture de

feuilles.

Le plus vieux, le chef sans doute, car il porte une canne, insigne du commandement, descend et va droit au maître. Celui-ci le conduit au magasin. Le sauvage sans paraître s'étonner du prodigieux entassement d'objets disparates, montre silencieusement une scie, une hache, un miroir, un couteau, des colliers, des clous, du fil de fer, des épingles, etc.

Il choisit au hasard ce qui lui plaît, en fait un lot, emporte le tout à son canot, et revient avec sa même démarche nonchalante, sans desserrer les dents.

Il voit alors du caoutchouc, et en sépare une certaine quantité représentant ce qu'il croit être l'équivalent des objets qu'il a emportés.

Charles fait signe que non. L'homme réfléchit un moment. Peut-être va-t-il retourner à son canot, rapporter les objets et s'en aller.

Mais non ; il augmente silencieusement le tas de caoutchouc et regarde le jeune homme d'un air qui signifie :

– Est-ce bien cela ?

Charles fait signe que oui.

L'affaire est conclue. L'Indien tourne alors le dos au soleil, montre le ciel, et élève quatre doigts.

Cela veut dire : dans quatre lunes j'apporterai une quantité de caoutchouc égale à celle-ci.

Alors, il tire une pipe, en regardant derechef le jeune homme, qui lui fait donner un morceau de tabac comprimé dans une ficelle roulée en spirale. Il entre délibérément dans une des cases, prend un tison enflammé, l'emporte à son bord, hisse la voile, s'installe au gouvernail, et tous s'en vont, sans parler, sans faire un geste.

On dirait, à voir les autres, qu'ils n'ont rien compris, rien entendu. Et, pourtant, il n'est pas un d'eux qui n'ait tout vu, pas un seul qui ne sache le marché convenu. À la lune dite, jour pour jour, le même canot arrivera monté par les mêmes hommes. Tous opéreront au magasin le transbordement du caoutchouc, sans en mettre ni plus ni moins que la quantité spécifiée jadis.

Le chef montrera de nouveau sa pipe et tendra un coui large comme la coupe d'un héros d'Homère. Aussitôt le coui rempli de tafia, il boira largement, fera boire ses compagnons, y compris les femmes et enfants, puis l'un d'eux retournera prendre un tison.

Puis ils partiront comme ils sont venus pour revenir de la même manière, au hasard ou au caprice d'un besoin¹. Et ainsi toute leur vie, et ainsi tous, sans jamais manquer de parole, du moins les Indiens sauvages. Car, hélas ! les Indiens dits civilisés (Tapouyes ou Caboclos) ayant vécu sur le bas Amazone avec des blancs ou des métis d'une moralité au moins suspecte, ne possèdent plus guère l'honnêteté native de leurs congénères.

Ces divers incidents forment comme la monnaie courante de la vie du seringueiro, qui doit trouver encore le temps d'instruire ses enfants, de façon à ne pas en faire de petits sauvages blancs.

Il y a enfin le chapitre de l'imprévu, comme

¹ Émile Carrey: *L'Amazone*.

on l'a constaté dernièrement lors de l'incursion des forçats et comme on le verra bientôt dans un autre ordre d'idées, l'imprévu qui se présente avec son large contingent d'émotions, de fatigues et d'angoisses.

... Près de deux mois et demi s'étaient écoulés depuis le jour où Charles avait si heureusement éloigné de son habitation les bandits qui en convoitaient les richesses.

Il venait de congédier l'équipage silencieux de l'égaritéa, quand sa pensée se porta instinctivement vers Chocolat et ses deux compagnons qu'il n'avait pas revus depuis le dramatique épisode de la clairière.

Il savait, par ses coureurs des bois, que les trois évadés travaillaient courageusement, et qu'ils se portaient bien.

Cela lui suffisait pour l'instant, et il voyait arriver avec plaisir le moment où il pourrait les rapprocher de l'habitation, pour les mêler, après ce noviciat, aux membres de son nombreux

personnel.

Étant donnés les antécédents de ces malheureux qui, somme toute, avaient su résister à la contagion du bagne, cette assiduité au travail et cette obéissance passive à la consigne leur interdisant l'approche du séringal, lui semblaient suffisantes.

Sans se bercer d'espairs décevants, sans voir de parti pris dans le forçat, comme certains optimistes, hélas ! un « frère égaré » que le bon exemple doit ramener au bien, le jeune homme savait que certains hommes, devenus criminels dans un moment d'égarement, sont susceptibles de s'amender et de rentrer dignement dans la société.

Il avait vu, entre autres conversions sincères, un ancien forçat, un faussaire nommé Gondet, devenir l'homme de confiance de son père, et expier noblement, par vingt années d'une vie sans tache, le crime qu'il l'avait amené au bagne.

Il était en droit d'espérer que la conquête de ses trois recrues serait chose définitive, et leur retour au bien sincèrement opéré.

Tout à coup, il ne put réprimer un vif mouvement de surprise et de désappointement en voyant un homme de haute taille, s'avançant lourdement, la tête basse sous son chapeau de paille grossière.

L'homme l'aperçoit, se dirige vers lui d'un air malheureux, embarrassé, et retire son chapeau, malgré le soleil.

C'est Chocolat.

– Couvrez-vous, lui dit brusquement Charles ; vous devez connaître les dangers de l'insolation.

Puis, avec la même rudesse plus apparente que réelle, il ajoute :

– Que voulez-vous ?

« Pourquoi avez-vous quitté votre chantier sans ma permission.

Le colosse tout pâle, tremblant, décontenancé comme un enfant pris en faute, balbutie une excuse.

Charles, voyant l'émotion du pauvre diable, le rassure, comprenant qu'un motif impérieux a pu seul lui faire enfreindre la défense.

– Voyons, mon garçon, dit-il, d’un ton radouci, expliquez-vous. Quand un forçat trouve l’occasion de parler à un homme libre, il le fait ordinairement avec une volubilité, une surabondance incroyables. Il parle... parle... allonge les périodes, délaye sa pensée, cherche des phrases incidentes, allonge son débit, comme s’il voulait se dédommager en une fois du silence de la geôle, peut-être aussi, comme s’il voyait dans l’attention forcée que lui prête l’interlocuteur d’un moment, une sorte d’envolée, hors de son cercle d’infamie.

Le jeune homme, qui s’est souvent trouvé en contact avec les forçats et les libérés du Maroni, connaît cette particularité, et sait un gré infini à Chocolat de la sobriété de son langage.

– Vous avez dit, Monsieur, reprend-il de sa voix sourde, voilée, qu’en cas de grave danger ou de maladie, l’un de nous pourrait venir.

« Il y a danger... me voici.

– Un danger, dites-vous, et de quelle nature ?

– Je ne sais pas, Monsieur.

« Mais il y a une semaine qu'on nous vole toutes les nuits.

« Et dame...

– Parlez, mon garçon, je vous écoute.

– Des voleurs, vous savez...

« Vous nous avez trouvés tous trois en mauvaise compagnie.

– Est-ce que les autres seraient revenus ?...

« C'est impossible.

– Je ne dis pas ça, Monsieur.

« Mais, il se passe des choses... bien extraordinaires, chez nous.

« Vous avez été assez bon pour nous donner des porcs, des moutons et de la volaille.

« Notre basse-cour prospérait, grâce aux soins de l'Arbi qui s'y entend, quand il y a huit jours, nous trouvons notre enclos brisé, et nous nous apercevons qu'un de nos cochons manque à l'appel.

« Le lendemain, un second... deux jours après, un troisième.

« Puis, ce fut le tour des moutons.

« Et maintenant, il n'y a plus que les poules.

– Vous n'avez donc pas pu prendre le voleur ?

– Nous avons fait le guet, mais inutilement.

« Et chose plus extraordinaire, nous n'avons trouvé aucune trace.

« J'aurais pensé à accuser les jaguars, mais il n'y en a certainement pas aux environs.

– C'est étrange !

« Peut-être les pistes vous ont-elles échappé.

« Je vais vous faire accompagner par deux Indiens.

« La forêt n'a pas de secret pour eux, et je suis certain qu'ils trouveront quelque chose.

– Mais, Monsieur, si par hasard c'étaient des hommes... des rôdeurs qui ont effacé leurs traces de façon à tromper les Indiens eux-mêmes.

« J'ai vécu longtemps dans les bois, et les Peaux-Rouges m'ont donné des leçons dont j'ai su profiter.

« Eh bien ! malgré tout, je ne puis rien rencontrer, mais rien !

– Faisons mieux.

« Je vais vous accompagner moi-même avec les Indiens et quelques-uns de nos noirs.

« Reposez-vous.

« On va vous conduire à une case, et vous donner à manger.

« Demain matin, nous partirons au jour.

– Si j’osais, Monsieur, je vous prierais de me laisser retourner de suite là-bas.

« Mes pauvres camarades mourraient de peur, la nuit, sans moi.

– Qu’à cela ne tienne, nous allons partir de suite.

Le temps d’approvisionner une embarcation, d’y déposer à la hâte les armes et les hamacs, de prendre congé de sa famille, et le chef, toujours prêt à payer de sa personne, se dirige vers le carbet par la voie de la rivière, un peu plus longue, mais moins pénible que celle de terre.

L'équipage, composé de deux Indiens et de quatre noirs, en tout huit hommes, Chocolat et Charles compris, arrive environ une heure avant le coucher du soleil.

Le jeune homme a largement le temps d'examiner les abords de l'habitation solitaire, de rechercher les traces du passage des maraudeurs et d'aviser en conséquence.

Accompagné de Piragiba, son inséparable, il décrit rapidement quelques cercles autour du carbet, pendant que ses hommes installent le campement, et réparent la clôture qui doit renfermer deux porcs amenés pour servir d'appât.

Dix minutes se sont à peine écoulées, que l'Indien arrête doucement son maître, lui montre une longue coulée à travers les herbes et prononce ce seul mot :

– Sicouriou !

– Dieu soit loué ! s'écrie Charles avec un soupir de soulagement, ce n'est qu'un serpent !

Puis, il ajoute en rentrant à la case, et en s'adressant à Chocolat :

– Soyez tranquille, mon garçon, nous connaissons le voleur.

« Vous avez eu grandement raison de me prévenir, car, ne trouvant plus rien dans votre basse-cour, il aurait, à la première occasion happé et englouti l'un de vous.

« C'est un serpent d'une jolie taille, à en juger par sa trace.

« Allons, Piragiba, mon compère, tu sais ce que tu as à faire, n'est-ce pas ; il faut que nous le prenions cette nuit.

– Oui, maître, répond imperturbablement l'Indien.

Piragiba, sans plus larder, retourne à l'embarcation, avise un de ces énormes hameçons appelés émerillons, destinés à la capture des plus gros poissons, et l'amarre au pied d'un arbre, avec un double câble de piassaba.

Un pareil engin peut résister aux efforts d'une proie pesant plus de mille kilogrammes

L'appât est tout désigné, c'est un des deux porcs qui vient de s'installer sans plus de façons

dans l'enclos désert, et grogne, en décortiquant avec sensualité des épis de maïs.

L'Indien l'arrache à ce festin, lui lie les pattes, et, sans se soucier de ses clameurs désespérées, lui pratique, à la région dorsale, deux incisions parallèles et transversales. Il enfonce ensuite sous la peau, et au beau milieu du tissu graisseux, la lame de son sabre, de façon à former une espèce d'anse destinée au passage de l'émerillon.

Méthode bien connue des pêcheurs « au vif » qui traitent par le même procédé barbare, mais infailible, les goujons servant d'appât.

Le pauvre cochon, douloureusement affecté par cette vivisection, interrompt sa musique, et se couche languissamment, après avoir tenté vainement d'échapper à la griffe d'acier qui l'immobilise.

La nuit vient, et les habitants du carbet, tenus éveillés par une attente qui n'est pas exempte d'inquiétude, observent le plus profond silence.

Tout à coup, des grognements saccadés échappent à l'animal jusque-là immobile et muet.

– Serpent qu’a veni, murmure un de nos noirs, li gain la faim.

– Silence ! commande Charles à voix basse.

Un long cri d’angoisse termine brusquement les grognements, puis on entend comme un susurrement très doux à travers les herbes.

Puis, plus rien, pendant un grand quart d’heure.

Le serpent est là, à coup sûr, mais a-t-il avalé l’appât ?

Bientôt le silence est interrompu par de sourds craquements. Puis, soudain, un fracas retentissant que l’on dirait produit par la chute d’un arbre ébranle jusqu’aux assises de l’habitation.

– Vie Mama-Boma, li pris (vieille maman-couleuvre est prise), s’écrie joyeusement le Boni qui déteste cordialement l’engeance maudite des reptiles.

Mais le pauvre diable qui s’est imprudemment avancé de quelques pas, roule sur le sol, en poussant un cri de détresse.

En même temps, quelque chose d’épais, de

lourd, dont les ténèbres ne permettent pas de préciser la forme et la nature, passe en sifflant avec une force et une vitesse inouïe.

Les palissades de l'enclos s'éparpillent comme sous la poussée d'un cyclone, la terre tremble, les débris volent de tous côtés, et une écœurante odeur de musc se répand dans l'atmosphère.

Le Boni a heureusement plus de peur que de mal. Il revient clopin-clopant, à quatre pattes, et murmure en claquant des dents :

– Maître la boma,., li gain hameçon côté so la guiole ! (La couleuvre a l'hameçon dans la gueule.)

« Li tourné, viré, autour di l'arbre !

« Nous f...ichus, si décroché li !

Mais, Charles, sans répondre, bat le briquet, et allume rapidement quelques-unes de ces torches en caoutchouc en usage dans les seringals et produisant une vive lumière.

Le piège de l'Indien a fait merveille. C'est bien le reptile géant des solitudes amazoniennes qui se débat au bout de l'amarre de piassaba.

Jamais, depuis plus de vingt-cinq ans qu'il habite les grandes solitudes équinoxiales, le jeune homme n'a vu de monstre aussi formidable.

La lueur des torches, éclairant de lueurs vacillantes la clairière, le fait paraître plus terrible encore. Il a gloutonnement avalé le porc, sans se soucier du voisinage des hommes, et sans se défier heureusement du câble qui le retenait. La griffe d'acier, profondément implantée dans son gosier, le maintient solidement, en dépit de ses efforts convulsifs.

Tantôt, il se replie sur lui-même, se tasse en boule, s'arc-boute, essaie de reculer. Puis, cet amas hideux d'anneaux verdâtres se détend brusquement, et le serpent s'enroule, la tête en bas, à l'arbre avec lequel il se confond. Affolé par les pointes qui déchirent sa gorge, rendu plus furieux par la résistance et par la douleur, il se laisse tomber, rampe circulairement autour de ce pivot inébranlable, s'allonge, se raccourcit, bondit, se tord et broie sous sa masse tout ce qui lui fait obstacle.

Charles, craignant de voir les tissus céder sous

de pareils efforts, veut en finir. Profitant d'un moment où le monstre s'arrête épuisé, il lui décharge coup sur coup deux fois sa carabine dans la tête.

Blessé à mort, mais terrible toujours, le serpent se débat convulsivement pendant quelques minutes encore, tant la vie est intense chez de pareils colosses.

Il reste enfin immobile, le crâne broyé, laissant couler deux ruisseaux d'un sang noirâtre et fétide.

Quand, après une demi-heure d'attente, ils voient qu'il est bien réellement mort, Charles et ses hommes, n'en pouvant croire leurs yeux, s'approchent du monstrueux reptile.

On plante des torches près de lui, et le jeune homme, obéissant à un sentiment bien naturel de curiosité, veut mesurer approximativement ses dimensions.

Comme la moitié au moins de son corps se trouve repliée, il ordonne à ses ouvriers de le tirer par la queue afin de l'allonger. Tel est le poids de sa chair froide, compacte, que les efforts réunis

de tous ces hommes vigoureux suffisent à peine à le remuer !

Charles, en marchant à côté de lui, compte vingt-deux enjambées équivalant à près d'un mètre chacune. Le milieu du corps est gros comme une futaille de vin de Bordeaux !

À ses taches noires, tranchant à peine sur le gris très foncé de la peau, et surtout à ses dimensions, il reconnaît l'*eunecte murin*, appelé *sicouriou* par les Brésiliens, et qu'il ne faut pas confondre avec le boa ; car il est essentiellement aquatique, comme l'indique son nom tiré du grec : ΖΥ bien ; ὕψινC nageur¹.

Comme tout a une fin, en ce monde, même l'étonnement poussé jusqu'à la stupéfaction, Charles, ravi du résultat de l'expédition, régale

¹ Qu'on ne me taxe pas d'exagération, en lisant les dimensions extraordinaires attribuées par moi à ce serpent. M. Emmanuel Liais, le savant directeur de l'Observatoire de Rio-de-Janiero, a vu des *eunectes*, ou *anacondas*, mesurant quinze et vingt mètres. Le commandant Bouyer a eu connaissance de sujets ayant les mêmes dimensions, et enfin, MM. Auguste de Saint Hilaire et de Humbolt ajoutent leur témoignage à celui de nombreux voyageurs dignes de foi. L. B.

ses hommes d'une vaste rasade de tafia, opère une ample distribution de tabac, et chacun se couche prosaïquement dans son hamac, en attendant le lendemain matin pour procéder à la préparation de cette dépouille splendide.

XI

Le matin dans la Forêt-Vierge. – Naturalistes armateurs. – La peau du sicouriou. – Agréable surprise. – Le travail des trois associés. – Ce que l'Arabe et le Martiniquais veulent faire de leur argent. – Retour en pirogue. – Chargement de caoutchouc. – Le maître prend la voie de terre. – La famille au dégrad. – Ni blancs ni noirs... Tous frères. – Gracieux tableaux. – Une ombre. – Désappointement. – Attente. – Inquiétudes. – Angoisses. – Charles ne revient pas. – Recherches. – Effroi des batteurs d'estrade. – En allumant un cigare. – Catastrophe. – Réveil terrible.

La longue nuit équatoriale venait enfin de s'écouler. La toccro saluait de son roucoulement mélancolique l'apparition du soleil, les perroquets bavards passaient à tire d'ailes par

couples, en poussant des clameurs discordantes, les hoccas nasonnaient au loin, et les agamis lançaient leur belliqueux appel de trompette.

Brusquement, le soleil incendia pour ainsi dire les hautes cimes ; le brouillard, enveloppant la clairière de ses buées opaques, disparut soudain, et la clarté succéda aux ténèbres, presque sans transition.

Les habitants et les hôtes du carbet solitaire étaient éveillés depuis longtemps déjà. Mais la présence du maître empêchait le tumulte qui préside ordinairement au lever des noirs. Bruyants et folâtres comme de grands enfants, les nègres, à peine sortis du hamac, ont coutume de commencer la journée par des cris et des bousculades, des poussées violentes, des cabrioles enragées, des rires homériques.

La nuit, par 0° de latitude, on concevra sans peine qu'une longue pause de dix heures au moins dans le hamac suffise et au-delà, pour restituer aux travailleurs les forces employées au labeur quotidien.

De là une exubérance bien naturelle de vie et

de mouvement qui, étant donné le caractère enjoué du noir, atteint parfois à des proportions épiques.

Charles qui, comme la plupart des Européens même acclimatés, dormait seulement le soir et le matin, s'éveilla le dernier.

– Allons, enfants, dit-il de sa voix joyeuse en sautant à terre, en deux temps, la toilette !

« L'eau ne manque pas, ici.... puis, un bon boujaron.

« La dame-jaune de tafia est dans le canot, le premier prêt aura double ration.

Comme il était facile de s'y attendre, il n'y eut ni premier ni dernier.

La toilette en question se borna à un plongeon général exécuté en pleine rivière. Il y eut un pêle-mêle de torsos noirs et rouges, puis, nègres et Indiens, ruisselants comme des dieux marins, s'en vinrent au galop humer avec un contentement non dissimulé le nectar extrait de la canne à sucre.

Puis, le maître fit procéder sans désespérer à

la préparation de la peau du serpent.

Cette opération s'accomplit ordinairement avec une extrême facilité sur des animaux de dimensions mêmes considérables. On leur passe au cou une liane, on les suspend à une branche transversale, et un homme, armé d'un couteau, se laisse glisser en les tenant embrassés, après avoir enfoncé la lame au beau milieu des tissus.

La pression opérée par son poids sur le couteau produit une section parfaitement rectiligne s'étendant de la tête à la queue. Puis, l'homme remonte, dissèque la partie supérieure, la rabat, passe autour de la tête une liane, la laisse pendre, et ses compagnons n'ont plus qu'à tirer dessus pour décoller sans peine le cuir souple et résistant.

Mais la stature et le poids réellement formidables du sicouriou s'opposaient absolument à cette manœuvre. Il eût fallu tout au moins un palan pour le hisser comme ci-dessus, et encore un homme de taille ordinaire eût-il éprouvé de grandes difficultés pour se laisser glisser le long de l'énorme cylindre formé par son

corps.

Charles préféra le faire dépouiller sur le sol, en le soulevant peu à peu avec des leviers, pour favoriser le glissement de la peau qui s'opéra lentement, mais sans accidents.

Il fit ensuite retirer quelques-unes des plus grosses vertèbres dont il se réservait de faire des sièges au moins originaux, en prenant le corps de la vertèbre, comme fond, et les apophyses comme supports ; puis, toute la chair filandreuse, coriace et dure comme celle du requin, fut jetée à la rivière.

La peau fut frottée de cendres, et enroulée, en attendant le moment où elle recevrait une préparation spéciale, destinée à la préserver des insectes et de la putréfaction.

Le jeune homme, en possession de cette splendide dépouille, inspecta en attendant le déjeuner, l'exploitation de ses nouveaux ouvriers, et supputa approximativement la quantité de caoutchouc extrait.

Habituellement très sobre d'éloges, non moins

que de reproches d'ailleurs, car il fallait des cas exceptionnels pour mériter les uns et encourir les autres, il ne put s'empêcher pourtant de témoigner son contentement en présence du résultat obtenu.

Il y a là près de trois mille kilogrammes de gomme brute, d'excellente qualité, bien pure, bien homogène, parfaitement séchée, susceptible de satisfaire sans déchet aux exigences de l'acheteur le plus difficile.

En outre, les plaques de caoutchouc, au lieu d'être éparses ou entassées à la diable, selon la coutume des noirs, sont rangées symétriquement sur des chantiers de bois, par couches alternées de façon à laisser des jours pour le passage de l'air.

C'est là une excellente disposition qui a pour objet de favoriser l'évaporation, d'empêcher l'échauffement, la fermentation ou la moisissure. Mais ce n'est pas tout. Les trois associés ont creusé sous les chantiers de petites excavations dans lesquelles on allume de temps en temps un feu doux destiné à chasser les dernières traces

d'humidité et à parachever la première préparation.

Ces soins minutieux, tout futiles qu'ils paraissent en principe, augmentent sur le chantier même la valeur de ce caoutchouc d'un franc par kilogramme.

– C'est très bien, mes amis, très bien ! dit Charles sans dissimuler son contentement.

« Vous aurez chacun mille francs de plus sur votre part.

– Millo francs !... s'écrie l'Arabe radieux.

« Millo francs en arzent ?...

– En argent si tu veux, mon garçon.

« Et qu'en veux-tu faire, de cet argent ?... Les occasions de dépenses sont rares dans ce pays.

– Pour payer mon voyaze retour en Alzérie... Avec le reste, acéter çevaux, moulets, donner gourbi à vieille mère, à moukaire, à zenfants...

– Mais, mon pauvre garçon, tu ne peux pas rentrer en Algérie, tu serais renvoyé... là-bas.

Oh ! sais bien...

« Mais quand moi-même z'aurai été bonne travailleur, toi demandera grâce pour moi à président République.

– Certainement je le ferai...

« Mais, dis-moi, tu voudrais donc me quitter déjà ?

« Pense donc à la fortune rapide que tu feras ici, au lieu de végéter misérablement là-bas.

– Oui, sef, toi raison.

« Mais, vieille maman !... mais moukaire !... mais petits zenfants.

– Qui t'empêche de les faire venir.

« Parbleu ! ils seront de la famille.

« Je puis écrire quand tu voudras, de suite si tu y tiens.

– Oh ! sef, s'écrie le pauvre diable ne pouvant croire à tant de bonheur, moi comme ça resterai avec toi toute mon vivre, et touzours bonne servitor.

– Allons, c'est entendu, et tu commences notre colonie algérienne.

« Et toi, camarade, dit-il au Martiniquais qui se livra sur ses doigts à un calcul aussi laborieux qu'inutile.

– Oh ! moi, mouché, pas pouvé compter tout ça sous marqués.

– Je les compterai pour toi, sois tranquille.

« Et toi, voudrais-tu retourner dans ton pays ?.

– Mo, pas si bête ! mo rester cabà côté où la case (chez vous).

« Neg' côté Ma'tinique, pas gain sous marqués... Li pauv' guiabe (diable).

« Moi-même, ici, riche passé popiétè bitachon (plus qu'un propriétaire d'habitation).

– Tu ne t'ennuiras pas de vivre seul, sans famille ?

– Mô-même, connais côté Cayenne, bonne commé (commère) négresse.

« Si ou qu'à oulé li vini coté ou bitachon. Si vous voulez qu'elle vienne à votre habitation) moi fika content passé tout moun, dipi neg' pays neg', athô tout neg' Cayenne, et nèg' Mat'inique.

(Je serai content plus que tout le monde, depuis les nègres du pays des nègres, jusqu'à ceux de Cayenne et de la Martinique.

– Entendu, mon garçon.

« Au prochain voyage, nous ramènerons ta commère et je m'occuperai de ta grâce.

« Maintenant, mes enfants, assez causé.

« Allons manger, puis, nous emmènerons votre caoutchouc au magasin.

« Quant à vous, dit-il en s'adressant à Chocolat, je vous ferai part de mes intentions.

– À votre service, répond simplement l'Alsacien de sa voix sourde et toujours triste.

L'arrimage d'une partie du caoutchouc fut opéré après un frugal repas pris en commun, comme celui de la veille, puis l'embarcation chargée à couler, prit la voie du retour avec son équipage heureusement fort vigoureux.

Comme il n'y avait pas de place pour tout le monde dans le canot, et que la chaleur commençait à être accablante sur la rivière, Charles préféra suivre la route de terre.

Il partit, en conséquence avec l'Indien Piragiba, laissant au chantier l'Arabe et le Martiniquais, pendant que Chocolat accompagnait le convoi. La pirogue devait revenir le lendemain chargée de nouveaux approvisionnements et emporter le reste du caoutchouc.

Il était environ neuf heures du matin quand les deux groupes se séparèrent.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, l'embarcation, bien qu'alourdie par son chargement arriva la première.

Son apparition, aussitôt signalée, a fait arriver de l'habitation Madame Robin, ses enfants avec une superbe négresse autour de laquelle s'ébat un clan joyeux de négrillons crépus, luisants et prodigieusement bruyants, plus un grand noir, proprement vêtu d'une chemise de cotonnade, d'un pantalon blanc, coiffé d'un chapeau de paille, fumant un gros cigare avec autant de sensualité que de dignité.

Ce noir est Lômi, le factotum de Charles, son compagnon d'enfance, son frère d'adoption, un

des fils du vieil Angosso, le Boni qui fut l'ami fidèle de Robin le père, pendant la longue période des bons et des mauvais jours.

Il est l'heureux époux de la négresse, Agéda, et le non moins heureux père de ces jolis négrillons, élevés avec les enfants du maître dont ils partagent fraternellement l'existence.

Rien de gracieux et d'inattendu, comme l'aspect de ce groupe formé par la charmante femme du seringueiro, toute rose et toute blanche dans sa jolie toilette bleue, le fard des blondes, amicalement appuyée au bras de la robuste négresse, épanouie sous son madras aux tons ruisselants d'or neuf, et fièrement cambrée sous son « camisa » multicolore qui papillote comme le plumage d'un ara.

Rien de charmant aussi, comme cette troupe d'enfants affectueusement enlacés, ignorants, et pour cause, ce que l'on est convenu d'appeler les distinctions sociales, et s'aimant à plein cœur, sans plus se soucier de la nuance de leur épiderme, que les colibris ou les papillons de leur couleur ou de leur origine.

Enfin, rien de touchant, comme ce regard de tendresse dont les deux femmes enveloppent l'essaim folâtre, sans paraître, elles non plus, établir de différence, tant leur cœur recèle d'abondants trésors d'amour maternel.

Quant à Lômi, l'orgueil et la joie lui tournent positivement la cervelle, quand tous ces chers petits, blancs ou noirs, cabriolent autour de lui, l'interpellent familièrement, et l'appellent « Papa Lômi », ce qui est pour lui le comble du bonheur, une caresse irrésistible.

Une ombre vient obscurcir bientôt la sérénité de ce tableau, Charles n'est point à sa place habituelle, à l'arrière de la pirogue.

D'ordinaire, son apparition est le signal d'une course enragée. C'est à qui arrivera le premier pour recevoir la première caresse et cette lutte de vitesse entre des concurrents dont les forces, sinon la volonté, sont inégalement réparties, produit des incidents aussi touchants qu'imprévus.

Mais pourquoi papa Charles n'est-il donc pas là ? demandent en chœur tous les enfants.

Pourquoi le maître n'est-il point avec vous ? demande à son tour le majordome aux bateliers.

Allons tout va bien. Le patron revient par la route avec Piragiba. Il a voulu en passant, inspecter le seringal reconstruit dernièrement après l'incendie, et pourvu d'une nouvelle équipe de travailleurs.

N'importe ; cette absence, si courte qu'elle doive être, n'en est pas moins désagréable, et la petite troupe, naguère si joyeuse rentre presque tristement à la maison.

Cependant Lômi, qui n'est pas un majordome pour rire, a assisté au débarquement du caoutchouc, en a noté le poids et la qualité ; en a surveillé l'emmagasinage.

Il a en outre, cordialement accueilli Chocolat auquel il a enseigné jadis, lors de son arrivée, le travail du seringuier, et l'a installé dans une case confortable en attendant l'arrivée de Charles.

Puis, les heures s'écoulent, au milieu du va-et-vient continuel de la petite cité industrielle et du train-train ordinaire de ses habitants.

Arrivent successivement deux heures, puis trois heures... et rien de nouveau.

M^{me} Robin, pourtant familiarisée avec les absences nombreuses de son mari, est inquiète, nerveuse.

Le petit Henri qui, après sa leçon d'anglais, vient de tirer à la cible avec ses deux compagnons habituels, Lômi et Tabira, parle d'aller au-devant de son père.

– Patience, mon cher petit, dit sa mère moins calme qu'elle ne voudrait le paraître, il ne peut tarder.

Il est quatre heures, et rien de nouveau !

Lômi, voyant les transes de sa maîtresse, s'offre de partir aussitôt. Mais elle s'y oppose expressément : l'ordre formel du maître leur interdisant de quitter en son absence l'habitation depuis l'apparition des forçats dans le voisinage.

En dépit de l'internement des misérables, la consigne n'a pas été levée. Lômi se résigna à contrecœur, mais Tabira partira avec un de ses camarades.

Les deux Indiens s'arment en silence, l'un de son grand arc en bois de lettre, l'autre de la sarbacane qu'ils préfèrent toujours au fusil plus bruyant, dont ils se servent d'ailleurs avec infiniment moins d'adresse.

Les voilà en route, de ce pas allongé familial aux Peaux-Rouges de l'Amazone, ces infatigables marcheurs, dignes rivaux des intrépides piétons de la Cordillère.

Il est impossible de faire un meilleur choix. Si, d'une part, ils sont les plus habiles batteurs d'estrade entre tous ceux que Charles a su grouper autour de lui, d'autre part, ils ont voué, chose rare chez des Indiens, une sincère affection au jeune homme.

Le Peau-Rouge sud-américain ne se donne pas souvent, mais il demeure fidèle jusqu'à la mort à celui qui a pris le chemin de son cœur.

Et quels précieux auxiliaires que ces hommes durs comme le bronze, patients, rusés, infatigables comme les fauves de ces grands bois dont ils connaissent les ressources et les périls, et possédant, avec une adresse incroyable, une

vigueur vraiment stupéfiante.

Charles n'a-t-il éprouvé qu'un retard ?

Ils le sauront bientôt, et reviendront, avec leur agilité de chevreuils, rapporter une nouvelle rassurante.

A-t-il été victime d'un accident ?

Ils seront aussitôt en mesure d'y remédier dans la limite la plus étendue des forces et de l'intelligence humaine.

Enfin, chose bien improbable, a-t-il été en butte aux attaques des fauves, ou aux embûches des hommes ?

En quelque endroit qu'il se trouve, ils suivront sa trace et sauront bien, en temps et lieu, lui porter un secours aussi prompt qu'efficace.

Après une heure et demie de cette marche singulièrement rapide à laquelle un Européen ne pourrait jamais se conformer sous l'Équateur, ils se trouvent à une faible distance du premier carbet un kilomètre environ.

Tout à coup, Tabira, qui s'avance le premier, s'arrête brusquement, et montre du doigt à son

compagnon des vestiges fort apparents d'ailleurs, car on ne s'est pas donné la peine de les effacer.

Les deux Indiens demeurent interdits, et laissent apercevoir, en dépit de leur proverbiale impassibilité, une vive et rapide émotion. Ils échangent dans leur langage quelques paroles entrecoupées, semblent se concerter un moment, puis, s'élançant à travers bois, après avoir eu la précaution, l'un de bander son arc, l'autre de glisser dans sa sarbacane une flèche empoisonnée de curare.

Que s'est-il donc passé, pour troubler ainsi des hommes si peu impressionnables, auxquels la menace immédiate d'un péril mortel peut à peine arracher un tressaillement ?

... Charles venait de quitter le second carbet qu'il avait trouvé désert. Le contraire l'eût étonné, d'ailleurs, car il sait que l'équipe à laquelle il sert de magasin et d'habitation se trouve en ce moment au chantier, au milieu des bois.

Son inspection terminée, il reprend lestement sa route, et s'arrête bientôt pour couper et ébrancher, avec son sabre d'abatis, une jeune pousse de caumou dont il se fabrique une canne.

Puis, il remet son sabre d'abatis dans le fourreau de bois attaché à un ceinturon fort lâche, en cuir verni.

Les Indiens, les noirs et même la plupart des blancs portent à la main, quand ils sont en marche, cette arme qui est plutôt un outil.

C'est l'instrument indispensable, le « vade mecum » inséparable du coureur des bois, qui s'en sert pour frayer sa route dans les fourrés, découper son gibier, bâtir son carbet, édifier le *boucan* sur lequel il fume sa venaison, vider son poisson, tailler ses pagayes, et, au besoin sabrer à la volée le serpent accroché à une liane, etc.

Nous passons sous silence les circonstances multiples où le sabre d'abatis trouve son emploi, car l'énumération en serait interminable.

Nous ajouterons simplement que le travailleur et le voyageur ne s'en dessaisissent jamais que

pour dormir. Encore ont-ils pour habitude, quand ils campent en pleine forêt, de le piquer en terre, près du hamac, à portée de la main.

Mais Charles, suivant une voie large de deux mètres, parfaitement praticable et minutieusement débarrassée des herbes, des rejets ou des broussailles, n'en ayant nul besoin immédiat, préfère le remettre au fourreau et s'appuyer sur son bâton.

Il chemine allègrement, en échangeant quelques paroles avec l'Indien qui mâchonne un long cigare et maugrée en s'apercevant qu'il a perdu son briquet.

Qu'à cela ne tienne ! Charles roule prestement une cigarette, l'allume, et tend à Piragiba la mèche et le petit briquet bien connu des fumeurs.

Tout à coup, l'Indien qui lui fait face laisse tomber son cigare, fait un bond en arrière, pousse une clameur d'épouvante, et s'écrie :

– Maître !... Prenez garde !

Mais le jeune homme, sans avoir le temps de se mettre sur la défensive, ni même de tourner la

tête pour savoir d'où vient le danger, ni quelle est sa nature, perçoit un sifflement rapide.

En même temps, il se sent étreint au col avec une telle force, qu'il perd aussitôt la respiration. Ses yeux se ferment, un bourdonnement intense emplit ses oreilles, il n'a plus aucune conscience de lui-même, et s'abat comme foudroyé sur le sol.

Après un temps dont la durée lui échappe forcément, une sensation de fraîcheur au visage l'arrache peu à peu à cette brutale syncope.

La perception des objets extérieurs lui revient lentement. Il entend un murmure de voix confuses, et sent qu'on lui pratique sur la figure des affusions d'eau froide.

Il entrouvre les yeux, et entrevoit vaguement, au-dessus de sa tête, les feuillages sombres des *Hevæa*. Il se trouve couché sur le dos, et veut essayer de s'asseoir, mais inutilement, car il lui est impossible de remuer les bras et les jambes.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

Plus de doute, ses membres sont étroitement

garrotés !

Enfin, le brouillard étendu sur ses yeux se dissipe bientôt sous de nouvelles affusions.

Mais, quelle affreuse réalité, plus poignante que le plus épouvantable des cauchemars, vient atterrir soudain cet homme si intrépide ?

Ses yeux, grands ouverts, se fixent avec une stupéfaction voisine de la terreur sur une troupe nombreuse d'hommes rangés en cercle autour de lui.

Il les referme soudain, comme pour échapper à cette terrible obsession... à ce rêve peut-être !

Mais une voix railleuse, aux intonations cruelles, le rappelle à cette réalité qu'il ne peut envisager sans frémir.

– Eh bien ! mon petit Monsieur, dit la voix, nous sommes moins impérieux aujourd'hui que jadis, n'est-ce pas !

« Allons ! assez de pâmoison comme cela.

« Il faut causer d'affaires, vous entendez ?

XII

Procédés colonisateurs des Anglais et des Américains. – Bêtes fauves et bandits. – Apparente résignation. – Projets d'évasion. – Déceptions nombreuses. – Conséquences d'un plongeon dans la vase. – Du bonheur que peut procurer un insuccès. – Monsieur Louche se révèle inventeur. – Souvenir aux « souliers à neige » des peuples hyperboréens. – Monsieur Louche vannier. – Les forçats font du caoutchouc. – Imperméabilité. – Succès et joie délirante. – Déboires et réussite finale. – Sur la mer de vase molle. – Libres. – Les bandits de l'Amazone. – Alliance avec les Muras. – Pris au lasso.

Les forçats évadés, ainsi que leurs sauvages compagnons les mulâtres brésiliens, forcés de faire contre fortune bon cœur, avaient paru tout d'abord se conformer, sans trop de

récriminations, à leur internement sur l'îlot désert.

Domptés par la force matérielle, trop heureux d'avoir eu affaire à un Français, le plus magnanime des ennemis, ils n'étaient pas sans comprendre qu'il pouvait leur arriver bien pis.

Des Anglais ou des Américains n'eussent pas hésité un seul instant pour prononcer séance tenante la terrible sentence du juge Lynch, immédiatement applicable et sans appel.

C'eût été la fusillade ou la pendaison, selon la fantaisie ou les commodités des juges improvisés.

En leur qualité de gens essentiellement pratiques – telle est du moins leur manière de voir, – les Américains et les Anglais se moquent volontiers de ce qu'ils appellent le « sentimentalisme » français, très joli, disent-ils, en théorie, mais absolument déplorable dans l'application.

Déjà très rigides chez eux à l'endroit des attentats contre les personnes et la propriété, lesquels ont le privilège de les exaspérer, ils

deviennent implacables quand ces attentats sont consommés en pays sauvages, – les pays des nécessités cruelles, – et traitent avec la même rigueur la bête fauve et le bandit.

Peut-on apprivoiser un tigre devenu « mangeur d'hommes » alors que, ayant goûté à la chair humaine, il dévaste un canton et sème l'épouvante parmi les colons ?

Non, n'est-ce pas ? eh bien ! à mort le tigre.

Peut-on espérer de voir s'amender un criminel endurci qui, dans un pays sans lois, sans magistrats, sans force armée, donne libre carrière à ses instincts, sans le moindre souci de la propriété ou de la vie humaine ?

Pas davantage. Eh bien ! mort au bandit.

Voilà comme agissent et raisonnent ces « gens pratiques » regardés à tort ou à raison comme possédant au plus haut point ce que l'on est convenu d'appeler l'esprit de colonisation.

Autre pays, autres mœurs ! Si le Français se débarrasse volontiers du mangeur d'hommes, il considère avec moins de sans gêne l'existence de

son semblable, quelque indigne et quelque coupable qu'il soit.

Pour en revenir à nos gredins, Charles croyait d'ailleurs et de très bonne foi, les avoir mis pour longtemps dans l'impossibilité absolue de nuire à qui que ce soit.

Sa confiance eût été légitime avec d'autres individus. Malheureusement, il ne connaissait pas la farouche énergie et la sauvage ingéniosité des forçats.

Il est un aphorisme bien connu de tous ceux qui ont l'occasion d'approcher les réclusionnaires, et de connaître leur genre de vie : « Si les surveillants mettaient à garder les prisonniers la moitié seulement de la vigilance employée par ceux-ci à préparer et à consommer leur évasion, jamais un prisonnier ne réussirait à s'enfuir. »

Mais il ne saurait en être ainsi, tant la pensée de l'évasion est devenue la pensée essentielle, dominante du réclusionnaire, au point qu'elle absorbe tous les instants de sa vie et se perpétue jusque dans son sommeil.

On comprend qu'une surveillance, quelque étroite qu'elle soit, doive être mise en défaut, que des barrières, quelque redoutables qu'elles paraissent, puissent être franchies, grâce à cette idée, tenace jusqu'à l'obsession qui hante le cerveau du forçat.

Aussi, à peine les pirogues qui les avaient amenés sur l'îlot eurent-elles disparu, que leur masque d'apparente résignation tomba soudain.

Il y eut une banale explosion de cris furieux, de blasphèmes ignobles, terminés bientôt par un terrible serment de vengeance.

Pour de tels hommes, ce n'était point là une vaine fanfaronnade.

Il est bien entendu que nul parmi eux, ne pensa un seul instant à se mettre au travail. L'idée de la fuite, et subséquemment celle de la vengeance, absorba toute autre préoccupation.

La fuite !... Et pourquoi pas ! N'ont-ils pas réussi déjà une première fois à reconquérir leur liberté dans des circonstances particulièrement difficiles et périlleuses ?

Comme ils devaient s'y attendre, ils éprouvèrent au début de rudes mécomptes.

Après avoir longtemps évolué dans leur étroite prison comme des fauves en cage, étudié avec l'instinct d'hommes habitués à tirer parti de tout, les ressources de leur territoire, échafaudé les plans les plus audacieux, et torturé leur esprit pourtant si fertile en expédients, ils en arrivèrent à reconnaître tout d'abord, avec une rage encore accrue par leur impuissance, l'impossibilité de franchir, avec les moyens ordinaires, les obstacles multipliés par la nature.

Ils avaient essayé premièrement de construire un radeau. Mais c'était folie d'essayer de faire avancer sur la mer de boue le primitif engin qui leur avait rendu naguère de si grands services.

Ils pensèrent ensuite à creuser une pirogue. Mais les outils leur manquaient et ils ne possédaient pas les procédés grâce auxquels les Indiens peuvent s'en passer presque complètement. À quoi bon, d'ailleurs ! Ne connaissant pas le chenal étroit et sinueux

conduisant à la terre ferme, ils se fussent échoués au premier moment, et l'échouage, en pareil lieu, c'était la mort.

Ils voulurent enfin établir une espèce de chaussée avec des fascines de moucou-moucou, espérant que ces tiges longues et légères pourraient offrir un obstacle suffisant à l'envasement.

Vains efforts ! Le premier qui osa s'aventurer sur cette frêle plate-forme enfonça brusquement jusqu'aux aisselles et faillit disparaître dans l'abîme vaseux.

Cette série de déboires, loin de les décourager, ne fit qu'exalter encore, s'il est possible, leur frénésie de vengeance et de liberté.

Enfin Monsieur Louche, le vieux forçat rompu à toutes les ruses, s'avisa, après une quinzaine de jours consumés en essais infructueux, d'un procédé assez ingénieux.

L'arouma (*Maranta arundinacæa*), avec lequel les habitants de la zone intertropicale tressent leurs paniers, leurs hottes et autres

réipients pour les graines et les fruits, croissait en abondance le long du rivage.

Avec ses fibres bien plus tenaces, et surtout bien plus flexibles que l'osier, Monsieur Louche se fabriqua deux espèces de patins analogues aux souliers ou plutôt aux raquettes à neige employées par les habitants des régions boréales.

– Certes, se disait non sans une apparence de raison le bandit, s'il y a des gens susceptibles de marcher sans enfoncer sur deux ou trois mètres de neige, avec des chaussures offrant une très large surface, pourquoi ne pourrait-on pas s'en servir avec autant de succès pour avancer sans embardées sur cette vase maudite ?

Les résultats de cette expérience, excellente peut-être en théorie, furent cependant déplorables en pratique.

Monsieur Louche avait pourtant donné à la charpente, fort légère, de ses appareils recouverts de fibres entrelacées, la forme de batelets à fond plat, en exagérant même leur largeur.

Mais on ne s'avise jamais de tout, et ce n'est

pas sans raison que les Latins ont formulé jadis en trois mots, aussi que concis que précis, combien il est indispensable à un inventeur de perfectionner son ouvrage : *Fit fabricando faber*.

Monsieur Louche n'en était qu'aux tâtonnements. Il chaussa ses « ripatons », comme disait L'Hercule dans son grossier argot de forçat, se muni d'une longue perche, et s'avança avec précaution sur la bouillie gluante.

Il fit cinq ou six pas, puis, il poussa un cri, et plouf ! disparut jusqu'aux oreilles. En homme de précaution, il s'était fait amarrer au-dessous des bras avec une liane solide, tenue en main par ses compagnons.

Sans la présence de ce câble végétal qui lui sauva la vie, le plongeur du gremlin était définitif.

À moitié suffoqué, barbouillé des pieds à la tête comme un crocodile qui prend ses ébats dans un marécage, il fut hissé non sans peine sur la terre ferme.

Chose étrange, cet insuccès, succédant brusquement à un faux semblant de réussite,

semble le ravir. Au lieu de la laide grimace qui lui est habituelle, une espèce de rictus pouvant à la rigueur passer pour un sourire, contracte sa face pointue de bête puante.

Il enlève prestement ses souillures, lave sa défroque, et se met à siffloter le refrain d'une chanson de bague, sa musique favorite.

– Eh ! dis-donc, toi, l'ancien, ne peut s'empêcher de remarquer L'Hercule, est-ce que le soleil t'a tapé sur la boule, que tu rigoles comme un macaque saoul de vin de palme.

« C'est pas naturel, ça... pas vrai, les autres, et y a vraiment pas de quoi rire.

« Moi, je vois qu'une chose : c'est que nous voilà coffrés ici jusqu'à « perpète »...

« Que faudra nous mettre à faire du caoutchouc, et turbiner comme des nègres, pour les beaux yeux de ce colon de malheur !

– Tu l'as dit, mon fils, répond gravement Monsieur Louche, faut travailler.

« Vois-tu, le travail, c'est la liberté.

– Pour sûr, l'ancien déménage.

« Ce que c'est de nous !... avec une « sorbonne » si bien organisée, pourtant.

– T'es bon enfant cent fois, mon gros, mais bête comme un phoque à tes heures, c'est à peu près tout le temps pendant lequel tu ne dors pas.

– Allons, le vieux m'empoigne !

« C'est bon signe ; à preuve qu'il n'a pas perdu la boule.

« ... Comme ça, tu prétends que nous devons faire du caoutchouc.

– Un peu, mon neveu, si l'on tient à ne pas moisir ici.

– Hein !.. C'est ça qui nous fera partir ?...

– Oui !

– Rien qu'à saigner des arbres... à laisser couler le lait dans les pots... et à le mettre à la fumée ?

– Oui, que je te dis.

« Et après ça, tu pourras saigner le colon, laisser couler son raisiné, mettre le feu à sa

« tourne » et le boucaner comme un coata¹.

– Tonnerre !.. Et c'est bien vrai, ce que tu dis là ?

– Aussi réel que mon nom est Louche, et foi de fagot (forçat) !

– Dis voir un peu comment ?

– Non.

« Laissez-moi vous en faire la surprise.

« Pour aujourd'hui, amusons-nous... sifflons quelques bons coups de « sec », et demain, on turbinera.

Ce qui fut dit fut fait, et consciencieusement.

Après une longue journée d'orgie, suivie d'une nuit d'ivresse brutale, Monsieur Louche, aussi dispos que s'il sortait d'un bon lit, se met à fabriquer une nouvelle paire de chaussures en fibres d'arouma.

Ses compagnons sont partis dès l'aube pour récolter le caoutchouc. C'est la première fois que

¹ Singe noir du genre atèle.

pareil phénomène se produit.

Bientôt les carcasses sont prêtes. Monsieur Louche commence sans désespérer le nattage. Telle est son habileté dans ce genre de travail essentiellement familial aux pensionnaires des maisons centrales, que les deux appareils sont terminés à midi.

Instruit par l'expérience, le vieux gredin en a modifié la forme. Il les a notablement allongés en avant et en arrière, et réduit leur largeur de façon à leur donner l'apparence de deux petites pirogues. Au milieu, est ménagé un enclavement pour le pied qui sera maintenu de tous côtés par des brides en piassaba. En outre, il a fortement serré sa tresse, de façon à la rendre aussi dense qu'un tissu grossier.

Très satisfait de ce premier résultat, il suspend, avec chacun deux lianes, ses batelets aux basses branches d'un arbre, et installe, non pas dans le fourneau *ad hoc* son brasier destiné à l'évaporation, mais en plein air.

Arrivent enfin les seringuiers involontaires, portant les seaux remplis du liquide crémeux.

En homme qui se sent l'envergure d'un *Deus ex machina* et veut encore augmenter son importance en dévoilant par doses successives le mystère dont il s'entoure, Monsieur Louche opère dans le silence le plus absolu.

Il avise un seau, examine le liquide d'un air entendu, fait une grimace de contentement, le soulève gravement, et le renverse enfin dans un de ses appareils. Sans perdre une minute, il l'agite rapidement d'avant en arrière, de droite à gauche, de façon à mettre en contact le liquide mucilagineux avec toute la partie interne.

Puis, il le décroche, et l'expose à la fumée du brasier.

Vingt secondes ne sont pas écoulées, qu'une mince pellicule de gomme solide adhère aux parois et forme un enduit léger, absolument imperméable !

Une véritable explosion de cris furieux, d'exclamations délirantes accueille ce premier succès.

Les bandits comprennent aussitôt ces mots

énigmatiques de leur industriel chef de file :
« Le travail, c'est la liberté ! »

Paroles, qui, dans une autre bouche, constituent la plus noble formule des destinées humaines, et qui proférées par un tel homme, renferment la plus sanglante ironie.

Monsieur Louche, après avoir joui de son triomphe, veut bien expliquer à ses complices comment cette idée lui est venue.

Tout simplement en voyant, la veille, filtrer la vase à travers les tresses d'arouma.

C'est simple comme bonjour.

– C'est pourtant vrai, s'écrie de son indescriptible accent faubourien le Rouge enthousiasmé.

« Sommes-nous crétins de n'avoir pas pensé plus tôt à cela !

– Oui, c'est toujours comme ça, renchérit le Borgne... très simple quand c'est trouvé.

– Mais dis-donc, vieux, interrompt L'Hercule, au lieu de fabriquer des godillots imperméables, ou plutôt deux périssaires, pourquoi ne pas

construire une pirogue qui nous contiendrait tous ?

– Tiens, tu as raison, répondent les autres.

– Parce que, riposte Monsieur Louche en haussant dédaigneusement les épaules, une grande pirogue ainsi construite manquerait de solidité.

« Mais ce n'est pas le seul motif.

« Comment et avec quoi voulez-vous la faire glisser sur le banc de vase molle ?

« Est-ce que la résistance offerte par sa masse entière, additionnée de notre poids, ne contrebalancerait pas, et au-delà, l'effort des rames ou des pagayes ?

« Il faut être bête comme un pot à goudron pour essayer de faire marcher une embarcation échouée...

« Rappelez-vous donc le radeau !

– Tiens, tu as toujours raison, vieux finaud.

– Parbleu ! à qui le dis-tu.

– Va toujours...

« Nous grillons sur pattes d'apprendre la suite.

– C'est plus simple encore.

« Chaussé de ces godillots imperméables, l'homme, s'il ne peut pas se donner une impulsion, de façon à glisser sur cette surface molle, comme un patineur sur la glace, pourra, je l'espère, s'y maintenir tout au moins sans enfoncer, et c'est là l'essentiel.

« Il n'aura plus alors qu'à lever alternativement les pieds, et à les porter en avant, en enjambant, comme sur la terre ferme.

« Voilà !..

– Bravo !.. Bravo !..

« Vive Monsieur Louche le malin des malins !

« Nous sommes sauvés !.. Et alors gare au colon qui nous a amenés ici et à ceux de sa boîte !

– Doucement, mes enfants, doucement !

« Attendons la fin de l'opération.

« Laissez-moi terminer l'imperméabilisation de cette première paire, et nous verrons alors à nous réjouir sincèrement après un essai définitif.

Toute la provision de lait récoltée pendant la matinée fut employée, et ce fut seulement dans la soirée, que les deux engins possédèrent les qualités requises d'impénétrabilité aux liquides.

Le lendemain matin, il y eut relâche pour la grande expérience qui devait consacrer définitivement le succès, ou enlever aux relégués leur dernière espérance.

Comme précédemment, Monsieur Louche se fait amarrer au niveau des aisselles, s'arme d'une perche longue et légère, se chausse et s'avance lentement sur le lac de vase.

Il y a parmi les spectateurs un moment d'indescriptible angoisse.

Puis, une bruyante exclamation retentit.

Monsieur Louche flotte sans enfoncer. Le voilà debout sur la bouillie molle et noirâtre comme du bitume en fusion.

– Es-tu solide, vieux ? demande L'Hercule d'une voix étranglée par l'émotion.

– Comme sur la terre ferme.

« Attention ! Je vais marcher.

« C'est le coup dur... si je peux me tenir sur une patte, tout va bien.

Avec d'infinies précautions, il lève un pied, le porte en avant et progresse d'environ soixante centimètres.

Il s'enhardit, lève l'autre pied, et avance d'une égale quantité.

Les deux appareils se comportent merveilleusement. Le vieux coquin a si exactement pris ses mesures, et si bien combiné leurs dimensions, qu'il réussit parfaitement à marcher.

Cette marche est fort lente, il est vrai, mais qu'importe ! Rien ne presse, et les prisonniers ont tout le temps nécessaire.

Monsieur Louche, désormais plein de confiance, largue l'amarre qui le retient, et s'avance hardiment à plus de cent mètres du rivage ; puis, satisfait de cette épreuve concluante, revient tout radieux vers ses compagnons enthousiasmés.

– Et maintenant, mes enfants, dit-il en manière

de conclusion, notre délivrance n'est plus qu'une question de jours.

« À l'ouvrage ! les gens de la pègre...

Différents incidents les retinrent cependant plus longtemps qu'ils n'espéraient sur le lieu de relégation.

D'abord la pénurie des vanniers. En dépit d'efforts tentés par tous les membres de l'association, nul ne put arriver à tresser l'arouma, et lui donner, avec la forme si bien réalisée par le vieux forçat, la résistance indispensable à ce nouvel usage.

La fabrication de ces bizarres engins de navigation demeura donc confiée tout entière à Monsieur Louche. Quelque fût sa hâte de les terminer au plus vite, il ne pût arriver à produire par jour plus d'un appareil complet : ce qui était déjà fort raisonnable.

Ses compagnons s'occupèrent, comme précédemment, de la récolte du caoutchouc.

Après une dizaine de jours de travail, tout se

trouva prêt. De nouveaux essais, non moins concluants que le premier avaient été opérés, et, satisfaits comme des gens qui touchent à la réalisation d'une espérance aussi ardemment caressée, ils avaient fixé au lendemain leur départ définitif.

Pendant la nuit, un de ces orages formidables, qui atteignent dans la région équinoxiale une intensité inconnue dans nos climats, se déchaîna sur la contrée. Pendant une heure, ce fut une succession ininterrompue de détonations terribles et d'éclairs aveuglants. La foudre frappa en plus de vingt endroits les grands arbres de l'îlot, et, notamment, celui sous lequel se trouvait le carbet abritant les appareils imperméables.

En moins de cinq minutes, tout devint la proie des flammes.

Il fallut recommencer. Patients comme des gens habitués depuis longtemps aux déceptions et aux énervements de l'attente, bien pourvus d'ailleurs de vivres, les forçats se remirent à l'ouvrage.

Mais Monsieur Louche, surmené, fut pris de

fièvre et dut interrompre sa fabrication pendant plus de quinze jours.

Ce nouveau mécompte, loin de les décourager, sembla plutôt accroître leur sauvage énergie. Le vieux bandit, soigné avec tout l'empressement que peuvent avoir des gens de cette sorte pour un homme aussi indispensable, se rétablit assez vite et put reprendre son travail.

Enfin, le grand jour arriva.

Les misérables emportèrent le plus de provisions qu'ils purent, et quittèrent avec mille précautions cette île pourtant si bien isolée de la terre ferme. Nous avons dit précédemment que cette lagune vaseuse, connue sous le nom de Lago-Real, est parsemée d'îlots nombreux qui émergent des vases molles couvertes par les eaux seulement pendant l'hivernage.

Bien qu'elle soit large seulement d'une quinzaine de kilomètres, les forçats ne mirent pas moins de trois jours à la franchir, en marchant lentement d'un lambeau de terre ferme à celui qui en était le plus rapproché.

Enfin, les voici libres, pendant que les chasseurs de caoutchouc s'endorment, hélas ! dans une trompeuse sécurité.

Poussés par leur désir de vengeance, sollicités par l'opulence de cette proie fascinatrice représentée par le seringal du Français, ils eussent volontiers franchi sans désemparer les cent kilomètres les séparant de l'habitation.

Mais, instruits par une expérience aussi chèrement achetée, sachant que le jeune homme, secondé par un personnel nombreux et intrépide, n'était pas de nature à se laisser plumer et saigner comme un poulet ; ils résolurent d'attendre l'occasion favorable, tout en cherchant à se procurer des moyens d'attaque.

Le hasard les servit a souhait.

Ils erraient depuis quelques jours aux environs des sources de la rivière Maporema, un des affluents de l'Aragouary, sur les terrains occupés jadis par l'ancienne mission de Nazareth, depuis longtemps abandonnée. Les arbres et les produits alimentaires, réunis en ce lieu par les missionnaires, étaient en quelque sorte retournés

à l'état sauvage, mais ils pouvaient fournir pour longtemps à des affamés, une subsistante abondante et variée.

Ils résolurent d'en faire leur centre d'opérations.

Sur ces entrefaites, une horde nombreuse de ces Indiens pillards et nomades du bas Amazone, appelés Muras, apparut inopinément sur ce petit territoire enclavé dans la forêt.

Méprisés et persécutés par les autres peuplades indiennes, vivant au hasard de chasse et de pêche, mais plus encore de vols et de rapines, ne voulant même pas s'astreindre à cultiver, comme leurs congénères, l'abatis où ceux-ci récoltent, moyennant quelques semaines de travail par saison, les céréales formant le fond de l'alimentation, ils s'en vont, véritables Tziganes sud-américains, où les poussent le caprice de leur vie errante et les besoins de leur subsistance.

Aussi lâches que cruels, attaquant les demeures et les villages isolés quand ils se sentent en force, ils pillent et assassinent les rares

colons ou les Indiens sédentaires incapables de leur résister.

Détail bien caractéristique, tels sont la terreur comme aussi le mépris qu'ils inspirent, que l'épithète de Mura, appliquée à un Indien d'une autre tribu, constitue la plus sanglante de toutes les injures.

Traqués sans trêve ni merci par les autres Peaux-Rouges Amazoniens, notamment par les Mundouroucou, les plus vaillants et les plus intelligents entre tous, ils sont littéralement au ban des familles indiennes.

Quiconque trouve un Mura sur sa route, se croit en droit de le tuer comme un animal venimeux, et ne s'en prive en aucune façon.

Rien de repoussant, d'ailleurs, comme leur physionomie, à laquelle ils s'ingénient à donner l'aspect le plus hideux.

Entre autres pratiques singulières, ils se fendent les narines ainsi que la lèvre inférieure et introduisent dans les ouvertures, où elles restent à demeure après la cicatrisation, des dents de

pécaris. On peut juger de l'aspect que leur donne cet « ornement », joint aux peintures noires et rouges bariolant leur torse et leur figure.

Il en est des hommes comme des bêtes de proie. Il semble, en effet, que les uns et les autres reconnaissent à première vue, à certains signes caractéristiques, à certaines nuances plus ou moins apparentes, qu'ils appartiennent à la race des maudits, comme si la confraternité du crime imprimait à tous les irréguliers une sorte de stigmatisme apparent pour eux seuls.

Car, chose étrange, les bandits du bagne guyanais sympathisèrent de prime abord avec les misérables formant l'écume des hordes amazoniennes. Et cela, au grand, étonnement des mulâtres brésiliens, qui, habitués à voir dans les Muras des ennemis implacables, étaient restés tremblants et interdits à leur aspect.

Les nomades étaient environ une centaine, armés d'arcs, de flèches, de quelques mauvais fusils, de haches et de sabres d'abatis. La plupart portaient en outre, le grand lasso de cuir dont ils se servent fort adroitement pour capturer le bétail

errant dans les savanes.

Les mulâtres, revenus de leur saisissement, entrèrent en pourparlers, en se servant de la langue générale, et servirent d'interprètes à Monsieur Louche, qui pensa tout d'abord à profiter de cette rencontre inespérée, et à se faire des Muras de redoutables auxiliaires.

Les nomades répondirent avec empressement, aux premières ouvertures, tant l'influence des hommes de race blanche est puissante même sur ces êtres profondément vicieux et dégradés.

Le forçat, suffisamment édifié sur leur genre de vie, s'empessa d'exciter leur convoitise, en leur énumérant les richesses de l'habitation des Chasseurs de caoutchouc, et en leur démontrant combien il serait facile de s'en emparer.

Les Muras prêtèrent une oreille d'autant plus attentive à ces propositions, qu'ils connaissaient bien l'opulent seringal qui depuis longtemps excitait leur ardente convoitise.

À plusieurs reprises, ils l'avaient attaqué, mais toujours sans succès, grâce au courage, de ses

défenseurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Mundouroucous, les ennemis acharnés de leur race.

Ils avaient fini par croire que le colon blanc ne pourrait jamais être vaincu par eux, et à renoncer à toute entreprise contre lui.

Mais voilà que tout à coup, des hommes de cette même race blanche s'alliaient à eux contre l'ennemi commun !

Le blanc de l'habitation était seul, avec des noirs et des Indiens, tandis que ceux-là étaient quatre.

Conduits par ces nouveaux auxiliaires, les Muras crurent qu'à leur tour ils seraient invincibles.

Le principe une fois admis, ils s'entendirent à merveille et sans discussion sur les questions de détail !

Il fut convenu que les forçats les conduiraient à l'attaque du seringal et que le fruit du pillage serait mis en commun.

Les Muras jurèrent obéissance et fidélité, les

forçats promirent leur assistance, puis les deux troupes opèrent leur fusion, et l'on fit sans plus tarder les préparatifs de l'expédition.

Comme il était urgent de dissimuler la présence d'une bande aussi nombreuse, et d'opérer rapidement, les nouveaux alliés jugèrent à propos de battre au loin la savane pour se procurer des chevaux, afin d'évoluer avec toute la célérité possible.

Cette première partie de l'expédition fut couronnée d'un plein succès. Huit jours s'écoulèrent à peine, qu'ils étaient tous pourvus de chevaux à demi-sauvages, mais que ces dompteurs par excellence eurent bientôt matés avec la proverbiale brutalité des Indiens.

Ils se rapprochèrent alors de l'habitation avec d'innombrables précautions, établirent un service d'espionnage parfaitement organisé, et attendirent avec une patience de fauve, l'instant favorable pour agir.

Charles revenait de l'expédition motivée par les déprédations du sicouriou, le serpent géant de l'Amazone. Bien loin de soupçonner cette

effrayante série d'événements, il cheminait en compagnie de l'indien Tabira, avec l'insouciance bien naturelle de l'homme qui sent autour de lui la plus complète sécurité.

Il avait, comme nous l'avons dit, quitté le second carbet depuis dix minutes environ, et se trouvait à peine à un kilomètre, quand il s'arrêta pour allumer le cigare de son compagnon.

Une vingtaine de Muras gardant les abords de l'habitation, se trouvaient espacés sur le chemin, et tapis derrière les troncs énormes des arbres de la forêt.

L'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

L'un d'eux jeta son lasso au malheureux jeune homme qui, serré au col avec une force terrible, tomba à demi-étranglé !

XIII

Pour faire parler le prisonnier. – Lueur d'espoir. – Horribles menaces. – Mutisme obstiné. – Riposte. – Le procédé du mulâtre. – Le cheval sauvage. – Simulacre d'une chasse au lasso. – Tortures. – Le cercle infernal. – Sangle brisée. – Cavalier par terre. – La brèche. – À travers la savane. – Inutile poursuite. – Nouveau Mazeppa. – Angoisses. – Évanouissement. – Passage d'une rivière. – Effet de l'eau sur la lanière de cuir. – Fureur impuissante. – Commencement de délivrance. – Un couteau. – Mort foudroyante.

On peut juger du saisissement éprouvé par Charles, quand après le long évanouissement résultant de la strangulation opérée par le lasso, il reconnut Monsieur Louche et ses sinistres compagnons.

– Eh bien ! reprit le forçat en jetant le coui ayant contenu l'eau dont il avait aspergé la face du prisonnier, est-ce que vous avez perdu l'usage de la parole ?

« Faut voir un peu à desserrer les dents... Charles ne répondit pas.

– Tiens !... vous faites l'entêté ?

« C'est bon ! Nous allons savoir qui aura raison de nous deux.

« Monsieur Louche connaît des procédés pour rendre la parole aux muets.

« ... Des procédés infailibles.

L'Hercule fit un pas et dit :

– Moi aussi, j'en ai, des moyens... si tu veux me laisser l'homme un petit moment, je me charge de le rendre aussi bavard qu'une bande de perroquets.

– À bas les pattes, balourd !

« Je les connais, tes moyens !

« Tu ne peux rien toucher sans le casser...

« Si je te laissais carte blanche, tu aurais

bientôt fait de l'étriper sans pouvoir en tirer un mot.

Pendant ce colloque, dont les expressions ne laissent à Charles aucun doute sur les intentions des bandits, un travail rapide s'opère dans son esprit.

Il inventorie d'un seul coup d'œil l'espace environnant, reconnaît avec les forçats et les mulâtres au grand complet les Muras, ses implacables ennemis.

Mais il est seul. Tabira n'est pas prisonnier comme lui. Une lueur d'espoir lui apparaît soudain, mais bien faible et bien fugitive, hélas ! Pourtant, si le Mundouroucou dont il connaît l'adresse, l'énergie et l'initiative n'a pas été égorgé par les Muras, il a suivi sa piste. Nul doute, alors qu'il ne fasse tout au monde, aidé du vaillant personnel du seringal, pour tenter sa délivrance.

La voix de Monsieur Louche l'arrache brusquement à ses réflexions.

– Vous ne voulez pas parler ?... Eh bien ! soit.

« Moi, je vais vous dire ce que je veux.

« Après ça, vous répondrez : Oui, ou vous agirez d'après mes intentions.

« C'est tout ce que je demande.

« Vous êtes riche !.. Mais, là, ce qui s'appelle ridiculement riche.

« C'est d'abord votre fortune qu'il nous faut.

Et comme Charles souriait d'un air dédaigneux, le misérable reprit d'une voix que la rage commençait à faire trembler :

– Oui !... je sais, la case est bien défendue.

« Il y a là en permanence une trentaine au moins de lascars qui nous recevraient à coups de fusil, sans compter ceux qui nous soufflèrent au nez les brimborions empoisonnés.

« C'est ça qui vous fait rire, n'est-ce pas ?

« Mais pas si bêtes !

« Nous tenons pas mal à notre peau, nous autres et nous voulons barboter tout cela sans une égratignure ; c'est pourquoi je compte sur vous pour faciliter la besogne.

« Vous allez donc nous conduire bien gentiment chez vous, comme si nous étions de vieux amis et nous introduire dans la place, après quoi, nous verrons à traiter des conditions de votre rançon.

« Mais n'essayez pas de nous tromper, car je suis homme de précaution.

« Au premier cri, au moindre geste suspect, vous êtes saigné comme un poulet.

« Voilà, mon petit Monsieur, comme vous pourrez racheter votre vie.

Pendant cette longue tirade, Charles, qui conserve un mutisme absolu, n'a pas cessé de fixer un point vague dans l'espace, comme s'il ne voyait et n'entendait rien.

Cette impassibilité méprisante exaspère enfin le bandit, qui cède à un épouvantable mouvement de colère.

Ses compagnons, non moins furieux, laissent échapper une bordée de jurons, et les Muras eux-mêmes, jusqu'alors indifférents, du moins en apparence, font entendre des clameurs

discordantes.

– Ah ! c'est comme ça, hurle le misérable.

« Mais vous ne savez donc pas tout ce que peut renfermer de haine le cœur d'un homme qui a passé trente ans de sa vie dans l'enfer du bagne !

« Sangdieu ! vous avez de tout à gogo, et nous crevons la faim...

« Vous êtes à notre merci et vous nous bravez...

« Eh bien ! je le jure, ce n'est plus seulement votre fortune qu'il nous faut.

« J'aurais pu, gorgé de tout, sinon vous laisser aller, du moins vous donner la vie sauve, à la condition de trimer pour nous.

« Mais, maintenant, je suis fou !... je vois rouge ! Il faut du sang.

« Ah ! vous ne dites rien !..

« Tonnerre !.. Il y a là-bas, avec une belle madame, des mômes qui sont à vous...

– Assez ! greudin, s'écrie Charles d'une voix de

tonnerre, en faisant un effort terrible pour briser ses liens.

– Tiens ! ça vous fait gigoter, quand on parle de la bourgeoise et des gosses, reprit le forçat en recouvrant soudain une partie de son sang-froid.

« Eh bien ! mon petit, tout ce joli monde-là sera proprement charcuté, je vous le promets, et les morceaux f...lanqués aux piraïes de la rivière.

« Après ça, nous verrons à vous faire un sort.

– Tu mens, misérable !

« Tu mens et tu as peur... car tu sais bien que ceux qui sont là-bas n'ont rien à craindre.

« Quant à m'effrayer avec tes fanfaronnades et à me faire capituler, allons donc !

« Moi !.. Devant un forçat !

– Causez toujours ! moi, ça m'amuse.

« Et maintenant, à mon tour d'agir.

« Est-ce qu'il n'y aurait pas, parmi vous, quelqu'un possédant un bout de mèche soufrée ?

« Nous allons commencer par lui griller les orteils en attendant.

« Ça nous amusera.

« Puis, nous continuerons par d'autres exercices... Vous verrez, vous autres, comme ça sera drôle !

« Enfin, s'il fait toujours le malin, nous le donnerons à boulotter tout vif aux fourmis manioc.

Un des mulâtres se détacha du groupe, et s'en vint dire à Monsieur Louche en patois cayennais :

– Écoute, compère, si tu veux bien amuser tout le monde et briser la volonté du seringueiro, laisse-moi faire.

« Je me charge de tout.

– À la condition de ne pas l'endommager.

– Ne crains rien.

– Fais donc comme tu l'entendras.

Le mulâtre, ravi de cette condescendance, appela un de ses camarades et prononça quelques mots en portugais.

L'autre partit au galop et revint au bout de sept ou huit minutes, en amenant, non sans peine, un

cheval superbe, dont les efforts désordonnés se trouvaient en partie maîtrisés par un tord-nez affreusement serré.

– *Esta bom*, fit le bourreau amateur.

– Que veux tu donc faire ? demanda Monsieur Louche.

– Simplement lui donner à dresser ce cheval que nul parmi nous n’a pu encore dompter.

Ces paroles prononcées en patois, et aussitôt traduites en langue générale, firent pousser aux Muras un long hurlement de joie.

Le mode de dressage devait être terrible pour exciter ainsi l’hilarité de tous ces misérables.

Le cheval, effrayé par les cris, essaya de ruer et de se cabrer ;

Deux lassos, envoyés avec une habileté inouïe, vinrent au même instant s’enrouler à ses jambes de devant et à celles de derrière et paralysèrent aussitôt tous ses mouvements.

Réduit à l’impuissance, mais non dompté, il reste immobile, rigide et tremblant de tous ses membres.

Pendant ce temps, les Muras, probablement édifiés sur la scène qui va suivre, courent à leurs montures, les enfourchent en un moment, reviennent au galop, et forment un large cercle en brandissant leurs lassos.

Le mulâtre fait signe à L'Hercule dont il connaît la colossale vigueur et lui dit de hisser le prisonnier sur l'échine du poulain. L'Hercule saisit Charles comme un enfant, l'allonge sur le dos de l'animal, la tête le long de l'encolure, les jambes légèrement écartées sur les reins et sur la croupe.

Pendant qu'il le maintient dans cette position, les autres mulâtres l'attachent solidement, avec des lassos, par une série de tours qui enserrent étroitement le corps de l'homme et celui de la bête.

Les Muras élargissent aussitôt leur cercle, et se dispersent dans la savane, de façon à laisser environ vingt mètres d'intervalle entre chacun d'eux.

Pendant qu'ils opèrent cette manœuvre dont l'exécution demande quelques minutes, Monsieur

Louche interpelle de nouveau le Brésilien :

– Tu me garantis au moins que cet enragé poulain ne va pas s'échapper ?

– Ce serait la première fois, compère ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous jouons à ce jeu.

« Sois tranquille ; encore une fois, je réponds de tout, et après une heure de course, je te garantis que l'homme et le cheval seront domptés.

– Eh bien ! vas-y donc.

Le mulâtre vérifie le système d'amarrage ; puis, satisfait de son examen, se baisse rapidement, tranche de deux coups de couteau les lassos attachant les quatre pieds du cheval et le débarrasse d'un troisième coup de la corde formant le tord-nez.

Cette triple opération n'a pas duré plus de trois secondes.

Le poulain, se sentant libre, demeure un moment immobile, aspire une large bouffée d'air, pousse un hennissement sonore et va s'élancer.

Mais, sentant sur son dos le corps du

malheureux jeune homme qui n'a pas jugé à propos d'honorer ses bourreaux d'un geste ni d'un regard, il tourne brusquement la tête de son côté, et essaie de le mordre.

Un Brésilien, qui tient à la main une longue branche d'aouara hérissée d'épines, lui en sangle vigoureusement la croupe.

Affolé, furieux, le noble animal se dresse presque debout sur les pieds de derrière, balaie le sol de sa queue, s'avance de quelques pas dans la position d'un cheval héraldique, retombe brusquement sur ses pieds de devant, lance coup sur coup deux ou trois ruades et s'élançe à fond de train.

En dépit de sa vigueur et de son énergie, Charles, affreusement secoué par ces réactions désordonnées, ne peut retenir une plainte étouffée, aussitôt couverte par les hurlements des bandits.

Les mulâtres, aussi intrépides cavaliers que les Gauchos de la Pampa Argentine, veulent prendre part à la fête, et courent à leurs chevaux. Les quatre forçats, vivement intéressés par les

préliminaires de ce divertissement inhumain, se tiennent en groupe au milieu du cercle immense formé par les Muras.

Le poulain, de plus en plus excité, voyant l'espace libre devant lui, galope en ligne droite pendant quelques minutes. Mais tout à coup, voyant à l'extrémité de la plaine un cavalier accourir sur lui, il se cabre, fait tête en queue et s'élançe dans la direction opposée.

Là encore il aperçoit un nouveau cavalier brandissant ce terrible lasso dont son encolure tuméfiée conserve encore la douloureuse empreinte.

Il bondit successivement dans trois ou quatre directions, et voit toujours apparaître inopinément, comme des fantômes, des cavaliers qui l'épouvantent par leurs gestes et leurs cris.

Reconnaissant enfin l'inutilité de ses efforts, renonçant pour l'instant à essayer de briser ce cercle mouvant, il court circulairement comme un cheval de manège, puis, les flancs battants, la bouche frangée d'écume, il revient au centre, gratte la terre de son sabot, hennit furieusement,

et essaie de mordre une seconde fois, mais sans y parvenir, le fardeau humain dont il ne peut se débarrasser.

Mais alors, arrivent à fond de train les mulâtres en poussant des cris discordants, et en faisant siffler, eux aussi, leurs lasso au-dessus de leur tête.

Les ruades et ses bonds deviennent absolument désordonnés.

Charles, incapable d'un seul mouvement, brûlé par les rayons du soleil qui tombent d'aplomb sur sa figure, le corps affreusement comprimé par les liens, brisé par les folles réactions de l'animal, le cerveau congestionné, sent peu à peu ses forces l'abandonner.

Chaque secousse de la bête affolée imprime à son organisme de telles tortures, qu'il en arrive à souhaiter de la voir s'abattre et d'être broyé par le choc ?

Cependant, la brusque intervention des mulâtres rend la course encore plus enragée que tout à l'heure.

Le cheval, se sentant poursuivi, reprend la ligne droite comme s'il voulait de nouveau tenter de franchir ce cercle formé par les Muras.

En effet, l'épouvante causée par ces nouveaux ennemis galopant après lui, semble plus forte que l'appréhension ressentie tout à l'heure à l'aspect des Peaux-Rouges lui barrant individuellement la route.

Le premier Mura qu'il rencontre fait tourner son lasso. Le cheval qui connaît si bien la lanière qui l'a jadis capturé, baisse brusquement la tête entre ses jambes de devant, pour éviter le nœud coulant, et s'élanche comme une flèche.

La ligne est franchie.

Mais l'Indien se met à galoper à ses côtés, épiant le moment où il relèvera forcément la tête.

Le poulain, n'entendant pas le sifflement caractéristique du lasso, croit tout danger écarté. Il redresse bientôt la fière ligne de son encolure, et pousse un hennissement de triomphe.

Mais, alors, le lasso échappe à la main infallible du chasseur qui le fait tourbillonner, et

vient tomber, avec une précision inouïe, juste au point d'insertion du col et de la bête.

La monture du Mura, admirablement dressée à cet exercice, s'arrête aussitôt, pendant que le cavalier serre vigoureusement les cuisses, pour ne pas être renversé au moment où le poulain, à demi étranglé par le nœud coulant, s'arrête à son tour.

Les sauvages cavaliers n'ont pas de selle. Ils montent à nu leurs bêtes avec infiniment d'adresse et attachent à une sangle formée d'une tresse végétale leurs étriers de bois soutenus par des étrivières de cordes.

La sangle dont la solidité offre toutes les garanties possibles sert également à maintenir l'extrémité du lasso. C'est, en somme, le système mexicain, avec cette différence, toutefois, que, chez ce dernier, le lasso est adhérent à la selle.

Le mulâtre avait dit à Monsieur Louche au moment des préliminaires de ce barbare exercice :

– Sois tranquille, je réponds de tout.

Il comptait sans un incident bien futile en apparence et, paraît-il, excessivement rare, à en juger par cette affirmation.

Au moment précis où le lasso le coiffa, le poulain fit un effort si furieux que la sangle du cheval monté par le Mura se rompit net. Telle fut, en outre, l'intensité de la réaction produite par cette rupture, que le cheval et le cavalier roulèrent brutalement sur le sol.

Le sauvage étalon apercevant une brèche, s'y lance éperdu, la franchit en un clin d'œil, et disparaît à travers les prairies avec la rapidité d'un météore.

En vain les Muras les plus rapprochés bondissent à sa poursuite avec le groupe des mulâtres furieux et désappointés. Le cheval, fou de terreur, gagne une telle avance, que toute poursuite devient présentement impossible.

Bientôt le bruit de sa course trouble seul la morne solitude. Charles, brisé par la souffrance, aveuglé par le soleil dont il ne peut éviter

l'ardente flamme, assourdi, congestionné par le sang qui afflue à son cerveau, mais ayant vaguement encore conscience de son état, comprend qu'il vient d'échapper à ses ennemis grâce à un accident dont il ignore la nature ?

Peu lui importe, d'ailleurs, car sa position n'en est pas moins épouvantable.

Que va-t-il se passer quand l'animal, toujours éperdu au contact de son fardeau humain, s'abattra sur le sol, enfin à bout de souffle et de vigueur ?

Il semble au malheureux jeune homme que les dernières étincelles de sa raison s'éteignent à cette effroyable pensée. Il se voit vivant encore, attaché au cadavre du cheval, avec cette alternative de mourir lentement de soif et de faim, ou d'être disséqué tout vif par les mandibules avides des redoutables insectes de la prairie.

Il perd bientôt toute notion des objets qui l'entourent ; l'horreur de sa position finit par lui échapper, il s'évanouit.

Après un temps fort long sans doute, une sensation de fraîcheur le rappelle à la vie. Il sent l'eau baigner son corps, emplir sa bouche ainsi que ses yeux et ronfler à ses oreilles avec ce bruit caractéristique bien connu des plongeurs.

Sous peine d'être asphyxié, il relève la tête, et voit le cheval nager avec ardeur au milieu d'un cours d'eau assez large, en raison du temps employé à le franchir.

Puis, est-ce une illusion ? Il lui semble que ses liens ne l'étreignent plus aussi étroitement.

Plus de doute ! Le contact prolongé de l'eau amollit et distend le cuir du lasso. Il peut faire agir un de ses bras, lentement d'abord et avec d'extrêmes difficultés.

Peu à peu, le lasso, devenant de plus en plus souple, il finit par retirer sa main droite, collée à son flanc, et à la faire glisser, non sans des efforts inouïs, en dehors des liens formant autour de lui une spirale en apparence irréductible.

Le cheval prend pied sur la rive opposée, se secoue brusquement, puis, effrayé de nouveau par

les mouvements de l'homme, recommence à travers la plaine sa course éperdue.

Mais ce bain involontaire a rafraîchi le jeune homme, et lui a donné une nouvelle vigueur. Bien que sa situation soit toujours affreuse, il ose entrevoir la pensée de la délivrance et cherche dans son cerveau, fertile en expédients, les moyens de la réaliser.

La perception des objets extérieurs lui arrive aussitôt avec une singulière netteté. Il se rappelle tous les événements tragiques accomplis depuis l'embuscade dans laquelle il succomba, l'aspect inattendu des forçats qu'il croyait encore sur l'îlot, et la présence plus étrange encore des Muras, ses implacables ennemis.

Il comprend quel péril mortel menace les siens, si, comme il est trop facile de le prévoir, hélas ! les bandits et leurs sauvages auxiliaires entreprennent le siège de l'habitation.

Et il se trouve là, impuissant et désarmé, attaché à l'échine d'un étalon sauvage, le corps brisé, sans pouvoir voler à leur secours, improviser la défense, réaliser l'impossible pour

les sauver, ou périr avec eux !

À cette pensée, une colère terrible envahit tout son être. Il veut à tout prix recouvrer sa liberté, courir là-bas où l'appellent à la fois l'amour et la vengeance.

Il se tord sous ses liens, s'arc-boute, s'agite, essaie d'échapper aux lanières qui l'étreignent, sans s'occuper de sa chair qui saigne sur ses membres engourdis, ou du vertige qui le menace à chaque instant d'une défaillance mortelle.

Cet énergique effort lui permet de dégager sa main gauche.

Il attend patiemment quelques minutes pour laisser le sang circuler librement aux extrémités comme paralysées par cette pression si rude et si prolongée.

Puis, un cri de joie lui échappe, en se voyant dégagé jusqu'aux épaules. Il peut alors, se retourner à demi, sous ses liens devenus plus lâches depuis qu'ils n'étreignent plus qu'une partie de son corps.

Le voilà à plat ventre sur le cheval, cramponné

des deux mains à son encolure.

L'animal, brisé par cette course enragée, commence à manifester les symptômes d'une extrême lassitude. Son flanc bat convulsivement, et la respiration s'échappe de ses naseaux en ronflements rauques et saccadés.

Charles attendra-t-il qu'il tombe à bout de souffle et de vigueur ?

Non ! car les derniers spasmes de son agonie peuvent être terribles. Il serait infailliblement brisé.

Il se rappelle enfin qu'il porte habituellement dans la poche de son pantalon, un couteau solide, à manche de corne, pourvu d'une petite scie et d'un poinçon.

Il tâte sa poche, et reconnaît avec une joie indicible que l'instrument est toujours à sa place.

Un projet audacieux vient de germer dans son esprit.

Il reconnaît tout d'abord qu'il ne peut, pendant une course aussi rapide, se laisser glisser à terre, étant donné l'état d'engourdissement dans lequel

se trouvent ses jambes. En outre, sa position est telle, qu'il lui est presque impossible d'atteindre, avec sa main armée du couteau, la partie du lasso qui attache ses pieds à la croupe de l'animal.

– Puisqu'il en est ainsi, murmure-t-il à voix basse, il me faut arrêter tout net cette damnée bête.

« Et pour cela, je n'ai qu'un moyen...

Il ouvre alors son couteau, se cramponne de la main gauche à la crinière, guette attentivement l'instant où le cheval sera forcé de ralentir son allure en traversant les hautes herbes ou les fondrières.

Ce moment ne se fait pas attendre.

L'animal s'engage bientôt à travers des buissons nains à branches emmêlées, annonçant l'approche de la forêt. Craignant de s'empêtrer, il s'avance par petits bonds raccourcis et irréguliers.

Charles applique alors la pointe de son couteau juste au niveau de la première vertèbre cervicale, c'est-à-dire au point où la tête vient

s'insérer sur la colonne vertébrale.

Puis, il enfonce d'un seul coup de lame jusqu'au manche.

La moelle épinière est tranchée du coup.

Le cheval, frappé à l'organe essentiel de la vie, s'abat lourdement, sans faire un mouvement, comme s'il venait d'être décapité.

XIV

Aux prises avec la faim. – Viande crue. – Dégoût. – Régal de singe. – Reliefs d'un festin de jaguars. – La nuit sur un arbre. – Comment on fait du feu, dans la forêt. – Filet de cheval. – En retraite. – Menaces qui pourraient être prises pour une fanfaronnade. – Exploits d'un « blanc passé Indien ». – Difficultés pour se diriger en forêt. – Usage des feuilles et de la tige de l'ananas sauvage. – De la ficelle. – L'arc indien. – Armement primitif, mais redoutable. – Plus de souliers. – Charles va attaquer à son tour. – Les chasseurs d'homme. – À bout de piste. – Première flèche.

Charles, enfin débarrassé du cheval affolé, put s'asseoir un moment et rappeler, par d'énergiques frictions, la circulation du sang dans ses jambes engourdis.

En dépit de sa prodigieuse vigueur, il se sent brisé. Avec quel bonheur il s'étendrait sur le sol, et goûterait, en dépit de la dureté de cette couche, un sommeil réparateur !

Mais des préoccupations poignantes l'empêchent, hélas ! de penser au repos.

En outre, comme il n'a rien mangé depuis le matin, la faim le tourmente avec une intensité cruelle. Il y a bien le cadavre du cheval, mais il ne possède pas les moyens de faire du feu. Son briquet, le trésor du voyageur équinoxial, lui a échappé lors de la brutale agression dont il a été victime.

Quels que soient les tiraillements éprouvés par son estomac, il ne peut se décider à manger toute crue cette chair qui lui inspire une insurmontable répugnance.

Il trouve par bonheur quelques pieds d'ananas sauvages dont les fruits lui procurent, à défaut d'un aliment substantiel, du moins de quoi apaiser pour un instant la faim, et surtout la soif qui le dévore.

Sa position lui apparaît alors dans toute son horreur. Non seulement il se trouve seul, sans armes, en un lieu absolument sauvage et fort éloigné de l'habitation ; mais encore la nuit arrive, cette nuit mystérieuse, peuplée de fauves et de reptiles, cette solitude poignante de la Forêt-Vierge, qui donne le frisson au plus intrépide, quand il est seul, submergé pour ainsi dire dans cet océan de ténèbres.

De plus, il a trop l'expérience des hommes et des choses de ce pays qu'il habite depuis l'enfance, pour ignorer que ses ennemis ne vont pas renoncer à sa poursuite.

Eux aussi, savent suivre une piste, quelque imperceptible qu'elle soit, à plus forte raison celle d'un animal de grande taille, d'un cheval, surtout quand il est pesamment chargé.

En toute autre circonstance, il se ferait un jeu d'échapper aux mulâtres aussi bien qu'aux Indiens, malgré leur incomparable habileté. Ne possède-t-il pas une endurance à la fatigue encore supérieure à la leur, et le séjour constant au milieu des grands bois ne lui a-t-il pas permis

d'acquérir toutes les ruses des sauvages.

Mais la fuite l'éloignera fatalement de l'habitation. Et il veut la rejoindre au plus tôt, dût-il pour cela courir au devant d'un péril mortel.

Enfin, l'essentiel est, pour l'instant, de s'arranger pour passer la nuit de la façon la moins incommode et la moins périlleuse. Il lui est impossible de penser à rester près du cheval. L'odeur de la chair fraîche attirera indubitablement les jaguars du voisinage qui, devenus plus braves la nuit, pourraient très bien l'attaquer et le dévorer.

Il lui est interdit, pour le même motif, d'en emporter un morceau pour son repas du lendemain. Il se borne, dans un motif de prévoyance en quelque sorte inconsciente, de retirer la partie encore intacte du lasso et de l'enrouler autour de son corps.

Puis, il se dirige vers la forêt, dans laquelle il s'enfonce rapidement, après s'être approvisionné de quelques ananas.

Mais bientôt une réflexion l'arrête. À quoi bon camper sous les végétaux géants, et rester exposé sans feu à la rencontre possible des animaux qui rôdent, la nuit, en quête de nourriture.

Ne vaut-il pas mieux rester à la limite de la vieille futaie et tenter de se hisser sur un arbre ? Sous le couvert impénétrable au soleil, il ne trouvera pas ces lianes qui l'aideront dans son ascension, comme les haubans d'un mât, tandis qu'elles s'échevèlent à profusion sur les branches des arbres avoisinant la savane.

Il jette bientôt son dévolu sur un splendide *Lecythis Grandiflora*, connu des indigènes sous le nom de *Canari Macaque*, ou marmite de singe, à cause de la forme de son fruit ligneux, pourvu d'un couvercle et renfermant des amandes dont les singes sont très friands.

Le tronc énorme, que quatre hommes ne pourraient entourer de leurs bras, défie toute tentative d'escalade de la part des félins. En outre, ses branches se divisent en une vaste couronne, de façon à permettre au fugitif de s'installer tant bien que mal.

Il s'enlève en gymnaste consommé, malgré la fatigue écrasante qui sert d'épilogue aux événements de cette néfaste journée, gagne le point où les branches divergent latéralement, se met à califourchon sur l'une d'elles, et s'attache sous les bras avec le lasso, de façon à reposer le long du tronc ses reins et ses épaules comme sur le dossier d'un fauteuil.

À peine si ces préparatifs sommaires sont terminés, qu'il s'endort heureusement d'un sommeil de plomb. Ni la musique infernale expectorée bientôt par les singes hurleurs, ni les grognements sourds des pécaris, ni les bramements des cerfs, ni les cris rauques et étouffés des jaguars, ne peuvent l'arracher à cette espèce de catalepsie.

Il s'éveille à grand' peine une demi-heure environ avant l'aube. Bien que son corps soit moulu, après une station ainsi incommode, succédant à la terrible chevauchée de la veille, il se trouve le cerveau calme, reposé, presque rasséréné.

Malheureusement, les tortures de la faim se

font sentir avec une intensité toujours croissante.

Il avise, aux premières lueurs du jour, quelques fruits de l'arbre sur lequel il a trouvé un refuge, et dit en aparté :

– Puisque j'ai dormi comme les singes, je puis bien déjeuner comme eux.

Sans perdre de temps, il décolle avec son couteau l'opercule qui couvre les vases ligneux, en extrait les amandes, les croque avidement, absorbe en guise de boisson les ananas qui lui restent et reprend :

– Maintenant, allons voir ce qui reste du cheval, et tâchons d'accommoder un repas plus substantiel.

Il s'affale lestement sur le sol, en se laissant glisser le long d'une liane, et se dirige vers le cadavre de l'animal.

Ses prévisions ne l'ont pas trompé. Les jaguars ont fait la curée. Ils ont par bonheur laissé intacte la langue et les filets, plus difficiles à arracher. Le reste a été à peu près complètement dévoré.

C'est plus que n'espérait Charles.

Un novice se serait empressé d'extraire ces morceaux et de s'enfuir au plus profond de la forêt pour les faire cuire et en manger à l'aise.

Avant de prendre ce parti, Charles veut savoir s'il est ou non poursuivi. Il est essentiel, pour cela, de demeurer non loin de l'endroit où le cheval s'est abattu, afin d'apercevoir, en restant bien dissimulé sous le couvert, ses ennemis au moment où ils arriveront au bout de la piste.

Il enlève alors la langue et les filets, mais en les lacérant avec la pointe de son couteau, de façon à simuler les empreintes de griffes, remet en place autour du cadavre mutilé un bout de lasso, le lacère de la même façon, déchire ensuite quelques lambeaux de sa chemise, les souille de sang et les colle à la lanière de cuir.

– Le procédé est bien naïf, dit-il en procédant avec un calme superbe à ces différentes opérations, mais il ne faut rien négliger.

« S'ils sont pressés, ils croiront de bonne foi que les jaguars m'ont dévoré, et ne pousseront

pas plus loin leurs recherches.

« Dans tous les cas, quelque diligence qu'ils fassent, ils ne peuvent pas être ici avant une heure au moins, car j'ai dû prendre une avance considérable.

« Il s'agit maintenant de se procurer du feu.

S'il eût possédé son briquet avec sa mèche, la chose eût été facile. À défaut de briquet, un simple silex et le dos de son couteau eussent produit le même résultat. Malheureusement, le silex ou les quartz, fort abondants sur certains points, manquent absolument dans d'autres.

Il faut donc revenir au procédé primitif, qui consiste à obtenir du feu par le frottement de deux morceaux de bois.

En principe, cette manœuvre semble assez facile pour qui ne l'a pas pratiquée, et beaucoup de gens, confiants dans les récits de certains voyageurs, croient de bonne foi qu'une friction intense fait jaillir la flamme de deux bûches.

Qu'ils en essayent, et ils verront qu'après des efforts inouïs, ils auront réussi à échauffer

beaucoup plus leur corps que les morceaux de bois.

Charles, en homme qui connaît la valeur du temps, avise un de ces superbes *Fromagers*¹ que l'on trouve à peu près partout dans les forêts équinoxiales. Il recueille aussi vite qu'il peut plusieurs poignées du duvet soyeux entourant les graines enfermées dans des capsules servant d'enveloppes externes.

Ce duvet, excessivement inflammable, employé, avons-nous dit précédemment, à garnir les flèches des sarbacanes, sert également d'amadou aux nomades qui en emportent toujours une provision dans une petitealebasse bien close.

Comme le bois sec ne manque pas à la lisière de la forêt, il en ramasse ensuite une partie considérable, en donnant la préférence aux essences résineuses, édifie un petit bûcher, puis se dirige en courant vers des touffes de *gynerium*

¹ Le *Bombax ventricosa* des naturalistes. Il doit son nom vulgaire de *Fromager* à la nature de son bois blanc, tendre, poreux, au point qu'on a pu le comparer à du fromage sec.

qui croissent abondamment dans la prairie.

Il coupe une douzaine de belles tiges, connues des Indiens de l'Amazone sous le nom de *Canna brava*, et dont il font leurs flèches.

Une seule chose lui manque encore, mais bien plus facile à trouver que tout le reste : c'est un vulgaire morceau de bois dur. Il n'a que l'embarras du choix.

Après avoir proprement écorcé cette bûche sur un point large comme la main, il l'entaille avec son couteau, entasse sur la solution de continuité une poignée de duvet de fromager, passe au milieu de la houppe soyeuse l'extrémité d'une tige de roseau, la met immédiatement en contact avec la bûche et la maintient verticalement. Saisissant alors la tige entre le plat de ses deux mains, il lui imprime un rapide mouvement circulaire pendant trois ou quatre minutes.

Bientôt une légère odeur de roussi se répand dans l'atmosphère, puis, brusquement, le duvet s'enflamme.

Charles jette brusquement son roseau,

éparpille à la hâte sur le duvet quelques brindilles, active la combustion par son souffle, les enflamme à son tour et les fait glisser sans plus tarder sur son bûcher.

C'est tout. Voilà qui est élémentaire, n'est-ce pas ? Eh bien ! avouons entre nous, qu'un Européen fraîchement débarqué, fût-il docteur es sciences, en eût difficilement fait autant.

Charles a la patience d'attendre que le bûcher soit réduit en charbons, ce qui est l'affaire d'un quart d'heure, puis, il s'empresse de déposer sur la couche brûlante le filet tout entier ainsi que la langue.

Qui sait quand il aura l'occasion de faire une autre fois la cuisine !

Quand tout est à peu près cuit, il éteint le feu avec de la terre, recouvre les débris avec des herbes sèches et des branches mortes, de façon à restituer au terrain sa configuration habituelle, puis, il se retire sous bois, pour se rassasier à l'aise, tout en surveillant la savane par une éclaircie.

Ses prévisions, hélas ! ne l'ont pas trompé. Une heure s'est à peine écoulée, qu'il aperçoit au loin, dans les hautes herbes, quelques points noirs qui grossissent rapidement.

Plus de doute, ce sont ses ennemis qui accourent, collés à sa piste comme des limiers.

Ils arrivent bientôt près du cheval, et en examinent attentivement les débris, en hommes désireux de n'omettre aucun détail, même futile en apparence.

C'est alors que Charles put s'applaudir des précautions minutieuses dont il a eu la patience de s'entourer, et surtout d'avoir attendu impassiblement les événements pour acquérir une certitude, quelque cruelle qu'elle fût.

Ses ennemis sont au nombre de huit. Deux mulâtres et six Muras, bien reconnaissables aux peintures recouvrant des torsos presque entièrement nus.

– Allons, se dit le jeune homme, en retraite !

« Il me faut fuir à travers bois.

« Je vais gagner une demi-heure d'avance,

peut-être plus, avant qu'ils n'aient trouvé ma piste, et qu'ils ne se soient résolus à abandonner leurs chevaux.

« Car ils ne pourront me poursuivre qu'à pied.

« La haine de pareils bandits est vraiment implacable !

« Eh bien ! soit... Puisqu'ils ne désarment pas, à mon tour d'agir.

« J'ai répugné jusqu'à ce jour à verser le sang... J'ai été clément.

« Mais aujourd'hui, c'en est trop !...

« S'ils font la folie de me donner la chasse plus longtemps, je le jure, pas un ne sortira vivant de la forêt.

À ces mots, il ramasse le faisceau de tiges de roseaux, se glisse sans bruit derrière les arbres et disparaît au plus épais du taillis.

Pour qui ne connaît pas le Chasseur de caoutchouc, ces paroles d'un homme isolé possédant pour toute arme un couteau de poche,

cette menace lancée à de véritables sauvages bien armés, rompus à toutes les ruses de la vie des grands bois, pourrait être à bon droit regardée comme une vulgaire fanfaronnade.

Il semble, en effet, que l'homme perdu dans cette immense solitude, privé de moyens de défense, manquant d'approvisionnements, n'ayant même pas le « vade mecum » indispensable du voyageur équinoxial, la boussole, ne doive avoir d'autre souci que celui d'assurer sa direction et de pourvoir aux exigences matérielles du moment. a

La poursuite de ce double but n'est-elle pas déjà susceptible, à elle seule, d'offrir au plus brave et au plus expérimenté des obstacles presque insurmontables.

Mais Charles n'est pas, à beaucoup près, un homme ordinaire.

Élevé à la rude école de l'adversité, habitué dès l'enfance à évoluer à travers les difficultés et les périls de toute sorte, rompu aux fatigues et aux hasards de la vie du colon d'avant-garde, instruit par ses sauvages précepteurs à tirer parti

de tout, connaissant à fond les dangers, les ressources et les mystères de la forêt, inaccessible à la crainte, il est, suivant l'expression consacrée par les indigènes, depuis longtemps « passé Indien ».

Les Peaux-Rouges et les mulâtres qui le poursuivent ont donc trouvé un adversaire avec lequel ils doivent compter.

Charles s'est rapidement orienté. Le lieu où il se trouve lui est totalement inconnu, mais qu'importe ! Le soleil lui a fourni premièrement de précieuses indications relativement à la position approximative de l'habitation.

Maintenant qu'il est sous la voûte épaisse de feuillages imperméables à ses rayons, il a conservé, chose excessivement rare pour un Européen, le sentiment de cette direction. C'est là un précieux privilège réservé presque exclusivement à l'Indien, qui, grâce à une sorte d'instinct, comparable seulement à celui du fauve, sait avancer en ligne droite, sans point de repère, sans indication apparente de la voie à suivre.

Imaginez un voyageur marchant au milieu du brouillard ou des ténèbres d'une nuit sans étoiles, et réussissant, dans un pays qu'il ne connaît pas, à réaliser ce tour de force consistant à s'avancer en ligne droite sans obliquer, sans arriver à décrire ce cercle fatal dont il est si difficile de sortir.

Tel l'Indien dans la forêt immense dont les arbres se succèdent sans interruption, interceptant à la fois la vue de l'horizon et celle des astres.

Charles, ignorant encore si ses ennemis vont continuer la poursuite, s'avance rapidement, sans se préoccuper d'effacer les traces de ses pas. L'essentiel est pour lui de gagner de l'avance, tout en suivant sa direction.

Comme il n'a pas d'armes, il saura bien profiter de ce répit pour confectionner, tout en marchant, des engins de défense qui, dans ses mains, deviendront des plus redoutables.

Il avise tout d'abord quelques pieds d'ananas sauvages dont il coupe la tige et les feuilles. Il froisse violemment entre ses mains ces tiges et ces feuilles, de façon à désorganiser la substance

qui les compose.

Alors apparaissent des fibres déliées, fort tenaces, analogues aux fils de l'aloès, et qui se trouvent incorporées à cette substance. Il a la patience de les isoler un à un, et de les tirer de cette espèce de gaine.

Quand il en a obtenu une provision jugée suffisante pour l'usage mystérieux auquel il les destine, il s'empresse de tresser, d'après le procédé indien, une fine cordelette qu'il enroule, comme une ligne, autour d'un petit morceau de bois.

Cela fait, il cherche, parmi les plus jeunes représentants de la famille des palmiers : conanas, waïes, caumous, aouaras, pataouas, ou maripas, quelques sujets à sa convenance. Il choisit ceux dont les feuilles, ou plutôt dont la nervure médiane garnie de folioles sont les plus dures, et donne la préférence à l'aouara.

On sait que cette nervure médiane des monocotylédones, atteignant chez les sujets âgés des dimensions parfois considérables, est excessivement résistante ; mais elle se fend assez

facilement. Il n'est personne qui n'ait vu des cannes dites de palmier, d'une belle couleur brune, presque noire, lisses comme de l'ébène dont elles ont la dureté. C'est le pétiole de la feuille de jeunes palmistes.

Charles en tronçonne à la hâte une douzaine de morceaux longs d'environ trente centimètres, les fend dans les trois quarts de leur longueur, les aplatit, les termine en une pointe aiguë et finalement taille sur une des tranches plusieurs crans en forme de dents de scie.

Après les avoir examinés un à un, s'être assuré qu'ils sont aussi souples, que résistants, ne portent pas trace d'éclats, il les réunit en faisceau avec une lanière d'écorce, et les serre précieusement entre les plis de sa ceinture.

Ces différentes opérations n'ont pas duré moins de trois heures.

Elles eussent été singulièrement abrégés sans les difficultés presque incessantes de la marche à travers la forêt. Bien que les grands bois soient loin de présenter ce fouillis de végétaux¹ si cher à

¹ C'est seulement au bord des clairières, des rivières ou des

l'imagination des artistes européens, le voyageur a besoin d'une attention presque continue. Le sol, jonché de branches mortes, est souvent d'un accès difficile. Très fréquemment, des arbres énormes, frappés par la foudre ou croulant de vétusté, se sont abattus, entraînant leurs voisins dans leur chute. Il faut contourner cet abatis naturel formant une clairière envahie par les lianes, et une folle profusion de végétaux d'une autre essence.

Parfois, c'est un tronc monstrueux, couché seul, que le voyageur trouve sur son chemin. Il doit, avant de le franchir, s'assurer qu'il est assez résistant pour supporter son poids, car, il peut s'effriter, tomber en poussière, et l'homme se trouve au milieu d'un clan répugnant de serpents, de fourmis géantes, d'araignées-crabes ou de scolopendres qui affectionnent particulièrement un pareil réceptacle.

terrains découverts, que la végétation des forêts devient aussi exubérante, et où l'on trouve ces lianes inextricables, ces fleurs éblouissantes. Mais la forêt vierge proprement dite, composée exclusivement d'arbres immenses ayant étouffé tous les autres végétaux, n'offre pas de fourrés épais.

Enfin, comme tous ces arbres, très irrégulièrement espacés, se trouvent épars au hasard, tantôt clairsemés, tantôt rapprochés, il faut évoluer entre les troncs, comme à travers un immense jeu de quilles, sous peine de se cogner à chaque instant contre les arcbutants naturels qui les soutiennent à la base, et que l'on nomme des « arcabas ».

La température commence à devenir accablante. Mais Charles, habitué depuis son jeune âge à cette chaleur humide que ne rafraîchit aucune brise, et rappelant assez bien celle des serres chaudes, conserve son même pas allongé familier aux Indiens.

Il poursuit activement ses préparatifs, sans paraître négliger les plus infimes détails de ce travail mystérieux sur lequel se concentre toute son attention.

Il retire alors une des tiges de gynérium qu'il porte en bandoulière attachées en faisceau, prend une pointe façonnée tout à l'heure avec la nervure d'aouara, et l'ajuste à une des extrémités de cette tige.

Trois ou quatre tours de ficelle d'ananas suffisent à maintenir l'une à l'autre les deux parties, et voici une flèche.

Ce n'est en apparence qu'un primitif et fragile instrument de bois et de roseau ; pourtant, les Indiens l'emploient, non sans succès, contre le tapir et le jaguar lui-même.

Une heure à peine suffit à Charles pour garnir ainsi douze flèches.

Reste à réaliser l'importante question de l'arc, l'arme muette et implacable que le Peau-Rouge préfère, avec sa sarbacane, au meilleur fusil.

L'arc indien est ordinairement fabriqué avec le cœur du bois de lettre (*Amaoua Guyanensis*) appelé aussi vulgairement, mais improprement, bois de fer.

C'est un bois d'une dureté sans pareille, qui émousse les meilleurs instruments, et à ce point pesant qu'un décimètre cube atteint le poids de 1 kilogramme 049.

La variété la plus estimée est le *lettre moucheté*, d'une belle couleur brunâtre tachetée

de jaune. Les Peaux-Rouges ont un procédé au moins original pour affecter ce bois à sa destination.

Comme le cœur, à peu près indestructible, est entouré d'un aubier très épais et très résistant, ils choisissent exclusivement les arbres tombés de vétusté, dont l'aubier a été enlevées par les termites.

Le cœur, malgré sa proverbiale dureté, se divise assez bien dans le sens longitudinal. Une fois qu'il a été fendu à coups de hache, l'Indien donne au morceau les dimensions et la forme d'un arc, en l'usant avec une patience infinie, à l'aide des défenses du patira (*Dycotiles torquatus*).

Il n'est pas de carbet sous lequel on ne trouve des mâchoires inférieures de ces animaux, coupées au niveau de la branche montante. C'est le rabot servant à fabriquer le grand arc en bois de lettre¹.

¹ Les dimensions de l'arc indien atteignent deux mètres et au-delà. J'en ai apporté deux qui m'ont été donnés par Wempi, un galibi de la Guyane Hollandaise, et qui sont d'admirables spécimens de cet art primitif.

Les matériaux ne manquent pas, mais Charles ne possède ni le temps ni les moyens d'appliquer un pareil procédé qui lui procurerait une arme incomparable.

Il doit se contenter d'une simple pousse de cèdre noir, bien droite, bien lisse, et aussi flexible que résistante. Il n'a plus qu'à lui adapter le reste de sa ficelle d'ananas, pour posséder enfin un arc primitif, mais susceptible de devenir très redoutable entre des mains exercées.

Alors, pour la première fois seulement depuis le matin, il s'arrête, redresse sa haute taille, lance un regard intrépide sur les sombres massifs de la forêt, et semble dire : « Je suis prêt ».

Une dernière précaution lui reste pourtant à prendre.

Il a jusqu'alors marché sans s'occuper des traces plus ou moins visibles laissées sur le sol par ses lourdes chaussures de cuir.

Peut-être même cette apparente négligence a-t-elle été volontaire.

Mais maintenant qu'il est préparé à combattre

un ennemi si supérieur en nombre, il veut reprendre tous ses avantages, et arriver à le surprendre.

Il enlève ses souliers, les cache dans le tronc d'un arbre creux resté debout, et les remplace par une chaussure dont se servent les Indiens pour protéger leurs pieds habituellement nus, quand ils doivent marcher sur le minerai de fer très abondant par places.

Ce sont tout simplement deux spathes¹ de palmier miritis, qu'il attache à ses pieds avec des lambeaux arrachés à sa ceinture.

De cette façon, ses pas ne laisseront aucun vestige et il pourra mieux encore dissimuler son passage que s'il cheminait pieds nus.

Après avoir absorbé à la hâte quelques morceaux de cheval, il change brusquement de

¹ La *spathe* qui caractérise essentiellement les monocotylédones, est une grande bractée qui abrite les organes de la fructification. Sa forme et sa consistance sont très variables. Elle peut être ligneuse ou herbacée, et figure tantôt une espèce de cornet évasé, tantôt un sac plus ou moins ouvert à bords découpés, tantôt enfin, on la prendrait pour une simple feuille florale.

direction, oblique franchement sur la gauche, revient en arrière parallèlement à sa première voie, se dissimule entre les arcabas d'un grignon colossal, et attend immobile.

Entre autres qualités précieuses acquises au contact des Indiens pendant sa première éducation, il faut noter une patience à toute épreuve.

Deux heures entières se passent sans qu'il ait fait le moindre mouvement, sans que son impassibilité se soit démentie un seul instant.

Un autre abandonnerait peut-être la place et s'empresserait de reprendre la marche en avant.

Mais il connaît trop bien ses implacables ennemis pour ignorer leur sauvage ténacité. Il sait que tôt ou tard ils passeront fatalement à sa portée, rivés à sa piste, comme des limiers en quête.

Il est donc urgent d'arrêter au plutôt leur poursuite, sous peine de tomber fatalement dans une embuscade.

Pour la seconde fois, ses prévisions ne l'ont

pas trompé. Bientôt un murmure de voix confuses parvient à son oreille ; puis quelques rires bruyants.

Plus de doute, ce sont les mulâtres et leurs farouches auxiliaires.

Charles, tapi dans l'anfractuosité formée par les arcabas, croient deviner qu'ils se moquent de l'homme blanc qui fuit éperdu, sans même dissimuler sa trace.

Mais des exclamations de désappointement ne tardent pas à remplacer ces éclats de gaité.

Les chasseurs d'homme sont à bout de voie.

Charles a si bien choisi son poste d'observation, qu'il peut les apercevoir à travers une éclaircie pratiquée par le hasard dans cette succession de troncs, formant une colonnade régulière et infinie.

Ils viennent de rompre la file indienne et se sont groupés pour inventorier minutieusement le sol. Bientôt, ils rayonnent dans toutes les directions pour se rassembler de nouveau, indécis, ne sachant plus que faire.

Alors Charles se dresse lentement, son arc à la main, derrière l'arbre qui l'abrite.

Il distingue le torse bariolé d'un Mura, pose une flèche sur la corde, opère vigoureusement cette double traction en sens inverse, constituant la manœuvre de l'arc, et décoche la flèche qui part en sifflant.

XV

Parallèle entre l'arc et le fusil de chasse. – Préférence des Peaux-Rouges. – Souvenirs à nos ancêtres. – Victoires de l'arc. – Les exploits de Charles. – Deux ennemis de moins. – Ruse de sauvages. – Mouvement tournant. – Coup de sabre qui transforme un arc en bâton. – Archer devenu bâtonniste. – En retraite. – La fuite. – Blessé. – Désarmé. – La savane. – Serpents à sonnettes. – Musique primitive. – Là n'est pas le danger. – Bénéfices de l'inoculation préventive. – Malaise. – Fièvre. – Plaie de mauvaise nature. – La rivière maudite.

Pour être une arme grossière et essentiellement primitive, l'arc, entre des mains exercées, n'en est pas moins terrible, alors même que les flèches ne sont pas empoisonnées.

Telles sont, en effet, la pénétration et la portée

de ces projectiles, telle est en outre l'habileté des Indiens à les lancer, que l'on ne saurait être étonné de voir la préférence accordée par eux à l'arc sur le fusil.

Quelle est, en somme, la portée maxima d'un fusil de chasse chargé à plomb ? Prenons pour exemple un fusil calibre douze. De cinquante à soixante mètres au plus. Encore, à cette dernière distance, le tireur ne sera-t-il jamais certain d'atteindre la pièce visée.

L'arme *de chasse* est-elle chargée à balle ? Le coup, à longue distance, n'est pas plus sûr ; car la balle, dans les canons lisses, manque absolument de précision, sinon de pénétration.

Il est bien entendu que l'arc ne saurait en aucune façon rivaliser avec les armes rayées, qui sont ici complètement hors de cause.

Il s'agit simplement de fusil de chasse.

Avec son arc en bois de lettre, de deux mètres de hauteur, lançant une flèche en *canna brava* de même longueur, l'Indien ne manquera *jamais* un singe de petite taille, ou un oiseau de la grosseur

d'un faisan à cent ou cent vingt mètres.

Quel chasseur européen pourrait en faire autant avec un fusil lisse ?

L'auteur de ce récit a vu les Peaux-Rouges du Maroni percer à tout coup un citron fiché à quarante mètres, sur une flèche plantée en terre, et abattre au sommet des arbres les plus élevés, non seulement les alouates (singes hurleurs) ou les macaques, mais encore les oiseaux, comme le toucan, le toccro ou le perroquet.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure, car c'est la moyenne habituelle à des tireurs même très ordinaires, tant l'exercice constant a développé en eux l'habile maniement de leur arme favorite.

En outre, l'arc possède l'avantage incomparable de ne faire aucun bruit susceptible d'effaroucher le gibier ou de donner l'éveil à l'ennemi. Le ravitaillement en projectiles est toujours facile, et les flèches ne sont pas, comme la poudre et les amorces, assujetties à se détériorer sous l'effet de l'humidité.

Ces avantages, appréciables seulement pour

l'Indien, nous motivent, suffisamment sa préférence et nous expliquent, dans un autre ordre d'idées, le discrédit qui, longtemps encore après leur apparition, frappa les armes à feu chez les peuples civilisés.

En effet, cette adresse presque merveilleuse à se servir de l'arc n'a pas toujours été le privilège exclusif de l'homme sauvage, et nous savons, qu'à une époque relativement peu éloignée, nos ancêtres ont été, eux aussi, des virtuoses de l'arc¹.

Il suffit de remonter au règne de François I^{er} et de nous transporter, par la pensée, à l'entrevue du *Camp du Drap d'Or*, en 1520, pour voir le roi d'Angleterre, Henri VIII, grand archer et chasseur passionné, lutter contre les meilleurs tireurs français et mériter leurs acclamations en plaçant toutes ses flèches dans le centre du but, à une distance de 240 yards (218 m. 40).

Les arquebuses de l'époque devaient faire piteuse mine.

¹ Voir à ce sujet mon livre intitulé : *La Chasse et les Armes modernes*, grand in-18 illustré. Librairie Illustrée, 7, rue du Croissant, Paris. L. B.

Ce n'était là, d'ailleurs, qu'une prouesse dont beaucoup d'archers se trouvaient susceptibles.

Des documents d'une authenticité absolue permettent d'affirmer que les flèches empennées – par opposition aux flèches de faisceaux plus lourds et portant moins loin, – pouvaient aller jusqu'à 600 yards (546 mètres) et qu'à 400 yards (364 mètres) un habile archer *atteignait fréquemment un écu d'argent*.

Du reste, les édits du même Henri VIII, relatifs au tir de l'arc, sont singulièrement éloquents. Aussi, sommes-nous à bon droit étonnés d'apprendre qu'il était enjoint à tous les sujets anglais d'étudier le maniement de l'arc et formellement interdit à tout homme de vingt-quatre ans de tirer dans un but plus rapproché que 220 yards (200 mètres) avec une flèche garnie de plumes, et 140 yards (127 m. 40) avec une flèche de faisceau.

La pénétration de cette arme primitive, en simple bois d'if, n'est pas moins surprenante. Ainsi, une troupe de cent archers tira, en 1548 devant Edouard VI, à une portée de 400 yards

(364 mètres). Les flèches percèrent un panneau de chêne d'un pouce d'épaisseur (27 millimètres), le traversèrent sans dévier et allèrent se ficher dans les buttes qui étaient derrière.

Si aujourd'hui les Indiens de l'Amérique du Sud ne sont pas d'aussi rudes joueurs que les anciens archers français ou anglais, ils n'en demeurent pas moins, quoique dans des proportions réduites, d'infailibles et redoutables tireurs.

Aussi, Charles Robin, l'élève des Galibis et des nègres Bonis riverains du Maroni, n'est-il pas étonné en entendant un hurlement terrible suivre immédiatement le sifflement de sa flèche.

Il vient pourtant de la décocher au moins à cent mètres. La pointe barbelée s'est plantée comme dans une pelote, au beau milieu du torse d'un Mura, et le misérable, frappé à mort, se débat, en poussant des râles étouffés.

Ses compagnons, épouvantés, emplissent la

forêt des clameurs entendues par le jeune homme, et s'enfuient éperdus, de tous côtés, sans même penser à porter secours au moribond.

« Et d'un ! murmure froidement Charles, en choisissant une seconde flèche.

Les hasards de la fuite amènent de son côté un autre Mura, qui détale comme un chevreuil.

Charles le laisse arriver à vingt pas, et lui décoche sa flèche qui lui traverse la gorge.

L'homme s'abat sans pousser un cri, en vomissant des flots de sang.

Charles bondit hors de sa retraite, enlève à l'ennemi son arc, ses flèches à pointes de fer, son sabre d'abatis et son sac à feu, renfermant un briquet, une pierre et du duvet de fromager.

La pénurie où il se trouve justifie pleinement ce dépouillement d'un cadavre que réprouvent avec raison, – sauf en cas de nécessité absolue – nos coutumes d'hommes civilisés.

Le nombre des assaillants se trouve par le fait réduit à six.

Mais la position du chasseur de caoutchouc ne

s'est pas améliorée pour cela, bien au contraire.

Revenus de leur stupeur première, Muras et Brésiliens ont compris, à cette terrible riposte, qu'il faut compter avec ce fugitif dont ils étaient loin de soupçonner l'adresse et le courage.

À sa tactique d'Européen indianisé, ils vont opposer leurs subterfuges de sauvages et tenter de le battre avec ses propres armes.

Charles a regagné le petit bastion naturel formé au pied de l'arbre par les arcabas dont la disposition est telle qu'il se trouve protégé de trois côtés.

Il entend, au loin, un colloque à demi-voix, et suppose, non sans raison, que l'ennemi concerte un plan d'attaque. Forcément réduit à l'expectative, il reste immobile, l'œil et l'oreille au guet, cherchant de quel côté va surgir le danger.

Bientôt, il lui semble apercevoir, au point précis où se trouvait tout à l'heure le premier Mura frappé par sa flèche, une ombre noirâtre immobile. Puis, l'ombre oscille légèrement, et se

détache comme devant un écran, sur un tronc de nuance plus claire.

Plus de doute. C'est un nouvel ennemi qui, lui aussi, inventorie les alentours, et ne montre de son corps que ce qu'il lui est absolument impossible de cacher.

Sans perdre de temps, Charles décoche une troisième flèche, et entend un cri d'agonie.

Deux minutes après, réapparition d'un autre ombre, envoi d'un rapide et silencieux messenger de mort, nouvelle clameur désespérée.

– C'est singulier, se dit le jeune homme saisi d'une vague inquiétude, je ne puis m'expliquer comment ces Muras, très lâches, il est vrai, mais aussi très rusés, restent à la même place, et s'exposent ainsi bénévolement à mes coups.

« Il y a là-dessous quelque diablerie.

De nouveau, il allonge doucement la tête, voit encore derrière un arbre, et débordant légèrement, sur une des deux lignes verticales formées par le tronc, un torse noir rayé de rouge.

À la façon lourde, maladroite dont ce corps

s'avance et se recule, il flaire un piège et ajoute :

– Mais, ce n'est pas là l'attitude d'un homme vivant.

« Les gredins sont plus fins que je ne croyais.

« Ils ont probablement ramassé le premier cadavre et me le présentent, là-bas, de façon à me produire illusion, et pour me faire user sur lui ma provision de flèches.

Il ne soupçonnait pas toute la vérité.

Au moment où il termine son monologue, il éprouve l'indéfinissable sensation d'un péril imminent, dont rien pourtant ne lui révèle l'approche.

Ses yeux n'aperçoivent rien de suspect, ses oreilles n'entendent aucun bruit, et pourtant, à chaque seconde, cette angoisse instinctive étreint de plus en plus son cœur si vaillant.

Certains cauchemars produisent une impression analogue.

Brusquement le charme est rompu. Un soupir, léger cependant comme le bruissement de l'aile d'un petit oiseau, se fait entendre derrière lui. Il

se retrouve brusquement, l'arc tendu, prêt à décocher une flèche nouvelle.

Il aperçoit en même temps, au-dessus de sa tête, un bras brandissant un sabre d'abatis.

Il sent que la lame va s'abattre. Comme il n'a pas le temps matériel de bondir hors de sa cachette, il lève instinctivement son arc, et l'oppose machinalement à l'arme menaçante.

Cette manœuvre lui sauve probablement la vie, ou lui épargne tout au moins une grave blessure.

Le sabre retombe lourdement, frappe en biais l'arc, tranche la corde, et fait jaillir un copeau d'écorce.

Charles n'a plus entre les mains qu'une simple tige de cèdre, fort lourde, à la vérité, mais bien insuffisante pour faire face à cette attaque.

Pendant que l'homme, encore tout ébranlé par ce coup porté à faux, relève son arme pour frapper de nouveau, le jeune homme s'élance de sa petite forteresse, et se trouve en présence d'un Mura.

– Ah !... ah !... mon gaillard, s'écrie-t-il ironiquement, nous connaissons la stratégie... et le mouvement tournant ne nous est pas étranger...

« Connais-tu aussi le bâton ?

Il dit, et s'entoure d'un moulinet rapide avec son arc transformé en un solide gourdin.

En trois secondes, le sauvage est frappé de trois coups à la tête, au flanc et au bras. C'est en vain qu'il agite maladroitement son sabre et cherche une place pour frapper à son tour. L'arme ne rencontre que le vide.

Le mauvais drôle, interloqué par cette série de horions qui pleuvent sur lui comme la grêle, pousse un cri strident pour appeler à l'aide.

Un majestueux coup de revers lui clôt rudement la bouche et lui fait cracher deux dents. Puis, son sabre lui échappe enfin, et un de ses bras retombe paralysé. Le bâton, qui ronfle, tourbillonne et frappe comme s'il était réellement doué de pensée, s'est abattu si rudement sur le membre, que les os ont été rompus du coup.

L'homme est enfin hors de combat.

Il est temps, car son appel a été entendu.

De tous côtés accourent, du fond de la forêt, les survivants de la lutte. Ils entourent en un moment Charles, qui s'adosse à un arbre en brandissant son bâton.

Ses prévisions ne l'ont pas trompé. Ils sont encore cinq debout et sans blessures. Les deux qui manquent ont été frappés par les flèches. Un des cadavres, manœuvré par un vivant, a certainement servi pour exciter l'attention du fugitif, pendant que les autres, se dissimulant derrière les arbres, opéraient leur mouvement tournant.

Quant au troisième adversaire, il a été si rudement touché, que sa bouche écrasée ne profère plus que des sons inintelligibles. De plus, son bras cassé pend inerte comme une loque.

La situation du malheureux jeune homme n'en est pas moins terrible.

Les deux mulâtres et les trois Muras, furieux d'être tenus en échec par un homme seul, se préparent à lui faire chèrement payer son premier

succès.

Ils s'élancent sur lui, le sabre levé, en poussant leurs cris de bêtes fauves...

Mais l'intrépide colon, puisant une nouvelle force dans le danger, reste adossé à son arbre, et, certain de ne pouvoir être cerné par derrière, réussit à les tenir un moment à distance.

Les coups qu'il porte avec une maestria endiablée, martèlent les crânes, bossuent les faces, engourdissent les membres et font résonner les échines, au point que le demi-cercle est bientôt disloqué.

Ne comprenant rien à une pareille puissance, ignorant complètement les savantes manœuvres du bâton, se voyant assommés en détail par un adversaire paraissant posséder le don d'ubiquité, ils reculent, bandent leurs arcs, et s'apprêtent à le massacrer de loin.

Charles voit le péril.

Il s'élanche en avant, tire de sa ceinture le sabre qu'il a enlevé au second Mura, conserve de la droite sa tige de cèdre, se rue au plus dru, culbute

les deux hommes qui se trouvent sur son passage, et s'échappe à travers bois.

Il se croit sauvé pour l'instant.

Malheureusement, une douleur aiguë et rapide comme une brûlure se fait sentir à son bras gauche. Il vient d'être frappé d'une flèche au moment où il disparaissait derrière des tiges de waïe.

– Mauvaise affaire, dit-il froidement en brisant la hampe, et en arrachant le fer demeuré dans la plaie.

« Si cette pointe est empoisonnée, je suis perdu !

Mais les cris qu'il entend ne lui laissent pas de doute sur les intentions de l'ennemi. Il n'a pas le temps de bander sa plaie. Les misérables le serrent de près... Il faut fuir.

Ah ! s'il avait pu emporter, dans sa retraite précipitée, avec ses flèches, l'arc du Mura, comme il aurait bientôt fait d'écheniller en détail cette vermine !

Heureusement que, chez lui, le coureur n'a

rien à envier au bâtonniste. Le cariacou lui-même, le gracieux et agile chevreuil de la Guyane, n'est pas plus rapide.

Il ne sent pas encore sa blessure, qui, fort heureusement, saigne avec abondance. Bien que les gouttes rouges qui s'en échappent puissent indiquer sa trace à l'ennemi, il attend environ un quart d'heure avant de l'envelopper avec sa ceinture, sachant, par expérience, que si le fer est empoisonné, l'hémorragie empêche en partie l'absorption de la substance toxique.

Il examine, tout en courant, le fer et ne croit pas d'ailleurs remarquer sur ses faces la moindre trace de poison.

Puisse-t-il ne pas se tromper !

Enfin, le sang cesse de couler grâce à l'application d'une compresse. Comme ses chaussures en miritis ne laissent aucun vestige sur le sol, tout espoir de s'échapper n'est pas perdu.

Puisqu'il lui faut nécessairement renoncer à la lutte, il s'arrangera de façon à distancer les

misérables sauvages, quitte à prendre plus tard sur eux, si les circonstances le permettent, une éclatante revanche.

Il court toujours, et s'aperçoit que les terrains se modifient rapidement. L'aspect de lianes s'enchevêtrant de plus en plus étroitement aux grands arbres, la vue de plantes vivaces constellées de fleurs éblouissantes, la présence de broussailles de plus en plus épaisses, lui annoncent la proximité d'une clairière.

Il ne peut plus avancer sans couper à la volée, avec son sabre d'abatis, les branches qui s'opposent à son passage. Impossible de faire autrement, bien que cette manœuvre doive indiquer sa voie à l'ennemi.

N'importe ! Il n'a pas le choix des moyens. L'essentiel est de faire de la route...

En avant !

Brusquement il débouche dans une vaste savane, pleine d'une herbe drue, courte, à demi séchée par le soleil.

Il lui semble reconnaître la configuration des

lieux. N'a-t-il pas eu déjà l'occasion de venir jusqu'ici à la recherche de pâturages pour son bétail ?

Peut-être bien. Un rapide coup d'œil lui suffit pour s'orienter, puis il s'élançe à travers la plaine herbeuse. Mais un bruit strident arrive à son oreille et le force à modérer son allure.

C'est une espèce de sifflement bien connu des explorateurs de la région équinoxiale, et que l'on peut reproduire assez fidèlement en prononçant rapidement et à plusieurs reprises la lettre Z.

Charles ne s'y trompe pas un instant. C'est bien là le bruit caractéristique produit par les anneaux cornés terminant la queue du crotale.

Assez lourd dans ses mouvements et d'un naturel apathique, le serpent à sonnettes n'attaque pas l'homme. Il a pour habitude de se dérober quand il l'entend venir. C'est pourquoi quand on traverse certains points qui en sont infestés, il est essentiel de marcher lentement et de frapper avec une branche les herbes sous lesquelles il est tapi. Cette simple précaution suffit généralement à l'éloigner.

Mais il devient furieux quand on trouble son repos par un contact même très léger. Malheur à l'homme qui le heurte en passant, ou qui pose le pied dessus. En un clin d'œil, il se roule en spirale, darde sa tête au-dessus de ses anneaux, et la projette comme un ressort.

Ce n'est plus l'apathique ophidien de tout à l'heure, et il n'a plus rien à envier, comme agilité, au redoutable serpent fer de lance (trigonocéphale).

On sait d'autre part que sa morsure est presque toujours mortelle.

Charles, sans manifester de frayeur, ni même d'étonnement, se contente de modérer sa course et de battre légèrement les herbes avec la tige de cèdre lui servant de bâton, après avoir été un arc.

Quelques secondes après, il entend un autre susurrement, puis un autre, puis un autre encore.

Cette partie de la savane fourmille littéralement de serpents à sonnettes.

Charles continue pourtant à s'avancer intrépidement, sans paraître se soucier de ce

terrible voisinage.

Il se rappelle que, dans son enfance, son mentor noir, le vieux Casimir, lui a appris à charmer les serpents et qu'il l'a *lavé*¹ à plusieurs reprises, c'est-à-dire lui a inoculé certaines substances destinées non seulement à rendre inoffensive leur morsure, mais encore à les éloigner de lui.

L'inoculation renouvelée de temps en temps a-t-elle conservé toute sa vertu ? Le jeune homme est-il demeuré indemne ? Toujours est-il qu'il manifeste une singulière confiance.

– Ah ! dit-il en aparté, si j'avais le temps, comme il me serait facile d'appeler à moi tous ces monstres et de les mener à la rencontre des gredins qui me poursuivent !

« Quel formidable corps expéditionnaire !

¹ Les noirs de la Guyane, comme aussi les Indiens, prétendent que en inoculant sous la peau certaines substances, et en faisant prendre certains breuvages, ils arrivent à préserver de toute morsure, ou tout au moins à neutraliser par avance l'effet du venin des serpents. Cette prétention, justifiée par les uns, combattue par les autres, aurait besoin d'un contrôle rigoureusement scientifique.

Tout en continuant à battre légèrement les herbes, il porte de l'autre main la lame de son sabre devant ses lèvres, et module sur le tranchant de la lame un sifflement bizarre et fort doux.

Chose étrange et terrible tout à la fois, sur un périmètre de vingt à vingt-cinq mètres, les herbes s'agitent, des points noirs émergent doucement, puis apparaissent des têtes de serpents qui se balancent avec des ondulations capricieuses rappelant celles des cous de cygnes.

– Oui !... oui !... reprend le jeune homme, vous aimez cette musique, toute barbare qu'elle soit.

« Je n'ai rien à craindre de vous et là n'est pas le danger...

« Un Européen fraîchement débarqué, ne pourrait pas avancer de dix mètres, mais moi, enfant de la forêt, j'évolue au milieu de ces redoutables compagnons sans la moindre appréhension.

« Non, le danger est pour moi, dans ce malaise singulier que je ressens depuis un moment, et qui

s'accompagne d'une brusque sensation de fatigue.

« Qu'est-ce à dire ?... La flèche serait-elle véritablement empoisonnée ?

Il marche environ un quart d'heure sans interrompre sa musique, et s'aperçoit que les serpents deviennent de plus en plus rares. Bientôt ils disparaissent tout à fait.

Quelque aguerri qu'il soit contre un pareil voisinage, il n'est pas moins heureux de constater l'absence de ces terribles hôtes de la savane.

De nouvelles et plus poignantes préoccupations ne tardent pas d'ailleurs à l'assaillir.

Son malaise augmente, une fièvre rapide l'envahit, ses oreilles bourdonnent, ses yeux se troublent. Un regard jeté sur son bras, lui fait voir la plaie devenue livide, violacée.

Le membre se gonfle, devient douloureux, les doigts commencent à perdre une partie de leur mobilité, le sens du tact est émoussé déjà.

Pourtant, l'indomptable énergie du blessé ne

fléchit pas un instant. Bien que persuadé de la gravité de son état, et ayant lieu d'appréhender que cette plaie ne soit sinon mortelle, du moins très dangereuse, il accélère sa marche sur une ligne sombre coupant l'horizon, en face de lui.

La zone boisée recommence-t-elle en ce lieu ?

Il croit se rappeler vaguement avoir constaté jadis la présence d'un cours d'eau assez large.

Haletant, épuisé, hors d'haleine, mourant de soif, il arrive sous les arbres aperçus de loin.

Ses souvenirs sont fidèles. Voici la rivière, large d'environ vingt-cinq mètres, et bordée çà et là de moucou-moucou.

Il va donc pouvoir éteindre sa soif, laver sa plaie, rafraîchir son corps en se plongeant avec ivresse dans cette eau limpide.

Malédiction ! Il enfonce brusquement jusqu'au-dessus des genoux dans une vase molle et gluante, traîtreusement dissimulée sous des herbes.

La rivière est encore éloignée de cinq ou six mètres. Impossible de franchir ce banc de vase

qui la borde pendant la saison des eaux basses.

C'est à peine s'il peut réussir à s'arracher et à regagner le sol ferme.

Il remonte éperdu le courant, espérant trouver une solution de continuité, un lambeau de terre résistante, une roche, quelque chose enfin d'où il puisse s'élancer dans l'eau, dût-il y trouver des caïmans ou des couleuvres électriques.

Vains efforts ! La sinistre bordure s'étend à perte de vue, et lui oppose implacablement cet obstacle qu'il ne peut essayer de franchir, avec ses moyens actuels, sous peine de disparaître en un clin d'œil au milieu de l'abîme fétide.

XVI

Quel est ce poison ? – Au bord de la rivière maudite. – Arbre abattu. – La soif. – Un caïman. – Lutte désespérée. – Victoire. – Les couleuvres électriques. – Supplice de Tantale. – Pont rompu. – Dans les flots. – Radeau naturel. – En avant ! – Dernier combat. – « Le patron veut qu'on le prenne vivant ». – Les lasso. – Vaincu ! – Triomphe et revers. – Le cri de guerre des Mondouroucou. – Épouvante. – Tabira ! – Premier cadavre. – Le vengeur. – Libre. – Réservés aux bêtes fauves et aux fourmis. – Retour à l'habitation. – Désastre.

En temps ordinaire, la température équinoxiale est sans action sur Charles. Il peut évoluer comme les noirs et les Indiens en plein soleil et marcher presque indéfiniment, sans craindre les accès de fièvre qui sont, pour l'Européen non

acclimaté, la conséquence inévitable des fatigues exagérées.

Il sait rester longtemps sans boire, supporte facilement la faim, et brave l'insolation, la constante appréhension des hommes de race blanche. Bref, son adaptation à ce climat dangereux est, avons-nous dit, aussi complète que possible.

Malheureusement, sa blessure lui enlève la plus grande partie de ses moyens.

Il ne possède plus cette prodigieuse résistance, ni cette agilité de fauve entretenue par un exercice constant ; et si son cerveau conserve encore intacte la faculté de penser, c'est grâce à un énergique effort de volonté.

Il ne peut croire, cependant, que la plaie soit mortelle, et ne sait à quel poison attribuer l'alarmante modification qu'elle a subie en si peu de temps.

Le curare l'eût depuis longtemps foudroyé. Les Muras, d'ailleurs, ignorent le secret de sa préparation, et les autres Indiens ne veulent à

aucun prix leur en céder. Il existe d'autre part d'autres poisons, moins redoutables il est vrai, mais dangereux pourtant.

Le Mura a-t-il empoisonné sa flèche avec un venin sécrété par un animal : serpent, raie épineuse, scorpion, ou araignée-crabe ?

Cette hypothèse n'a rien d'in vraisemblable.

La pointe de fer est-elle simplement malsaine pour avoir subi le contact d'une substance susceptible de devenir toxique, comme par exemple le sang corrompu d'un gibier tué à la chasse ?

C'est encore possible.

Quoi qu'il en soit, le malheureux blessé sent ses souffrances devenir insupportables, et son état général s'aggraver sensiblement.

Cependant, son indomptable énergie ne l'abandonne pas encore.

Manquant de tout, terrassé par la douleur, cerné de tous côtés, il veut lutter quand même...

La rivière coule presque en droite ligne en amont du point où il vient de s'envaser, mais son

courant semble très sinueux du côté d'aval.

Charles pense avec raison qu'il pourra, en descendant, trouver quelque point abrité par des sinuosités, et où la vase n'aura pu s'accumuler.

Il reprend sa marche à travers les broussailles obstruant la rive et s'avance péniblement, appuyé sur son bâton. La main gauche ne peut plus tenir le sabre et tracer une voie à travers ce fouillis de végétaux. Les épines lacèrent cruellement sa chair, les herbes coupantes balafrent sa peau, les lianes l'arrêtent...

Tout semble conspirer contre lui.

Un soupir de soulagement lui échappe enfin. Il vient d'apercevoir en travers de la rivière, un bel arbre récemment abattu par la foudre, et formant une sorte de pont naturel.

Sans se préoccuper de ce qui pourra survenir plus tard, il se met en devoir de traverser le cours d'eau maudit. L'instinct, plus fort encore que le raisonnement, le pousse en avant.

L'arbre est un superbe *coupaya*, en tous points semblable au simarouba avec lequel on pourrait

le confondre, car il s'en distingue seulement par ses racines brunes et filandreuses, tandis que celles du simarouba sont jaunes et compactes.

Il se hisse péniblement sur la motte de terre collée à la souche, et se met à cheval sur le tronc droit et lisse, afin de s'avancer en se traînant, car il se sent incapable de s'y tenir debout sans être pris de vertige.

La moitié du trajet vient d'être accomplie sans encombre. Il arrive à la couronne dont les hautes branches s'appuient sur l'autre berge.

Comme les tortures de la soif deviennent de plus en plus intenses, il va essayer de se glisser le long d'une des maîtresses branches qui trempent dans l'eau, de façon à s'immerger presque complètement, sans lâcher prise,

Déjà l'infortuné savoure par la pensée l'ivresse de ce bain réparateur. Il se penche lentement.

Horreur !... Un sillage rapide coupe en biais la rivière, et quelque chose d'indéfini, mais de dimensions considérables, s'avance, entre deux

eaux, avec une vélocité inouïe.

Une masse verdâtre émerge brusquement presque sous ses pieds, une gueule énorme, aux muqueuses violettes, s'ouvre toute grande, prête à se refermer sur lui.

Une écœurante odeur de musc se répand dans l'atmosphère.

– Un caïman !... bégaye le malheureux.

« Il était temps.

Par bonheur, le monstre s'est trop pressé. Cinq ou six secondes plus tard, Charles était perdu.

Mais son courage semble grandir en présence des obstacles.

Il fait appel à toute sa vigueur, à toute son énergie, se cramponne à la branche avec sa main engourdie, dompte l'épouvantable douleur causée par cet effort, et sabre à toute volée la face camuse de l'horrible animal.

En dépit de son armature d'écaillés rugueuses, la mâchoire supérieure est bientôt entamée. Le sang coule, et Charles bûche toujours comme sur un tronc d'arbre.

Le saurien assommé par cette grêle de coups, mutilé, sanglant, épouvanté, comprenant qu'il ne peut rien contre un tel adversaire, se décide à battre en retraite.

Il plonge à pic et disparaît en fouettant rageusement de sa queue l'eau qui s'éparpille en une pluie diamantée.

Charles n'a qu'une seule préoccupation : aspirer quelques gorgées d'eau qui pour lui sont la vie.

En un moment, le courant a fait disparaître les traces de cette lutte aussi courte que poignante.

Pour la seconde fois, le blessé va se laisser glisser dans le lit de la rivière, quand, par un reste de prudence inconsciente, résultant de son éducation de coureur des bois, il examine les eaux calmes et limpides.

Il n'y a pas de nouveau crocodile en vue.

Mais quels sont donc ces corps longs, grêles, cylindriques, évoluant mollement avec ces mouvements flexueux particuliers aux serpents ?

Il y a là une demi-douzaine de reptiles

aquatiques, longs d'un mètre à un mètre et demi, de couleur vert sombre, presque noire, qui semblent guetter une proie.

– Des couleuvres électriques ! s'écrie en râlant Charles d'une voix qui ressemble à un sanglot.

« Mon Dieu, suis-je donc maudit !

« Allons, je ne boirai pas.

Il sait bien, en effet, que, en dépit de leur apparence inoffensive, ces ophidiens sont de terribles ennemis, même pour l'homme et les grands mammifères.

Non seulement leur contact suffit à paralyser le sujet le plus vigoureux, mais encore, le fluide qu'elles ont la curieuse propriété de dégager à distance, produit un effet analogue au contact, sans qu'il soit possible de s'y soustraire.

Charles atterré, mais non abattu par cette implacable série d'événements, se met en devoir de regagner le tronc du coupaya et de franchir la rivière traîtresse qui ne peut lui offrir aucune ressource.

Alors seulement, il s'aperçoit avec terreur, que

l'arbre, fracassé par le choc succédant à la chute, est éclaté, au point que la couronne adhère seulement au tronc par quelques fibres et des lambeaux d'écorce.

Les efforts opérés pendant sa lutte contre le crocodile, et la tension produite par le poids de son corps vont achever la rupture. Déjà des craquements sinistres se font entendre. La couronne tout entière, sollicitée par cette addition de poids et l'impulsion du courant, oscille d'abord faiblement, puis de plus en plus fort.

Un dernier craquement retentit, les fibres cèdent, le tronc plonge brusquement, pendant que la partie supérieure formant la couronne, après avoir tournoyé dans le remous produit par cette chute, flotte et descend, emporté par le courant.

Charles, toujours cramponné à sa branche, n'a pas lâché prise. Heureusement que le coupaya, un des bois les plus légers de la région, forme une espèce de radeau naturel. Heureusement aussi que la chute du tronc a effrayé et éloigné les couleuvres électriques.

L'arbre roule, balance, tourne, mais flotte à

peu près. C'est là l'essentiel.

Le jeune homme peut enfin boire à longs traits, et se plonger avec ivresse dans cette eau dont le contact rafraîchit son corps brûlant de fièvre.

Quelques minutes d'immersion suffisent à calmer momentanément ses souffrances, et à redonner à son organisme une partie de sa vigueur. Il voudrait prolonger plus longtemps ce bain, mais le voisinage possible, probable même des redoutables habitants de la rivière, le force à l'interrompre.

Il n'a eu garde de lâcher l'épave qui se rapproche, tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, selon la disposition des berges. Comprenant qu'il ne peut ainsi rester indéfiniment ballotté, il s'arrange de façon à profiter du moment où l'arbre se rapprochera de l'autre rive, et à le faire échouer au plus vite.

Cette manœuvre, plus difficile en apparence qu'en réalité, s'opère sans trop de peine, grâce à la présence de grands arbres dont les basses branches se penchent au-dessus des flots qu'ils

effleurent.

Charles saisit au passage une de ces branches, étreint entre ses jambes celle qui le supporte, opère une traction aussi vigoureuse que possible et s'en vient aborder en un point heureusement exempt de vase.

Il prend pied, déroule sa ceinture, la trempe dans l'eau, s'en sert pour bander son bras, rafraîchit encore une fois son front brûlant, aspire une dernière gorgée et reprend intrépidement sa marche.

Pour la seconde fois, la zone forestière ne tarde pas à s'éclaircir. Les arbres ne forment qu'un épais rideau de chaque côté de la rivière, et la savane recommence bientôt.

Comme son bâton de cèdre lui a échappé avant la lutte contre le caïman, il coupe une solide tige de grignon, la façonne en pointe à une de ses extrémités, de manière à en faire une sorte d'épieu.

Toujours préoccupé de l'idée qu'il est poursuivi, voulant mettre entre lui et ses ennemis

la plus grande distance possible, tout en se rapprochant du point où il suppose être son habitation, il marche sans s'arrêter, sans broncher, sans paraître même se souvenir que, depuis deux jours, il a enduré d'effrayantes toitures, qu'il est grièvement blessé, qu'il n'a rien mangé...

Pendant près de deux heures encore, il accomplit cet invraisemblable tour de force, devant lequel succomberait l'homme le plus vaillant.

Une chose contribue d'ailleurs à maintenir intégralement son énergie morale qui se répercute à son corps brisé. C'est qu'il reconnaît à des signes indéniables qu'il suit une bonne direction. La localité commence à lui être familière. Il est venu à plusieurs reprises en cet endroit.

Plus de doute. Le seringal n'est plus guère éloigné que d'une vingtaine de kilomètres. S'il ne survient pas de nouveaux incidents, il pourra atteindre son but le lendemain dans la matinée, après avoir forcément campé dans la savane, car

si, d'une part, les forces humaines ont des limites, d'autre part, la nuit arrivera dans deux heures environ.

De plus en plus harcelé par la faim, il s'arrête un moment pour chercher quelques racines alimentaires, au besoin un reptile quelconque. Il a de quoi faire du feu, car la petite calebasse, enlevée jadis au Mura, et contenant un briquet avec la soie de fromager, est si hermétiquement close, qu'elle a résisté au contact de l'eau.

Mais, hélas ! la fatalité semble s'acharner après lui et ne vouloir lui épargner aucune torture.

Il vient de trouver quelques touffes d'oseille de Guinée, dont la grosse racine bulbeuse peut, à la rigueur, servir de comestible, et apaiser pour un moment les angoisses de la faim.

Il se prépare à croquer cette maigre provende, quand des cris furieux se font entendre au loin. Impossible de se tromper sur la provenance de ces clameurs indiquant à la fois la colère et le triomphe.

Il connaît bien ce hurlement prolongé, lugubre comme celui du hibou. C'est le cri de guerre des Muras.

Les bandits n'ont donc pas perdu sa piste !

Abandonnant l'excavation commencée dans le sol compact de la savane, avec son sabre, pour dégager la racine, il saisit son épieu et l'étreint de toute sa force, prêt à vendre chèrement sa vie.

Les cris redoublent d'intensité. Il aperçoit bientôt, émergeant d'un bouquet de grandes herbes, un groupe d'hommes qui accourent en gesticulant.

Ils sont cinq. C'est bien cela. Les cinq survivants des huit auxquels il a eu affaire dans la forêt. Trois Muras, reconnaissables de loin à leurs bariolures et à leur torse nu, avec deux mulâtres vêtus d'habits européens en lambeaux.

Haletants, furieux, ruisselants de sueur, ils l'entourent en hurlant et en agitant leurs armes.

Mais, intimidés bientôt par l'attitude résolue de cet homme qu'ils croient à moitié mort, subissant en outre l'influence mystérieuse du

blanc, et sachant à quel rude joueur ils ont affaire, ils semblent se concerter avant de se ruer sur lui.

Un Mura, voulant sans doute en finir sans courir les risques d'une lutte corps à corps, pose une flèche sur la corde de son arc et s'apprête à la lui décocher.

Mais un mulâtre la brise brusquement d'un coup de plat de sabre, et s'écrie en langue générale :

– Tu sais bien que le patron veut qu'on le prenne vivant.

– Je ne connais pas ça, moi, le patron.

« Laisse-moi, je veux tuer le blanc !

Plus tard, tu entends !

« Apprends donc, imbécile, que quand nous le tiendrons, il nous sera facile de nous emparer sans danger du seringal...

« Tandis que, si on le tue, les autres qui défendent sa maison ne voudront plus rien entendre.

Le bandit, enfin convaincu par ce sauvage raisonnement, abaisse son arme et reprend :

– Mais qui va le prendre ?

« Ce blanc est fort comme nous tous !...

« Moi, j'ai peur !

– Est-ce que nous n'avons pas nos lassos.

Charles n'attend pas ce rapide colloque pour se ruer sur le groupe, la pointe de son épieu en avant, comme une baïonnette.

En toute autre circonstance, aucun d'eux n'eût pu échapper à cet élan.

Mais le malheureux jeune homme, affaibli par deux jours de souffrances, torturé par sa blessure, ne possède plus qu'une faible partie de ses moyens habituels.

Muras et Brésiliens s'enfuient de tous côtés comme des bêtes de proie, puis reviennent en l'entourant de cinq côtés différents et en brandissant leurs lassos.

Charles saisit son sabre et cherche à rompre ce cercle mobile dont il forme le centre. Il se

précipite pour la seconde fois sur un d'entre eux, et s'arrête brusquement, en entendant siffler un lasso.

La lanière n'est pas encore descendue sur ses épaules, qu'elle est sabrée en l'air, d'un coup de revers, appliqué avec une dextérité merveilleuse.

Mais un second, puis un troisième lasso s'abattent en tournoyant à quelques secondes d'intervalle.

Charles peut encore trancher le second, mais le troisième tombe sur ses bras, au moment où il essaie un coup de revers, et les lui colle au corps en paralysant tout mouvement.

Un hurlement de joie accueille ce premier succès.

Le Mura qui tient l'autre extrémité du lasso, donne une secousse vigoureuse. Le nœud coulant se resserre et Charles, ébranlé par le choc, s'abat lourdement sur le sol.

Un des mulâtres se précipite sur lui, croyant avoir bon marché d'un adversaire ainsi réduit à l'impuissance, et se met en devoir de lui attacher

les jambes. Mais le drôle, frappé en pleine poitrine par le pied du jeune homme encore couvert des lambeaux de sa chaussure primitive en miritis, pousse un cri rauque, et s'en va, en culbutant, s'asseoir sur les herbes.

Charles, épuisé par ce dernier effort, n'a plus la force de se débattre contre les quatre autres.

Il secoue un instant la grappe humaine, et reste immobile, terrassé, à demi évanoui.

Les Muras poussent un nouveau cri, le garrottent en un clin d'œil, et se mettent à danser comme des forcenés.

Mais leur triomphe est de courte durée.

Une clameur terrible s'élève soudain à peu de distance, et se répercute au loin sur la plaine découverte.

Les Muras, interdits, se taisent, ne pouvant en croire leurs oreilles.

Le cri retentit pour la seconde fois, plus rapproché, plus vibrant, et se termine en un rugissement rappelant à s'y méprendre celui du jaguar en fureur.

Les bandits, atterrés, reconnaissent aussitôt le formidable cri de guerre des Mondouroucou, les plus braves guerriers de l'Amazone, les ennemis irréconciliables de leur tribu.

Sans plus s'occuper du prisonnier, saisis d'une panique folle, ils s'enfuient éperdus, comme un troupeau de pécaris chassés par la panthère.

En même temps, un homme, un Indien, tout nu, peint en guerre, et musclé comme un gladiateur, arrive par bonds rapides, tombe comme la foudre sur le mulâtre à demi assommé qui n'a pas pu suivre ses compagnons.

Il pousse pour la troisième fois sa sauvage clameur, et s'écrie :

– Maître !... c'est moi !

Charles, anéanti, peut à peine murmurer ce seul mot :

– Tabira !..

Le mulâtre, empoigné d'une seule main par l'athlète qui le saisit à l'échine, roule sur les genoux et demande grâce.

L'Indien, dont la fureur contracte les traits,

éclate d'un rire de démon.

Le mulâtre, à demi étranglé, baisse la tête, en râlant. L'Indien desserre son étreinte, empoigne à pleine main la crinière crépue du misérable, et lève son sabre.

Un coup sourd retentit, et le tronc s'abat, complètement décapité et lançant de longs jets spasmodiques d'un sang vermeil.

Tabira laisse tomber la tête, la pousse du pied avec dégoût, se penche sur son maître, tranche ses liens et reprend :

– Maître, veux-tu que je tue les autres ?

Le jeune homme n'a pas la force de répondre.

Le vindicatif Indien, prenant ce silence pour un assentiment, ramasse aussitôt son sabre et sa sarbacane, et s'élance à travers la savane.

Une demi-heure s'est à peine écoulée, qu'il revient fièrement, les jambes et les bras souillés de sang et retourne vers Charles, qui commence à sortir de sa prostration.

– Tabira !.. dit-il pour la seconde fois, c'est donc toi, mon brave ami !

– C’est moi, maître !..

« Viens, partons... Il n’y a plus rien à craindre.

– Tu les as tués ?

– Les Muras sont des Urubus¹ qui ont osé porter la main sur le blanc aimé des Moudouroucous.

« Tabira a vengé son ami et mis à mort les immondes rapaces.

« C’est fini... Et sois tranquille, ils ne reviendront pas.

« Les *Cafouzes*, amis des Urubus, sont morts, eux aussi.

« Viens, maître, viens avec ton Indien.

« Le temps passe, vois-tu, et il y en a d’autres, là-bas.

– Laisse-moi donc au moins te remercier, mon cher et brave ami.

– Remercier... Pourquoi ?

« N’est-tu pas le frère des Moudouroucous ?

¹ Petits vautours noirs (*catharthes urubu*) fort connus dans l’Amérique Intertropicale.

« Qui donc a nourri, abrité, protégé leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants, pendant que les guerriers suivaient le sentier de la guerre ?

« N’as-tu pas combattu leurs ennemis ?

« Tu es faible, aujourd’hui, mais le bras de Tabira est fort.

« Il te soutiendra, et, s’il le faut, il te portera.

Tout en parlant avec cette sorte de solennité particulière aux hommes de sa race, l’Indien avait rapidement examiné la blessure de Charles, et hoché la tête d’un air approbateur.

– Les Muras, dit-il, sont des porcs stupides... Ils ignorent heureusement le wourari (curare).

« Le maître a été frappé avec une flèche empoisonnée avec le venin du pipa¹.

« Il n’a rien à craindre...

« Le pipa n’est pas mortel, surtout pour qui a été « lavé » pour le serpent.

« Tabira connaît les herbes qui combattent

¹ Crapaud très gros et d’un aspect hideux (*pipa americana*).

l'enflure et la fièvre.

Sa consultation terminée, il tire de son bissac en fibres d'*Ita* une galette de cassave, ménagée avec une parcimonie d'avare, et une petite bouteille clissée avec de l'*arouma*.

Charles dévore la galette, absorbe quelques gorgées de tafia, et se sent réconforté.

Puis, ils partent à la recherche d'un lieu pour camper, laissant à la merci des bêtes de proie et des fourmis-manioc le cadavre du Brésilien.

Selon la volonté formelle de Tabira, ils doivent, ainsi que les corps de ses complices, disparaître de la même façon. Être dévoré par les jaguars ou déchiqueté par les fourmis, c'est là, pour l'indigène amazonien, le comble de l'infortune. Jamais les portes du Walhalla équinoxial ne s'ouvrent pour l'âme de celui qui a eu une telle fin, et le vindicatif Moudouroucou. n'a garde d'épargner à ses ennemis les rigueurs de cette exclusion posthume.

Tout en marchant, l'Indien rencontre sur son chemin quelques plantes, en écrase les feuilles et

les tiges, et en confectionne un large emplâtre dont il couvre la blessure de son maître.

Comme la nuit vient rapidement, il coupe avec son sabre une certaine quantité d'herbe de Guinée, l'étend sur le sol en une épaisse et moelleuse litière, puis les deux amis s'étendent fraternellement sur cette couche primitive, et s'endorment profondément.

Les fatigues et les souffrances des deux journées précédentes réagirent si profondément sur l'organisme de Charles, qu'il ne fit qu'un somme jusqu'au moment où le soleil apparut.

Le traitement primitif employé par l'Indien a fait merveille, car les souffrances du blessé ont singulièrement diminué d'intensité. Le bras est bien moins gonflé, la plaie n'a plus mauvaise apparence.

La guérison n'est qu'une question de jours.

Ils grignotent à la hâte quelques racines préparées dès l'aube, et se remettent en marche.

Charles apprend alors du Moudouroucou

comment il partit de l'habitation pour se mettre à sa recherche ; comment il finit par trouver d'abord la piste des Muras et des forçats, puis celle du cheval sauvage sur lequel les bandits avaient attaché le maître.

Cette série d'investigations lui avait pris nécessairement beaucoup de temps, eu égard à la distance qui sépare le seringal du lieu où fut consommé ce rapt audacieux.

En dépit de ses efforts, de son instinct, et de l'infatigable célérité de sa marche, il faillit, comme on l'a vu, arriver en retard, et Charles dut seulement son salut à cette particularité, que les bandits tenaient absolument à le prendre vivant.

Enfin, la distance qui les sépare de l'habitation diminue de plus en plus. Le jeune homme se trouve, depuis longtemps déjà, sur des lieux familiers. Il précipite sa marche, pour abrégier encore les instants, désormais si courts, qui le séparent de ceux qu'il a failli ne plus revoir.

Son cœur d'époux et de père palpite à la

pensée de ce retour inespéré. Tout son être est violemment attiré vers ce point où attendent, dans une angoisse cruelle, les êtres chéris dont il va calmer les tourments... Voici enfin les grands arbres qui forment comme un bouquet colossal autour de l'habitation... les *palmistes*, les *manguiers*, les *ébènes*, les *flamboyants*, les *orangers*, les *bananiers*, etc..

Mais, que signifie ce silence ! Pourquoi n'entend-on pas les multiples bruits qui emplissent habituellement la petite cité industrielle.

Est-ce une illusion ? Charles, en s'approchant, n'aperçoit plus les cases des travailleurs, éparses capricieusement autour du manoir équatorial.

Il jette un regard effaré sur son compagnon, interdit lui-même, en dépit de son sang-froid de Peau-Rouge.

Le paysage, en tant que végétaux, n'est pas modifié, mais il n'y a plus vestiges d'habitations...

Charles, à peine remis des secousses terribles

sous lesquelles a failli fléchir son organisme, se croit sous l'obsession d'un horrible cauchemar.

Il s'élançait, franchit affolé l'espace découvert, se heurte à des débris calcinés et pousse un cri épouvantable.

Les cases, les carbets, les magasins, l'habitation elle-même, ne forment plus que des monceaux de cendres, d'où émergent, çà et là, des tronçons charbonnés.

Le personnel entier, composé de noirs ou d'Indiens avec leurs familles, tout a disparu, ainsi que sa femme et ses enfants.

Alors l'infortuné, incapable de prononcer une parole, sent pour ainsi dire la vie l'abandonner.

Il étend les bras, laisse échapper un râle étouffé, oscille un moment, et s'abat, comme frappé de la foudre, entre les bras de l'Indien.

Deuxième partie

Les hommes sans patrie

I

Carnage. – Exploits d'un bourreau amateur. – Ivresse d'alcool, ivresse de sang. – Deux ennemis. – Pronunciamiento. – L'insigne du commandement. – Exploits de Diogo. – Don de joyeux avènement. – Pillage. – Généreux comme un pirate. – Désappointement. – Où est le trésor ? – Vaines recherches. – Procédé pour faire parler les gens. – Souvenir aux chauffeurs. – Un homme brûlé vif et assaisonné au piment. – Mutisme. – Ingéniosité de bandit. – Nouvelles tortures. – Fureur inutile. – L'homme emporte son secret. – Après le massacre. – Les Chasseurs de caoutchouc en péril.

– Grâce !... senhor Diogo.

« Grâce !

– À mort !... À mort !... hurlent furieux, une douzaine d'hommes ruisselants de sueur et

souillés de sang comme des bouchers à l'abattoir.

– Senhor Diogo !... pitié !...

– Silence ! braillard !...

« Eh ! vous autres, faites donc taire cet animal.

« Il m'écorce les oreilles, et vous avez encore de l'ouvrage.

L'homme qui demande grâce d'une voix déchirante, s'abat lourdement sur le sol, frappé à la nuque d'un terrible coup de sabre.

Mais la lame a porté à faux. Une large coulée de sang jaillit d'une plaie affreuse qui s'ouvre à travers la peau et la couche musculaire. La victime se relève en râlant, fait quelques pas, trébuche et retombe.

– Maladroits ! s'écrie l'individu imploré sous le nom de Diogo.

« Vous ne pouvez donc pas me saigner proprement une de ces vermines.

« Tenez... regardez !

Il dit, empoigne de la main gauche le blessé par les cheveux, le soulève à demi sans effort

apparent, brandit son sabre de la droite, et d'un seul coup lui tranche la tête.

Il contemple froidement le cadavre agité d'un dernier spasme, lance la tête comme une boule, au milieu de la place et reprend :

– À un autre !

Les bourreaux, ivres de sang et d'alcool, poussent un véritable rugissement de joie et s'élancent vers un groupe devant lequel s'enfuient, éperdus, une demi-douzaine d'hommes sans armes, à peine vêtus de chemises et de pantalons en lambeaux.

Les cris de mort reprennent avec une intensité nouvelle.

Les deux bandes se rejoignent, enserrent les fuyards, et se livrent à une effroyable tuerie.

Les coups mal assurés, pleuvent comme grêle, hachent les membres, crèvent les torses, balafrent les faces. Des ruisseaux rouges coulent sur le sol, les hurlements de douleur et d'agonie dominant les clameurs des assassins ; puis, les corps, entassés pêle-mêle, sont abandonnés par ces

derniers qui repartent, en courant, à travers l'unique rue du village.

– À d'autres !...

« Continuez, mes braves, s'écrie Diogo, dont le hideux visage semble rayonner d'une joie infernale.

Et le massacre continue, de plus en plus furieux, de plus en plus implacable.

Tout à coup, Diogo qui s'avance à grands pas derrière la seconde troupe s'arrête brusquement à l'aspect d'un homme de haute taille, tenant d'une main un fusil simple, et s'appuyant, de l'autre, sur une longue canne surmontée d'une grosse pomme métallique.

Un cri de rage échappe à ce dernier à la vue du carnage.

– Comment ! Diogo...

« Toi !... c'est toi !...

« Nègre maudit... tu vas mourir !

Prompt comme la pensée, il laisse tomber sa canne, arme son fusil, met en joue Diogo interdit,

et fait feu.

Un claquement aigu comme un coup de fouet se fait entendre au lieu de la détonation.

L'arme vient de rater.

Diogo, soustrait à un péril mortel par cet incident imprévu, éclate de rire et se rue sur son adversaire.

Celui-ci saisit sans plus tarder le fusil par le canon, et le brandit comme une massue.

L'irrésistible élan de Diogo lui fait éviter le coup de crosse qui, s'il ne se fût dérobé, lui eût broyé la tête. Telle est la vitesse de son impulsion, qu'il glisse sous l'arme un dixième de seconde avant qu'elle ne s'abatte, et entoure de ses bras d'athlète noir l'homme encore tout ébranlé par ce coup porté à faux.

Une lutte effrayante s'engage aussitôt. Les deux antagonistes paraissent de force à peu près égale. Ils s'enlacent comme deux serpents, se pressent, s'étreignent, se poussent, sans un mot, sans un cri.

La chair s'incrute à la chair, les membres se

confondent, les faces, convulsées hideusement, se heurtent, les bouches grimaçantes cherchent une place pour mordre.

En dépit de sa vigueur, Diogo semble un moment fléchir. Bien que moins musclé en apparence, son ennemi, un mulâtre à la peau couleur citron, ne tarde pas à manifester une certaine supériorité.

La lutte, incertaine d'abord, va peut-être se terminer à son avantage.

Le nègre s'en aperçoit et grince des dents au point de les faire craquer comme celles d'un fauve rongeur un os.

– Sale nègre ! gronde le mulâtre d'une voix entrecoupée, tu ne me tiens pas encore.

Diogo, se sentant fléchir, pousse un cri strident qui fait accourir les assassins.

L'un d'eux se baisse rapidement derrière le mulâtre, en allongeant la main, armée d'un sabre. Celui-ci laisse échapper une plainte déchirante, et retombe lourdement, le jarret tranché.

Il entraîne son adversaire dans sa chute et

cherche à l'étrangler, mais les misérables l'arrachent à cette étreinte désespérée.

Diogo ramasse aussitôt son sabre, et s'écrie en voyant ses compagnons près de le massacrer.

– Ne le tuez pas !

Puis, les entendant gronder comme des dogues auxquels on enlève une proie, il ajoute avec un hideux sourire :

« ... Du moins quant à présent.

Un des assassins avisant la canne à pomme métallique, s'en saisit, la présente à Diogo, et lui dit d'un ton obséquieux ;

– Tiens, à toi l'insigne du commandement.

« Tu es le maître !

– Bien, mon camarade.

« Et tu peux ajouter : Un bon maître.

« Vrai Dieu ! on va s'amuser, ici, et ceux qui m'ont aidé vont pouvoir s'en donner à l'aise.

En ce moment, un coup de trompe, lugubre et prolongé comme un mugissement de taureau, retentit à l'autre bout de la rue.

Le visage du noir reflète une joie farouche.

– Le pays est à nous, le coup est fait.

– Vive Diogo !... Vive notre chef !... crient à tue-tête ceux du groupe au milieu duquel se débat, de plus en plus faiblement, le mulâtre mutilé.

– Vive Diogo !... hurlent de proche en proche les égorgeurs qui ont terminé sans doute leur sinistre besogne.

Puis, la rue se peuple soudain. On voit apparaître des hommes qui n'ont pris aucune part à la lutte, noirs ou mulâtres, avec quelques femmes et des enfants.

En tout, cinq à six cents individus, peut-être plus.

Tous paraissent obéir à un mot d'ordre, ou reconnaître un fait accompli, et s'écrient avec une énergie faisant honneur à une conviction profonde, ou tout au moins à des cordes vocales de première qualité :

– Vive Diogo !... Vive le chef !...

« Vive Diogo !...

Le personnage, objet de cette démonstration flatteuse, voulant sans doute ajouter à sa popularité de fraîche date, et offrir aux manifestants le don de joyeux avènement, se tourne vers la foule, en s'appuyant sur la canne dont la pomme scintille comme un bloc de cristal.

– Merci à vous, mes amis, dit-il, de m'avoir librement choisi pour chef !

Cet adverbe audacieux, contre lequel protestent, au moins par leur présence, les cadavres sanglants, épars dans la rue, soulève un gros rire, aucunement malveillant d'ailleurs.

Ce mot de « librement » prononcé dans de pareilles circonstances, implique une plaisanterie de haut goût, susceptible d'édifier suffisamment sur la moralité de l'assistance.

Le chef continue, de cette voix douce, si étrangement musicale, particulière à beaucoup de noirs, et contrastant singulièrement avec son torse monstrueux :

– Je viens de le dire tout à l'heure, vous aurez un bon maître.

« Et je le prouve sans tarder.

« Qu'a fait celui-là, que vous voyez étendu comme un porc, quand il y a six mois vous le reconnûtes pour votre chef ?

« Il a mis la main sur les richesses de son prédécesseur, et s'est adjudgé pour lui tout seul, sa case, ses provisions, son tafia, son or !

– Oui !... oui !... c'est vrai !

– Moi qui le remplace aujourd'hui, un peu par votre volonté, et beaucoup par la mienne, je serai plus généreux.

« Je ne veux rien !.. mais rien !

« Sa case est à vous ; l'occupe qui veut.

« Partagez ses instruments de chasse et de pêche, tirez au sort ses canots et ses chevaux, mangez son couac et son poisson, buvez son tafia, prenez son or !..

« À vous tout !

« Les richesses du tyran appartiennent au peuple.

À ces paroles probablement inattendues,

l'enthousiasme déborde soudain et atteint des proportions inouïes.

La foule, assez calme jusqu'alors, semble prise de délire. Les vivats, les acclamations, les cris, les hurlements retentissent, et tous, hommes, femmes, enfants, affolés à la perspective d'un butin copieux, se mettent à exécuter une sarabande insensée.

Une partie des assassins, ivres déjà, prennent la tête, et se ruent, comme des forcenés, vers une grande case placée au centre de la rue, entre quelques beaux bananiers.

Diogo, flanqué d'une demi-douzaine de sacripants, reste près de son ennemi blessé, qui pendant tout ce temps a conservé un mutisme obstiné.

La case est bientôt mise à sac. Les pillards, certains de trouver le reste en temps et lieu, en veulent surtout au tafia. La provision, bien que très abondante, est absorbée rapidement, avec cette avidité gloutonne particulière aux nègres, et comparable seulement à celle des Peaux-Rouges.

L'ivresse monte rapidement, cette ivresse farouche de l'homme sauvage, rendue plus terrible encore par la température incendiaire de la zone équinoxiale.

Les uns, n'ayant pas su proportionner leur absorption à leur vigueur, titubent un moment, courent éperdus, beuglent des sons inarticulés, et roulent çà et là, foudroyés. Les autres, plus raisonnables, ou plus méthodiques, s'installent et boivent plus modérément, afin de pouvoir savourer plus longtemps l'atroce liqueur et reculer l'instant de la chute finale. D'autres enfin, des positifs, ceux-là, sachant que tôt ou tard ils se dédommageront amplement, passent en revue pièce à pièce le mobilier de l'habitation primitive.

Bientôt une sourde colère, succédant à un brusque désappointement, les envahit. Les coffres grossièrement enluminés, renfermant les défroques du chef déchu, ont été éventrés, les loques gisent éparses de tous côtés. Les pagaras, les catouris, pleins de graines, de fruits ou de légumes, ont été retournés, les grandes jarres en terre poreuse, ainsi que les pots ont été brisés, le

sol de la case a été retourné à grands coups de pioche, tout a été fouillé, scruté, inventorié, et personne n'a rencontré la moindre parcelle d'or.

Qu'importe le tafia quand il devient momentanément impossible de boire !

Mais, l'or !.. L'or qui représente le tafia de demain, la paresse de tous les jours, la vie facile de l'avenir.

Ah ! malheur au mécréant qui a si bien su cacher l'opulent trésor dont nul n'ignore l'existence.

Ils abandonnent aussitôt le pillage, et accourent, ruisselants de sueur, écumants de rage, furieux d'avidité déçue, vers Diogo qui seul a conservé son sang-froid.

– Chef !.. Chef !.. On nous a volés !

– Qui donc, mes amis, a eu l'audace de vous enlever quelque chose ?

– Lui !... c'est lui !... s'écrient vingt voix haletantes de rage.

« Il a enlevé l'or !...

« Tu entends, chef, il a caché le trésor...

« À mort le voleur !..

« À mort !.. à mort !..

– Je m'en doutais, riposte Diogo en souriant d'un air de supériorité.

« C'est pour cela que je vous ai dit tout à l'heure : « Il faut qu'il vive ».

« Un cadavre est muet...

« Le vivant parlera.

– Mais, s'il ne veut pas.

– Il parlera !

– Quand ?

– Tout de suite.

– À la bonne heure :

– Ne suis-je pas votre chef !

« Ne dois-je pas toujours penser et souvent agir pour vous ?

– Bien dit !... Vive Diogo !

– Silence, camarades.

« Apportez-moi, sur le milieu de la place, quelques bottes de paille de maïs, et tout ce que vous pourrez trouver de piment.

« Allez, et dépêchez.

Comme tout représentant d'un pouvoir nouvellement établi, le noir est ponctuellement obéi, sans questions indiscrètes, sans observations oiseuses.

Ainsi qu'il vient de le dire, il pense aux lieux et places de ses subordonnés.

Les tiges de maïs affluent de tous côtés, avec des corbeilles pleines de ces petites baies coniques, écarlates, longues de deux à trois centimètres, et appelées *piment enragé*, le bien nommé.

– Assez, mes amis, dit-il d'une voix plus brève, mais toujours singulièrement harmonieuse.

En homme qui ne dédaigne pas de mettre la main à la pâte, il installe rapidement un brasier, fait signe à un de ses affidés de l'allumer, empoigne le blessé par les aisselles, et le pousse les pieds en avant vers la flamme qui ronfle et

pétille déjà.

Au contact du feu, l'infortuné pousse un cri rauque, et contracte ses membres à les briser.

– Voyons, camarade, reprend Diogo, sois raisonnable.

« Je ne t'ai rien demandé jusqu'à présent, sachant bien que tu ferais quelques petites façons avant de nous satisfaire.

« Mais je pense que, me voyant employer, comme sommation, les grands moyens, tu t'exécuteras de bon gré.

« Tu vas me dire où est caché ton or, n'est-ce pas ?

– Non, gronde sourdement le mulâtre.

– Tu fais la mauvaise tête ?

« À quoi bon, puisque tu vas mourir !

« Tâche donc de finir convenablement et d'abrégé tes souffrances.

« Voyons, parle, puisque tu n'as plus besoin de rien, tu peux bien dire où est le trésor.

– Non !

– Tiens, écoute, je te donnerai la vie sauve, et je te ferai embarquer pour Bélem.

– Tu mens, nègre !

– Bien dit, mon garçon !

« Oui, je mentais... Mais tu m'insultes, et tu es en mon pouvoir, tu vas voir comment le nègre se venge.

Les pieds du blessé, légèrement éloignés de la flamme pendant ce rapide colloque, sont rapprochés du brasier. Les chairs rougissent, se boursoufflent, et crépitent.

Une écœurante odeur de grillé se répand dans l'atmosphère.

Le malheureux supplicé serre les dents à les briser, ses yeux s'injectent, les veines de son front saillissent comme des cordes, sa face bleuit.

– Le trésor ! hurle Diogo, dont la fureur fait soudain trembler la voix.

Pas de réponse.

– Tu t'entêtes, reprend le bandit.

« Nous allons voir qui de nous deux cédera le

premier.

Pour la seconde fois il éloigne le mulâtre du brasier, saisit brutalement ses jambes, les dépouille de la peau soulevée par l'action de la flamme, et met les muscles complètement à nu jusqu'à la plante des pieds.

– Le piment, dit-il à un de ses complices. Il en prend une poignée, puis, ajoute :

– Hache-moi, tout cela avec ton sabre.

L'autre, en quelques coups rapides, transforme les baies en une bouillie rouge qu'il dépose dans une calebasse.

Alors Diogo se met à enduire les plaies vives avec cette substance horriblement caustique, dont l'application arrache au mulâtre des hurlements épouvantables.

– Oui, oui, je sais, dit-il en ricanant, c'est plus douloureux que la flamme elle-même.

« Au bout d'un certain temps, on ne sent plus la brûlure, car les chairs en cuisant deviennent insensibles.

« Tandis qu'un peu de piment entretient et

exagère la sensibilité.

« Eh bien ! parleras-tu ?

– Non !... Non !... Non !...

– Mille tonnerres ! tu me braveras jusqu'à la fin, quand tu n'as plus que le souffle !...

« Nous allons voir.

« Oh ! ce n'est pas fini, et je ne suis pas au bout de mes moyens.

Cependant, sous l'action du piment, les douleurs de l'infortuné s'exaspèrent encore s'il est possible. Les hurlements qui s'échappent de sa gorge n'ont plus rien d'humain. On n'entend plus que des sons étranglés, rauques ou fêlés, alternant avec des ronflements saccadés, véritables râles d'agonisant.

Peut-être même est-il incapable d'articuler aucun son.

Affolés d'ivresse et de cupidité, les monstres qui l'entourent, loin de ressentir même une ombre de pitié à l'aspect de ces atrocités, semblent s'ingénier à trouver de nouvelles tortures, pour triompher de ce mutisme au moins

incompréhensible.

Ils ne trouvent plus rien, et se dépitent en se voyant à bout d'arguments.

Mais Diogo, qui semble représenter le génie du mal dans sa plus abominable incarnation, éclate de nouveau de son rire aigu.

– Allons, continuons la représentation.

« Cet animal a l'âme chevillée aux flancs... essayons autre chose.

Il reprend son sabre et s'approche du mulâtre dont le visage crispé laisse couler des gouttes de sueur et de sang. Voyant que depuis un certain temps ses yeux restent fermés, il saisit une paupière entre le pouce et l'index, la tire violemment, et la tranche d'un coup rapide.

Le globe de l'œil apparaît alors tout rond, difforme, noirâtre, injecté de filaments rouges, et singulièrement mobile, sous l'action brutale du soleil torride.

– Hein ! tu ne t'attendais pas à cela, n'est-ce pas...

« À l'autre œil maintenant, pour ne pas

commettre d'injustice et par respect pour la symétrie.

« Là !... Voilà qui est fait.

« Parleras-tu, maintenant ?

« Le trésor !... Tu m'entends ?... Le trésor.

Mais alors, l'organisme de l'infortunée victime éprouve comme une irrésistible et probablement inconsciente révolte.

Le corps, secoué par une contraction terrible, se dresse brusquement d'un seul effort. Les liens qui attachent les bras sont rompus.

L'homme, aveuglé par le soleil qui calcine ses yeux sans paupières, semble pour un moment reprendre possession de lui-même, avant de devenir un cadavre.

Il essaie de parler, mais sa bouche ne profère plus que des sons inarticulés.

Terrassé par ces tortures sans nom, peut-être veut-il en échange d'une mort rapide, révéler enfin le lieu où se trouve cet or maudit.

Un silence lugubre succède brusquement aux

vociférations

Chacun attend un mot, un signe.

Mais le mulâtre semble avoir épuisé dans ce dernier effort le reste de son indomptable énergie.

Il étend convulsivement les bras, oscille, et s'abat lourdement sur le sol. Diogo se précipite vers lui, et ne peut retenir une exclamation de fureur.

Il est trop tard, et sa victime vient de lui échapper. Le dernier regard de ses yeux mutilés, lui a fait apercevoir, à terre, un sabre abandonné par un des assassins. Il s'en saisit, au moment où il se sent tomber, l'appuie sur sa poitrine, et se l'enfonce des deux mains, en plein cœur.

Les bandits, exaspérés par ce dénouement auquel nul ne pouvait s'attendre, se ruent sur le cadavre, le hachent, le dépècent, s'en arrachent les lambeaux, les piquent à la pointe de leur sabre, et s'en vont, à travers la rue, en beuglant et en gesticulant.

Diogo reste seul en présence du brasier qui s'éteint. Appuyé sur sa canne, il contemple de

loin l'orgie qui succède au pillage et au meurtre.

Il monologue.

– C'est une fatalité !

« Avoir si bien débuté, et échouer ainsi piteusement par l'inexplicable entêtement de cette brute !

« J'ai besoin de ce trésor, pourtant... sa possession est indispensable à la réalisation du but que je poursuis.

« À quoi bon être le chef de ces forcenés si, dans cinq ou six mois ils me donnent un successeur, de cette même façon expéditive qui semble réservée à tous ceux qui commandent ici.

« Les chefs vont vite, au Territoire Contesté et le temps matériel me manque pour acquérir cet or...

« Allons, je n'ai plus qu'un moyen, c'est d'aller piller le seringal du Français.

« Moyen périlleux, car il est homme à se défendre, et il est adoré de ces misérables Peaux-Rouges.

« D'autre part, il a rendu de nombreux services à plusieurs d'entre nous, et ces imbéciles sont susceptibles de lui en conserver de la reconnaissance.

« Ma foi, le sort en est jeté !... Il faut agir au plus vite, si Diogo, le proscrit, le paria, le révolté, le nègre... veut devenir don Diogo, le président de la future république Amazonienne.

Il se retourne soudain menaçant, en sentant sur son épaule le contact d'une main, et sourit, en reconnaissant un de ses fidèles.

– C'est toi, João.

– C'est moi, maître.

« J'ai tout entendu... Mais, sois tranquille, je sais être à l'occasion sourd et muet.

– D'où viens-tu ? et pourquoi n'étais-tu pas là, quand j'avais besoin de tous les miens.

– J'arrive de l'Aragouary...

– Du seringal ?

– Oui.

« Il n'y a plus de seringal !...

- Mille tonnerres !
- Oh ! tranquillise-toi.
- « Si nous ne pouvons pas piller chez le Français, nous avons mieux à faire.
- Parle !
- Les colons du Maroni, ses parents, sont riches, et ils pourront payer à qui de droit une jolie rançon.
- Je ne comprends pas un traître mot à ce que tu veux dire.
- Tu vas comprendre...

II

L'asile des réprouvés. – Le village sans nom. – Vagues limites. – Savanes noyées, savanes moyennes, pripris. – Recrutement des habitants. – Quelques pages d'histoire coloniale. – Sourdes hostilités des Portugais. – Nos droits sur le Terrain Contesté. – Nos débuts dans la zone équinoxiale. – Coup de main audacieux du gouverneur, M. de Férolles. – Préliminaires du traité d'Utrecht. – Incapacité de notre plénipotentiaire. – Ambiguïté. – Un seul mot devient l'origine d'un conflit qui dure depuis cent soixante-treize ans ! – Impuissance des diplomates. – Nécessité d'en finir aujourd'hui.

L'horrible scène qui sert de prologue à notre récit, a eu pour théâtre un village improvisé depuis fort peu de temps sur une vaste savane du Territoire Contesté de la Guyane.

Le point géographique où s'élève ce village n'a pu être jusqu'à présent rigoureusement établi, et pour cause, car il n'était pas encore construit au moment où notre compatriote, M. Henri Coudreau, le vaillant explorateur du Territoire, l'heureux émule du D^r Crevaux, accomplissait son voyage à la côte.

Quant aux rares trafiquants qui le visitent, ils ont vraiment bien d'autres soucis que ceux de la science pure.

Édifié d'ailleurs par des gens ayant tout intérêt à se cacher et à éviter tout contact avec les rares représentants de l'autorité brésilienne détachés de Macapa au poste Pedro II, il se trouve tellement isolé des voies habituelles de communication, qu'il n'est pas étonnant que son existence demeure jusqu'à ce jour presque complètement ignorée.

D'autre part, cette colonie qui, demain peut-être, périra de mort violente, et dont les débris seront dispersés au souffle des émeutes, ne relevant d'aucun État, nul représentant d'une puissance quelconque ne pouvant y arborer son

pavillon, nul gouvernement n'y possédant d'établissements agricoles ou industriels, on comprendra qu'elle n'excite qu'un intérêt médiocre, et qu'on s'inquiète peu des faits et gestes de ses membres.

Ces déclassés sont donc bien, par cela même, des hommes sans patrie, puisque ce sol qu'ils habitent offre ce phénomène géographique d'un territoire n'appartenant à personne.

Ce n'est pas à dire pour cela, qu'il ne soit énergiquement et depuis longtemps revendiqué.

Quoi qu'il en soit, la savane, où s'élève le village sans nom, a pour limites extrêmes, au sud, le Tartarougal-Grande ; à l'est, le lac Campridio et le lac des Deux-Bouches où se déverse le Tartarougal ; au nord, une rivière qui pourrait bien être le Rio-Coujoubi ; à l'ouest, l'inconnu.

Ce mot de « savane » disons-le incidemment, ne saurait, dans le cas présent, impliquer l'idée d'une vaste plaine herbue, analogue aux steppes moscovites, ou à la Prairie Nord-Américaine.

Bien au contraire, car elle se présente sous

plusieurs aspects absolument différents, résultant de la plus ou moins grande altitude du sol. Une élévation ou une dépression de quelques mètres au-dessus ou au-dessous du niveau des grandes eaux, suffit en effet à modifier singulièrement, cela va de soi, les productions et l'aspect des terrains qui pourtant sont toujours la « savane ». Il y a d'abord la *savane noyée* ou *bas pâturage salé*, dont les herbes croissent sur un fond solide, recouvert d'une couche d'eau plus ou moins épaisse. Puis la *savane moyenne*, parfaitement sèche, généralement en plan horizontal, et dont les végétaux servent toute l'année à l'alimentation du bétail. Puis encore le *pripri* ou *pinotière*, du nom du palmier *pinot* qui en borde les rives ou en peuple les îles. Elle tient tout à la fois de l'une ou de l'autre, en ce sens que, grâce à la faible dépression de son fond, elle est alternativement sèche ou inondée, et devient, suivant la saison, savane noyée ou savane moyenne.

Ces terrains sont en outre sillonnés de cours d'eau plus ou moins importants, comme le Tartarougal-Sinho, le Rio-Itauba, et d'autres plus

petits, de simples ruisseaux, ou « igarapès » produits par les infiltrations des lacs et des marais. Fleuves, rivières ou ruisseaux, coulant sur un fond plat, aucunement accidenté, se réunissent, s'enchevêtrent, s'anastomosent comme le système circulatoire d'un organisme humain. Leur présence a pour objet de modifier brusquement l'aspect et les productions du sol. Bordés de grands arbres de toute espèce, qui coupent la plaine de vastes écrans de verdure, ils divisent en longs rubans capricieusement festonnés les bas pâturages, les savanes moyennes et les pinotières.

Il demeure donc bien entendu que cette appellation de *savane* ne peut ni ne doit, comme il est dit ci-dessus, évoquer la pensée d'une steppe, d'un désert de graminées.

Sa disposition a en outre pour effet de rendre les communications souvent difficiles, parfois périlleuses.

Aussi, les irréguliers en compte ouvert avec les deux nations voisines ne pouvaient-ils choisir un lieu plus propice à leur installation.

Esclaves marrons, soldats déserteurs, forçats évadés, gredins hors la loi, trafiquants suspects, fuyant les injustes rigueurs ou les légitimes sévérités de la civilisation, se dirigent vers ce pays sans maître, leur terre promise, se groupent au hasard de leurs sympathies et plus encore de leurs besoins, de façon à résister aux Indiens qui ne les aiment guère, et à pourvoir en commun aux exigences de la vie sauvage.

On imagine sans peine qu'elle doit être la moralité d'une population ainsi recrutée, et quelles garanties son voisinage peut offrir aux colons qui seraient tentés d'exploiter les incalculables ressources de cet admirable territoire¹.

Ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, ces colons, forcés de vivre continuellement sur la défensive, ne peuvent invoquer l'appui du Brésil ni celui de la France, lorsque leurs établissements ou leurs existences

¹ Cette règle ne saurait être absolue, et elle comporte d'honorables exceptions en ce qui concerne les bourgs de Cachipour, d'Ouassa, de Counani et de Mapa, d'origine plus ancienne, où M. Coudreau a reçu l'hospitalité la plus cordiale.

se trouvent menacées.

C'est à eux seuls de se défendre et d'assurer leur sécurité.

L'un ou l'autre des deux gouvernements serait d'ailleurs fort mal venu d'intervenir, surtout la France, tant sont ombrageuses les susceptibilités du Brésil, dont la politique, depuis des temps immémoriaux, consiste à stériliser les efforts tentés par nos nationaux dans la zone équinoxiale.

Cette affirmation, qui peut-être pourrait sembler exagérée, eu égard aux excellents rapports existant entre les deux pays, n'en est pas moins exacte pour tout ce qui a trait particulièrement au Territoire Contesté. Car le Brésil, tout en protestant de sa profonde sympathie pour la France, et en la prouvant dans mainte occasion, est toujours demeuré intraitable, quand il s'agit spécialement de cette question du « Contesté »...

À ceux qui le taxeraient de parti pris, l'auteur, impartial avant tout, répondrait par les lignes suivantes, qui renferment la formule

diplomatique dont semblent s'inspirer, depuis près d'un siècle, nos opiniâtres compétiteurs. Elles émanent du ministre portugais de la marine, et datent de 1798.

Nous citons textuellement : « L'expérience du peu de succès qu'ont obtenu jusqu'à présent les Français pour former et consolider leurs établissements à Cayenne, *donne quelques espérances qu'ils ne seront pas plus heureux dans l'avenir.* Le point important est que, de votre part, il y ait toujours ce zèle discret, et ce prudent patriotisme qui est nécessaire pour *susciter des obstacles* à leurs projets ambitieux, sans apparence de violence ou de mauvais vouloir. (Instructions du ministre de la marine en 1798. Mémoire sur *l'Intrusion* – *intrusão* – des Français aux terres du Cap-Nord.)

Voilà qui est particulièrement édifiant.

Nous sommes aujourd'hui en 1886. Il y a donc quatre-vingt-huit ans que ces instructions sont écrites. Eh bien ! elles semblent n'avoir subi aucune modification depuis le jour où le Brésil, secouant le joug de la métropole. – 12 octobre

1822 – s’est constitué en État indépendant.

La preuve, c’est que, en dépit des concessions offertes par le gouvernement français pour arriver à délimiter les frontières, jamais les plénipotentiaires des deux pays n’ont réussi à faire aboutir leurs interminables conférences.

Le Brésil veut bien en finir, mais à la condition de nous déposséder presque entièrement et de nous reléguer à la limite du Carsevenne, c’est-à-dire de s’attribuer les neuf dixièmes de l’objet en litige.

Nos droits pourtant sont indéniables et nous ne saurions trop remercier nos hommes d’État qui, au moment même où nous écrivons ces lignes, (mars 1886) essaient encore d’obtenir des conditions compatibles avec nos intérêts et surtout notre dignité.

Ces droits qu’il est essentiel de bien définir, remontent à l’origine de notre colonie elle-même.

Au XVI^e siècle, la France avait nominalement la possession de tout le territoire compris depuis l’Orénoque jusqu’à l’Amazone. Mais, absorbée

par les guerres d'Italie, puis par les guerres de religion, elle laissait avec indifférence les Espagnols et les Portugais s'adjuger la plus grande partie des terres du Nouveau-Monde.

Lorsqu'en 1664 la première colonie française un peu importante fut fondée en Guyane, notre possession ne comprenait plus, même nominalement, la totalité de ce territoire. Entre le Maroni et l'Orénoque, s'étaient installés déjà les Hollandais. Nous n'en restions pas moins les maîtres des terres comprises entre le Maroni, l'Amazone et le Rio-Negro.

C'est seulement en 1688 que les Portugais, voyant le commerce d'échanges avec les Indiens de la côte prendre de l'extension, et comprenant en outre les avantages topographiques de cette position superbe, songèrent sérieusement à nous évincer de la rive nord de l'Amazone.

Le gouvernement de Lisbonne faisait élever, à cet effet, cinq petits postes fortifiés sur la rive septentrionale du bas Amazone. Louis XIV fit alors affirmer par M. de Férolles, gouverneur de Cayenne, les droits de la monarchie française sur

toutes les terres du bassin septentrional du fleuve. Le gouvernement portugais ayant refusé de reconnaître le bien fondé de réclamations du gouvernement français, M. de Férolles, sur l'ordre de Louis XIV, en mai 1697, en pleine paix, enleva et occupa San-Antonio de Macapa et détruisit les quatre autres forts. « M. de Férolles. dit le *Mercure Galant* de l'époque, exécuta, avec beaucoup de valeur et en peu de temps, l'ordre qu'il reçut de la cour d'aller chasser les Portugais... Avec quatre-vingt-dix hommes, il mit en fuite deux cents Portugais soutenus par six cents Indiens, rasa les forts à l'exception de celui de Macapa dans lequel il laissa garnison, puis revint à Cayenne avec les cinq ou six embarcations qui avaient servi à cette entreprise. Ce fait d'armes fut inutile : la petite armée ne put se maintenir qu'un mois à Macapa, et les Portugais réoccupèrent le poste après nous en avoir chassés ».

La première convention diplomatique essayant de régler le différend est du 4 mars 1700. Des négociations eurent lieu à la suite de l'affaire de Macapa et ces négociations furent suivies d'un

traité provisionnel. Le roi de France s'engageait à s'abstenir provisoirement de faire aucun établissement sur la rive droite de l'Amazone, mais le roi de Portugal ferait détruire Macapa et ne prendrait aucune position sur la rive litigieuse, provisoirement neutre. Conformément au traité, le Portugal détruisit Macapa.

Les choses demeurèrent en l'état jusqu'au traité d'Utrecht, qui fut censé terminer le différend.

Dans les actes préliminaires de ce traité, le comte de Tarouca demande pour le roi de Portugal « que le roi de France lui cédât et à tous les rois du Portugal, après lui, pour toujours, tous les droits qu'il prétend avoir sur les terres communément appelées du Cap-Nord appartenant à l'état de Maragnon et *situées entre les rivières des Amazones et de Vincent-Pinçon*, nonobstant tout traité provisionnel ou définitif qu'on peut avoir fait sur la possession et sur le droit des dites terres ». (Article 2 des demandes du Portugal présentées à Utrecht le 5 mars 1712.)

Ce fameux traité, qui fut signé le 11 avril

1713, et devait mettre fin à un conflit dont l'origine remontait à plus de vingt-cinq ans déjà, servit au contraire de texte à une série de discussions qui se sont prolongées jusqu'à nos jours.

L'article 8 du traité de 1713 dit en substance que la France renonce à la navigation sur l'Amazone, que les *deux bords* du fleuve appartiendront au Portugal, et désigne le cours d'eau qui doit séparer les deux possessions sous le nom de Japoc ou Vincent-Pinçon.

Chose au moins singulière, le texte n'indique, pour cette rivière Vincent-Pinçon, ni latitude, ni longitude, et ne parle nullement de l'attribution des terres de l'intérieur.

C'est de cette omission, plus ou moins volontaire de la part des plénipotentiaires portugais, que naquit la confusion, cause originelle du conteste encore pendant aujourd'hui.

Ne paraît-il pas, en effet, au moins singulier, que ce mot de *Japoc*, qui n'est pas mentionné dans le traité provisoire du 5 mars 1712, figure au

contraire dans le traité définitif du 11 avril 1713 ; et ne serait-on pas tenté de croire qu'il y a été glissé subrepticement par les Portugais mécontents de n'avoir pas élevé tout d'abord le chiffre de leurs prétentions.

Et s'il est évident qu'on ne peut arguer d'une pareille probabilité lorsqu'il s'agit d'un traité solennel, on ne peut s'empêcher de remarquer combien tout ce qui concerne les limites y est vague, obscur et incomplet, et l'on se dit que si, de l'aveu des auteurs portugais, les représentants de leur nation à Utrecht étaient parfaitement éclairés sur la question, il n'en était pas de même du représentant de la France, le marquis d'Uxelles, un général-diplomate, que les mémoires du temps représentent comme étant aussi maladroit diplomate que pitoyable capitaine.

Qu'arriva-t-il de cette ambiguïté jetée comme à plaisir à la face de nos plénipotentiaires ? C'est que les Portugais prétendirent, par la suite, que ce traité leur donnait pour limite l'Oyapock qui se jette dans l'Océan, entre 4° et 5° de latitude Nord

et que l'on devait comprendre sous le nom de terres du *cap Nord*, les terres du *cap d'Orange*, c'est-à-dire plus de quatre-vingts lieues de côte !

Par contre, les Français soutinrent de leur côté qu'il s'agissait de la rivière se déversant dans la baie de Vincent-Pinçon, entre le 1° et le 2° de latitude Nord et ne consentirent jamais à reconnaître cette exorbitante prétention qui enlevait à notre colonie la moitié de son littoral, et les trois quarts de sa superficie.

Il est essentiel d'insister sur ce fait, que si l'on avait voulu indiquer la rivière d'Oyapock, en aucun cas, et surtout dans les demandes préliminaires du traité, les Portugais ne l'eussent pas exclusivement désignée sous le nom de Vincent-Pinçon qui ne lui est donné nulle part sur les cartes, tandis que l'on retrouve invariablement le mot Oyapock¹ ou un nom approchant, dans toute la série des cartes publiées jusqu'à nos jours.

¹ En 1596, il s'appelle Wianoco ; en 1633, Wajabéjo ; en 1662, Ouyapoque ; en 1679, Wiapoco et Wianipoco ; en 1699, Oyapoc ; en 1703, Yapoco, sans qu'aucune de ces dénominations s'accorde exactement avec celle du traité.

C'est donc le nom de Vincent-Pinçon qui caractérise essentiellement la rivière limite, et il ne suffirait pas à prouver qu'il y a identité entre les noms de Japoc et Oyapock, car notre fleuve n'est désigné nulle part sous le nom de Vincent-Pinçon, soit seul, soit accolé à tout autre.

L'inspection des anciennes cartes prouve, au contraire, que le canal Carapapori, et par conséquent la rivière qui s'y déverse, a porté indifféremment et quelquefois simultanément les noms de Arawari, Arrowari, Arewari, Vincent-Pinçon et Iwaripoco. L'on conviendra, en outre, que ce dernier ne diffère guère plus de celui de Japoc, que celui de Wajabego que notre Oyapock portait incontestablement à la même époque.

C'est cette limite du Carapapori, formant la branche nord de l'Araguary, reconnu par Humboldt pour être le vrai Vincent-Pinçon, que la France n'a cessé de réclamer.

Ajoutons, pour terminer ce long exposé qui a pour notre patriotisme une autre importance, qu'une simple curiosité géographique, que la question n'a pas progressé d'un pas, en dépit des

traités intervenus dans la suite, et des conférences tenues entre les différents diplomates franco-brésiliens.

Quelques mots encore pour l'édification de ceux qui ignorent cette partie de notre histoire coloniale.

En 1782, M. de Bessner, gouverneur de Cayenne, donnait à Simon Mentelle, géographe, la mission de relever le cours de l'Araguary et de reconnaître que la ligne sensible de démarcation pourrait être établie entre la Guyane française et les possessions portugaises, en partant du point où le canal de Vincent-Pinçon ou Carapapori, adopté comme borne, cesse de séparer les deux colonies. Mentelle devait s'appliquer à examiner si nos limites pourraient être simplifiées en adoptant pour frontières la grande bouche de l'Araguary, et quel dédommagement pourrait être offert au Portugal dans les territoires de l'intérieur. Car, poursuivant vers l'Ouest, Mentelle devait, en s'écartant le moins possible de l'équateur et de la ligne parallèle au cours de l'Amazone, afin, disaient ses instructions, de

remplir exactement l'esprit du traité d'Utrecht, se rendre jusqu'au Rio-Branco, essayant de trouver, à notre territoire sud des montagnes centrales, une frontière sensible, scientifique.

Mentelle échoua en grande partie, et ne put que relever la côte.

Il faut franchir d'un trait de plume, une période d'un siècle, pour trouver dans l'histoire de notre colonie un fait analogue, dû à l'initiative de M. Chessé, gouverneur de la Guyane.

À l'exemple de son prédécesseur, M. Chessé confia en 1883 une mission identique à un professeur d'histoire du collège de Cayenne, M. Henri Coudreau, un jeune savant des plus distingués, qui se révéla comme explorateur hors ligne.

Plus heureux que Mentelle, M. Coudreau visita le Counani, le Mapa, les terres du Cap-Nord, le Tartarougal, le Rio-Branco, le territoire sud des montagnes centrales.

Il est profondément regrettable que Mentelle n'ait pu faire, en 1782, ce que M. Coudreau a fait

en 1883, 1884 et 1885, car le gouvernement de Louis XIV en eût probablement fini avec le vieux différend.

Les choses en étaient là après l'échec de Mentelle, quand, en 1792, en présence du danger imminent d'une guerre universelle, la France évacua le poste de Vincent-Pinçon qu'il eût été difficile de défendre.

En 1794, l'émancipation des esclaves dans la Guyane française ayant effrayé les Portugais, ceux-ci armèrent cinq petits bâtiments et en attendant une déclaration de guerre officielle, commencèrent par venir piller, dans le Ouassa, une grande ferme à bétail dont le propriétaire, le citoyen Pomme, était alors député à la Convention.

Et pendant vingt années, on continua ainsi à main armée l'interprétation du traité d'Utrecht.

De 1794 à 1798, la côte entre l'Amazone et l'Oyapock fut complètement dépeuplée. Il importait d'agrandir le désert entre Cayenne et Para, car au contact des Français, qui donnaient la liberté aux esclaves, Para se serait bientôt trouvé

sans esclaves et sans Indiens.

Cependant, nos Indiens de Counani et de Macari nous regrettèrent. Quelques centaines d'entre eux, déportés au loin, trompant une surveillance active, se riant des répressions les plus cruelles, et bravant tous les dangers, revinrent dans de frêles pirogues de Maranhão à Macari et à Counani, par quatre-vingts lieues de haute mer.

Ces événements amenèrent Jeannet-Oudin, neveu de Danton et commissaire civil de la Convention en Guyane, à étudier la question des limites en vue de leur établissement définitif à la paix générale. Il fit en conséquence rédiger par le géographe Mentelle et le capitaine du génie Chapel deux mémoires qui furent envoyés au ministre de la marine.

Malgré ces sages précautions, les diplomates trouvèrent moyen de signer, le 20 août 1797, un traité encore plus absurde que les autres et qui reportait notre limite au Carsevenne. Le Directoire ne voulut pas, et pour cause, le ratifier.

Le 6 juin 1801, un nouveau traité, signé à

Badajoz, porte la frontière française à l'Araguary et déclare que la navigation de l'Amazone sera commune aux deux nations.

Le traité d'Amiens, 25 mars 1802, parfaitement explicite, fixe définitivement les frontières à la grande bouche de l'Araguary, par 1° 20' de latitude Nord, entre l'île Neuve et l'île de la Pénitence. Elles suivront l'Araguary, le Vincent-Pinçon de La Condamine, depuis son embouchure jusqu'à sa source, et se prolongeront par une ligne droite tirée de cette source jusqu'au Rio-Branco.

Tout semble conclu pour le mieux, grâce à ce traité qui est l'explication officielle, définitive du traité d'Utrecht.

Mais, il eût été trop simple pour la diplomatie de s'en tenir là. Surviennent les traités de 1814 et de 1815 et nos bons diplomates, probablement navrés de cette solution rationnelle, s'empressent de revenir aux ambiguïtés du traité primitif.

En 1822, le Brésil devenu indépendant, hérita des droits et des prétentions du Portugal. De terribles guerres civiles ne tardèrent pas à le

déchirer. En 1824, le gouvernement français, pour protéger sa colonie contre l'invasion des révoltés qui s'enfuyaient du Para, donna l'ordre au gouverneur de Cayenne de rétablir le poste de Macari ou Vincent-Pinçon. On fit choix préférentiellement d'un îlot du lac Mapa. Ce poste fut évacué en 1840. Mais pour maintenir nos prétentions, le gouvernement colonial en établit un autre sur la rive droite de l'Oyapock.

Les négociations, relatives à une délimitation définitive, traînèrent jusqu'en 1844, et furent définitivement interrompues.

En 1849, puis en 1850, une expédition brésilienne, *organisée à Paris*, devait partir pour occuper le Mapa. « Il s'agit, disait bravement à la chambre des députés de Rio-de-Janeiro, le 19 avril 1850, M. Tosta, ministre de la marine, de fonder dans cette contrée une solide colonie, afin que nous puissions y assurer d'une manière efficace notre possession. » L'expédition brésilienne ayant rencontré, dans les eaux de Mapa, un aviso français en surveillance, le gouvernement de Rio, pour se consoler de n'avoir

pas réussi, se mit à protester avec indignation contre les agissements de la France...

Les négociations reprirent en 1853 et durèrent jusqu'en 1856. Les plénipotentiaires, M. His de Butenval et M. le vicomte d'Uruguay, rompirent des lances dans un savant tournoi de géographie historique.

M. le vicomte d'Uruguay nous offrit la limite du fleuve Carsevenne dont on ne connaît pas la source, mais seulement l'embouchure. M. His de Butenval proposa au Brésil pour frontière la rivière Tartarougal, qui a probablement une source, mais n'a pas d'embouchure, car la rivière se perd dans un impénétrable réseau de lacs et de marécages, comme l'a constaté M. Coudreau.

Ces doctes négociations n'aboutirent pas.

La diplomatie ayant échoué, le gouverneur de la province de Para s'avisa de tenter, en 1858, un coup de force. Une expédition, modèle 1850, commandée par un lieutenant de douanes, partit de Para et entra dans le Counani, en plein Territoire Contesté. La population de Counani, composée d'esclaves marrons, reçut les

annexeurs à coups de fusil !

Alors, le gouvernement de Rio se plaignit que la France entretenait à Counani des agents que soutenait Prosper Chaton, notre consul à Para. Le lieutenant de douanes passa capitaine, et Prosper Chaton fut blâmé.

Un comble !...

Mais, ce qui n'est pas moins violent, c'est le raisonnement que se tinrent les Brésiliens après les négociations infructueuses de 1853 à 1856 : « Puisque la France nous offre le territoire de Tartarougal, le terrain situé entre Araguay et Tartarougal n'est plus contesté. »

Par suite de ce beau raisonnement, et sans crier gare, voilà que, en 1860, le président de la province de Para annexe purement et simplement ce territoire connu dans la contrée sous le nom de district d'Apurema, annexion plus platonique encore que réelle, bien que depuis vingt-cinq ans, le Brésil fasse tous ses efforts pour l'administrer, et surtout y percevoir des impôts. Il est à supposer, en effet, que les affaires ne marchent pas toutes seules, puisque en 1883, lors du

passage de M. Coudreau, on attendait l'installation d'un poste militaire envoyé de Para.

En 1883 et 1884, M. Coudreau révéla ces faits en haut lieu, et provoqua un échange de notes entre M. Jules Ferry et M. le baron d'Itajuba, chargé d'affaires du Brésil. On en écrivit dans les bureaux. Cela cause un petit ennui aux puissances, sans résultat, comme bien on peut croire. Il fallait que comme jadis Prosper Chaton, quelqu'un payât les frais et la peine, ce fut le malencontreux explorateur. Pourquoi diable, aussi, M. Coudreau s'avisait-il d'avoir raison !...

L'incident eut les honneurs d'un enterrement de première classe, avec le cérémonial usité.

Mais aujourd'hui l'énervante et interminable question revient encore sur le tapis, grâce au vote récent de la loi sur les récidivistes.

La Guyane ayant été désignée comme lieu de relégation, le Brésil s'inquiète, et avec juste raison, des dangers que fera courir à sa province d'Amazonie le voisinage de vingt mille sacripants que la France compte expédier dans sa colonie.

Les négociations reprennent !...

Arrêtons-nous par égards pour le lecteur qui doit demander grâce !

III

Un aventurier noir. – Repoussant au physique, effrayant au moral. – Chez lequel on ne s'attendait pas à trouver une pareille instruction. – Aventures d'un chercheur d'or. – La « poche ». – Richesse prodigieuse. – Exploitation. – Ce que c'est qu'un « sluice ». – Trois cents kilogrammes d'or en un mois. – Projet de fuite. – Les embarras d'un millionnaire. – Déboires d'un prétendant. – Expédition. – Quatre heures en pirogue. – Dans la clairière. – Familiarités de Monsieur Louche. – Rude leçon. – Angoisses d'une mère. – Sauvez-vous !

C'est presque involontairement que l'auteur s'est laissé entraîner à la trop longue dissertation historique formant la matière du chapitre précédent. Il espère cependant que le lecteur ne

lui tiendra pas rancune en faveur du motif qui l'a déterminé à cette incursion dans le domaine de l'histoire.

Puisque nous étudions ensemble une région à peu près ignorée, n'est-il pas essentiel d'apprendre à la connaître à tous les points de vue ; et n'est-ce point faire œuvre d'utilité, que de chercher à augmenter la somme de notre savoir en retournant, sous toutes ses faces, la chose en question, de manière à ne rien laisser ignorer des faits qui s'y rattachent !

Notre récit ne peut d'ailleurs qu'y gagner en précision. Car ce n'est pas tout, de décrire au fur et à mesure des événements, les mœurs, les coutumes et la manière d'être de la population du Territoire Contesté. Il est encore essentiel de savoir pourquoi et comment ce territoire est contesté, de façon à pouvoir apprécier judicieusement les conséquences de cette contestation qui fait des habitants de cette contrée des êtres complètement à part.

Reprenons notre récit.

Diogo, Jacques en Portugais, le principal

acteur du drame qui vient d'ensanglanter le village, est un grand nègre d'une trentaine d'années, au torse puissant d'Hercule noir. Sa face, affreusement ravagée par la variole, n'offre plus que des traits déformés qui lui donnent une expression terrible et tout à la fois repoussante. Son nez, rongé par les pustules de cette maladie si fatale aux nègres, s'est recroquevillé au point de figurer seulement deux trous béants. Sa bouche, bridée par une cicatrice récente qui tranche en violet sur le noir de la peau, est contractée par un rictus laissant apercevoir les dents, aussi blanches que celles d'un fauve. Les yeux, aux paupières éraillées, sanguinolentes, au blanc injecté de filaments bruns, à l'iris luisant comme des boules d'acier bruni, lancent des regards aigus, cruels.

L'expression habituelle de ce masque sinistre, que l'on ne voit jamais grimacer un sourire, est celle d'une méchanceté froide, implacable, en quelque sorte voulue.

Cette laideur épouvantable, à laquelle il semble impossible de s'habituer, effraie même

les familiers de Diogo qui prend plaisir à en augmenter encore l'expression.

Il l'étale avec complaisance, l'expose avec une sorte d'ostentation, et affecte d'en faire parade, comme une coquette de sa beauté.

Le moral, d'autre part, n'a rien à envier au physique.

Cruel par instinct, emporté jusqu'à la fureur, implacable dans ses haines, orgueilleux, cupide et rusé, il possède, en même temps, un singulier empire sur lui-même.

Joue-t-il un rôle ? Affecte-t-il aussi d'exagérer les monstruosité de son âme comme les hideurs de son corps ?

Nul ne le sait. Il épouvante et semble ravi de l'effet qu'il produit inévitablement.

On l'a vu maîtriser tout à coup d'effroyables accès de rage, et redevenir, en un clin d'œil aussi calme qu'un homme endormi. Il a assassiné un camarade pour une bouteille de tafia, et abandonné à des compagnons d'orgie le produit d'un mois de travail. Insulté, menacé par des gens

ivres, il a haussé dédaigneusement les épaules, et a patiemment attendu leur retour à la raison pour les faire périr avec des raffinements inouïs.

Arrivé on sait d'où, et depuis seulement une année dans la petite colonie, il a su prendre une étrange influence sur ses camarades qui le haïssent peut-être, mais l'admirent parfois et le craignent à coup sûr.

Mais, ce qui contribue au moins autant que sa force corporelle extraordinaire, à augmenter encore cette influence, c'est une intelligence et surtout une instruction véritablement surprenantes chez un être en apparence aussi déshérité.

Il parle couramment le français, l'anglais et le portugais ; de temps en temps, les trafiquants de la côte lui remettent des livres, des journaux, des brochures qu'il lit avec avidité, au grand étonnement de ses compagnons à demi-sauvages qui ne peuvent concevoir un pareil prodige.

Ce n'est pas tout. Il fait de temps à autre quelques courses plus ou moins prolongées, et relève attentivement, sur le papier, la

configuration de la région, de manière à posséder des cartes détaillées, parfaitement exactes.

Pendant environ six mois il s'est tenu presque complètement à l'écart, sans se mêler aux intrigues des habitants du village qui élisent et renversent leurs chefs, avec un entrain digne des anciens citoyens du Mexique, ce pays légendaire des prononciamientos.

Lors de l'avènement au pouvoir du dernier représentant, il a commencé à travailler l'opinion publique, sans pour cela se poser en compétiteur. Mais il s'est mêlé activement à ces irréguliers, et a pris part à leur vie si inégalement partagée entre le travail et l'orgie.

Puis, quand il a jugé le moment propice, il a prouvé qu'il fallait se débarrasser au plus tôt du chef actuel, un mulâtre dont il avait recherché l'amitié, capté la confiance, et qu'il avait énergiquement secondé dans des circonstances périlleuses.

On a vu comment, et dans quelles conditions, il parvint à le renverser et à le supplanter.

Un mois à peine avant ce tragique événement, le mulâtre, travaillant à l'exploitation d'une petite crique aurifère exceptionnellement riche, avait découvert ce qu'en style de mineur on appelle une *poche*. Une des premières *battées*¹ lavées par lui produisit près de cent francs ! Chiffre énorme auquel les mines d'or guyanaises n'ont presque jamais atteint.

L'homme émerveillé continua seul son travail pendant toute la journée, sans que l'opulence du gisement se démentît un seul instant. Le soir, il rentrait à sa case avec environ un kilogramme d'or en poudre et en grains, représentant une valeur de trois mille francs.

Peut-être eût-il été plus prudent de poursuivre solitairement cette exploitation. Mais le chercheur d'or, voulant ravir au plus vite à la terre cet opulent trésor, préféra s'adjoindre un

¹ On donne le nom de *battée*, au plat de bois, légèrement conique, dans lequel les mineurs lavent les terrains d'alluvion renfermant l'or en grains ou en poussière. On empile dans la battée une dizaine de kilogrammes de terre et de gravats, et on lave cette terre dans un ruisseau en imprimant au plat des mouvements circulaires exigeant un certain tour de main. La terre s'échappe tangentiellement et l'or plus lourd reste au fond.

compagnon, sachant par expérience que le travail à deux serait infiniment moins pénible et tout à la fois plus rémunérateur.

Il confia sa bonne fortune à son bon ami Diogo qui l'écouta froidement, en homme désintéressé des biens de ce monde, et auquel suffit amplement la frugale subsistance des habitants de la forêt.

Diogo, cependant, lui offrit son concours et se mit à l'ouvrage avec lui, mais sans manifester la moindre convoitise, bien qu'il apportât beaucoup d'ardeur à la partie la plus pénible de l'exploitation, le terrassement du sol aurifère,

Le rendement du lavage dépassa encore le chiffre du premier jour.

Diogo, de plus en plus désintéressé, refusa pourtant de partager, et se contenta d'un modeste salaire.

La *poche* semblait inépuisable. Après une semaine d'un labeur acharné, le mulâtre, littéralement sur les dents, mais plus avide que jamais, proposa à son compagnon d'établir un

sluice et d'embaucher quelques terrassiers, pour le gros de la besogne.

Celui-ci, toujours complaisant, mais non moins indifférent à cette fortune qui allait en s'arrondissant, fit pourtant quelques observations, au moins pour la forme.

– Le lavage par le sluice, dit-il, rapportera dix fois, cent fois plus, c'est vrai, mais si les hommes que tu veux employer se doutent de la richesse du terrain ?

– Nous lèverons la production deux fois par jour lorsqu'ils prendront leur repas, et nul n'en connaîtra la valeur.

– C'est une idée...

« As-tu du mercure, au moins.

– J'ai du mercure en quantité suffisante.

– Eh bien ! établissons un sluice.

Cet appareil, très élémentaire, se compose d'une série d'auges, ou plutôt de canaux en planches, longs d'environ quatre mètres, larges de cinquante centimètres, hauts de trente, un peu plus larges d'un bout que de l'autre, de façon à

s'emboîter, et à former, par leur réunion, un canal unique, atteignant vingt, quarante ou cinquante mètres.

On donne le nom de *dalle* à chacune de ces boîtes, ouvertes aux deux extrémités, dont l'ensemble forme le sluice. Sur le fond de chaque dalle se trouvent des plaques de tôle, percées de trous, ou même de simples planches mobiles également percées et portées sur des tringles servant à les surélever de quelques centimètres. Sous ces plaques est déposé le mercure.

La première dalle est installée dans la berge d'un ruisseau barré par un batardeau, de manière à laisser couler dans le sluice un filet d'eau que l'on règle à volonté. Les autres dalles, portées sur des chevalets, possèdent une pente suffisante pour l'écoulement.

Les terres aurifères, fouillées à la pioche, sont lancées à la pelle dans le sluice et désagrégées par l'eau qui les entraîne. L'or, plus lourd, tombe dans les trous des plaques et s'amalgame au mercure par simple contact.

Quand on juge le mercure assez saturé, on

l'enlève, on le filtre dans une peau de chamois, ou plus communément, dans une toile solide, à tissu serré, et il reste une masse blanche, pâteuse, d'or amalgamé que l'on évapore dans un vase quelconque sur un feu vif.

Tel est en quelques mots le procédé primitif employé par les mineurs d'avant-garde.

En dépit de l'imperfection évidente de ce système, telle était l'in vraisemblable opulence des terrains, que le rendement atteignit une moyenne de dix à douze kilogrammes par jour.

Au milieu de la quatrième semaine, les deux compagnons avaient extrait une quantité d'or qu'ils pouvaient évaluer à plus de trois cents kilogrammes, représentant une valeur de près d'un million !

Puis, tout à coup, le sol devint absolument stérile. Cette poche prodigieuse était épuisée au moment où le mercure allait aussi manquer, bien que Diogo, en prévision de cet accident, eût installé un appareil grossier, destiné à condenser les vapeurs mercurielles produites par l'évaporation.

Le mulâtre, qui n'avait pas de secrets pour son ami, avait enfoui, au fur et à mesure, dans le sol de sa cabine, ce fastueux trésor. La poudre et les pépites étaient enfermées dans de petitesalebasses pouvant contenir chacune dix kilogrammes, et auxquelles une armature de fibres d'arouma bien tressés donnait une solidité à toute épreuve. Grâce à ce fractionnement, le transport en devenait plus facile, et l'on pouvait ainsi dissimuler le contenu de chaque calebasse, en confondant celle-ci avec des objets quelconques, sans importance.

Dès l'instant où l'exploitation cessa, Diogo reprit son existence oisive en apparence, et se mit à travailler de plus belle quelques-uns de ses intimes.

Cela dura trois ou quatre jours. Mais alors, le mulâtre, qui vivait dans des transes perpétuelles depuis le moment où cette fortune soudaine l'avait comblé, manifesta bientôt l'intention de se retirer en pays civilisé.

À quoi bon être millionnaire, si l'on est réduit à la portion congrue de farine de manioc et de

poisson séché.

Il confia son projet à son bon ami Diogo, qui lui promit son concours dévoué, et lui proposa même de l'accompagner à la côte, afin de s'aboucher avec le premier bâtiment qui passerait en vue.

Or, justement, le petit vapeur qui, une fois par mois, vient de Cayenne au Para chercher les bœufs nécessaires à la subsistance du chef-lieu de notre colonie, était attendu prochainement. Le capitaine ayant coutume de faire quelques escales à la côte pour échanger ou acheter le caoutchouc, l'or, la colle de mâchoiran¹ ou l'huile d'andiroba, on pourrait s'entendre avec lui.

Pour la première fois depuis longtemps, la face hideuse du noir sembla grimacer un sourire.

Il regagna sa case tout joyeux, exhiba sa provision de tafia, fit venir ses affiliés, les abreuva largement, et leur dit :

– C'est pour aujourd'hui.

« Le coquin veut vous brûler la politesse, et

¹ Poisson du genre *silure*.

s'en aller « à l'anglaise » comme on dit chez messieurs les blancs.

« Eh bien ! nous allons voir !

« Vous savez qu'il est riche, stupidement riche...

« Je sais où est son or... Vous n'aurez qu'à fouiller le sol de sa case et vous trouverez là de quoi vous combler tous...

« Prenez ce que vous voudrez. Il en restera encore assez.

« Cependant, ne gaspillez pas. Pensez à l'avenir et comptez sur moi.

« Faites de feintes largesses et emportez chez moi le plus que vous pourrez... Vous retrouverez plus tard cet or dont nous avons besoin pour fonder notre république.

« Il faut être riches pour conquérir et assurer notre indépendance.

« Aujourd'hui, soyez tout au plaisir.

« Allez ! annoncez la déchéance de ce lâche fuyard, et proclamez Diogo pour chef. »

Ils se répandirent dans le village, attaquèrent à l'improviste ceux qu'ils savaient être attachés au mulâtre, les sommèrent de reconnaître le nouveau chef, et massacrèrent sans pitié ceux qui manifestaient la moindre hésitation.

Diogo, de son côté, ne resta pas inactif. En homme qui sait payer de sa personne, et dont la férocité native devait se complaire au milieu du carnage, il se mêla aux égorgeurs, et fut, comme on l'a vu, un des principaux acteurs du drame sauvage auquel nous avons précédemment assisté.

Trompé dans son espoir, et d'autant plus furieux de voir lui échapper ce trésor dont il avait escompté la possession certaine, qu'il lui était indispensable pour la réalisation de projets longtemps caressés, il pensa aussitôt à réparer ce contretemps par le pillage du seringal du haut Araguay.

Mais voilà qu'au moment où il allait aviser au moyen d'exécuter ce difficile projet, un de ses hommes venait lui annoncer l'anéantissement du seringal !

Diogo, pour le coup, éprouva une vague sensation de désespoir.

Quelques mots du nouveau venu, João, calmèrent soudain les inquiétudes qu'il pouvait à peine dissimuler.

– Puisqu'il en est ainsi, dit-il rasséréiné par la rapide confiance faite mystérieusement par son émissaire, je vais aviser.

– Sans retard, n'est-ce pas, maître ?

– Je comprends comme toi qu'il faut agir sans perdre un moment.

« Mais où trouver les vingt hommes nécessaires à ce coup de main ?

– Dix hommes bien armés suffiront.

– C'est peu.

– Bah ! Ils ne sont que quatre blancs, avec une demi-douzaine de Muras toujours ivres.

« Les Muras déguerpironent comme des grenouilles, et nous empoignerons sans résistance les prisonniers et leurs gardiens.

– Oui, tu as raison.

« C'est le seul moyen de tenir en notre pouvoir le seringueiro, et d'obtenir de lui tout ce que je veux.

« C'est entendu, tâche de me réunir une dizaine d'hommes un peu moins ivres que les autres, conduis-les à la crique, embarque-les dans deux pirogues ; tu commanderas l'une, moi l'autre.

Muni de ses instructions, João quitta sans plus tarder le nouveau chef et se mit on devoir d'exécuter son ordre.

Ce dernier retira d'une cachette, où il les avait habilement dissimulées en prévision de besoins ultérieurs, quelques carabines, avec des munitions, et les transporta rapidement au dégrad où étaient amarrées les pirogues du village.

Contre son attente, João revint bientôt accompagné d'une troupe de noirs sanglants, surexcités par le tafia gloutonnement avalé pendant l'orgie qui paracheva la scène d'égorgement, mais, en somme, désireux d'obéir au chef qui leur inspire une confiance absolue.

En quelques mots rapides, Diogo leur explique qu'il s'agit d'un coup de main à opérer lestement ; que le lendemain au plus tard, ils seront de retour au village, et que, grâce à eux, la perte du trésor sera en partie réparée.

Il n'en faut pas davantage pour exciter leur ardeur.

Désireux d'ailleurs de faire leur cour au nouveau chef et de lui complaire, d'autant plus qu'en raison de sa prise de possession toute récente il saura récompenser largement les fidèles de la première heure, ils saisissent les pagayes et font voler sur le cours tranquille de la crique les légères embarcations.

Pendant près de quatre heures, ils se livrent sans fléchir à cette manœuvre rendue plus pénible encore par une chaleur infernale. La sueur ruisselle en nappe sur les torses d'ébène ; les bras, luisants comme s'ils étaient frottés d'huile, se crispent sur les manches des pagayes, les nuées de maringouins s'abattent sur les épidermes nus, le soleil frappe d'aplomb sur les crânes où se tord une chevelure crépue, et les

sauvages mariniers, insensibles à tout, continuent à rythmer leur nage en hurlant leurs refrains absurdes, auxquels ils ne comprennent pas un mot.

Tout à coup, João qui tient la tête se retourne, et impose, d'un geste rapide, silence aux deux équipages.

La crique tourne brusquement. Les pirogues modèrent leur allure et vont doubler la pointe envahie par un parterre aquatique formé de moucoumoucou.

Mais João donne un vigoureux coup de pagaie, et sa pirogue, obéissant à cette brusque impulsion, pivote à demi et s'engage par l'avant à travers les tiges terminées par de larges feuilles rigides et luisantes.

La seconde embarcation se conforme à cette manœuvre et disparaît aussitôt.

Les pagayeurs se halent doucement sur les tiges, et abordent bientôt sur un terrain solide, bordé de grands palmiers bâches qui s'étendent à perte de vue.

– C’est là ! dit à voix basse João, en montrant du doigt une clairière située à cent mètres à peine, au milieu des troncs grêles et rigides comme des colonnettes gothiques.

– Bon ! répond brièvement Diogo en donnant l’ordre aux noirs de s’armer.

La petite troupe met pied à terre et s’avance sans bruit sur le sol humide.

Diogo, le premier, arrive au bord de la clairière, et aperçoit un groupe d’Indiens, sans armes, occupés à dépecer un énorme poisson du pays, appelé piraroucou. Un peu plus loin, des hamacs tendus entre des bâches, et dans lesquels sont étendus des hommes de race blanche fumant des cigares et buvant du tafia. Enfin, du côté opposé, deux noirs blessés, garrottés et allongés près d’un petit carbet composé de quelques perches mal ajustées, recouvertes de larges feuilles.

À son aspect, les Muras poussent un hurlement lugubre, abandonnent leur poisson, et s’enfuient près des hommes couchés dans les hamacs.

Ceux-ci se lèvent brusquement, et demeurent interdits à la vue de ce nègre colossal, aux traits hideux, autour duquel se rangent d'autres nègres armés jusqu'aux dents. Mais leur étonnement est de courte durée. L'un d'eux, un vieux, à la face flétrie, à l'expression cauteleuse et impudente, se lève et s'écrie d'un accent canaille :

– Tiens !... un négro !...

« Eh, boujou compé !... comment to fika ?

Mais Diogo, auquel s'adresse ce salamalec guyanais, ne sourcille pas, et examine curieusement, avec une nuance de mépris très accentué, son interlocuteur et ses compagnons.

– Eh ben ! reprend le vieux, est-ce que tu as avalé ta langue, ou es-tu sourd ?

« Il me semble que Monsieur Louche t'a fait l'honneur de te parler.

– Silence ! riposta durement Diogo, et réponds quand je l'interrogerai.

– De quoi ! le mal blanchi me tutoye...

« Le monde renversé, alors !

« Nous sommes des blancs, mon garçon ! Et ici, comme ailleurs, le nègre doit le respect au blanc.

– Vous êtes des forçats évadés de Cayenne, n'est-ce pas, reprend Diogo sans daigner répondre, bien que la nuance grise de sa peau indique une violente et soudaine fureur.

– Et après ? que que ça te fait ?

– ... Vous avez pillé et incendié le seringal du Français ?...

– T'es donc un juge d'instruction ?... n'en faut pas, t'entends !

« Oh ! mais, tu sais, tu ne m'esbrouffes pas, avec la face de macaque et la patrouille de moricauds.

– Allons, répond Diogo sans se départir de son sang-froid, il faut donner une leçon à ce vieux singe.

Puis, sans effort apparent, il allonge le bras, saisit au collet le gredin, l'extrait de son hamac, l'élève à bout de bras, l'examine comme un enfant ferait d'un pantin, et le jette rudement sur

le sol.

– Je me nomme don Diogo, et ne l’oublie pas !

– À moi, L’Hercule ! s’écrie le misérable.

Un second Européen, vêtu d’un pantalon de toile et d’une vareuse bleue, saute précipitamment de son hamac, et se rue sur le noir.

Diogo tire froidement de sa ceinture un revolver, braque le canon sur sa poitrine, et ajoute :

– À bas les pattes, garçon.

« Je ne vous veux pas de mal, mais soyez sages.

« Sinon, je vous extermine tous et vous fais jeter en pâture aux caïmans.

– Ça, c’est parler, au moins.

« Qu’y a-t-il pour votre service, monsieur « don » Diogo que je ne connais pas du tout ?

– Vous le saurez bientôt.

« Pour le moment, vous allez nous suivre tous quatre, et renvoyer ces vermines de Muras.

– Et après ?

– C'est mon affaire ! Obéissez...

À ces mots, une femme, pâle, exténuée, les yeux rougis par les larmes, s'élance hors du carbet, en tenant un enfant dans ses bras.

Elle s'avance vers Diogo, pendant que deux autres enfants se serrent effrayés près d'un troisième, un garçonnet d'environ dix ans, qui contemple intrépidement la scène.

– Oh ! vous, dit-elle, qui que vous soyez, sauvez-nous !

« Pitié pour ces pauvres petits qui peut-être n'ont plus de père !

« Arrachez-nous aux mains de ces bourreaux !

Diogo, un moment interdit, garde un silence farouche ; puis, se tournant vers João, il ajoute en portugais sans répondre à cette prière déchirante :

– C'est bien la femme du sereingueiro de l'Araguary avec ses enfants.

« Je ne l'ai aperçue qu'une fois, mais je la reconnais.

« João, mon fils, tu as eu la main heureuse, et cette jolie nichée de petits blancs est vraiment de bonne prise.

« Embarque-moi tout cela, et en route !

IV

Angoisses. – Un chien. – Apparition inattendue d'un témoin du désastre. – Récit de la catastrophe. – Pendant l'absence du maître. – Préparatifs de défense. – Incendie des carbets et des cases. – Sommaton et riposte. – Les flèches incendiaires. – En retraite. – Cernés. – Résistance désespérée. – Massacre et déroute. – Les captifs. – Vaines recherches de l'Indien Tabira. – Dénuement. – Une pirogue submergée. – Frêle débris de l'ancienne opulence. – Plan de campagne. – Que pourront faire trois hommes et un chien ? – « Partons ! »

Par quelle étrange et terrible succession d'événements la gracieuse compagne de Charles Robin est-elle tombée, avec ses enfants, au pouvoir des bandits échappés du pénitencier de Cayenne ? Quel malheur jusqu'alors sans

précédent s'est donc abattu sur l'opulente habitation du seringueiro ? Quelle tempête a pu disperser ou anéantir les éléments d'une prospérité si noblement et si vaillamment conquise ?

On n'a pas oublié comment le Chasseur de caoutchouc, après avoir miraculeusement échappé aux misérables qui le torturaient, grâce à l'intervention de l'Indien Mundouroucou Tabira, se trouva tout à coup en face des débris encore fumants de sa splendide demeure.

Le malheureux jeune homme, brisé par l'effroyable lutte qu'il soutenait depuis quarante-huit heures, sentit ses forces l'abandonner devant un pareil désastre dont il envisagea soudain les épouvantables conséquences. Il eût fait bon marché de la ruine absolue de ses intérêts matériels. Qu'importait, en somme, à cet intrépide colon l'anéantissement de sa fortune, en présence d'une catastrophe qui le frappait si cruellement dans ses affections d'époux et de père !

Mais, qu'étaient devenus les êtres chéris qu'il

aimait plus que sa vie ?... Sa femme, douce et frêle créature, dont l'existence pouvait se résumer en deux mots : amour, dévouement... Ses enfants, les chers petits que chacun adorait à l'habitation !

Quels misérables avaient bien pu méconnaître tant de grâce et d'innocence ! Quels monstres avaient osé s'attaquer à des êtres aussi inoffensifs à peine éclos à la vie ! En quelles mains criminelles étaient-ils donc tombés !

Charles craignit de comprendre. Il lui sembla apercevoir les hideux Muras commandés par les forçats se ruer à l'assaut du seringal... Les ouvriers surpris, massacrés sans pitié ; sa femme, ses enfants saisis par les bandits, maltraités, outragés peut-être, et emmenés à travers la région sauvage.

Terrassé par cette affreuse appréhension, il s'abattit lourdement sur le sol, comme si les ressorts de son existence s'étaient brisés tout à coup.

Il reprit lentement ses sens, et se retrouva au bord de la crique, sous un manguier, où l'Indien, effrayé de voir son maître en pareil état, l'avait

transporté pour l'arracher à la vue des débris calcinés. Puis, Tabira inhabile à traiter ce mal auquel les hommes de sa race, peu impressionnables de leur nature, ne sont jamais astreints, l'avait machinalement frictionné, comme pour un coup de soleil.

Bientôt une douleur aiguë le mordit au cœur. La mémoire lui revint avec la souffrance. Il se souvint.

Cependant Tabira, heureux de ce retour à la vie, manifestait sa joie par des cris retentissants et une pantomime animée, quand un hurlement lugubre répondit à ses acclamations.

Bientôt un chien, de taille colossale, le mufle sanglant, la peau tailladée, bondit hors des buissons bordant la rive, et se précipita sur Charles, qu'il se mit à lécher en poussant de petits jappements de tendresse.

– Bob ! C'est toi, mon bon chien, murmura-t-il d'une voix brisée en reconnaissant l'animal.

Bob, entendant son nom, se reprit à japper éperdument, en étouffant son maître de caresses.

Puis, comme si un travail s'opérait dans son cerveau, il s'assit sur le sol, poussa un nouveau hurlement, et s'élança vers les broussailles qu'il venait de quitter.

Charles, connaissant l'intelligence de la brave bête, comprit qu'il y avait par là quelque chose d'inusité. Il se préparait, malgré sa faiblesse, à opérer sans plus tarder des recherches, quand le chien reparut en gambadant, précédant un homme pâle, exténué, se soutenant à peine.

L'homme, dont les vêtements sont en lambeaux, s'avance péniblement en s'appuyant de la main gauche sur un fusil noir de poudre. De la main gauche il brandit une hache dont la lame et le manche sont teints de sang. Une longue estafilade balafre une de ses joues, de minces filaments rouges sont séchés sur sa poitrine à demi nue, de larges taches marbrent çà et là ses haillons.

À l'aspect de l'Indien, qui braque sur lui sa terrible sarbacane, il laisse tomber sa hache et son fusil, et, apercevant Charles encore assis sur le sol, il lève les bras et s'écrie, en français, d'une

voix étranglée par l'émotion.

– Ah ! monsieur... monsieur !... vous n'êtes donc pas mort !

Puis, deux grosses larmes coulent sur ses joues hâlées et se mêlent au sang qui les couvre.

– Quel malheur ! reprend l'homme en sanglotant.

« Ce n'est pas notre faute, allez... On s'est pourtant rudement battu.

« Pauvre madame !... Pauvres chers petits !

Charles reconnaît l'Alsacien Winckelmann, plus connu sous le nom de Chocolat.

Il se lève brusquement, plus ému que jamais à l'aspect de cet homme qui pleure sur sa propre infortune, et, ne voyant plus en ce malheureux que l'humble ami des heures cruelles, lui tend la main.

L'ancien forçat rougit, puis pâlit en quelques secondes, et n'ose pas répondre à cette étreinte.

– Prenez ma main, Winckelmann, reprend Charles d'une voix grave et affectueuse.

« Oubliez ce passé lointain que vous avez si rudement expié, et regardez-moi désormais comme un ami.

Réconforté soudain par ces paroles sorties du cœur et à l'expression desquelles il ne peut se tromper, le malheureux se dresse fièrement, comme transfiguré, serre à la briser la main du jeune homme, sans pouvoir trouver un mot à répondre.

– Voyons, reprend Charles que l'angoisse dévore, que s'est-il passé ?

« Dites-moi ce que vous savez.

« Parlez sans crainte... Je suis fort, maintenant, et tout ce que je puis apprendre ne peut plus rien ajouter à mes tortures.

« Mais, vous êtes blessé... à peine si vous pouvez vous tenir debout.

« Laissez-moi visiter vos plaies et les panser.

– Ah bah ! merci, monsieur... Laissez donc ça, sans vous commander.

« Voyez-vous, nous autres, nous sommes habitués à la dure.

« D'ailleurs, le sang ne coule plus... c'est recollé... Si je suis faible, c'est qu'il m'ont saigné à blanc.

« Si seulement il n'y avait pas plus de mal !

« Tenez, je vais m'asseoir, avec votre permission et vous raconter en deux mots ce que j'ai vu :

« Vous pensez si l'on fut inquiet, à la maison, quand on ne vous vit pas revenir après l'expédition qui nous débarrassa du serpent sicourilou.

« C'est alors que madame envoya à votre recherche deux Indiens, celui qui est encore avec vous en ce moment, Et un autre que je n'ai pas revu. Comme on craignait une attaque, le nègre Boni, qui commandait en votre absence, prit toutes les mesures pour mettre l'habitation en état de défense.

« Il nous donna des armes, fit évacuer les cases, appela tout le monde près de votre demeure, et fit garder les magasins par des nègres qu'il désigna.

« Bon. Tout allait bien jusque-là, et nous étions pleins de confiance. Malheureusement, vous ne reveniez pas, et nous étions bien peinés, je vous assure, en voyant les transes de madame et les larmes des enfants.

« Impossible d'aller vous chercher, car la nuit étant venue, on n'aurait pas su de quel côté se diriger.

« Il était environ minuit. Toutes les lumières avaient été depuis longtemps éteintes ; ce qui n'empêchait pas de veiller, bien au contraire.

« Tout à coup, les chiens qui avaient été attachés sous la véranda, se mettent à hurler et à tirer comme des bêtes folles sur leurs chaînes.

« Ce ne pouvait être vous qui reveniez avec les Indiens, car ils vous eussent reconnu et n'eussent pas aboyé.

« Le nègre Boni cria : « Qui vive ! »

« Pas de réponse.

« Mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que tout à coup voilà les cases et des carbets abandonnés par leurs habitants, qui se mettent à

flamber.

« C'était bien là une déclaration de guerre.

« On voyait clair comme en plein jour. Mais il était impossible de savoir à quels ennemis on avait affaire, tant les coquins mettaient de soin à se cacher.

« Bientôt, on entendit, au milieu des craquements de l'incendie, une voix qui nous criait de nous rendre et d'évacuer la maison.

« Cette voix, je l'ai trop souvent entendue autrefois, et je la distinguerais entre cent mille. Si jamais je rencontre celui auquel elle appartient, je jure qu'il n'aura pas d'autre bourreau que moi.

« Le Boni, voyant cela, fit faire, au hasard, une décharge générale.

« Quelques hurlements de douleur nous apprirent que toutes les balles n'avaient pas été perdues.

« Puis, tout rentra dans le silence. Les autres, voyant que l'on veillait de notre côté, que nous étions en nombre, et que nul ne paraissait disposé à abandonner la place, parurent se concerter.

« Nous fûmes tranquilles pendant près d'une heure. Ce calme apparent ne nous disait rien de bon, à nous autres vieux coureurs des bois, et personne n'ignorait que, avant la fin de la nuit, nous aurions à supporter le coup dur.

« Nous ne nous trompions pas, et ce fut terrible, en vérité.

« Les carbets avaient flambé comme des feux de paille, et l'obscurité était devenue complète.

« Mais, voilà que tout à coup, des points rouges s'allument dans la nuit, puis des éclairs rapides, jaillissent de tous côtés.

« On entend des sifflements, puis une grêle de flèche s'abat sur la toiture, sur les poteaux, sur la véranda, où elles demeurent piquées.

« Les gredins, qui possèdent le génie du mal, avaient imaginé de garnir ces flèches, près de la pointe, avec des tampons de feuilles sèches enduites de résine, et d'allumer ces bandons au moment de les lancer.

« Cachés derrière les arbres ou au milieu des taillis, ils tiraient à coup sûr.

« Voilà qu'un incendie terrible se déclare. La toiture de la maison et celle de la véranda flambent comme des étoupes. Bientôt les débris enflammés tombent sur nous... La place n'est plus tenable, il faut l'évacuer.

« On apprête les armes, nous nous formons en groupe serré, de façon à envelopper madame, les enfants, avec les femmes des nègres, celles des Indiens et leur enfants, puis nous voilà partis.

« Nous nous dirigeons vers le dégrad, afin d'essayer de nous réfugier sur les embarcations. Malheureusement, le Boni n'avait pas pensé à faire garder ce point si important...

« On ne s'avise jamais de tout.

« Voilà que les flèches recommencent à pleuvoir sur notre petite troupe qui riposte au hasard.

« Hélas ! il nous est impossible d'apercevoir l'ennemi qui, lui, nous voit comme en plein jour, et nous frappe à coup sûr.

« Les nôtres, lardés par les damnées flèches, tombent... tombent, que c'est une pitié. Les

pauvres diables commencent à s'éparpiller... quelques-uns s'enfuient.

« Nous voici bientôt au dégrad, croyant être sauvés.

« Nous arrivons au beau milieu de la bande entière de ces vermines qui nous attendent là. Ils nous entourent de tous côtés, nous assaillent à coups de sabres, de casse-tête et de flèches.

« La panique se met parmi nous. Les malheureux nègres, qui eussent pu se défendre en restant groupés, se débandent et se font massacrer en détail.

« Je perds de vue mes deux camarades, l'Arbi et le Martiniquais, disparus dans la bagarre. Comme tous les autres, ils ont fait leur devoir.

« Ça n'a servi de rien, puisque avant de tomber, j'ai pu voir madame avec les enfants saisis par ces scélérats et emmenés sur un de vos bateaux, le canot à vapeur, je crois.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on ne leur a pas fait de mal. Je pense qu'ils veulent en faire des otages.

– Après ?... interrompt bruyamment Charles qui, tout pâle, les dents serrées, les yeux pleins d'éclairs, écoute ce récit poignant.

– Je n'ai plus rien vu...

« Le cœur m'a manqué. Je n'en pouvais plus tant j'avais donné et surtout reçu de coups.

« Il m'a semblé que deux nègres, le Boni qui commandait et son frère, étaient pris également.

« Les autres étaient en fuite ou massacrés.

« J'ai perdu connaissance, et ne suis revenu à moi que longtemps après... Il faisait grand jour.

« Un de vos chiens hurlait au bord de la crique, se jetait à l'eau, plongeait, revenait au rivage et recommençait à hurler.

« Je l'ai appelé, il s'est laissé caresser, et est resté avec moi.

« Je me suis alors aperçu que la flottille avait disparu ainsi que tous les cadavres jetés sans doute à l'eau par ces canailles.

« Comme j'étais tombé sous un buisson, on ne m'avait pas vu. C'est ainsi que j'ai pu échapper à

la noyade et aux caïmans.

« Ne sachant où aller et espérant d'ailleurs que vous reviendriez, j'ai pensé qu'il serait plus sage de vous attendre ici.

« Je me suis installé tant bien que mal avec le chien. Nous vivons depuis deux jours de poisson et d'un peu de couac échappé à l'incendie.

« Voilà tout ce que je sais, monsieur, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas pu faire davantage.

« Enfin, vous voilà... Tout n'est donc pas perdu.

« Nous ne sommes que trois hommes et un chien, c'est vrai, mais nous pouvons encore faire de rude besogne.

– Merci, mon ami, j'accepte de tout cœur l'offre de votre dévouement.

« J'accepte sans compter, comme vous donnez.

« Je suis trop votre obligé pour vous parler de récompense.

« Vos services sont de ceux qui ne se paient pas.

« D'ailleurs ceux qui, comme vous, ont risqué leur vie pour les miens sont désormais de la famille.

– Ah ! monsieur !... monsieur... C'est trop... Je ne sais plus quoi vous dire, à vous qui avez tout fait pour moi... sachant que je sortais de là-bas !

« Tonnerre !.. mais vous voulez donc que je me fasse mettre en morceaux à la première occasion !

Pendant ce lamentable récit, l'Indien Tabira qui comprenait à peine quelques mots de français, s'était écarté pour se livrer, avec sa prodigieuse sagacité d'enfant de la nature, à un minutieux examen des lieux.

En dépit de son apparente impassibilité, le pauvre Peau-Rouge avait le cœur brisé. Le désastre l'atteignait cruellement, lui aussi, dans ses plus chères affections.

Sa femme et ses enfants avaient également

disparu dans la catastrophe, et il n'avait même pas, comme son maître, la consolation de savoir qu'ils vivaient.

Après avoir fait le tour de l'emplacement où s'élevait l'habitation, cherché sur la terre des traces devenues invisibles, fouillé les alentours, battu les buissons, il était revenu, morne et désespéré au dégrad.

Il s'accroupit sur la rive et fixa l'eau, machinalement.

Le blessé terminait son récit, et Charles déplorait amèrement le manque d'embarcation, quand il vit Tabira se lever brusquement et piquer une tête au milieu des flots de l'Araguary.

Tout interdit en présence de cet acte que rien ne justifie en apparence, il se lève, inquiet, croyant son compagnon devenu fou.

Après une demi-minute d'immersion, l'Indien reparaît, tenant entre ses dents le bout d'une amarre rompue..

Il se hisse lestement sur l'appontement de bois servant d'embarcadère et hale vigoureusement

sur le câble de piassaba. Charles et Chocolat, voyant l'inutilité de ses efforts, se joignent à lui, et voient apparaître, ravis, l'avant effilé d'une pirogue submergée.

La tirer à terre, la vider et l'examiner en détail est pour eux l'affaire d'un moment. Elle est en parfait état. Son bordage n'offre aucune avarie, et, pour comble de bonheur, le petit coffre de l'arrière contient encore quelques engins de pêche : des lignes avec des hameçons, deux ou trois pointes de harpon en acier fin ; plus deux couis, demi-calebasses servant de plat, d'assiette et de goblet, un sabre d'abatis et un sac goudronné renfermant du couac.

C'est bien peu. Mais dans la position où se trouvent les trois compagnons, ce peu constitue une véritable fortune.

Ce petit coffre est une innovation de Charles, qui, jadis, en a doté toutes ses pirogues, afin d'avoir toujours sous la main une réserve. Encore une fois, sa prévoyance est récompensée. Car une embarcation indigène, n'étant pas pourvue de ce petit appareil, n'eût offert que sa coque toute

brute.

Tabira s'empresse de choisir au milieu des buissons qui couvrent le sol quelques manches pour les harpons, les taille, les ajuste en un moment, puis, sans désespérer, se met en quête du bois nécessaire à la confection des pagayes.

Pendant ce temps, Charles ouvre le sac de couac et reconnaît avec joie que le contenu n'a pas été altéré par la submersion.

Rien d'étonnant à cela ; d'ailleurs, ces enveloppes goudronnées, servant à renfermer la grossière farine de manioc, sont agencées de façon à résister pendant longtemps à l'humidité proverbiale de la région. Bien plus maniables et d'un transport infiniment plus commode que les barils, elles ont été adoptées par les mineurs pour l'approvisionnement de leurs placers. Leur contenance est de vingt-cinq kilogrammes : le poids réglementaire de la charge d'un convoyeur à pied.

Le jeune homme, plongé dans d'amères pensées, se mit à délayer, pour ainsi dire inconsciemment, quelques poignées de farine

dans un peu d'eau, forma une bouillie épaisse, emplit les trois couis, et fit signe à ses compagnons de manger, sans oublier Bob qui ne se fit pas prier.

Ils absorbèrent en un moment cette maigre provende qui forme la base de l'alimentation des gens du pays, puis ils procédèrent incontinent à la fabrication des pagayes.

Ce travail, facile en somme pour des mains exercées, touchait à sa fin, quand Charles rompit ce long silence que le blanc et l'Indien avaient naturellement respecté.

– Je crois avoir compris le plan de ces misérables, dit-il en français à Chocolat qui, de son côté, réfléchissait aux conséquences de la catastrophe, et cherchait les moyens d'y remédier.

« Désespérant de m'atteindre, ils ont pensé qu'ils me feraient capituler en s'emparant des membres de ma famille.

« Cela n'est pas douteux. Mais, pourquoi ?... Dans quel but ?...

« Est-ce de l'argent qu'ils veulent ?

« C'est possible, probable même. Mais, alors, pourquoi avoir détruit de fond en comble le seringal, brûlé le magasin regorgeant de marchandises, ruiné mon exploitation, et m'avoir ainsi mis dans l'impossibilité absolue de leur payer rançon.

– Peut-être ont-ils escompté le crédit que vous pouvez avoir sur la place de Para ou sur celle de Cayenne ?

– Vous avez raison !

« Oui... ce doit être cela.

« Dans ce cas, je m'explique pourquoi ils ont emmené, coulé, ou laissé aller en dérive toutes les embarcations de ma flottille, pour m'immobiliser ici.

« Quand ils auront trouvé un endroit sûr, à l'abri d'un coup de main, ils m'enverront probablement des émissaires chargés de présenter leurs conditions.

– Je crois bien que c'est cela, monsieur.

« Ils ne pouvaient soupçonner que l'Indien

aurait l'habileté de retrouver la pirogue qu'ils ont dû couler volontairement.

– Reste à connaître la direction qu'ils ont prise.

« À mon avis, ils ne peuvent avoir pensé à se cacher sur la rive droite de l'Araguary.

« Ils n'auront pas osé affronter le voisinage des Brésiliens du Macapa, et seront indubitablement restés sur les terres de la rive gauche.

« Ah ! j'y suis maintenant.

« Il y a des mulâtres brésiliens avec eux. Ils connaissent la région des Lacs, cette zone inextricable, comprise entre Mapa et le lieu où le Tartarougal se perd dans le lac des Deux-Bouches.

« Ce point du Territoire Contesté est disposé de façon à être presque inabordable pour qui n'est pas familiarisé avec sa configuration.

« Quelques hommes résolus peuvent y défier une armée.

« L'Apurema, cet affluent de gauche de

l'Araguay que j'ai autrefois exploré, forme un canal naturel pour communiquer avec le Tartarougal et par suite, avec les lacs.

« C'est là qu'ils se sont réfugiés.

« Qu'en penses-tu, Tabira ? continua Charles, après avoir répété mot pour mot ses paroles en langue indigène.

– Je suis de ton avis, maître.

– Eh bien ! c'est là que nous devons aller sans retard.

– Seuls... tous les trois ? interrogea l'Indien de sa voix gutturale.

– Tu resteras ici, mon brave Tabira... Ne faut-il pas que, toi aussi, tu recherches les tiens.

– Non, maître, où tu iras, j'irai.

« Vois-tu, Papoula est une vaillante fille des Mondouroucou.

« Ou elle est morte, et je la vengerai !

« Ou elle vit, et alors elle saura bien retourner chez les hommes de notre famille.

« Papoula est brave et forte comme un

guerrier... La forêt n'a pas de secrets pour elle. Sa main sait conduire la pirogue et lancer la grande flèche de *canna brava*.. Les enfants de Tabira suivront leur mère.

« Moi, je reste avec toi.

– Soit ! répondit Charles, sachant par avance que l'Indien ne revient jamais sur une détermination.

« Partons !

– Monsieur, interrompit respectueusement Chocolat, je n'ai pas la prétention de vous donner un avis, encore moins de discuter vos ordres ; mais, pourtant, voulez-vous me permettre de vous faire une petite observation.

– Parlez, mon ami, je vous écouterai avec plaisir.

– J'ai entendu dire, depuis que je suis ici, qu'il y avait sur la rivière même, un poste de soldats brésiliens.

« Ne pourraient-ils pas vous prêter main forte ?

Charles sourit tristement.

– Oui, dit-il, la colonie militaire de Pedro II.

« Un poste composé de vingt-cinq pauvres diables d’Indiens Tapouyes, commandés par un capitaine et renforcés d’un commissaire de police !

« Inutile d’y penser. D’abord, le poste a été évacué depuis six mois devant une terrible épidémie de variole qui a presque anéanti la petite garnison. Ensuite, parce que les Brésiliens, voyant en nous les conquérants pacifiques de ce terrain convoité par eux avec une âpreté qui ne recule devant aucun moyen, bien loin de nous aider, seraient plutôt enclins à se réjouir de notre détresse.

« Quelque monstrueux que semble ce fait, de la part de gens qui se targuent de civilisation, il n’a rien d’exagéré, croyez-moi.

« Là où des Français n’hésiteraient pas à intervenir, au péril de leur vie, au nom des lois sacrées de l’humanité, où des Anglais mêmes, quelque égoïste que soit leur politique, se mettraient en avant, au nom des droits communs aux nations civilisées, des Brésiliens se

renfermeraient à coup sûr dans une malveillante neutralité.

« Nous n'avons rien à espérer que de nous-mêmes.

« Il vaut mieux d'ailleurs que nous soyons ainsi faibles et désarmés... Cette faiblesse est la sauvegarde des infortunés qui sont là-bas, et l'intérêt des misérables qui les retiennent garantit notre sécurité.

« Encore une fois, partons !

V

En pirogue. – La piste. – Flèche empennée de rouge. – Rencontre sur la rivière. – Le Boni Lômi. – Nouvelles des absents. – Les rives de l'Apurema. – Savanes. – Bâches. – Troupeaux. – La ligne du partage des eaux. – Le Tartarougal-Grande. – L'entrevue. – Blanc et noir. – Où la personnalité de Diogo se dessine. – La rançon. – Présent fatal. – Misères d'un boursier. – Le nègre de la classe. – Avocat sans cause. – Pour avoir du pain ! – Volé. – Vengeance. – Au bagné. – Encore l'argent. – Horribles menaces.

Le seringal de Charles Robin était situé à quelques kilomètres seulement en aval de la première chute de l'Araguay. De ce lieu naguère si animé, aujourd'hui si désert, on compte environ quatre-vingt-dix kilomètres en ligne droite jusqu'au confluent de l'Apurema. Soit à

peu près cent dix kilomètres en tenant compte des sinuosités décrites par le cours de l'Araguary.

Il avait suffi, aux trois compagnons, de quinze heures pour parcourir en pirogue cette distance. L'Indien, pagayeur incomparable, n'avait quitté sa pagaie que pour se restaurer à la hâte, pendant que Charles le suppléait, en dépit des protestations de l'Alsacien qui voulait se rendre utile malgré sa faiblesse.

Le courant, d'ailleurs, favorisait la marche de la petite embarcation, et rendait la « nage » infiniment moins pénible.

Tous trois gardaient un morne silence, interrompu de loin en loin par le Peau-Rouge qui, de son œil émerillonné, inventoriait la rive gauche, le long de laquelle glissait la pirogue.

Une exclamation gutturale lui échappait, et il désignait en passant à Charles quelque feuille de moucoumoucou tordue ou à demi rompue, comme si une main attentive eût pris à tâche de jalonner le chenal.

Ces indices devenant bientôt de plus en plus

visibles et de plus en plus rapprochés, les trois voyageurs reconnurent, à n'en pas douter, que ceux qui les avaient précédés prétendaient indiquer de cette façon leur passage.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent le lendemain après-midi au confluent de l'Apurema. Si le moindre doute eût pu subsister dans leur esprit relativement à l'origine de ces balises primitives, il se fût dissipé à l'aspect d'un objet parfaitement en évidence, et dont la disposition révèle une formelle intention.

C'est une longue flèche empennée de rouge, attachée horizontalement à deux tiges de moucoumoucou, et la pointe tournée vers le haut de l'affluent.

– Voilà qui est clair, murmura Charles à voix basse.

« Allons, remontons l'Apurema.

Et ils embouquèrent résolument cette rivière qui, avons-nous dit, fait communiquer l'Araguay avec le Tartarougal et la région des Lacs.

Le confluent de l'Apurema est éloigné

seulement de trente kilomètres en ligne droite du Tartarougal Grande. Mais son cours, bien plus sinueux que celui de l'Araguary, décrit une interminable série de festons qui doublent et au-delà cette distance, d'autant plus que l'Apurema se courbe en un arc, dont cette droite de trente kilomètres figure la corde.

Bientôt les indications, si fréquentes sur la rive de l'Araguary, font complètement défaut. Mais Charles ne s'en inquiète pas outre mesure, pensant que bientôt il sera complètement édifié.

Il ne se trompe pas. Depuis à peine deux heures ils remontent la rivière qui va en se rétrécissant rapidement quand, à un brusque tournant, ils aperçoivent une pirogue montée par trois noirs : deux pagayeurs et un passager.

Une bruyante exclamation échappe à ce dernier, au moment où les deux embarcations vont se croiser.

– Maître, c'est moi !...

– Toi ! Lômi, mon brave garçon.

« D'où viens-tu ?... où vas-tu ?... as-tu des

nouvelles ?

– Oui, maître.

« Mo envoyé côté bitachon pou trouvé ou (Je suis envoyé du côté de l’habitation pour vous trouver.)

« Madame ké pitis mouns fika bon-bon. (Madame et les enfants vont bien.) »

– Ah ! merci, mon cher Lômi... Tes paroles me rappellent à la vie, s’écrie le jeune homme dont un profond soupir dégonfle la poitrine.

« Mais, les autres ? ta femme, tes enfants, les familles des Indiens et des noirs ?

– Tout mouns là sauvé parti marrons côté grand bois.

« Muras ké popotes (forçats) pas puvé prend’li, non.

– Ah ! tant mieux !

« Mais, comment vivront-ils ?

– Ou pas gain la crainte, mouché. (N’ayez pas peur.)

« Neg’s ké Indiens, flècher pôsson, z’oiseaux,

bêtes qui courri dans grand bois. »

« Li pas gain la faim, non.

« Allons, mouché, ou qu'à vini coté village di lac. »

« Là trouvé madame, trouvé z'enfants.

– Qui t'envoie, Lômi ?

– Grand sale mauvais nèg', michant passé mouche à dague, et laid passé coata.

Les deux pirogues s'étaient abordées et restaient côte à côte, maintenues par les pagayeurs, pendant que le maître et le serviteur échangeaient ces quelques phrases.

– Et ce nègre, que me veut-il ?

– Mo pas savé, mouché.

« Li gadé dans oune case, madame, ké pitits mouns, ké le frê mo. (Il garde dans une case madame avec les enfants et mon frère.)

– Pourquoi ne les a-t-il pas envoyés avec toi ?

– Mo pas savé.

– Qui les a amenés au village ?

– Popotes, ké milat’potougué. (Les forçats avec les mulâtres portugais.)

– Et ces noirs qui l’accompagnent, qui sont-ils ?

– Neg’s bitachons di lac. (Des nègres des habitations du lac.)

« Allons, mouché, ou qu’à vini.

« Mo ké crayé ça mauvais chef-là neg’ oulé dimandé ou argent trop beaucoup. (Je crois que ce mauvais chef nègre veut vous demander beaucoup d’argent.)

– Eh ! bien soit. Remontons jusqu’à ce village...

« Je brûle de savoir à quoi m’en tenir.

La pirogue, montée par Lômi et les deux noirs qui n’avaient pas desserré les dents, vira lestement sur place, et reprit la tête, comme pour éclairer la voie.

Charles et ses deux compagnons suivaient à trois longueurs de pagaye.

... Bientôt l’aspect du pays se modifie au point

de devenir au bout de deux heures absolument méconnaissable. La rivière se rétrécit de plus en plus et devient un ruisseau large de dix mètres à peine. Les grands arbres forestiers, qui bordent seulement les cours d'eau d'une certaine importance, font place aux bâches¹ les hôtes gracieux des simples *igarapés* ou ruisseaux.

Rien d'admirable comme l'aspect de ces beaux palmiers, qui enchantent les prairies de l'Équateur américain, comme les peupliers embellissent nos prairies européennes ; ces bâches sur lesquelles vivent en tribu les perroquets babillards et les aras aux couleurs éclatantes ; ces bâches parfois morts et décapités, creux et transparents, tristes comme d'antiques colonnes lézardées et en ruines, parfois pleins de santé, couverts de grappes énormes, plus grosses qu'un sac de blé, composées de grains qui sont comme des pommes. C'est un arbre architectural, une colonne surmontée de dix à douze éventails, formant comme un chapiteau qui bruit et frémit à la brise ainsi que nos forêts avant l'orage.

¹ *Mauritia flexuosa* de Linné.

Presque toujours quelques éventails secs et morts se détachent tristement de la cime et pendent le long de la colonne jusqu'au jour prochain où ils tomberont sur le sol qu'ils exhausseront de leurs débris.

Les troncs, chef-d'œuvre d'architecture naturelle, élancent vers le ciel des anneaux successifs, au diamètre uniforme, qui conserveront toute la pureté de leurs lignes, jusqu'à ce que tombés par le travers d'une flaque d'eau, comme des boas rectilignes, ils serviront de pont aux bestiaux et à leurs sauvages pasteurs, en attendant qu'ils aident, par les détritiques de leur masse, à l'accroissement de ce sol étrange qui pousse.

Ils croissent là en familles, à l'exclusion presque absolue de tout autre végétal, profilent parfois jusqu'à l'infini leurs délicates colonnades et leurs élégants chapiteaux ; parfois aussi réduits à une simple bordure qui tremblote et se mire dans l'igarapé solitaire.

La forêt a brusquement disparu pour faire place au *campo*, la grande Prairie Guyanaise, qui

s'étend depuis l'Oyapock jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, et remonte la rive gauche du fleuve géant, jusqu'au Rio-Jamnuda.

Çà et là, cette prairie qui présente tous les aspects, depuis le marais encore vaseux, pendant la saison sèche, jusqu'à l'herbage calciné des plateaux, apparaît à travers les brèches ouvertes, dans la ligne des bâches, par la tempête ou la décrépitude.

De gras pâturages, circonscrits par des pripris ou des flaques d'eau immobiles, comme des coulées de métal, offrent à des troupeaux, presque sauvages, une luxuriante provende. Des génisses paissent près de leurs veaux qui gambadent, pendant qu'un taureau, haut encorné, le mufle luisant, inspecte les alentours, de son gros œil calme, prêt à fondre, intrépidement sur le jaguar, ce pirate du Campo.

Plus loin, la rivière serpente péniblement au fond d'une dépression large de plusieurs kilomètres, et inondée pendant la saison des pluies. L'ardente flamme du soleil équatorial n'a pas encore pu sécher entièrement ce bas-fond

toujours vaseux, où croupissent de petites mares verdâtres, aux exhalaisons pestilentiennes.

Plus loin encore, la rivière n'est plus qu'un chenal traversant un véritable marais, un champ de roseaux et de ces plantes grasses, à feuilles luisantes, appelées vulgairement « *oreilles d'âne* ».

On y trouve aussi des végétaux fibreux, dont la tige entièrement immergée se termine par de larges feuilles en forme d'assiette ; puis, d'autres plantes que les botanistes n'ont pas classées, et pour cause, qui portent sous l'eau une infinité de bouquets spongieux, ramifiés à l'infini, et formant les éléments constitutifs d'une surface solide.

En effet, la décomposition de tous ces végétaux produira à la longue une croûte sur laquelle croîtront les moucoumoucou plus résistants. Ceux-ci, ayant vécu sur cette croûte qu'ils solidifieront à leur tour de leurs débris, mourront après avoir asséché le sous-sol, et seront remplacés par les graminées de la Prairie.

L'Apurema se rétrécit de plus en plus. Il n'a

plus que quelques mètres de large, mais possède toujours une grande profondeur. Les rives sont plates et desséchées. Au loin apparaît la montagne de Tartarougal-Grande.

Charles comprend que les embarcations franchissent en ce moment la ligne presque insensible formant le partage des eaux entre le Tartarougal Grande et l'Apurema, puisque la communication existe entre les deux bassins pendant huit mois de l'année.

Mais la nuit vient, il faut s'arrêter. Comme les hamacs manquent, on couche dans les pirogues préalablement amarrées.

Le lendemain, dès l'aube, les guides quittent l'Apurema, enfilent un canal latéral qui traverse un bas-fond, quittent ce canal pour en enfilier un autre, traversent, après quatre heures de nage ininterrompue, une belle rivière et s'arrêtent devant un vaste carbet en bon état, situé à quelques mètres à peine du dégrad.

Cette rivière qui coule de l'Est à l'Ouest, large en ce point de près de soixante mètres, est le

Tartarougal-Grande¹.

Les deux nègres, muets jusqu'alors comme des valets de bourreau, amarrent leur pirogue, retirent les pagayes, et font signe aux compagnons du seringueiro d'en faire autant.

Puis l'un d'eux, s'adressant à Charles, lui montre le carbet, et ajoute en mauvais portugais :

– Le chef est là... Il attend le blanc.

Charles pénètre aussitôt sans hésiter dans l'habitation primitive et se trouve en face d'un noir de taille colossale, armé jusqu'aux dents, d'un extérieur tout à la fois terrible et repoussant. C'est Diogo.

Il est proprement vêtu d'une vareuse de laine bleu-marine, d'une chemise en coton de couleur, d'un pantalon de grosse toile dont le bas disparaît dans de fortes bottes de cuir fauve, la tenue de gala d'un nègre villageois. Il porte passés dans sa ceinture rouge une paire de revolvers ; son sabre d'abatis est à portée de sa main, et il tient entre ses jambes un fusil de chasse à deux coups.

¹ Du mot tapi « *tartarouga* », qui désigne une espèce de grosse tortue.

Il se lève froidement à l'aspect de l'Européen qui l'examine avec plus de curiosité que d'inquiétude, et lui indique un siège indien, affectant la forme d'un caïman grossièrement sculpté.

Charles répond par un geste de refus et reste debout.

Après une longue minute d'attente il rompt enfin le silence embarrassant presque pénible, et demande au noir, en portugais :

– Qui êtes-vous ?... Que me voulez-vous ?

– Ma foi, monsieur, répond avec une politesse affectée Diogo de sa voix douce, contrastant si étrangement avec son physique épouvantable, vos questions ainsi posées avec autant de précision que de concision seraient peut-être embarrassantes pour un autre que pour moi.

« Un autre nègre, s'entend... car mes congénères ne brillent ordinairement ni par la méthode, ni par la dialectique.

« Je me trouve heureusement dans des conditions exceptionnelles pour vous satisfaire.

À ces paroles prononcées en excellent français, avec une singulière aisance, Charles ne peut retenir un mouvement de surprise.

– Qui je suis ? répond le noir sans paraître remarquer ce mouvement.

« On m'appelle ici Diogo... Jacques, et je suis depuis peu le chef des irréguliers qui habitent le village du Lac.

« Je serai pour vous Jacques Doriba, simple licencié en droit de la faculté de Paris... en attendant mieux.

« Ceci soit dit pour nous mettre sur un pied d'égalité aussi complète que possible... moins la nuance de la peau, car j'ai le préjugé de la couleur.

« Ce que je veux ?

« Que vous me donniez un million en espèces.

« C'est bien là tout ce que vous désirez savoir, n'est-ce pas, monsieur Charles Robin.

Charles, aussi stupéfait que s'il entendait un taureau du Campo parler le langage articulé, demeure un moment interdit.

Reprenant soudain son sang-froid, il riposte au noir qui grimace un mauvais sourire.

– C’est vous qui retenez dans votre village ma femme et mes enfants ?

– C’est moi.

– De quel droit ?

– Mais, parce que je suis le plus fort, apparemment.

« Et, comme vous êtes riche, je vous taxe à un million pour prix de leur rançon.

« Ce chiffre suffit à mon ambition... Le trouvez-vous inférieur à votre mérite ?

– Trêve de railleries, et parlons sérieusement.

– Je ne plaisante jamais quand il s’agit d’argent.

Puis, voyant que le jeune homme ne répond pas, il ajoute :

– Voilà qui est entendu, n’est-ce pas, et vous vous reconnaissez mon débiteur de cette somme *en espèces*...

– Vous êtes fou !.. fou à lier, plus encore que

criminel.

« Mais, au cas où je souscrirais à ces conditions, où voulez-vous que je puisse trouver une pareille somme, surtout après la ruine absolue de mon industrie, la dispersion de mes ouvriers, l'anéantissement de ma flottille, en un mot, après le désastre complet qui est l'œuvre de vos amis les forçats.

– Mais... je vous ferai crédit.

« Vos parents, les colons du haut Maroni, sont riches, d'ailleurs ; ils ne doivent pas être embarrassés pour trouver un million sur la place de Cayenne.

« Sinon, vous travaillerez comme un nègre, et pour un nègre.

« Eh ! eh !... le monde renversé... La revanche des petits-neveux de l'Oncle Tom.

– Mais, enfin, de quoi suis-je coupable envers vous qui, en violation des droits les plus sacrés de la nature, venez me rançonner et me torturer ?...

– Les droits de la nature ?.. Connais pas.

« Je connais seulement, je vous le répète, le

droit du plus fort, et j'en use.

– Oh ! misérable !

– Misérable tant que vous voudrez... Les épithètes m'importent peu.

« Je n'ai pas de motif pour vous en vouloir, à vous personnellement, mais vous êtes riche et je veux votre fortune ; mais vous êtes blanc, et je veux vous briser, comme je voudrais anéantir tous les représentants de votre race maudite.

– Quel mal, et peut-être aussi quel bien vous ont donc fait ces hommes, pour que vous soyez aussi haineux, cupide et cruel, avec l'instruction que vous semblez posséder ?

– Quel bien et quel mal !.. Oui, vous avez raison.

« J'ai porté toute ma vie comme une chaîne le bien qu'ils ont prétendu me faire, et j'ai été martyrisé dès l'enfance par votre abominable civilisation.

« Oh ! je n'ai pas la prétention de me justifier à vos yeux.

« Vous n'avez rien à voir à ce que je suis, et si

je veux bien répondre à cette question incidente, c'est simplement au point de vue de l'art, et aussi parce que j'ai besoin de réchauffer ma haine au feu de mes souvenirs.

– Eh ! que m'importe, après tout, ce cynique étalage de monstruosité, au fait ?

– Non pas, s'il vous plaît ! Vous avez écarté, par un mot, la cendre sous laquelle couvait le brasier, vous saurez tout.

« Peste ! je n'ai pas tous les jours la bonne fortune de posséder un auditeur comme vous. Du reste, ces renseignements que je vais vous fournir sur mon compte, vous édifieront suffisamment pour que vous demeuriez bien convaincu de l'inflexibilité de ma détermination.

« D'ailleurs, je serai bref.

« Je n'ai jamais connu ce que vous appelez le bonheur, sauf peut-être pendant les premières années de mon enfance, alors que j'étais un négrillon gentil, autant que peut l'être un de ces parias.

– Et moi, qui les élève comme mes propres

enfants, sur un pied d'égalité absolue, et qui...

– Vous faites là de jolie besogne !

« Est-ce que, plus tard, ils pourront jamais être les égaux des blancs, leur fussent-ils supérieurs en mérite !

« Est-ce que vous leur donneriez vos filles en mariage ?...

« Mais, à quoi bon récriminer !

« J'étais intelligent, paraît-il, car bientôt mes progrès à l'école me signalèrent, pour mon malheur, à l'attention des maîtres.

« On prétendit faire de moi un sujet « distingué », me donner une instruction complète. C'est pourquoi l'on m'expédia proprement pour la France, et je devins ainsi pensionnaire d'un lycée aux frais de ma ville natale.

« Oh ! qui peindra jamais les souffrances du pauvre petit sauvage, de l'enfant du pays du soleil, claquemuré pendant de longues années dans cette lugubre prison universitaire, isolé au milieu des petits blancs déjà injustes et cruels

comme de petits hommes, sans un ami, sans un parent, sans une friandise, sans une caresse.

« Sachez seulement que je fus, jusqu'à la fin de mes études, le *nègre* de ma classe.

« Vous entendez : *le nègre* !... et boursier... c'est tout dire.

« Pourquoi m'avait-on ravi ma chère liberté ? De quel droit avait-on disposé de moi ? Avais-je demandé à devenir un savant ?

« Mais, ce n'est pas tout. Il fallait parachever ce bel ouvrage. On me fit étudier le droit... tout le fatras de votre législation, à moi, l'enfant d'une vieille négresse à laquelle je ne pus même pas donner le pain des vieux jours !

« Puis, mon diplôme de licencié en poche, on cessa de me fournir le subside qui m'avait fait vivre jusque-là.

« C'était tout naturel. Ne possédais-je pas une instruction complète. N'étais-je pas un savant ? N'avais-je pas une situation libérale ?

« Enfin, ne devais-je pas faire place aux petits négrillons de l'école primaire qui attendaient là-

bas leur tour, pour devenir aussi des lycéens, puis des avocats sans cause, des médecins sans clientèle, des ingénieurs sans emploi,

« À moi donc de me débrouiller ! À moi de gagner ma vie.

« Du jour au lendemain, il me fallut trouver à manger.

« À quoi étais-je bon ? Avocat ?... Il en pleut, à Paris.

« Et puis, un nègre !.. Il eût fallu changer de peau. Qui diable se fût avisé de me confier des causes !

« Je connus les horreurs de la misère... l'épouvantable misère des grandes villes.

« Voyez-vous, un nègre à Paris doit être millionnaire ou cireur de bottes. Il n'y a pas de milieu.

« Je me fis garçon de café... Un bock à l'as !.. Une chartreuse au numéro 2... Voilà, M'sieu !... Voilà...

« Avec deux sous de pourboire !

« Et j'étais licencié en droit !

« Je passe sur les rebuffades et les humiliations endurées par le pauvre Boule-de-Neige, comme m'avait spirituellement dénommé un plaisantin d'estaminet.

« Qui saura jamais ce que j'amassai de fiel goutte à goutte, jusqu'au jour où de pourboire en pourboire, de deux sous en deux sous, je pus avoir de quoi payer mon voyage au pays natal !

« J'arrivai sans ressources, ignorant le travail manuel, malheureux et surtout dépaysé au milieu de mes congénères dont je ne comprenais plus ni la langue, ni les besoins, ni les habitudes, mais gâté par cette civilisation dont j'étais la victime, mais affamé jusqu'à la fureur de ses raffinements à peine entrevus...

« Pourquoi m'avait-on fait ce présent maudit que je ne sollicitais pas ?... Pourquoi m'avoir affublé en savant, alors que je ne demandais pas mieux que de rester un bon nègre ?

« Je devins chercheur d'or et finis par découvrir un placer opulent.

« Je fis la sottise de m'associer à des capitalistes... des blancs. Ils me dépossédèrent et s'enrichirent de mes dépouilles.

« Je rassemblai quelques hommes énergiques, sans préjugés, et, ma foi, je me fis justice, ne pouvant l'obtenir. Le principal auteur de ma ruine paya pour les autres. J'étais fou !

« Après avoir vécu deux ans comme une bête, dans les bois, je m'approchai d'un village. On m'empoigna mourant de faim, rongé d'ulcères, dévoré par la fièvre, où je passai de l'hôpital à la cour d'assises.

« Et le brave Jacques, ici présent, se vit nanti de dix ans de travaux forcés par les bons juges blancs qui, paraît-il, furent cléments à son égard.

« Je m'évadai bientôt, et je finis par arriver au Terrain Contesté, après une série d'aventures qui ne firent qu'augmenter ma haine pour les hommes de votre race.

« Puis, je fus atteint de la variole qui me mit dans l'état où vous me voyez. Mais, à quelque chose malheur est bon, puisque je suis devenu

méconnaissable au point que ceux que vous appelez mes amis, les forçats, ne se doutent même pas qui je suis.

« Et maintenant, je veux être riche ! posséder l'or qui donne tout, puisque tout se vend.

« Il y a quelques jours, je touchais à mon but. J'ai tué un homme pour avoir son tas d'or... Un mulâtre, c'est-à-dire un demi-blanc.

« Je fus quitte pour cette demi-satisfaction donnée à ma haine, car le trésor a disparu.

« Mais aujourd'hui, la fortune me sourit de nouveau, puisqu'elle vous met entre mes mains... C'est vous qui paierez pour les autres.

« Je n'ai pas le choix des moyens. Du reste, celui-là me plaît.

« Voici donc mon ultimatum : les membres de votre famille qui sont en ce moment en mon pouvoir vous seront rendus contre le versement intégral d'un million en espèces.

« Vous pourrez payer par à-comptes, et chacun d'eux recouvrera sa liberté contre une somme de deux cent mille francs.

« Vous avez trois mois pour opérer le premier versement. Passé ce délai, un de vos enfants sera mis à mort...

En entendant ces infâmes paroles, Charles poussa un cri terrible et bondit comme un tigre sur le bandit qu'il étreignit à la gorge d'un main de fer.

Diogo réussit à se dégager et à maintenir à son tour le jeune homme affolé de colère et de douleur.

– Doucement, mon petit blanc, doucement, reprit froidement ce misérable.

« Les voies de fait se paient à part.

« N'oubliez pas qu'une nouvelle incartade serait l'arrêt de mort pour un des vôtres.

« Vous n'êtes pas assez naïf pour ignorer que leur existence répond de ma sécurité.

« Ainsi exécutez-vous, et éloignez cet Indien qui me vise avec sa sarbacane.

« Tranquillisez-vous d'ailleurs sur leur compte.

« Ils seront bien traités... Je n'en veux qu'à votre argent, et ils représentent pour moi un capital sérieux.

« Je ne vous demande pas si vous acceptez... Je suis certain que vous réfléchirez et que vos réflexions seront salutaires.

« Dans trois mois, jour pour jour, des hommes à moi attendront ici le premier versement.

« Si vous possédez auparavant la somme en belles espèces sonnantes, un feu allumé pendant la nuit sur le haut de la montagne Tartarougal m'avertira de votre arrivée.

« Vous serez le bienvenu.

« Ah !... Un mot encore.

« Je dois vous prévenir que vos chérubins seront en lieu sûr et que, au cas où vous essayeriez la force pour me les enlever, je ne me ferais aucun scrupule pour les faire passer de vie à trépas.

« Sur ce, monsieur et cher débiteur, je souhaite que le dieu des richesses vous soit favorable.

« Au revoir !

VI

Lamentations de Monsieur Louche et de ses amis. – Liberté pire que la captivité. – Confidences. – Complot contre la vie de Diogo. – Projets de bandits. – Chez le « mercanti ». – La nuit des représailles. – Marche des conjurés. – La case du chef. – Ronflements formidables d'un dormeur qui ne se réveillera pas. – Défection. – Un exploit de l'Hercule. – Férocité d'assassin. – Le sifflement du serpent trigonocéphale. – Terrible apparition. – Le mort vivant. – Pris au piège. – « Quel est donc le mort ? » – Victime de sa trahison. – On dansera et Diogo promet de payer les violons.

– Eh bien ! Monsieur Louche, qu'est-ce que tu nous dis de ça, toi, notre ancien, toi, la forte tête de la bande ?

– Ma foi, mon petit Rougeot, je dis... que je

n'en dis rien.

– Et toi, L'Hercule, mon gros balourd, que penses-tu de la situation ?

– Peuh ! comme si j'étais fait pour avoir une opinion.

« Est-ce que ma sorbonne est bâtie pour réfléchir.

« Je m'embête, et crânement, voilà tout !

– Ah ! oui, nous nous embêtons, reprit en chœur les quatre piliers de baigne occupés à réparer le canot à vapeur enlevé lors de la destruction du seringal de l'Araguary.

– Hein ! sommes-nous assez volés, reprit le Rouge avec aigreur, depuis le jour où nous avons si bien lâché *la Truite*, et dit adieu aux gourganes de l'administration !

– Qui diable aurait dit cela ! interrompit le Borgne, le front ruisselant de sueur, et la chemise fumante comme une solfatare.

« Une fois partis de là-bas, nous pensions tomber ici dans un pays de cocagne, boire à notre soif, c'est-à-dire toujours, manger pimenté pour

être encore plus altérés, et lézarder comme des caïmans au soleil.

« Tandis que...

– Tandis qu’il faut turbiner comme des nègres... qui turbinent, car ils n’en font pas long, les faillis paresseux.

– Ce qui prouve que les proverbes sont menteurs, opina gravement Monsieur Louche.

– Comme tu prends ça, toi.

– Dame ! prends-le autrement si tu veux, ou plutôt si tu peux

– Certainement, je ne demande pas mieux, et vous, les autres.

– Ah ! oui, nous en avons assez.

– Mais, c’est pas le tout de s’abrutir le tempérament à bûcher du matin au soir.

« Si encore on était payé autrement qu’en bourrades et en coups de trique !

« Si on n’était pas les humbles serviteurs de ces sales nègres qui nous font trimer comme des esclaves, nous marchandent un bout de cassave,

une poignée de couac, ou un chiffon de poisson sec.

– Avec ça, ne jamais être sûr du lendemain, et n’entendre de leur damné charabia que ce que nous pouvons en agripper au vol.

– Non, non, c’est pas une vie, et, le Diable m’emporte si nous n’avons pas perdu au change en nous donnant de l’air.

« Fagots là-bas... esclaves ici, c’est kif-kif.

– Faudrait voir, fit Monsieur Louche toujours impassible.

– Mais, c’est tout vu.

« Tiens, écoute, l’ancien, nous avons agi comme les imbéciles, là-bas, en rôtissant la case du colon après avoir abruti le propriétaire.

« À quoi ça nous a-t-il avancés ?

« Est-ce qu’il n’aurait pas mieux valu nous entendre avec lui ?

– Possible !

– Il n’avait pas l’air si mauvais diable que ça.

– Juste !

– Si encore ces sales mulâtres portugais ne nous avaient pas amenés ici...

« Nous aurions pincé la bourgeoise et les gosses du colon, et il aurait crânement financé, pour les ravoir.

– Tandis que c'est le négro en chef, le nommé Diogo, qui fera cracher des jaunets et les empochera.

– Patience ! mes enfants, reprit Monsieur Louche.

« Il y a seulement un mois que nous sommes ici...

– C'est un mois de trop !

– Possible.

« Mais, amarre ta menteuse (langue) et ne débîne pas trop les Portugais, ce sont nos seuls amis.

– Pas vrai !

– À quoi bon blaguer. Je dis ce que je dis ; crois-moi si tu veux.

« Si tu t'imagines qu'ils s'amusement plus que

nous, ici, sous la coupe de ce nègre qui déteste aussi cordialement les blancs que les demi-blancs, tu te trompes rudement.

– Oh ! nous savons qu'ils sont logés à la même enseigne.

« Nous sommes tous ici comme une douzaine de goujons dans des rognures de zinc.

– Eh bien ! mon petit, puisque tu t'impatientes si fort, et je comprends ça, ton vieux papa, Monsieur Louche, va avoir celui de t'annoncer que tout ça va finir.

– Bientôt ?

– Pas plus tard que ce soir.

– Veine !... Du moment que tu le dis, c'est vrai !

« Tonnerre ! ça me monte aux oreilles comme un bon coup de tafia de dix ans.

« Le Diable m'emporte, j'ai envie de crier : Vive quelque chose.

– Crie rien du tout, et écoute... vous aussi, les autres.

« Voici la chose en deux mots, continua le vieux forçat en baissant la voix, tout en paraissant continuer son travail.

« Le Diogo n'a pas que des amis, ici. Il a encore contre lui quelques-uns des partisans de l'ancien dâb (chef), celui qu'il a estourbi la veille de notre arrivée.

« Ceux-là le haïssent comme la fièvre jaune, mais ils en ont peur.

– Je crois bien, un animal qu'est mâtiné de caïman et de serpent grage.

– Silence, et laisse-moi dévider mon fil.

« Nos mulâtres ont fini par avoir vent de l'affaire, et se sont entendus pour tâcher de s'en dépêtrer.

– Diable ! le jeu est dangereux.

– Pas tant que tu crois, car le secret est bien gardé.

« En outre, ils ont fini par gagner à leur cause João, l'ami de Diogo, son âme damnée, en lui promettant formellement qu'il prendrait sa place quand on lui aurait fait passer le goût du bacaliau.

– Faudra voir !... son intime ami, ça me semble fort.

– Au contraire ; c’est ici, l’habitude.

« Depuis que le village existe, l’ami assassine son ami pour lui succéder.

– Et tu dis que le coup se fait ce soir.

– Ce soir sans faute.

« João doit verser une drogue dans le tafia de son copain, et puis, couic... lui scier proprement le gavion.

– Et nous... qu’est-ce que nous avons à faire là-dedans ?

– Nous ménager pour agir au dernier moment, au cas où le cœur manquerait à ces clampins.

« Moi, je crois que ça ira sans notre intervention ; les mulâtres sont furieux, ils veulent en finir, et nous pouvons nous fier à eux.

« Ils ont des armes pour nous, et je pense que nous serons là seulement pour faire nombre.

– Soit ! et après ?

– C’est tout simple.

« Je sais que le bateau à vapeur qui transporte chaque mois les bœufs de Para à Cayenne va passer prochainement.

« Le capitaine qui fait des affaires avec nos négros est attendu d'un moment à l'autre.

« Rien de plus facile que de lui mettre proprement la main au collet, de le ficeler aux quatre pattes et de le déposer précieusement dans le canot à vapeur ici présent ; puis, embarque !

– Embarque, où ?

– Mais dans le canot, avec les mulâtres qui nous piloteront.

« Une fois arrivés au navire, nous pinçons l'équipage que nous envoyons par dessus bord.

« Nous nous débarrassons par le même procédé du capitaine, s'il ne veut pas nous conduire où bon nous semble.

« Le Rouge, qui est un fin mécanicien, fait marcher le tourne-broche.

« Et va de l'avant ! Nous sommes les maîtres à bord, et nous possédons un vrai rupin de bateau à vapeur.

– Pas bête, l'idée... mais pas bête du tout, mon ancien.

– Oh ! c'est pas encore tout.

« Écoute un peu la fin avant de crier bravo !

« Le João, un jour qu'il avait trop bu, a fait certaines confidences que les mulâtres n'ont pas laissé tomber dans l'eau.

« Dans deux mois, le marchand de caoutchouc, qui a fini par s'échapper de là-bas, doit venir au dégrad de la grande rivière, et apporter de l'argent au Diogo, comme qui dirait une partie de la rançon de sa bourgeoise et des gosses.

« Rien ne nous empêche d'empoigner toute la nichée, d'emmener avec nous la mère et les petits, de nous mettre au lieu et place du nommé Diogo, et de ratisser la monnaie du colon.

– À la bonne heure, vieux ! Voilà qui est trouvé.

« Surtout, faudra faire financer dur ce colon de malheur.

– Oh ! tu peux t'en rapporter à moi.

« Et maintenant, motus jusqu'à ce soir.

La confiance de Monsieur Louche, quelque inattendue et quelque extraordinaire qu'elle soit, n'a rien d'exagéré.

Comme Diogo mène son monde à la baguette, ou plutôt au bâton, les mulâtres portugais ont été bientôt las de la dure existence à laquelle les astreignait le noir tyran.

Furieux, en outre, d'être sous la coupe d'un nègre, ce qui constitue pour eux la pire humiliation, ils ont comploté sa perte.

Ils ont trouvé d'autant plus facilement des adhérents, en petit nombre il est vrai, mais sûrs, que Diogo, haï par les anciens partisans de son prédécesseur, est redouté de tous. Il a inauguré le règne de la terreur, mais vienne l'instant où son pouvoir sera quelque peu attaqué par des hommes énergiques, tous ceux qui tremblent aujourd'hui, s'empresseront de le renverser.

Les mulâtres ont su, d'ailleurs, et très adroitement, se rendre sympathiques. Diogo s'est relâché de sa sévérité, non seulement en

autorisant, mais encore en favorisant l'établissement d'un débitant de tafia et de menus objets d'importation, une sorte de *mercanti* à demi sauvage, chez lequel se réunissent volontiers les flâneurs du village, c'est-à-dire à peu près tous les citoyens.

Le motif de cette concession résulte de la connaissance approfondie que possède le chef du tempérament de ses congénères : « Tant le nègre boit, et tant qu'il trouve à boire, il ne pense pas à autre chose. »

Tant que son estomac est occupé, son esprit est en repos.

Les mulâtres ont pris les ivrognes par les sentiments, c'est-à-dire par le tafia. Ils ont, autant que le permettaient leurs moyens, arrosé ces gosiers toujours altérés, et ont réussi à se concilier une certaine somme de bienveillance.

Leur plan, d'ailleurs, a été élaboré et mûri dans le plus profond mystère, et ils se sont ouverts seulement au dernier moment à Monsieur Louche, dont les complices devenaient forcément des alliés naturels.

La conspiration offre donc des chances de réussite, et cela d'autant mieux, que Diogo n'a pas le moindre soupçon du péril qui le menace.

... La soirée se passa comme d'habitude. Il y eut force absorption de liquides, des chants ineptes, des danses brutales chez le mercanti. Diogo vint, en bon prince, et toujours flanqué de son fidèle João, passer une heure sous le carbet-débit éclairé à l'huile d'andiroba, parut enchanté de la joie bruyante de ses administrés, lança, comme chaque jour, un regard de travers aux forçats faisant bande à part dans un coin, et se retira majestueusement.

Le mercanti mit ses clients à la porte quand toutes les poches, complètement vides, ne renfermèrent plus un atome de poudre d'or, la monnaie courante de la localité.

Les forçats rentrèrent dans la case où ils habitent en commun, et proche voisine de celle des mulâtres.

On entendit encore quelques grognements d'ivrognes, quelques cris de buveurs toujours altérés, puis tous les bruits s'éteignirent, et le

village demeura plongé dans le plus profond silence.

Une heure s'écoula. Puis, les forçats, que l'angoisse avait tenus éveillés, pressentirent, plutôt qu'ils ne l'entendirent, la marche d'un individu s'avançant pieds nus.

Un homme entra dans leur réduit, fit entendre un sifflement doucement modulé, constituant le signal convenu avec Monsieur Louche.

– C'est toi, camarade ? fit à voix basse le vieux bandit.

– C'est moi, répondit le Brésilien.

– Tu as les armes ?

– Oui, des fusils tout chargés ; il y en a un pour chacun de vous.

– C'est bon... Donne...

« Eh ! les autres, c'est le moment.

« Rallie au loto ! Avant partout, et pas d'embardees.

« Dis donc, camarade, es-tu sûr que ce gremlin de Diogo soit endormi ?

« Tu sais, pas de bêtises, car il est de taille à nous exterminer tous.

– João, en sortant, m’a fait signe que tout allait bien.

« L’affaire est faite... Diogo a bu le breuvage qui fait dormir.

« Je reviens de sa case, on l’entend ronfler... on dirait un pourceau repu... J’ai reconnu, en outre, le signal de João : une tige de maïs avec son épi abandonnée sur la terre en travers de l’entrée du carbet.

– Va bien, alors...

« Passe devant, nous te suivons.

Les quatre bandits s’arment en silence, ramassent leurs sabres d’abatis, sortent pieds nus, se joignent au groupe des mulâtres qui les attendent derrière leur case, et s’avancent à pas de loups vers la demeure du chef.

Tout marche à souhait jusqu’alors, mais un contretemps inattendu vient compromettre le succès de ce plan si simple et si habilement combiné.

João, qui doit monter la garde à quelques pas de la case où le chef est plongé dans ce sommeil léthargique, précurseur de la mort, João n'est pas à son poste.

– Ces sales nègres ! grogne Monsieur Louche, on ne peut jamais compter sur eux.

« Allons, le coup est manqué ; il est plus prudent de rappliquer à la boîte.

– Mais, riposte L'Hercule, puisque nous avons tant fait que de commencer, m'est avis d'aller jusqu'au bout.

« L'animal roupille comme un phoque ; tenez... on l'entend d'ici...

« Puisque le négro n'est pas là, on se passera de lui.

« Quant à moi, je me charge bien de saigner l'autre comme un simple cochon.

– Eh, bien ! ma foi, comme tu voudras, reprend Monsieur Louche, partagé entre sa lâcheté habituelle et le désir de se débarrasser du terrible noir.

« Du reste, nous sommes là neuf bien armés,

pas clampins quand il s'agit de « travailler la viande » ; c'est bien le diable si nous ne réussissons pas.

Après ce rapide colloque murmuré à voix basse comme un souffle, les conspirateurs, pressés d'en finir, pénètrent résolument dans le carbet, qui n'est pas plus luxueux que celui des particuliers.

C'est une simple toiture en feuille de waïe, supportée sur des pieux de moutouchi, reliés entre eux, en guise de murailles, pas un clayonnage de bambous. Trois ouvertures, toujours béantes, forment la porte et les fenêtres, car Diogo ne redoute ni les courants d'air, ni les maringouins, ni les vampires.

L'ameublement, très élémentaire, se compose de sièges grossiers, de deux coffres et d'un hamac tendu entre deux poteaux.

Point de sentinelles, point de gardiens de nuit. Diogo, qui a le sommeil aussi léger que celui du jaguar et qui, comme lui, voit dans les ténèbres, est bien homme à se garder tout seul.

Des ronflements de plus en plus bruyants emplissent la primitive demeure. L'Hercule, qui s'avance le premier, donne son fusil à son voisin, pour avoir les deux mains libres et brandit son sabre. Ses yeux, habitués à l'obscurité, lui permettent d'apercevoir la forme grisâtre du hamac, légèrement cintré à son milieu.

Pressé d'en finir, il étreint de la main gauche l'homme et le tissu qui l'enveloppe, et passe, d'un mouvement rapide, son sabre à travers la masse inerte.

Le dormeur pousse un râle étouffé et s'agite convulsivement.

L'Hercule resserre son étreinte, frappe de nouveau, puis bientôt, grisé par les âcres senteurs du sang qui ruisselle à flots, se met à larder, comme un furieux, le corps devenu bientôt immobile.

– Tiens donc, coquin ! gronde la brute affolée, voilà pour tes coups de trique.

« Attrape, canaille ! Je voudrais que tu aies cent existences dans le ventre pour te charcuter à

plaisir.

« Tiens !... Tiens !... encore !... Eh ! aïe donc !

Les forçats et les mulâtres, ravis de cette victoire facile, heureux d'échapper à cette chaîne qui pèse si lourdement sur eux, s'agitent tumultueusement autour de L'Hercule qui s'acharne à sa victime.

Tout à coup leur sourd bourdonnement s'arrête. Ils demeurent sans mouvement, comme pétrifiés.

Un sifflement rapide, métallique, analogue au grincement d'une scie se fait entendre derrière eux, près de la porte. Ce râle strident, indéfinissable, dont ils connaissent bien la nature, les glace d'épouvante. C'est le sifflement de fureur du serpent grage, le terrible trigonocéphale.

Ils s'élancent vers les fenêtres, mais s'arrêtent, éperdus, à l'aspect de lumières qui surgissent des habitations voisines. Chaque fenêtre est gardée par un peloton de nègres armés de fusils.

La porte est peut-être libre. Mais le sifflement

du trigonocéphale se fait entendre une seconde fois, puis un bruyant éclat de rire. En même temps, une torche de résine, lancée du dehors, tombe au milieu des assassins atterrés, et les éclaire comme en plein jour. Puis la tête hideuse de Diogo se détache sur le cadre sombre de la porte comme une terrible et fantastique apparition.

– Diogo !... c’est Diogo !...

– Lui-même, s’écrie le nègre en ricanant.

– Mais l’autre... le mort... qui est-ce donc ? murmure L’Hercule anéanti. Chez de pareils hommes, alors même qu’ils sont pris au piège, la réaction est prompte.

Sans ajouter un mot, sans même se concerter, ils arment leurs fusils et vont mettre en joue le nègre qui ricane toujours.

Prompt comme la pensée, ce dernier allonge son bras armé d’un revolver et fait feu trois fois coup sur coup.

Trois mulâtres tombent foudroyés. Les autres, aveuglés par les éclairs de la poudre, reculent et

hésitent un moment. Cinq ou six canons de fusil passent par chaque fenêtre et menacent le groupe éperdu.

– Bas les armes, coquins ! s'écrie le chef, en les tenant sous son revolver.

« Un mot, un geste et vous êtes morts.

– Tiens, après tout, répond Monsieur Louche, qui est toujours pour les moyens doux, puisqu'il ne nous extermine pas tout de suite, faut obéir.

« Eh !... eh !... s'agit de sauver sa peau.

« C'est bon, chef, c'est bon, on se rend...

Et, sans hésiter, il laisse tomber son fusil.

– Allons, les autres, dépêchons ! riposte durement Diogo.

« Maintenant, défilez un à un, et surtout pas de trahison, ou je vous fais griller tout vifs.

Honteux, écrasés, stupides d'étonnement et de terreur, les gredins obéissent à l'injonction du terrible nègre, et sortent lentement du traquenard, sans pouvoir s'expliquer comment ils y sont tombés.

Les partisans du chef les saisissent au passage, les amarrent solidement aux pieds et aux mains, avec une dextérité singulière, puis, leur besogne finie, semblent attendre de nouveaux ordres.

Diogo paraît s'amuser comme un bienheureux. Ses traits horribles reflètent une effroyable expression de gaieté qui fait frémir les misérables.

Il s'avance, jusqu'à le toucher, vers L'Hercule, hideusement souillé de sang, et lui dit en raillant :

– C'est donc toi qui as fait le coup, hein ! mon gros ?

« Diable ! tu n'y allais pas de main morte.

« Un vrai travail de boucher, quoi !

« Tu voulais savoir tout à l'heure quel est l'autre que tu as si bien arrangé ?

« Je vais te satisfaire.

Il fit un signe, et deux de ses hommes, après avoir tranché rapidement les amarres du hamac, l'apportèrent avec le cadavre, et le déposèrent à terre.

Diogo saisit une torche, écarta le tissu, et approcha la lumière qui éclaira les traits convulsés de João.

– João !.. C’est João s’écrient les forçats de plus en plus stupéfiés.

– João lui-même, le maladroit !

« João qui a versé dans mon coui plein de tafia la drogue qui devait m’endormir et me livrer sans défense à ce boucher amateur.

« Mais l’ami Diogo ouvre l’œil. Il a vu le coup et profité d’un moment d’inattention de son compère pour échanger son coui contre le sien.

« Le compère s’est endormi, et Diogo l’a mis dans son propre hamac, pensant bien que cette petite plaisanterie n’avait pas seulement pour but de lui procurer de doux rêves.

« Il eût fallu être plus que naïf pour tomber dans un traquenard aussi primitivement agencé.

« Il eût fallu, en outre, vous adresser à un autre, et vous deviez ne pas ignorer que je suis payé pour me défier de tout et de tous.

« Mais, assez causé...

« Vous savez l'affaire. Êtes-vous contents ?

« Et maintenant, bonsoir !

« On va vous installer ici jusqu'à demain.

« Vous dormirez pêle-mêle, les vivants avec les morts. Surtout, pas de plaisanteries, vous serez mieux gardés que sur votre vaisseau-amiral, la *Truite*.

« Nous nous reverrons demain.

« Allons, bonne nuit, mes amours.

« Après la tragédie, la comédie. Il faudra nous amuser un peu, et les distractions sont rares, dans ce chien de pays.

« On dansera, et c'est moi qui paierai les violons.

VII

Diogo ne se fie à personne et s'en trouve bien. – Les apprêts du supplice. – La bastonnade. – L'Hercule remplit l'office de bourreau. – Fermeté des mulâtres et lâcheté des blancs. – Distribution supplémentaire. – Le bourreau devient victime. – Comment Diogo prétend faire détacher le patient sans toucher à ses liens. – Ce procédé consiste simplement à désarticuler les membres. – Implacable férocité. – Cynisme. – Mutilé par ses complices. – Où Diogo l'échappe belle. – Le mulâtre est bien près de devenir un vengeur. – Pendu par un bras. – Le vivant et le moribond. – Le messenger. – Mystère.

Ainsi qu'il vient de le dire, Diogo a sagement fait de se défier de tout et de tous, sans en exempter, bien au contraire, son excellent ami João.

Chose assez extraordinaire, le secret de la conspiration a été religieusement gardé. Il n'y a pas eu de trahison. C'est seulement à sa pénétrante subtilité de sauvage civilisé que le noir doit d'être encore en vie. Partant de ce principe aussi vrai qu'un axiome, et qui a été ainsi formulé dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans tous les idiomes : « La défiance est mère de la sûreté », Diogo a inauguré un système de patientes investigations enveloppant surtout ses familiers, nonobstant leurs protestations et leurs témoignages de dévouement.

Bien lui en a pris, puisqu'un seul instant d'oubli le faisait tomber sous les coups des mulâtres alliés aux forçats fugitifs.

On devine qu'elles durent être les réflexions des survivants, pendant la nuit qui succéda au drame, alors que, étendus pêle-mêle avec les cadavres, sur le sol du carbet, ils attendaient anxieusement qu'il fût statué sur leur sort.

Connaissant l'implacable férocité de leur ennemi, édifiés sur son ingéniosité de tortionnaire, sachant qu'ils ont affaire à un

homme aussi dépourvu qu'eux-mêmes de préjugés, ils appréhendent, non sans raison, les plus épouvantables représailles.

Ils vont bientôt savoir à quoi s'en tenir.

Depuis près d'une demi-heure, il fait grand jour. Un bourdonnement confus remplit tout le village qui présente une agitation inusitée. Ceux d'entre les habitants qui n'ont pas participé à la capture des conjurés ont appris leur tentative et son dénouement. Ils commentent les faits avec volubilité et se livrent aux ébats d'une allégresse réelle ou simulée, mais singulièrement bruyante.

Ils sont d'ailleurs enchantés à la perspective de l'épilogue qui terminera le drame. Étant donné le tempérament du chef, on peut être certain que le spectacle sera émouvant.

Bientôt les prisonniers, livides et tremblants de peur, sont extraits de leur prison provisoire, amenés sur la place et rangés sous un gros manguier.

Diogo attend au milieu d'un groupe loquace, affairé, de nègres déjà fortement imprégnés de

tafia libéralement versé, pour la circonstance, par le chef qui a jugé bon de réchauffer l'enthousiasme de son personnel.

Ils n'est aucunement question d'interrogatoire, de jugement, ni même d'instituer une commission judiciaire quelque élémentaire qu'elle soit. Diogo, en sa qualité de maître absolu, représente à lui seul un tribunal statuant selon son bon plaisir et sans appel.

D'ores et déjà, la condamnation est implicitement prononcée. Reste à savoir quel sera le supplice.

Quelques-uns des assistants ont sans doute reçu les instructions du maître, car il lui suffit d'un signe pour faire aussitôt agir les bourreaux amateurs.

Les forçats et les mulâtres sont brutalement saisis, déshabillés en un tour de main, couchés à plat ventre sur le sol, et solidement attachés par les quatre membres à des pieux enfoncés préalablement dans la terre.

Un seul est exempt de cette mesure

préparatoire. C'est L'Hercule dont les jambes et les bras sont détachés et qui se trouve à jour d'une liberté relative au milieu des noirs bien armés d'ailleurs.

Le chef fait un nouveau signe, et un homme apporte un faisceau de rotins longs d'un mètre et demi, de la grosseur du doigt, souples comme des cravaches, solides comme des courbaches en peau de rhinocéros.

Le faisceau est déposé aux pieds de L'Hercule ébahi.

– Allons, mon gros, lui dit familièrement Diogo, puisque tu t'es adjudé cette nuit le rôle d'exécuteur, tu vas continuer aujourd'hui tes fonctions, et administrer une jolie correction à ces bons garçons que tu vois allongés là comme des grenouilles.

« Dix coups à chacun, pour commencer et faire circuler le sang.

« Surtout, ne les ménage pas, frappe en conscience, de toute ta force.

« Si tu triches un tant soit peu, ma foi, tant pis

pour toi.

« Je ne t'en dis pas davantage.

Le misérable, tout hébété, saisit machinalement un rotin et se met à frapper à tour de bras sur l'homme le plus rapproché.

C'est Monsieur Louche qui inaugure le système de distribution.

Au premier coup, un sillon livide balafre transversalement l'échine du vieux coquin, auquel échappe un hurlement épouvantable.

– Pas mal, s'écrie Diogo, pas mal.

« Tu as du style et de la poigne.

« Continue, mon gros.

Et les coups de pleuvoir, en faisant sonner le torse émacié du bandit, dont la gorge ne peut bientôt plus proférer que des sons rauques et inarticulés.

Au dixième coup, la peau est en lambeaux et le sang jaillit en gouttelettes fines et serrées.

– C'est bien, continue l'implacable tortionnaire.

« À un autre !

Cet autre est le Rouge, qui, à l'aspect de son camarade s'avancant le bâton levé, pousse un cri de terreur.

Les assistants laissent échapper un gros rire.

– Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre Rougeot, ne peut s'empêcher de dire l'Hercule, tout pâle, sous la sueur qui l'inonde, c'est l'ordre.

« Si tu veux, je vas te tuer d'un seul coup, tu souffriras moins.

– Halte-là ! pas de bêtises, s'écrie Diogo qui a entendu.

« Gare à toi si tu le tues... J'ai besoin de lui, tu entends.

« Diable ! les mécaniciens sont rares dans notre pays.

« Corrige-le d'importance, pour l'empêcher de recommencer la petite plaisanterie de cette nuit, mais laisse-le vivre, sinon !...

– Allons, courage ! mon Rougeot, murmure plaintivement Monsieur Louche, si on peut s'en

tirer avec une bonne fessée, ça vaut toujours mieux que d'y laisser ses os.

Le Rouge, après cette première défaillance, supporte en somme assez honorablement cette douloureuse épreuve.

Quant au Borgne, rien ne saurait donner une idée de la lâcheté dont il fait preuve. Ses cris, ses larmes, ses supplications indignent les mulâtres, qui ne peuvent s'empêcher de l'apostropher rudement et de lui témoigner tout leur mépris.

Tout autre est l'attitude de ces derniers. En dépit des coups terribles sanglés à tour de bras par l'athlétique bourreau, ils ne profèrent pas une plainte, et mettent un sauvage amour-propre à braver Diogo lui-même, interdit devant une pareille énergie.

L'Hercule, croyant avoir fini sa corvée, horriblement inquiet d'ailleurs relativement à la pénalité qui lui est réservée, essuie avec sa manche la sueur couvrant sa face, et se dandine maladroitement, comme un ours, en s'appuyant sur son bâton.

– Très bien, reprend Diogo.

« Tu comprends à merveille, et c'est plaisir de te voir opérer.

« Tu n'es pas fatigué, n'est-ce pas ?

« Eh bien, recommence.

En entendant ces mots, les forçats, éperdus, se prennent à hurler d'une façon épouvantable, et à implorer désespérément le noir, que leurs plaintes déchirantes semblent ravir.

– Allons, assez ! dit-il rudement, après leur avoir laissé épuiser toute la série des supplications.

« Puisque vous beuglez de si bon cœur, ce sera quinze coups au lieu de dix.

« Et toi, brute, houspille-moi solidement ces poules mouillées.

Bon gré mal gré, L'Hercule doit recommencer cette lugubre besogne sous laquelle fléchit sa robuste nature.

Monsieur Louche, le Borgne et le Rouge, complètement évanouis, ont cessé leurs clameurs.

On pourrait croire les mulâtres également sans connaissance, si leurs dos horriblement lacérés ne se soulevaient spasmodiquement à chaque coup, si une respiration rauque, entrecoupée, ne s'échappait de leurs mâchoires contractées à se briser.

– Assez, s'écrie Diogo, qui ne peut s'empêcher de murmurer en aparté : Ceux-là sont des hommes !

Il fait un nouveau signe, et les mêmes officieux qui ont amarré aux pieux les suppliciés, les détachent, étanchent le sang qui ruisselle sur leurs reins, et les font revenir à eux en leur ingurgitant de larges rasades de tafia.

– Ouf !... ça y est donc enfin, bégaie Monsieur Louche en reprenant ses sens.

« Malheur ! je suis en lambeaux, et ils me semble que des chiens me dévorent la chair.

– Eh bien, vieux, en as-tu assez ?

« Essayeras-tu, à l'avenir, de me supprimer du nombre des vivants ?

« Non, n'est-ce pas... Et plus rude est la leçon,

plus elle sera profitable. Puis, se tournant vers l'Hercule, il ajouta :

– À ton tour, maintenant.

« C'est toi qui as fait le coup ; il est tout naturel que ta punition soit plus dure.

– Qu'est-ce que vous allez donc faire de moi ? s'écrie d'une voix entrecoupée le misérable que l'appréhension du supplice rend plus faible qu'un enfant.

– Tu vas voir.

« Allons, allonge-toi de bon gré sur la terre ; laisse-toi attacher aux quatre pattes, et, surtout, n'essaie pas de résister, car je te brûle la cervelle.

Mais cette grosse et apathique nature n'a pas de ressort. Cet organisme de taureau manque d'énergie. L'approche de la souffrance l'atterre à ce point, qu'il se laisse tomber lourdement, les membres flasques, l'œil hébété, la face contractée par une terreur folle.

– Il ne sentira même pas les coups de bâton, murmure Diogo devenu songeur.

L'Hercule, après quelques moments d'une

attente pleine d'angoisse, recouvre soudain la parole, et implore à son tour l'implacable noir.

– Eh bien, soit, dit-il en ricanant, je vais t'épargner la bastonnade.

– Ah ! merci, chef ! reprend d'une voix larmoyante le bandit.

« Pardonnez-moi tout à fait !... vous n'aurez pas de plus fidèle serviteur que moi.

« Grâce, chef !... Grâce... pardon !...

« Faites-moi détacher.

– J'y consens...

« Tes camarades vont enlever tes liens.

« Tiens, vieux, si tu peux te tenir sur les pattes, prends un sabre, et détache ton camarade.

Monsieur Louche, interdit en présence de cette longanimité pour le moins étrange, reçoit des mains d'un assistant un sabre d'abatis, et se met en devoir de trancher les liens.

– Tu sais, t'as de la veine, toi, de t'en tirer à si bon compte, dit-il en saisissant la corde qui immobilise un des poignets.

- Eh ! que fais-tu là ? demande Diogo.
- Mais, chef, je détache le copain.
- Ce n'est pas ainsi que je le comprends.
- Je ne sais pas ce que vous voulez dire.
- Comme tu as l'entendement peu ouvert, aujourd'hui !
- « Je compte bien que tu vas laisser intactes ces excellentes amarres de piassaba.
- Mais alors, il faudrait...
- Quoi ?
- Couper les... les membres !..
- Eh bien ! coupe un bras pour commencer, je ne vois pas d'autre moyen.
- Impossible, chef... vous plaisantez... mutiler ainsi un camarade !
- Je te donne, pour réfléchir, le temps de dire : oui.
- « Si tu hésites, je te fais enduire de miel et exposer aux mouches en plein soleil.
- Il le faut donc ! Mais le cœur me manque.

– Allons, coquin, dépêchons !

« Ce n'est sans doute pas pour de semblables préjugés que la cour d'assises t'a envoyé là-bas.

Monsieur Louche, horriblement courbaturé par la bastonnade, affermit son sabre dans sa main et s'approche de son complice qui se met à hurler comme un animal à l'abattoir.

– Mon pauvre camarade, bégaie-t-il tout tremblant, tu sais, faut se faire une raison.

« Au « *pré* » (bagne), personne n'en voulait au bourreau.

« Tu es condamné... Ce que je ne ferai pas, un autre s'en chargera, et j'y laisserai ma peau.

– J'attends ! s'écrie Diogo.

Monsieur Louche se baisse péniblement, empoigne ce bras énorme, et se met à le scier, avec le sabre qui coupe mal.

Les hurlements du patient deviennent épouvantables. Quelques spectateurs ont peine à contempler cette scène atroce.

Mais Diogo, l'œil étincelant, les lèvres

retroussées comme un tigre qui flaire le sang, darde sur la foule son regard farouche et glace toute commisération.

Enfin, Monsieur Louche finit par désarticuler au coude le membre haché.

– Bien, ça, mon vieux ! c’est travaillé en conscience, reprend le noir.

« À ton tour, Rougeot ! prends le sabre, et pratique-moi l’amputation d’une jambe.

– À vos ordres, patron, riposte délibérément le misérable.

« C’est pas moi qui ferai des manières.

« Chacun pour soi, dans la vie.

« Allons, houp !.. Une et deux.. Voilà.

« Faut-il continuer ? dit-il après avoir sectionné le membre avec une dextérité singulière.

– Non pas !

« À toi, Borgne... Vous devez tous mettre la main à l’ouvrage...

« Tiens ! ce rustaud est sans connaissance.

« Bah ! nous n'avons pas le temps de le faire revenir à lui.

– Il ne gigotera pas, reprend le bandit qui veut lutter de cynisme avec son digne camarade.

« Pauv' gros ! quand je travaillais aux abattoirs, j'ai eu affaire à des bœufs moins solides que lui.

« Enfin, le voilà fini... ce que c'est que de nous !

« À qui le tour ? termine le misérable en tendant le sabre rouge de la pointe au manche.

– À toi, continue Diogo en désignant un des mulâtres.

L'homme contemple un instant le corps affreusement mutilé, sans chercher à retenir un mouvement d'horreur à l'aspect des membres hachés, d'où s'échappent, en longs jets saccadés, à chaque pulsation, un sang rouge et écumeux.

Puis, réunissant toute sa vigueur dans un suprême élan, il bondit vers Diogo, le sabre levé, en criant :

– Et toi, gredin, tu n'assassineras plus

personne.

Cette tentative désespérée est tellement imprévue, l'élan de ce justicier inattendu est à ce point irrésistible, que Diogo, surpris, n'a pas le temps de se mettre en état de défense.

La lourde lame, manœuvrée avec une force décuplée par la fureur et le désespoir, va s'abattre sur le cou du féroce tortionnaire qui se sent perdu.

Il lève machinalement la main droite pour garantir son visage, et ne réussit qu'imparfaitement.

Le sabre entame profondément son bras et s'en va balafrer l'épaule gauche jusqu'à l'os.

Le mulâtre veut intrépidement redoubler. Mais l'athlète noir, sans pousser un cri, sans appeler à l'aide, se dérobe avec une agilité de fauve, l'étreint à bras le corps, opère une pression formidable, et lui brise les reins d'un seul coup.

– Trop jeune, mon gaillard ! dit-il froidement en le lançant à la volée sur le sol où il retombe tout pantelant.

Cet effroyable tour de force arrache un long hurlement de triomphe aux assistants, qui jusqu'alors ont gardé un silence plein de stupeur.

– Allez ! beuglez donc, murmure ironiquement le blessé en aparté, s'il avait réussi, vous me mettriez en lambeaux.

Puis, comme si rien ne s'était passé, comme si son sang ne coulait pas en nappe sur son torse d'ébène, il avise le dernier mulâtre, et lui dit :

– Ton compagnon est un maladroit.

« Que vas-tu faire ?

– Mieux que lui si je puis, répond vaillamment le Brésilien.

– De sorte que, si je t'ordonne d'achever cette brute qui râle et se tord sur le sol, tu essaieras aussi de me tuer.

– Oui !

– Eh bien ! mon petit, tu viens de prononcer ton arrêt.

« Si je vous ai condamnés, après la bastonnade, une peine légère, en somme, à

exécuter en détail le plus coupable d'entre vous, c'était pour que la leçon fût aussi terrible que profitable.

« Je fais grâce aux autres qui, j'en suis convaincu, seront sages à l'avenir.

« Quant à L'Hercule, le bras qui lui reste servira à le pendre à ce manguier.

« Il ne faut pas qu'il meure trop vite.

Il dit, et donne aussitôt à voix basse quelques ordres à deux de ses hommes qui s'éloignent en courant.

Ils reviennent après une absence très courte, portant deux longues et solides cordes de piassaba, et un *catouri* (hotte) plein de terre glaise.

Ils saisissent L'Hercule toujours évanoui, enduisent les moignons sanglants d'une épaisse couche de glaise, recouvrent avec des morceaux de toile ce tampon obturateur destiné à empêcher l'écoulement du sang. Puis, ce grossier appareil est solidement ficelé de façon à être maintenu en place.

Le mulâtre contemple intrépidement ces préparatifs accomplis avec une lenteur calculée, peut-être pour prolonger encore ses angoisses.

Mais, c'est un homme de fer que rien ne peut émouvoir.

Les nègres l'empoignent alors avec brutalité, le garrottent, puis l'attachent au corps de l'Hercule. Enfin, l'un d'eux passe au seul bras qui reste à ce tronc mutilé un nœud coulant, pendant que son compagnon grimpe au manguier avec une agilité de singe, en tenant entre ses dents l'autre bout du câble.

Le piassaba est passé sur une maîtresse branche, et l'extrémité libre retombe sur la terre.

Le chef donne un dernier signal, et une demi-douzaine de noirs, préalablement édifiés sur l'épilogue de cette épouvantable scène, se suspendent en grappe, s'arc-boutent, et font saillir leurs muscles.

– Oh !.. Hisse !.. commande Diogo.

Et les deux corps, celui du moribond et celui du vivant, étroitement enlacés, montent lentement

en tournoyant, suspendus au bout de cet unique bras exsangue, livide, à la main convulsivement recourbée comme une griffe¹.

Les trois forçats haletants, pétrifiés par l'épouvante, mais bien domptés, contemplaient stupidement cet affreux spectacle, en se faisant mentalement cette réflexion :

– Et dire qu'il s'en est fallu de si peu qu'il ne nous en arrivât autant.

– Allons, mes gaillards, ajoute railleusement comme péroration ce maître implacable, auquel nul n'osera désormais résister, j'espère que vous serez sages à l'avenir.

« La fête est finie... rentrez chez vous bien gentiment, pansez vos plaies, – la résine de sassafras est excellente – et attendez mes ordres.

¹ Quelque effroyables que soient ces détails, j'éprouve le besoin d'affirmer qu'ils sont rigoureusement authentiques. Ceux qui ont lu l'histoire de ces révoltes terribles qui, sous le nom de *cabanage* ont si longtemps désolé le Para, savent bien que des atrocités semblables étaient journellement commises par les *cabanos*, des nègres, des Indiens, des mulâtres, souvent, hélas ! conduits par des blancs, impuissants à modérer la férocité de leurs terribles partisans.

« Vous êtes libres.

Et tous trois regagnent leur case en trébuchant, escortés par les nègres qui, ravis de voir des blancs en aussi piteux état, ne leur épargnent pas les quolibets.

Diogo, dont les blessures saignent toujours, va se confier aux soins d'une vieille négresse, fort experte en médecine indigène, quand il voit apparaître un grand nègre à demi-nu, qui s'avance en courant, appuyé sur un bambou.

– Maître ! dit-il d'une voix éteinte, Estevão m'envoie vous dire que demain le *Simon-Bolivar* sera où vous savez !

En entendant ces mots prononcés par cet homme époumoné, hors d'haleine, sur le corps duquel on voit sourdre des flocons d'écume, le chef manifesta soudain, en dépit de son calme habituel, une vive et rapide émotion.

Il entraîne le messager presque défaillant, l'emmène jusqu'à sa case en indiquant, par un signe impérieux, qu'il veut être seul.

Sachant par expérience qu'ils doivent

respecter ses volontés, les nègres abandonnent lentement la place, et vont, sans désemparer, se gorger de tafia, en commentant bruyamment les dramatiques événements de cette matinée.

Il ne reste bientôt plus que les corps des suppliciés au-dessus desquels tournoient, en vol pressé, les urubus accourus à la curée.

VIII

Difficultés que présente l'approvisionnement de la Guyane française. – Pas de bétail. – Les bœufs du Para. – Le Simon-Bolivar. – Une troupe d'artistes lyriques. – Horrible traversée. – Ivresse générale à bord. – Dans le canal de Maraca. – La jaganda. – Un pilote. – Le capitaine se défie de la sobriété du nouveau venu. – L'échouage. – Fureur. – La main de Diogo. – Capitaine qui n'est plus le maître à bord. – Navire capturé. – Les projets du noir. – Pourquoi pas une république ? – Le Gibraltar de l'Amazone. – Complicité. – Diogo et Charles Robin.

Depuis plus de deux cents ans, notre colonie Guyanaise n'a pas encore résolu le problème de son approvisionnement. Quelque étrange que puisse paraître un tel phénomène, elle est encore

forcée de demander aujourd'hui sa subsistance, non seulement aux pays voisins, mais encore et surtout à la mère-patrie.

Chaque mois le courrier de France apporte des farines, des conserves de toute nature : viande, légumes et poisson ; d'énormes quantités de pommes de terre, d'oignons et de haricots ; l'éternelle morue séchée avec le saindoux servant à la faire frire ; jusqu'au sucre, au café, au chocolat.

En vain objectera-t-on que les légumes secs et la canne à sucre y croissent presque sans culture, que le cacao et le café demandent seulement des bras pour les recueillir, que les rivières de la Guyane sont peut-être les plus poissonneuses du monde entier, que le bétail, surtout les bœufs et les porcs pourraient multiplier à l'infini dans les savanes qui n'ont même pas besoin d'être aménagées. Notre colonie ne produit guère que le manioc destiné à fournir le couac et la cassave, le pain du noir, ce macaroni équinoxial, qui, avec la morue séchée, à laquelle on a donné le nom pittoresque de « bifteck de Terre-Neuve » forme

l'élément essentiel de la nourriture des gens de couleur.

Quant à la viande fraîche, destinée à l'alimentation des fonctionnaires, des négociants et de la troupe, on est bien forcé, ne pouvant faire venir de France des bœufs sur pied, d'aller les chercher au Para.

Il suffirait de peupler nos magnifiques savanes pour avoir en surabondance de la viande excellente à cinquante centimes le kilogramme. On préfère, par je ne sais quelle singulière entente des plus élémentaires principes d'économie, la demander au Brésil. De façon que les entrepreneurs de subsistances qui vont acheter là-bas du bétail payé par un prix dérisoire, de vingt à vingt-cinq centimes le kilogramme, le revendent environ deux francs à deux francs vingt-cinq.

Trop heureux encore de pouvoir s'en procurer à ce prix, ceux qui, de près ou de loin, ne touchant pas à l'administration, ne reçoivent pas du gouvernement la ration réservée aux grands, moyens, et petits fonctionnaires.

Ceux-là mangent de la viande fraîche... quand il en reste sur le marché.

Mentionnons, seulement pour mémoire, le gibier qui devient de plus en plus légendaire et le poisson pêché par quelques Annamites libérés.

L'un et l'autre atteignent un prix exorbitant, quand par hasard ils font une rare et fugitive apparition.

Quelques petites goélettes, « dits bateaux tapouyes » s'en vont donc au Para chercher des bœufs et font le cabotage de la côte, avec escales à Cachipour, Counani, Mapa, etc., où elles chargent les produits de la petite industrie locale.

Mais, comme en raison du vent, des courants et de la marée, la marche de ces bâtiments est soumise à des variations susceptibles de préjudicier gravement à l'alimentation de la colonie, l'administration a passé des marchés avec des négociants qui ont pris l'engagement d'accomplir, avec des navires à vapeur, des voyages réguliers.

C'est ce qu'on a pu trouver de mieux, en

attendant les temps, probablement lointains, où nos savanes, au moins aussi belles que celles du Para, seront exploitées par les éleveurs.

À l'époque très récente, on s'en souvient, où se passe le drame dont l'action se déroule sur le Territoire Contesté, ce service d'approvisionnement est opéré par un petit vapeur du port d'environ trois cents tonneaux. Construit spécialement pour la navigation des côtes et des rivières, il possède un faible tirant d'eau. Sa coque en tôle d'acier et sa machine, dont les fourneaux sont disposés de façon à permettre le chauffage au bois, sortent des chantiers de la Méditerranée. Il est grée en trois-mats-goélette et porte dix hommes d'équipage qui suffisent largement à la manœuvre et au service de la machine. Son armateur lui a donné le nom du héros de l'Indépendance Colombienne : *Simon Bolivar*.

Matelots et maître d'équipage, chauffeurs et mécaniciens, appartiennent à la race noire, ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils soient des travailleurs énergiques et disciplinés. Ils

s'oublie volontiers, aux escales, à ingurgiter le tafia et à danser en vrais nègres piqués de la tarentule équinoxiale, quand il s'agit de charger les marchandises ou de recueillir le bois de palétuvier, un excellent combustible, entre parenthèse – destiné à alimenter les fourneaux de chauffe.

Le capitaine est un mulâtre Paraense, d'environ quarante ans. Ancien pilote, ancien propriétaire de bateaux tapouyes, perdus dans les maisons de jeu de Para ou sur la côte soumise à la prororoca, ancien contrebandier, resté en communication avec les irréguliers du Contesté, après avoir favorisé pendant longtemps leurs évasions, on peut dire de lui, que s'il est un marin passable, il est un homme absolument dénué de préjugés.

Or donc, le *Simon-Bolivar* quitta un beau matin la ville de Para, en emportant sa cargaison habituelle de bétail, environ quatre-vingts bœufs.

En outre, le vapeur qui, en temps ordinaire, sert exclusivement au transport des pacifiques ruminants, emmène, par une dérogation assez

inusitée à ses habitudes, une demi-douzaine de passagers.

Ces passagers, que l'on serait loin de s'attendre à trouver en pareil lieu, forment le personnel d'une troupe lyrique !

Troupe très secondaire, d'ailleurs, dont les membres, après avoir jeté les flonflons de l'opérette moderne aux oreilles des publics les plus divers, tant à Rio-de-Janeiro, qu'à Victoria, Porto-Seguro, Bahia, Pernambouc et Para, se préparent à rentrer en France, en continuant leur tournée par Cayenne, Surinam, Demérari et les Antilles françaises.

Tout n'est pas roses, paraît-il, dans la profession d'artistes lyriques et tout à la fois cosmopolites ; et les pauvres gens que leur mauvaise étoile a jetés sur le *Simon-Bolivar* en font, une fois de plus, la triste expérience.

Claquemurés tous les six, trois hommes et trois femmes, dans l'unique réduit pompeusement dénommé salon, un infecte carré dont l'exigüité n'a d'égale que la malpropreté, rudement cahotés par les lames dures et courtes de l'Océan, en

proie aux horreurs du mal de mer, accotés sur leur malles ou anéantis sur des chaises longues, à demi asphyxiés par les miasmes qui s'exhalent du pont, incapables même de se hisser par l'escalier envahi par les choses innommables qui transforment le bâtiment en étable, en cloaque plutôt, les pauvres gens attendent la première escale avec toute l'ardeur que l'on peut croire.

Heureusement pour eux un septième passager, plus endurci, qui a élu domicile à l'arrière, près de la barre, vient de temps en temps à leur aide, et leur apporte tantôt des fruits, tantôt quelques gorgées d'eau mêlée de tafia, tantôt quelques morceaux de cassave, et s'ingénie enfin à leur rendre plus supportable cette situation aussi répugnante que pénible, car ils sont pour les hommes de l'équipage absolument comme s'ils n'existaient pas.

Ces derniers évoluent dans l'immonde fumier qui souille le navire, avec cette insouciance formant le fond du tempérament du noir, ingurgitent le tafia autant qu'ils en trouvent l'occasion, manœuvrent à la diable et, après des

ordres réitérés, s'allongent et s'endorment où ils se trouvent, s'éveillent, boivent de nouveau., chantent et se procurent encore la place pour esquisser de capricieux entrechats.

Le capitaine se grise consciencieusement de genièvre. Il n'y a guère d'attentif que l'homme de barre et le mécanicien.

Le *Simon-Bolívar* n'en va pas moins son petit train-train, sans perdre de vue les côtes ourlées de leur bordure terne et basse de palétuviers.

La nuit, il mouille ses ancres à l'endroit où il se trouve. Précaution parfaitement justifiée, car la navigation côtière devient absolument impossible pendant l'obscurité. Ces rivages bas et plats sont si souvent remaniés par les fortes marées, que d'une traversée à l'autre, il arrive que le pilote ne reconnaît plus sa route, le flot ayant enlevé ses points de repère, ses *amers* comme disent les marins, arraché des portions de continent, comblé les chenaux et déplacé les bancs de vase.

Aussi, les échouages, peu dangereux d'ailleurs sur ces bancs sans consistance, sont-ils assez fréquents.

Le *Simon-Bolivar*, après avoir doublé cette pointe que les anciens géographes appellent le Cap-Nord, s'était engagé dans le canal de Maraca qui sépare le continent de l'île du même nom¹.

Il jeta l'ancre, pour passer la nuit, en face des marais qui s'étendent entre les palétuviers de la rive et le grand lac du Corossol ou da Jac, reconnu par M. Coudreau et dont les contours sont seulement indiqués par un pointillé sur l'excellente carte de la Guyane de M. Henri Mager².

Bien qu'il n'y eût pas de matelots de quart pendant ces escales nocturnes et qu'il semblât que la consigne fût de boire et de ronfler, un nègre, moins ivre ou moins abruti de sommeil que ses collègues, remarqua trois feux en

¹ Longue d'environ 15 kilomètres, large de 32, Maraca est absolument déserte. On n'y trouve même pas un rancho de pêcheur, et seulement quelques mauvaises savanes. Les pripris sont le refuge des canards, les bois sont habités par les biches et les jaguars. Elle est littéralement infestée de moustiques et de maringouins qui la rendent presque inhabitable.

² *Atlas colonial*, par Henri Mager, Charles Bayle, éditeur, 16, rue de l'Abbaye, Paris.

triangle, sur la côte.

En proie sans doute à un excès de zèle inusité, il prit sur lui de prévenir le capitaine, qui, vautré dans son hamac près de la barre du gouvernail, alternait d'innombrables cigarettes avec de non moins innombrables verres de genièvre.

Ces trois feux, allumés à dessein, avaient sans doute une signification, car l'ivrogne laissa échapper un juron carabiné, se leva en titubant, et braqua sa lorgnette sur les brasiers.

– Que ce genièvre me servent de poison s'il n'y a pas encore du nouveau dans ce damné canal !

« Oui ! c'est bien cela : trois feux signifiant que je dois attendre un pilote.

« La peste m'étouffe ! mon compère Diogo est un homme précieux. Il n'oublie rien, lui ! et fait veiller durement son monde pour épargner des ennuis à son excellent ami Ambrosio.

« Va bien, alors ! continuons la conversation avec cette estimable bouteille.

Le capitaine ne se trompait ni sur la

signification du signal, ni sur sa provenance. À peine le soleil du matin avait-il percé les brumes flottant lourdement sur le marais, qu'on vit apparaître, montée par trois nègres, une jangada¹, cet incomparable radeau qui, autre les mains des bateliers de l'Amazone, se joue des courants terribles de la région et brave la proroca elle-même.

Le capitaine héla lui-même la jangada quand elle fut seulement à une demi-encablure.

– Ohé ! de la jangada, ohé !...

– Ohé ! du navire, ohé !...

– Tiens ! c'est toi, Estevão... Accoste, mon garçon... accoste en douceur.

– Moi-même, capitaine Ambrosio ; bonjour.

– Bonjour, mon garçon.

¹ La *jangada* est un radeau formé d'un bois excessivement léger, portant une voile rectangulaire suspendue à deux pièces de bois attachées en bigue. Elle gouverne au moyen de planches nommées « *guaves* », enfoncées verticalement entre les pièces du radeau et sur lesquelles l'eau agit par l'effet de la résistance qu'elle éprouve, ou par celui de la dérive. L'homme qui la conduit se sert d'une pagaye à deux pelles.

« Quel bon vent t'amène ?

– Je suis envoyé par don Diogo pour...

– C'est bon ! Il y a du monde à bord.

– Tiens !

– Allons, attrape ce bout d'amarre, et hisse là !

– Voilà, capitaine, fit le noir en s'enlevant avec l'agilité d'un gymnaste consommé.

Le radeau vira aussitôt lof pour lof, puis le capitaine, après avoir lancé une bouteille pleine qui fut reçue à la volée par un des deux noirs, emmenait à l'arrière le nouvel arrivant.

– Eh bien ! Estevão, quoi de neuf ?

– J'ai soif, capitaine Ambrosio...

– Oui, je sais cela, et ce n'est pas nouveau.

« Tiens ! bois et réponds vite.

– Il y a, répondit le noir après avoir goulûment avalé un large coui plein de tafia, que notre damné canal est encore envasé.

– Démonio ! Est-ce bien tout ?

– Le senhor Diogo vous dira le reste.

– Je le verrai donc à Mapa ?

– Peut-être ; je ne sais rien de plus.

« Il m’envoie seulement pour vous piloter.

– Dis donc, mon fils, tu réponds de tout, au moins.

« Tu sais, pas de bêtises... J’ai des valeurs à bord, et des passagers... des Français de distinction.

– Je ferai de mon mien, capitaine Ambrosio.

– Je n’en doute pas, mon garçon, d’ailleurs, tu seras bien payé et largement abreuvé.

– Je sais qu’il y a du plaisir à travailler pour vous.

« Mais, assez causé ; la marée monte, laissez-moi commander l’appareillage.

« Il faut ouvrir l’œil, voyez-vous.

– Sans même s’éclaircir de nouveau la vue par un petit coup ?

– Merci, capitaine. Quand la passe sera franchie.

– Diable ! se dit en lui-même le senhor Ambrosio, pour que le drôle laisse un coui plein en souffrance, il faut que la situation soit grave.

« Du reste, il connaît son métier et je suis sûr de lui.

« Allons boire.

La position devait être fort grave en effet. Le pilote, après avoir poussé dans le porte-voix de la machine le sacramental : En avant ! avait saisi la barre, et dirigé le *Simon-Bolivar* de façon à légitimer pleinement la confiance du capitaine.

Pendant deux heures environ, le navire marchant sous petite vapeur avait évolué avec autant de bonheur que d'adresse à travers les hauts fonds qui encombrant le chenal, quand tout à coup il ressentit un choc peu intense à la vérité, mais qui arrêta net son mouvement en avant.

– Mille tonnerres ! hurla le capitaine éveillé par ce choc, nous sommes échoués.

Le navire vient en effet de s'enliser par l'avant dans un épais banc de vase sur lequel il reste allongé comme un caïman au soleil.

– Machine en arrière ! à toute vapeur !... commande d'une voix tonnante l'ivrogne soudain dégrisé et redevenu marin à l'aspect de son navire en péril.

L'hélice tourbillonne avec rage, mais en vain. Le bâtiment demeure immobile comme une montagne de fer.

– Échoués à marée haute !

« Il va nous falloir attendre le grand flot pour nous déhaler.

« Attendre jusqu'à quand ?...

« Comment, coquin, dit-il en interpellant rudement le pilote, tu nous flanques au plein sur un banc qui crève les yeux.

« Et tu es pilote !...

« Mais un mousse de dix ans n'eût pas fait pis !

Le premier moment de trouble passé, le capitaine devient bientôt de plus en plus inquiet sur les suites de cet accident, car il sait qu'il sera forcé d'attendre fort longtemps la marée libératrice, et la provision d'eau et de fourrage

destinée aux besoins du bétail est presque épuisée. Il devait, comme d'habitude, la renouveler à l'escale de Mapa, et ce contretemps funeste peut amener, à courte échéance, la perte totale de la cargaison.

Aussi, au lieu d'attendre les événements avec la passivité habituelle aux noirs en pareil cas, il résolut d'aviser rapidement aux moyens de se déséchouer.

Il fit mettre une embarcation à la mer, et s'en alla avec quatre rameurs étudier la configuration du banc de vase et s'assurer si la nature du fond lui permettait de mouiller une ou deux ancras à jet.

Son inspection terminée, il rallia le bord dans un état d'exaspération indescriptible.

– Sais-tu bien, coquin, dit-il en interpellant le pilote, que si tu avais voulu m'échouer volontairement, tu n'aurais pas mieux réussi !

« Comment, le chenal est libre à moins de deux encablures, tu le savais, puisque tu l'as suivi pour me rejoindre au dernier mouillage, et tu

viens jeter le bateau sur ce banc que tu devais apercevoir à plus d'un demi-mille !

« Ce n'est pas là seulement le résultat d'un faux coup de barre.

« Il t'a fallu changer la route... et tu n'avais pas bu !

« Mille tonnerres ! je ne sais ce qui me retient de t'envoyer barboter au beau milieu de cette bouillie.

– Faut pas vous fâcher, capitaine.

« Voyez-vous, don Diogo va venir tout à l'heure, et il vous aidera à vous remettre à flot.

– Diogo ! reprit le capitaine avec une défiance non dissimulée, que me chantes-tu là ?

« Comment n'est-il pas au village du Lac ou à Mapa ?

« Comment peut-il savoir déjà que nous sommes échoués ?

– Je ne sais pas, fit bêtement le noir qui se prit à trembler. L'arrivée subite d'un bateau tapouye qui apparaîût soudain, toutes voiles dehors, et

contourne rapidement le banc de vase, le dispense d'une réponse probablement embarrassante.

Le capitaine reconnaît aussitôt un des bâtiments composant la flottille du chef au village.

– En temps ordinaire, dit-il en aparté, je bénirais son arrivée, mais aujourd'hui, je ne sais pourquoi la vue de mon compère ne me dit rien qui vaille.

« Je patauge en plein mystère, et me demande ce qui pourra bien advenir de tout cela.

La tapouye, après avoir doublé le banc, court une bordée au large, vire de bord, et vient aborder le vapeur par l'arrière avec une précision qui eût arraché un applaudissement au mangeur d'écoutes le plus endurci.

À peine s'il y a un mètre d'intervalle entre les deux coques.

Mais le capitaine a bien autre chose à faire que d'admirer la perfection de cette manœuvre. À peine les deux navires sont-ils bord à bord, que du voilier s'élancent une vingtaine de noirs à

demi-nus, armés jusqu'aux dents. Ils se répandent sur le vapeur avec le sans-gêne de forbans, et entourent le capitaine interdit.

– Eh ! bonjour, mon compère, fait une voix railleuse.

– Bonjour, Diogo, répond d'un ton bourru le senhor Ambrosio.

« ... Que diable voulez-vous ?

– Mais, vous donner un bon coup de main, mon cher compère, car vous me semblez dans une passe difficile.

– Par la faute de cet animal, votre pilote, que j'ai eu le tort de ne pas chavirer par dessus bord.

– C'eût été grand dommage, compère ; car ce pauvre Estevão, en vous échouant par mon ordre, assurera votre fortune.

– Par votre ordre !.. Mon navire en péril !.. La cargaison perdue !.. Les consignataires ruinés !.. L'approvisionnement de Cayenne compromis !..

« Compère, vous avez la plaisanterie lugubre.

– Et vous, compère, vous prenez les choses

trop au tragique.

« Voyons, raisonnons un peu.

« Vous êtes aux gages d'armateurs qui vous donnent, avec la niche, la pâtée et le tafia, des appointements dérisoires indignes de votre mérite.

« Les petits retours de bâton, comme la contrebande, et les évasions que vous favorisez, vous mettent seuls à même de vivoter.

« Croyez-moi, abandonnez leur service et entrez carrément au mien !

– Hein ! vous dites à votre service.

– Parbleu ! vous aurez un bon navire à commander, de jolies courses à opérer, de la contrebande en grand, un tantinet de piraterie, et la large opulence que je compte donner à ceux qui sauront me servir.

– Un bon navire... à commander, fit le capitaine hébété.

« Quel navire ?

– Mais, le *Simon-Bolivar* dont nous

changerons le nom et l'affectation.

« Fi ! compère, n'êtes-vous pas écœuré, de passer ainsi votre vie dans cette étable flottante., d'employer vos facultés de marin à une besogne aussi répugnante.

– Je ne comprends pas, puisque je commande ici, ce que vous m'offrez de commander...

« D'ailleurs le navire ne vous appartient pas !

– Il m'appartient.

– Ah ! bah. Et depuis quand ?

– Depuis que je suis à bord.

« Tenez, compère, je serai franc, deux mots d'explication vous suffiront.

– Sinon ?

– Sinon, vous allez être culbuté séance tenante au beau milieu de cette bouillie noire.

– Parlez.

– Vous savez, ou vous ne savez pas, peu m'importe, que mon intention est de fonder, ici, sur ce terrain libre, une association d'hommes, susceptibles, par leur nombre et leur organisation,

de conserver leur indépendance.

– Pourquoi pas une République ?

– Vous l’avez dit : Pourquoi pas une République.

« Il me faut, pour cela, recruter des partisans.

« Ce ne sont pas les sujets qui manquent parmi les irréguliers de la région. Mais bien plutôt les moyens de les réunir et de les organiser.

« J’ai besoin, pour cela, de trois choses : du temps, de l’argent, un bon navire ; une seule suffit pour commencer.

« Du temps... Dans deux mois je puis réunir plusieurs milliers d’hommes.

« De l’argent... J’ai trouvé un procédé infailible pour battre monnaie. Mes gens seront aussitôt armés et approvisionnés.

« Un navire... J’ai le vôtre. Peut-être eussiez-vous hésité à me le donner ; je l’ai pris.

« Vous serez, si vous le voulez, commandant de mes forces navales.

« Vous recruterez les adhérents jusqu’au

jour...

– Ou je serai pendu comme pirate à une vergue par les croiseurs français ou brésiliens.

– Unie, imbécile, ne vous ai-je pas dit que, dans deux mois, je puis avoir autour de moi cinq ou six mille individus ne craignant ni Dieu ni diable.

« Que je connais, dans la région des Lacs, des espaces où pourraient évoluer des escadres ; que le Lago-Novo, fortifié par moi, peut devenir le Gibraltar de l'Amazone ; que les forces du Brésil ne pourront nous en chasser ; et que, enfin, si nous sommes forts, notre existence sera officiellement reconnue, ou tolérée, ce qui nous suffira pour commencer.

– Dam, compère, vous m'en direz tant !

– À la bonne heure ! je vois avec plaisir que vous êtes raisonnable.

– Il le faut bien !

– Ce n'est pas ainsi que je l'entends, et je ne veux pas de contrainte.

« Acceptez-vous librement, avec plaisir, et

promettez-vous de servir avec zèle et fidélité ?

– Touchez-la, compère. C'est entendu.

– Bien, je prends acte de vos paroles, et j'aurai l'œil sur vous.

« Pour commencer, déhalons le navire, qui doit être ce soir en lieu sûr.

« Je ne suis pas marin, mais je sais qu'il suffit de l'alléger.

« Faites-moi jeter à l'eau tous ces bœufs qui l'encombrent. Les Cayennais se serreront le ventre.

« Dans une demi-heure ce sera fait, et le bâtiment flottera.

« Maintenant, conduisez-moi à votre chambre, et veuillez me remettre vos armes, si vous en avez, avec les papiers du bord.

Pendant ce long colloque, le passager solitaire qui ne fait pas partie de la troupe lyrique, inquiet de l'arrêt du vapeur, intrigué par l'arrivée du voilier, était doucement monté par l'escalier

donnant accès au « salon » et avait entendu, par l'écoutille, cette conversation édifiante.

Il descendit froidement au salon commun, et fit part à ses compagnons d'infortune de ce terrible incident.

– Il faut, dit-il en terminant, vous armer de courage.

« La situation, pour être difficile et périlleuse, n'est peut-être pas désespérée.

« Du reste, le bandit aux mains duquel nous sommes tombés à besoin de moi... Nous serons vous et moi solidaires les uns des autres.

« Courage et patience !

À ces mots, Diogo, conduit par le capitaine, apparaissait dans l'entrebâillement de la porte.

Il fit un geste de brusque surprise à l'aspect de l'inconnu et pâlit légèrement, c'est-à-dire que sa face hideuse se marbra de taches grises.

– Tiens ! dit-il d'une voix altérée, je ne m'attendais pas à vous trouver ici, monsieur Charles Robin.

IX

*Pour la rançon. – En route pour Para. – Seul.
– À bord du Simon-Bolívar. – Les deux ennemis
en présence. – Nouveaux prisonniers. – Adieux
déchirants. – Du canal de Maraca à Cayenne. –
Déséchouage du vapeur. – Le Refuge. –
Navigation à travers la futaie aquatique. –
Habilité du pilote Estevão. – La région des lacs.
– Admirable réseau de communications
intérieures. – Encore le rêve de Diogo. – Propos
recueillis par une oreille étrangère. – Le navire
ne passera pas. – Démâtage. – Sur le lac da Jac.
– Retour au village.*

Voici par quel concours de circonstances, très simples en elles-mêmes, Charles Robin se trouva opinément en face de son ennemi.

Le malheureux jeune homme avait dû accepter sans protestations le brutal ultimatum posé par

Diogo, lors de l'entrevue qu'il eût avec lui sous le carbet désert du Tartarougal-Grande.

Toute résistance était présentement impossible, et Charles qui ne pouvait, dans de telles circonstances, penser à employer la force pour délivrer sa femme et ses enfants, se mit en devoir de souscrire aux exigences du bandit, quitte à prendre par la suite une revanche éclatante.

Pour le moment, le temps pressait, étant donné les difficultés et la lenteur des communications, ainsi que l'énormité de la somme exigée pour la rançon.

Charles, accompagné de l'Indien Tabira et de l'Alsacien Winckelmann, les seuls qui eussent, du moins en apparence, survécu au désastre du Seringal, s'empressa de descendre l'Apurema.

Le hasard lui fit rencontrer, en rivière, un des plus riches éleveurs de la région, avec lequel il avait entretenu, de temps en temps, de cordiales relations de bon voisinage.

L'éleveur remontait en goélette jusqu'au

dégrad de sa fazenda. Informé de la catastrophe dont l'infortuné colon venait d'être victime, il mit généreusement à sa disposition tout l'argent qu'il avait de disponible chez lui, quelques milliers de francs avec la goélette et son équipage.

Charles accepta avec effusion, remercia par quelques mots du cœur l'excellent homme dont il prit congé sans plus tarder. Il descendit l'Apurema, et se sépara de Tabira, au confluent de la rivière et de l'Aguary, après avoir donné au fidèle Indien de longues et minutieuses instructions.

L'Alsacien demeura seul avec lui. La goélette remonta l'Araguary jusqu'au poste de Pedro II d'où part le plus abominable de tous les chemins, conduisant à la forteresse de Macapà, très hyperboliquement dénommée par les Brésiliens le Sébastopol de l'Amazone.

Il renvoya le petit navire à son obligé propriétaire, et enfila à pied cette route de Macapà, longue d'environ cent dix kilomètres. Cette distance fut franchie en deux jours.

Il s'installa, avec son compagnon, dans

l'unique hôtellerie de la ville, en attendant le passage d'un des vapeurs qui remontent et descendent assez fréquemment l'Amazone.

Cette attente dura huit jours pleins, et ils purent prendre passage à bord d'un steamer de la *Companhia Brasileira* qui fait un service régulier entre Rio-de-Janeiro et Manáos, avec escale aux principales villes de la côte.

Deux jours après ils abordaient à Para.

Bien que très honorablement connu sur la place de ce centre commercial si important, Charles ne put obtenir un crédit atteignant au chiffre exigé par Diogo pour la première échéance.

Il ne se faisait d'ailleurs aucune illusion à ce sujet.

Un de ses correspondants, un Français récemment établi, se saigna littéralement aux quatre veines pour lui avancer une vingtaine de mille francs.

Charles ne garda de cette somme que la quantité strictement nécessaire pour aller jusqu'à

Cayenne, ou plutôt à Saint-Laurent-du-Maroni, le lieu civilisé le plus rapproché de l'établissement de son père et de ses frères.

Il confia le reste à Winckelmann auquel il donna des instructions minutieuses, avec faculté d'user de cette somme au mieux de leurs intérêts communs.

L'Alsacien, ému jusqu'aux larmes de ce témoignage d'affection et de confiance, balbutia un remerciement, et promit de réussir ou de périr.

Ce n'était point là une vaine forfanterie.

Puis Charles, qui économisait avec une parcimonie d'avare, un temps si rigoureusement mesuré, se mit en devoir d'assurer son passage pour Cayenne. Malheureusement, comme l'on sait, les communications sont très rares entre le chef-lieu de notre colonie et la côte brésilienne. Il allait, de guerre lasse, fréter une goélette, quand il apprit l'arrivée du *Simon-Bolivar*, le pourvoyeur de Cayenne. Il s'entendit facilement avec le capitaine, et s'embarqua en compagnie des pauvres artistes que leur mauvaise étoile conduisait au Senhor Ambrosio.

On sait le reste jusqu'au moment où Diogo apparut dans l'infect carré où étaient entassés les passagers du petit vapeur.

– Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, monsieur Charles Robin, fit le misérable tout interdit.

– Ni moi, répondit froidement le jeune homme.

« Nous n'étions pas convenus, lorsque vous m'avez si indignement rançonné, que vous entraveriez dès le début la mission difficile qui m'est imposée.

– Je déplore comme vous ce contretemps, qui pourrait compromettre gravement mes intérêts.

« Mais, n'ayez crainte : je vais réparer tout cela.

« Un de mes voiliers vous conduira sans désemparer avec un équipage trié par moi sur le volet.

« D'affreux sacripants, mais des matelots d'élite. Ils auront de vous tout le soin que comporte la jolie somme représentée par vous,

n'en doutez pas, et vous éprouverez seulement un retard insignifiant.

– Je suis prêt à partir.

« Quant à ces personnes que vous voyez rassemblées ici par des circonstances imputables à vous seul, je pense et j'espère que vous ne refuserez pas de les embarquer avec moi sur votre bateau ?

– Ce sont des passagers, n'est-ce pas ?

– Oui.

– À destination de Cayenne ?

– Oui.

– À mon grand regret, je ne puis souscrire à votre demande.

« Ces gens-là n'ont aucun intérêt à se taire, et je n'ai pas envie de faire arriver ici le stationnaire de Cayenne avec une compagnie de débarquement.

« Je les garde jusqu'à nouvel ordre, car mes projets ne peuvent souffrir la moindre indiscretion.

– Comme je sais que vous ignorez absolument ce qu'on nomme l'humanité, je n'essaierai pas de vous émouvoir.

– C'est le seul point sur lequel nous soyons d'accord sans discussion.

– J'ajouterai seulement que vous êtes trop habile pour commettre un crime inutile.

– J'ai tué quelquefois par plaisir, ajouta le monstre avec une hideuse forfanterie.

Charles haussa dédaigneusement les épaules, et reprit :

– Tôt ou tard l'autorité coloniale apprendra vos... exploits, et les représailles pourront être terribles.

– Nous verrons alors à aviser.

– Laissez-moi donc vous faire une proposition.

« Ces trois pauvres femmes, que vous voyez en proie à la fièvre et à l'anémie, succomberaient fatalement à l'internement dans la région des lacs.

« Laissez-les embarquer avec moi, et gardez

ici les trois hommes qui sont leurs maris.

« Puisque vous avez inauguré le système des otages, l'existence de leurs époux vous garantira leur discrétion.

« Quand j'aurai payé la rançon des miens, vous pourrez sans danger les rendre à la liberté.

– Cela me paraît acceptable, répondit le noir après un moment de réflexion.

« Quelque agréable que puisse être pour moi le spectacle offert par les souffrances de ceux qui appartiennent à votre race maudite je consens.

« Non pas, comme vous l'exprimez fort judicieusement par humanité, mais par intérêt.

« Adieu ! j'en ai trop dit. Je préfère, à une conversation avec des blancs, un tête-à-tête avec une bande de caïmans.

Le misérable, à ces mots, tourna brutalement les talons, et disparut.

À peine la porte est-elle refermée, que l'infect taudis offre le spectacle le plus touchant.

Pendant que les hommes serrent

énergiquement la main de Charles et le remercient avec effusion de cet arrangement qu'ils étaient loin d'espérer, les femmes protestent de toutes leurs forces contre l'idée de séparation.

Les braves artistes ne veulent à aucun prix abandonner les chers compagnons des heures douloureuses, dussent-elles pour cela courir à une mort certaine.

Des sanglots déchirants emplissent le carré, et Charles lui-même ne peut retenir deux grosses larmes devant ce témoignage si éloquent d'affection et de dévouement.

Mais Diogo s'en vient bientôt, avec sa brutalité accoutumée, couper court à cette scène si triste et si émouvante.

Il ouvre la porte, et, avisant Charles, lui dit sans préambule :

– La goélette est parée à appareiller, embarquez.

« Les femmes aussi !..

– Non !... non !.. s'écrient tout éplorées les

malheureuses femmes.

– Eh ! vous autres, enlevez ! reprend durement le misérable en se tournant vers des nègres qui le suivent.

– Halte-là ! riposte un des trois artistes, un jeune homme d'environ vingt-cinq à vingt-six ans, aux traits irréguliers, mais pétillants d'esprit et de malice.

« Et toi, mon enfant, dit-il à sa femme, obéis, pars... je le veux... je t'en prie.

Et doucement, comme un enfant en proie à une crise nerveuse, il la prend dans ses bras, la hisse sur le pont et la descend dans la goélette.

En dépit de nouvelles protestations plus déchirantes et plus désespérées, ses deux compagnons suivent son exemple, et entraînent leurs compagnes à demi évanouies.

Puis le jeune homme, étreignant les mains de Charles, lui dit au dernier moment, avec toute l'effusion de son cœur :

– Monsieur, le service que vous nous rendez est de ceux qu'une vie toute entière de

reconnaissance ne saurait payer.

« Disposez de nous, à la vie, à la mort.

Charles, en quelques phrases rapides, lui fait la douloureuse confidence des événements terribles qui l'ont frappé, et il ajoute :

– Plus heureux que moi, vous verrez ma femme et mes chers petits.

« Je vous le recommande.

Puis, tirant son portefeuille, il crayonne quelques mots sur une page blanche, la remet à son nouvel ami en disant :

– Pour elle.

Une dernière étreinte, un dernier serrement de main, et les trois hommes pressés par les matelots de la goélette, remontent sur le vapeur, pendant que le petit voilier dérive lentement, avant de prendre son envolée comme un oiseau de mer.

Le déséchouage du *Simon-Bolivar* s'opéra sans la moindre difficulté, grâce au procédé très sommaire proposé par Diogo, et admis sans contestation par le capitaine Ambrosio, qui prit parti de sa déconvenue avec la meilleure grâce du

monde.

Il est vrai que son nouveau patron a fait valoir des arguments irrésistibles.

Les malheureux bœufs, culbutés par dessus bord, tombaient lourdement au beau milieu de la vase qui les engloutissait aussitôt, à la grande joie des hommes de l'équipage et des sacripants amenés par Diogo.

Heureux de détruire, ravis de la bonne farce qu'ils faisaient aux Cayennais, les nègres, excités en outre par le tafia libéralement versé, se livraient à cette répugnante besogne avec un véritable entrain de sauvages.

Aussi, le navire bientôt allégé, commença peu à peu à obéir à l'action de l'hélice. Il finit enfin par s'arracher du cloaque où il était engagé par l'avant et à flotter sur les eaux jaunâtres du canal.

Diogo, qui avait suivi cette manœuvre avec une impassibilité que démentaient de rapides froncements de sourcils, avisa le capitaine et lui demanda combien calait le navire.

– Un mètre vingt-cinq sur son lest, répondit le

senhor Ambrosio.

– Bien ; alors, nous passerons.

– Que faut-il faire maintenant, compère ?

– Le mettre en sûreté dans un lieu où nul ne s’avisera de l’aller chercher.

« C’est-à-dire sur les eaux du lac da Jac.

– Vous n’y pensez pas !

– Bien au contraire.

– Mais, c’est impossible.

– Allons donc ! Vous êtes un peu Brésilien, n’est-ce-pas, compère, et vous croyez encore au mot impossible...

« Quant à moi, si peu Français que je sois resté, je me souviens de ce vieux dicton familial à mes anciens compatriotes.

– Je sais ce que vous voulez dire :
« Impossible n’est pas Français.

« Votre proverbe est très joli en théorie... mais en pratique, c’est autre chose.

– Vous allez bien voir.

– Oh ! c’est tout vu, et vous allez nous mener à un échouage autrement sérieux que celui-là.

– Soit !

« Ayez donc l’obligeance de confier à Estevão la conduite du bâtiment.

« Allons ! Estevão, tu entends, mon garçon...

« Prends la barre et fais-nous pénétrer sans embardées dans la crique.

Le noir s’installe aussitôt à la roue du gouvernail, fait exécuter quelques manœuvres préparatoires avec une témérité qui arrache au capitaine des gestes d’épouvante, puis met tranquillement le cap sur une immense futaie aquatique de moucoumoucou.

– Ce nègre est fou, compère, s’écrie le senhor Ambrosio.

« Nous allons périr corps et biens.

– Laissez donc ! Estevão ne s’échoue qu’à bon escient.

« Voyez plutôt.

Le navire, qui s’avance lentement, pénètre au

milieu des tiges molles et flexibles qui s'écartent devant son étrave. Les grandes feuilles, rigides et luisantes, bruissent doucement sur ses flancs, des centaines d'aigrettes blanches et grises, chassées de ce refuge inviolé jusqu'alors, s'envolent avec des cris plaintifs et tournoient épeurées au-dessus du monstre qui souffle de la fumée et crache de la vapeur.

– Savez-vous où nous sommes ? demanda le noir après un quart d'heure de cette marche étrange d'un steamer au milieu d'une véritable prairie.

– Ma foi, ce drôle manœuvre comme personne et je donne ma langue aux caïmans !

– Tout simplement à l'embouchure d'une crique faisant communiquer avec le canal de Maraca, le lac da Jac...

« Mon lac ! Une jolie pièce d'eau mesurant plus de quarante kilomètres de long sur trente de large.

« Un amour de bassin où abondent les tortues et les piraroucous, et où je puis défier les navires

réunis de la France et du Brésil.

– C'est prodigieux !

« Et personne ne soupçonne l'existence d'une pareille étendue d'eau libre ?

– On la soupçonne, mais on ne la connaît pas.

« Oh ! ce n'est pas tout et vous allez être bien autrement émerveillé.

« Comme vous êtes dorénavant attaché à ma fortune, je ne veux plus avoir de mystères pour vous, du moins en ce qui concerne la navigation.

« Ce lac da Jac, sur lequel pourraient évoluer des escadres et où évoluera la mienne, ce lac dont les eaux limpides renferment de quoi m'approvisionner indéfiniment et sur les rivages duquel croissent à profusion les palétuviers nécessaires au chauffage des machines, ce lac, n'est pas, comme vous pourriez le croire, fermé par une impasse où je pourrais être acculé, si par hasard le secret de ma retraite venait à être surpris.

« Il communique, par des criques larges et profondes, avec tout ce chapelet de lacs bordant

la côte, et je puis, à ma fantaisie, passer successivement du lac da Jac dans le lac du Vent ; du lac du Vent dans le lac Florian, du lac Florian et dans le lac des Garses, du lac des Garses dans le lac Piratuba et déboucher au Cap-Nord dans l'Atlantique, par la crique Sicourijou masquée aussi par un impénétrable fourré de moucoumoucou.

– Compère, vous me confondez !

– Ce n'est pas tout encore.

« Nous allons, si vous voulez, après avoir évolué de l'Ouest à l'Est, longer la côte du Sud au Nord et continuer cette navigation intérieure.

« Du lac Piratuba nous passons dans le lac du Roucou qui communique aussi avec l'Océan par plusieurs criques également invisibles à leur embouchure, et nous pouvons, si bon nous semble, pénétrer dans le magnifique Lago-Novo, peuplé d'îles boisées, où l'on peut établir des colonies agricoles pour le ravitaillement du pays tout entier.

« Comme le Lago-Novo correspond de son

côté au l'Araguary, vous voyez, compère, que mon petit domaine a quelque valeur au point de vue stratégique, puisque je puis me promener sur dix mille kilomètres carrés, grâce à ce réseau de communications fluviales peut-être unique au monde.

« Comprenez-vous, maintenant, que je puisse me déclarer le maître de cette région accessible à moi seul !

« Qui donc pourra venir m'en déloger, surtout quand je posséderai quelques vapeurs d'un plus faible échantillon que celui-ci, ou plutôt de simples chaloupes armées chacune d'une mitrailleuse, et d'une flottille légère de pirogues.

« Tous les pilotes de la côte ne sont-ils pas à moi, et ne puis-je pas, en cas de trahison, intercepter ses chenaux naturels par des abattis d'arbres.

« J'aurai bientôt de l'argent... Bien peu à la vérité, mais en quantité suffisante, pour armer le *Simon-Bolivar* et prélever tant sur les fazendeiros que sur les steamers de la *Companhia Brasileira* quelques taxes de ma façon.

« Bientôt, aussi, j'aurai des hommes, puisque la France, en envoyant vingt mille récidivistes sur son territoire, me fournira la plus jolie collection de vauriens qu'ait jamais rêvée un chef de partisans.

« Enfin, nous aurons la force et bien téméraires seront ceux qui voudront nous déposséder.

« Alors, qui sait si, en profitant habilement des jalousies de voisinage qui divisent la France et le Brésil, je ne pourrai pas être officiellement reconnu comme le chef d'un petit État, fut-ce même sous le protectorat de l'une ou de l'autre nation !

– Bravo ! compère, bravo ! s'écria le capitaine enthousiasmé.

« Je vois maintenant à qui j'ai affaire.

« Ce projet n'est pas celui d'un ambitieux vulgaire, et si, jusqu'à présent, j'ai pu conserver quelque arrière-pensée, sachez que dorénavant vous n'aurez pas de plus fidèle auxiliaire que moi.

Pendant cet entretien formulé en langue portugaise, les trois artistes lyriques, accoudés sur la lisse, regardaient machinalement des feuilles de moucoumoucou se courber sur la coque, et paraissaient plongés dans une stupeur douloureuse, bien naturelle après la catastrophe qui venait de les frapper.

Le capitaine et Diogo se tenaient à quelques pas, sans même remarquer leur présence et bien loin de soupçonner que l'un d'eux avait tout compris.

Au moment où le nègre recevait les protestations de son compère, le plus jeune des trois Français passait sans affectation ses deux mains sur le cou de ses compagnons, rapprochait leurs oreilles de sa bouche, et leur murmurait à voix basse les paroles suivantes :

– Surtout, ne dites jamais que je suis depuis trois ans au Brésil et que je parle le portugais comme le français.

En même temps le navire s'arrêtait tout net au commandement de : Stop ! poussé par Estevão dans le porte-voix de la machine.

– Eh bien ! qu’y a t-il ? demanda Diogo.

– On ne s’avise jamais de tout, répondit en souriant le capitaine.

« Vous ne m’avez pas dit que la crique était bordée de grands arbres, et moi, je ne m’en étais pas aperçu tant vos paroles m’intéressaient.

– Quelle importance ont donc ses arbres, s’il vous plaît ?

– Une très grande, compère, puisqu’ils nous empêchent de passer.

– Comment cela ?

– Vous voyez bien que leurs branches latérales accrochent les mâts et les vergues.

– Que faire, alors ?

– Oh ! peu de chose.

– Mais quoi ?

– Démâter le navire.

– Ah diable !

– Rassurez-vous.

« C’est un travail assez long et parfois

difficile. Mais comme nous sommes nombreux, nous en viendrons bien à bout.

« Ce sera une simple affaire de temps.

« Quand le *Simon-Bolivar* sera rasé comme un ponton, il pourra passer partout aussi facilement qu'une pirogue... à la condition, toutefois, que le fond de la crique restera le même.

– Pour cela, je l'affirme ; nous aurons toujours au moins deux mètres d'eau sous la quille.

– À la bonne heure ! et s'il en est ainsi, je répons du reste.

Les prévisions du capitaine se réalisèrent de tous points. Le démâtage du vapeur s'opéra sans accident, après une journée d'un travail assez rude.

Puis, le *Simon-Bolivar* atteignit enfin les eaux libres du lac da Jac.

Il fut soumis à un nettoyage complet, qui fit disparaître les souillures produites par le séjour des bœufs, les caisses à eau furent vidées, et les provisions susceptibles de s'altérer, enlevées.

Le pilote Estevão, qui connaissait

admirablement la configuration du lac, fit choix d'une petite anse entourée de tous côtés par des arbres peu élevés, mais très touffus, et l'ancra près du rivage. Pour surcroît de précaution, deux fortes amarres servirent à le maintenir à l'avant et à l'arrière, de façon qu'il demeurât immobile.

Le pont fut ensuite recouvert d'une vaste toiture en feuilles de balisier pour le soustraire aux alternatives de pluie et de soleil, et toutes les ouvertures hermétiquement closes.

Quatre hommes bien armés, sur la fidélité desquels Diogo pouvait absolument compter, furent commis à sa garde, puis les matelots ainsi que la troupe du chef, avec les trois prisonniers l'évacuèrent le lendemain.

Ils prirent tous place dans les embarcations du bord, et arrivèrent en deux jours au village du Lac, où ils reçurent un accueil enthousiaste.

X

Délicatesse. – Au Maroni. – Fin de la traversée. – Le dégrad. – Sur la crique. – La barre. – L’Anse aux Cocotiers. – Retour au nid. – Le vieil Angosso. – En montant l’avenue de manguiers. – La « Bonne-Mère ». – Palais équinoxial. – Les deux mères. – En famille. – Désolation. – Hospitalité discrète. – Conseil de guerre. – Rayon d’espérance. – Plan de campagne. – Cinquante kilogrammes d’or. – Ce que compte faire Henri. – Il y aura bataille. – Où Diogo pourrait bien trouver à qui parler.

Favorisée par le vent d’Est-Sud-Est et par le courant qui porte du Sud-Est au Nord-Ouest, la traversée de la goélette fut des plus rapides.

Au bout de cinquante heures, le petit voilier, admirablement gouverné par les noirs de Diogo, était en vue de Cayenne.

Soustraites à l'horrible malpropreté du bâtiment à vapeur et à l'écœurante odeur de la machine, les pauvres femmes avaient infiniment mieux supporté cette seconde partie de leur douloureux voyage.

Sans les poignantes angoisses inspirées par le sort de leurs maris, elles eussent été parfaitement heureuses. Mais, hélas ! en vain Charles s'ingéniait à secouer la torpeur qui les avait envahies à la suite de cette terrible catastrophe ; en vain il cherchait à les rassurer sur les suites de cette captivité ; désolé lui-même à la pensée du lot d'infortunes si injustement échu aux chères créatures qui gémissaient loin de lui, il était impuissant à inspirer une confiance qu'il ne ressentait pas et ne pouvait, en désespoir de cause, que mêler sa douleur à leur douleur.

De nouvelles et non moins cruelles inquiétudes étaient venues en outre assaillir bientôt les malheureuses passagères.

Leur tournée artistique, sans être absolument infructueuse, n'avait pas été des plus lucratives. La petite troupe, après avoir vécu à peu près au

jour le jour, en faisant d'ailleurs très dignement honneur à ses affaires, s'était embarquée à Para, infiniment plus riche d'espérance que d'argent. On était parti escomptant l'avenir et dans l'espoir fort légitime de vivre, comme par le passé, du prix des représentations.

Mais la troupe ainsi dispersée au souffle de l'adversité qu'allaient devenir ceux de ses membres les plus faibles, par conséquent les plus intéressants en débarquant sans ressources et dans l'incapacité absolue de s'en procurer, sur cette terre si inhospitalière à l'Européen ?

Charles devina sans grands efforts cette plaie cachée avec autant de discrétion que de dignité. Sans même paraître soupçonner leur détresse, il leur fit entendre, avec toute la délicatesse possible, que leur mutuelle infortune les ayant dorénavant rendus solidaires les uns des autres, elles ne pouvaient faire autrement que d'accepter l'hospitalité chez ses parents.

Et comme elles n'osaient encore, par excès de discrétion, souscrire à cette offre si cordiale et si désintéressée, le jeune homme termine d'un mot

la discussion en disant :

– De tout temps, l’hospitalité a été le devoir le plus cher aux colons, et mon père n’y a jamais failli.

« La maison est grande, les ressources en sont inépuisables, et ma mère ainsi que mes belles-sœurs vous feront le plus affectueux accueil.

« Elles auront soin de vous pendant que vos époux veilleront sur ma famille, et nous collaborerons tous, de près et de loin, à la délivrance commune.

« Vous n’avez donc aucune raison pour refuser ; bien au contraire, tous les motifs sont pour que vous acceptiez.

En conséquence, la goélette évita Cayenne et poursuivit sa course jusqu’au large estuaire du Maroni. Elle remonta sans désemparer jusqu’en face Saint-Laurent, sans y aborder, et obliqua vers le poste d’Albina, situé sur la rive hollandaise du grand fleuve guyanais, où réside un commissaire délégué par le gouverneur de Surinam.

L'aimable et obligeant fonctionnaire qui, depuis de longues années, entretenait les relations les plus cordiales avec la famille Robin, fit à Charles et à ses compagnes la réception la plus cordiale, tout en manifestant au jeune homme son étonnement de le revoir si vite après son précédent voyage.

Charles ne jugea pas à propos, et pour cause, de l'informer de la catastrophe qui le frappait. Il le pria seulement de lui procurer le plus tôt possible une grande pirogue avec un bon équipage de nègres Bosh, pour remonter, sans perdre un instant, à l'habitation de son père.

Ce fut chose facile, et le soir même, une embarcation indigène, montée par quatre vigoureux pagayeurs, se trouva prête à partir. Par surcroît de précaution, elle avait été pourvue à l'arrière d'un dais de feuilles de bananiers destiné à protéger les passagères contre les rayons brûlants du soleil.

Charles écrivit ensuite une longue lettre pour sa femme, engagea en même temps ses compagnes à écrire à leurs maris, réunit les

quatre lettres en un seul paquet, les confia au pilote de la goélette, lui donna une large gratification ainsi qu'aux hommes de l'équipage, et lui fit promettre de les remettre à destination.

Le voilier, approvisionné pour le retour, dérapa séance tenante, pendant que la pirogue, munie par les bateliers de tous les objets indispensables à ce petit voyage, remontait lestement le grand fleuve.

Dix heures après, elle franchissait sans difficultés le Saut-Hermina, faisait une halte de deux heures sur l'îlot de Sointi-Kazaba et remontait encore pendant une trentaine de kilomètres.

On campa dans des hamacs accrochés aux grands arbres du rivage, et le lendemain, dès l'aube, on pénétrait dans une petite crique à l'embouchure de laquelle est mouillée la flottille de la famille Robin.

Là se trouve le *dégrad*, en planches de moutouchi, avançant au-dessus de l'eau pour favoriser l'embarquement et le débarquement. Quelques hommes, auxquels est confiée la garde

de cette flottille, habitent à poste fixe plusieurs cases spacieuses, confortablement agencées et entourées de jardinets où abondent les légumes et les arbres fruitiers.

Ils reconnaissent le jeune homme, accourent à sa rencontre et le saluent d'un affectueux bonjour.

– Mon père et mes frères sont-ils à l'habitation ? demande Charles, pendant que la pirogue ralentit son allure pour embouquer la crique.

– Oui, mouché, répondent -ils à l'unisson.

– Bien, merci !

« Et vous, mes amis, dit-il en s'adressant aux Bosh, payez ferme, vous aurez « pou' bon quio¹ ».

Les noirs bateliers, stimulés par cette promesse, édifiés d'ailleurs sur la proverbiale générosité des colons du Maroni, se courbent sur leurs pagayes en poussant ce nasonnement par lequel ils s'excitent dans leurs joutes nautiques.

¹ « Pour bon cœur », gratification.

La pirogue vole sur les flots tranquilles du petit cours d'eau dont les rives, depuis longtemps aménagées, ne présentent plus ces anfractuosités et ces végétations folles qui obstruent les abords des rivières de la région.

Le coup d'œil y perd peut-être en pittoresque, mais les communications y gagnent singulièrement en commodité.

Des essences nouvelles ont remplacé les vieux arbres de la forêt primitive qui, pour la plupart frappés de décrépitude, menaçaient à chaque instant de s'abattre sur les voyageurs, ou tout au moins de barrer le chenal. La double avenue de bananiers qui déploient sur chaque bord leurs feuilles immenses, et semblent plier sous le poids de « régimes » plantureux, n'est guère moins agréable à contempler, d'ailleurs, que l'ancien fouillis derrière lequel s'abrita l'humble carbet des *Robinsons de la Guyane*.

Bientôt la pirogue se trouve en face d'une énorme barre de rochers qui obstruent la crique, et semblent opposer un obstacle infranchissable à tout ce qui vient du côté d'aval.

Mais un petit canal, pratiqué de main d'homme dans les terres basses du côté droit, contourne le récif, et permet aux embarcations de rejoindre le ruisseau après un crochet d'environ deux cents mètres.

Encore quelques coups de pagayes et le canot en bois de fer vient doucement aborder à une anse ourlée de sable rougeâtre, et ombragée d'une splendide plantation de cocotiers.

Les noirs s'arrêtent, déchargent les bagages des voyageuses, pendant que Charles les aide à débarquer.

Le petit groupe quitte aussitôt l'*Anse-aux-Cocotiers*, et enfile une vaste allée de manguiers, dont les deux côtés disparaissent littéralement sous une folle profusion de ces merveilleuses fleurs équatoriales, l'admiration des voyageurs.

Les cassiques et les toucans, familiers, jacassent à tue-tête sous le feuillage lustré d'où émergent, comme des pommes d'or à reflets de bronze, les mangues, ces rivales de l'orange ; les perroquets passent par couple, à tire d'aile, en caquetant éperdument ; les colibris bourdonnent

dans les corolles avec lesquelles ils rivalisent d'éclat et de fraîcheur, et quelques singes, évidemment apprivoisés, se livrent, sur les plus hautes branches, à leurs exercices d'acrobates, en se gavant, avec une sensualité comique, de mangues, un de leurs fruits de prédilection.

En dépit de ses poignantes préoccupations, Charles, à l'aspect de ce tableau enchanteur, sur la beauté duquel rien n'a pu le blaser, éprouve une singulière sensation de bien-être, et cette indéfinissable émotion qui étreint toujours l'homme fait, quelque peu impressionnable qu'il soit, surtout quand il revient, après les heurts et les cahots de la vie, au nid où s'écoula son enfance.

Puis, son cœur meurtri évoque soudain l'image des chers captifs qui, six mois auparavant, s'ébattaient joyeusement avec les oiseaux, au milieu des fleurs, et un sanglot douloureux monte brusquement à ses lèvres.

– Mouché Sarles ! s'écrie soudain une voix affectueuse et étonnée.

En même temps, un vieux nègre de haute

taille, proprement vêtu d'une chemise de cotonnade, d'une petite veste et d'un pantalon de toile, pieds nus, et dont les cheveux tout blancs se hérissent sous un chapeau de paille, accourt les bras ouverts.

– Oui, répond tristement le jeune homme en serrant les mains du vieillard, c'est moi, mon bon Angosso.

– Pas malheur, pourtant, mouché.

« Madame, z'enfants, fika bon bon, hein ? (vont bien).

– Hélas ! je l'espère.

– Ou pas savé !... Ah ? malheur !

– Tout le monde est à la maison, n'est-ce pas ?

– Oui, mouché... ché petit moun à moi, bon pitit fils blanc à vieux nèg... où gain pauv' cœur malade.

– Bien malade, mon pauvre ami.

Et comme le vieillard interdit ne pouvant plus que balbutier, jette un coup d'œil interrogateur sur les voyageuses exténuées par la traversée,

Charles ajoute :

– Tu sauras tout... n'es-tu pas de la famille ?

« Et d'ailleurs, toi aussi, n'auras-tu pas ta grosse part de douleur !

Bientôt l'avenue décrit une courbe et commence à monter.

À droite et à gauche apparaissent de jolis carbets autour desquels cabriolent, comme de petits fous, des petits négrillons luisants comme des bonshommes d'ébène, qui se roulent dans l'herbe ; des négresses coquettement vêtues de *camisas* multicolores, les bras cerclés de bracelets d'argent, la tête coiffée de madras aux nuances éclatantes, vont et viennent en ménagères affairées, au milieu de hoccas au plumage lustré, d'agamis sérieux comme des oiseaux mécaniques, de marayes folâtres, vivant en bonne intelligence avec des coqs, des poules et même des perdrix grand-bois.

Les hommes sont au travail, occupés sans doute à couper la canne, à recueillir le cacao ou le café, à grager le manioc, ou à préparer un abatis.

Les carbets se multiplient de plus en plus. Leur réunion constitue un village, un véritable Éden de travailleurs.

L'avenue monte encore, décrit deux ou trois lacets, puis s'élargit brusquement de chaque côté, à perte de vue, formant comme une immense clôture à l'habitation de la *Bonne-Mère*, qui s'élève ami-côte. Un vrai palais équinoxial, mieux encore, une de ces somptueuses demeures comme seuls peuvent en édifier d'opulents colons qui n'ont à compter ni avec le temps, ni avec l'espace, ni avec la main-d'œuvre ; auxquels la forêt vierge fournit des matériaux dont un nabab serait jaloux ; qui, enfin, n'ont eu qu'à consulter leur goût, leurs commodités et leurs désirs, pour improviser au milieu des splendeurs de cette nature exubérante, le domaine de leurs rêves.

Charles, dont l'émotion grandit à chaque pas, s'arrête un moment, embrasse d'un coup d'œil le groupe de constructions qui s'étagent en amphithéâtre au-dessus de la pelouse, les écuries, les magasins, les pressoirs à sucre et à huile, les basse-cours, les étables, les ateliers de tissage, de

charronnage ou de menuiserie, la forge un peu à l'écart, et jusqu'au gymnase avec ses agrès auxquels les enfants se suspendent avec des cris joyeux. Puis, au milieu de ces constructions dont les toitures en bardeaux brunis par le soleil et la pluie s'harmonisent si bien avec la verdure des arbres qui les ombragent à profusion, la maison.

C'est une immense bâtisse édifiée tout entière avec les bois admirables de la forêt, et dont l'agencement rappelle celui de l'ancien seringal de l'Araguary. Mais dans des proportions colossales, car cinq ou six familles peuvent y vivre à l'aise.

Sous la véranda, on aperçoit une série de hamacs en coton blanc, dont plusieurs sont occupés, car c'est l'heure de la sieste.

Le jeune homme, cloué au sol, se met en marche par un énergique effort de volonté, et s'avance lourdement, en murmurant :

– Quel deuil mon apparition ne va-t-elle pas jeter dans ce paradis !

Il abaisse son regard sur ses compagnes

d'infortune, douloureusement impressionnées, elles aussi, leur fait un geste d'encouragement, et débouche le premier sur l'espace découvert qui s'étend devant la partie orientale.

Au bruit de ses pas, un jeune homme tête nue, vêtu d'une chemise de foulard et d'une mauresque, s'élanche d'un hamac, jette son cigare et s'écrie :

– Charles !

Puis, il lui saute au cou, l'embrasse avec effusion et ajoute :

– Mon Chariot ? qu'y a-t-il ?

– Henri ! mon frère... un malheur.

– Ah ! mon Dieu ! répond l'aîné des Robinsons qui devient livide.

Son exclamation, la vue des trois inconnues et d'Angosso qui arrive suivi des nègres Bosh, font accourir soudain les membres présents de la famille. Robin, le père, toujours droit et alerte, malgré ses soixante-cinq ans, imposant et majestueux comme un patriarche, avec sa barbe et ses cheveux blancs de neige, sa femme si

heureuse mère jusqu'alors, dont un pressentiment lugubre contracte la belle et noble figure et une jeune femme offrant avec celle de Charles une ressemblance frappante.

Charles échange une douloureuse étreinte avec sa mère, son père et sa belle-sœur, qui n'osent l'interroger.

– Où sont donc Eugène et Edmond ? dit-il à son frère.

– Au placier depuis deux jours.

– Je regrette leur absence, car nous avons à tenir un conseil de famille... un conseil de guerre aussi...

« Mais, laissez-moi, avant de vous édifier sur les événements terribles dont j'ai été victime à mon retour là-bas, accomplir vis-à-vis des personnes qui m'accompagnent un simple devoir de politesse, et réclamer de vous, après vous les avoir présentées, l'hospitalité que je leur ai offerte en votre nom.

« Victimes, elles aussi, de la catastrophe où a sombré mon bonheur, séparées brutalement de

leurs protecteurs naturels, isolées à dix-huit cents lieues de la mère patrie, j'ai pensé qu'elles trouveraient près de vous asile et protection.

– Et tu as bien fait, mon enfant, répondit avec sa dignité affectueuse madame Robin en tendant la main aux étrangères.

« La vue des noirs qui vous suivent m'annonce que vous avez remonté le Maroni en pirogue.

« Vous devez être brisées, après cette rude traversée.

« Il vous faut avant tout du repos...

« Veuillez m'accompagner jusqu'à vos appartements.

Pendant ce temps, les trois hommes et la jeune femme d'Henri, qui, les lecteurs des *Robinsons de la Guyane* s'en souviennent, est la sœur de la femme de Charles, pénètrent dans le grand salon.

– Voyons, Charles, interrompit brusquement Henri, tu me vois trépigner d'impatience et d'angoisse ; notre père hésite à t'interroger...

« Parle, mon cher petit... Cette affreuse

incertitude nous bouleverse.

– Eh bien ! mon seringal a été brûlé et pillé par des forçats fugitifs, et je suis absolument ruiné.

– Ensuite ?... car cela n'est rien pour des travailleurs comme nous.

– Cela n'est rien en effet que le prologue de la catastrophe.

Madame Robin rentrait à ce moment et venait s'asseoir près de sa belle-fille Lucy.

– Mais, continue le jeune homme, tous mes ouvriers sont morts ou dispersés ainsi que leurs familles... nos pauvres Bonis, les amis dévoués des mauvais jours...

– Ensuite ?... reprend Henri haletant.

– Mary et mes enfants disparus pendant l'incendie, emmenés par les forçats, et tombés ensuite aux mains d'un bandit !... un misérable nègre qui les retient prisonniers.

Aux gémissements douloureux qui échappent aux deux femmes en apprenant cette sinistre nouvelle répondent deux cris, deux véritables rugissements poussés par le père et le fils.

– Mille tonnerres ! s’écrie Henri en redressant brusquement sa haute taille, mais il y a là de quoi ravager ce territoire maudit, mettre à sac ce repaire de brigands, et massacrer toutes les bêtes venimeuses qui l’habitent.

Le vieillard, calme jusqu’alors comme un vieux lion au repos, sent tout à coup se réveiller sa redoutable énergie.

Un flot de sang empourpre soudain sa face pâle sous sa couche de hâle, et un éclair flamboie dans ses yeux noirs.

Mais, dominant soudain avec une singulière force de volonté ce premier mouvement de fureur, il interrompt son fils d’une voix à peine altérée :

– Patience ! mon enfant.

« Avant de parler de représailles, il nous faut trouver le moyen de parer à ce coup terrible.

« Laisse parler ton frère... et toi, mon Charles, raconte-nous en détail cette sinistre tragédie.

« Quand nous serons bien édifiés, nous aviserons.

Nul n'interrompit le long et douloureux récit, que fit tout d'une haleine Charles d'une voix brève et saccadée.

Les femmes elles-mêmes, depuis longtemps aguerries contre tous ces coups du sort, avaient séché leurs larmes et comprimé leurs sanglots.

Pleines de confiance dans la vaillance et l'énergie des Robinsons, elles attendaient le premier mot du chef de la famille, dont les traits s'étaient peu à peu rassérénés.

– Le malheur est grand, dit-il enfin de sa voix douce et grave, mais il n'est pas irréparable.

« Ce n'est, par le fait, qu'une question d'argent.

– Mais un million, père, y pensez-vous ?

« Comment réaliser une pareille somme, surtout dans un pays où les transactions sont si rares et si difficiles.

– J'ai ici environ cinquante kilogrammes d'or en lingots que je m'apprêtais à envoyer sous peu à la banque.

« Le placer nous fournira facilement en un mois les seize ou dix-sept kilogrammes nécessaires à parfaire la somme de deux cent mille francs demandés pour le premier à-compte.

– Et après ?

– Cela nous procurera trois mois de crédit.

« Et trois mois sont plus que suffisants à des hommes comme nous pour venir à bout d'une situation quelque difficile qu'elle paraisse.

– Mais, pensez donc, père, comme c'est long, trois mois de captivité.

– Aussi, mon intention n'est-elle pas d'attendre ce délai.

« J'espère même que nous allons pouvoir libérer d'un seul coup ces pauvres enfants le jour même où tu porteras cette première mise.

– Sans danger pour eux ?

– Peux-tu me le demander, mon cher petit !
« Qu'en penses-tu, Henri ?

– Je crois avoir deviné votre projet, et, si vous le permettez, je vais vous dire ce que je pense :

– J’allais te le demander.

– Ah ! faites ce que vous voudrez, reprit Charles ; je suis tellement atterré, que je manque d’initiative.

« Commandez, j’obéirai aveuglément.

– Voici, fit Henri sans plus tarder.

« Charles, nanti des lingots, les portera au lieu du rendez-vous à l’époque fixée par le nègre.

« Voilà qui est élémentaire. Il réclamera un des enfants, et saura si ce misérable est de bonne foi, ce dont je doute, car il me paraît homme à nous rançonner indéfiniment.

– Ah ! mon Dieu, s’écria Charles qui eut comme un éblouissement, je n’avais pas pensé à cela.

– Je continue.

« Je m’en vais, dès maintenant, trier parmi nos Bonis une trentaine d’hommes les plus braves, les plus vigoureux que je pourrai trouver.

« Tu les connais et tu sais si on peut compter sur eux à la vie, à la mort.

« Nous les armons de carabines à répétition, avec deux cents cartouches par homme, après les avoir exercés ici, le plus longtemps possible, de façon à en faire de véritables soldats.

« Quand je les aurai bien dans la main, qu'ils manœuvreront d'une manière irréprochable, et seront rompus à la guerre d'embuscades, qu'ils sauront obéir à un mot, à un geste, nous partirons.

« Pendant que tu te rendras au Tartarougal par l'Araguay et l'Apurema, je m'installerai avec mes hommes en plein bois, dans la zone occupée par le village.

– Mais, comment y arriver ?

– Le bâtiment qui te conduira là-bas nous déposera en un point isolé sur la côte, et je me charge bien de trouver ce village maudit.

– Et si quelques rôdeurs te découvrent, toi ou quelques-uns de tes hommes et que votre présence soit signalée.

– Sois tranquille ! c'est notre affaire de nous dissimuler habilement.

« Ne suis-je pas toujours un demi-sauvage

mâtiné de nègre et frotté d'Indien.

« Du reste, on nous prendrait pour des esclaves marrons, cherchant une place pour organiser un *mucambo*, ce refuge des évadés du Brésil.

« Nous aurons bientôt connu les habitudes des gens du village sur lequel nous exercerons une surveillance discrète, mais continuelle.

« Pendant que tu seras en pourparlers avec ce Diogo, nous envahirons brusquement son repaire. Les habitants, n'ayant pas de chef, mal organisés, surpris par une attaque aussi brusque qu'imprévue, ne sauront résister à notre élan, ni à nos armes perfectionnées.

« Ou je me trompe fort, ou la délivrance de nos prisonniers sera le résultat certain de ce coup de main.

– Ah ! mon cher Henri, ton plan est magnifique, et je suis sûr qu'il réussira.

– Est-ce votre avis, père ?

– Absolument et c'était bien là mon intention.

« Je suis donc d'accord en tous points avec toi,

sauf sur un seul.

« C'est que je me réserve le commandement suprême de cette expédition où nous risquons plus que notre vie.

« Trente hommes, comme tu le dis, suffiront largement, mais il sera bon, pour en tirer le meilleur parti possible, pour éviter les imprudences ou les défaillances, de multiplier le commandement, c'est-à-dire de les diviser en petits groupes commandés par chacun de nous.

« C'est pourquoi je veux être là, avec Gondet et Nicolas qu'ils connaissent bien, et auxquels ils ont toute confiance.

« Edmond et Eugène garderont la maison.

« Et maintenant, mon cher enfant, courage et espoir.

XI

Parisien, Toulousain et Marseillais. – Courte mais essentielle biographie de Pierre Leblanc, dit Marquis. – Aventures d'un artiste cosmopolite. – Raymond et Fritz. – Ce que Diogo entend par le « quartier français ». – Réception de forçats. – Promiscuité. – Comment on parle au « pré salé ». – Riposte énergique. – Horrible corvée. – Les cadavres de l'Hercule et du Brésilien. – Il faut faire contre fortune bon cœur. – En creusant une fosse. – Découverte inattendue d'un fabuleux trésor. – Que faire en présence d'une pareille aubaine. – La rançon.

Parmi les trois nouveaux personnages dont Diogo s'est attribué le droit de disposer avec son arrogance et son sans-gêne habituels, il en est un qui mérite une mention toute particulière.

C'est le plus jeune des trois, qui répond au

nom de Pierre Leblanc et que ses compagnons désignent familièrement sous le pseudonyme de « Marquis ».

Pourquoi « Marquis » ? C'est ce que nul ne sait, pas même le porteur de ce marquisat anonyme, sans couronne comme sans particule.

Son lieu d'origine est pour le moins aussi fantaisiste que son sobriquet, puisque Marquis prétend, non sans raison d'ailleurs, être un Toulousain de Paris devenu Marseillais !

Toulousain, sans doute, puisque son père et sa mère, de braves comédiens, natifs tous deux du chef-lieu de la Haute-Garonne, contractèrent au dit chef-lieu un mariage duquel est issu le rejeton actuel. Parisien à coup sûr, puisque Pierre Leblanc naquit entre deux portants de coulisse du Théâtre de Belleville et fut inscrit sur les registres de l'état civil à la mairie du XX^e arrondissement. Marseillais, pourquoi pas ? puisque, parti avec ses parents, dès l'âge de huit ans, pour le pays classique de la bouillabaisse et de la barigoule, il y atteignit ses dix-sept ans, et s'imprégna suffisamment de la saveur du terroir, pour

contracter un tantinet d'« assent » et connaître les subtilités du langage à l'ail si cher aux cigaliers.

Gascon, Moko et Parisien, Marquis l'est tout à la fois, et cette réunion en un seul individu, de types si divers, ne contribue pas peu à faire du jeune homme une personnalité qui ne saurait être banale.

Enfant de la balle, cabotin dans l'âme, ayant dès l'enfance figuré comme ange ou comme diabolin, comme mousse ou enfant de troupe dans les féeries, les drames ou les pièces militaires, il a cabotiné à outrance, jusqu'au jour où un joli filet de voix lui étant poussé avec un rudiment de moustache, il aborda intrépidement les emplois de ténor léger.

Cette ambition le perdit. Le filet de voix étant insuffisant pour être produit sur les scènes de grande et même de très médiocre importance, Marquis fut forcé de devenir un simple virtuose de café-concert.

Le jeune artiste, désespérant d'arriver non seulement à la gloire et à la fortune, mais encore se voyant condamné à perpétuité aux ritournelles

d'estaminet, perdit courage, fit un coup de tête, partit pour Toulon, et s'engagea, sans se donner la peine de réfléchir, au 4^e régiment d'infanterie de marine.

Marquis, ayant jadis fréquenté sur les planches les héros de nos gloires militaires, avait encore un peu de poudre dans les narines et quelques reflets de panaches dans les yeux. Et il espérait bien, ainsi qu'il le disait plaisamment, devenir comme « tout le monde » maréchal de France, en débutant dans cette arme de l'infanterie de marine, où l'avancement est si rapide.

Il arriva sans encombre au caporalat ! Mais, Marquis était ce que nos troupiers appellent une « forte tête ». Pensez donc un Toulousain mâtiné de Provençal et de Parisien ! Aussi, ne put-il pas longtemps conserver les attributions de ce grade modeste, le plus rapproché, quoi qu'on en pense, de celui de maréchal, puisque, nous dit-on, les extrêmes se touchent.

Quoiqu'il en soit, Marquis redevenu simple-bigorneau (lisez soldat d'infanterie de marine), comprenant qu'il éprouverait quelques difficultés

à devenir seulement commandant de corps d'armée, la dignité de maréchal de France étant présentement abolie, s'arrangea de façon à employer le plus fructueusement possible son temps de service.

Il fréquenta assidûment la salle d'armes, étudia avec passion l'art de démolir son prochain par raison démonstrative, et devint un véritable virtuose de pointe, de canne et de chausson.

Entre temps, il visita la Cochinchine et le Sénégal, bourlingua sur terre et sur mer de façon à rendre des points au Juif-Errant lui-même, – car ce vieillard barbu et cosmopolite n'affronte pas, que nous sachions, l'eau salée, jusqu'au jour où un congé en bonne forme le rendit aux douceurs de la vie privée.

Il revint à Toulouse, poussé par un de ces pressentiments auxquels on ne peut résister, retrouva un vieil oncle, pauvre comme feu Job, et père d'une jeune fille charmante, aussi jolie que sage. Naturellement, Pierre Leblanc s'éprit de sa cousine, et non moins naturellement devint son mari. Madame Pierre Leblanc avait apporté en

dot à son heureux époux, outre ses beaux yeux et sa tendresse, un joli filet de voix, le filet de la famille. De façon que si le jeune ménage fut contraint parfois de danser devant le buffet, du moins put-il y chanter aussi comme un couple de rossignols. Malheureusement la musique en chambre fut la seule que purent aborder de longtemps les aimables artistes, car les directeurs ne se souciaient guère de les produire devant le public ! Et Pierre Leblanc, dit Marquis, était plus que jamais entiché de son art.

Les passions malheureuses sont les plus tenaces.

Sur ces entrefaites, l'ancien troupier, réduit pour vivre à donner des cours d'escrime et de bâton, fit un beau jour la rencontre d'une troupe d'artistes qui se préparaient à partir pour l'Amérique du Sud. Le chef de la troupe était un ancien camarade. Il proposa un engagement à Marquis et Marquis le prit au mot. Le camarade le prévint que les appointements seraient très inférieurs à ceux des pensionnaires de l'Académie nationale de musique, qu'il faudrait

en outre fortement cumuler les genres et les emplois, jouer le drame, la comédie, le vaudeville, voire même la pantomime ; que parfois on devrait chanter l'opéra, l'opéra comique ou même l'opérette ; être son propre costumier, devenir au besoin décorateur, machiniste, lampiste !...

Marquis, fort de ses travaux antérieurs, et nanti d'une remarquable dose d'aplomb, répondit simplement : « Ça me va ! » et s'embarqua non moins simplement à Pauilhac.

C'est après un séjour de trois années consécutives au Brésil, séjour agrémenté de toutes sortes de vicissitudes, que nous le retrouvons sur le *Simon-Bolivar*.

Physiquement, Marquis est un crâne petit homme de vingt-sept à vingt-huit ans, à la physionomie spirituelle, narquoise même, éclairé de deux yeux gris pétillants de malice, mais dont la bouche, sur laquelle voltige à chaque instant un bon sourire, corrige cet ensemble dont l'expression atteindrait à la causticité.

Toujours gai, prenant la vie par le meilleur

bout, trouvant aux choses désagréables un bon côté, narguant la misère, fêtant les jours heureux, excellent camarade, cœur d'or, et philosophe comme un homme qui peut, le même jour, être grand seigneur, laquais, père noble ou jeune premier, avec cela intrépide comme un vrai Français, honnête et fidèle comme l'acier, tel est au moral notre nouveau compagnon.

Ses deux amis présentent de prime abord des individualités moins tranchées, moins vivantes. Le plus âgé est un grand et gros homme de quarante ans, aux yeux noirs, aux épais sourcils charbonnés comme ceux d'un traître de mélodrame, et dont le menton toujours bien rasé présentait jadis ces tons bleuâtres si chers aux gens de théâtre. Depuis quinze jours, la barbe n'étant plus émondée, troue l'épiderme basané, et surgit comme des milliers de pointes d'aiguilles.

Il s'appelle Georges Raymond, joue les pères nobles et chante les rôles de basse profonde selon les exigences des spectacles. Un peu lourd, très apathique, excellent homme au fond, en dépit de son extérieur formidable, de son ventre

bedonnant, de son encolure de taureau, de ses grosses mains poilues, il est habituellement mélancolique, presque taciturne. Il se sent vieillir. Sa voix se casse, les années arrivent, et le pauvre artiste n'envisage pas l'avenir sans appréhension.

L'autre est un grand diable d'Alsacien de trente-cinq ans, haut monté sur de longues jambes de faucheur, maigre comme un manche de contrebasse, blond comme un épi et musicien comme une pédale.

De beaux yeux bleus aux doux reflets de pervenche donnent à sa tête, trop petite pour son grand corps, une singulière expression de mansuétude, encore augmentée par une sorte de gaucherie naïve que n'a pu corriger entièrement l'habitude de se produire eu public.

Il s'appelle Fritz, comme tous les Alsaciens, chante fort agréablement tout le répertoire, joue d'une quantité d'instruments, et sait à l'occasion composer de la musiquette légère qui parfois n'est pas sans succès.

Inutile d'ajouter qu'il y a entre ces trois hommes plus que de la camaraderie, mais une

vive et sincère amitié, basée sur une mutuelle estime, cimentée surtout par les difficultés abordées, souffertes et combattues en commun.

Du reste, des caractères et des tempéraments si divers devaient nécessairement sympathiser dès le début, en raison de la loi des contrastes.

Quelque endurcis que soient les braves artistes à toutes les péripéties de l'existence nomade, on comprend sans peine quel dut être tout d'abord leur accablement quand fondit sur eux cette terrible catastrophe.

Leur seule consolation fut de savoir leurs malheureuses compagnes en sûreté, et préservées, grâce à l'intervention de leur généreux protecteur, des tourments d'une captivité susceptible d'être cruelle, sinon prolongée.

Heureux en somme d'être seuls à souffrir, pleins de confiance dans leur ingéniosité à savoir se tirer des plus mauvais pas, ils reprirent bientôt courage après ce premier moment d'atterrement, qualifié pittoresquement de « coup dur » par Marquis.

Ils avaient d'ailleurs besoin de toute leur fermeté, qui, dès le début, allait être mise à une rude épreuve.

À peine arrivés au village, Diogo les fit conduire à une vaste case, ironiquement dénommée par lui le « quartier français » et la leur indiqua comme domicile.

Cette case contient déjà trois habitants, et non des moins répugnants : les trois forçats.

Étant donné leurs antécédents, la réception faite par ces derniers aux nouveaux arrivants doit manquer nécessairement de cordialité.

– Tiens ! du monde, fit le premier Monsieur Louche en les apercevant.

– Et du monde « lingé » avec des bagages ! renchérit de son accent ignoble le Rouge.

– Et des bonnes têtes, conclut le Borgne.

– Tiens, y a quéqu'un, s'écrie joyeusement Marquis.

« On parle français !... Peut-être des pays...

« Bonjour, messieurs.

– Bonjour ! grogne Monsieur Louche en retournant péniblement dans son hamac ses reins endoloris.

« Dites donc, vous devez être des *fanandes* (camarades) hein ?

« Vous venez de là-bas, pas vrai ?

– Certainement, que nous venons de là-bas... et même de très loin par le chemin le plus long, reprend Marquis.

Puis, il continue en chantant :

« *Là-bas bien loin, tout au bout de la terre,*

« *Là-bas bien loin, tout près du Luxembourg...*

– Qu'est-ce qui lui prend, à celui-là ?

« On vous demande si vous sortez du *pré salé* (bagne).

– Hein !

– Combien de gerbes vous avez fauchées avant d'emblémir les artoupans et de cromper en cambrousse ? (Combien d'années avez-vous

passées au bain avant de tromper les surveillants et de vous enfuir à la campagne ?)

Et comme les trois amis ne comprennent pas les subtilités de cet immonde langage, Monsieur Louche ajoute dédaigneusement :

– Peuh ! des pantres ! (honnêtes gens)

« Ça n’a jamais fait suer un chêne (tué un homme).

« Pas bons seulement à poisser de l’auber dans une profonde, à effaroucher un cadran, ou à rincer une cambriole ! (à prendre de l’argent dans une poche, à filouter une montre, ou dévaliser une chambre).

– Et après ? riposte rudement Marquis en se dressant sur ses ergots comme un coq en colère.

– Après ?... Rien.

« Vous n’êtes pas de notre monde.

« Ça se voit... aussi, faudra filer doux.

– Toi, vieux, continue Marquis indigné de cet accueil et de cette tentative d’intimidation, tu vas tâcher d’être convenable, n’est-ce pas, ou je te

casse en deux comme une allumette.

« Nous ne sommes pas ici pour notre plaisir, et vous vous organiserez de façon à ne pas nous rendre la vie dure, ou il va grêler des coups.

– Allons, Monsieur Louche, reprend d’un ton conciliant le Rouge, t’emballe pas.

« Il a raison ! Tout le monde n’a pas eu, comme toi, celui d’avoir été gerbé à la passe (condamné à mort), et n’est pas fagot qui veut.

« Vaut mieux se mettre d’accord et tâcher de s’arranger pour filer un beau jour en douceur ; car, voyez-vous, camarade, nous non plus, nous ne sommes pas ici pour notre plaisir, termina le gredin en frottant son échine endolorie.

– À la bonne heure, vivons donc en bonne intelligence, quoique nous n’ayons pas les mêmes idées.

Cette algarade n’eut pour le moment d’autre suite que le désappointement des forçats en voyant qu’ils ont affaire à des honnêtes gens. Quant aux artistes, ils s’installèrent imperturbablement en hommes que les hasards de

la vie ont mis en présence de toutes sortes de choses et de toutes sortes de gens.

Le lendemain, Diogo, en bon prince, vint visiter ses nouvelles recrues, non pas tant peut-être pour voir si le « quartier français » ne manquait de rien, que pour s'assurer comment s'étaient comportés des éléments aussi hétérogènes, mis en présence d'une façon aussi inopinée.

À son profond étonnement, il vit la concorde régner sous le carbet. Les forçats le reçurent en maître, avec cette soumission papelarde que ces coquins rudement étrillés ne manquent pas de témoigner à ceux qui savent impitoyablement les dompter. Quant aux artistes, leur attitude fut parfaitement digne et correcte, sans forfanterie, comme sans faiblesse.

Sa visite avait en outre un autre but. Il voulait savoir si ces misérables étaient bien réellement matés après l'effroyable exécution de l'avant-veille, et il s'aperçut bientôt que la leçon avait été aussi rude que profitable

– Ainsi, dit-il en continuant avec une sorte de

familiarité dédaigneuse l'entretien, on est devenu bien raisonnable, et on est disposé à exécuter mes ordres sans broncher.

– Sans broncher, vous l'avez dit, bourgeois.

– À la bonne heure, mes gaillards.

« Eh bien ! puisque vous avez si bonne volonté, je m'en vais sans plus tarder la mettre à l'épreuve.

– Commandez ! bourgeois, on obéira.

– Il y a là-bas, accrochés depuis plus de quarante-huit heures, à ce manguier, deux personnages qui commencent à être rudement faisandés.

« Il faudrait m'enterrer ça.

« Vous avez été, un peu malgré vous, les exécuteurs, je pense que vous serez de bon gré fossoyeurs.

– Certainement, patron, certainement !

« Mais dites donc, continua Monsieur Louche avec cette sorte d'humilité familière que savent si bien prendre les forçats avec leurs supérieurs, est-

ce que vous tenez absolument à ce que nous faisons l'ouvrage nous-mêmes.

– Que veux-tu dire, drôle ? riposta rudement Diogo en fronçant le sourcil.

– Ordinairement, dans une chambrée, c'est les nouveaux qui font les corvées...

« Si ça ne vous fait rien, les trois « messieurs » pourront bien se charger de mettre à l'ombre les deux « machabées ».

Cette saillie d'un goût plus que contestable eut le privilège de dérider Diogo.

Puis, trouvant inopinément l'occasion de montrer aux « nouveaux » de quelle façon il exerçait sa redoutable autorité, il ajouta, tout heureux de les astreindre, pour leur début, à cette terrible besogne :

– Tu as raison une fois en ta vie, vieux coquin.

« Vous allez flâner encore toute la journée, et mettre sur vos coups de rotin une bonne compresse de paresse.

– Vous autres, suivez-moi.

– Vive le patron !

– C'est bon, c'est bon !

Les trois artistes, intrigués et sachant d'autre part que toute discussion avec ce féroce tyran est chose impossible, se mettent en devoir d'obéir.

Diogo les emmène jusqu'à sa case, leur donne à chacun un sabre, une pelle avec une pioche, et les conduit sans mot dire jusqu'au manguier, où se balancent, lugubres, hideux et déchiquetés par les urubus, les deux cadavres dans un état d'horrible décomposition.

– Ceux-là, dit-il de sa voix dure, ont essayé de m'assassiner.

« L'un d'eux a été, sur mon ordre, coupé tout vif en morceaux par ses camarades, et l'autre, attaché vivant à son corps.

« Voilà comment je comprends les représailles.

« Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage.

« Faites choix en dehors du village d'un emplacement ; creusez une fosse, et enfouissez-moi ces deux charognes.

« Allez !

« Et vous, dit-il aux habitants du village qui commençaient à se réunir en groupes affairés et curieux, restez chez vous.

« Laissez ces hommes accomplir mes ordres, et que nul ne s'avise de les aider ou de les accompagner.

On comprend quel doit être l'insurmontable horreur des malheureux artistes pour cette écœurante besogne, à laquelle pourtant nulle force humaine ne peut les soustraire.

Incapables de prononcer une parole, sentant instinctivement qu'ils doivent obéir au plus vite sous peine de châtiments implacables, ils se mettent tristement en marche, leurs outils sur l'épaule, et partent à la recherche d'un emplacement pour la fosse.

Ils avisent, à trois cents mètres environ du village, derrière un épais bouquet de cambrouzes, une petite éminence formée d'un terrain sablonneux, couverte de graminées et de fleurs.

– Allons, mes amis, courage ! murmure d'une

voix étouffée Marquis.

« L'existence a parfois de cruelles nécessités.

« À l'ouvrage !

– À l'ouvrage ! répondent comme un écho plaintif Raymond et Fritz en attaquant vigoureusement le sol.

Ils creusaient ainsi depuis environ une demi-heure, et la terrasse avançait rapidement, quand tout à coup une des pioches rebondit sur un corps flasque et résistant tout à la fois.

– Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? fit l'Alsacien stupéfait.

Marquis se baissa au fond de l'excavation, écarta la terre sèche et friable avec ses mains, et poussa un cri de surprise.

Il venait d'écarter une enveloppe très épaisse et très solide, formée de fibres végétales habilement tressées, et avait mis à découvert de nombreux grains métalliques pleins d'aspérités, de forme irrégulière, d'une couleur jaunâtre, terne, comme enfumée.

Il en prit une pleine poignée, l'examina

curieusement, s'étonna du poids considérable de la masse et ajouta :

– Je veux perdre mon nom et ne plus jamais chanter de ma vie l'opérette, si ce n'est pas là de l'or natif !

– De l'or ! s'écrient tout interdits ses deux compagnons.

– Chut ! Ne crions pas... soyons calmes si faire se peut.

« Nous sommes seuls, fort heureusement.

« Oui, c'est bien là de l'or tel qu'il sort de la mine, dit-il en faisant ruisseler d'une main dans l'autre les grains semblables à de gros graviers.

– En voilà une trouvaille !

– Qu'allons-nous faire, bon dieu !

– Encore une fois, du calme, et ne nous emballons pas.

– Diable ! c'est qu'il y en a une quantité !...

– Et puis encore !...

– Et toujours !

Quelques nouveaux coups de pioche portés avec précaution, mettent en effet à découvert de nouvelles enveloppes, ou plutôt des *pagaras* (paniers) bien ficelés de cordes en piassaba, et d'un poids considérable.

Marquis soulève l'un d'eux.

– Savez-vous, dit-il, que ça pèse au moins vingt kilogrammes.

– Vingt kilogrammes ! qu'est-ce que ça peut bien représenter en monnaie ? demande naïvement l'Alsacien.

– Dans les environs de soixante mille francs, mon brave Fritz.

– Soixante mille francs !

– Mais, il y en a plein le fond du trou !

« Tiens, vois donc : cinq... six... sept... huit.

– Neuf... dix... Oh ! je sais compter.

« Et ces rouleaux en bambou, terminés d'un côté par un entre-nœud, et de l'autre par un bouchon cacheté avec du goudron.

– Il faut en ouvrir un.

- Voilà qui est fait.
- Tiens !... de la poudre !...
- Et pas de perlimpinpin, mon vieux ; mais de la fine, de la jolie, de l'authentique poudre d'or.
- Qué cagnotte, mes amis, qué cagnotte !
- À qui diable ça peut-il bien appartenir ?
- Au nommé personne, ou peut-être bien à ce négro répugnant qui commande à ce village de mal-blanchis
- Dans tous les cas, je n'ai pas envie de faire afficher la cagnotte aux objets perdus, ni d'aller en faire la déclaration au commissaire du quartier.
- Ni moi !
- Ni moi !
- Nous sommes prisonniers, traités un peu moins bien que des chiens galeux, jetés pêle-mêle avec des forçats, internés au milieu de vrais sacripants, il serait par trop naïf de chercher parmi ces bandits le propriétaire plus ou moins légitime de ce fabuleux trésor.

- Il n’y faut pas penser.
 - Encore une fois, que faire ?
 - Reboucher au plutôt ce trou ; ou plutôt l’élargir suffisamment de façon à pouvoir y déposer les cadavres.
 - Si pourtant, comme il est facile de le présumer, le trésor a un maître, ce maître ne manquera pas de s’apercevoir que sa cachette a été découverte.
 - C’est vrai.
 - Il vaut mieux reboucher l’excavation, appliquer exactement sur le dessus des plaques de gazon, et revenir pendant la nuit enlever tous ces paquets et les mettre en lieu sûr.
 - C’est le seul procédé pratique.
 - Allons, dépêchons !
- Tout en travaillant avec une activité fébrile, les trois amis, craignant les indiscretions, continuent à voix basse leur entretien.
- J’ai une riche idée relativement à l’usage de cette découverte miraculeuse, disait Marquis.

– Ton idée, je la devine et je la partage, répondit Raymond.

– C’est tout simple, dit l’Alsacien.

« Notre nouvel ami, M. Robin, est rançonné par cet horrible nègre qui lui demande un million.

« Voici toute trouvée la rançon de sa famille.

– ... Et la nôtre !

– Il faudra que, à la première occasion, l’un de nous s’échappe d’ici, se mette à sa recherche, et l’avertisse de cette bonne fortune.

« Puis, quelques hommes sûrs et résolus opéreront discrètement l’enlèvement de la cagnotte, et notre ami, enfin pourvu des fonds suffisants, sera en mesure de remplir toutes les exigences que comporte la situation.

« D’autre part, continue Marquis, il me pousse une idée que je vous communiquerai tout à l’heure.

« Une idée baroque si vous voulez, mais que je crois excellente, vous verrez.

« Vous resterez ici, et c’est moi qui la mettrai

à exécution.

« Je me charge de tout.

– Comme tu voudras, Marquis.

« Tu as le diable au corps et tu es malin comme un singe, tu réussiras.

– Ainsi soit-il !

« La fosse est prête, le trésor est de nouveau caché, retournons là-bas.

« Organisons avec ces bambous une civière sur laquelle nous transporterons ces pauvres corps, et revenons sans désespérer terminer cette lugubre besogne.

– Allons-y.

« Moi, je me sens tout ragailardi devant ce dénouement comme n'en trouvent pas souvent nos auteurs de drames ou de comédies.

« Qu'en penses-tu ? Fritz.

– Que cette corvée abominable sera moins dure à exécuter, et que, dans tous les cas, elle nous est bien payée, ajouta philosophiquement l'Alsacien.

XII

Trois jours avant l'échéance. – Étonnement. – Dix soldats Tapouyes. – Drapeau parlementaire. – Un bel officier. – Général, préfet ou ministre. – Préliminaires d'une entrevue. – Honneurs militaires au chef du village du Lac. – Diogo et le plénipotentiaire. – Un peu de politique. – Diplomatie. – L'inconnu sait tout... et bien autres choses encore. – Où Diogo s'aperçoit que son rêve pourrait bien devenir une réalité. – La neutralité bienveillante du Brésil. – Lopez, Soulouque ou Francia. – Que signifie un tatou roulé dans la poudre d'or. – Le trésor !..

Dans trois jours doit expirer le délai si parcimonieusement mesuré à Charles Robin par Diogo pour opérer le premier versement de deux cent mille francs.

Le noir attend cette échéance avec une

impatience fébrile, car ses projets ne souffrent aucun retard, et l'argent nécessaire à leur réalisation lui fait complètement défaut.

D'autre part, ajoutons incidemment que la santé de madame Robin et de ses enfants s'est maintenue excellente, en dépit des angoisses éprouvées par la pauvre mère et de la claustration qui lui est imposée, ainsi qu'à sa gracieuse famille.

Du reste, les soins ne leur ont pas manqué, non plus qu'un sauvage confort et une abondance relative dont les habitants du village, même les plus riches, sont loin d'être pourvus.

Diogo, connaissant l'importance de ces précieux otages, s'est ingénié à leur procurer toutes les commodités de la vie, afin de leur conserver cette santé qui est sa garantie.

La jeune mère habite une case spacieuse bien aérée, entourée d'un vaste enclos soigneusement palissade, ombragée de grands arbres, sous lesquels peuvent s'ébattre les enfants dans une liberté complète.

Deux vieilles négresses, pauvres créatures déshéritées, mais non dépourvues de sentiment, sont attachées à leur service, et leur prodiguent, par ordre ou par affection, tous les soins imaginables.

Ainsi soustraite à la curiosité peut-être malveillante, et à coup sûr indiscrete des habitants du village, vivant à peu près convenablement, du moins en ce qui concerne le côté matériel de l'existence, sa situation serait supportable sans l'inquiétude mortelle qui pèse jour et nuit sur elle comme un douloureux cauchemar.

Les quelques lignes écrites par son mari en quittant le *Simon-Bolivar*, ainsi que la lettre confiée aux hommes du bateau tapouye, lui ont bien été remises par une des négresses, mais elle est depuis ce moment sans nouvelles aucunes, ne voit personne, sauf ses deux servantes, car Diogo a formellement interdit toute visite aux artistes.

Pauvre jeune femme ! L'attente est bien longue et l'espoir bien faible.

Or, donc, au moment où Diogo, nerveux,

inquiet, compte les heures, – le bandit en est à appréhender quelque cas de force majeure – un bruit singulier retentit tout à coup à une des extrémités de la grande rue traversant le village.

Aussitôt, les noirs abandonnent tumultueusement leurs cases, se précipitent pêle-mêle dans la rue comme si l'on criait : Au feu ! se pressent, s'agitent, poussent des clameurs éperdues, partagés entre l'admiration et la stupeur, gambadent, lèvent les bras, bref ! semblent, pour un moment, atteints d'une autre folie que celle de l'ivresse.

Le bruit retentit de nouveau, absolument inusité en pareil lieu, et largement suffisant pour légitimer la stupéfaction qu'il produit.

Jugez-en vous-même, lecteur. Que diriez-vous en effet, si, vous mettant à leur place, vous entendiez éclater une vibrante sonnerie de clairon, et si vous voyiez une troupe de soldats apparaître inopinément dans ce lieu où la force armée n'existe qu'à l'état de légende.

Diogo, dont la conscience est loin d'être tranquille, frémit au son de cette belliqueuse

fanfare, s'arme à la hâte, se barde de coutelas et de revolvers, et accourt, interdit, craignant une attaque de vive force.

Mais, non ! le groupe précédé par l'instrumentiste est parfaitement calme, et le petit nombre de ceux qui le composent suffit à démentir toute possibilité, ou même toute idée de représailles.

Dix hommes, bien armés d'ailleurs de fusils et de baïonnettes, serrés à la taille dans un ceinturon supportant une énorme giberne, avec un sabre à fourreau de cuir, s'avancent lentement sur deux files.

Pieds nus, mais proprement vêtus de pantalons et de blouses en grosse toile blanche, presque bise, la tête couverte d'un petit chapeau de paille, ils observent un silence rigoureux, tiennent bien leur rang, et possèdent une attitude militaire que l'on n'est guère habitué à trouver chez les Indiens Tapouyes, ces caricatures de soldats, embrigadés à la diable par le gouvernement brésilien.

Pourtant, ce sont des Indiens, des hommes d'élite, probablement.

Leur chef, qui marche en se dandinant, est un grand et gros mulâtre, coiffé d'un képi à couverture cerclé de trois galons d'or, sanglé dans une tunique à boutons dorés, et chaussé de grandes bottes ergotées d'éperons d'argent.

Il porte fièrement son sabre nu, la pointe à l'épaule, la poignée à la hanche, fixe l'œil à quinze mètres, se retourne parfois tout d'une pièce pour inventorier d'un regard ses hommes, marque le pas, fait pétiller les molettes de ses éperons et cliqueter le fourreau d'acier qui lui bat gaillardement les jambes.

Bref, un superbe capitaine, qui ne serait pas déplacé à la tête d'une compagnie d'un régiment français.

En avant, le clairon, vêtu comme les simples soldats, embouche son instrument, souffle comme un aiglon et fait jaillir du pavillon de l'instrument une véritable rafale, sans pourtant trop émailler de couacs sa musique endiablée.

Derrière le clairon, et en avant de la troupe, deux hommes : l'un, sergent, comme l'indiquent les galons cousus sur ses manches, porte un petit

drapeau blanc, le pacifique emblème du parlementaire, et l'autre... Ma foi, comment définir ce personnage, le plus considérable évidemment de la petite troupe ? Quelles attributions lui donner sur la simple inspection de son costume qui rappelle tout à la fois celui d'un préfet, d'un général et d'un ministre plénipotentiaire.

Un chapeau à claque, empanaché de plumes blanches, fines et soyeuses comme du duvet de cygne, bordé d'un large galon d'or et coquettement incliné sur l'oreille, est posé en colonne, c'est-à-dire la pointe en avant, sur le front du personnage, qui tient haut la tête, avec la majesté d'un homme investi de fonctions importantes.

L'habit, en drap noir, à reflets bleu sombre, sort évidemment des ateliers du bon faiseur. Il porte deux rangs de boutons d'or mat, et croise sur la poitrine, constellée de décorations de toute sorte, qui scintillent en une floraison multicolore de rubans, de plaques et d'étoiles. De l'or, sur toutes les coutures, sur toutes les faces, sur toutes

les entournures, au collet, sous forme de broderies curieusement festonnées, comme aussi aux parements des manches, aux épaules, au dos, aux reins, aux revers...

Un ceinturon, orné de cinq galons d'or mat, soutient une petite épée de parade, à poignée d'or et de nacre, à fourreau de cuir verni, à dragonne de soie et d'or.

Un pantalon de même étoffe que l'habit, orné d'un large galon d'or, tombe gracieusement sur d'élégantes bottines vernies, qui craquent à chaque pas comme sur le tapis d'un salon diplomatique.

Enfin, deux grosses épaulettes d'or, à grains d'épinard, donnent une apparence tout à fait militaire à cet homme qui, par la dragonne de son épée, montre déjà aux initiés, qu'il appartient à un corps « combattant ».

Une des mains, finement gantée de blanc, s'appuie à la poignée d'un parasol, pendant que l'autre taquine fréquemment des lunettes à branches d'or, à verres légèrement teintés de noir.

Quant au visage de cet inconnu si audacieusement chamarré, qui porte cependant avec autant d'élégance que de dignité ce costume éclatant, il serait à peu près impossible d'en définir l'expression terne, en quelque sorte effacée volontairement. C'est un masque froid, incolore, impénétrable, sous une courte barbe grisonnante cachant les joues, la lèvre supérieure et le menton, une vraie figure de diplomate, figée pour ainsi dire dans une impassibilité qui ne laisse aucune prise aux émotions les plus inattendues.

Décrire l'admiration naïve, les contorsions, la stupeur des nègres à la vue de cette apparition éblouissante, deviendrait de plus en plus impossible.

L'arrivée de Diogo lui-même, costumé comme un bandit, ne peut les arracher à leur tumultueuse contemplation.

Étonné lui-même, presque interdit, en dépit de son orgueil et de son aplomb proverbial, le noir s'arrête à quelques pas de la troupe, et inventorie successivement le plénipotentiaire, l'officier, le

sergent, le clairon, et jusqu'aux simples figurants.

Mais, réagissant bientôt contre cette émotion, fort légitime en somme, en présence d'un spectacle aussi inusité, il hausse légèrement les épaules, murmure en français le mot de « mascarade », et ajoute en portugais :

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'officier vient de commander : « Halte ! » d'une voix retentissante, et le peloton tout entier s'est arrêté aussitôt.

Le plénipotentiaire, dédaignant sans doute de répondre lui-même à ces questions aussi brusquement formulées, fait un léger signe de la main à l'officier.

Celui-ci, obéissant probablement à un cérémonial réglé d'avance, prend la parole d'un air rogue, et riposte :

– Parler au chef ? Où est-il ?

– Le chef, c'est moi.

– C'est bien, senhor... Merci.

Puis, s'adressant aux soldats, il commande :

– Portez !... armes !...

« Présentez !... armes !...

Les fusils, prestement manœuvrés, laissent échapper un frémissement d’acier. Le clairon porte son instrument à ses lèvres, et fait jaillir ses notes les plus éclatantes.

La fanfare terminée, l’officier reprend :

– Son Excellence don Pedro Anavillana, comte de Rio-Tinto, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté l’Empereur du Brésil, envoyé extraordinaire de son Excellence, le ministre des affaires étrangères, désire conférer avec vous pour affaires importantes.

– Fort bien, répond Diogo de son ton bourru, mais je ne suis pas sujet de l’Empereur, moi, et je me demande, ou plutôt, je vous demande pourquoi il m’envoie un... ambassadeur.

– Si vous étiez sujet de Sa Majesté, on vous aurait sans plus de façons mandé à Macapà, c’est-à-dire chez nous... Tandis que nous venons *chez vous*... à titre officiel.

– C’est juste !

« Eh bien, veuillez m'accompagner.

« Mon palais n'est pas luxueux... c'est une simple case de bois et de feuillage, mais vous y recevrez l'hospitalité à laquelle vous avez droit comme étrangers, et surtout comme représentants d'une puissance qu'il ne ferait pas bon méconnaître.

– Représentants pacifiques... ajouta intentionnellement l'officier.

Le plénipotentiaire, toujours silencieux, réitéra son geste d'automate, fit quelques pas, se rangea près de Diogo, le salua en portant son doigt ganté à la corne de son chapeau, et le capitaine commanda :

– Portez !... armes !... L'arme sur l'épaule... droite !

« En avant !... marche !..

Le clairon sonna un pas relevé, et la petite troupe se mit en route, entourée des habitants du village, qui, tous, hommes, femmes, enfants, roulant des yeux de porcelaine, grimaçant comme des macaques, gesticulant comme des cabris,

commentaient cet événement avec leur proverbiale loquacité.

– Que diable peut bien me vouloir ce pantin couvert de fanfreluches et d’oripeaux d’opéra-comique, disait à part lui Diogo de plus en plus surpris.

« On me connaît donc... là-bas !

« Comment ont-ils pu arriver jusqu’ici, et propres, et ficelés comme s’ils sortaient d’une boîte.

« Il doit y avoir un navire de guerre sur l’Araguary.

« Ces Tapouyes sont de véritables soldats, et tels qu’il n’y en a pas à Macapà.

« Bah ! je suis bien de force à répondre à ce plénipotentiaire... quelque rastaquouère ignorant probablement qui je suis, et me prenant pour un pauvre diable de nègre.

« Je le roulerai !

On arrivait à ce moment au Louvre de Diogo.

Il introduisit poliment son compagnon

toujours muet, pendant que le capitaine faisait former les faisceaux à ses hommes devant l'entrée de la case.

Alors, pris subitement de défiance, s'imaginant, à tort ou à raison, qu'il allait être question des prisonniers, il poussa un coup de sifflet strident qui fit accourir une quinzaine de ses plus zélés partisans.

Puis, sans se gêner, comme si c'était la chose la plus simple du monde, il leur dit à haute voix :

– Restez près des cases des prisonniers... Ne vous absentez sous aucun prétexte.

« Si, par hasard, il m'arrive quelque chose, vous connaissez la consigne : Massacrez tout !

Se tournant alors vers l'inconnu, il ajoute avec une pointe d'ironie :

– À vos ordres, Monsieur le Ministre plénipotentiaire.

Celui-ci se déganta impassiblement, écarta les pans de son habit, s'assit sur un escabeau grossier, allongea près de sa jambe gauche le fourreau de son épée, assujettit ses lunettes d'un

coup sec appliqué sur l'une et l'autre branche avec le pouce et le médium, toussa légèrement, et prit enfin la parole.

– Monsieur, dit-il en portugais et d'une voix de tête aussi sèche que celle d'un automate, ma mission près de vous ne sera ni longue ni difficile, si toutefois vous voulez apporter quelque peu de bonne volonté.

« Vous êtes intelligent... très intelligent même, et, qui plus est, très instruit.

Vous allez me comprendre.

« Vous connaissez aussi bien que personne l'interminable différend qui, depuis des siècles, s'élève entre la France et ma glorieuse patrie, relativement au Territoire Contesté de la Guyane.

Diogo inclina simplement la tête sans répondre.

– Et j'ajouterai, sans ambages ni circonlocutions, continua le diplomate, que vous êtes peut-être le seul homme susceptible de le trancher.

Ici, une pause très longue, comme si l'orateur

cherchait sa phrase, mais plutôt pour exciter la curiosité de l'interlocuteur.

– Comment cela ? Excellence, dit enfin ce dernier, impatienté de ce silence.

– Voici : il est vraisemblable que la France, fort occupée à débrouiller l'écheveau très entortillé de ses affaires coloniales, ne pensera guère, de longtemps, à cette question très importante, pour vous et... pour nous.

– Importante pour moi... qu'en savez-vous ?

– Ah ! ça, mon cher, seriez-vous assez naïf pour croire le gouvernement brésilien ignorant de ce qu'il a si grand intérêt à connaître ?

« Nous savons tout !.. et bien autres choses encore.

Et comme Diogo hochait la tête d'un air dubitatif, le diplomate continua de sa voix sèche :

– En voulez-vous la preuve ?

« Je puis vous raconter par le menu votre existence depuis une année entière, et surtout depuis une période de trois mois, la plus remarquable à mon avis, et aussi la plus...

mouvementée.

« Mais, à quoi bon vous rappeler tout cela !

« Que vous ayez plus ou moins disséqué votre prédécesseur ; que vous meniez à la baguette ou au sabre votre clan ; que vous donniez asile à des forçats et que vous les traitiez d'une façon un peu... chirurgicale ; que vous fassiez disparaître à votre profit des bateaux à vapeur, peu nous importe !

« La fin ne justifie-t-elle pas les moyens, surtout en matière de gouvernement ?

« Je ne suis pas venu d'ailleurs pour vous faire des homélies !

– Enfin, que prétendez-vous ?

« Ce n'est pas pour esquisser ma biographie que vous êtes venu en plein Contesté, dans cette région des lacs où les blancs ne s'aventurent pas volontiers...

– À moins d'avoir, comme moi, derrière eux un gouvernement qui n'a pas l'habitude de laisser molester ses représentants.

« Je continue.

« Votre projet, mon cher, ne manque, certes, ni d'originalité, ni de grandeur.

« D'autres l'ont peut-être rêvé avant vous, mais laissez-moi vous répéter que nul mieux que vous ne me semble posséder l'envergure suffisante pour le réaliser.

« Être le Lopez, le Soulouque ou le Francia de ce territoire qui n'appartient à personne, y appeler des habitants, lui donner une constitution, le déclarer indépendant, le faire reconnaître officiellement par les puissances, tout cela n'est pas à la portée du premier venu.

« D'autant plus que de gigantesques et insurmontables difficultés ne manqueront pas de se dresser devant vous.

– Elles ne sont pas faites pour m'effrayer, et vous devez ne pas l'ignorer, vous qui, je ne sais comment, êtes si bien instruit.

– En conséquence, reprit le diplomate sans paraître remarquer l'insinuation, laissez-moi, après vous avoir payé un légitime tribut d'admiration, envisager avec vous l'importance

de tous ces « impedimenta ».

« Vous êtes presque seul, et votre clan ne comporte pas six cents hommes valides.

– J'en aurai six mille avant deux ans.

– Des déserteurs brésiliens qui ne valent pas cher et des relégués français qui ne vaudront rien du tout.

– C'est à moi d'en tirer parti.

– À vos risques et périls.

– Ni risques ni périls ne sont faits pour m'émouvoir.

– Soit.

« Mais vous êtes sans argent.

– Bientôt je serai riche, fit Diogo avec un sourire énigmatique.

– Je l'espère pour vous.

« ... Et après ?

« Quelle puissance vous appuiera ? Quel État vous accordera son protectorat ? Qui vous reconnaîtra officiellement ?

– Nous verrons plus tard.

« L'essentiel, pour le moment, est d'exister.

– Mais vous n'existez même pas !

« Votre future République est comme une maison sans muraille, une table non servie, un cadre sans tableau !

– Je le sais pardieu bien ! et je n'y peux rien.

« Et vous ?... Monsieur le Ministre plénipotentiaire ?

– Moi ?... Mais, peut-être.

« Je pourrais vous autoriser à compter, par exemple, sur la neutralité très bienveillante du Brésil.

– C'est quelque chose, assurément.

– ... Neutralité qui vous permettrait d'établir un courant d'immigration officiellement approuvé par le président de la province de Para.

– Dites-vous vrai ?...

– Plaît-il ?...

– Pardon !

– ... Neutralité qui vous permettrait également de trafiquer en toute sécurité avec la dite province.

– Ce serait pour moi le salut.

– N'en doutez pas !

– Mais, vous allez me proposer, pour cela, des conditions probablement exorbitantes.

– Non.

– Mais, encore !

– On vous demandera simplement de favoriser exclusivement, – vous entendez : *exclusivement* – l'influence brésilienne.

– Cela se peut, car les Français n'ont guère ma sympathie.

– De vous réclamer, en tout et pour tout du gouvernement de Sa Majesté.

– Je ne dis pas non.

– De solliciter, plus tard, en temps et lieu, le seul protectorat du Brésil.

– Est-ce tout ?

– Enfin, de respecter absolument la fortune et les personnes des colons blancs établis déjà sur le Territoire Contesté, ou susceptibles de s’y établir.

– Il y va de mon intérêt.

– ... Ce que vous n’avez pas toujours fait, termine le Ministre d’un ton dogmatique.

Il semble tout à coup que ces simples paroles déchaînent une véritable tempête, tant elles réveillent avec intensité les anciennes défiances de Diogo.

Il pâlit soudain, son hideux visage se contracte, ses yeux s’injectent. Il se lève brusquement, et s’écrie d’une voix étranglée par la fureur :

– Voilà donc enfin le secret de votre arrivée ici, de cette mise en scène, et de toutes ces balivernes auxquelles je me laisse engluier, comme un niais, depuis une demi-heure.

« Avouez-le donc, vous venez sous le couvert de votre inviolabilité diplomatique, m’arracher de ruse ou de force mes prisonniers.

– Ni l’un ni l’autre, riposte l’étrange visiteur

toujours aussi impassible.

– N’y comptez pas, mon bonhomme !

« Ces prisonniers – puisque vous savez tout – sont pour moi l’espérance de demain...

« Leur rançon sera la base de ma fortune, la muraille de la maison, le festin sur la table, le tableau dans le cadre.

« ... Plutôt que d’y renoncer, j’aimerais mieux vous faire sauter la cervelle... entendez-vous !

« Je n’ai rien à perdre, moi, et je me moque des représailles.

– Ne faites rien sauter du tout, et écoutez-moi.

« Vous manquez de calme, mon cher, et le calme est essentiel à un futur chef d’État.

« Si j’avais voulu vous enlever de force madame Robin, ses enfants et les trois Français, passagers du *Simon-Bolivar*, je n’aurais pas laissé sur la corvette qui m’a amené jusqu’à l’Araguary deux cent cinquante hommes d’équipage.

« Au lieu de venir ici avec dix Indiens tapouyes précédés du drapeau parlementaire, je

me fusse fait accompagner par deux compagnies de débarquement.

– Et les prisonniers eussent été égorgés par mon ordre.

– Et votre village eût été rasé, les hommes fusillés, les femmes avec les enfants transportés à Macapà.

« Quant à vous, je vous eusse fait couper en tranches très menues, et fait frire comme des beignets d’ananas.

« Allons, mon cher, ne jouez donc avec moi ni au plus fin, ni au plus fort.

« D’autant plus que je vous veux beaucoup de bien.

« Voyons, mauvaise tête, asseyez-vous et écoutez.

Diogo, dompté par ce calme glacial, effrayé sans doute aussi par la présence d’un navire de guerre dans les eaux de l’Araguary, s’apaisa en grondant, et retomba sur son siège.

– La preuve que je vous veux du bien, la voici, mon cher.

« Pour vous prouver toute la bonne volonté dont on veut bien user à votre égard, je suis autorisé à verser entre vos mains une somme assez ronde qui se trouve à concorder à peu près avec le chiffre de celle exigée par vous pour la rançon des prisonniers.

– Un million ?...

– Ou à peu près.

– En espèces ?

– En espèces !

« Je dois vous confesser que, en principe, ces fonds... secrets, vous étiez simplement destinés à titre gracieux, pour vous aider à vous tirer momentanément d'affaire, aux conditions indiquées tout à l'heure par moi.

« Vous ne trouverez pas mauvais que, de mon autorité privée, je vous réclame, en revanche, la remise des prisonniers.

« Monsieur Robin y aura tout profit, et vous n'y perdrez rien.

– Donnant, donnant ?

- C’est bien ainsi que je l’entends.
- Votre jour ?
- Après demain.
- Le rendez-vous ?
- Sous le carbet du Tartarougal, en face la montagne.
- On n’y manquera pas.
- C’est votre intérêt.

« D’autant plus que dans l’avenir vous aurez encore à recourir à nos bons offices et à nos finances.

« Notre gouvernement, vous le savez, est riche, et sait payer les services qu’on lui rend.

Le mystérieux inconnu allait enfin terminer ce long entretien par quelques mots relatifs à la façon dont l’échange devait s’opérer, quand, tout à coup, un tapage infernal éclate dans la rue.

Des cris de bêtes, des hurlements, des rires extravagants se mêlent et produisent une cacophonie épouvantable.

Diogo se lève interdit, ne sachant que penser,

et s'élance d'un bord à travers la rue.

Il se heurte à un grand nègre ruisselant de sueur, gesticulant comme un possédé, et secouant par la queue le cadavre d'un tatou.

Chose étrange ! on dirait que ce curieux quadrupède sort d'un bain d'or. Ses écailles rutilent et flamboient au soleil en lançant de fauves rayons. Le nègre qui l'agite ressemble lui-même à un Manitou d'ébène frotté de poudre d'or, et chacun de ses mouvements fait tomber, des écailles imbriquées de l'animal, une opulente poussière jaune qui tache l'ocre rouge de la chaussée.

Et les autres noirs, de plus en plus affolés, beuglent et gesticulent en criant à pleine tête :

– Le trésor !... le trésor est retrouvé... Le trésor !

XIII

Folle passion des nègres pour la chasse et la danse. – Conséquence de la rencontre d'un tatou. – L'animal se laisserait arracher la queue plutôt que de sortir du trou. – Édenté qui a des dents. – Secret de la résistance du tatou. – Comment cette résistance est vaincue par un simple chatouillement. – Traqué dans son terrier. – La sape. – Mines et contre-mines. – Odeur méphitique. – Un cadavre. – Hallali du tatou au milieu de monceaux d'or. – Trésor retrouvé. – Ivresse de Diogo. – Tout est perdu ! – Incognito dévoilé. – Marquis, Winckelmann, Tabira.

Aux temps déjà lointains où l'homme de race noire n'était qu'un malheureux esclave, les distractions étaient rares sur les plantations de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud.

Ces distractions, aussi rares que fatigantes, se

bornaient presque exclusivement à la danse et à la chasse.

Quand les nègres, courbaturés par le labeur quotidien, regagnaient leurs cases, ils avaient l'habitude, après avoir absorbé leur frugal repas, de se réunir sous la présidence d'un des leurs qui, armé d'un rustique tambour, rythmait par des ra et des fla interminables ces sauteriers enragés devenues légendaires.

Quand les entrechats faisaient relâche, les esclaves chassaient comme ils dansaient, c'est-à-dire avec leur frénétique passion d'hommes primitifs, de grands enfants qui vont, sans réfléchir, jusqu'au-delà de la courbature.

Les maîtres, de leur côté, favorisaient la danse et autorisaient la chasse. Des gens qui s'amuse ne pensent pas à mal, c'est-à-dire à discuter le sacro-saint principe d'autorité, et à s'insurger contre lui.

De là cette tolérance intéressée, dont les résultats se traduisaient pourtant par un surcroît de fatigue à l'actif du bétail humain.

Cette chasse, d'ailleurs, était soumise à certaines restrictions s'étendant aux engins comme aussi au gibier.

Au maître était réservé le gibier noble, les oiseaux délicats, les bêtes de haute vénerie. Le noir n'avait droit qu'aux animaux très inférieurs, et encore défense formelle lui était faite d'employer des armes à feu.

Nonobstant ces réserves, l'Oncle Tom soit par goût, soit parce que leur capture s'accommodait parfaitement des engins primitifs restés à sa disposition, jeta de tout temps son dévolu sur le racoon, l'opossum et le tatou.

Qui décrira les ruses de ces sauvages chasseurs, leurs courses à travers bois, leurs escalades, leurs chutes, alors que, armés d'un gourdin, d'une pioche et d'une hache, ils luttaient d'astuce, de vigueur et d'habileté avec ces quadrupèdes, objets de leur convoitise.

Qui racontera leur retour triomphal, leurs histoires stupéfiantes de naïveté, leurs ébats et leurs rires enfantins, alors qu'ils rentraient au village, chargés de butin, et approvisionnés de

gaieté pour la semaine.

Quoi qu'il en soit, si les temps sont aujourd'hui changés, et très heureusement changés, si le nègre devenu citoyen, électeur, éligible, politique à la diable, et travaille quand il en a le temps, il a hérité de son père l'esclave de ses deux passions, la danse rythmée par le tambour, et la chasse au racoon, à l'opossum et au tatou.

Quelles que soient les préoccupations du moment, s'il trouve, à défaut de tambour, une boîte en fer-blanc ayant renfermé du saindoux ou une simple caisse à vermouth en bois blanc, il est soudain piqué de la tarentule, et pa !... ta !... pan !... pa !... ta !... pan !... le voilà parti à danser comme un cabri.

C'est fatal.

Qu'il aperçoive, en se rendant à son abatis ou à son chantier, l'empreinte des griffes d'un tatou, il oublie séance tenante l'ouvrage commencé, déserte sans plus tarder le travail, enfile la piste, et le voilà en chasse.

Dût-il poursuivre l'animal pendant deux jours, il tiendra bon jusqu'au bout, et finira par le capturer.

C'est là une affaire de sang, de race, d'hérédité.

Les noirs sujets de Diogo n'ont pas plus que leurs congénères dérogé à cette loi, bien au contraire. Et sauf les Indiens, très apathiques d'ailleurs en toutes choses, la région ne comporte pas de chasseurs plus déterminés que ceux du village du Lac.

Or donc, le matin même du jour où l'inconnu et son escorte de soldats tapouyes se présentait si inopinément à Diogo, un nègre, dont la renommée n'a pas conservé le nom, avisa un superbe tatou trotinant allègrement près d'un épais bouquet de cambrouzes.

À l'aspect de l'animal, la passion à peine endormie se réveille soudain chez l'homme. Figurez-vous un veneur endurci voyant par corps, à la Toussaint, un vieux solitaire ou un superbe dix-cors !

Le noir demeure un moment immobile comme une statue d'ébène, puis lève doucement son bâton et s'apprête à en détacher un maître coup sur l'échine écailleuse de l'édenté.

Mais le tatou, aussi rusé qu'un vieux racoon, esquive le choc et détale en dressant la queue à travers les cambrouzes. Le chasseur, taillé pour la course comme feu Hippomène, lui emboîte le pas, force à travers les bambous comme un bison, le suit de près, en dépit de ses randonnées, le rejoint, et va finalement l'étourdir d'un coup de gourdin, quand, crac ! maître tatou, apercevant un trou à sa convenance, son propre terrier peut-être, y pique une tête et disparaît.

Non pas tout entier, cependant. Car sa queue, un organe bizarre entre parenthèse, composée d'une série d'articles osseux, analogues à des ronds de serviettes de plus en plus petits, apparaît un moment aux yeux du chasseur déconfit.

Saisir cette queue à pleines mains, halier dessus de toute la vigueur de ses bras, est pour l'homme l'affaire d'un moment. Vains efforts ! Aucune force n'est capable d'arracher l'animal

de ce trou dans lequel il semble forcé comme un boulet à l'âme d'une pièce de canon.

Pour l'acquit de sa conscience, le nègre s'arc-boute, tire comme un cheval, et murmure dépité :

– Moi cassé so la quiô à vermine là et pas pouvé prend' li.

« Valé mieux allé sercher oune pioche pou' fouillé maison li.

Aussitôt dit, aussitôt fait, il lâche la queue qui disparaît comme si elle était en caoutchouc, et il reprend, en courant comme un cerf, la direction du village.

Un mot très bref sur ce singulier animal, pendant que le chasseur galope à la recherche de l'engin indispensable à sa capture.

Le tatou, disent les traités d'histoire naturelle, est un mammifère du genre des édentés et de la famille des dasypodidés – ce qui, dans le cas. présent, nous est absolument égal. Relevons simplement ce mot d'*édenté* signifiant généralement privé de dents et qui, appliqué au tatou, semble une jolie plaisanterie, contre

laquelle il proteste d'ailleurs d'une façon victorieuse, puisqu'il est parfaitement *endementé*.

Passons et arrivons sans plus tarder à son caractère le plus saillant, et réellement singulier. Par une bizarrerie pour le moins étrange, ce mammifère est absolument dépourvu de poils. Son corps, qui dans l'espèce commune atteint, sans compter la queue, une longueur approximative de soixante centimètres, est tout entier couvert d'une armature, d'une sorte de test osseux composé d'écailles polygonales rangées par bandes transversales.

C'est en un mot, une espèce de cotte de mailles très solide, qui, au lieu de l'immobiliser, comme la tortue sous sa lourde carapace, lui laisse, au contraire, toute la liberté de ses mouvements, toute son agilité.

Le tatou, d'un naturel timide, a la tête petite, le museau très allongé, le crâne aplati, les yeux en vrille et placés de côté, le corps épais et robuste, les jambes trapues, les griffes très fortes. C'est un animal essentiellement fouisseur.

Sa nourriture se compose de vers de terre, de

limaçons, d'insectes, d'œufs, de matières végétales : manioc, patates, courges, maïs, auxquelles il préfère cependant les cadavres en putréfaction.

Un bœuf, un cheval, un animal sauvage quelconque, est-il abandonné dans la savane ou le grand bois ? Maître tatou, sollicité par l'odeur, arrive, creuse en un moment une galerie souterraine, s'introduit par la sape dans l'intérieur de la charogne, s'en repaît avidement, la ronge jusqu'à la peau, comme le rat de la fable retiré dans son fromage de Hollande.

Entre autres particularités singulières, il possède la propriété de relever ses écailles, mobiles à la façon des piquants du porc-épic ; mais non pas quand il est attaqué, ce qui lui serait plus nuisible qu'utile.

C'est lorsqu'il est surpris au moment où il disparaît dans son trou, et saisi par l'appendice caudal. S'il n'a pas le temps de se dérober, il redresse brusquement ses écailles qui s'implantent aussitôt en biais dans la paroi circulaire du conduit, l'immobilisent à cette

paroi, et s'opposent absolument à tout retour on arrière. De même aussi, quand, poursuivi de galerie en galerie par le chasseur qui pioche derrière lui avec acharnement, il creuse le sol avec son activité et sa rapidité de taupe géante.

Le premier organe qu'on aperçoit, c'est la queue. On la saisit, on tire, et rien ne vient. Le tatou fait pour ainsi dire corps avec la terre par ses écailles.

C'est ce qui explique pourquoi le noir, en dépit de sa vigueur, ne put arriver à arracher celui qu'il poursuivait. Tout au plus eût-il réussi à rompre la queue.

Il existe pourtant un moyen de vaincre cette prodigieuse ténacité qui résiste victorieusement à la force. Quand on est à deux, celui qui n'est pas occupé à tirer sur l'appendice coupe une fine baguette, l'effile en pointe, la promène sous les écailles et frotte la peau qu'elles recouvrent habituellement de manière à produire un chatouillement ininterrompu. Le tatou ne peut plus résister à cette caresse qui, paraît-il, est pour lui le comble de la volupté. Ses muscles se

détendent, ses écailles retombent, toute cohésion est rompue. Il devient la proie de son ennemi.

Un chasseur peut encore pratiquer seul cette manœuvre originale, mais à la condition de posséder préalablement la baguette magique. Aussi, notre homme, privé de cet engin primitif, mais essentiel, conclut avec raison qu'il fallait aller chercher de l'aide et des outils.

Si les nègres ont des défauts, ce n'est pas à coup sûr celui de l'égoïsme et ils font volontiers participer leurs compagnons à toutes les aubaines qui s'offrent à eux. Aussi, le chasseur n'eut-il garde de priver ses amis des péripéties toujours mouvementées, toujours attrayantes d'une chasse au tatou.

Les premiers qu'il rencontra, mis au courant de l'incident, se munissent à la hâte de pelles et de pioches, et se précipitent à l'envi en criant et en gambadant vers le retiro de l'infortuné mammifère.

Ils sont une douzaine environ, et se mettent à creuser le sol avec un acharnement dont ne saurait se faire d'idée celui qui les voit, en temps

ordinaire, égratigner languissamment les champs de maïs, de canne ou de manioc.

Le trou par lequel s'est dérobé le tatou fait bientôt place à une tranchée large et profonde. Le déblayage s'opère avec une célérité qui tient du prodige, la terre semble fondre sous les instruments de fer.

Bientôt, des gaz méphitiques se font jour à travers les sables et les gravats. Une odeur épouvantable de chair en putréfaction se répand dans l'atmosphère, puis un dernier coup de pioche met à découvert des fragments de cadavre en pleine désorganisation, mêlés à des lambeaux de vêtements de laine. Les terrassiers, depuis longtemps édifiés sur les habitudes répugnantes du tatou, sachant qu'il recherche avidement les débris d'animaux en décomposition, redoublent d'efforts, sans paraître se préoccuper de cette sinistre trouvaille.

Les chasseurs de tatou sont loin d'être des sensibles, et ils ignorent d'autant plus les préjugés gastronomiques, qu'ils n'hésitent pas à dévorer l'animal capturé dans de telles

conditions.

Pelles et pioches fonctionnent avec une nouvelle ardeur, désarticulent brutalement le cadavre, dont les débris s'éparpillent pêle-mêle en dehors de la tranchée.

Le tatou !... le tatou !...

L'animal poursuivi avec cette furie qui ne lui laisse aucune trêve, pique droit devant lui, creuse une nouvelle galerie, s'enfonce latéralement dans la terre, travaille des ongles et du museau, reparaît un moment, disparaît de nouveau, tant la nature a pris soin de le munir d'instruments supérieurement adaptés à sa vie souterraine.

Cette longue défense qui a littéralement affolé les noirs, touche pourtant à sa fin. L'animal courbaturé par cette sape à fond de train, renonce-t-il à une lutte dont la terminaison doit lui être fatale ? La malchance lui a-t-elle fait rencontrer une surface solide contre laquelle ses ongles sont impuissants ? Toujours est-il qu'il interrompt brusquement son travail. Un petit bout de queue se montre en effet au milieu du sable et des pierrailles, et un des chasseurs s'empresse de

la saisir pendant que ses compagnons dégagent les alentours.

Un dernier coup, et un hurra retentissant signale la capture de l'inoffensif quadrupède. Mais, à ce hurra succède une clameur dont rien ne saurait rendre la tonalité sauvage, incohérente, infernale.

L'obstacle souterrain contre lequel est venu se heurter le tatou apparaît aux yeux émerveillés des chasseurs. Saisis d'une émotion côtoyant de bien près l'épouvante, ils reconnaissent un prodigieux amas de pépites et de poudre d'or, soigneusement emballées dans de solides récipients en fibres d'arouma.

Le tatou, en grattant désespérément, a rompu une de ces enveloppes, et a presque entièrement disparu au milieu des fragments métalliques de toute forme et de toute grosseur, depuis le « nugget » gros comme un abricot, jusqu'à la poussière impalpable. De sorte qu'on l'aperçoit étinceler comme un animal tout en or, un fétiche ciselé par un Indien des temps héroïques, une divinité arrachée du légendaire palais

d'Eldorado !

Un vigoureux coup de pelle, appliqué sur son échine, met fin à ses soubresauts et ajoute encore à l'illusion, en lui donnant l'immobilité d'une statue de métal.

Les noirs ne peuvent songer à s'attribuer même la plus faible partie de ce fastueux trésor. Outre que leur nombre rend un partage équitable fort problématique, il est bien difficile de conserver une discrétion absolue sur cette merveilleuse découverte.

Comment s'en emparer ? Comment l'enlever ? Comment quitter le village ? Où aller ?

Puis, l'ombre terrible de Diogo leur apparaît au milieu du rêve que chacun se plaît à caresser peut-être dans ce premier moment d'effervescence, et ce souvenir seul suffit à les ramener brusquement en pleine réalité.

D'autre part, en somme, qu'est-ce que de l'or ? C'est, quand on sait l'utiliser fructueusement, du tafia, du poisson sec et du tabac. Le chef saura certainement se montrer

généreux pour ceux qui ont opéré la découverte. Le tafia coulera à flots. Le poisson sera distribué avec une folle profusion, et le tabac produira une fumée aussi intense qu'une savane incendiée.

– Allons prévenir le chef.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les chasseurs ramassent leurs outils, celui qui, le premier, a eu connaissance du tatou empoigne l'animal par la queue – à tout seigneur tout honneur – et la bande reprend au galop le chemin du village, en hurlant à tue-tête : Le trésor !... le trésor !

Telle est l'origine du tumulte produit au moment où la conférence entre le plénipotentiaire et Diogo est près de finir.

En dépit de la prolixité habituelle aux nègres qui aiment à enjoliver leurs récits de circonlocutions interminables, le chef n'est pas longtemps à saisir les phases de cette étrange aventure qui commence par la poursuite et le hallali d'un tatou, et se termine par la découverte de la cachette, jusqu'alors introuvable, où son prédécesseur a enfoui son or.

Un rapide frisson le secoue de la tête aux pieds, son œil flamboie, et une singulière expression de bonheur illumine pour un moment son visage sinistre.

Malgré son prodigieux empire sur lui-même, il va crier, gesticuler aussi, faire des folies, proférer des insanités.

La présence du blanc toujours impassible, le rappelle à lui-même, réfrène cet élan, et l'empêche de se traduire d'une façon aussi désordonnée.

– Ah ! pardieu ! dit-il d'un accent nerveux, et d'un ton qu'il essaie de rendre aimable, si j'étais superstitieux, je croirais senhor, que votre arrivée si fortuite m'a porté bonheur.

– Que voulez-vous dire ? répond le plénipotentiaire de sa voix de phonographe.

– Qu'un trésor amassé jadis au prix de mille fatigues, et mystérieusement disparu, vient d'être découvert par mes hommes d'une façon qui côtoie l'in vraisemblance.

« Vous venez m'apporter un million, j'en

retrouve un autre.

« Soyez donc doublement le bienvenu et le bien reçu.

– Je ne comprends pas.

– Ma foi, je comprends à peine.

« Pardonnez-moi de vous quitter un moment, le temps de courir là-bas avec une équipe et de revenir sans désemparer.

« À moins que vous ne préfériez m'accompagner.

– Non ! allez à vos affaires.

« Je vous attendrai ici.

– Comme vous voudrez, Excellence... À bientôt !

Resté seul, le diplomate, aussi froid jusqu'alors qu'un bloc de marbre, laisse échapper tout à coup un profond soupir, se lève brusquement, écrase d'un coup de poing une table grossière en moutouchi, se rassied, éponge avec son mouchoir la sueur qui ruisselle à flots de son visage, et murmure d'une voix sourde :

– Tout est perdu !

Mais, on peut du dehors l'entendre ou l'apercevoir. Peut-être le chef, toujours défiant, le fait-il espionner.

Dominant l'inconcevable émotion qui vient de l'agiter, il compose de nouveau son visage, rajuste ses lunettes, s'évente avec son chapeau et recouvre avec une singulière énergie son impassibilité première.

Les soldats indiens, nonchalamment allongés près des faisceaux, n'ont pas fait un mouvement. Leur chef, assis sous un jacquier, est resté immobile. Les habitants du village n'ont pas quitté leurs cases, sans doute par ordre.

Diogo a seulement emmené une dizaine de travailleurs pourvus de catouris (hottes) et d'outils de terrassiers.

Une demi-heure s'est à peine écoulée qu'il revient triomphant avec ses hommes pesamment chargés.

– Eh ! vivat Excellence, dit-il bruyamment, en rentrant dans sa case. « C'est bien mon or,

dissimulé par un dépositaire infidèle en un lieu où nul ne fut aller le chercher, si un tatou, n'eut été mis en appétit par le cadavre d'un forçat évadé de Cayenne.

« Et voyez le hasard ! Le cadavre a été déposé à quelques pas du trésor, sans que ceux qui l'ont enfoui là eussent soupçonné son existence.

« Il a fallu que le tatou creusât une galerie pour s'enfuir, et vint s'empêtrer au beau milieu de ces jolies grenouilles.

« N'est-ce pas prodigieux ?

– Prodigieux en effet, répondit le ministre d'une légèrement altérée.

– Voyez, quelle trouvaille... Chaque homme porte plus de trente kilogrammes d'or... Mettons trente-trois : il sont dix, cela fait environ un million.

– Je vous félicite, mon cher, et de tout cœur.

« Je pense, n'est-ce pas, que cette aubaine ne va en aucune façon modifier nos conventions.

– Bien au contraire.

« Diable ! Quand on prend du million, on n'en saurait trop prendre... et j'ai plus que jamais besoin d'argent, non moins que de la neutralité bienveillante de votre gouvernement.

Fort de cette assurance, le ministre qui, somme toute, semble, n'avoir plus rien à faire au village, du moins pour ce moment, s'apprête à prendre congé du noir, qui, de son côté, paraît fort empressé d'aller mettre son or en lieu sûr.

Il se lève, appelle l'officier, toujours à l'ombre sous son jacquier ; celui-ci hèle ses hommes endormis, les faisceaux sont rompus et chacun reprend sa place. La petite troupe observe un cérémonial analogue à celui de l'arrivée, mais en sens inverse naturellement, et l'on se sépare avec un semblant de cordialité, en se donnant rendez-vous à trois jours.

Le clairon sonne une marche qui fait accourir derechef les habitants du village, plus curieux, plus surexcités encore qu'à l'arrivée, puis, ministre, officiers et soldats disparaissent bientôt dans l'épaisseur du bois où nul ne songe à les suivre.

La découverte du trésor, l'attente des largesses que Diogo ne manquera pas de répandre, immobilisent les sauvages colons et les empêchent de faire la conduite à ces singuliers visiteurs.

Nous suivrons ces derniers.

Ils arrivent enfin à la crique servant habituellement de voie de communication avec la région du Sud, retrouvent une vaste pirogue à l'arrière de laquelle flotte le pavillon brésilien, y prennent place sans mot dire, puis, les soldats, transformés soudain en pagayeurs, se mettent à nager avec autant d'ensemble que de vigueur.

Alors seulement, le ministre rompit un silence que la plus élémentaire prudence lui impose depuis sa sortie de la case.

Comme la pirogue est bien seule, et qu'il n'y a pas d'espionnage à redouter, ce personnage si calme jusqu'alors, pousse une exclamation furieuse, s'agite brusquement, et s'écrie, mais en français cette fois, et d'une voix toute changée.

– Sacrrr !... mille millions de millions de

tonnerre !...

« Tout est perdu, mon pauvre Winckelmann ! »

– Qu'est que vous me dites donc là ? monsieur Marquis, répond l'officier qui vient de dégrafer sa tunique et s'apprête à la remplacer par une blouse de toile.

– L'exacte vérité, mon pauvre camarade.

« Il a fallu un concours de circonstances véritablement diaboliques, pour amener la découverte de ce trésor si bien caché, sur lequel je comptais pour assurer, dans trois jours, la liberté des malheureux prisonniers. »

– Quelle fatalité, monsieur !

– C'est à douter de tout et de soi-même.

« Une affaire si bien machinée, conduite sans accrocs, sans embardées !... »

« Avoir réussi à empaumer ce gredin si rusé, si défiant, et échouer ainsi misérablement au dernier moment ! »

– C'était bien la peine, de me barbouiller ainsi

de suc de genipa, de me transformer en mulâtre, et d'étouffer sous ce harnais, pour en arriver à perdre une si belle occasion de serrer la vis à ce gredin.

– Et moi, croyez-vous que ma mascarade n'était pas complète, n'étais-je pas assez méconnaissable sous ce costume de marchand de vulnérable, devenu inutile comme le vôtre.

– Que voulez-vous, monsieur Marquis, ce qui est fait est fait, et il ne faut pas jeter le manche après la cognée.

« Nous avons encore la ressource de rejoindre M. Charles, qui va pouvoir verser la somme convenue.

– Sans doute.

« Mais cette somme représente seulement la liberté d'un seul.

« Tandis que sans ce contretemps fatal, tous étaient libres dans trois jours.

« Ma parole, si au lieu d'être seulement quatorze, nous étions cinquante, s'il y avait réellement dans l'Araguay, comme je l'ai dit à

ce coquin, un navire de guerre, ce serait à se ruer de vive force sur ce village maudit, profiter de l'ivresse où ces brutes vont se plonger...

– ... Tout chambarder là-bas, et enlever les prisonniers, n'est-ce pas.

« Qu'en pense-tu, Tabira ?

Le sergent, assis à l'arrière, et imprimant avec sa pagaie la direction à la pirogue, releva sa tête, impassible.

– Je ferai ce que les blancs voudront ; mais je serais bien heureux de mettre le feu au « mucambo » et de faire griller tous les nègres dans leurs cases, dit-il en crachant dédaigneusement.

« Pourtant, il vaudrait mieux retrouver le maître.

– Oui, tu as raison.

« Nous ne pouvons ni ne devons rien tenter sans son approbation, »

« Les conséquences d'une imprudence seraient trop terribles.

« Allons, les enfants, en route ! et souque
ferme à la pagaye. »

XIV

Explications nécessaires. – Comment l'Alsacien remplit ses instructions. – L'égaritéa. – Premières reconnaissances. – Rencontre inespérée. – Comment le déguisement de Winckelmann inspira Marquis. – Le comédien s'apprête à jouer un vrai drame. – Auteur et acteur. – Au Maroni. – Préparatifs de l'expédition. – En route pour l'Araguary. – À travers le grand bois. – Seul sous le carbet du Tartarougal-Grande. – Bruits mystérieux. – Stupéfaction. – Réunis. – Projets détruits. – Comment Marquis prétend arranger les affaires d'un seul coup de revolver. – Personne au rendez-vous !

Par quel concours de circonstances pour le moins singulières, Marquis, si parfaitement transformé en plénipotentiaire, soi-disant envoyé

par le gouvernement de sa Majesté don Pedro, a-t-il pu rencontrer Winckelmann dit Chocolat, ainsi que l'Indien Moudouroucou Tabira, et jouer cette audacieuse comédie dont Diogo fut si bien dupe, en dépit de toute sa rouerie.

C'est ce que l'ingéniosité du lecteur a déjà certainement deviné, c'est aussi ce que nous nous bornerons à confirmer en quelques lignes très brèves.

Charles Robin, au moment de s'embarquer sur le *Simon-Bolivar* avec les artistes lyriques, avait, on s'en souvient, laissé l'Alsacien à Para, après lui avoir confié la majeure partie de la somme empruntée au négociant français. Ses instructions portaient d'employer cette somme au mieux de leurs mutuels intérêts, de partir ensuite pour l'Araguay, de retrouver près des ruines du seringal Tabira occupé à rallier les débris du personnel, et de se concerter avec lui en vue du prochain retour de Charles au Tartarougal-Grande.

Aidé du négociant, Winckelmann avait acheté une égarité et engagé quelques matelots

Tapouyes minutieusement choisis par son compatriote. Il approvisionna ensuite largement le petit navire, se procura d'excellentes armes à feu, les meilleures qu'il pût trouver, avec des munitions en abondance, en prévision d'une expédition à main armée.

Décidé à jouer, s'il le fallait, le personnage d'un officier brésilien agissant au nom du pouvoir local, afin de peser, le cas échéant, avec plus d'efficacité sur l'esprit fort timoré des habitants du village, il se fit confectionner un superbe uniforme de capitaine de l'armée active, et emballa à tout hasard, une douzaine de fourniments de soldats.

Il repartit ensuite en toute hâte pour l'Araguay, où il arriva après une traversée assez longue, mais dénuée d'incidents.

Tabira, depuis longtemps à son poste, avait réussi à rassembler quelques-uns de ses anciens compagnons qui erraient à travers la forêt depuis la catastrophe. Quant aux autres survivants, noirs et Indiens, avec leurs femmes et leurs enfants, ils s'étaient retirés dans le haut du fleuve, au-dessus

de la chute où ils se trouvaient en sûreté, et où il serait loisible d'aller les chercher en temps et lieu.

Tabira et l'Alsacien se concertèrent à loisir, et convinrent de remonter avec l'égarité jusqu'à la fazenda dont le propriétaire avait témoigné tant de sollicitude à Charles, lors de la catastrophe. Ils établiraient en ce lieu leur quartier général, et s'en iraient, avec toute la prudence possible, aux environs du village, de façon à pouvoir combiner un coup de force, au cas où des circonstances imprévues viendraient empêcher les négociations.

Winckelmann ayant encore en sa possession une somme assez ronde, prit sur lui de restituer au fazendeiro l'argent emprunté par son maître, ce qui ne contribua pas peu à confirmer le brave homme dans ses bonnes dispositions et à faire de lui un auxiliaire des plus zélés.

L'Alsacien, sachant que les forçats de Cayenne se trouvaient au village, et craignant d'être reconnu par eux en rôdant aux environs, prit la sage précaution de se transformer en mulâtre, chose qu'il pût réaliser très facilement,

en se peignant la face, les membres et le corps avec une légère couche de suc de genipa.

Puis, il partit accompagné de Tabira et de deux autres Indiens, en laissant à la Fazenda, l'égaritéa, l'équipage et le reste des Indiens.

Ils évoluaient déjà depuis près d'une semaine, aux alentours du Mucambo, cherchant à connaître les habitudes des réfugiés, étudiant la topographie avec leur habileté de batteurs d'estrade, et s'ingéniant, mais en vain, à correspondre avec madame Robin.

Deux fois, Tabira osa pénétrer dans le village en plein jour et rapporta des indications très précieuses sur sa configuration, puis, ce fut le tour de l'Alsacien, qui, avec une audace et un sang-froid inouïs, se présenta chez le mercanti, et put se donner, grâce à sa connaissance de la langue portugaise, pour un soldat évadé de Macapà.

Bien reçu des consommateurs au moyen de libéralités adroitement octroyées sous forme liquide, il se retirait posément, en annonçant qu'il allait à la recherche de compagnons cachés dans

la forêt, quand il faillit tomber de son haut, en se trouvant inopinément en face de Marquis.

Marquis dont il se rappelait parfaitement les traits et le nom, bien qu'il ne l'eût vu que pendant une heure à peine, au moment où il s'embarquait avec Charles sur le *Simon-Bolivar*.

– Monsieur Marquis, dit-il à voix basse en faisant au jeune homme un signe imperceptible de le suivre.

– Qui m'appelle ? Qui êtes-vous ? fit le comédien stupéfait de s'entendre interpeller en français par ce mulâtre qu'il ne connaissait pas.

– Chut ! soyez prudent.

« Pas un mot, pas un geste compromettant.

« Ayez confiance en moi...

« Je ne suis pas un mulâtre, mais un blanc déguisé... un des hommes de M. Charles Robin... Votre compagnon de route, à bord du *Simon-Bolivar*.

« Rappelez-vous bien... Celui qui vous aida à charger vos bagages.

– Je me souviens très bien.

« Marchez devant... Enfoncez-vous dans les cambrouzes... là-bas !

« Je vais vous rejoindre aussitôt que je le pourrai.

Puis, Winckelmann s'éloigna de son pas traînant, après avoir échangé ces quelques mots qui fort heureusement n'eurent pas d'auditeurs.

– Mon Dieu !... Mon Dieu !... murmura-t-il sans pouvoir s'expliquer cette rencontre si imprévue, comment cet homme que j'ai laissé sur le vapeur, en compagnie de M. Charles, se trouve-t-il ici ?

« Quel nouveau malheur vais-je apprendre ?

« Que peut être devenu mon pauvre maître !

Son angoisse fut courte. Les artistes, depuis quelque temps déjà, jouissaient d'une liberté relative, et pouvaient évoluer, sans être inquiétés, dans un certain périmètre. Aussi, Marquis réussit-il facilement à s'absenter sans exciter de soupçons et à rejoindre bientôt l'Alsacien dans le taillis de cambrouzes.

Ce premier entretien, nécessairement très court, leur suffit pourtant à s'édifier mutuellement sur leurs situations respectives.

Il se séparèrent bientôt, après être convenus d'un nouveau rendez-vous, pendant lequel ils devaient se concerter en prévision des mesures à prendre pour assurer le salut de tous.

Inutile de dire si, pendant les trois jours qui s'écoulèrent entre ces deux séances, l'imagination toujours en éveil du comédien galopa sur la route de la fantaisie, échafauda les projets les plus audacieux, élaborâ des plans qui eussent fait la fortune d'une demi-douzaine d'auteurs dramatiques, et d'autant de directeurs de théâtre.

Mais, là, le drame vécu remplaçait la fiction. Ni rampe, ni trucs, ni décors. Chacun devait jouer son rôle au naturel, risquer sa vie pour tout de bon, combattre avec des armes comme n'en renferment pas les magasins d'accessoires, et succomber au milieu d'épouvantables supplices au cas où la pièce tomberait.

Il ne pouvait même pas être question d'un

succès d'estime. Il fallait vaincre ou mourir.

Mais, aussi, pour Marquis, comédien né, quelle bonne fortune d'avoir, dans sa carrière artistique, un pareil rôle dans un tel drame. Comme il eût voulu voir, en son lieu et place, patauger les grands prix du Conservatoire, sans gaz, sans public, sans orchestre, sans rôle écrit, sans souffleur !

L'idée de Winckelmann de se déguiser d'abord en mulâtre, puis en capitaine de l'armée brésilienne et de se poser en personnage officiel fut pour lui un trait de lumière.

Sa malle et celle de ses deux amis renfermaient quelques costumes de haute fantaisie accommodés parfois avec un rare bonheur, à toutes les exigences d'un répertoire des plus variés. Il puisa dans les trois valises, et réussit à composer la tenue de haut goût que nous avons fidèlement décrite jadis et qui devait faire illusion même à un homme aussi prévenu que Diogo. La fausse barbe, les décorations, l'épée, les lunettes, rien ne manquait dans ce capharnaüm des artistes cosmopolites.

Puis, il étudia bien son rôle, composa son geste, assura son maintien, et s'appliqua minutieusement à entrer dans la peau du personnage qu'il comptait jouer.

Il serait ministre brésilien, flatterait les secrètes pensées de Diogo en faisant enfourcher à l'ambitieux son dada favori, lui offrirait au nom du gouvernement un million en or, prendrait congé comme il convient à l'envoyé d'un puissant État, reviendrait subrepticement pendant la nuit au lieu où le trésor était enfoui près de la dépouille mutilée de l'Hercule, organiserait avec l'aide des hommes amenés par l'Alsacien l'enlèvement du trésor, le transporterait sans plus tarder sur l'égaritéa et en opérerait le versement entre les mains de Diogo contre la remise des prisonniers.

Duper ainsi le misérable, le payer avec son or, le berner comme une ganache de comédie, délivrer des prisonniers grâce à cette fourberie épique d'un Scapin honnête, on conviendra qu'il y avait là pour ce comédien né, pour ce virtuose de l'intrigue doublé d'un homme de cœur – le cas

est des plus fréquents – une occasion absolument unique d’illustrer à jamais sa carrière.

Ses compagnons Fritz et Raymond donnèrent toute leur adhésion au projet et en approuvèrent sans réserve l’ensemble comme le détail.

Puis, le soir même qui suivit une troisième entrevue, Marquis, après avoir proprement emballé son costume dans un pagara, et enveloppé son épée dans la paille de maïs, embrassa ses deux amis, et s’en fut tranquillement rejoindre Winckelmann qui l’attendait avec Tabira.

On a vu avec quel prodigieux entrain et quel rare bonheur la première partie de cette périlleuse comédie fut enlevée ; comment aussi, l’incident le plus banal amena la ruine d’espérances si près d’être réalisées.

Retournons au Maroni, à l’habitation de la *Bonne Mère* où le malheureux Charles Robin combine de son côté avec son père et son frère aîné le plan qui doit assurer la délivrance de sa famille.

Le projet, improvisé par Henri pendant que le jeune homme faisait à sa famille le douloureux récit de ses infortunes, fut adopté, sauf modifications ultérieures, naturellement, et l'on se prépara séance tenante à l'exécuter.

Le temps presse. Il n'y a pas un instant à perdre, car ce délai de trois mois est bien court, eu égard à la longueur des distances à parcourir et aux difficultés des communications.

La chose urgente était d'abord de se procurer la plus grande quantité d'or possible. Robin, le père, en vue d'activer la production, partit, dès le lendemain, pour le champ d'or, avec une nouvelle équipe d'ouvriers.

De ce côté, il n'y avait nul empêchement à redouter. Les alluvions assez riches devaient fournir à une journée et à un kilogramme près le reliquat de la somme nécessaire au premier paiement.

Henri, d'autre part, ne resta pas inactif. Il s'empressa de choisir au milieu du nombreux personnel attaché à l'habitation, les trente noirs dont il comptait faire son petit corps d'armée.

Il n'eut pour ainsi dire qu'à prendre au hasard, parmi ces robustes travailleurs, la plupart nés, ou tout au moins élevés à la *Bonne-Mère*, et qui, physiquement et moralement, offraient toutes les garanties possibles.

Chasseurs déterminés, habiles déjà au maniement des armes à feu, canotiers incomparables, rompus à la vie des grands bois, sachant évoluer comme les fauves à travers la redoutable futaie équinoxiale, susceptibles d'endurer toutes les fatigues et de braver tous les périls, sobres – qualité inappréciable chez le nègre – pleins d'audace et de sang-froid, dévoués aux maîtres qui leur ont procuré la vie facile par le travail, la véritable émancipation de l'homme, ces Bonis tiendront, et au-delà, tout ce qu'on attend d'eux.

Aussi, en dépit de leur petit nombre, ces trente noirs bien armés, et supérieurement commandés, doivent-ils emporter sans coup férir le repaire des bandits du Territoire Contesté.

L'essentiel est, pour le moment, de les discipliner, afin d'augmenter encore, s'il est

possible, leur valeur individuelle.

On sait quels prodiges enfante la discipline, et quel parti elle permet de tirer d'éléments même très médiocres en principe.

N'est-ce pas la discipline seule, qui, avec un bon commandement, permet à nos tirailleurs sénégalais entre autres, des nègres encore sauvages hier, de seconder si efficacement les efforts de nos intrépides soldats de l'infanterie de marine, et de contenir les hordes barbares, dix, quinze et vingt fois supérieures en nombre ?

En outre, Charles compte absolument et avec raison sur le concours efficace de Winckelmann, de Tabira, des autres Indiens et des noirs qu'ils pourront rallier là-bas, sur l'Araguary.

L'effort de ces deux troupes, agissant avec un ensemble parfait après avoir combiné en temps et lieu leurs moyens d'attaque, doit être irrésistible

C'est affaire de promptitude et de ponctualité.

On verra à obtenir l'une et l'autre.

Mais l'action nous réclame. Il est inutile de nous appesantir plus longtemps sur les détails

relatifs à son exécution.

Trois semaines suffirent à préparer l'expédition, tant chacun apporta de bon vouloir et d'activité.

Le champ d'or a tenu ses promesses et l'opulente moisson a été récoltée. Huit lingots pesant chacun huit kilogrammes trois cent trente-quatre grammes, et représentant ensemble la somme de deux cent mille seize francs ont été emballés, à peine refroidis, au sortir de la lingotière, et arrimés dans un solide coffret en bois-violet (espèce de palissandre).

D'autre part, les hommes sont prêts. Leur éducation militaire est largement suffisante pour un coup de main. Ils ont appris surtout à obéir ponctuellement, tout en se perfectionnant à la manœuvre de leurs armes à tir rapide.

Les provisions, conduites au dégrad, ont été emmagasinées à bord d'une jolie goélette du port de cinquante tonneaux et amenée tout exprès du poste d'Albina au-dessous du saut Hermina.

Les armes et les munitions sont déposées dans la chambre du capitaine, ainsi que le coffret renfermant les lingots.

L'heure du départ est arrivée. Le personnel de l'habitation, hommes, femmes, enfants, se presse tout entier près de l'*Anse-aux-Cocotiers*. La flottille de pirogues destinées à conduire la petite armée à la goélette, ancrée à environ quarante kilomètres de là, sur le fleuve, est prête à partir.

On échange une dernière poignée de main, quelques gros baisers retentissants sont appliqués avec force sur de bonnes faces d'ébène dont l'expression joyeuse fait place, pour un moment, à une émotion douloureuse, quelques larmes sont furtivement essuyées...

Les chefs de l'expédition ont impitoyablement consigné à l'habitation madame Robinet, la jeune femme d'Henri, pour éviter au dernier moment, la scène trop attendrissante des adieux.

Ceux qui commandent doivent être, du moins en apparence, étrangers à toute faiblesse.

Deux heures suffirent à atteindre la goélette, et

l'embarquement ne prit pas dix minutes. L'appareillage s'opéra séance tenante, car la marée qui se fait sentir jusqu'au saut Hermina étant étale, il devenait urgent de profiter du jusant pour descendre jusqu'à l'estuaire du Maroni dans les conditions les plus favorables.

Quinze jours après, elle pénétrait dans l'embouchure de l'Araguary, après une traversée assez lente, mais dénuée d'incidents.

Nous avons expliqué dans la première partie de cet ouvrage les causes de cette lenteur relative, – on ne compte pas plus de neuf cents kilomètres entre le saut Hermina et l'Araguary, – lenteur occasionnée par la direction des vents et du courant qui chassent du Sud-Ouest au Nord-Est, et contrarient singulièrement la navigation.

Elle remonta le fleuve jusqu'à l'Apurema. Robin, son fils Henri, Nicolas, leur homme de confiance, un Parisien, qui ne les avait pas quittés depuis leur arrivée en Guyane, débarquèrent pendant la nuit, et dans le plus grand secret, au confluent du fleuve et de la rivière.

Il avait été convenu qu'ils se rendraient à pied jusqu'aux environs du village du Lac, sans qu'il eût été même question des difficultés présentées par un voyage opéré dans de telles conditions.

Qu'important, en effet, à ces rudes enfants de la terre équinoxiale, les marais des régions basses, le brouillard empesté qui sue la fièvre, les légions d'infiniment petits qui peuplent l'atmosphère et harcèlent nuit et jour le voyageur ; qu'important aussi les rivières à franchir à gué, la marche dans les grands bois, la chaleur, la pluie, la fatigue !

Chaque homme s'en va, chargé de ses armes, de son hamac, et de trente kilogrammes de provisions, avec autant de désinvolture que le plus allègre des promeneurs.

Les dernières dispositions, depuis longtemps discutées et approfondies, sont définitivement arrêtées. Tous les chefs règlent leurs montres les unes sur les autres et la goélette remonte, avec Charles accompagné seulement de deux noirs, jusqu'à la Fazenda de l'Apurema.

Il y retrouve l'égarité de Winckelmann avec

les Indiens de l'équipage qui attendaient patiemment le retour de l'Alsacien parti en reconnaissance avec Tabira et la petite troupe amenée de Para.

Charles, confiant dans l'habileté de ces dévoués auxiliaires, connaissant leur prudence, sachant qu'ils n'entreprendront rien qui pût être préjudiciable à la réussite de cette difficile opération, a pris ses dispositions de façon à arriver au rendez-vous environ deux jours d'avance.

Sa mission étant toute pacifique, il se rendrait au carbet, accompagné seulement de ses deux noirs, pendant que son père et ses frères agiraient de leur côté.

Il était enfin légitimement amené à penser que les hommes de Winckelmann, installés aux environs du village, ne manqueraient pas de rencontrer ceux de son père. Cette supposition n'avait rien que de rationnel, en somme, car il était impossible que ces infaillibles chercheurs de pistes vécussent aussi près les uns des autres sans se retrouver.

Comme Tabira l'avait accompagné au Maroni à plusieurs reprises, il connaissait parfaitement les trois blancs et la plupart des Bonis. Il recevrait d'eux le mot d'ordre, mettrait sa troupe à leur disposition et la renforcerait ainsi d'éléments précieux.

Charles, plein de confiance, partit enfin en pirogue, et suivit sans précipitation l'itinéraire déjà parcouru trois mois auparavant.

Il arriva sans encombre au carbet l'avant-veille du jour fixé par Diogo, et s'installa dans l'habitation déserte.

Puis, les heures mornes de l'attente s'écoulèrent lentement, au milieu de cette solitude qui les faisait paraître encore plus longues et plus cruelles.

La veille au matin, il envoya ses deux hommes au sommet de la montagne, avec mission d'allumer un grand feu qui devrait durer toute la nuit, et il resta complètement seul, assis sur son hamac, en proie aux angoisses douloureuses qui, depuis cette longue période, lui déchiraient si impitoyablement le cœur.

Abîmé dans ses pensées, insensible aux piqûres incessantes des milliers de parasites acharnés après lui, oubliant même la faim, il fut surpris par le coucher du soleil, annoncé par les cris formidables des guaribes (singes hurleurs)

Tout à coup, il tressaille violemment. Au milieu des mille bruits produisant la symphonie mystérieuse de la forêt qui s'éveille, son oreille d'homme à demi sauvage perçoit un autre bruit, insolite celui-là. C'est comme un vague froissement d'herbes, traversé de temps en temps par un léger tintement de métal.

– Il y a là une troupe d'hommes en marche, se dit-il aussitôt en portant instinctivement la main à son revolver.

« Je suis seul, presque sans défense, ce misérable voudrait-il me dévaliser.

« Mais non ! Il a trop besoin de la rançon entière.

Prudent comme un véritable Indien, il se laissa glisser de son hamac, sortit doucement du carbet, s'accroupit derrière une grosse touffe de yucca et

attendit plus intrigué qu'inquiet.

La nuit commençait à s'épaissir. Bientôt une flamme claire troue les ténèbres et prend une joyeuse envolée sur la montagne devenue invisible à l'horizon.

Le bruit est devenu plus distinct, les froissements de métal plus fréquents.

– Ah ! pardieu, dit en français, une voix sonore, il n'est pas trop tôt.

« Je craignais d'avoir fait fausse route ;

« Mais voici le signal, ami Winckelmann.

– Et voici le carbet, monsieur Marquis.

« Monsieur Charles ne doit pas être loin.

– Winckelmann !... Marquis !... s'écria Charles au comble de l'étonnement ; vous ici !...

– Comme vous voyez, mon cher bienfaiteur, ou plutôt comme vous ne voyez pas, répond Marquis en tâtonnant et en finissant par trouver la main tendue de Charles.

– Mes amis !... mes chers amis !... que se passe-t-il donc ?

– Rien de bien grave pour le moment, un simple contretemps.

« J’avais trouvé là-bas, avec mes deux camarades, près de ce damné village, un vrai trésor des Mille et une Nuits.

« Nous pensions le donner à ce vilain moricaud en échange de la liberté de votre famille.

« J’avais même inventé un truc assez ingénieux, sans me vanter, pour mener la chose à bien, quand un concours de circonstances vraiment diaboliques l’a fait échouer.

« Je vais vous conter ça tout à l’heure.

« Quant à madame Robin et à vos enfants, rassurez-vous sur leur compte, tout le monde va bien.

« Du reste, les affaires sont arrangées de façon que vous verrez demain toute votre charmante famille.

– Demain, interrompt Charles de plus en plus stupéfait.

– Oui, monsieur.

« Mais permettez-moi, avant de vous faire le récit de cette étrange aventure, de m'installer avec nos hommes qui sont littéralement sur les dents.

– Nos hommes ?

– Sans doute : Winckelmann que vous connaissez bien, votre Indien Tabira, et un joli peloton de Peaux-Rouges armés jusqu'aux dents.

« Malheureusement, continue le brave artiste, il est impossible d'allumer le moindre luminaire : d'abord parce que nous ne possédons pas même une chandelle des douze, ensuite parce que la prudence nous commande de rester dans l'obscurité.

« Bah ! on s'installera comme on pourra.

« Laissez-moi, je vous prie, poser deux ou trois sentinelles ; on ne sait pas ce qui peut arriver, et je suis à vous.

Le jeune homme ayant pris ses dispositions avec la prudence et la célérité d'un vrai coureur des bois, commença son récit d'une voix basse comme un souffle.

Charles l'écoula jusqu'au bout sans l'interrompre.

– Ainsi, dit-il quand Marquis cessa de parler, vous pensez que ce misérable, espérant toucher la rançon entière, conduira ou fera conduire ici mes pauvres chers captifs ?

– Il viendra lui-même, j'en suis certain, car il ne voudra s'en rapporter à personne pour recevoir cette jolie somme.

– Mon Dieu ! que va-t-il se passer, en voyant que vous n'avez pas cet or maudit ?

– Mais, nous sommes ici, en vous comptant, quatorze lurons supérieurement armés, plus vos deux nègres qui ont allumé le feu sur la montagne.

« Cela fait seize.

« Tout ce monde-là sera caché aux environs et lui tombera dessus au bon moment, avec la rapidité d'une trombe.

– Et s'il se fait accompagner par toute la bande de ses sacripants !

« Si nous avons seulement une centaine de bandits devant nous, que ferons-nous, à seize, quelque braves et quelque bien armés que nous soyions !

« Ce moyen, mon ami, est trop hasardeux.

– Aussi, ne l’emploierons-nous qu’à la dernière extrémité.

« Vous serez seul en apparence, et occupé de votre négociation.

« Alors, de deux choses l’une : ou il aura avec lui une troupe nombreuse, et nous resterons cois au milieu des broussailles. Vous verserez la somme que vous possédez, et, ne me voyant pas, il croira à un retard que peut justifier parfaitement la difficulté des communications.

« Ou nous serons à forces à peu près égales ; dans ce dernier cas, j’arrive vêtu de mon costume de plénipotentiaire, je m’avance vers lui, j’entame les pourparlers, je lui dis que le million est là, dans la pirogue, puis je tire de ma poche mon revolver et je lui brûle simplement la cervelle.

« Ce premier coup de feu est pour nos hommes un signal.

« Ils se précipitent sur les autres en produisant un tapage susceptible de faire croire qu'ils sont un cent, et profitant de la première confusion, massacrent tout ce qui résiste.

Charles, presque convaincu, allait, ne pouvant d'ailleurs faire mieux, donner son adhésion à ce projet ; quand il se rappela la décision prise par son père et son frère.

– Et moi, dit-il d'une voix étranglée, qui oubliais que demain, à midi précis, mon père doit attaquer le village, et arracher de gré ou de force ma femme et mes enfants.

« Vont-ils courir un danger inutile, quand peut-être les pauvres chères créatures seront amenées ici, entourées de ces bandits en trop grand nombre pour que nous puissions agir...

« Que se passera-t-il, quand on les ramènera au village ravagé !...

« Quelles représailles terribles ne dois-je pas craindre !

La logique et l'ingéniosité de Marquis devaient en effet se trouver impuissantes devant cette affreuse alternative.

Il n'y avait plus à espérer qu'une seule chose, c'est que les hommes de Diogo ne seraient pas en nombre. À moins que Robin et ses auxiliaires, sachant que les prisonniers étaient conduits sous escorte en un lieu inconnu, ne les suivissent en se dissimulant à travers le campo et la forêt. Chose hélas ! bien improbable.

Leurs suppositions devaient cependant être toutes aussi erronées.

Après avoir laborieusement retourné le champ des hypothèses, il en est une seule qu'ils n'avaient pas formulée. La plus inadmissible, d'ailleurs. Ils n'avaient pas prévu le cas où Diogo, contre toute apparence, manquerait au rendez-vous.

Aussi, qu'on juge de leur étonnement, puis de leur angoisse et de leur stupeur, en voyant la journée du lendemain s'écouler lentement, sans voir arriver ni le nègre, ni aucun homme du village.

Charles semblait devenu fou. Quelle cause mystérieuse et terrible avait donc pu avoir raison de l'âpreté du bandit ! À quelle catastrophe le malheureux jeune homme était-il encore réservé.

Ses compagnons, incapables de trouver un mot, contemplaient, impuissants et désespérés, cette atroce douleur, et sentaient leur cœur se déchirer, quand il leur semblait entendre, là-bas, derrière le sombre rideau d'arbres géants, des coups sourds, irréguliers, à peine perceptibles, et que l'on pouvait prendre pour des détonations d'armes à feu.

XV

Pourquoi Diogo est absent. – Cachette pour le trésor. – Conséquences de la chute d'un arbre sur une pirogue. – Repas de caïmans. – Coups de feu. – Les Robinsons attaquent le village. – Habile tactique. – Devant la palissade. – Bataille. – Escalade. – Deux mégères. – « Henri, défends ta mère ! » – Réunis ! – Où les assiégeants deviennent assiégés. – La brèche. – L'assaut. – Terribles propriétés des armes à répétition. – Hésitation. – Diversion mystérieuse. – Panique. – L'incendie. – En retraite. – Champ de bataille qui n'est qu'un champ de calabassiers. – Libres.

Ce n'est certes pas pour son plaisir que Diogo a manqué au rendez-vous, sous le carbet de Tartarougal-Grande.

Il est de son côté, victime d'un contretemps

qui l'immobilise en pleine rivière, et cet empêchement banal, sur lequel doit compter presque journellement le voyageur équinoxial, exaspère encore, s'il est possible, son caractère dont la dominante est loin de s'appeler la mansuétude.

Il est d'autant plus furieux d'être momentanément arrêté par un obstacle contre lequel sa rage vient se briser, qu'il croit de très bonne foi avoir eu affaire à un véritable mandataire du gouvernement brésilien.

Laisser Charles Robin se morfondre en l'attendant là-bas lui eût semblé une plaisanterie agréable, car l'idée seule de torturer un homme de race blanche le met en joie. Mais manquer de ponctualité à un diplomate, surtout quand ce diplomate arrive chargé d'or et porteur de bonnes paroles, il y a là pour lui de quoi contracter une fièvre bilieuse.

Ce fait qui, croit-il, peut avoir pour lui des conséquences désastreuses, est pourtant imputable à sa seule âpreté.

Aussitôt qu'il se vit nanti du trésor retrouvé

par les hommes à la poursuite du tatou, il n'eut plus qu'une seule pensée : le déposer au plus tôt en lieu sûr, de façon à le mettre à l'abri de toute nouvelle tentative.

Mais quelle cachette sera susceptible de recevoir ce monceau d'or dont la possession semble déjà le troubler prodigieusement, lui dont la pauvreté était naguère si insouciant ?

– Tiens, une idée ! dit-il en se frappant le front avec ce geste qui accompagne généralement le mot d'Archimède formulé dans tous les idiomes.

« Je vais transporter tout cela sur le *Simon-Bolivar*.

« Le navire est en sûreté, là-bas, sur le Lac, et bien fin qui pourra le trouver en pareil lieu.

« Allons, l'idée est bonne et je ne puis trouver mieux.

« Il me reste trois jours avant d'aller recevoir des mains de ce pantin solennel et chamarré le don de joyeux avènement, c'est plus que suffisant pour me rendre au Lac, revenir sans désemparer, et courir au carbet.

L'affaire arrangée sans retard, il fit déposer dans sa plus grande pirogue les récipients contenant la poudre d'or et les pépites, choisit un équipage d'élite et partit aussitôt pour le Lac.

En homme prudent, ou plutôt toujours défiant, il fit placer dans la pirogue les deux artistes, Fritz et Raymond, dans la crainte de les voir s'enfuir pendant son absence, comme dernièrement Marquis dont la disparition inexplicable lui donnait fort à penser.

Il doubla en outre le nombre des nègres chargés de veiller à tour de rôle sur la demeure de madame Robin et d'empêcher toute communication avec l'infortunée recluse, donna les instructions les plus rigoureuses à un homme de confiance, et s'éloigna pleinement rassuré.

Le transport de l'or s'opéra très facilement, ainsi que l'arrimage à bord du vapeur toujours immobile sur les eaux du Lac, et la pirogue reprit incontinent le chemin du village.

Elle avait parcouru déjà la moitié du chemin et Diogo, ravi du succès de son expédition, stimulait par de larges rasades la vigueur de ses payeurs,

quand soudain un grignon immense, haut de plus de quarante mètres, oscilla sur sa base, et s'éroula avec un bruit épouvantable, en entraînant dans sa chute les arbres voisins, accrochés à lui par un inextricable réseau de lianes.

La chute du végétal géant fut si malencontreuse, que le tronc, frappant l'avant de la pirogue, fracassa les deux bordages, et tua raide trois pagayeurs.

Voilà du coup l'embarcation culbutée la quille en l'air, et tous les survivants à l'eau.

La crique étant peu profonde, Diogo se fût consolé rapidement de cet accident, l'existence de ses mariniers étant pour lui la moindre des choses, si les arbres n'eussent opposé un obstacle présentement insurmontable, à toute marche en avant.

Impossible de continuer la route à pied, car l'igarapé est bordé de chaque côté de terres mouvantes, alternant avec des bancs de vase susceptibles d'engloutir l'imprudent qui oserait s'y aventurer.

En homme qui connaît le prix du temps et que les situations les plus imprévues ne sauraient abattre, Diogo prend aussitôt le parti de retourner au navire.

Il y a à bord des outils de toute sorte, surtout des haches et des scies qui serviront à couper la barricade.

La pirogue est présentement hors d'usage. On la radoube à la diable avec des plaques d'écorce amarrées par des lianes. Elle prend l'eau et menace à chaque instant de couler, mais ceux qui ne pagayent pas saisissent des couis en guise d'écopés et la vident avec acharnement.

On arrive cahin-caha au vapeur avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. L'embarcation est alors l'objet d'une réparation complète qui la rend de nouveau propre à la navigation.

Mais sa mise en état est longue et prend une demi-journée entière. La nuit vient. Il faut la passer à bord.

Le lendemain matin, elle appareille dès l'aube, avec un chargement complet d'outils, et arrive au

barrage vers les dix heures.

Chacun se met à l'ouvrage et attaque vigoureusement les troncs obstruant le chenal. En dépit de l'énergie déployée par les travailleurs, la besogne avance lentement, tant les bois de la Guyane sont réfractaires à l'action des instruments.

Et Diogo qui se dépote de plus en plus, travaille comme quatre, en pensant qu'il devrait être là-bas, sur la rive gauche du Tartarougal.

Un des travailleurs, dans l'eau jusqu'aux épaules, pousse un cri à l'aspect de hideux débris, affreusement mutilés.

– Ce n'est rien, imbécile, gronde le chef.

« Les caïmans ont mangé les autres cette nuit...

« Eh bien ! après ?

C'est juste. Les bûcherons sont en nombre et les sauriens effrayés n'oseront pas les attaquer.

Il est midi. Le soleil à pic darde sur les eaux chaudes comme celles d'un bain des rayons qui semblent du plomb fondu. Chacun est

positivement sur les dents. Diogo lui-même sent un impérieux besoin de repos.

Allons, une heure de sieste.

Et les coups de hache, et les grincements de scie cessant de troubler la solitude ; la crique, les rives vaseuses, le grand bois deviennent silencieux.

– Tiens ! qu’il y a-t-il donc là-bas ?

« On dirait des roulements de tonnerre...

« Mais non ! le ciel est pur.

Pendant quelques minutes, ce bruit lointain cesse d’être perceptible. Puis, il reprend bientôt, un peu plus fréquent, surtout plus distinct.

– Mille tonnerre ! s’écrie Diogo en pâissant, je ne me trompe pas, ce sont des coups de feu !

« On se bat au village.

« Et moi qui suis là, incapable de faire un mouvement, comme une bête prise au piège.

Il ne se trompait pas sur la provenance de ces coups sourds qui retentissent à intervalles inégaux et viennent se répercuter jusqu’à la

crique, mais il était loin de soupçonner la cause réelle de ce mystère et surtout d'en pressentir toute la gravité.

Revenons aux Robinsons de la Guyane et aux nègres Bonis arrivés du Maroni.

– Les trois chefs du petit corps expéditionnaire ont admirablement employé leur temps depuis qu'ils ont élu domicile au milieu des grands bois entourant le village.

Grâce à une surveillance incessante, à un service d'espionnage parfaitement organisé, grâce aussi à des reconnaissances de jour et de nuit, poussées avec autant d'audace que d'habileté, ils en sont arrivés à connaître admirablement la configuration de ce repaire de forbans, et les habitudes des gredins qui s'y retirent.

Ils savent où est la case assignée à madame Robin et à ses enfants, quel est le nombre des gardiens chargés d'en surveiller les approches, et sont en outre informés du mystérieux départ de

Diogo pour une direction inconnue.

Cette particularité comble d'aise Robin, son fils et Nicolas leur homme de confiance, bien qu'ils ignorent naturellement à quoi l'attribuer.

Diogo prend la direction de l'Ouest au lieu de se diriger au Sud, vers le Tartarougal. Pourquoi ?

Peu importe, d'ailleurs. L'essentiel est qu'il soit absent le surlendemain, car à midi précis la petite colonne doit attaquer le village et opérer à tout prix la délivrance de madame Robin.

Ce jour si impatiemment attendu arrive enfin. Éclairera-t-il une défaite ou une victoire ? Nul ne peut le prévoir, mais tous les soldats improvisés frémissent d'impatience et d'ardeur.

Ils se mettent en marche dès le lendemain matin, s'approchent du village, avec d'infinies précautions, se dissimulent habilement derrière les obstacles accumulés par la nature, prennent position et s'arrêtent, l'œil et l'oreille au guet, en attendant les derniers ordres.

Robin fractionne alors sa petite troupe en trois groupes de dix hommes, prend le commandement

de l'un d'eux, met le second aux ordres de son fils Henri, confie le troisième à la direction de Nicolas.

Ces deux derniers doivent assaillir le village par la droite et par la gauche, suivre la rue en courant, renverser tout ce qui leur fera obstacle, et arriver en même temps à la case des prisonniers.

Robin, pendant ce temps, ira directement sur la case qu'il emportera d'emblée, en profitant de la surprise causée aux gardiens par cette attaque aussi rapide qu'imprévue.

Selon toutes probabilités, il sera déjà dans la place au moment même où ses deux auxiliaires y arriveront à leur tour.

Il est midi moins deux minutes.

Les trente hommes, immobiles, l'arme au pied, n'attendent plus que le signal.

Le vieux colon qui les connaît tous, qui sait quelle confiance il peut avoir en eux, passe lentement devant leur ligne, s'arrête, les enveloppe pour ainsi dire d'un coup d'œil, et leur

dit de sa voix sonore, si chaude, si sympathique :

– Allez ! mes enfants et faites votre devoir.

On n’entend pas un cri, pas un mot, pas un souffle. Les deux chefs commandent :

– En avant !

Et les deux troupes s’élancent, par bonds rapides, silencieux comme ceux des fauves.

Elles disparaissent presque aussitôt derrière les champs de manioc, de canne et de maïs.

– À nous, mes amis ! reprend le vieillard.

Puis, avec l’agilité d’un jeune homme, il se précipite le premier, tenant son sabre de la main droite et son revolver de la gauche.

Ils marchent perpendiculairement à la rue, et arrivent à la ligne formée par les cases, mais celles-ci ne se touchent pas comme celles des villes. Elles sont entourées de jardinets, peu ou point clos et ombragées par des arbres fruitiers.

Ils aperçoivent la demeure des prisonniers, sa toiture en feuilles de bananiers, sa palissade formée de trous enfoncés en terre. Une véritable

forteresse.

Une quinzaine d'hommes, armés de fusils à piston, et en ce moment allongés sous les arbres, semblent exercer une surveillance active.

Nul n'est endormi. Ils savent que la consigne de Diogo est implacable.

À l'aspect de ce blanc de haute taille, qui bondit comme un tigre, à l'aspect de ces nègres armés jusqu'aux dents qui le suivent intrépidement, ils se lèvent tumultueusement, saisissent leurs fusils, et se préparent à une vigoureuse résistance, en dépit de la surprise bien naturelle résultant de cette attaque foudroyante.

Celui qui paraît le chef, pousse un cri retentissant, appelle aux armes, met en joue son fusil et ajuste aussitôt Robin.

Le coup part, mais le colon se jette rapidement de côté, évite la balle qui s'en va labourer profondément l'épaule d'un de ses hommes.

Le blessé jette un hurlement de rage et de douleur que couvre aussitôt une clameur terrible poussée par ses compagnons.

Mais Robin s'est élancé de nouveau.

– Jette ton fusil, dit-il au chef d'un ton qui n'admet pas de réplique.

L'autre saisit son arme par le canon, pour s'en faire une massue.

Prompt comme la pensée, le vieillard, avec une agilité qu'un homme de vingt-cinq ans eût enviée, se rue sur le bandit, le sabre levé. La lame s'abat sur son crâne avec un horrible bruit de couperet, et fend la tête jusqu'à la naissance du nez.

– Tu l'as voulu, misérable ! dit-il d'une voix stridente.

Les autres, un instant effrayées par cette terrible exécution, reprennent courage et mettent en joue les Bonis.

– Couchez-vous ! s'écrie Robin en se jetant à plat ventre.

Les coquins, en voyant cette manœuvre exécutée avec la précision de vieux soldats, sont de nouveau désorientés. Ne trouvant plus rien au bout de leurs fusils, n'apercevant plus qu'une

ligne noire sans hauteur, comme sans profondeur, ils hésitent, tâtonnent, cherchent le but avant de faire feu.

– En joue... feu ! crie de nouveau Robin.

Une salve de dix coups de fusils éclate soudain – le blessé n'est pas hors de combat – une grêle de projectiles s'abat sur les gardiens et comme chacun des Bonis a choisi son homme, une dizaine de ces derniers tombent pêle-mêle, les uns tués raide, les autres trop grièvement atteints pour continuer la lutte.

Les quatre ou cinq survivants, épouvantés à la vue de ce carnage, jettent leurs armes et s'enfuient en hurlant.

On entend en même temps quelques coups de feu qui retentissent à chaque extrémité du village. Robin distingue les détonations énormes des fusils des noirs qui ont le défaut de charger à pleines poignées de poudre, puis celles plus aiguës, plus vibrantes, des fusils à répétition.

– Allons, tout va bien ici, murmure-t-il en aparté.

« Pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur, là-bas.

Avisant alors la palissade qui se dresse à près de trois mètres, il ajoute :

– Il faudrait du canon, pour entamer une pareille muraille.

« Si l'on pouvait, de l'intérieur, nous ouvrir la porte !

Sans perdre un instant, il appelle un de ses hommes, un des plus vigoureux, comme aussi un des plus grands.

– Adosse-toi au mur et tiens bon, dit-il.

– Oui, mouché, répond le Boni.

Puis, il grimpe lestement sur ses épaules, saisit l'extrémité supérieure d'un madrier, s'élève à la force des poignets, se hisse et demeure arc-bouté sous les coudes.

– Mary ! s'écrie-t-il d'une voix retentissante, Mary, êtes-vous là, mon enfant.

Un cri d'effroi, bientôt suivi d'une exclamation de bonheur, se fait entendre près de

là.

– Ah ! mon Dieu... Père !... c'est vous... Ah ! nous sommes sauvés.

– Ouvrez la porte, mon enfant... Vite... Le temps presse.

La jeune femme, interdite, suffoquée par l'émotion, va franchir l'enclos et s'élancer vers la case située à une extrémité.

Mais ses gardiennes, les deux négresses, bienveillantes jusqu'alors, ou tout au moins indifférentes, deviennent furieuses en voyant que la captive est près de s'échapper.

Semblables à deux harpies, elles se jettent sur l'infortunée, la saisissent par les bras, et de leurs ongles crochus de sorcières cherchent à lui lacérer le visage.

Robin n'a pas le temps de se hisser entièrement pour éviter à la pauvre femme ce contact répugnant, ces odieuses violentes.

Son petit-fils Henri est accouru à sa voix.

Le vieillard l'aperçoit, tire son revolver, le jette sur le sable et lui dit :

– Henri, défends ta mère.

L'enfant saisit l'arme en poussant une clameur de jeune fauve, bondit vers sa mère qui se débat désespérément, arme le revolver, le braque entre les deux yeux d'une des mégères, et s'écrie avec un accent indicible d'orgueil et de colère :

– Va-t-en, négresse !

« Si tu touches à ma mère, je te tue !

Les deux misérables, épouvantées, se retirent en grognant, pendant que la jeune mère implore son fils de la voix et du geste.

– Henri !... mon cher petit, elles ont été bonnes pour nous.

« Ne verse pas le sang, mon enfant.

Robin a pu franchir la palissade, en s'accrochant par les mains et en se laissant pendre de l'autre côté. Il accourt, et sa vue est saluée par les cris joyeux des enfants qui se pressent autour de lui.

– Grand-père !... c'est grand-père ?

« Et papa, où est papa ?

– Charles, où est Charles ? demande anxieusement la jeune mère.

– Bientôt vous le verrez, mes enfants, répond le vieillard en les étreignant rapidement.

« Et vous, Mary, courage ! Vous allez être libre.

À ce moment, les détonations redoublent de fréquence, les cris d'intensité. Les gens du village semblent se défendre avec énergie.

– La porte ! s'écrie Robin, il faut ouvrir la porte.

Et le vieillard, toujours aussi vigoureux, toujours aussi alerte qu'aux jours lointains de sa jeunesse, se précipite vers un lourd panneau assujéti avec une barre de bois, arrache cette barre, ouvre le battant et appelle ses hommes d'une voix retentissante.

– Par ici, mes amis ! Par ici.

Il est temps, car près de deux cents hommes, la plupart armés de fusils, serrent de près les deux troupes commandées par Henri et Nicolas.

Les Bonis, disposés en tirailleurs, battent en

retraite en bon ordre, ripostent au feu des bandits qui font un tapage d'enfer et produisent beaucoup plus de bruit que de mal, fort heureusement.

Plusieurs Bonis ont été blessés, mais pourtant nul ne manque à l'appel au moment où ils pénètrent dans la forteresse qui va les abriter.

C'est alors que les trois chefs s'applaudissent d'avoir discipliné avec autant de soin chacun des hommes de leur petit corps d'armée. Nul doute qu'ils eussent été exterminés si on les eût laissés combattre comme ils en ont l'habitude, en suivant leur inspiration et en s'éparpillant de tous côtés.

– Henri ! mon frère... Nicolas, mon brave ami, s'écrie la jeune femme. Ah !... je n'espérais plus vous voir.

« Mais Charles n'est donc pas avec vous ?

– Non, petite sœur, Charles n'est pas là, répond Henri.

« Il est occupé à une négociation toute pacifique, mais non sans importance. « Rassurez-vous sur son compte ; il ne court aucun péril, et vous serez réunis d'ici peu.

« Tiens ! Qu'est-ce que cela signifie ?

« Quelle est cette fumée ?... cette odeur de roussi ?

« Entendez-vous ces pétilllements.

– Mais... le feu est au village.

– Qui diable a pu incendier les cases ?

« Personne parmi nous, n'est-ce pas, mes amis.

– Personne.

– Ma foi, tant pis ! cela fera peut-être une diversion :

« Car, n'est-ce pas, père, il me semble que d'assiégeants nous devenons assiégés ?

– C'est vrai, mon cher enfant. Heureusement que nous sommes fort à l'aise pour résister dans l'intérieur de ce bastion.

« Reposez-vous un moment. Je vais faire le tour de l'enceinte pour m'assurer de son état, en attendant le moment de tenter une sortie.

Mais le vieillard s'est à peine éloigné de vingt pas, qu'un coup de feu, puis un second,

heureusement mal dirigés, – les nègres sont de piètres tireurs – éclatent par dessus la palissade.

Henri voit les petits nuages blancs, devine plutôt qu'il n'aperçoit la tête des assaillants, porte avec le plus beau sang-froid sa carabine à l'épaule, et riposte coup pour coup.

– Deux de moins, dit-il froidement,

« Ah ! pardieu, mes gaillards, si vous avez envie de vous faire écheniller ainsi en détail, vous n'avez qu'à passer à la distribution.

Mais cette riposte sanglante, loin d'intimider les assaillants semble plutôt les animer. Leurs sauvages clameurs redoublent d'intensité. Ils s'appellent, s'encouragent, organisent l'attaque, se réunissent et se préparent à enlever de force le retranchement.

Robin, peu inquiet, en somme, sur les suites de cette tentative, fait retirer dans la maison la jeune femme et les enfants, dispose les combattants aux alentours, leur enjoint de se dissimuler derrière les arbres, et défend absolument de faire feu.

On entend à ce moment des coups sourds qui

heurtent violemment la muraille de bois. Les assaillants attaquent vigoureusement la palissade.

Bientôt une large brèche est pratiquée.

Quelques faces noires, grimaçantes, s'y montrent en hésitant.

Encouragés par le silence de mort qui plane sur l'habitation, croyant leurs ennemis effrayés à la vue de leur nombre, ils prennent enfin leur parti et se ruent en vociférant dans l'intérieur de l'enceinte.

Une centaine, pour le moins, l'envahissent en un clin d'œil.

– Feu !... à volonté, commande le vieux colon d'une voix éclatante.

Trente coups de feu retentissent en même temps avec un ensemble prodigieux, puis une série de détonations irrégulières, serrées, implacables, emplissent pendant une minute le champ clos de bruit et de fumée.

La troupe hurlante, décimée, broyée par cet ouragan de projectiles, s'arrête épouvantée. Les morts et les blessés s'abattent et forment un

monceau qui obstrue la brèche, et les terribles carabines à répétition, tirant sans relâche, anéantissent presque en un moment ce groupe composé des plus intrépides.

Les autres, ignorant les fatales propriétés de ces redoutables engins de mort, reculent pleins d'effroi, ne comprenant pas comment ces trente nègres peuvent accomplir pendant ce temps la funèbre besogne de trois cents combattants.

Mais un incident mystérieux vient aussitôt changer cette frayeur en une panique indescriptible.

Pendant que les Bonis, occupés à remplir de cartouches le magasin de leurs carabines brûlantes, cessent de faire pleuvoir cette pluie de balles, on entend, dans le lointain, une série de détonations sourdes qui dominant les grondements de l'incendie.

Ils croient, non sans raison peut-être, à l'approche d'une nouvelle troupe, jettent leurs armes, s'enfuient en proie à une folle épouvante, et disparaissent à travers les champs ou les bois.

Les Robinsons, surpris eux-mêmes, bien plus qu'alarmés, ne sont pas éloignés de donner le même motif à cette singulière diversion, quoique leur oreille exercée distingue de sensibles différences entre ces bruits mystérieux et ceux qui sont produits par les armes à feu.

Robin ordonne, sans plus tarder, d'évacuer la case, fait former ses hommes en groupe compact, place au milieu, la jeune femme, ses enfants avec les blessés, et commande la retraite.

Le village est désert. Les cases, construites en matériaux éminemment inflammables, achèvent de se consumer.

Tout danger paraît éloigné. L'œuvre de délivrance est accomplie. Cependant, les détonations continuent, toujours irrégulières, plus ou moins violentes, et venant du même point.

Pour éviter la chute des débris incandescents, les Bonis obliquent vers le Sud en traversant les terres cultivées, sans rencontrer même un faux semblant de résistance.

– Qui diable peut bien s'amuser ainsi à tirer de

la poudre aux moineaux ? demande Henri de plus en plus intrigué.

Puis, un violent éclat de rire lui échappe soudain, après avoir franchi un champ de maïs dont les hautes tiges obstruaient l'horizon de tous côtés.

À moins de cinquante mètres, et tout près de la dernière case du village, se trouve un petit bois de calebassiers. Les flammèches ont incendié les hautes herbes sèches entourant le pied de chaque arbre. Les calebassiers ont bientôt pris feu à leur tour, et les fruits, de grosses courges du volume d'un melon, brusquement surchauffés, éclatent un à un, comme des bouillottes pleines de vapeur d'eau, avec un fracas assourdissant.

– Salut et merci à nos auxiliaires inconscients, s'écrie le jeune homme en voyant voler en éclats quelques calebasses tombées sur un lit de braises fumantes.

« Ce feu de file, aussi bruyant qu'inoffensif, nous a été rudement utile, n'est-ce pas ?

– Dis donc, Henri, interrompt en riant à son

tour Nicolas, sais-tu quel souvenir évoque en moi cette fusillade ?

– Ma foi non, mon cher Nicolas.

– Tu ne te rappelles pas, certain soir, là-bas, à Paris, rue Saint-Jacques, au temps de nos misères, ces marrons que j’avais apportés à la maison, et que tu mis naïvement dans les cendres sans avoir la précaution de fendre les écorces.

– Tu as pardieu raison ! Quelle pétarade, dans notre pauvre logis.

– Eh bien ! c’est aujourd’hui la même chose, avec cette différence que les marrons sont des calebasses grosses comme des obus de marine.

On arrivait à ce moment près de la crique où se trouvent les embarcations du village.

En prévision d’un succès sur lequel il comptait absolument, Robin avait pensé à les utiliser pour descendre jusqu’à l’Araguary. Il avait fait cacher dans les hautes herbes un assortiment de pagayes pour remplacer celles que les propriétaires des embarcations ne manquent pas d’emporter en arrivant à terre.

Les soldats, redevenus aussitôt bateliers, prennent place sur trois d'entre elles, les plus grandes et les plus solides, après avoir préparé leurs armes, afin de pouvoir répondre aux éventualités d'une surprise.

Puis, la flottille appareille doucement, sans bruit, et descend vers le Sud, afin de rejoindre au plus vite la fazenda de l'Apurema où ils s'attendent à retrouver Charles avec les trois artistes qu'ils croient évadés depuis longtemps, puisqu'ils n'ont pas donné signe de vie lors de l'attaque du village.

XVI

Ce que Monsieur Louche appelle faire son devoir. – PlatITUDE de gredins. – Véritables motifs de cet excès de zèle. – Fatale rencontre. – Conséquences de l'arrivée au village de Charles et de sa petite troupe. – Quinze contre deux cents. – Vaincus. – Herr Gott sacrament !.. – Deux frères. – Où donc est Marquis ? – Disparu. – Vingt-quatre heures après. – Navigation sur un tronc d'arbre. – Odyssée d'un voyageur nocturne. – Sur le lac. – Seul à l'assaut d'un navire. – Dans le carré. – L'évasion. – Dénouement ménagé par Marquis. – Explosion du Simon-Bolivar.

Il serait impossible de décrire l'épouvantable accès de fureur qui saisit Diogo, quand, après avoir triomphé des obstacles encombrant la rivière, il se trouva le lendemain devant les débris

calcinés du village.

Eh ! quoi, tant d'efforts, tant d'intrigues, tant de crimes allaient-ils être inutiles ?

Serait-il forcé de renoncer à un rêve depuis si longtemps caressé, et de courber la tête en présence d'un désastre jusqu'alors sans précédent ?

L'importance de la catastrophe lui étant apparue soudain dans toute son étendue, sa rage impuissante ne lui empêchait pas, en effet, d'en envisager toutes les conséquences.

Plus de doute, les prisonniers avaient été délivrés la veille, le village anéanti pendant la lutte, et les habitants massacrés ou dispersés. Que lui importait, dès lors, de posséder, avec un navire, une somme qui eût comblé ses désirs les plus ambitieux, s'il demeurerait presque seul, isolé, sans appui, n'ayant plus sous ses ordres qu'une poignée d'hommes, seuls survivants, en apparence, de ceux dans lesquels il aimait à voir le noyau de sa république future.

Contre ses habitudes, il ne se répandait pas en

invectives grossières et ne pensait pas à incriminer les habitants du mucambo, car de nombreux cadavres épars çà et là, attestaient l'acharnement de la lutte.

Pour la première fois peut-être, un vague sentiment de compassion traversa son âme, et il ne put s'empêcher de rendre justice à ces obscurs, mais dévoués champions d'une mauvaise cause.

Mais aussi, sa rage contre les agresseurs s'en accrut d'autant, et l'idée d'effroyables représailles se présenta soudain à son esprit.

Il était là, plongé dans une sorte d'affaissement stupide, cherchant à qui demander des détails, effrayé de ne voir personne, autre que ses compagnons immobiles, muets, effarés, quand la vue d'un petit groupe le fait tressaillir.

Trois hommes émergent d'un champ de maïs et s'avancent lentement avec une attitude de chiens battus qui eût été d'un comique irrésistible, dans toute autre circonstance.

Il reconnaît les trois forçats, pâles, exténués, la barbe et les sourcils grillés, les vêtements en

lambeaux.

– Comment, c’est vous, dit-il au comble de l’étonnement.

« Que diable faites-vous ici ?

– Nous-mêmes, patron, répond en reprenant un peu d’aplomb Monsieur Louche.

« Ce que nous faisons ?... Nous venons nous mettre à vos ordres.

– Vous n’avez même pas songé à vous enfuir... à reprendre votre liberté !..

– Pas si bêtes !

« Nous avons fait notre devoir, patron, foi d’hommes ! continue le vieux drôle avec une impudence croissante.

« On s’est bûché crânement pour vous, et, ma foi, comme on n’a rien à se reprocher...

– Au contraire, interrompit le Rouge.

– ... On s’est dit : le patron, qui nous regardait autrefois en chien de faïence, verra que nous ne sommes pas de si mauvais diables que ça, surtout quand il saura qu’on a pris son parti, comme s’il

nous avait donné du sucre depuis que l'on est ici.

– Vous avez fait cela pour moi ? dit-il avec un reste de défiance.

– La preuve, c'est que nous sommes ici, quand il nous était si facile de jouer de la Fille de l'Air, en compagnie des particuliers qui ont si rudement étrillé hier vos pauvres négros.

– Les colons du Maroni, n'est-ce pas... les parents de celui de l'Araguary.

– Ça pourrait bien se faire tout de même.

« Il y avait un vieux tout blanc, qui cognait comme un sourd, et un autre jeunet, le portrait craché du marchand de caoutchouc, un vrai sauvage, fort comme un maïpouri, qui en démolissait, oui !...

« Et avec ça une trentaine de moricauds, sans vous offenser, qui se démenaient comme des démons et « fusillardaient »... fallait voir !

– Comment trente hommes seulement... trente hommes contre cinq cents !

– Pardon, excuse, tout un chacun n'était pas là.
« Mettons deux cents.

– Soit !

– Mais aussi, les négros du vieux tout blanc vous avaient des fusils qui tiraient tout le temps, comme s'ils avaient été à plus de trente coups, de vraies pompes à balles, quoi !

« Les mêmes que ceux de la marine.

« Allez donc vous frotter à des escopettes comme ça, avec vos vieux rogatons de fusils à piston !

– Enfin, comment êtes-vous seuls ?... Ils n'ont pourtant pas tout tué !

– Mais non... Quand les vôtres ont vu qu'il n'y avait pas plan de résister, que la bourgeoisie et les gosses étaient libres, que le village flambait comme un feu de paille, ils se sont « tirés » dans les bois.

– Que ne viennent-ils près de moi ?

– Dame ! patron, faut vous dire qu'ils ne sont pas des plus rassurés, et qu'ils craignent d'être mal reçus.

« C'est que vous passez pour avoir comme ça un petit caractère un peu... vif, et on se

demande...

– Quoi ?

– Si, après des coups de fusils, il n’y aura pas des coups de trique.

– De sorte que vous êtes envoyés tous trois pour tâter le terrain, et vous assurer de mes dispositions.

– Les vôtres, voyant que nous avons fait cause commune avec eux, ont pensé qu’il fallait, en effet, vous détacher un quelqu’un ayant le grelot assez bien pendu pour vous filer la chose en douceur.

– C’est-à-dire que, voyant ces colons de malheur avoir le dessus, vous avez craint, si vous étiez empoignés par eux, de vous voir accrochés à un arbre, ou simplement réintégrés à Cayenne, en souvenir des tours pendables que vous avez joués à celui de l’Aragouary, n’est-ce pas ?

« De là votre beau zèle pour ma cause.

– Qué que ça vous fait, patron, qu’on ait pris votre parti par intérêt plutôt que par amitié.

« Voyez-vous, l’intérêt, y a que ça pour vous

attacher des hommes.

– C’est juste, et je ne vous oublierai pas.

« Va donc me chercher les autres, et dis leur qu’ils se rassurent.

« Loin de les malmener, je veux plutôt les remercier.

– À la bonne heure ! Voilà qui est parler.

« Eh ! Rougeot... Eh ! le Borgne... houst, les amis, au trot.

Une demi-heure s’est à peine écoulée, qu’une troupe considérable et bruyante, composée d’hommes, de femmes, d’enfants, apparaît conduite par les forçats.

Tel est l’effroi inspiré par le terrible chef, que les malheureux osent à peine avancer, en dépit des affirmations de Monsieur Louche, qui épuise les quelques mots de patois portugais attrapés à la diable depuis son arrivée au village.

D’un seul regard, Diogo apprécie en bloc leur nombre, et reconnaît que si les carabines à répétition ont causé des ravages notables dans son personnel, les survivants sont en quantité

largement suffisante pour faire encore bonne figure.

Le désastre est moins complet qu'il ne le craignait tout d'abord.

En dépit du dommage très considérable causé à sa colonie, il se console aussitôt, en constatant que cette première bataille lui permet de compter sur ceux qui lui restent.

Au lieu de s'enfuir lâchement au premier coup de feu, ils ont bravement résisté, sans craindre la mort.

C'est bien.

Avec une émotion communicative, il les remercie en termes chaleureux, et provoque bientôt un enthousiasme indescriptible.

Puis, il ajoute en terminant :

– On a brûlé vos cases... soyez tranquilles !

« Vous aurez bientôt un nouveau village plus beau, plus commode, et surtout mieux défendu que l'ancien.

« Je vous conduirai à une des grandes îles du

Lago-Novo, et, là, vous reconstruirez des maisons dont nul ne pourra approcher.

« Nous serons les rois de ce lac, grand comme une mer !

« La récolte n'a pas été saccagée, heureusement. Vous allez rester ici le temps de la recueillir, puis nous partirons sans plus tarder.

« Je vous fournirai des armes pareilles à celles de nos ennemis.

« J'ai un navire comme ceux des blancs J

« Il renferme des carabines, de la poudre !...

« Eh ! sacré mille tonnerres !... qu'est-ce que c'est que ça ?

« Aux armes ! mes enfants ! aux armes !

En même temps, les deux artistes, Fritz et Raymond, auxquels nul ne semble faire attention, et qui demeurent confondus au milieu de la foule des nègres ébahis, culbutent leurs voisins, leur arrachent chacun un sabre avec un fusil, et se ruent en avant, en criant :

– À nous !... Marquis, à nous !...

Une petite troupe d'Indiens, conduits par trois Européens, vient d'apparaître inopinément, et les deux captifs ont reconnu leur amis Marquis, avec Charles Robin et Winckelmann dont l'enduit de suc de genipa a encore résisté en partie à des lavages réitérés.

Deux mots suffisent pour expliquer cette arrivée aussi soudaine, hélas ! qu'intempestive.

Charles Robin ne voyant pas arriver Diogo sous le carbet du Tartarougal, ne sachant que penser de cette absence inexplicable, eu égard à l'avidité du noir, comprenant qu'il se passait au village un fait exceptionnellement grave, résolut, à tout hasard, de s'y rendre sans plus tarder.

De deux choses l'une : ou le coup de main tenté par son père avait réussi, et alors il ne courait aucun risque, ses ennemis devant être en pleine déroute, ou bien cette tentative avait échoué. Dans ce dernier cas, l'appoint de sa petite troupe, sa brusque arrivée sur le théâtre de la lutte, pouvait peut-être en modifier l'issue. Si, enfin, tout était irrémédiablement perdu, il lui restait la triste consolation de périr en vengeance

les infortunées victimes du bandit.

Il fit toute la diligence possible, et arriva malheureusement en vue des ruines du village, à l'instant précis où Diogo venait de rallier les débris de son clan.

Le désarroi des nègres, l'aspect des débris calcinés, l'absence de son père et de ses fidèles auxiliaires, tout lui démontre que l'attaque a réussi.

Il n'a pas même le temps de faire partager sa joie à ses amis, en présence de l'accès de fureur que les habitants du mucambo manifestent à sa vue.

Il est trop tard déjà pour battre en retraite. Il faut cependant passer quand même, sous peine d'atroces représailles ; car on se trouve en présence d'un ennemi implacable, dont la férocité habituelle est encore excitée par un revers jusqu'alors sans précédent.

Du reste il ignorait que Fritz et Raymond fussent encore aux mains de Diogo après la victoire des Bonis, et ce seul motif, s'il l'eût

connu auparavant, eût été plus que suffisant à le faire accourir pour essayer de les sauver à tout prix.

Il n'a que le temps de faire apprêter les armes à ses compagnons et à disposer ceux-ci en demi-cercle, de façon à les empêcher d'être tournés, que déjà la meute hurlante se précipitait sur eux avec furie.

Les hommes de Diogo, excités par la présence de leur chef, voulant faire payer leur défaite à ces ennemis de la dernière heure, se jettent sur eux avec une rage aveugle qui leur fait méconnaître le danger et mépriser la mort.

Une première décharge brise tout d'abord leur élan, mais les Indiens, peu habitués au maniement des armes à répétition et ne possédant pas la discipline des Bonis, se mettent à tirer presque sans viser avec une précipitation nerveuse, déplorable, surtout en un pareil moment.

Bientôt leurs fusils brûlants sont vides, et le temps matériel manque pour les recharger.

Ils ont fait, il est vrai, de nombreuses victimes, mais les décharges des noirs ont aussi douloureusement éclairci leurs rangs.

Quatre Indiens sont morts. L'Alsacien, blessé d'une balle à l'épaule gauche, en est réduit à manœuvrer de la main droite son fusil comme une massue. Raymond a reçu un morceau de fonte dans la cuisse et il peut à peine se tenir debout.

Seuls, parmi les blancs, Charles, Fritz et Marquis sont encore sans blessures.

– Qu'on les prenne vivants ! s'écrie Diogo d'une voix éclatante qui domine les fracas de la lutte.

« Vous entendez : vivants ! ou je fends la tête au premier qui les tue !

« Quant aux Indiens, massacrez-les !

Lui-même, payant bravement de sa personne, s'élançait, entouré d'une trentaine d'hommes, précédant de quelques pas le gros de sa troupe.

Les malheureux Européens ont bientôt affaire individuellement à cinq ou six nègres, les plus

robustes et les plus braves, qui se jettent sur eux avec l'aveugle impétuosité de la brute.

En vain ils frappent à coups de crosse avec une force décuplée par le désespoir et la fureur, en vain leurs sabres piquent et taillent en pleine chair noire. Ceux qui tombent sont remplacés par d'autres plus enragés encore. Bientôt ils sont saisis par les bras, les jambes, la tête et incapables de remuer. Ils secouent une dernière fois la grappe humaine qui s'accroche à eux, et tombent à demi étouffés, pantelants, désarmés.

Fritz, en s'abattant sur le sol, pousse un juron carabiné.

– Herr Gott sacrament !...

Winckelmann se relève à demi, et s'écrie :

– Tu es donc Allemand, toi ?

– Comme les Polonais sont Russes.

« Je suis Alsacien !

Le regard de Winckelmann se porte sur cette figure rosée, sur ces cheveux blonds, tranchant si étrangement au milieu des membres et des torsos d'ébène, et dit d'une voix déchirante :

– Ah ! mon Dieu !... Fritz !... mon frère.

L'autre pousse un rugissement et bégaié à son tour :

– Mon frère !... mon cher et malheureux frère !

Mais un bâillon solide s'applique sur sa bouche, mais des liens entravent ses membres. Il demeure sans mouvement râlant, congestionné, les yeux pleins de grosses larmes.

Diogo a entendu ces quelques mots, et un rire cruel crispe sa face de démon.

– Tiens !... Tiens !... dit-il en éclatant de rire, une reconnaissance !

« Deux frères !... comme c'est touchant !

« Nous allons bien nous amuser.

Charles, Raymond et Winckelmann, bâillonnés et ligotés aussi, sont également incapables de se remuer.

Mais Marquis !... où est donc Marquis ?

Ma foi, l'enragé a bien su mettre à profit cet incident qui a pendant un instant détourné l'attention du chef et de ses hommes.

Avec sa prodigieuse adresse de clown et son incomparable vigueur de gymnaste, il a jeté sur le dos, d'une paire de croc-en-jambe, les deux nègres qui lui tenaient les bras. Puis, foudroyant de deux coups de poings au creux de l'estomac ceux qui se cramponnaient à ses épaules, il se trouve dégagé.

Un cinquième se trouve devant lui, et roule abattu d'un coup de tête en pleine poitrine.

Voyant un jour à travers les torsos noirs, il s'y rue avec une impétuosité de fauve, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, attrape à la course un coup de sabre qui lui balafre la hanche, et n'en court que de plus belle.

Il détale comme un cerf et disparaît en moins d'une demi-minute.

Cette audacieuse évasion a été à ce point instantanée, telle est l'inconcevable célérité de la course du fugitif, que nul n'a même pensé à le poursuivre.

– Bah ! laissez-le, s'écrie Diogo il ne peut aller bien loin.

« Et, d'ailleurs, nous avons là de quoi nous dédommager.

« Ceux-là paieront pour tous.

« Ah ! sangdieu ! je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi de se trouver dans leur peau.

Vingt-quatre heures se sont écoulées après cette scène lugubre. La nuit est venue. Les ruines du village sont désertes ; on aperçoit, dans le lointain, quelques brasiers piquant de lueurs rougeâtres les ténèbres qui s'épaississent de plus en plus. Les noirs campent au milieu de leurs champs, à la belle étoile, avant de construire, à la hâte, quelques cases de branchages où ils s'abriteront pendant la récolte.

Un homme, s'appuyant péniblement sur un long bâton, sort d'un champ de manioc et s'avance prudemment, de façon à éviter les foyers dont la flamme pourrait révéler sa présence.

Il traverse l'ancien emplacement occupé par les maisons incendiées, non sans faire craquer

sous ses pieds quelques morceaux de charbon. Après s'être orienté en consultant la position des étoiles, il oblique vers le Nord, et arrive, après un quart d'heure de marche, au bord d'un ruisseau large d'environ dix mètres.

Il reconnaît le dégrad où se trouvent habituellement les pirogues, et ne peut retenir une sourde exclamation de désappointement, en s'apercevant qu'elles ont toutes disparu.

Il s'assied, prend sa tête entre ses mains, et demeure immobile, en proie à un morne désespoir, car de longs soupirs sortent de sa poitrine oppressée.

Tout à coup, un léger clapotement l'arrache à cette douloureuse contemplation. Une forme noire, longue, rigide, s'approche en dérivant, portée par les flots. Il talonne machinalement cet objet du bout de son bâton et reconnaît un gros tronc d'arbre.

Le madrier vient buter par une de ses extrémités le long du dégrad, entre les jambes de l'inconnu.

Celui-ci, obéissant à une soudaine inspiration, s'élance sur ce tronc qui s'enfonce légèrement, puis, il l'étreint entre ses jambes, et s'avance à peu près jusqu'au milieu, de façon à rétablir l'équilibre.

Malgré cette addition de poids, l'arbre continue à flotter et à suivre doucement l'impulsion du courant.

L'homme, satisfait de ce premier succès qui répond sans aucun doute à son désir, plonge son bâton dans l'eau, trouve le fond, s'arc-boute, opère une pression vigoureuse, et s'aperçoit avec joie qu'il augmente notablement, par cette manœuvre, la vitesse de l'esquif improvisé.

Peu à peu, il accélère ce mouvement, et arrive presque à égaler l'allure d'une pirogue. Cela ne lui suffit pas encore, car il précipite encore celle nage incommode, qui demande, pour être ainsi soutenue, une vigueur et une énergie extraordinaires.

Les heures s'écoulaient, et rien chez ce nocturne batelier ne semble indiquer la fatigue, sauf pourtant le bruit de sa respiration saccadés, qui

s'échappe avec effort de sa poitrine ruisselante de sueur.

Rien, d'autre part, ne paraît le distraire de cette rude occupation qui absorbe toutes ses facultés. À peine si de loin en loin il s'arrêta pour se coucher sur l'arbre qu'il chevauche, absorber une gorgée d'eau, et rafraîchir sa tête brûlante. Il semble que chaque minute dérobée à cette course furieuse lui produise comme un remords, car de minute en minute ses mouvements deviennent plus convulsifs, son impatience plus fébrile.

Six heures s'écoulent ainsi. Six mortelles heures, dans la morne solitude équatoriale, peuplée de bruits effrayants, où se confondent les hurlements des guaribes, les grondements des jaguars, les glapissements des caïmans, et le tonnerre des arbres qui s'écroulent.

Bientôt, l'igarapé s'élargit en estuaire. Le courant devient plus rapide, le tronc d'arbre oscille, tournoie, et dérive enfin au milieu d'une vaste étendue sur laquelle tremblotent à perte de vue les étoiles.

L'homme s'empresse d'aborder. Son bâton lui

devient inutile, car il est trop court pour atteindre le fond. Il se trouve au centre d'une véritable futaie de palétuviers. Trouver, en tâtonnant, une branche assez forte, la couper avec son sabre, la façonner grossièrement en palette est pour lui l'affaire d'un moment.

Il reprend place sur son arbre, et le dirige tant bien que mal vers une masse sombre qui émerge des eaux, comme un monstre marin endormi.

Il s'approche doucement, bien doucement, de façon à ne produire aucun clapotis, et reconnaît bientôt un navire ancré tout près du rivage.

Un long soupir dégonfle sa poitrine et ses mains crispées cessent pour un moment d'étreindre sa pagaye primitive..

L'arbre vient heurter la coque du navire, et l'aborde par l'avant. L'homme aperçoit, au ras des flots, une forme noire qui flotte sur les vagues courtes, et pousse un nouveau soupir, en touchant une pirogue amarrée à une des chaînes des ancres de l'avant.

Il abandonne son arbre, pénètre dans la

pirogue, et s'allonge pour prendre un instant de repos.

En haut, sur le pont du navire couvert de sa toiture de feuilles, des éclats de gaieté bruyante, des rires fous, des hoquets d'ivrognes, des chants idiots, des ronflements de tambour se font entendre et produisent la plus infernale cacophonie.

On s'amuse sur le *Simon-Bolivar*. Le tafia coule à pleins vases, pour étancher la soif dévorante produite par les piments et les salaisons. Du vitriol sur du feu. Un vrai régal de nègres.

Les survivants du drame qui a ensanglanté le village célèbrent à leur façon les funérailles de leurs compagnons, et procèdent par une orgie fantastique aux apprêts du supplice qui doit avoir lieu au lever du soleil.

Diogo, en bon prince, a ouvert toute grande la porte de la cambuse. Les provisions sont au pillage. On boit, on mange, on danse, on hurle... Que sera-ce demain !

Demain, Charles Robin, Winckelmann, Fritz, Raymond et l'Indien Tabira seront mis à mort avec des raffinements de férocité dont la perspective porte à son comble la fureur de ces réprouvés et cause à Diogo une de ces émotions seules susceptibles de faire battre son cœur. C'est à ce point que, rompant pour une fois avec ses habitudes de sobriété, il s'est mis au diapason des ivrognes, et joue crânement sa partie dans cette orgie fantastique.

Après s'être reposé environ un quart d'heure, l'inconnu, en homme qui sent le moment d'agir, vérifie l'amarre de la pirogue, saisit un câble de piassaba enroulé à l'arrière, le passe en sautoir, et empoigne délibérément la chaîne de l'ancre.

Il se hisse lentement, sans même paraître se douter que ses mains sont à moitié dépouillées de leur peau, atteint l'écubier, et reste un moment suspendu à la force des poignets.

Puis, avec une vigueur et une adresse incroyables, il imprime à son corps un balancement rapide, lâche de la main gauche

l'écubier, profite de son mouvement d'oscillation pour accrocher cette main au sabord le plus voisin, qui tranche en noir opaque sur la muraille du navire, abandonne l'écubier de la main droite après un superbe rétablissement, et pénètre délibérément par l'ouverture béante.

Sur le pont du navire, l'orgie se développe dans toute sa tumultueuse et répugnante plénitude. Mais l'intérieur est silencieux et morne comme un tombeau.

En homme auquel sont familières les dispositions du vapeur, le nocturne visiteur, sans perdre une minute, s'avance doucement vers le carré occupé naguère par les passagers.

Il arrive près du palier qui donne accès à ce fétide retiro, et distingue vaguement, à la lueur confuse d'un falot accroché dans le carré, la silhouette d'un homme debout, armé d'une pique.

– Que veux-tu ? toi, demande brusquement le factionnaire.

– Te remplacer... ordre du chef !

« Allons, va boire ; tu l'as bien gagné.

– Donne le mot d’ordre.

– C’est juste ! approche-toi que je te le dise à l’oreille.

L’autre s’approche vivement, en homme heureux d’être débarrassé d’une corvée ennuyeuse, et s’abat lourdement en poussant un râle étouffé.

– Voilà le mot d’ordre ! Dix doigts autour du gosier, un tour de vis, avec syncope à la clef.

Puis il pénètre dans le « salon ».

Cinq hommes, étroitement garrottés et respirant à peine, sont allongés sur le plancher.

– Diable ! J’arrive à temps, dit-il à voix basse.

Puis, il reprend en haussant légèrement le ton :

– Eh bien ! personne ne souffle mot !

« On ne reconnaît donc plus les amis.

La lueur du falot tombant alors en plein sur sa figure, une voix étouffée murmure avec un indicible accent de surprise et de joie :

– Marquis ! Vous ici, mon brave ami.

– Moi-même, pour vous servir, monsieur Charles.

« Eh !.. ça va comme vous voulez ?

– Marquis ! c'est Marquis, reprennent d'une voix non moins émue Raymond, Fritz et Winckelmann.

– Parbleu ! Marquis lui-même... pour vous servir.

« Et maintenant, silence. Travaillons.

Sans perdre une seconde, il s'empresse de trancher les liens qui immobilisent douloureusement les malheureux captifs, retourne au factionnaire, lui applique par précaution un bâillon sur la bouche, et ajoute :

– Vous n'êtes pas blessé, monsieur Charles ?

– Non, répond le jeune homme.

– Bon ; attachez-vous ce piassaba sous les aisselles, et passez par ce sabord.

« Je vais vous descendre... mettez-vous ensuite à la nage, allez détacher la pirogue qui se trouve amarrée à la chaîne de l'ancre, amenez-la sous le

sabord, et ne bougez pas.

– Compris ! fait brièvement le jeune homme en échangeant une rapide étreinte avec le brave artiste.

Puis, il se laisse glisser par le sabord, les jambes les premières, pendant que Marquis file doucement le câble.

Deux minutes s'écoulent, et un frôlement à peine perceptible apprend à l'intrépide sauveteur que l'embarcation est en place.

Pour éviter toute erreur, Charles donne une légère secousse au piassaba.

– À ton tour, mon gros, dit-il à Raymond qui souffre affreusement de sa blessure.

« Tonnerre ! Passeras-tu au moins par cette damnée lucarne ?

« S'il est permis de posséder un ventre pareil quand on se mêle de courir les aventures !

« Ouf ! ça y est, et pas sans peine.

« Pourvu que le câble ne casse pas ! Ce fut ensuite le tour de Winckelmann, puis celui de

Tabira.

– À toi, mon vieux Fritz.

– Et toi, comment feras-tu.

– Va toujours ! quand tu seras installé dans la pirogue, j’attacherai le piassaba au manche de cette pique appliquée en travers de l’ouverture du sabord.

« À propos, dis donc aux autres que je serai quelques minutes avant de les rejoindre.

« Je veux leur ménager une surprise, à eux et à ces personnages qui font si gentiment la fête.

– Pas d’imprudence, hein !

– A pas peur !

Quand Fritz eût à son tour disparu, Marquis amarra, comme il l’avait dit, son câble au milieu du manche de la pique, décrocha le falot, le recouvrit tout allumé de sa chemise et enfila l’escalier conduisant à la cale.

Là comme ailleurs, solitude complète.

– Voyons, dit-il en aparté, les barils doivent être là.

« Voilà mon affaire !

« Qu'est-ce que c'est que ça ?.. du tafia ! ces sauvages ont de quoi boire... si je leur en laisse le temps.

« Ah ! très bien.

Quatre tonnelets de la contenance d'environ soixante litres se trouvent à part, bien arrimés avec des câbles.

Marquis avise l'un d'eux, fait sauter avec son sabre la bonde, introduit deux doigts par l'ouverture, sent une matière grenue, pulvérulente, parfaitement sèche.

– De la poudre, dit-il, c'est bien ça.

Il retire alors du falot une bougie, que le capitaine Ambrosio, en homme ami du confort, préfère à tout autre mode d'éclairage, l'examine et ajoute :

– Il y en a bien pour une demi-heure.

Puis, avec une témérité inouïe, sans sourciller, sans même hésiter, il plante la bougie tout allumée dans la bonde, au beau milieu de la poudre.

Il s'éloigne sans hâte, en évitant de se heurter pendant sa retraite que l'obscurité va rendre plus difficile, et revient tout à coup.

Une demi-heure, c'est trop.

Et sans se presser, avec le même sang-froid, il enfonce de moitié la bougie dont la flamme émerge à peine.

– Cette fois, c'est fini de rire !... eh ! houp-là ! Marquis.

« Il faut prendre la poudre d'escampette, moins malsaine que celle-ci.

Deux minutes lui suffisent pour atteindre le carré, autant pour se hisser par le sabord et se laisser dégringoler dans la pirogue, où ses amis l'attendent en proie à une mortelle angoisse.

– Et maintenant, mes amis, aux pagayes !..

« Nage ferme ! il va faire chaud tout à l'heure.

– Que voulez-vous dire ? demande Charles.

– Eh ! mon cher monsieur, les distractions sont rares en ce pays.

– Vous trouvez ? Vous êtes difficile.

– Je retire le mot de distractions et je le remplace par celui de spectacles.

– Bon ! où voulez-vous en venir ?

– À ceci : que le drame est joué, que les acteurs vont bientôt rentrer dans la coulisse et que ça serait bien banal s'il n'y avait pas de dénouement.

– Mais le dénouement, le voici, et tout autre que nous ne le supposions, mon cher Marquis !

« Grâce à vous, à vous seul !

– Je ne veux pas vous contredire, mais ça manque de mise en scène. C'est pourquoi, en homme soucieux de mon art, j'ai pensé à une espèce d'apothéose... comme dans les féeries.

« Dites donc, monsieur Charles, à combien sommes-nous à peu près du navire ?

– Environ trois cents mètres.

– Bon ! nous sommes très bien pour voir la chose, sans être gênés par les trucs et sans risquer de recevoir quelques éclaboussures.

– Mais, l'apothéose ?

À ce moment, une énorme colonne de feu surgit dans les ténèbres, s'élance à pic et s'irradie en une gerbe d'un éclat aveuglant. Une épouvantable détonation disloque les couches d'air et se répercute avec un fracas assourdissant.

Les fugitifs, immobiles de stupeur, aperçoivent, comme en plein jour, la coque sombre du vapeur, d'où jaillit, comme d'un cratère, la poussée de flammes ; les mâts et les cordages dont les lignes grêles et déliées se détachant en noir sur cette incandescence, puis des débris informes, projetés de tous côtés.

Une commotion terrible se répercute jusqu'à la pirogue qui danse sur les lames, puis l'obscurité se fait soudain.

Dans la pirogue, stupeur et immobilité complètes.

Et d'ailleurs, le terrible metteur en scène, qui a machiné cet effroyable dénouement, ne pense pas plus à recueillir des bravos, que les spectateurs à lui en donner.

– C’est égal, dit-il d’une voix étouffée, si ces gens-là étaient d’abominables gredins, il faut convenir que la vie a parfois d’implacables exigences.

Troisième partie

La vallée des quinquinas

I

Le Brésil contemporain. – Sa prospérité. – Para et Manáos. – La vallée de l'Amazone et l'extinction du paupérisme européen. – Magnifique réseau de communications. – Le Rio-Branco. – Le Campo. – Difficultés d'un voyage au Rio-Branco. – Saisons opposées sur deux terres voisines. – Les parañas. – Solitude au milieu des îles formées par les parañas. – Civilisation et barbarie. – En batellao. – Opinion du senhor José sur les Indiens en général. – Deux déserteurs. – « Paâ, panno et paò », du pain, de la toile et du bâton. – Cruel châtiment. – Terreur causée par le seul nom des Canaémés. »

Parmi tous les États grands et petits composant la jeune Amérique du Sud, le plus vaste et le plus peuplé, le plus riche et le plus civilisé, le plus prospère, en un mot, est sans contredit le Brésil.

Mais, aussi, combien l'Isis américaine semble avoir pris à tâche d'épuiser tous ses trésors, en dotant cette terre privilégiée qui ne demande à ses élus qu'un peu d'efforts, une caresse plutôt qu'un travail, pour satisfaire aux besoins des plus nécessiteux et combler les désirs des plus insatiables !

Le Brésil, d'ailleurs, a su se montrer digne de cette munificence.

Pourvu d'un système hydrographique à peu près unique au monde, arrosé par des fleuves énormes qui se ramifient à l'infini, il a couvert ce réseau aquatique de bâtiments rapides, qui portent jusqu'aux extrémités de son immense territoire la vie intense des cités commerçantes du littoral.

Possédant un sol d'une opulence inouïe qui prodigue les végétaux les plus utiles, les minéraux les plus précieux, il a su l'exploiter avec zèle et intelligence, au point de faire prime sur les marchés du Vieux-Monde avec son café, son caoutchouc, son or, ses diamants.

Laissé pendant de longues années par le

Portugal dans un état navrant de stagnation intellectuelle, il a donné largement accès à toutes les innovations, à tous les progrès de la science contemporaine qui compte aujourd'hui, au Brésil, d'éminentes personnalités.

Bref, grâce aux efforts constants de cette race d'hommes actifs, sobres, énergiques, foncièrement travailleurs qui ont si bien mis en œuvre les dons de la nature, et fait valoir la fortune territoriale du pays, l'Empire brésilien, à peine âgé de soixante ans, a merveilleusement progressé sous l'intelligente et patriotique direction de son illustre souverain.

Sans entrer ici dans de longs développements concernant cette évolution d'une nation jeune, vaillante, dont l'intelligence et la force s'affirment de jour en jour, prenons un exemple. On admet volontiers que l'accroissement de la population des cités peut servir de critérium à leur prospérité. Citons une ville, la première venue : Para.

En 1865, Santa-Maria-de-Belem-do-Gram-Parâ, appelée plus simplement Para, comptait

environ 27 000 habitants.

En 1885, elle en possède 70 000, et son commerce extérieur, importations et exportations réunies, atteint 150 millions de francs.

On objectera peut-être la position exceptionnelle de Para, qui commande l'embouchure de l'Amazone et se trouve placé sur l'Océan, de façon à monopoliser le commerce de l'intérieur, comme celui de l'extérieur.

Soit. Mentionnons alors une autre ville, située, celle-là, à 1300 kilomètres de l'Atlantique : Manáos.

Il y a trente ans, Manáos, une humble cité perdue au confluent de l'Amazone et du Rio-Negro, n'avait guère lieu de s'enorgueillir de ses trois mille cinq cents habitants, libres ou esclaves.

Aujourd'hui, Manáos, chef-lieu de la province d'Amazonie, est une charmante ville de plus de quinze mille habitants, éclairée au gaz, possédant une école normale, plusieurs collèges, quinze écoles primaires, une bibliothèque, une banque,

un musée botanique, un hôpital, une caisse d'épargne, un théâtre, etc.

Certes, un pareil accroissement, bien que très remarquable, ne peut être comparé à celui de certaines villes nord-américaines qui grossissent outre mesure, comme des rivières en mal d'inondation. Ces fièvres suraiguës, ces émigrations furieuses sont choses inconnues au Brésil, dont la fortune suit une marche ascendante et sûre, sans avoir à redouter les catastrophes soudaines qui anéantissent trop souvent ces « cités éruptives » de l'Amérique du Nord,

Une seule chose paraît cependant manquer au Brésil : les chemins de fer. Mais à quoi bon ces voies si coûteuses comme installation, comme entretien et comme exploitation, puisqu'il possède les plus beaux fleuves du monde entier !... des chemins qui marchent à travers ses huit millions cinq cent mille kilomètres carrés ?

Aussi, l'organisation et l'amélioration des communications fluviales a-t-elle été, comme il est dit ci-dessous, la grande préoccupation du gouvernement. Il faut marcher vite et bien ; et la

fameuse devise « *Time is money* » n'est pas l'apanage exclusif des Yankees.

En conséquence, le réseau des fleuves brésiliens, notamment celui de l'Amazone et de ses principaux affluents, possède une organisation susceptible de satisfaire largement aux exigences toujours croissantes des hommes et des choses.

Restons dans cette colossale et opulente vallée de l'Amazone où, suivant l'énergique expression d'Agassiz « il pourrit annuellement assez de richesses pour éteindre le paupérisme européen ».

Parlons encore de Manáos et voyons, à titre d'exemple, comment la gracieuse capitale de cette jeune et magnifique province d'Amazonie est en rapports, malgré son éloignement, avec les centres civilisés.

Deux lignes de navigation la relie directement à l'Europe : l'une anglaise, la *Red-Cross-Line*, qui fait neuf voyages par an de Liverpool à Manáos, avec escales à Lisbonne, Para, Parintins et Icoaliâra ; l'autre française, la compagnie des *Chargeurs Réunis*, qui part du

Havre, avec correspondance de Hambourg et d'Anvers, avec escales à Lisbonne et à Para.

Manáos communique également avec l'Amérique du Nord, New-York étant le point terminus, par la *Booth Steamship Company limited*.

Enfin, l'énumération suivante montrera combien est intense la circulation rapide sur l'Amazone et ses affluents, semblables à un gigantesque système de veines et d'artères, au centre duquel palpite Manáos. Manáos d'où s'élançe et rayonne, comme d'un cœur, le grand mouvement circulaire amazonien.

Manáos est en rapports avec les États-Unis de Colombie par les paquebots de deux riches maisons de commerce, qui remontent périodiquement la rivière Içâ ou Putumayo.

Avec le Pérou, au moyen d'un service mensuel subventionné par l'État, avec Iquitos comme terminus, et escales à Cudajaz, Goary, Tellé, Fonte-Boa, Tonantins, San-Paulo, Tabatinga, Loreto et Urary. C'est la ligue dite du Solimoes.

Avec les différents ports brésiliens, notamment Rio-de-Janeiro et Para. Trois voyages mensuels.

Enfin, avec les ports de la province d'Amazonie, par cinq services fonctionnant régulièrement : de Manáos à Santo-Antonio dans le Rio-Madeira, voyage mensuel. De Manáos au lac Marary, dans le Rio-Junia ; voyage de deux en deux mois. De Manáos à Huytanahan, dans le Rio-Purus, voyage mensuel. De Manáos à l'Acre, affluent du Purus et au Javary, voyage de deux en deux mois.

Il est presque impossible, dans l'état actuel où se trouve la civilisation de ces provinces éloignées, et surtout en raison des besoins comme du nombre des habitants, de faire plus et mieux.

Cependant, un cours d'eau du bassin amazonien, et non des moins importants, semble avoir été, sinon complètement oublié, du moins singulièrement négligé, dans cette répartition des correspondances provinciales.

Ce tributaire indirect du fleuve géant, qui se perd dans le Rio-Negro, à trois cent vingt

kilomètres du confluent de ce dernier avec l'Amazone, est le Rio-Branco, la Rivière-Blanche.

Confinant par ses affluents au Venezuela, ainsi qu'aux trois Guyanes : anglaise, hollandaise et française, servant, d'ailleurs très platoniquement de limite occidentale au Territoire Contesté par la France et le Brésil, cette rivière, aux eaux blanchâtres, d'une nuance laiteuse, un peu verdâtre, ne mesure pas moins de huit cents kilomètres de sa source à son embouchure – environ la longueur de la Loire ou du Rhône – tout en restant accessible aux chaloupes à vapeur sur un parcours de cinq cents kilomètres.

Ce vaste cours d'eau, bien connu seulement depuis l'exploration de notre éminent compatriote, M. H. Coudreau, arrose, par sa partie supérieure, une énorme et splendide prairie, un *campo*, comme disent les Brésiliens, qui s'étend depuis le 2° de latitude Nord jusqu'au 5°, et depuis le 61° de longitude Ouest jusqu'au-delà du 64°.

Le campo du Rio-Branco nourrit

d'innombrables troupeaux qui seraient une précieuse ressource pour Manáos, si les communications étaient moins difficiles, moins longues, surtout. Mais le conseil provincial estime que le mouvement des transports n'est pas suffisant pour nécessiter l'installation d'un service spécial ; ce qui paraît vrai au premier abord. D'autre part, les intéressés prétendent, non sans apparence de raison, que la création d'un service permanent reliant Manáos à Boà-Vista, sur le Rio-Branco, aurait pour objet de donner à ce mouvement tout l'essor désirable.

Que faire dans de pareilles conjonctures ?

« Dans le doute, abstiens-toi », dit le proverbe. C'est ce qui arrive là-bas : on doute, et on s'abstient, pour le plus grand dommage de ceux que leurs intérêts conduisent au Rio-Branco.

En conséquence, le voyageur qui ne possède pas une chaloupe à vapeur, et c'est là le cas le plus fréquent, a seulement le choix entre les *montarias* et les *batellaos*. Nous avons décrit la montaria dans la première partie de cet ouvrage. Quant au batellao, employé spécialement au

transport du bétail, c'est un grand bateau plat pouvant charger de dix à trente bœufs et portant un équipage de huit à dix hommes, presque tous Indiens du haut Rio-Branco, avec un patron.

Un batellao ainsi chargé met, en été, jusqu'à vingt jours pour descendre le Rio-Branco, et seulement dix en hiver. La descente de la partie du Rio-Negro comprise entre l'embouchure du Rio-Branco et Manáos exige de cinq à six jours en toute saison.

Pour remonter, on compte quinze jours dans le Rio-Negro ; pour le Rio-Branco, quarante jours en été et soixante en hiver !

La montaria est infiniment plus rapide. Elle peut aller de la bouche du Rio-Branco à Boà-Vista en douze ou quinze jours. Une bonne chaloupe à vapeur monte en trois jours et descend en deux !

Ne pas oublier, à propos de ces modifications apportées par les saisons dans la durée des traversées, que l'itinéraire de Manáos aux campos du Rio-Branco étant coupé par l'Équateur, on a l'été au Rio-Branco quand on a

l'hiver au Rio-Negro, et réciproquement. Au Rio-Branco, l'été dure de septembre à mars, et au Rio-Negro de mars à septembre.

Ce voyage est donc très long, fort pénible, et généralement assez dangereux.

L'Amazone et ses affluents coulant sur un terrain plat, sans accidents, presque sans pente, sont bordés par des marais qui s'étendent, en hiver, à de très grandes distances, de façon que, souvent, le voyageur quitte le chenal sans même s'en douter. D'autre part, le Rio-Negro est le siège de *trovoados* (tempêtes) terribles qui jetteraient fatalement le batellao dans les *ingapos* (marais, terres noyées), où sa perte serait assurée.

Pour échapper à ce péril, les montarias et les batellaos naviguent seulement dans les *parañas*.

Les *parañas* sont des espèces de fausses rivières, des canaux naturels s'amorçant au cours d'eau principal, coulant parallèlement à lui, parfois au nombre de huit ou dix, communiquant entre eux, et découpant d'innombrables îles dans les terres environnantes. Parfois, ces *parañas* ne sont pas plus larges qu'un ruisseau ; parfois ils

sont vastes comme la Loire ou la Seine à l'embouchure. Ces cours d'eau supplémentaires présentent une topographie de labyrinthe, des perspectives bizarres, des échappées fantastiques animant la monotonie des forêts vierges toujours silencieuses.

On n'y rencontre personne : c'est le désert. Mais au moins la navigation y est calme et à l'abri des tempêtes. À peine si, de loin en loin, de dix en dix kilomètres, on devine un humble *sitio* (petite ferme avec habitation et dépendances) caché dans la forêt et dont la présence est révélée par la pirogue du maître, quelque malheureux pêcheur indien.

Encore, les Indiens *mansos* (civilisés, sédentaires) ont-ils presque tous abandonné la rive gauche du Rio-Negro, par terreur des Jauapirys et autres Indiens bravos.

C'est, en effet, dans les forêts de cette rive gauche qu'habitent, des portes de Manáos à la bouche du Rio-Branco, des Indiens féroces qui, depuis la fin du siècle dernier, sont la frayeur du bas Rio-Negro.

Les plus connus sont ceux des bords du Rio-Jauapiry, en face le village de Moura, situé sur la rive droite. Ils n'ont pas hésité à traverser la rivière et à attaquer plusieurs fois le village, ce qui leur attira de terribles représailles. Cet endroit est même encore si peu sûr aujourd'hui, qu'une chaloupe de guerre stationne en permanence à Moura, pour protéger les civilisés contre les brigands à peau rouge.

Du reste, ce n'est pas seulement aux environs que le voyageur est assujéti à des rencontres pour le moins désagréables, mais encore dans la banlieue même de Manáos, à quelques kilomètres de ce poste avancé de la civilisation, où se trouvent toutes les commodités, on pourrait dire tous les raffinements de la vie.

Une petite rivière qui débouche dans le Rio-Negro, à moins de vingt kilomètres en amont de Manáos, est presque aussi redoutée que le Jauapiry. On rencontre, paraît-il, au-dessus de la première caxoeira (chute) de ce rio, nommé le Taruman-Assû, des *mucambos* d'esclaves fugitifs et de soldats de Manáos, assassins déserteurs.

Ces mucambos sont très hostiles aux civilisés, qui ne s'y aventurent pas.

Enfin, au-dessus de ces refuges de gens hors la loi, le rio est, dit-on, bordé de petites savanes longues et étroites, habitées par une tribu nombreuse et féroce ; puis, plus haut, par les Assahys, de la famille indienne Krichana.

Et pourtant, en dépit de l'interminable lenteur du voyage, de l'infemale chaleur qui règne dans les parañas, des miasmes qui recèlent la fièvre, des milliers d'insectes piqueurs, fouisseurs, – la torture de tous les instants, – formant la « *praga* », la plaie, la bien nommée ; en dépit des Indiens plus ou moins féroces, il y a, chaque mois, des gens qui ne reculent pas devant le voyage de Manáos à Boa-Vista, et inversement.

Aussi, la présence d'un batellao pesamment chargé, monté par son équipage de bonshommes à l'épiderme fortement cuivré, n'a-t-elle rien d'absolument inusité, dans les eaux du Rio-Negro, par une chaude matinée de juillet 188..

Silencieux jusqu'à la taciturnité, les Indiens manœuvrent passivement la lourde embarcation où sont entassés les provisions et les objets manufacturés de toutes sortes, reçus en paiement d'un convoi de bœufs amenés à grande peine du campo.

Le patron, un robuste mulâtre, installé à la barre, dirige flegmatiquement le bateau indigène, tout en lançant, de temps en temps, des coups d'œil rapides, investigateurs, aux gens de l'équipage, impassibles comme des statues de cuivre rouge.

Le courant est tout à coup devenu très fort. Le batellao qui, depuis Manáos, a remonté le paraña d'Anavillana, parallèle à la rive gauche du Rio-Negro, vient de quitter les eaux tranquilles comme celles d'un étang, et les flots du rio, gonflé par les pluies, commencent à ralentir considérablement sa marche.

Malgré son flegme, plus apparent peut-être que réel, le patron fronce le sourcil et manifeste une vague inquiétude.

Puis, voyant que les rames sont impuissantes à

vaincre le courant, il accoste la rive, pique avec un croc une grosse racine, s'arc-boute vigoureusement, et arrête l'embarcation.

– Qu'y a-t-il encore ? senhor José, demande en portugais une voix sonore et bien timbrée qui sort de dessous la toiture en feuillages, formant comme un dais à l'arrière du batellao.

– Nous n'avançons plus, senhor, répond le patron, et bientôt nous allons reculer.

« Ces drôles ont les bras plus mous que des chiffons...

« Vous les traitez trop bien, et vous n'en ferez rien en les gavant ainsi avec profusion.

« Café le matin, thé le soir, bonne farinha et carna secca pendant le jour, cachaça à volonté... Diable ! savez-vous qu'ils ont intérêt à faire durer le voyage le plus longtemps possible...

– Vous croyez ?

– Parbleu !

« Décidément, senhor, il faut un exemple.

– Vous avez pleins pouvoirs, senhor José,

faites comme vous l'entendrez.

« Ces hommes sont à vos ordres... c'est vous qui êtes le patron. Je vous ai délégué mes pouvoirs tant que nous serons en rivière... nous sommes présentement de simples passagers.

– À la bonne heure ! répond joyeusement le mulâtre.

« Voilà qui est parlé ; vous allez voir si je sais donner un peu de nerf à ces faillis paresseux.

À ces mots, un jeune homme de vingt-huit à trente ans sort de dessous la toiture, et s'avance sur l'espace découvert où se tient le senhor José. Puis il ajoute, en interpellant d'autres personnages allongés dans des hamacs suspendus côte à côte :

– Eh !... Marquis ! Eh !... Winckelmann, n'êtes-vous pas curieux de savoir comment le senhor José, notre capitaine, va s'y prendre pour accélérer la marche du batellao ?

– Ma foi, non ! monsieur Charles, répond une voix somnolente.

« Il fait chaud comme dans un four, mais les

bestioles qui, depuis notre départ de Manáos, s'acharnent après ma peau, font relâche, je vais profiter de ce répit pour faire un bon somme.

– Et vous, Marquis ?

Un ronflement sonore est la seule réponse que le jeune homme peut tirer de l'autre dormeur.

Le mulâtre se met à rire, puis pousse un coup de sifflet strident quand son accès d'hilarité est passé.

Les rameurs débordent aussitôt leurs avirons, puis l'un d'eux passe autour de la racine un câble en piassaba qui immobilise complètement le batellao.

– Et maintenant, à nous, mes drôles ! reprend le patron en interpellant deux Indiens garrottés et couchés à plat ventre sur le pont, en plein soleil.

– Qu'allez-vous faire ? demande le jeune homme.

– Leur administrer la correction promise.

« Voyez-vous, senhor, qui veut la fin veut les moyens.

« Ces brutes, sans foi ni loi, ne pensent qu'à nous jouer de mauvais tours ; si nous n'y prenons garde, ils nous voleront tout notre chargement et nous abandonneront fatalement en pleine rivière.

« Or, l'abandon, dans de pareilles circonstances, c'est pour nous la mort inévitable.

« Vous avez vu comment ces gredins se sont comportés à notre égard, malgré vos bons traitements.

– Hélas ! j'espérais vaincre par la douceur cette étrange propension à la désertion.

« Ce procédé m'a toujours réussi avec les Tapouyes de la côte.

– Ce qui est bon pour les uns est mauvais pour les autres, fit sentencieusement le senhor José.

« Voyez-vous, avec ceux de l'intérieur il n'y a que trois choses à employer, comme dit la proverbe local : « *Paô, panno et pao* », du pain, de la toile et du bâton !

« Surtout du bâton.

– Vous êtes sévère...

– Mais juste.

Trois jours auparavant, lorsque le batellao se trouvait par le travers du Rio-Curuaù, deux hommes de l'équipage, profitant du moment où les passagers, fatigués d'une chasse pénible, dormaient profondément, avaient dérobé une des deux embarcations du bord et s'étaient enfuis.

Le patron, écrasé par le labeur de la journée, dormait également, ignorant que tous les Européens avaient succombé au sommeil.

Les déserteurs, après avoir veillé jusqu'à minuit, s'emparèrent des ballots de toile composant leur paiement, – un paiement très largement rémunérateur, – volèrent de la farinha, du fromage, des biscuits, du tabac, des boîtes de conserves, de la cachaça (cachiri), des outils pour cultiver la roça (abatis) ; donnèrent quelques biscuits, du tabac et de la cachaça à leurs camarades qui les aidèrent fraternellement, puis s'en allèrent tranquillement.

La perpétration de ce complot, exécuté avec

cette adresse féline particulière aux hommes de la nature, n'avait produit aucun bruit susceptible de donner l'éveil au patron et aux passagers.

On devine sans peine quelle dut être, au lendemain matin, la fureur du senhor José, en constatant qu'il avait été si audacieusement dupé.

Puis, après avoir bien tempêté, il reprit toute sa bonne humeur, se contenta de redoubler de surveillance pour éviter le retour d'un pareil précédent, et ajouta, pour l'édification de ses compagnons :

– Bah ! l'endroit est malsain pour une telle escapade.

« Ou ces brutes vont crever misérablement de faim sans pouvoir trouver leur route à travers le dédale des parañas, ou ils vont devenir la proie des Indiens braves qui les massacreront et feront des flûtes avec leurs tibias.

« Dans tous les cas, bon débarras !

Mais le mulâtre, malgré son expérience, n'avait pas envisagé une troisième éventualité, celle d'une terreur folle de la famine, de

l'isolement et de ces mêmes Indiens bravos ; terreur qui ramena, le lendemain du second jour, au batellao, les fugitifs tout déconfits.

Le senhor José les laisse monter à bord, leur ordonne de remettre en place les objets volés, les fait amarrer solidement et leur dit simplement :

– C'est bon ! vous serez exécutés demain.

Tel était l'incident qui motivait l'entretien du mulâtre et du blanc, son passager.

Au moment où il allait procéder à l'exécution, le jeune homme lui fit une dernière réflexion.

– Ne pourrais-je pas savoir, au moins pour mon édification, le motif de cette fuite incompréhensible, puisque nous allons chez eux, puisqu'ils sont bien traités, et qu'ils doivent recevoir en arrivant une récompense fort honnête...

– Croyez-vous qu'ils le savent eux-mêmes ?

« Ça se sauve comme des animaux... sans réflexion... bêtement, sans cause...

« Du reste, je vais les interroger.

« Voyons, fit-il en interpellant celui des deux prisonniers qui lui semble le plus intelligent, ou plutôt le moins abruti, dis-moi pourquoi tu as quitté les blancs... Ils ne sont donc pas bons ?

– Si, patron, ils sont bons.

– Tu avais pourtant promis de rester avec eux.

– C’est vrai, j’avais promis.

– Où voulais-tu aller ?

– Retrouver ma maloca (maison).

– Puisque nous y allons également.

– Oui, vous y allez aussi.

– Il était bien plus simple de rester sur le batellao où vous n’avez pas beaucoup de mal, et où vous êtes en sûreté.

– Oui.

– Pourquoi es-tu parti ?

– Parce que je m’ennuyais sur le batellao.

– Tu savais que, si tu étais repris, tu serais exécuté ?

– Oui.

– Que tu ne recevrais pas, en arrivant là-bas, les objets promis pour prix de ton travail ?

– Oui.

– Pourquoi, sachant tout cela, n’as-tu pas continué ta route avec ton camarade ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi êtes-vous revenus ?

– Parce qu’il y a des *Canaémés*.

– Essaieras-tu de t’enfuir de nouveau ?

– Je ne sais pas.

– Eh ! bien, senhor, êtes-vous satisfait ? s’écrit triomphalement le mulâtre.

« Savez-vous maintenant à quoi vous en tenir ?

– C’est prodigieux de stupidité... ou de dissimulation, murmure le jeune homme à demi-voix.

– Et maintenant, nous allons payer nos dettes, hein ?

– Oui, répond le pauvre diable avec une

résignation passive.

Le patron appelle un des hommes de l'équipage qui, accroupis sur leurs talons, assistent silencieux et impassibles à cette scène à laquelle ils semblent étrangers.

L'homme qui connaît le formulaire usité en pareil cas s'approche, délie les bras de son camarade, reçoit du patron un fer de bêche et se met à frapper à grands coups dans une des mains du déserteur.

Le patron compte, pendant que le patient hurle à plein gosier et se tord désespérément.

– ... Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq !...

« Bon ! à l'autre main.

Et le bourreau, toujours flegmatique, frappe à tour de bras, sans plus s'émouvoir des cris et des contorsions du supplicié, que s'il cognait un bifteck de tapir pour attendrir les fibres de la viande.

Le malheureux reçut ainsi cinquante coups, fut garrotté de nouveau et couché le ventre en bas, sur le plancher en plein soleil, comme

précédemment.

Son compagnon reçut exactement la même distribution, qui fut opérée par un autre homme de l'équipage et fut installé côte à côte, sur le pont, les mains attachées au dos, les pouces serrés avec une ficelle.

Les passagers, éveillés par les coups et les hurlements, n'en pouvaient croire leurs yeux, et manifestaient leur horreur pour un pareil châtiment.

– Voyons, messieurs, reprit de sa voix la plus douce le senhor José, il faut être raisonnable.

« Croyez-vous que ces Indiens m'en veuillent d'avoir sévi ?

« Détrompez-vous ! Ces arguments, qui sont à portée de leur intelligence, leur donnent au contraire une excellente idée de ma personne.

« Vous allez voir.

« Dites-moi, êtes-vous contents de votre *encarregado* (patron) ?

– Nous sommes contents, répondirent les malheureux d'une voix entrecoupée.

- Pourquoi ?
- Parce que l’encarregado a chargé nos camarades de frapper.
- Pourtant, les camarades ont frappé fort.
- Oui, mais les *mamalucos* (métis de blancs et d’Indiens) frappent beaucoup plus fort et plus longtemps.
- Je crois bien, ils leur administrent jusqu’à cent coups sur la plante des pieds !
- Et les blancs ?
- Ils frappent encore plus fort que les mamalucos et brisent les membres.
- « Quand les membres sont brisés, l’homme ne peut plus travailler et ils le jettent à l’eau.
- Alors, je suis bien meilleur que les blancs et les mamalucos ?
- Oui.
- Essayerez-vous encore de vous enfuir ?
- Non.
- Pourquoi ?

– Parce qu’il y a des Canaémés.

– Vous voyez bien, senhor, qu’ils sont incorrigibles.

– Dites-moi, senhor José, quels sont donc ces Canaémés qui semblent inspirer une folle épouvante à ces pauvres diables ?

– Oh ! senhor, répondit le mulâtre d’une voix basse et légèrement altérée, ce sont de terribles hommes qui ne vivent absolument que pour le meurtre.

« Élevés de génération en génération au vol et à l’assassinat, n’ayant, dès l’âge le plus tendre, qu’une seule pensée : tuer, pour le seul plaisir de tuer, puisqu’ils ne sont point anthropophages ; ils se contentent de faire des colliers avec les dents de leurs victimes et des flûtes avec leurs tibias.

« Que l’on soit blanc, noir, Indien, mulâtre, mamaluco ou curiboca, ils tuent tout ce qui ne fait pas partie de leur tribu ou de l’association de tribus.

« Que le ciel nous préserve de la rencontre des Canaémés !

II

Navigation difficile. – Le gancho et la forquilha. – La plaie des insectes. – Cousins, maringouins, mouches à feu, fourmis-eau-bouillante. – Eaux noires et eaux blanches. – Indiens en chasse. – Pendant la sieste. – Absence inexplicable. – Inquiétudes. – Veillée à bord. – Brasier. – Symphonie nocturne. – Clameurs humaines. – Canaémés. – Ronde infernale. – Attaque bruyante. – Riposte. – Fous furieux. – Après la nuit. – Horrible spectacle. – Débris humains. – « Ce sont nos Indiens ! » – Le « bicho de taquera ». – Comment on devient Canaémé.

Le cruel traitement imposé par l'*encarregado* (patron) José a merveilleusement opéré. À l'exaspérante nonchalance manifestée par les Indiens composant l'équipage du batellao a succédé une activité qui, sans atteindre des

proportions héroïques, n'en est pas moins évidente.

La massive embarcation avance, bien lentement encore il est vrai, en dépit d'efforts réels et suffisamment appréciables ; mais aussi, que de peines pour arriver à surmonter l'impétuosité du courant !

La dure leçon donnée aux réfractaires a été à ce point profitable, que les deux pauvres diables ont repris leurs rames ; ils manœuvrent avec leurs mains meurtries, noires de sang extravasé, les lourds instruments, et font appel à toute leur impassibilité indienne pour ne proférer aucune plainte.

Le patron se frotte les mains en constatant cette ardeur insolite et affirme que les bateliers manœuvreront de la sorte, sans penser à désertier de nouveau, tant que l'on se trouvera dans la région des *Canaémés*.

À quelque chose malheur est bon.

« Mais, plus tard, il faudra les astreindre à une nouvelle et plus active surveillance, sous peine de

voir le batellao, privé de son moteur, flotter inerte sur la rivière, puis dériver bientôt sous la poussée du courant.

Depuis un moment, les rames sont devenues inutiles. Le batellao ne recule pas, il est vrai, mais il ne peut plus avancer, tant sont impétueuses les eaux noires du Rio-Negro. Le pilote le fait amarrer à la rive et donne l'ordre d'improviser les deux instruments usités en pareil cas pour remplacer les rames.

Ces instruments, très primitifs, sont connus des bateliers sous le nom de *gancho* (crochet) et de *forquilha* (fourche).

Le *gancho* est une perchette longue de quatre ou cinq mètres, munie à son extrémité d'un bâtonnet solidement fixé par des cordes ou des lianes et formant crochet.

La *forquilha* est un peu moins longue, mais beaucoup plus forte, et terminée d'un bout par une fourche naturelle.

Le batellao rase la rive. Deux Indiens accrochent le *gancho* à une branche, à un tronc ou

une racine, et tirent de toutes leurs forces, pendant que deux autres font effort en sens inverse sur la forquilha, en prenant leur point d'appui aux arbres, aux lianes, aux végétaux aquatiques.

Huit hommes sont occupés à manœuvrer deux gauchos et deux forquilhas.

Ainsi poussé et tirailé en sens inverse, le batellao, vu à certaine distance, produit l'effet d'une colossale araignée cheminant avec lenteur le long du bord auquel elle se cramponne par ses grêles et longues pattes.

Et l'on navigue, ou plutôt l'on se traîne ainsi sous bois, les basses branches des arbres éraflant le fragile toit en feuilles de palmier, insuffisante protection contre les intempéries et les accidents du voyage, abri médiocre qu'envahissent les fourmis projetées par les secousses imprimées aux rameaux.

L'armée redoutable des insectes maudits qui surabondent aux rives des cours d'eau équatoriaux, dérangée par la manœuvre, se répand en bataillons épais sur les mariniers et les

passagers, et larde cruellement tous les épidermes, qu'ils soient nus ou protégés par le vêtement.

Les *piaôs*, de petits moustiques dont la piquêre couvre la peau de taches noires persistant huit jours ; les *carapanas* dont le dard effilé perce les étoffes et fait jaillir une goutte de sang ; les *mosquitos*, dont le venin produit des enflures aussi considérables et non moins douloureuses que les piquêres de guêpes ; les *carapates* qui fouillent la peau avec leurs mandibules, s'y incrustent, se gorgent de sang, et se laissent arracher la tête qui reste enfouie dans l'épaisseur des téguments ; toutes ces bestioles maudites, tous ces petits vampires féroces attaquent avec furie le voyageur, distillent dans ses veines leur poison subtil, se repaissent de son sang, le harcèlent sans relâche, le jour, la nuit, à toute heure, au point de le rendre positivement enragé.

Les Indiens, généralement anémiques, semblent moins souffrir, soit que leur anémie fasse d'eux une proie moins désirable pour la *praga* (la plaie), soit qu'une longue

accoutumance leur procure une immunité relative¹.

Ce n'est pas tout. Les rives des cours d'eau sont bordées de petits arbres à tiges creuses, à feuilles épaisses, larges comme celles du figuier, et appelés par les indigènes *embaûbas*. Chaque pied d'embaûba est couvert, depuis la ligne des eaux jusqu'à la pointe des feuilles, d'une quantité innombrable de ces fourmis terribles, appelées par les Brésiliens « *formigos de fogo* », fourmis de feu, analogues aux *fourmis-eau-bouillante* du Sénégal et du Gabon. Ces insectes rageurs envahissent le batellao, pénètrent partout, s'attaquent aux provisions, auxquelles ils communiquent une insupportable odeur d'acide formique, grimpent à l'assaut des jambes, se répandent sur les corps, mordent, piquent et grattent sans trêve, sans merci !

¹ Il est à constater, du reste, que les Européens, à leur arrivée dans les pays infestés par ces insectes maudits, souffrent bien plus qu'après la période d'acclimatement. Soit par l'effet d'inoculations incessantes, soit par l'effet de l'anémie qui les envahit rapidement, les tortures des premiers temps deviennent moins intolérables. L. B.

Le souci permanent de la défense de son épiderme suffit à remplir et au-delà l'existence du voyageur qui devient, par cela même, incapable de travail, même de pensée.

Quelques incidents, futiles il est vrai, viennent pourtant rompre, de temps en temps, l'énervante monotonie de cette navigation.

Parfois, le courant resserré entre les îles devient plus violent encore.

Le patron examine la configuration des lieux, et donne un ordre de sa voix brève.

– Donne de l'*espie* !

L'*espie* est un long et solide câble en piassaba toujours enroulé à l'avant.

Deux hommes prennent une de ses extrémités, l'attachent à une des embarcations du bord, descendent dans l'embarcation, et vont amarrer, au loin, l'*espie* à un tronc d'arbre.

Tout l'équipage saisit l'autre bout, tire vigoureusement, et hale ainsi le batellao, comme quand il traverse les rapides.

La passe dangereuse est franchie, on reprend

le gancho et la forquilha.

Il arrive parfois aussi que les hommes occupés à manœuvrer ces engins primitifs prennent mal leurs dimensions. Le gancho n'est pas bien accroché, la forquilha est posée à faux sur son point de résistance, ou encore un des Indiens, si impitoyablement flagellés à coups de bêche, ressent une douleur trop vive.

Il lâche soudain son appui, dégringole dans la rivière... plouf!... fait un plongeon, reparaît en soufflant, s'accroche à l'embarcation qui suit à la traîne le batellao, et remonte, au milieu des gros rires de ses camarades, plus heureux ou moins maladroits.

Le soir venu, on amarre le batellao, et l'on s'installe pour la nuit dans les hamacs. Impossible de descendre à terre, du moins en hiver, et sur certains points de Rio-Negro. Car l'on ne sait jamais si l'on est en vue de la terre ferme ou d'un marais sans fond.

D'autre part, enfin, cette navigation rendue si pénible par son interminable lenteur, par l'inférieure chaleur du jour, par le voisinage trop

immédiat des insectes, n'est pas sans présenter de réels dangers. Il arrive souvent que de gros arbres déracinés par l'effort des eaux, ou pourris par suite de vétusté, s'abattent sous la traction de l'espie ou du gancho, et manquent d'écraser le batellao dans leur chute. À plusieurs reprises, il en est tombé à quelques pieds de l'avant. Le flot est fouetté avec violence, le bâtiment danse comme un simple bouchon, en dépit de sa lourde masse.

Enfin, on atteint la bouche supérieure du Rio-Jauapiry.

Il semble alors que les eaux sombres du Rio-Negro commencent à pâlir légèrement sur la rive gauche.

Est-ce une illusion ? Ce mince filet blanchâtre indique-t-il la proximité du Rio-Branco, dont les eaux teintées d'opale se reconnaissent encore assez loin, au milieu des flots noirs du Rio-Negro ? Les passagers européens se rappellent, à ce propos, qu'un phénomène analogue se produit en aval du point où ce dernier se perd dans l'Amazone.

Ils ont, en effet, constaté que le mélange des deux cours d'eau ne s'opère qu'assez loin de leur confluent ; que les eaux du Rio-Negro conservent, pendant plusieurs kilomètres, leur couleur de café noir, et forment, le long de la rive gauche de l'Amazone, une bande paraissant d'autant plus sombre, que les eaux de la rive droite sont plus claires. Le mélange des deux liquides ne s'effectue pas d'une façon bien sensible à la surface, et une ligne capricieuse semble les diviser. Parfois une grande flaque se détache, et s'isole au milieu du flot plus clair de l'Amazone.

Les bateaux tracent dans ce torrent d'encre, qui mérite si bien son nom de fleuve noir, des sillons bistrés de petites vagues couronnées d'écume jaune, semblables à des traînées d'ambre liquide, et les forêts qui bordent le fleuve projettent des images d'une netteté, d'une puissance incomparables, dans le miroir de charbon poli qui glisse lent et majestueusement entre les rivages toujours verts.

Plus de doute : le Rio-Branco va leur offrir un

spectacle semblable, mais en sens inverse.

En raison des fatigues réellement écrasantes endurées par l'équipage pendant cette dernière journée, le senhor José juge à propos d'accorder aux Indiens douze heures de repos.

Le batellao est, en conséquence, amarré au rivage. Il est midi, le moment par excellence de la sieste. Les Européens et le patron resteront à bord, dans les hamacs, ainsi que les deux déserteurs. Les autres ont demandé à chasser dans la forêt qui couvre toute la région, en promettant d'apporter des vivres frais destinés à varier l'ordinaire, tout en ménageant l'approvisionnement.

Singulière façon, en vérité, de comprendre le repos, que de s'en aller, à travers bois, par une chaleur infernale, courir à la poursuite des agoutis, des hoccas, des biches et des pécaris.

Mais les Indiens ne font rien comme les autres. Du reste, ils évoluent au milieu de l'atmosphère embrasée comme de véritables salamandres, et se trouvent comme dans leur élément sous ces forêts impénétrables, où tout est

mystère, embûche et péril.

– Surtout, ne manquez pas de revenir ce soir, leur dit le patron, et prenez garde aux Canaémés.

Et les voilà partis, armés de leur grand arc en bois de lettre, d'un faisceau de longues flèches en canna brava, et de l'inévitable sabre d'abatis.

L'après-midi se passa sans incidents pour les passagers qui employèrent consciencieusement leur temps à chercher un peu de fraîcheur, à s'éventer, à repousser les assauts incessants de la praga et à dormir quand ils le pouvaient.

La nuit vint, et, contre l'attente du senhor José, nul des chasseurs ne rallia le batellao. Puis, les ténèbres se firent de plus en plus obscures, sans qu'on les vît apparaître.

L'inquiétude ressentie tout d'abord se compliqua de réelles angoisses devant cette absence inexplicable rendue plus terrible encore par le voisinage des farouches Indiens du Jauapiry.

Au risque de les attirer et de les voir fondre à l'improviste sur le bâtiment, le senhor José avait

allumé un grand feu, pour les guider, au cas bien improbable où ils se seraient égarés, car le sauvage instinct du Peau-Rouge ne le trompe jamais.

En quelques instants chacun parcourut le vaste champ des hypothèses, sans pouvoir trouver un motif rassurant à cette fugue que rien ne justifiait, et la poignante idée d'un massacre, dont les conséquences devaient être effroyables pour tous se présentait, avec obstination.

Les chasseurs n'ont certainement pas songé à désertter. Ils n'ont aucun moyen de transport, et les objets qui pourraient tenter leur convoitise sont restés sur le bateau. Ils ne peuvent pas s'être égarés, car, la nuit aussi bien que le jour, l'Indien sait, comme le fauve, retrouver sa voie, sans erreur possible. Ils n'ont pas davantage été victimes d'accidents de chasse. Les animaux de la région équinoxiale ne sont pas dangereux. Du reste, le nombre des chasseurs, leur adresse, leur habileté, leur permettent de repousser, à l'occasion, toute attaque de bêtes sauvages.

Et toujours cette pensée venait assaillir le

cerveau des passagers ; toujours ce mot revenait dans leur bouche : les Canaémés !

Ah ! combien le pilote regrette la facilité avec laquelle il a accueilli la requête des malheureux bateliers. Quel malheur irréparable si, comme il est trop facile de le prévoir, ils sont tombés dans une embuscade ! Quelles conséquences terribles pour les survivants qui vont se trouver isolés, en pleine rivière, éloignés de tout secours et privés de ces indispensables auxiliaires !

Mais ce n'est pas tout. Qui sait si la horde sauvage, mise en goût par ce massacre, ne va pas se précipiter à l'improviste sur le batellao, et tâcher d'ajouter de nouvelles victimes à celles que leurs rites homicides leur commandent d'immoler en tous temps, en tous lieux !

À tout hasard, on apprête les armes. Les trois Européens et le mulâtre se retranchent derrière les ballots de toile, les sacs de couac, les caisses de biscuits, et attendent, non sans appréhension, la surprise que leur ménage peut-être la sombre nuit équinoxiale.

Les heures se passent, avec leur énervante et

presque douloureuse lenteur, au milieu du concert formidable qui gronde chaque nuit sous les arceaux pressés des arbres géants.

Charles, qui fume une cigarette, approche de sa montre l'extrémité du « papelito » en ignition. Il n'est encore que minuit !

Chose étrange ! les guaribes (singes hurleurs), dont les mugissements dominant ce tintamarre que l'on ne saurait concevoir quand on n'a pas campé dans la forêt vierge, se taisent tout à coup.

Après avoir poussé quelques rauques grondements d'inquiétude et de colère qui se sont répercutés de proche en proche, comme un signal, ils ont complètement interrompu leur musique enragée.

– Eh ! dites donc, monsieur Charles, dit à voix basse Marquis en se retournant sur les ballots lui servant de sommier, il paraît que les « basses profondes » ont éprouvé des avaries à leurs cordes vocales, ou bien le chef d'orchestre a laissé tomber son bâton. « Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire, mon cher camarade, qu’il y a certainement une ou plusieurs troupes en marche sous bois ; et les guaribes, qui ont deviné leur voisinage, après s’être avertis à leur manière, se sont tus à leur approche.

– Vous croyez ?

– Absolument. Peut-être sont-ce nos hommes qui reviennent ; sinon...

– Sinon ?

– C’est l’ennemi !

– Eh bien ! à vous dire la vérité, j’aime mieux cela.

« Voyez-vous, ce n’est pas une vie de rester ainsi immobiles comme des pêcheurs à la ligne et d’endurer à chaque seconde la petite mort en attendant le coup dur.

« Je préfère en finir.

– Et moi aussi, car, pas plus que le vôtre, mon tempérament ne se prête à cette attente passive.

« Eh ! pardieu, ce ne sera pas long.

« Entendez-vous ?

Quelques cris aigus, grêles et discordants retentissent en effet au milieu du silence qui a succédé à la sauvage musique des fauves.

– Je connais cela, reprend le jeune homme.

« Ou je me trompe fort, ou ces clameurs sortent de gosiers humains.

« Qu'en pensez-vous, senhor José.

– Je pense comme vous, senhor, répond le mulâtre, et j'ajoute : de gosiers indiens.

Les cris se rapprochent assez rapidement, acquièrent de l'intensité, et deviennent de plus en plus distincts.

En même temps, les deux Peaux-Rouges restés sur le batellao se mettent à trembler de tous leurs membres ; leurs mâchoires claquent comme des castagnettes.

– Canaémés ! patron, Canaémés ! murmure l'un deux d'une voix étouffée.

Son oreille, plus subtile que celle des blancs et du mulâtre, ne l'a pas trompé. Bien avant eux il a distingué les syllabes qui constituent ce mot redoutable poussé par les voix lointaines :

– Canaémés !...

Et l'écho du grand bois répercute à l'infini ce cri scandé au sein des ténèbres par des hommes hurlant à pleine gorge.

– Ca... na... éééé... més !...

– Eh bien, allons-y ! reprend Marquis en braquant le canon de son revolver dans la direction du brasier qui flamboie à vingt pas.

« C'est égal, il est heureux pour nous que, au lieu de venir nous attaquer à pas de loups, ces légendaires ennemis de la race humaine jugent à propos de s'annoncer par cette cacophonie absurde, mais singulièrement utile.

Les broussailles voisines du terrain découvert où s'échevèlent les flammes sont rudement froissées, et un groupe d'Indiens complètement nus, armés d'arcs et de flèches, apparaissent criant et gesticulant comme des énergumènes.

L'aspect du foyer en combustion paraît augmenter encore leur frénésie.

Ils commencent une ronde diabolique, se livrent à une gymnastique désordonnée en agitant

leurs armes, redoublent de hurlements, comme si une ivresse furieuse les poussait irrésistiblement.

– Quel cancan ! mes amis, murmure Marquis, l’incorrigible bavard.

« Ils ont le diable au corps, ma parole, et un orchestre dans le gosier.

« Ah ! mais, minute !

Un changement de manœuvre vient interrompre ce monologue.

Les Indiens qui, jusqu’alors n’ont pas semblé accorder la moindre attention au batellao éclairé comme en plein jour, s’arrêtent au milieu d’un entrechat, saisissent leur arc et décochent rapidement chacun une flèche, qui part avec un sifflement aigu... Vouitz !

Et les longues tiges de canna brava, dirigées par les infailibles archers, viennent larder les hamacs, immobiles au-dessus des passagers invisibles et allongés sur le pont.

Sans cette précaution de se dissimuler derrière les ballots, ils étaient immanquablement percés par les terribles projectiles.

Mais, aussi, quelle singulière idée, de la part de ces Indiens, que l'on s'accorde à regarder comme les plus rusés de tous les sauvages habitants des grands bois, de procéder avec une pareille témérité.

Il y a là un mystère que nul, dans les circonstances présentes, n'a d'ailleurs le temps d'élucider, d'autant plus qu'une lutte corps à corps va succéder à cette inoffensive décharge.

Les assaillants, comme s'ils croyaient avoir anéanti du coup l'équipage du batellao, saisissent de la main gauche leur arc et le faisceau de flèches, brandissent leur sabre de la droite et se ruent sur l'embarcation toujours silencieuse.

Chose pour le moins aussi étrange que leur attaque bruyante, c'est leur petit nombre relatif, ils sont à peine une dizaine, bien qu'ils fassent du bruit comme vingt, et que leurs évolutions désordonnées aient pu produire tout d'abord une illusion sur la force de leur effectif.

Quatre coups de feu retentissent presque simultanément et brisent aussitôt leur élan, quoique nul ne semble atteint par les balles.

La vitesse foudroyante de leur attaque a pu seule les préserver pour un moment, et dérouter les tireurs qui peuvent difficilement ajuster des buts aussi capricieusement mobiles.

Ils s'arrêtent surpris, mais non démoralisés, reculent comme pour prendre du champ, et s'élancent de nouveau.

Cet instant de répit, si court qu'il soit, est mis à profit par les assiégés. Ils exécutent une nouvelle salve.

Deux des assaillants, frappés en pleine course, s'arrêtent foudroyés, oscillent, titubent et s'abattent en râlant.

Mais, alors, à la stupeur des passagers n'en pouvant croire leurs yeux, les survivants, sans plus paraître s'occuper de ceux qui viennent de faire cette sanglante riposte, se ruent sur les cadavres palpitants, les hachent à coups de sabres, les mettent littéralement en lambeaux, et continuent à pousser leurs cris sauvages.

... – Canaémés !... Canaémés !...

Ainsi réunis en groupes il serait facile de les

exterminer tous.

Une réflexion soudaine du patron empêche les Européens de tirer.

– Eh ! mille diables ! je ne me trompe pas...
Ce sont, nos Indiens.

– Pas possible !

– Je les reconnais bien.

– Mais, ils sont fous !

– Fous furieux !

– Que faire ?

– C'est bien simple, continue le mulâtre en tranchant d'un coup de sabre l'amarre qui retient le batellao à la rive.

« Voilà !

Puis, saisissant une forquilha, il donne une poussée vigoureuse, fait déborder l'embarcation et l'éloigne de la rive.

– Là !...

« Nous allons descendre quelque peu, nous accrocher de nouveau à une branche, et attendre

la fin de la nuit.

« Quand le jour sera venu, nous remonterons jusqu'ici.

« Le diable m'emporte si l'incompréhensible accès de folie furieuse à laquelle sont en proie ces brutes n'est pas alors calmé.

Ce qui fut dit fut fait. Le batellao fut amarré à trois cents mètres à peine de ce lieu de carnage et les passagers purent attendre, sans le moindre danger, le lever du soleil, tout en commentant cet étrange et dramatique événement.

Les hurlements avaient encore duré près de trois heures ; puis, peu à peu, le silence avait suivi à cette orgie de clameurs.

À la nuit épaisse de l'Équateur succède brusquement le jour qui, presque sans transition remplace les ténèbres.

Le batellao remonte sans bruit et revient accoster doucement à son amarrage de la veille, où un spectacle étrange non moins qu'écœurant s'offre aux regards du mulâtre et des Européens.

Autour du brasier consumé, dorment, comme

des bêtes repues, cinq Indiens hideusement souillés de sang. Près d'eux, des lambeaux n'ayant plus l'apparence humaine, et envahis par un essaim tourbillonnant d'insectes répugnants, sont épars sur le sol. Et, chose étrange, six tibias, grattés, nettoyés à faire envie à un préparateur d'anatomie, sont rangés symétriquement entre les dormeurs.

Le sommeil de ces derniers est tellement profond, qu'ils n'entendent pas le senhor José débarquer avec ses trois passagers armés jusqu'aux dents, s'approcher d'eux et leur enlever prestement leurs armes.

Le mulâtre ne s'est pas trompé. Ce sont bien les hommes de l'équipage. Saisissant alors à deux mains un grand arc en bois de lettre, il en administre à la volée cinq ou six coups, qui tombent d'aplomb sur les misérables et provoquent soudain un réveil tumultueux.

– Comment, coquins, c'est vous, s'écrie-t-il furieux ?

– C'est nous, patron, répond l'un d'eux avec son flegme désespérant, et sans la moindre

nuance d'étonnement ou d'embarras.

- Que faites-vous ici ?
- Nous dormons.
- Et vos camarades ?
- Ah ! oui, nos camarades...
- Qu'en avez-vous fait ?
- Ce que nous en avons fait ?
- Oui.
- Ils sont morts.
- Vous les avez mangés ?
- Je ne sais pas.
- Comment, tu ne sais pas ?
- Non.
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Un os de jambe.
- Pourquoi faire ?
- Une flûte.
- Pourquoi une flûte ?
- Je ne sais pas.

- Réponds, ou je te casse les reins.
- Je réponds, patron.
- Pourquoi n’êtes-vous pas revenus, hier soir, avant la nuit ?
- Je ne sais pas.
- Pourquoi vouliez-vous nous tuer ?
- Parce que nous avons mangé le « *bicho de taquera* ».
- Et qu’est-ce que ça vous a fait de manger le *bicho de taquera*.
- Ça nous a rendus Canaémés...
- « Nous avons été Canaémés toute la nuit.
- Et maintenant ?
- Maintenant nous allons manœuvrer le gancho et la forquilha.

III

Après l'explosion du Simon-Bolivar. – Réunis. – Nouveaux projets. – Charles ne veut pas abandonner la partie. – Association. – Réorganisation du seringal. – Le quinquina en Guyane. – Un peu de Géographie locale. – Les Montagnes de la Lune. – Système oro-hydrographique de la région. – Plan d'exploration. – Départ. – Fantaisies de Marquis. – L'influence des milieux. – Ce que c'est que le « bicho de taquera ». – Préjugés gastronomiques. – À propos de grenouilles et d'escargots. – Empoisonnement par la belladone. – Explication par analogie. – Le Rio-Branco.

Retournons en arrière et résumons, aussi brièvement que possible, les événements qui suivirent la délivrance des prisonniers internés

jadis à bord du *Simon-Bolivar*, ainsi que les conséquences du sauvetage opéré par Marquis avec autant d'audace que de bonheur.

La présence des Chasseurs de caoutchouc aux environs du Rio-Branco sera ainsi expliquée au lecteur.

Après l'explosion du navire et l'anéantissement probable de tous les bandits qui se trouvaient à bord, Charles Robin, Winckelmann, son frère l'Alsacien Fritz, Raymond et Marquis s'étaient incontinent dirigés vers le bourg de Mapa, où les colons leur offrirent la plus cordiale hospitalité.

Une goélette fut mise à leur disposition et tous les cinq se firent conduire jusqu'à la fazenda de l'Apurema, où ils espéraient trouver le petit corps expéditionnaire venu du Maroni avec ses chefs, ainsi que madame Robin et les enfants.

Charles, fort expert en médecine coloniale, ne voulant confier à personne le soin des deux blessés, Raymond et Winckelmann, les soumit, sans plus tarder, à un traitement rationnel qui, dès le début de la traversée, fit augurer un prompt

rétablissement.

Quand la goélette fut arrivée à la fazenda, le traitement avait opéré déjà très favorablement ; la guérison complète n'était plus qu'une question de jours.

Ils trouvèrent, comme ils l'avaient espéré, Robin le père, son fils Henri, la gracieuse compagne de Charles et sa jeune famille, installés chez le fazendero, et informés depuis quelques jours, par un Indien fugitif, d'une partie des événements accomplis depuis l'expédition.

Ces renseignements, tout incomplets qu'ils étaient, contribuèrent pourtant à les rassurer dans une certaine mesure. Connaissant, d'une part, l'ingéniosité de Charles, son énergie, son expérience de la vie des grands bois ; sachant, d'autre part, combien sont longues et difficiles les communications à travers cette région presque absolument déserte, ils surent s'astreindre à une attente passive, subordonnée au temps nécessaire par le rapatriement du jeune homme et de ses compagnons.

C'était le seul plan praticable dans de telles

conjonctures, et leurs prévisions se réalisèrent heureusement, plus vite même qu'ils étaient en droit de l'espérer.

On devine quelle effusion succéda à ce retour, quelles actions de grâce furent rendues à Marquis, leur sauveur à tous, quelle ivresse au moment de cette réunion inespérée.

Le brave artiste, tout confus d'éloges, pourtant si mérités, profondément ému des témoignages d'affection que chacun lui prodiguait, perdait libéralement la tête, ne pouvait plus que balbutier.

Aussi, comme se plut à le lui répéter le chef de la petite colonie, il faisait d'ores et déjà partie de la famille, ainsi que ses compagnons.

Quand la guérison des blessés fut complète, Robin pensa à rallier la plantation du Maroni avec tous les membres de l'expédition. C'était là l'idée la plus rationnelle, et le vieux colon pensait bien que son fils dirait adieu sans retour à l'Araguay, comme au Territoire Contesté qui lui avait été si cruellement inhospitalier.

Contre son attente, le jeune homme ne partagea pas son opinion, et déclara que, sauf bien entendu son assentiment formel, il comptait de nouveau tenter fortune dans la région.

– Voyons, mon enfant, objecta le vieillard un peu surpris, tu n’as pas en aussi peu de temps mûri ce projet, qui demande non seulement de sérieuses réflexions, mais encore des études fort longues et très pénibles.

« Reviens donc au Maroni. Il y a là de quoi satisfaire à toutes les exigences de la légitime ambition.

« Je compte augmenter dans de très vastes proportions nos exploitations actuelles, de façon à procurer à nos nouveaux amis l’indépendance dès les premiers jours, et bientôt la fortune.

« L’art dramatique ne vous a guère enrichis, n’est-ce pas, mes chers compagnons ; puisque vous avez l’intention d’y renoncer pour vous consacrer à l’exploitation industrielle et commerciale de notre Guyane, vous ne refuserez pas de vous associer à moi dans des conditions parfaitement honorables et rémunératrices.

« Voilà qui est entendu... vous devenez Robinsons de la Guyane.

« Vous ne perdrez pas, croyez-moi, à ce changement de position, d'autant plus que vous possédez toutes les qualités nécessaires pour faire d'intelligents et d'honnêtes colons.

« Quant à toi, mon enfant, qui connais les ressources pour ainsi dire inépuisables de nos terrains, qui sais le bonheur que nous éprouverions à t'avoir là-bas, j'espère que ta résolution n'est pas formelle.

– Vous avez raison, père, répondit le jeune homme avec une fermeté respectueuse, mais impliquant cependant le parti pris ; il y a là-bas de quoi faire notre fortune à tous.

« Vous savez ce que signifie pour moi ce mot de « fortune ».

« C'est la faculté de procurer aux miens, c'est-à-dire à notre communauté familiale, toute l'abondance possible, par la mise en œuvre de ces terrains neufs, et d'acquérir par le travail, à la civilisation, un coin de ce continent, notre patrie

d'adoption.

« J'avais rêvé d'organiser ici, sur la frontière du Contesté, un centre d'influence rigoureusement française, d'opposer aux empiétements de nos voisins une sorte de barrière morale, de les combattre à armes courtoises sur le champ de bataille industriel, de poser enfin un jalon français dont la diplomatie eût tenu compte, dans un temps plus ou moins rapproché, quand la question des limites sera de nouveau débattue.

« Je puis dire, non sans fierté, que j'avais déjà pleinement réussi, quand cette catastrophe est venue anéantir un établissement prospère qui faisait notre orgueil et l'envie de nos voisins.

« Aujourd'hui, je suis ruiné.

« Eh ! qu'importe, après tout ! C'est une perte matérielle qui n'a rien à faire avec des espérances bien plus hautes que la banale opulence du colon.

« Ne savais-je pas, en prenant corps à corps ce sol vierge, que je ne l'asservirais pas sans combats ? La conquête pacifique d'une terre où il faut tout improviser ne comporte-t-elle pas des

luttons, des déboires, même des désastres, comme la conquête armée ?

« J'ai subi un échec, mais seulement un échec sur l'éventualité auquel j'avais compté, et qui n'altère en rien ni mon énergie, ni mes espérances.

« Ce centre commercial créé par moi sur le haut Araguay n'en existe pas moins encore aujourd'hui, à l'état platonique, il est vrai. Mais, que l'on reconstruise le seringal, que l'on exploite de nouveau le caoutchouc, que l'on réunisse mon personnel en ce moment dispersé ; du jour au lendemain, le travail et les transactions reprendront comme par le passé.

« C'est l'abandon seul de ces relations commerciales si péniblement créées qui serait un désastre, et pour moi presque une honte.

« Je propose donc la réorganisation du seringal, mais sur d'autres bases, et sur un autre amplement. Nous n'aurons pas toujours des voisins comme ceux du village du Lac, aujourd'hui matés pour longtemps. Du reste, leur chef était un être unique en son genre, et on ne

trouvera pas de sitôt à le remplacer.

« Instruits d'ailleurs par l'expérience, nous saurons bien nous garder.

« Mais, ce n'est pas tout. Il existe, dans la région, d'autres richesses qu'il importe de ne pas laisser improductives, et que nous devons, de toute nécessité, exploiter les premiers.

« Qui sait quels peuvent être les résultats de cette exploitation à laquelle nul n'a jamais pensé jusqu'alors, et dont quelques mots prononcés dernièrement par notre hôte m'ont démontré la possibilité ?

– Que veux-tu dire ? mon cher enfant, demanda le vieillard qui ne pouvait plus trouver de bonnes raisons en présence d'une volonté aussi formelle appuyée sur des motifs aussi péremptoires.

– Saviez-vous, mon père, et toi, Henri, vous qui connaissez si bien les ressources de la Guyane, que cette terre prodigieuse donnait aussi du quinquina ?

– Du quinquina ?

« C'est impossible ! Tu sais que cet arbre ne peut vivre sur les terrains bas et humides, et qu'il exige absolument une altitude de douze cents mètres au moins.

– Il y a pourtant, à ce que prétend notre hôte, des quinquinas en quantité très considérable sur le Territoire Contesté.

– Mais, alors, ce serait une véritable révolution économique dont les conséquences peuvent être incalculables.

– Vous l'avez dit, père : une révolution économique.

« Reste à contrôler l'exactitude des affirmations de notre hôte, à connaître la quantité comme la qualité des espèces de quinquinas guyanais, les frais que nécessitera leur exploitation, etc.. bref, à soumettre la question à une étude approfondie.

« Il faut pour cela une expédition, ou plutôt une simple exploration aux terrains où croissent les quinquinas.

– As-tu au moins quelques données à peu près

exactes sur ce sujet ?

– Jugez-en vous-même.

« Vous connaissez, au moins approximativement, le Rio-Branco, désigné jadis comme frontière occidentale aux possessions françaises.

« Vous savez également que cette rivière importante, qui se jette dans le Rio-Negro, par 1° et demi de latitude Sud et par 64° de longitude Ouest, remonte, du Sud au Nord, jusqu'à la Guyane anglaise, en obliquant vers l'Est entre le 64° et le 62° méridien ?

– Oui, mon cher enfant ; et là se borne ma connaissance de la géographie locale.

– Vous n'ignorez pas non plus que l'espace compris entre le 61° et le 65° méridien, d'une part, le 4° et le 1° de latitude Sud, d'autre part, est couvert de prairies admirables qui n'attendent plus que des colons ?

« Mais, passons.

« Entre le 62° et le 63° de longitude Ouest, et un peu au-dessus du 2° parallèle Nord, commence

une chaîne de montagnes qui s'infléchit légèrement du Nord au Sud-Est, coupe le 61^e méridien un peu au-dessus du premier parallèle Nord et se sépare en deux branches, comme une fourche. La branche supérieure court de l'Ouest à l'Est, du 61° jusqu'au 59° qu'elle dépasse d'un quart, par 2° et demi de latitude Nord. La branche inférieure, un peu plus courte, s'infléchit légèrement au-dessous du premier parallèle jusqu'à son extrémité orientale, de façon à former l'écartement de la fourche.

« Cette chaîne de montagnes s'étend donc sur une longueur d'environ cent lieues terrestres.

« Notre hôte, qui l'a explorée l'an passé, prétend qu'elle possède une altitude de quinze à dix-huit cents mètres. Il a vu des cours d'eau nombreux et très importants, qui prennent naissance à ses deux versants, et s'en vont les uns au Nord, les autres au Sud, et il ajoute que, parmi les premiers, l'un serait l'Esséquibo, le fleuve de la Guyane anglaise, et l'autre le Corentyne, le fleuve de la Guyane hollandaise.

« Ceux qui coulent vers le Sud seraient des

affluents de l'Amazone ; ils s'appellent : Rio-Urubù, Rio-Uatuman, Rio-Jamunda et Rio-Trombetta¹.

« Tout cela est suffisamment clair, n'est-ce pas ?

– Parfaitement. Je te suis pas à pas.

« Mais, alors, si je ne me trompe, la branche supérieure de cette chaîne de montagnes dont nous ne connaissons pas le nom...

– Pardon, père, on l'appelle *La Serra da Lua* (les Monts de la Lune).

– Très bien !

« Cette branche supérieure des Monts de la Lune vient peut-être se souder à notre chaîne du Tumuc-Humac qui court de l'Ouest à l'Est sur le deuxième parallèle.

– Il paraît que non.

« Il y aurait une brèche entre les chaînes ; un

¹ La vérité de cette hypothèse a été victorieusement démontrée par M. Coudreau lors de la brillante expédition qu'il fit au Rio-Branco et au Rio-Trombetta, du mois de mai 1884 au mois d'avril 1885.

espace libre d'environ cent kilomètres.

– Peu importe, d'ailleurs.

– Mais, chose qui n'est pas sans intérêt pour nous, une des branches du Corentyne sortirait du Tumuc-Humac, et l'autre des Montagnes de la Lune.

« Le Rio Trombetta aurait aussi cette double origine, de façon que les deux branches du fleuve méridional et du fleuve septentrional prendraient naissance tout près du Tapanahoni, le grand affluent de notre Maroni.

– Comme tu le dis très bien, mon cher enfant, cette disposition de deux cours d'eau, remontant l'un vers l'Atlantique, l'autre descendant vers l'Amazone, a pour nous une importance capitale. Car il serait facile, le cas échéant, de rayonner, des Montagnes de la Lune, soit vers Surinam, soit vers notre établissement du Maroni, soit vers la grande artère amazonienne.

– Je suis heureux de m'être si bien fait comprendre.

« Une de ces trois hypothèses est déjà vérifiée

par l'expérience. « Notre hôte, qui est allé aux Montagnes de la Lune par le Rio-Branco, en est revenu par le Rio-Trombetta.

– Bravo !

– Reste à trouver le chemin qui mène au Maroni.

« Du centre des Monts de la Lune à la source du Tapanahoni, on compte à peine deux cent soixante kilomètres à vol d'oiseau.

– Une misère, en somme.

« C'est-à-dire pour nous une douzaine de jours à pied.

– Et la moitié seulement en pirogue.

– C'est parfaitement exact.

« Et maintenant, que comptes-tu faire ?

– Sauf assentiment de votre part, je compte, mon cher père, remonter le Rio-Branco, suivre l'itinéraire de notre hôte à travers les Monts de la Lune, reconnaître les forêts de quinquina, faire la carte du pays, et revenir au Maroni par la voie du Tapanahoni.

« Que pensez-vous de mon projet ?

– Que je n’ai aucune objection à lui faire, car il est superbe, et que... ma foi ! j’y souscris des deux mains.

– Merci, mon cher et bon père ! Je n’attendais pas moins de vous.

« Je partirai donc le plus tôt possible ; et si, par hasard, je ne trouve pas de quinquinas, j’aurai au moins la satisfaction d’avoir rendu service à la science géographique et ouvert la voie à ceux qui viendront après nous,

– Vous trouverez des quinquinas, senhor, interrompit tout à coup le majordome de la Fazenda, un robuste mulâtre du nom de José qui, dès les premiers jours, avait témoigné aux colons une vive sympathie.

« J’ai fait avec le maître l’expédition de la Serra da Lua, et j’ai reconnu les espèces.

« Vous pouvez vous en rapporter à moi, j’ai été pendant six ans *cascarillero*¹ en Bolivie.

« Si le maître y consent, je vous

¹ Chercheur de quinquina.

accompagnerai, si toutefois vous voulez bien accepter mes services.

– Mais, avec la plus vive reconnaissance, mon cher José !

« Si, comme je l’espère, notre hôte veut bien se priver de vous pendant quelque temps, vous m’obligerez beaucoup, et je vous promets un joli dédommagement.

– Vous êtes trop honnête, senhor ; nous verrons cela quand nous aurons réussi.

Charles reprit :

– Je partirai avec Winckelmann, qui possède comme personne l’expérience des grands bois et dont l’acclimatement est complet.

« J’emmènerai également Marquis...

– J’allais vous en prier, monsieur Charles, et vous me comblez en m’adjoignant à vous.

– Parbleu ! mon cher ami, c’est un plaisir de posséder un compagnon tel que vous.

« Vous êtes véritablement du bois dont on fait les explorateurs, et vous irez loin... croyez-moi, je

m'y connais.

« Et maintenant, nous allons, si vous le permettez, régler, mon cher père, toutes les autres questions de détail.

« Pensez-vous qu'il soit utile de réorganiser l'exploitation de caoutchouc ?

– Ma foi, mon cher petit, tu fais de moi tout ce que tu veux.

« J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à prétendre que tu abuses.

« Tu trouves de si bonnes raisons que je ne puis faire autrement que d'y souscrire.

« Nous sommes aujourd'hui très nombreux et une fois le principe de cette réorganisation admis, le mieux est d'y procéder sans tarder.

« Je te ferai pourtant observer que l'ancien emplacement est défectueux.

– Vous le changerez.

– Ne penses-tu pas qu'il faut établir l'habitation au-dessus de la chute de l'Araguay ?

« À moins que nous la rapprochions du poste

Pedro II.

– C'est encore une idée.

« Du reste, je m'en rapporte pleinement à votre expérience ; et vous aurez tout le loisir de faire à votre guise, pendant que nous chercherons là-bas le quinquina.

« Quant à messieurs Fritz et Raymond, ils auront la faculté de décider, après guérison, s'ils veulent exploiter ici le caoutchouc, ou venir travailler avec vous au Maroni.

« Ils pourront être à volonté éleveurs de bétail, chercheurs d'or ou seringueiros.

« Ici comme au Maroni, ils seront accueillis fraternellement et pourront s'employer suivant leurs aptitudes ou leurs préférences.

Huit jours après, les trois compagnons auxquels le Fazendero avait gracieusement adjoint le majordome José se dirigeaient par mer sur Macapa où ils attendirent le premier bateau de Manáos.

Arrivés à la capitale de la province

d'Amazonie, ils apprirent que le propriétaire d'un batellao récemment arrivé de Rio-Branco avec un chargement de bœufs, venait de mourir de la variole.

Les Indiens de l'équipage, se voyant au moment de n'être ni payés, ni rapatriés, se trouvaient dans un singulier embarras. Charles ayant été informé que le défunt laissait une famille à Boà-Vista, le grand village du Rio-Branco, fit estimer le batellao, l'acheta en présence du juge du district, et prit l'engagement d'en verser le prix en marchandises à la famille du mort.

La vente des bœufs produisit, d'autre part, une somme assez ronde qui fut également convertie en marchandises, et sur lesquelles fut prélevé le salaire des Indiens.

José fut élevé aux fonctions de patron, les Indiens, heureux de ce dénouement, s'engagèrent à le servir fidèlement et à conduire le batellao à Boà-Vista.

Ils prirent la voie du paraña d'Anavillaña qui longe la rive gauche du Rio-Negro, et arrivèrent à

la bouche supérieure du Rio-Jauapiry, où nous les retrouvons après les étranges événements relatés au chapitre précédent.

Un des Indiens, interrogé par le patron sur les motifs de leur sinistre équipée, avait fini par faire cette réponse au moins étrange :

– Nous avons mangé le *bichode taquera*, et ça nous a rendus Canaémés. Marquis ne put s’empêcher d’éclater de rire, en dépit du côté tragique de la situation.

– Voilà qui est positivement extravagant, dit-il sans pouvoir maîtriser son éclat de gaieté.

« Ainsi, on devient à volonté Canaémé, c’est-à-dire assassin de profession, et par suite fabricant de flûtes dont la matière première est tirée d’ossements humains... luthiers en tibias !

« J’ai entendu, jadis, un fantaisiste professer des axiomes non moins biscornus au sujet des influences extérieures sur les destinées humaines.

« Par exemple, il vous débitait des raisonnements ainsi déduits :

« Les joueurs de clarinette deviennent fatalement aveugles...

« Ceux qui portent des vêtements de velours noir sont destinés à être photographes...

« Quiconque est fumiste devient Piémontais...

« Quand on a des malheurs, ça vous rend Polonais.

« Et j'ajoute à la collection : Mangez du « *bicho de taquera* » et vous serez Canaémés !...

« Voilà la moralité de la chose.

« Étrange !... Étrange !...

– Vous riez, senhor Marquis, fit le patron José, et cependant rien n'est plus exact... à l'occasion.

« Connaissez-vous le *bicho de taquera* ?

– De nom seulement, et depuis peu.

– Je vais, si vous le permettez, vous renseigner complètement.

– J'allais vous en prier.

– On trouve ici, sur certaines espèces de roseaux, et en quantité incalculable, une variété

de chenilles que certaines tribus indiennes mangent avec avidité.

– Drôle de goût !

– Mais, senhor, n'ai-je pas entendu dire que, dans votre beau pays de France, les blancs mangent, sans y être contraints par la faim, des grenouilles et des limaçons.

– Tiens ! vous avez raison, vous...

« Toujours la vieille histoire de la paille dans l'œil du voisin et de la poutre dans le nôtre !

– Ces Indiens savent extraire par ébullition de cette chenille, appelée *bicho de taquera*, une graisse délicate dont ils se servent pour assaisonner leurs aliments.

« L'ingestion de cette graisse ne leur produit aucun effet délétère, malgré son origine peu appétissante.

« Mais, leur arrive-t-il d'avaler, sans leur ôter les intestins, ces vers que l'on fait sécher, une ivresse profonde ne tarde pas à les envahir.

« Ainsi que nos coolies chinois quand ils ont fumé l'opium, le monde réel se métamorphose

pour eux. Ils habitent des forêts extraordinaires où ils font des chasses merveilleuses ; les arbres se couvrent de fruits délicieux, de fleurs admirables ; leurs humbles carbets deviennent des palais où ils savourent toutes les joies humaines...

« Vous pensez si les malheureux Indiens recherchent avidement les occasions de se gaver, avec leur habituelle glotonnerie, de ces insectes singuliers.

« Mais, comme vous pouvez le croire, l'abus de cette ivresse et l'usage immodéré de l'insecte qui la cause ne tardent pas à produire sur la constitution des sauvages des effets plus nuisibles que l'alcool lui-même, et plus rapides que l'opium.

« Ils paient par un tremblement nerveux, l'engourdissement des sens, l'abrutissement de l'intelligence, l'ivresse prolongée que procure le bicho.

« J'ajouterai, pour finir, que le bicho de taquera est complètement inoffensif quand on a la précaution de lui arracher la tête et l'intestin, et

qu'il donne une graisse très fine, excellente, à saveur de crème¹.

« Voilà, messieurs, tout ce que je sais sur le bicho.

– Et vous en avez mangé ? demanda Marquis d'un ton légèrement incrédule.

– Oui, senhor, une fois seulement, et je me suis bien promis de ne plus recommencer.

– Pourquoi cela ?

– Parce que, sous l'influence d'une sorte de folie furieuse, j'ai failli égorger mon maître, mon bienfaiteur.

– Diable ! c'est donc sérieux.

« Eh bien ! je ne suis guère curieux, et pourtant je donnerais bien quelque chose pour savoir la cause réelle ou seulement probable de ce phénomène.

¹ Le *Bicho*, sous ce rapport, est comparable à certaines larves du palmier Murichi, dont, au rapport de Leblond, les Guaranis de l'Orénoque font leur nourriture la plus recherchée.

Les entomologistes ont voulu reconnaître dans cette chenille un insecte du genre *Cossus* ou du genre *Hépiale*. L. B.

– Je suis, à mon grand regret, dans l'impossibilité de vous renseigner.

– C'est dommage.

« Et vous, monsieur Charles, sans indiscretion, trouvez-vous une explication à peu près valable ?

– Je le crois, mon cher Marquis.

– À la bonne heure !

– En parlant, il y a un instant, de certains écarts gastronomiques habituels à nos compatriotes, le senhor José a cité les escargots.

« Aimez-vous les escargots, Marquis ?

– À la Bourguignonne et passionnément.

– Savez-vous les préparer ?

– Vaguement.

– Savez-vous, au moins, que, avant de les manger, on les soumet à un jeûne rigoureux d'une quinzaine de jours ?

– Parfaitement.

– Pourquoi ?

– Je confesse de nouveau mon ignorance.

– C’est tout simplement pour leur faire évacuer entièrement les substances végétales qu’ils ont absorbées.

« Ces substances, inoffensives pour l’animal, peuvent être à ce point dangereuses pour l’homme, que l’on a constaté de véritables empoisonnements résultant de l’ingestion prématurée d’escargots.

« Vous savez que ces hôtes parfois incommodes de nos jardins dévorent les feuilles de ciguë, d’aconit, de jusquiame, de belladone, et ne s’en portent pas plus mal.

« Supposez maintenant qu’un gourmet imprudent mange, aussitôt après capture, une ou deux douzaines de limaçons gorgés de ces plantes vénéneuses ; qu’arrivera-t-il ?

– Qu’il sera empoisonné comme s’il absorbait en nature la ciguë, la jusquiame, la belladone ou l’aconit.

– Absolument exact !

« Savez-vous, enfin, pour ne citer qu’un seul exemple, quels sont les symptômes de

l'empoisonnement produit par la belladone ?

– Mon instruction a été bien négligée, monsieur Charles.

– Ils sont effrayants ! Dilatation de la pupille, délire souvent gai, parfois furieux, loquacité, chants, rires, danse, apparence d'ivresse, puis, gesticulations convulsives, fureur, contorsions désordonnées, hallucinations, folie !

– Quel croquis terrible en peu de mots !

« Il me semble voir nos amateurs exécuter hier leur sarabande.

– Tels sont à peu près les symptômes présentés par les personnes ayant mangé imprudemment des baies de belladone, ou des escargots gavés des feuilles de cette redoutable solanée.

– Alors, selon vous, le bicho de taquera qui constitue la friandise chère aux Peaux-Rouges ferait sa nourriture d'une plante possédant des propriétés analogues.

– Indubitablement.

« La preuve, c'est que ceux qui ne veulent pas

ressentir les effets de cette ivresse furieuse ont la précaution d'enlever l'intestin de l'insecte.

– Très bien, monsieur Charles, et vous nous donnez là d'excellentes raisons.

« Je comprends parfaitement l'ivresse et la fureur de nos hommes d'équipage.

« Mais je ne m'explique pas comment ça les a rendus *Canaémés* de manger le bicho.

– Voyons, ne faites pas le naïf.

« Il doit être évident, pour vous comme pour moi, que ces pauvres diables ayant l'esprit saturé des histoires de ces terribles Indiens qui tuent pour tuer, comme certaines sectes sivaïstes de l'Inde, se trouvant sous l'influence de cette plante inconnue, ont cru de bonne foi être devenus les bravos du Jauapiry.

« Le poison absorbé en quantité, probablement considérable, a transformé en folie furieuse l'idée prédominante à ce moment dans leurs esprits, et l'a exaspérée jusqu'à l'homicide.

« C'est là, je crois, l'explication la plus logique et la plus rationnelle.

– Et les Canaémés pour de vrai, pensez-vous qu'ils demandent à l'usage du bicho le nerf nécessaire pour accomplir les rites de leur secte.

– Vous m'en demandez trop, mon ami.

« Il n'y aurait, d'ailleurs, rien d'impossible à cela, et peut-être aurons-nous plus tard l'occasion de vérifier le fait.

« La chose, du reste, n'est pas sans précédent.

« N'est-ce pas à ce produit du chanvre indien, connu en Orient sous le nom de haschich, que les adeptes du Vieux-de-la-Montagne empruntaient cette ivresse qui les faisait obéir aveuglément aux ordres de ce chef redoutable.

Un mot du pilote mit fin à cette intéressante dissertation.

Les eaux sur lesquelles s'avance péniblement le batellao sont devenues de plus en plus blanchâtres, et tranchent vigoureusement sur le liquide noir qu'on aperçoit au loin.

– Le Rio-Branco, senhores, dit le mulâtre.

IV

Alerte. – Rencontre imprévue. – Chaloupe à vapeur échouée. – Deux moribonds. – Le Chibé. – Le tonique de Marquis. – Sauvés ! – Un drame sur le Rio-Negro. – Désertion et tentative d'assassinat. – Échouage volontaire. – Sauvetage de la chaloupe. – « Machine en arrière ! » – Un choc. – Tout va bien. – Bento et Raphaelo. – Leur histoire. – En remorque. – Apparition d'une uba. – Une vieille Indienne et un enfant fiévreux. – Demande de secours. – Entretien mystérieux. – L'amulette de Mascounan. – Les défiances du senhor José.

L'ivresse furieuse de la nuit précédente n'avait laissé aux « Canaémés amateurs », comme les appelait Marquis, qu'un peu de vague au cerveau et de courbature dans les membres.

Ils n'en travaillèrent pas moins de façon à

faire la besogne de leurs compagnons massacrés par eux pendant l'orgie qui suivit l'attaque du batellao.

Heureusement que l'idée ne leur vint pas, lorsqu'ils étaient sous l'influence du bicho de taquera, de s'entre-égorger, et qu'ils s'acharnèrent seulement après les cadavres tombée sous les balles des passagers.

Cette fantaisie lugubre eût eu, pour chacun, des conséquences terribles, dont la moindre eût été l'immobilisation du bâtiment sur les rives inhospitalières du Rio-Negro

Leur accès de folie une fois terminé, les Indiens redevinrent, comme précédemment, des êtres taciturnes, passivement disciplinés, travaillant sans enthousiasme, mais sans défaillance, comme des chevaux de labour.

Il ne fut plus question de Canaémés. Ils parurent avoir même oublié leurs débuts dans la carrière et les tibias précipitamment abandonnés avant d'être devenus les flûtes légendaires.

Cette tranquillité, si chèrement achetée par la

mort de trois d'entre eux, devait cependant ne pas être de longue durée.

Le batellao, tirailé de l'avant et poussé de l'arrière, allait bientôt pénétrer dans le vaste estuaire du Rio-Branco, quand le pilote aperçut, allongée sur un banc de vase, comme un cétacé blessé à mort, une masse sombre, dont l'éloignement ne permit pas tout d'abord de reconnaître la nature.

Les passagers, avertis, quittent l'abri de l'arrière, s'arment à la hâte et viennent examiner aussi le mystérieux objet toujours immobile.

On s'approche lentement et Marquis, dont l'œil émerillonné possède une acuité susceptible d'étonner les Indiens eux-mêmes, affirme que c'est une chaloupe à vapeur échouée par l'avant sur le banc de vase. Il prétend même distinguer la cheminée fortement inclinée sur l'arrière, en raison du changement de niveau produit par l'échouage.

On s'approche encore. Plus de doute, Marquis a raison.

Le pilote gouverne droit à l'épave, s'empare d'un gancho, l'accroche au bastingage, hale dessus vigoureusement jusqu'à produire le contact des deux coques.

Sans perdre un moment, le mulâtre amarre solidement son bateau et pénètre, accompagné de Charles, sur le bâtiment naufragé où règne un silence de mort.

À première vue, la machine semble intacte. Tout paraît d'ailleurs à peu près en place, et l'on ne remarque nulle trace de pillage à bord.

La toiture de zinc traversée par le tuyau de la machine est en bon état ; seulement, une des barres de fer qui la soutiennent est légèrement tordue.

Les deux hommes, après ce rapide examen qui ne leur apprend rien sur les causes de la catastrophe, vont continuer leurs investigations, quand ils entendent soudain des gémissements étouffés sortir d'un petit rouff établi sur l'arrière.

Ils avancent avec précaution, et découvrent sur des toiles imbibées d'eau, deux hommes

garrottés, couchés côte à côte.

Trancher leurs liens, les retirer du réduit où ils suffoquent, les transporter au grand air, est pour eux l'affaire d'un moment.

À leur profonde stupeur, ils reconnaissent deux blancs.

Les malheureux semblent arrivés au comble de l'épuisement. Leurs membres, tuméfiés par les cordes, ne peuvent plus se mouvoir ; leurs yeux ternes, vitreux, demeurent sans regard ; leurs bouches desséchées, aux lèvres violettes, ont peine à balbutier un merci ! que l'on entend vaguement.

À l'expression de douloureuse commisération qu'ils semblent apercevoir sur le visage des nouveaux venus, au contact de leurs mains amies, ils devinent des sauveurs.

Puis, un nouveau râle s'échappe de leur gorge...

– À boire !...

Charles s'élançe sur le batellao, prend un coui, l'emplit d'eau, y mêle une bonne dose de tafia,

revient sur la chaloupe, et parvient à leur faire absorber quelques gouttes du breuvage.

Peu à peu, le mélange, qui opère comme tonique et comme désaltérant, produit son effet.

Ils boivent avidement, un peu de sang monte à leurs joues, leurs yeux quittent cette expression atone, la parole revient.

D'une voix un peu plus assurée, ils peuvent proférer un nouveau merci, dont l'intonation émue, poignante, révèle d'horribles souffrances.

– Mais ils meurent de faim ! s'écrie Charles en s'apercevant que la soif n'est pas la cause unique de cette défaillance.

– C'est vrai, senhor, répond le patron.

– Ils sont incapables d'absorber des aliments solides...

– Laissez-moi faire, sans vous commander.

« Je vais leur préparer un *chibé* qui passera sans difficulté et les remontera, comme pourrait le faire la meilleure soupe à la tortue.

La formule du *chibé* est des plus élémentaires

et n'exige aucune science culinaire.

Un coui, une poignée de couac (grosse farine de manioc) et un peu d'eau. On délaye avec le doigt de façon à former une bouillie, on ajoute de l'eau quand le mélange est opéré, et l'om boit ce tapioca instantané, dont nos gourmets ne sauraient se faire une idée, même très éloignée.

À défaut d'autres qualités, cet aliment insipide, inodore, d'une laide couleur jaunâtre rappelant celle de la sciure de bois, est léger, de facile digestion, et relativement substantiel.

On ne pouvait rien improviser de meilleur pour les moribonds, qui absorbent avec avidité ce brouet équinoxial.

Charles, sachant par expérience qu'il ne faut pas surcharger l'estomac des personnes succombant à l'épuisement, les engage à prendre patience en attendant une nourriture plus réconfortante.

Les Indiens n'ayant plus rien à faire, heureux de cet incident qui arrête la manœuvre du gancho et de la forquilha, après avoir stupidement

contemplé cette scène, se sont allongés en plein soleil, et endormis comme des animaux.

Charles, aidé de ses amis, transporte les deux inconnus sur le batellao, arrache leurs vêtements imbibés d'eau, frictionne leurs membres qui reprennent peu à peu leur souplesse, les habille chacun d'un pantalon et d'une chemise de laine, pendant que Marquis leur prépare une bonne soupe de matelot : une bouteille de vin de Bordeaux, quelques morceaux de sucre et du biscuit concassé dans un coui.

– Tenez, patron, voilà qui vaut mieux que votre chibé.

« – Je ne vous contredirai pas, senhor Marquis.

« C'est à donner envie d'être malade, répond le mulâtre en homme qui connaît et apprécie notre nectar bordelais.

Grâce à ces soins intelligents et dévoués, les deux inconnus reprennent promptement une partie de leurs forces.

Ils peuvent enfin s'asseoir sans défaillance et

prononcer quelques paroles de remerciement. Puis, la médication de Marquis opérant avec une rapidité surprenante, ils s'allongent chacun dans un hamac et s'endorment d'un sommeil de plomb.

Au bout de trois heures, la faim les éveille.

– Bonne maladie, messieurs, leur dit joyeusement le brave artiste, qui pendant ce temps a élaboré, avec les provisions du bord, un dîner fin, un régal des grands jours.

« Monsieur Charles, Winckelmann, senhor José, à table !

« Ne laissez pas refroidir toutes ces bonnes choses.

Les trois hommes, occupés à examiner minutieusement l'état de la chaloupe, afin d'aviser aux moyens de la renflouer, arrivent aussitôt, et ne peuvent retenir une exclamation de joie, à la vue de leurs hôtes faibles encore, mais, somme toute, en état de se tenir debout, et, à plus forte raison, de faire honneur au repas.

Ce sont deux jeunes gens aux traits réguliers et

sympathiques, au teint basané comme celui des Portugais, aux cheveux noirs et lisses, aux yeux expressifs et loyaux. Le plus âgé ne doit pas avoir plus de trente ans, et le plus jeune en paraît à peine vingt-cinq.

Leur histoire est courte et dramatique.

L'un d'eux, le plus jeune, fils d'un notable commerçant de Manáos, est propriétaire de la chaloupe. Désireux de visiter les prairies du haut Rio-Branco et de s'assurer des ressources du pays au point de vue de l'élevage du bétail, il était parti deux mois auparavant, avec son compagnon, un habile mécanicien, quatre noirs et six Indiens.

L'exploration ayant pleinement réussi, il rentrait joyeux à Manáos, escomptant par la pensée la réalisation d'une fortune rapide et facile, quand, au moment de pénétrer dans le Rio-Negro, la chaloupe, sous la double poussée de sa machine et du courant, vint rudement s'échouer sur ce banc de vase qu'il était si facile d'éviter.

Tous les efforts furent tentés, mais en vain, pour la renflouer. Comme il eût été impossible d'attendre l'arrivée des plus hautes eaux pour la

remettre à flot, il fut convenu que dès le lendemain le mécanicien partirait dans la montaria du bord, avec quatre payeurs, pour aller demander du secours au village de Moura, heureusement assez rapproché.

Mais, pendant la nuit qui suivit immédiatement l'accident, les nègres et les Indiens, d'un commun accord, se précipitèrent sur le patron et le mécanicien endormis, les garrotèrent, pillèrent les provisions, les entassèrent dans les deux embarcations habituellement traînées en remorque par la chaloupe, et s'en allèrent chacun de leur côté, abandonnant ainsi à une mort épouvantable les malheureux Brésiliens.

Deux jours et deux nuits s'étaient écoulées déjà, quand ils furent sauvés grâce à l'arrivée providentielle du batellao.

Dans la pensée de Charles et de ses compagnons, comme dans celle des deux victimes de cette lâche désertion, l'échouage de la chaloupe devait être attribuée à la malveillance.

Ces hommes, bien traités pendant toute la durée du voyage, n'avaient pu attendre le moment de recevoir leur salaire et l'importante gratification qui, dans deux jours au plus, allait leur être offerte.

Insensibles à tout, aux bons soins comme au souvenir des fatigues endurées depuis deux mois et des périls courus en commun, ils avaient, sans autre motif que leur malhonnête cupidité, leur instinct de pillards et de déserteurs-nés, fait main basse sur les objets à leur convenance, et infligé cet horrible traitement à des hommes qui avaient rempli, et au-delà, leurs engagements vis-à-vis d'eux.

Toujours la même histoire ; toujours cette tendance à la désertion, ce manque de fidélité à la parole donnée, qui sont le trait distinctif de ces peuplades de l'intérieur.

Quand les deux Brésiliens eurent enfin reconquis toute leur vigueur, ils agitèrent, avec leurs nouveaux amis, la question du renflouage de la chaloupe.

En dépit des difficultés apparentes de ce

projet, il ne pouvait être absolument impraticable, grâce à l'appoint du personnel du batellao.

Les forces réunies des sept hommes de l'équipage, jointes à celle du patron, des trois Européens et des deux Brésiliens, en tout treize personnes, seraient peut-être suffisantes.

On convint de se mettre à l'œuvre le plus tôt possible.

Charles, fort expert en ces sortes de manœuvres, pratiquées souvent par lui lors de ses nombreux échouages dans les rivières capricieuses du Territoire Contesté, fut chargé d'organiser et de commander le sauvetage.

Il jugea tout d'abord essentiel de faire allumer le fourneau de la machine et d'obtenir le plus de pression possible. Chose facile, car il y a encore à bord une provision de bois largement suffisante. Les arbres d'ailleurs surabondent non loin du rivage.

Comme le bord du fleuve, bien que relativement rapproché, est encore trop éloigné pour amarrer l'arrière de la chaloupe à un tronc

solide, il envoie le patron mouiller en aval une ancre à jet, attachée à un câble en piassaba.

Pendant cette manœuvre préparatoire, essentielle à la réussite de l'entreprise, le feu est poussé activement, la machine chauffe, la pression monte.

Reste à savoir si l'hélice n'est pas engagée dans la vase, si elle fonctionne librement. Le mécanicien s'en assure, et constate avec bonheur que tout va bien de ce côté.

Enfin, tout est prêt. La vapeur commence à fuser sous les soupapes, l'instant décisif est arrivé.

– Machine en arrière ! commande le jeune homme d'une voix retentissante.

Le mécanicien saisit le levier de mise en train et le déplace progressivement,

La vapeur pénètre avec un sifflement rapide dans le tiroir ; le piston se met à battre comme le pouls d'un fiévreux, et l'hélice tourbillonne en soulevant des flots d'écume et de vase.

Le câble se redresse, se tend et tient bon.

– À toute vapeur ! s'écrie Charles.

L'hélice fait rage, la membrure de la chaloupe frémit, de sourdes trépidations l'agitent. Il semble qu'elle glisse sur son lit de fange. Mais non. C'est une illusion.

– Vous avez atteint votre maximum de pression, n'est-ce pas ? dit-il au mécanicien.

– Oui, monsieur ; et nous restons immobiles.

– Oh ! ce n'est encore qu'un essai.

« Nous allons changer les soupapes.

– Diable !

– Craignez-vous de sauter ?

– Non ; mais le câble va se rompre.

– Bah ! voyons quand même.

« Attendez pourtant.

« Nous avons d'autres forces à utiliser.

« Pour l'instant, stoppez !

Avisant un second câble de moyennes dimensions, il le fixe également à l'arrière de la chaloupe, lance l'autre extrémité aux gens du

batellao qui se tiennent sur la droite, et dit au pilote :

– Que tout le monde à bord saisisse le piassaba, et qu'à mon commandement chacun hale de toutes ses forces.

« C'est compris ?

– Oui, senhor.

– Donnez à chaque homme un coui de tafia, et tenez-vous prêt.

– Entendu !

Pour la seconde fois retentit le commandement de : Machine en arrière ! puis, celui de : Hisse-là ! garçons ! Puis enfin : À toute vapeur !

Sous l'influence de ces deux forces combinées, la chaloupe, violemment sollicitée en arrière, commence à osciller. Bientôt, elle glisse lentement, bien lentement encore sur la couche de vase.

– Hardi ! garçons... Vous boirez tout à l'heure à votre soif.

Les Indiens, surexcités, tirent comme des

furieux ; l'hélice fait rage.

La chaloupe glisse encore et ressent un choc violent qui renverse Charles et le mécanicien, ainsi que tous les hommes du batellao qui dérive brusquement.

– Le câble doit être cassé ou l'ancre arrachée, dit Charles en se relevant.

– Ni l'un ni l'autre, senhor, s'écrie le mécanicien radieux en stoppant de nouveau.

« Mais la chaloupe est à flot.

– Bravo !

« Maintenant, messieurs, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et nous n'avons plus qu'à fêter cet heureux événement.

Ce qui fut fait séance tenante avec la plus joyeuse et la plus entière surabondance.

Après cette difficile et essentielle opération dont la réussite offrait tout d'abord de sérieuses difficultés, il restait une question à traiter, et non des moins importantes.

Qu'allaient devenir les deux Brésiliens,

composant dorénavant tout l'équipage du petit vapeur ? Allaient-ils tenter, réduits à leurs seules ressources, la descente du Rio-Negro à Manáos ou simplement rallier Moura où ils pourraient peut-être trouver quelques hommes décidés à les accompagner ?

Il n'y fallait pas penser ; car il y eût eu plus que de la témérité à affronter ce courant rapide semé d'îles et d'îlots, encombré de troncs d'arbres et d'herbes flottantes demandant à être écartés à chaque instant par un personnel relativement nombreux.

D'autre part, Charles ne pouvait songer à distraire de son équipage, déjà bien réduit, les trois ou quatre hommes nécessaires à la sécurité de la chaloupe.

Le jeune Brésilien trancha la question d'une façon bien inattendue.

– Eh ! quoi, monsieur, dit-il en souriant, vous voulez déjà nous quitter ?

« Quant à moi, je me trouve si bien en votre aimable compagnie, qu'il m'en coûte trop pour y

renoncer.

– Que voulez-vous dire ? demande Charles intrigué.

– Que mon intention n'est d'aller ni à Manáos ni même à Moura.

« Qu'en pensez-vous, Bento ? dit-il au mécanicien.

– Comme vous voudrez, senhor Raphaelo.

– Mais de retourner à Boâ-Vista, continue ce dernier.

– Vous n'y songez pas, reprend Charles.

– Bien au contraire.

« Voyez comme c'est simple : nous prenons en remorque votre batellao, avec cet excellent piassaba dont la résistance est maintenant éprouvée ; vos hommes recueillent du bois, la machine chauffe, mon ami Bento la fait fonctionner avec son habileté accoutumée, votre patron s'installe à la barre, les Indiens dirigent le batellao, nous remontons lestement le Rio-Branco, c'est-à-dire en cinq jours, au lieu de vingt, et cela sans la moindre fatigue.

« Nous arrivons à Boâ-Vista, je fais le choix judicieux d'un nouvel équipage, et nous nous séparons, hélas ! à mon grand regret, pour aller chacun à nos affaires.

« Je reviens à Manáos avec Bento, et vous vous enfoncez dans l'inconnu.

« Voilà, mon cher bienfaiteur, le projet auquel vous êtes obligé et bien reconnaissant Raphaelo Magalhens espère que vous vous rallierez.

« C'est entendu, n'est-ce pas ?

– Vous êtes un charmant compagnon, répond Charles, et j'éprouve réellement un scrupule...

– À nous obliger de nouveau ! Est-ce là ce que vous voulez dire ?

– Non pas... Mais vous êtes à quelques heures de Moura où vous trouverez sans peine à renouveler votre personnel.

– Puisque je vous dis que je préfère retourner à Boâ-Vista. « Voyons, votre refus n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

– Eh bien ! soit... Vous insistez trop amicalement pour que j'hésite plus longtemps.

– À la bonne heure !

« Partons-nous de suite, ou attendons-nous à demain ?...

– Nous avons à peine trois heures de jour ; je pense, sauf avis de votre part, qu’il vaut mieux passer la nuit ici.

– Comme il vous plaira.

« Tiens ! il paraît que nous allons avoir une visite.

– Comment voyez-vous cela ?

– N’apercevez-vous pas cette *uba* qui débouche là-bas derrière un îlot et se dirige vers nous.

– Vous avez, ma foi, raison !

« Elle est si petite, si basse sur l’eau, que je l’aurais prise d’ici pour un caïman se laissant aller à la dérive.

Raphaello ne s’est pas trompé. Une de ces microscopiques embarcations de rivière, véritable périssoire amazonienne, montée par un seul pagayeur, glisse rapidement sur les flots et

s'avance vers la chaloupe.

Construit d'un seul morceau dans un tronc d'itauba (bois de pierre), d'où son nom de *uba* (bois) par abréviation, effilé comme un brochet, taillé pour la course, ce minuscule engin de batellerie possède des qualités véritablement surprenantes.

Les Indiens s'en servent pour parcourir de préférence les petits cours d'eau, et souvent, n'hésitent pas à affronter les flots de l'Amazone ou de ses grands affluents, tant il se comporte bien entre les mains d'un pagayeur expérimenté.

La uba grossit rapidement, s'approche avec la vitesse d'un poisson, et vient aborder au flanc de la chaloupe.

– Mais c'est une femme ! s'écrie Charles, au comble de la surprise, en reconnaissant que l'habile et intrépide canotier est une canotière.

Une femme, en effet : une vieille Indienne, aux traits flétris, vêtue seulement d'une *tangue*, cette pièce de cotonnade superlativement réduite servant à cacher plus ou moins la nudité des

femmes peaux-rouges.

À l'avant de la uba est attaché un gros régime de bananes, sous lequel est allongé un pauvre petit enfant de sept à huit ans, pâle, maigre, exténué, grelottant de tous ses membres, malgré la chaleur suffocante.

– Que veux-tu, Mascounan (la vieille, la maman) ? demande le patron.

– Parler au caraï (blanc).

– Il y en a plusieurs, ici.

– Au maître, alors.

– Que lui diras-tu, au maître ?

– Cela ne te regarde pas, mal-blanchi.

– La vieille n'est pas aimable, grommèle le senhor José, très fier de sa demi-origine blanche, mais qui, en revanche, ne peut souffrir la moindre allusion désobligeante à son ascendance noire.

– Allons, monte, Mascounan, commande Raphaelo en lançant par dessus bord une petite échelle de corde.

La vieille amarre aussitôt son batelet, charge

le régime de bananes sur son épaule, se hisse avec une vigueur et une agilité qu'on n'eût pas attendues de ses membres décrépits, le dépose sur le pont, redescend à la uba, saisit l'enfant, le met à cheval sur son dos, et remonte sans dire un mot.

– D'où viens-tu ? demande le jeune homme.

– De là-bas, dit-elle en montrant la forêt.

– Quand es-tu partie ?

– Ce matin.

– Pourquoi es-tu venue ?

– Pour voir les blancs.

– Que leur veux-tu, aux blancs ?

– L'enfant a les *sezoès* (fièvres intermittentes très graves). Les *pagets* (sorciers) n'ont pu le guérir... les blancs ont des remèdes... guéris le petit...

« Tiens, je t'apporte des bananes.

– Pauvre femme ! murmure Charles attendri.

– Mais, je n'ai plus de remèdes, Mascounan, reprend Raphaëlo, les nègres et les Indiens m'ont tout pris.

– Je possède heureusement une abondante provision de quinine, interrompt Charles, qui fait signe à José d’aller sur le batellao chercher la petite pharmacie portative.

– Je ne sais si je me trompe, lui dit à voix basse le patron, mais cette vieille diablesse ne me dit rien qui vaille.

« Voyez donc, senhor, comme, tout en affectant son impassibilité indienne, elle examine en détail la chaloupe et le batellao.

« Voyez aussi comme cette petite vermine tourne de tous côtés ses yeux mobiles d’agouti pris au piège !

« Dieu me damne ! elle vient d’échanger un signe avec nos hommes.

« Croyez-moi, senhor, prenez garde !

– Vous exagérez, mon cher José, et vos préventions contre les Indiens vous rendent injuste.

Le patron partit grommelant et revint lentement en portant le coffret aux médicaments.

Charles prit une vingtaine de pilules, en fit

absorber séance tenante quatre au petit malade qui se laissa faire docilement. Puis, il remit les autres à la vieille femme, après lui avoir donné, en *lingoa geral*, les indications nécessaires pour la continuation du traitement.

– C’est à toi la *coberta*¹ de feu ? interroge-t-elle après avoir écouté religieusement les recommandations du jeune homme.

– Non... pourquoi me demandes-tu cela ?

– Pour savoir...

« Tiens, prends les bananes... elles sont à toi.

« Tu es bon... l’enfant sera sauvé... Les Canaémés ne te feront pas de mal.

– Il y a donc des Canaémés, ici ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi parles-tu des Canaémés ?

– Je ne sais pas.

« Adieu !

– Tu t’en vas ?

¹ Grand bateau amazonien.

– Oui.

Elle allait enjamber le bastingage et saisir l'enfant pour le placer à cheval sur ses épaules, quand elle sembla se raviser.

Elle décrocha gravement de son cou un petit collier en dents de singe, au milieu duquel pendait une grossière amulette en os, le passa au cou du jeune homme, et ajouta :

– Ne quitte jamais ce collier.

« Jamais !... tu entends, caraï (petit blanc), jamais !

Avant que Charles, interdit, ait eu le temps de lui demander la signification de cet emblème et le motif de cette recommandation, la vieille femme prit le petit malade, descendit l'échelle avec une agilité de macaque, sauta dans la uba, empoigna sa pagaye, et imprima au batelet une telle impulsion qu'il fila comme une flèche.

– Va, vieille sorcière, espionne de malheur, va rejoindre ceux qui t'envoient, raconte-leur ce que tu as vu pour qu'ils viennent bientôt nous surprendre pendant la nuit et faire des

instruments de musique avec les os de nos jambes !

« Le diable m'emporte si je ferme l'œil tant que nous serons dans ces parages maudits !

– Voyons, mon pauvre José, répondit affectueusement Charles au mulâtre furieux, vos préjugés vous tournent la tête et vous rendent injuste à l'égard de cette pauvre vieille.

– C'est que je suis payé pour craindre les ruses diaboliques de ces païens sans baptême.

« Vous connaissez seulement les Tapouyes du rivage, avec lesquels on peut encore s'entendre à l'occasion.

« Mais, vous changerez d'opinion quand vous aurez vécu avec les Peaux-Rouges de l'intérieur.

« Tenez, je voudrais pour beaucoup être au matin, afin de dérapper sans plus tarder, et mettre la plus grande distance possible entre nous et cet endroit où je me sens mal à l'aise.

« Croyez-moi, senhor, tout cela n'est pas naturel, et nous ferons bien de veiller au grain si nous voulons éviter une catastrophe.

V

*Nuits équinoxiales. – Ni aurore ni crépuscule.
– Inconvénients pour le voyageur de ces
interminables nuits de douze heures. – Soupçons.
– La veillée d’armes. – Sentinelles endormies. –
Apparition et manœuvres d’une bande de
caïmans – Familiarité suspecte d’animaux
ordinairement défiants. – Le batellao en dérive. –
Coup de feu. – Aux armes !... – Terreur des gens
de l’équipage. – Abordage. – Succombant sous le
nombre. – Acculés à l’arrière. – Au-dessus du
vide. – Terrible riposte. – De la lumière ! – Mort
ou blessé. – José déclare qu’il doit à Marquis
une « fière chandelle » et Marquis affirme que
c’est une bougie.*

Entre autres sujets d’étonnement pour
l’habitant de la zone tempérée que les hasards de
la vie ont conduit depuis peu aux terres

équinoxiales, il faut compter la soudaineté avec laquelle le jour succède à la nuit, et la nuit au jour, presque sans aurore, presque sans crépuscule.

Quelques minutes avant six heures du soir, il voit l'astre prodigieusement agrandi flamboyer comme un feu de forge et projeter sur les plus hautes cimes des arbres géants ses reflets d'incendie. Et alors qu'il pense à savourer cette lente et progressive diminution de la lumière, qui rend si adorablement exquis nos longues soirées d'été, il aperçoit tout à coup l'horizon teinté de violet, puis de gris sombre, et en moins de vingt minutes, les ténèbres ont remplacé cette violente incandescence.

Ce n'est plus à proprement parler un coucher de soleil, mais plutôt une brutale suppression de lumière, analogue, toutes proportions gardées, à l'extinction de la rampe d'un théâtre.

Été comme hiver, du 1^{er} janvier au 31 décembre, cette nuit dure douze heures...

Puis, environ vingt minutes avant six heures du matin, les teintes grises réapparaissent. Le

levant se colore en violet intense ; une bande pourprée surgit au-dessus des arbres dont la base disparaît dans l'ombre ; pendant quelques instants, il y a comme une sorte d'antagonisme entre les ténèbres et les lueurs crues qui surgissent en éventail sur la ligne d'horizon, puis le soleil apparaît rutilant comme un bolide, et déjà chauffé à blanc.

Extinction, le soir ; le matin, explosion !

Si l'Européen, déconcerté tout d'abord par ces rapides changements à vue, en arrive bientôt à s'adapter à leur soudaineté qui n'est pas sans charmes, ne fut-ce que comme contraste, il n'en est pas de même pour cette interminable nuit dont l'énervante lenteur constitue un véritable supplice.

Quand fatigué d'une longue course à travers la forêt vierge, quand courbaturé par une journée passée en pirogue, il a mis à profit les derniers moments de clarté pour choisir son campement, faire son feu, dresser son hamac et préparer son dîner, il voit non sans plaisir la nuit équinoxiale tomber sur la région.

La nuit, c'est le repos si chèrement conquis, c'est la grande halte réparatrice, c'est la raison toute puissante qui arrête l'explorateur et le force à subordonner sa tâche à sa résistance.

Aussi, les premières heures en sont-elles particulièrement agréables à l'homme brisé par le rude labeur du jour.

Son repas absorbé de bon appétit, il fume quelques cigarettes, échange quelques paroles amicales avec ses noirs ou ses Indiens, rédige quelques notes, fait renouveler l'approvisionnement des foyers, invite au sommeil tout son monde, et s'allonge voluptueusement dans son hamac, auquel il imprime quelques oscillations.

Il n'est guère plus de sept heures ou sept heures et demie.

Le hamac devient peu à peu immobile, la cigarette à demi consumée s'éteint... l'homme est déjà parti pour le pays des rêves.

En vain les sauvages habitants de la forêt vierge expectorent à qui mieux mieux leur

bruyante symphonie. Singes-hurleurs, hérons-butors, grenouilles-taureaux, jaguars, cerfs-abyeours et cochons marrons peuvent beugler, mugir, miauler ou grogner à l'envi. Le dormeur a pris le meilleur de tous les narcotiques, et rien ne peut tout d'abord prévaloir contre ce sommeil si bien gagné.

Jusque-là, tout va bien. Mais, arrive minuit ou une heure du matin.

À l'infemale chaleur du jour a succédé une température un peu plus clémente. Le thermomètre accuse une baisse de deux ou trois degrés. Cette légère détente produit sur l'organisme du dormeur une impression toute physiologique, autrefois caractérisée par le bon Molière dans une périphrase triviale, sans doute, mais pittoresque.

Le dormeur, soudain éveillé, quitte un moment son hamac, pour suppléer solitairement à l'absence de cette transpiration surabondante produite par la chaleur du jour. Il regagne sa couche espérant reprendre son somme.

Vains efforts, le charme est brisé. Il a déjà

dormi six bonnes heures, et son corps en partie délassé ne peut plus se fondre dans cette douce torpeur si malencontreusement interrompue.

L'assourdissante cacophonie, dont les éclats ne lui produisaient tout à l'heure pas plus d'effet qu'un solo de rossignol, l'empêchement de souder maintenant les deux tronçons du sommeil brusquement interrompu.

Il commence à pester de tout son cœur et à se retourner convulsivement dans son hamac. Il bat le briquet, approche de sa montre la mèche en ignition et s'imagine que le fin chronomètre est détraqué. Il fume cigarettes sur cigarettes et assiste de plus en plus énervé au lent défilé des heures.

Ses hommes, éveillés comme lui et pour le même motif, vont et viennent, se lèvent, se mouchent, se retournent, geignent, grognent, baillent et se mettent à chuchoter pour passer le temps.

Lui, de son côté, fixe la flamme du foyer pour tâcher de l'hypnotiser, regarde voltiger les phalènes ou les chauves-souris vampires,

contemple les étoiles, ou compte jusqu'à mille afin d'absorber son esprit.

Cela dure jusqu'à quatre heures du matin. Quelquefois jusqu'au jour. Alors, il s'endormirait pour tout de bon. Mais il faut préparer le déjeuner, plier bagage et lever le camp.

Quelque endurci qu'il soit à la vie des grands bois, quelque complet que soit son acclimatement, le même phénomène se produira invariablement, et la même insomnie viendra chaque nuit l'énerver jusqu'à l'exaspération, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, et quand bien même il saurait héroïquement résister à l'impérieux besoin de la sieste diurne.

Mais, aussi, pensez-donc, une nuit de douze heures ! Il faudrait être un loir doublé d'une marmotte pour consacrer à un sommeil ininterrompu un pareil laps de temps.

En dépit de leur formelle intention de veiller à tour de rôle pendant toute la nuit, tant sur la chaloupe à vapeur que sur le batellao, les trois

Européens, les deux Brésiliens et le mulâtre, fatigués par le rude labeur du jour, avaient fini par s'endormir.

Marquis, Winckelmann, Bento et Raphaelo s'étaient installés sur la chaloupe solidement fixée à son ancre. Il avait été convenu que chacun resterait éveillé seulement pendant une heure, de façon à arriver sans encombre au moment psychologique où tout le monde court après le sommeil.

Charles, José et les Indiens étaient restés sur le batellao amarré par son câble à l'arrière de la chaloupe.

Le jeune homme s'était engagé à ne pas dormir pendant deux heures et à éveiller à ce moment José qui devait prendre sa place. Le mulâtre ne voulait pas démordre de ses préventions concernant la vieille Indienne, et avait même juré, peut-être inconsidérément, de ne pas céder au sommeil.

Le brave garçon, croyant ne pas avoir suffisamment fait partager ses inquiétudes à ses compagnons, prétendait assumer toute la

responsabilité de la surveillance.

Il s'illusionnait, d'ailleurs de très bonne foi, et sans la moindre forfanterie.

Du reste, il avait fini par ébranler la confiance des Brésiliens et même de Charles, en insistant sur certains détails caractéristiques.

– Croyez-moi, monsieur, je vous en prie, répétait-il à satiété.

« Voyez-vous, cette vieille drôlesse est une espionne.

« Tout me l'annonce...

« Rappelez-vous ses regards inquiets, obliques, investigateurs.

« Pendant que vous lui parliez, je voyais sa prunelle toujours en mouvement.

« J'ai positivement intercepté un signe adressé à un de nos hommes ; je ne sais pas lequel, malheureusement.

« Enfin, n'a-t-elle pas demandé si la chaloupe vous appartenait ?

– Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

– Que si, à l’occasion, ceux dont elle est l’espion n’entreprennent rien contre vous personnellement, ils ne se feront pas faute d’attaquer vos compagnons.

– Peut-être, alors, eût-il mieux valu lui dire que la chaloupe est à moi ?

– Assurément.

« Si l’on peut trouver dans sa vieille carcasse un atome de reconnaissance pour le service rendu à l’enfant, elle se ferait peut-être scrupule de vous causer un dommage personnel.

« Car, en son âme et conscience – si toutefois ces mots-là peuvent s’appliquer à de tels païens, – elle croit n’avoir d’obligations qu’à vous seul, et ne fera aucun scrupule de renseigner et de guider jusqu’ici les vauriens auxquels elle a servi d’espion...

– Vous pourriez bien avoir, en fin de compte, quelque peu raison, fit le jeune homme ébranlé par cette ténacité du mulâtre, et ses raisons bonnes ou mauvaises.

« Eh bien ! soit ! veillons comme si nous

étions sous la menace d'un danger réel.

« Prudence n'est pas pusillanimité, n'est-ce pas ?

« Nous sommes suffisamment nombreux, nous possédons un armement redoutable, et nul parmi vous ne connaît la crainte.

Ces dispositions préliminaires ainsi arrêtées, Charles et Marquis prirent le premier quart de veille, l'un sur le batellao, l'autre sur la chaloupe, et engagèrent leurs compagnons à s'endormir.

Charles mit son revolver dans la poche de sa vareuse de laine, posa sa carabine à portée de sa main, et s'installa sur l'avant, de façon à pouvoir inventorier les deux côtés de la lourde embarcation.

Une légère brise s'éleva bientôt et balaya le nuage horripilant des insectes qui, pour une fois, durent laisser en repos les deux équipages.

C'était là une circonstance favorable en apparence, qui pouvait, à l'occasion, devenir funeste, en ce que les tortures infligées aux hommes par ces féroces infiniment petits sont par

excellence le stimulant des sentinelles.

Mais Charles n'était pas homme à céder à la torpeur presque invincible produite par cette nuit exceptionnellement fraîche et l'absence des maringouins.

... Il veillait depuis une heure et demie et escomptait par la pensée la fin des trente minutes qui lui restaient à passer avant de quitter cette faction ennuyeuse, quand un léger clapotis attira soudain son attention.

Une masse noire, émergeant à peine des eaux tranquilles, dérivait lentement au fil du courant, tout en se rapprochant insensiblement de la chaloupe.

L'éloignement et surtout l'obscurité relative ne lui permirent pas de reconnaître tout d'abord la nature de ce mystérieux objet, bien qu'il tranchât vigoureusement sur la surface blanchâtre de la rivière et que la lueur des étoiles fut assez vive.

Cette chose indescriptible pouvait mesurer

environ deux mètres de longueur et trente à quarante centimètres de largeur.

Le jeune homme, las d'écarquiller les yeux, s'avisa en fin de compte de cette réflexion parfaitement rationnelle :

– C'est probablement un caïman en quête de son souper.

Un bruit de souffle rauque et assez intense qui sembla venir de l'épave donna toute vraisemblance à cette supposition.

Le caïman, à l'aspect probablement très inattendu de la chaloupe, s'arrêta un moment, battit l'eau de ses pieds, aspira fortement l'air, glissa le long de la coque, et continua à se laisser dériver.

Charles, qui nourrissait une profonde aversion pour ces hideuses bêtes, n'eut pas manqué, dans toute autre occasion, d'envoyer une balle au noctambule, mais, à quoi bon donner l'alarme à ses compagnons harassés, pour cette vaine satisfaction procurée à son antipathie ?

Mais, à peine le saurien a-t-il disparu, qu'un

second, puis un troisième arrivent à la file, avec l'allure indolente et audacieuse tout à la fois que ces redoutables amphibiens affectent quand ils se sentent en nombre ou quand ils ont confiance en leur vigueur.

– Diable ! dit Charles en aparté, voilà bien des caïmans qui prennent le frais, ce soir.

« Peste ! quelle familiarité ! Ils ne connaissent donc pas les embarcations du fleuve, ou bien les mariniers sont ici plus patients que sur l'Araguay ou l'Apurema.

Les deux nouveaux arrivants s'arrêtent aussi à l'aspect de la chaloupe dont ils inventorient la masse. Puis, ils se rapprochent lentement l'un de l'autre, semblent se confier leurs impressions, reniflent, soufflent, barbotent, et, finalement, disparaissent latéralement après avoir satisfait leur curiosité.

Charles, que leurs ébats ont plutôt intéressé qu'intrigué – ceux qui ont passé de longues heures en faction savent que tout est motif à distraction, – s'aperçoit, non sans plaisir, que son quart est fini.

Il s'en va sans bruit éveiller le senhor José qui l'accueille par un vigoureux bâillement et balbutie d'une voix en quelque sorte engourdie :

– Comment, déjà ?

– Merci, vous êtes bien bon, mon cher camarade, et « déjà » est joli.

« Allons, prenez votre revolver, votre carabine...

« Vous êtes prêt ?

– Oui, senhor... oui... sans doute... je... je suis prêt.

– Mais, vous dormez debout !

– Soyez tranquille... j'ouvre l'œil.

« Rien de suspect, n'est-ce pas ?

– Rien ! J'ai seulement aperçu trois caïmans qui sont venus frôler la chaloupe et se sont tranquillement allés.

– Ah !... oui, des caïmans, fait le pilote en baillant de plus belle.

« Ils sont très familiers... ici...

« Bonne nuit, senhor.

– Merci, mon cher José ; et vous, bonne garde.

Cinq minutes après, comme s'ils eussent obéi à un mot d'ordre, Charles dans son hamac et le mulâtre sur l'avant du batellao s'endormaient avec une simultanéité parfaite.

Après un temps dont il ne peut tout d'abord apprécier la durée, une sorte de vagissement douloureux éveille brusquement Charles dont le sommeil de coureur des bois est excessivement léger.

Cette plainte bien caractéristique lui arrache une exclamation de mauvaise humeur. Il a reconnu le cri du caïman.

– Encore ces immondes bêtes, s'écrie-t-il furieux.

« Je ne pourrai donc pas dormir tranquille ?

« Mille tonnerres ! Dussé-je donner l'alarme et faire prendre les armes à tout le monde, je fusille le premier qui me passe à portée.

Mais, tout à coup, une stupeur bien légitime arrête ses imprécations et le fait surseoir à son

projet de vengeance.

Le batellao n'est plus amarré à la chaloupe. Il dérive emporté par le courant, et déjà la coque du petit vapeur commence à se fondre dans les ombres de la nuit.

En outre, une escadrille de caïmans lui fait cortège et l'accompagne en bon ordre, sans s'éloigner de plus de sept ou huit mètres.

En homme auquel sont familières les dispositions de son bateau, Charles bondit hors de son hamac, s'élance à l'avant, décroche le grappin fixé à son câble, le lance à la rivière, et bouscule d'un formidable coup de poing le mulâtre qui dort comme un pieu.

Le grappin mord sur le fond du cours d'eau et le batellao s'arrête aussitôt.

Avec un ensemble surprenant, les caïmans, qui sont bien une dizaine, stoppent à leur tour, évoluent lentement autour de l'embarcation devenue soudain immobile, décrivent quelques cercles, et l'un d'eux, plus audacieux sans doute que ses congénères, s'approche de façon à

toucher le câble rigide, immergé à 45 degrés.

Le jeune homme, de plus en plus stupéfait, croit voir briller, près de la tête du monstre, comme un reflet d'acier.

Épauler sa carabine et faire feu sans désespérer est pour lui l'affaire d'un moment.

Un cri terrible succède aussitôt à la détonation qui se répercute au loin, et une forme noire se dresse brusquement sur l'eau, oscille convulsivement, se débat, puis disparaît dans les flots.

– Qu'y a-t-il ? senhor, demande, d'une voix éperdue, le mulâtre assourdi par le coup de carabine et ébloui par la flamme de la poudre.

– Il y a que nos caïmans se dédoublent et se transforment chacun en un homme et une uba.

Puis, se tournant vers la chaloupe, il s'écrie d'une voix retentissante :

– Alerte !... mes amis... aux armes !

Cependant, les hommes de l'équipage, éveillés au coup de feu, se pressent tumultueusement autour de leurs chefs.

– Débrouillez-vous avec eux, dit Charles au patron, tâchez d'organiser la résistance.

« Moi, j'ai encore une dizaine de coups à tirer, je vais repousser la première attaque.

« Dépêchez !... Il n'est que temps, ou ces gredins vont nous prendre à l'abordage.

Le mulâtre s'évertue, mais en vain, à rassembler les Indiens et à les faire agir contre l'ennemi commun.

Les pauvres diables, ahuris, empêtrés dans les ballots, semblent en proie à une folle épouvante. Ils ne cherchent même pas leurs armes dont ils seraient peut-être incapables de se servir.

Seul, José se multiplie, pendant que Charles ouvre contre les assaillants un feu d'enfer, auquel on répond bientôt de la chaloupe.

Le jeune homme a bientôt déchargé son revolver et sa carabine, sans succès apparent, bien que les batelets fussent assez rapprochés pour qu'il pût suffisamment assurer son tir.

Le mulâtre, désespérant de rien obtenir des Indiens frappés d'atonie, a eu l'excellente idée de

chercher la cartouchière de Charles.

– Vous faites de mauvaise besogne, senhor, lui dit-il rapidement en entendant sa dernière balle frapper la dure paroi de *bois de pierre*.

« Les coquins se sont mis à la nage derrière leurs ubas et les poussent devant eux...

« Voyez donc ce remous dans le sillage...

– Vous avez pardieu ! raison... Je lâche la proie pour l'ombre.

« Mille tonnerres !... je suis désarmé.

– Prenez mon revolver pendant que je vais recharger vos armes.

En ce moment retentit un cri formidable qui se répercute au loin sur les flots.

– Canaémés !... Canaémés !...

– Les brigands vont nous aborder !... Et ces lâches qui vont se laisser égorger comme des moutons !

Une voix sonore et bien timbrée succède au cri de guerre des assassins du Jauapiry.

– Courage !... Nous arrivons !...

– Hardi ! José... Hardi !... mon brave.

« Courez à tribord et sabrez ferme.

« Moi, je reste ici.

Les ubas se sont rapprochées de plus en plus et ont heurté rudement la coque du batellao. À l'avant, à l'arrière et de chaque bord, des mains s'accrochent aux bastingages, et des faces bariolées hideusement de rouge et de noir apparaissent aussitôt.

En vain Charles et José sabrent à toute volée les griffes et les crânes, et font une besogne de géants.

Ils ne peuvent être partout à la fois et faire face aux ennemis qui émergent à chaque instant du fleuve.

Le batellao est envahi par l'arrière, et les deux intrépides compagnons sont seuls pour s'opposer à l'irruption de la meute hurlante.

Les hommes de l'équipage, voyant les ubas flotter en dérive, sans direction, ont semblé sortir de leur torpeur. Ils se concertent rapidement, et au moment précis où les assaillants envahissent le

bateau, ils se précipitent dans la rivière et se mettent à nager pour rattraper les pirogues abandonnées.

Charles et le patron ont devant eux une dizaine d'Indiens de haute taille, complètement nus et armés, comme eux, de sabre d'abatis.

Une lutte inégale s'engage, et si les deux compagnons n'avaient pas encore chacun deux coups de revolver à tirer, ils seraient aussitôt massacrés.

Charles recule de quelques pas et fait feu. Un Indien roule sur le pont.

– À votre tour, José.

« Visez à la ceinture.

Le mulâtre décharge son arme coup sur coup, et a la satisfaction de voir deux bandits hors de combat.

Il recule également en brandissant son sabre et se trouve bientôt acculé à l'extrême pointe, de l'avant. Un groupe compact se rue sur eux. Charles tire son dernier coup de revolver, laisse tomber son arme inutile, recule de deux pas

encore, et frémit en sentant le vide derrière lui.

José, atteint à l'épaule, pousse un cri et s'abat sur un genou.

Charles, d'un moulinet rapide, écarte un moment les lames qui les menacent tous deux. Mais, emporté par son élan, il fait un faux pas, perd l'équilibre et se sent tomber.

Une main de fer le happe au passage, et une voix rude mais affectueux s'écrie en français :

– Laissez-vous aller, patron, c'est moi... la poigne est bonne.

En même temps, un choc violent ébranle toute la membrure du batellao qui craque lugubrement.

Charles, enlevé comme un enfant, reconnaît Winckelmann à ces quelques mots et à la puissance de cette formidable étreinte.

Il a le temps de crier :

– Jetez-vous à l'eau, José !

Puis, il se sent transbordé sur la chaloupe qui vient d'aborder le batellao.

Les Canaémés, stupéfaits, hésitent un moment

en ne voyant plus le blanc escamoté si lestement, et en ne retrouvant plus le mulâtre qui vient de disparaître aussi.

– Feu !... commande en même temps Marquis en portant sa carabine à l'épaule.

Quatre détonations éclatent en même temps, puis immédiatement après quatre autres.

Les bandits, décimés par cet ouragan de plomb, roulent pêle-mêle et poussent des hurlements de détresse.

– Feu !... Feu à volonté ! hurle Marquis dont l'arme tonne sans relâche.

Et les détonations se succèdent, et les balles fracassent les membres, brisent les têtes, trouent les poitrines, sans que les assassins puissent se soustraire à cette foudroyante riposte.

Cette terrible exécution dure à peine une minute !

Puis, la voix railleuse du comédien domine de nouveau les hurlements des blessés, les râles des mourants.

– Cessez le feu !...

« Un bout d'amarre, s'il vous plaît, pour accrocher la chaloupe à ce mauvais patachon d'eau douce, et un peu de lumière, pour voir de près les frimousses de ces vilains personnages.

Les voyageurs expérimentés ne manquent jamais, au départ, d'emporter un abondant approvisionnement de bougies, pour suppléer à l'insuffisance de l'éclairage indigène composé d'huile de poisson ou de tortue. Du reste, on ne trouve que de loin en loin des villages ou de simples sitios, et il est utile d'avoir instantanément de la lumière pendant les interminables nuits équatoriales.

Aussitôt que Marquis eut témoigné son désir, les deux Brésiliens s'empressent de battre le briquet et d'allumer deux bougies qui, avec leur flambeau à verrière ont échappé jadis au pillage de la chaloupe.

Marquis prend un des flambeaux, donne l'autre à Winckelmann, recharge son revolver, engage son compagnon à en faire autant, enjambe lestement le bastingage de la chaloupe et se trouve sur le batellao.

Sept ou huit cadavres, horriblement convulsés, forment un monceau hideux à l'avant du lourd bâtiment. Quelques blessés se traînent péniblement à l'arrière, se hissent avec de douloureux efforts sur leurs membres brisés, et se laissent tomber à l'eau.

– Mauvaises conditions pour tirer sa coupe, dit ironiquement le comédien.

En même temps, des cris et des râles étouffés se font entendre, dans l'ombre, au-dessous de la saillie formée par l'arrière.

– Que diable ! y a-t-il donc encore par là, murmure le jeune homme en allongeant au-dessus de l'eau sa main portant le flambeau.

Il aperçoit les ubas des assaillants rangées en demi-cercle, et montées par les Indiens qui ont bravement déserté le bord au moment de l'attaque.

Ils massacrent sans pitié les blessés, et les mutilent atrocement avec l'impassible férocité des hommes de leur race.

L'un deux, apercevant la lumière, et craignant

une méprise, interrompt un instant son immonde besoin, et s'écrie en mauvais portugais.

– Ne tire pas, Monsieur le blanc... c'est nous !

– C'est bon !... c'est bon !... continue distraitement Marquis.

« Mais où donc est passé notre ami José.

« Je serais au désespoir qu'il fût arrivé malheur à ce brave garçon.

À ces mots, il aperçoit une paire de jambes vêtues d'un pantalon jadis blanc, et tout souillé de sang. Le torse et les bras disparaissent entièrement sous un tas de cadavres.

– Eh ! le voilà, dit-il en écartant du pied ces corps inertes.

« Pauvre garçon ! Il semble bien malade... Voyez, il ne bouge plus !

Un Indien, traversé complètement par la lame d'un sabre d'abatis, est étendu en travers sur le ventre de José. Un second, étreint au cou par les dix doigts du mulâtre, et complètement étranglé, est resté allongé sur lui.

– Le malheureux a fait une rude défense ! murmure douloureusement Charles.

« Je ne peux pourtant pas croire qu’il soit mort !

En ce moment, une goutte de cire brûlante, coulant de la bougie tenue par Marquis, tombe sur sa joue bronzée.

Il ouvre soudain les yeux, et pousse un cri étouffé.

– Il est vivant !... bien vivant... ce sont ces charognes qui l’écrasent.

« Eh ! oust !... à l’eau ! vermines.

Le mulâtre, soustrait à ce double poids qui l’étouffe, avale une vaste gorgée d’air, se dresse sur son séant, reconnaît ses amis qui lui tendent les mains et s’écrie :

– Vous êtes donc tous sauvés... Quelle joie de vous revoir !

« C’est moi le plus malade, mais Démonio !... je ne suis pas encore mort.

« Senhôr Marquis, je crois que je vous dois

une fière chandelle.

– Vous ne pensez pas si bien dire, mon cher ami ; avec cette différence toutefois, que la chandelle en question est une bougie.

VI

Après la bataille. – Sommeil au milieu des cadavres. – Marquis consent à passer au conseil de guerre. – Soupçons presque confirmés. – La scène de la nuit reconstituée. – Étude d'une uba. – Comment et pourquoi la chaloupe dériva au bon moment. – Farniente. – Prodigieuse apathie des Indiens. – Manger, boire, dormir. – Alimentation au Rio-Branco. – Poissons, tortues, gibier. – Disparition progressive des habitations riveraines. – Solitude. – Émigration vers le Campo. – La caxoeira. – Ses inconvénients – Indiens Paoxianas. – Les premières fazendas. – La capitale des Campos du Rio-Branco.

Cette sauvage agression qui n'était pas le fait de Canaémés « amateurs » n'eut fort heureusement aucune suite fâcheuse. Par un hasard véritablement providentiel, tous les

dommages se bornèrent à l'estafilade que reçut à l'épaule José le mulâtre.

Un pansement sommaire avec de l'eau coupée de tafia fut appliqué sur la blessure, plus effrayante en apparence que dangereuse en réalité, puis, le brave patron, bien choyé, bien dorloté, se vit installé dans un hamac où il ne tarda pas à s'endormir.

Ce fut d'ailleurs le seul de l'expédition auquel il fut possible de fermer l'œil après cette chaude alerte ; car les autres, encore tout enfiévrés de la lutte, et craignant en outre un retour dont rien ne démentait la possibilité, veillèrent jusqu'au jour avec une attention dont rien ne put les distraire.

Peine inutile. La leçon avait été à ce point terrible, que nul parmi les assassins ne parut songer à user de représailles. Du reste, peut-être avaient-ils été tous victimes de leur témérité, et n'en restait-il pas un seul pour aller annoncer la défaite aux autres membres de la redoutable association ?

Dès que le jour parut, le mécanicien alluma son fourneau de chauffe. En attendant que la

machine fut sous pression, chacun se mit en devoir de faire disparaître les traces du combat. Les Indiens de l'équipage, après s'être jetés à la rivière au moment où l'ennemi prenait à l'abordage le batellao, et rattrapé à la nage les ubas s'en allant à la dérive, étaient remontés à bord quand il n'y eut plus aucun danger.

En hommes de précaution, ils avaient amarré toutes les ubas capturées si facilement, puis, ils s'étaient installés pour dormir, pêle-mêle avec les cadavres, comme si cette affreuse promiscuité eût été la chose la plus naturelle.

Le jour les trouva ronflant à poings fermés, au milieu des Canaémés rigides, souillés de sang, effrayants encore sous les bariolures qui faisaient encore ressortir leur lividité cadavérique.

Des hommes superbes, ces bandits amazoniens, et dont l'athlétique vigueur offre un contraste violent avec les membres grêles, l'expression chafouine des Indiens abâtardis des rives de l'Océan. Taillés en force, musclés comme des gladiateurs antiques, la poitrine bombée, le cou puissant, les extrémités fines, les

attaches presque délicates, ils personnifient admirablement l'homme à l'état de nature et tel qu'un artiste ou un anthropologiste se plairait à le rêver.

Enfin, détail qui n'est pas sans importance, tous ont été frappés par devant comme l'indiquent les traces des projectiles qui seuls ont pu briser leur élan de fauves.

– De rudes gaillards, Monsieur Charles, dit Winckelmann dont le torse et les membres herculéens peuvent seuls rivaliser avec les leurs.

« Si nous n'avions pas été supérieurement armés, la chose tournait mal.

– Mais, dit à son tour Marquis, comment diable ont-ils réussi à nous approcher ainsi, en pleine rivière et à nous tomber dessus sans que nul ait pu s'en douter ?

– Oh ! d'une façon bien simple, reprit Charles.

« Je crois, Dieu me pardonne ! que tout le monde dormait, tant sur la chaloupe que sur le batellao.

« Qu'en pensez-vous, Marquis ?

– Hélas ! Monsieur Charles, je le confesse à ma honte, et dussé-je passer conseil de guerre, je « roupillais » comme un conscrit.

– Le conseil vous absout à l’unanimité, Marquis, car vous avez vaillamment réparé la faute commise.

« Quant au procédé employé pour nous surprendre, il est très simple, bien qu’il ne soit pas à la portée de tout le monde.

« Je crois pouvoir reproduire fidèlement la scène, car j’ai assisté, sans le savoir, à tous les préliminaires de l’attaque et j’en ai assez vu pour ne pas me tromper.

– Sans vous commander, dites-nous donc ça, Monsieur Charles, pendant que le tournebroche est en train de chauffer.

– Très volontiers.

« Eh ! vous autres, dit-il aux Indiens qui s’étirent paresseusement, jetez-moi donc ces cadavres à la rivière, et dépêchez-vous de laver ces flaques de sang.

« Allons ! au trot... il y aura double ration de

tafia... quoique vous méritiez plutôt chacun une bonne volée pour votre lâcheté.

« Quant à nous, arrivons au fait.

« Les Canaémés – nous n'avons pas à douter que nos agresseurs appartiennent à cette terrible association – prévenus, je ne sais comment, ni par qui...

– Pardieu ! la vieille sorcière aux bananes qui est venue avec le moutard fiévreux.

« Rappelez-vous donc les soupçons du pauvre José.

– C'est possible ; et je suis bien près de les partager.

« Quoi qu'il en soit, les Canaémés en question sont arrivés dans nos eaux admirablement déguisés en caïmans.

– En caïmans ! interrompent au comble de l'étonnement Winckelmann, Marquis et les deux Brésiliens.

– C'est l'exacte vérité.

« J'ai assisté, pendant ma faction, aux ébats

d'une troupe de ces pirates de rivière, et je dois dire que je les ai tout naïvement regardés comme des jacarés (caïmans) authentiques.

« Mêmes allures lourdes et indolentes, mêmes évolutions silencieuses, mêmes bruits de souffle, mêmes vagissements, même odeur musquée.

– Mais alors ?...

– Veuillez donc faire hisser à bord une de ces ubas amarrées à l'arrière du batellao.

« Ou plutôt, Winckelmann, mon brave ami, vous qui avez une si bonne poigne – j'en sais quelque chose, et je vous en remercie encore – ayez donc l'obligeance de pêcher par son amarre la première venue.

– Voilà ! Monsieur... oh ! hisse... Tiens... c'est lourd.

– Je crois bien ! une coque en itauba, le bois de pierre, le bien nommé.

« Examinez un peu ce petit chef-d'œuvre d'architecture navale.

« Voyez si les dimensions en longueur et en largeur n'offrent pas celles d'un caïman de forte

taille.

« Regardez cette tête de jacaré si bien sculptée à l'avant... ce museau, ces gros yeux formés chacun d'une agathe enchâssée dans le bois, et cette queue qui se prolonge avec ses écailles rugueuses.

« Il y aurait presque de quoi faire illusion pendant le jour

– Mais la place pour l'homme ? demande Marquis.

– C'est ce creux, cette dépression qui existe à la partie supérieure.

« L'homme s'allonge à plat ventre... il y a juste la place, et son dos représente celui du saurien.

« La preuve, c'est que ce cadavre, que nos hommes vont jeter à l'eau, a le dos et les reins barbouillés d'une couleur sombre et se confondant avec les parois d'itauba.

– C'est prodigieux ! Mais comment diriger l'appareil ?

– Regardez encore.

« Quelle est, à votre avis, la destination de ces deux palettes en bois attachées par deux ficelles, en arrière et de chaque côté de la tête sculptée ?

– Je n'en sais rien.

– Ces deux espèces de battoirs de blanchisseuse pourraient bien servir de pagayes.

– Parbleu ! Vous avez deviné.

« L'homme, couché à plat ventre, colle sa tête derrière celle qui est sculptée à l'avant.

« Voyez la dépression dans laquelle il loge son menton et ses joues, de façon à laisser dépasser seulement ses yeux.

« Il passe ses bras dans ces échancrures latérales, saisit les deux engins que vous comparez très exactement à des battoirs, bien qu'ils soient beaucoup plus minces, et les fait agir comme des pattes de caïmans.

« Ceci bien constaté, ils sont venus reconnaître nos embarcations qu'ils voulaient capturer.

« S'étant aperçus que nul ne bougeait à bord, ils résolurent premièrement, avec une habileté diabolique, de séparer les bateaux, pour diviser

les forces, et paralyser en partie la résistance.

« Un de ces jacarés a tout simplement tranché d'un coup de sabre l'amarre reliant la chaloupe au batellao.

« Ce dernier s'est mis à dériver, pas longtemps, fort heureusement, jusqu'au moment où un cri de triomphe – un vagissement superlativement imité – m'a réveillé, comme peut-être aussi le mouvement du bateau.

« Sans perdre un moment, j'ai mouillé le grappin qui nous a immobilisés tout net.

« Il était temps.

« Cet arrêt, qui dérangeait leur plan, ne faisait pas l'affaire des noctambules, et ils parurent quelque peu décontenancés.

« Ils se mirent à tourner silencieusement autour du batellao, et finirent par apercevoir le câble du grappin.

« Jusqu'alors, j'étais, bien que violemment intrigué, à cent lieues de la vérité, quand j'aperçus, devant la carapace noire d'un de ces amphibies, comme un miroitement d'acier.

« Je crus reconnaître la lame d'un sabre.

« Mes jacarés étaient des hommes...

« Je fis feu au bon endroit, car le prétendu caïman se dédoubla soudain.

« Vous savez le reste.

« À votre tour de m'expliquer, maintenant, ce qui s'est passé sur la chaloupe.

– Peu de chose en vérité, répondit Marquis.

« Nous dormions de si bon cœur, que les préliminaires de l'attaque nous ont absolument échappé.

« Nous avons à rendre grâce à la hauteur des bastingages de la chaloupe qui se sont passivement opposés à toute tentative d'abordage.

« Sans quoi, nous étions infailliblement massacrés.

« Éveillés en sursaut par votre fusillade, nous devinâmes une partie de la vérité.

« Alors, Winckelmann qui ne bavarde guère, mais agit beaucoup, a coupé l'amarre de notre

ancre, pendant que vous mouilliez la vôtre, ce qui a permis séance tenante à la chaloupe de descendre jusqu'au batellao et d'arriver au bon moment.

– Messieurs, interrompit la voix du mécanicien Bento, la machine est en pression.

« J'attends vos ordres.

– Tout est paré pour l'appareillage ? demanda Charles.

– Tout est paré, Monsieur, répondit une voix bien connue.

– Comment, c'est vous, senhor José ?

« D'où diable sortez-vous ?

– D'abord de mon hamac... puis je viens de visiter les amarres.

– Mais, mon cher, vous commettez une imprudence... la fièvre peut vous saisir... Il faut vous reposer.

– Merci de tout cœur pour votre cordiale insistance, mais je me sens très bien.

« Et, d'ailleurs, que penseriez-vous de moi si

j'allais rester arrêté pour une pareille misère ?

« Permettez-moi donc de reprendre mon poste à la barre, afin de diriger sans embardées la chaloupe à travers l'essaim d'îles et d'îlots qui encombrent l'embouchure du Rio-Branco.

Cette navigation rapide, opérée sans la moindre fatigue, est un véritable plaisir pour les membres de l'expédition, qui voient filer les rives du Rio-Branco, d'où s'envolent, à tire d'ailes, effrayés par la toux saccadée de la machine, des légions d'oiseaux aquatiques.

Soustraits à l'énervant et rude maniement du gancho et de la forquilha, n'ayant à redouter ni la chute des arbres, ni les fausses manœuvres entraînant la dérive, ni les tortures des insectes éloignés par le courant d'air que produit la rapidité de la marche, ils n'ont pas assez de bénédictions pour les deux Brésiliens auxquels ils doivent ces incomparables avantages.

Mais les plus heureux de cette modification inattendue sont sans contredit les hommes de

l'équipage.

Non pas qu'ils témoignent leur satisfaction par des gestes, des cris ou des chants, comme ne manqueraient pas à l'occasion de le faire des nègres avec leur exubérance tumultueuse.

Fi donc ! ces manifestations extérieures peuvent devenir fatigantes, et les drôles, n'ayant plus rien à faire, en profitent pour dormir sans trêve, sans relâche, comme des animaux en cage, et mieux que s'ils étaient payés pour le faire.

Ils dorment comme ils boivent ou mangent quand ils en trouvent l'occasion, avec cette surabondance de gens susceptibles de tous les excès.

Pas un signe de satisfaction, pas un mot de reconnaissance, pour ceux qui leur épargnent ce dur labeur.

Ils arriveront en cinq jours chez eux, sans seulement remuer le doigt, au lieu de se courbaturer pendant vingt-cinq ou trente. – C'est bien.

Ils recevront cependant le même salaire en

débarquant, les mêmes vivres pendant le voyage.
– C'est encore bien.

– Êtes-vous contents de n'avoir plus rien à faire, de boire, de manger, de dormir ? leur demande Charles surpris de cette étrange passivité.

– Je ne sais pas !

– Mais, puisque vous êtes inoccupés, il faudrait au moins nous procurer des vivres vrais : du gibier, des tortues, du poisson.

– Oui.

– Eh bien ! ce soir, on s'arrêtera de bonne heure, près du rivage, et vous partirez aux provisions dans les ubas.

« Il n'y a plus de Canaémés, maintenant.

« Surtout, ne vous écartez pas trop.

– Oui.

L'alimentation est, en effet, facile, sur le Rio-Branco, car les poissons les plus exquis, les gibiers les plus délicats sont très abondants par suite de la solitude qui règne sur les bords. Sur un

espace de près de cinq cents kilomètres, de l'embouchure jusqu'à Boâ-Vista, il n'y a pour ainsi dire pas d'habitations. La population a suivi les Indiens que l'on ne trouve plus guère aujourd'hui que dans le haut du fleuve, dans la région des Campos (prairies).

Aussi, le Rio-Branco jusqu'aux Campos est-il le paradis du chasseur et du pêcheur qui peuvent l'un et l'autre satisfaire leur passion, et pourvoir largement à leurs besoins.

Au premier les *pacas* (paques), les *cutis* (agoutis), les *mutums* (hoccos), les *cujubims* (grosses perdrix), les *araras* (aras), les *viados* (biches), etc.

Au second, le pirarucu, le peixe-boï, le pirahyba, la gymnote, le piranha, le surubi, le jandia, le boto et le tucunaré.

Pour l'un comme pour l'autre, les tortues : tracajas ou matamatas, ainsi que les énormes tartarugas.

Les Indiens partent sans empressement pour opérer la capture de ces gibiers exquis. Ennemis

des exercices violents, n'aimant qu'à manger, boire et dormir, on supposerait cependant que de temps à autre la passion pour la chasse les ferait sortir de cette apathie extraordinaire.

Erreur ! L'Indien n'a aucune passion, sauf pourtant celle des liqueurs fermentées. La chasse est pour lui un labeur. Il chasse ou pêche pour manger, à la façon d'un casseur de cailloux, d'un fendeur de bois, d'un mineur ou d'un terrassier travaillant sans plaisir, sans entrain, avec plus ou moins de fatigue, et le désir d'en finir au plus tôt.

L'espoir d'une bonne capture est allié chez lui à la perspective de ne rien faire tant que durera le produit de la pêche ou de la chasse.

Une chasse abondante, une pêche copieuse représentent plusieurs jours passés dans le hamac.

Aussi, cette prodigieuse indolence, cet amour invétéré pour le hamac, faisaient dire à Marquis, dont l'innocente manie est de cultiver le calembour par à peu près, qu'ils sont atteints d'un « hamachissement » !... chronique absolument incurable.

Entre temps, la navigation, naguère si difficile et parfois si périlleuse, s'accomplit sans fatigue comme sans incidents.

Charles, le plus occupé de tous, relève à la boussole le cours du Rio-Branco dont il ne possède qu'une mauvaise carte, très ancienne, et par-dessus tout fantaisiste.

Tout informe qu'il soit, ce document a au moins l'avantage d'indiquer, très approximativement d'ailleurs, l'emplacement des endroits naguère habités, et lentement abandonnés depuis le commencement de cet exode qui a poussé les habitants au-dessus de la *coxoeira* (barre, rapides) jusqu'à la région des campos.

À l'embouchure du Chérouini, on ne trouve plus qu'une demi-douzaine de *sitios* perdus dans la région des lacs, et peuplés d'Indiens, de Zambos ou de Mamalucos.

De l'ancienne *povoação* (village de civilisés) de Santa-Maria, située sur la rive gauche, il ne reste aucun vestige.

De même à Pesqueiro l'ancienne pêcherie royale pour l'approvisionnement de la petite garnison de Sao-Joaquim. Rien, pas une trace, la forêt a tout repris.

Le premier *sitio* (ferme de civilisé) que l'on rencontre est celui de Bernardo Correio, un vieux Portugais dont la principale industrie consiste à faire du bois pour le chauffage des chaloupes à vapeur. Il est sur la rive droite à environ 28' ou 30' au Nord de la ligne équatoriale, et non loin du lac Cuarena où se trouvent une douzaine de cases habitées par des Nègres, des Indiens et des Métis des deux races.

Ces habitations, un peu dispersées, forment un *village*, le plus important du bas Rio-Branco.

Comme Santa-Maria, comme Pesqueiro, la povoação du Carmo a complétement disparu, en dépit de son excellente position en haute terre à l'abri des inondations.

Au-dessus du Carmo, dont on ne trouve plus de traces que sur les anciennes cartes, végètent tristement, en proie au mal misère et aux fièvres paludéennes, quelques malheureux Métis,

habitant trois sitios : Gerenaldo, Claudio, Espiritu-Santo.

Puis, la solitude enveloppe la rivière et ses affluents : le Catrimani, aux sources lointaines et mystérieuses, l'Igarapé-d'Agua-Boâ-d'Eruieni, la bouche des lacs Musú, Aricurá, Assahytuba et Capitari, ainsi que le Rio-Ananá, qui descend de la Serra da Lua et baigne quelques prairies peu étendues.

Plus haut encore, c'est toujours le désert, c'est-à-dire des forêts coupées par des marais, des parañas ou des cours d'eau mal connus. À part le seringal de Carneiro, où un Portugais, le senhor Vasconcellas, exploite le caoutchouc très abondant et d'excellente qualité, on ne rencontre pas d'habitation jusqu'à Vista-Allegre, sur la rive droite.

Vista-Allegre, situé à trois cents kilomètres de l'embouchure de Rio-Branco, est un simple sitio construit sur l'emplacement d'un village disparu comme Carmo, comme Santa-Maria. Un gentilhomme portugais, don Bento Manoel da Cunha-Fiuza, un philosophe ou un désespéré,

habite seul avec quelques Indiens la chaumière solitaire de Vista-Allegre.

Un peu au-dessus de Vista-Allegre, même rive, on laisse le lac d'Engenirio où il y eut, au siècle dernier, une usine à sucre.

Disparue, l'usine à sucre, comme aussi l'ancienne povoação de Santa-Maria Velha, et le sitio de Caracaraï.

C'est tout ce qu'on rencontre d'habitants sur les quatre cents kilomètres parcourus depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à la *caxoeira*.

La *caxoeira* qui occupe une si grande place dans les conversations des Fazendeiros du Rio-Branco, la *caxoeira* maudite qui paralyse les communications entre Manáos et les Campos opulents de la région supérieure, est une série de rapides produits par la Cordillère qui limite au Sud les bassins du Mocajahi et du Yaua-Parana.

Sans ces rapides, qui sont au nombre de sept, et font un tort considérable aux éleveurs, les batellaos pourraient remonter en tout temps à Boâ-Vista ; une chaloupe à vapeur appropriée

ferait un service ininterrompu même pendant les trois mois de grand été, et viendrait prendre les bœufs aux ports même des fazendas.

Malheureusement on n'a rien fait ou presque rien pour remédier à ce grave inconvénient, quand il serait si facile et si rationnel, soit d'établir une *estrada* (chemin) contournant les rapides, ou de canaliser la caxoeira elle-même.

Que de peines, que de temps perdu, que de dangers on épargnerait aux malheureux équipages des batellos qui ne mettent pas moins de cinq à six jours à franchir ce défilé maudit, alors que la saison est le plus favorable !

La chaloupe et le bâtiment qu'elle remorque traversent les rapides sans la moindre difficulté, grâce à l'excellence de sa machine et à l'expérience du pratique¹ Peixote da Silva, un Zambo, qui avec le nègre Antonio Baretto Muratú entreprend le pilotage des bateaux franchissant la caxoeira.

Au-dessus de la caxoeira, toujours la même solitude, toujours la même absorption par la forêt

¹ Pilote.

des postes établis jadis par les civilisés. C'est ainsi que le voyageur passe, sans même s'en douter, en face des emplacements où se trouvaient les povoaços de Concessao et de Sao-Felipe. C'est seulement beaucoup plus haut, après avoir passé la *caxoeirinha*, en face l'embouchure du Yaua-Parana, que l'on trouve quatre sitios exploités par des Indiens Paoxianos civilisés.

Plus haut encore, c'est l'embouchure du Mocajahi, une grande rivière malsaine, traversant des terrains opulents, mais ravagés par les sezoès (fièvres intermittentes) terribles. C'est là que vivent, dans des conditions hygiéniques susceptibles de faire frémir l'Européen, les Indiens Paoxianos, des aborigènes osseux, barbus, aux yeux obliques, aux pommettes saillantes, dont le type rappelle celui des Annamites. De braves gens, en somme, moins voleurs, moins fugitifs que les autres Indiens, et susceptibles d'attachement pour les blancs, mais malheureusement maladifs.

Que de richesses perdues sur ce coin de terre si privilégié sous le rapport de la fertilité et si

meurtrier comme climat !

Nul ne pensera d'ailleurs et de longtemps à l'exploiter fructueusement, quand on considère le petit nombre d'habitants épars sur cet immense territoire. On ne saurait, en effet, s'imaginer combien est désert le bassin du Rio-Branco.

Dans tout le bassin Sud-Ouest, c'est-à-dire sur le territoire de la rive droite compris entre le Mocajahi, le Rio-Branco, le Rio-Negro et le Padaniri – territoire dont l'étendue égale presque celle de notre Guyane entre le Maroni, le Tumuc-Humac, l'Oyopock et l'Océan, – il n'y a qu'une seule tribu, les Paoxianos. Encore, les membres de cette tribu sont devenus tellement rares, que ceux du Mocajahi ne sont guère plus de cent cinquante répartis dans six malocas. Le reste du bassin n'en compte pas beaucoup plus. Soit trois cents individus peut-être pour la région¹.

Après le Rio-Mocajahi, on trouve sur la rive gauche la grande Serra de Carauma, la plus haute du Rio-Branco moyen. Son altitude est de 1150 mètres. La rivière coule pendant une vingtaine de

¹ H. Coudreau. – *Voyage au Rio-Branco*.

kilomètres au pied de cette masse imposante, puis l'on pénètre enfin dans cette magnifique région du Campo, les prairies sans fin qui s'étendent jusqu'au Venezuela, et couvrent une partie de la Guyanne anglaise.

Bientôt le pays se peuple comme par enchantement. Non pas qu'il y ait une grande surabondance d'habitants, bien loin de là. Mais ce n'est plus cette morne et désolante solitude qui plane sur d'énormes portions de territoire absolument abandonnées aux fauves.

Les fazendas se succèdent presque sans interruption. Aussi loin que la vue peut s'étendre, le voyageur contemple la prairie verdoyante où s'ébattent les troupeaux de bœufs à demi sauvages, gardés par des pâtres plus sauvages encore. Il aperçoit les habitations situées sur les mamelons qui les mettent à l'abri des inondations, avec leurs dépendances où se trouvent les magasins aux vivres et les demeures du personnel. Des batellaos, des flottilles d'embarcations de toutes grandeurs sont amarrés au rivage, près du petit port où s'opère

l'embarquement du bétail.

Bref, un peu d'animation, de mouvement.

Que serait-ce, sans l'infamale caxoeira qui vient si malencontreusement barrer cette belle rivière et entraver, pour longtemps peut-être, l'essor de ces vaillants colons ?

Ils sont là, au moins une douzaine de blancs, espacés sur une trentaine de kilomètres, à partir du Mocajahi, occupant de nombreux serviteurs, vivant d'une façon patriarcale, n'ayant aucune distraction qu'une rapide envolée à Boâ-Vista, la *capitale* des Campos du Rio-Branco.

VII

Capitale primitive d'une province déserte. – Là où naît un homme, doit naître un pain. – Réciproquement, là où un pain est disponible, un homme peut naître. – Les richesses du Campo. – Départ pour l'intérieur. – La maloca indienne. – Optimisme de Marquis. – L'acangatara et le tururi. – Amour effréné pour les perles. – Des kilomètres de colliers. – Un mouchoir ne peut servir de pelote à épingles. – Campement en plein air. – Projets de désertion. – Les mauvaises raisons de Clémentino. – Les assassinats en famille n'empêchent pas de faire bon ménage. – Les fruits.

Boâ-Vista, la *capitale* des Campos du Rio-Branco !

Cette appellation retentissante, ce titre de capitale ne sauraient en aucune façon éveiller

dans l'esprit du lecteur l'idée d'un Eldorado perdu au milieu des solitudes amazoniennes. Il ne doit pas s'attendre à trouver dans cette capitale, puisque capitale il y a, une opulente cité pourvue de ces raffinements si chers aux Brésiliens ; ni une ville prospère comme Manáos, emplie de bruit, de mouvement, de fièvre commerciale ; ni même une bourgade comme nos villages de Beauce ou de Normandie.

Il en est de la capitale des Campos du Rio-Branco, comme de ces mendiants espagnols, des hidalgos peut-être authentiques, pourvus d'une kyrielle de noms, qui déjeunent d'un oignon cru, dînent d'une cigarette, soupent d'une sérénade, et possèdent pour toute fortune, avec un manteau à claire-voie, un haut-de-chausse agrémenté d'innombrables hiatus.

Cependant, ils n'en sont pas moins gentilshommes.

Avec ses vingt-cinq ou trente cases toutes couvertes en paille, assez petites, parfois blanchies à la chaux, mais généralement propres et confortables, Boâ-Vista, bâtie sur un coteau

dominant la rivière, n'en est pas moins une capitale.

Tout est relatif, en ce monde.

Qui sait d'ailleurs, si cet embryon de cité ne possédera pas, dans un temps plus ou moins rapproché, des usines, des hôtels, des banques, des théâtres, des docks, avec des chemins de fer, des télégraphes, des téléphones, etc...

La prodigieuse fortune des villes australiennes ou nord-américaines permet, au contraire, d'affirmer la réalisation de cette hypothèse.

Hypothèse d'autant moins déraisonnable que rien ne manque à cet admirable pays et que les Brésiliens sont de merveilleux colonisateurs.

Quelles que soient les surprises que l'avenir ménage à nos descendants, Boâ-Vista n'en est pas encore là.

Deux monuments attestent seuls aujourd'hui ce germe de la future civilisation. Une église, une école.

L'église est encore en construction. Mais l'école primaire est fréquentée avec une

remarquable assiduité¹ par les enfants des blancs, des Mamalucos et des Indiens qui servent de domestiques et travaillent pour les blancs.

En dépit de l'exiguité de cette cité de l'avenir, les transactions sont très actives, grâce surtout à la présence des blancs qui possèdent presque exclusivement les grandes fazendas de l'intérieur. On y compte seulement deux Européens, un Portugais et un Italien. Les autres, au nombre de trente, sont amazonenses, paraenses, ou céaraenses.

Trente-deux fazendeiros, direz-vous peut-être, c'est peu, pour un territoire aussi vaste. En apparence, oui. Mais, en réalité, ces travailleurs intelligents, actifs, énergiques, n'en ont pas moins improvisé de toutes pièces les éléments de la civilisation future et fait face aux besoins d'une émigration éventuelle.

Les colons peuvent arriver en grand nombre. Ils trouveront de quoi travailler, de quoi manger

¹ En 1885, mon excellent ami, M. Coudreau, au bel ouvrage duquel j'ai fait de nombreux emprunts, a compté, dans son école, quarante garçons et vingt filles. L. B.

du jour au lendemain.

Que ne peut-on hélas ! en dire autant pour notre Guyane.

Malthus, cet économiste si décrié, peut-être si méconnu, disait avec la brutale éloquence d'un homme habitué à brasser les chiffres : « Là où naît un homme, doit naître un pain. » On n'a voulu voir dans cet aphorisme qu'une boutade d'homme prétendant limiter l'accroissement de la race humaine à la production alimentaire.

C'eût été là une erreur indigne d'un penseur comme lui, puisque la production alimentaire est pour ainsi dire indéfinie. Aussi, nous est-il permis de commenter sa phrase de façon à lui donner la signification suivante : s'il naît un homme, assurez-lui un pain.

C'est en somme une formelle invitation à obéir à la noble loi du travail.

Malthus a donc eu raison de dire que quand un homme naît, un pain doit naître ; et réciproquement, comme le dit si bien M. Paul Bert : là où un pain est disponible, un homme

peut naître.

Ayons donc des pains disponibles, et la natalité croîtra. C'est ainsi que les éleveurs de Rio-Branco ont retourné, peut-être inconsciemment, la proposition de l'économiste anglais ; et ils ont rendu disponibles non pas des pains, mais des bœufs.

Aujourd'hui, les trente-deux fazendas du Campo ne renferment pas moins de 32 000 bêtes à cornes et 4000 chevaux. Chacune d'elles occupe, soit comme porteurs, soit comme bateliers, soit comme cultivateurs un grand nombre de nègres, de mamalucos, de zambos et surtout d'Indiens, qui ayant renoncé à l'existence nomade, vivent aujourd'hui dans une abondance relative, et peuvent s'assurer le lendemain par un travail facile et largement rétribué.

C'est là surtout ce qu'il importe de bien savoir : que le Campo du Rio-Branco, tout désert qu'il semble à première vue, n'en est pas moins activement exploité par des civilisés, que Boâ-Vista, la petite bourgade, est le centre autour duquel rayonnent et viennent aboutir toutes les

composantes de ce progrès intellectuel et commercial.

En outre, pas de fonctionnaires chamarrés, galonnés, majestueux et ignorants, qui rongent le plus clair des revenus de la petite colonie, paperassent à plume-que-veux-tu, entravent à chaque instant l'industrie dont ils ne connaissent ni les éléments, ni les besoins, ni les ressources ; pas de soldats dont les bras seraient infiniment mieux employés aux travaux communs, car les colons, qui s'administrent fort bien eux-mêmes, savent également se défendre en cas d'attaque, cas très rare, d'ailleurs, car cette colonisation pacifique, en procurant l'aisance aux aborigènes de la région, en a fait des amis.

Il y a pourtant une garnison au poste de San-Joaquim¹, situé un peu au-dessus de Boâ-Vista.

¹ Au siècle dernier, il y avait à San-Joaquim, une fazenda appartenant à l'État. Cette fazenda avait une garnison composée d'un lieutenant-commandant, un sergent, un caporal, vingt soldats, et un sous-officier comptable chargé d'administrer la fazenda. La fazenda a disparu depuis longtemps, mais on a continué à envoyer quelques malheureux soldats, en raison de ces aberrations qui ne sont pas l'apanage exclusif de nos administrations européennes.

Mais quelle bicoque, et quelle garnison ! quatre hommes et un sergent, qui ont abandonné leur cabane de paille et de boue, ont élu domicile à côté, à la fazenda voisine de San-Bento, où l'administration supérieure les a consciencieusement oubliés, et où ils trouvent, en travaillant, le moyen de satisfaire largement à tous leurs besoins.

Le gouvernement actuel doit, et avec juste raison d'ailleurs, arrêter, à l'avenir, tout nouvel envoi de *troupes*.

Charles Robin et ses compagnons avaient reçu chez un fazendeiro qu'ils avaient rencontré en arrivant, au moment où il surveillait l'arrimage de son bétail sur un batellao, cette hospitalité si franche et si cordiale dont notre civilisation égoïste ne saurait concevoir la moindre idée.

Leur aimable amphytrion eût bien voulu les garder longtemps près de lui, leur faire faire de longues chevauchées à travers le Campo, les convier aux chasses plantureuses, aux pêches miraculeuses qui sont la distraction par excellence.

Mais Charles, pressé de partir pour la région des montagnes, ne voulut demeurer à Boâ-Vista que le temps strictement nécessaire aux préparatifs de son expédition.

Quarante-huit heures lui suffirent pour trouver les auxiliaires indispensables, des Indiens Paoxianos, que son hôte lui recommanda. Un dernier repas les réunit à la table de la fazenda, puis il fallut dire adieu aux deux jeunes Brésiliens, Raphaelo et Bento, qui, de leur côté, avaient recruté un nouvel équipage et se préparaient à rejoindre Manáos.

Charles, en homme qui ne veut pas se lancer à l'aventure, a minutieusement étudié son itinéraire, tout en croyant devoir cacher à l'obligeant fazendeiro le but de son exploration aux montagnes de la Lune.

On se souvient qu'il a projeté de rejoindre le Maroni en passant par l'intérieur, après avoir cherché les forêts de quinquina signalées par José.

Bien que le mulâtre se souvienne exactement de la voie qu'il a suivie antérieurement, Charles,

en prévision d'un accident qui le priverait de ce guide, a pris près des fazendeiros tous les renseignements imaginables.

L'extrême pointe du Tumuc-Humac, d'où sort la branche principale du Maroni, le Tapanahoni, est distante, en ligne directe, d'environ cinq cent vingt-cinq kilomètres de Boâ-Vista, et située un peu au-dessus du 2° parallèle Nord.

Il faudra donc suivre presque constamment une direction Ouest-Est, et ramener à l'Est toutes les déviations nécessitées par des incidents du voyage.

La petite caravane marchera à pied, sauf quand les rivières suivront cette direction orientale. Chose peu probable, d'ailleurs, car les cours d'eau descendant de la chaîne prennent presque exclusivement une direction Sud-Nord, comme le Répunami, le Cuyunini, le Yavre et le Tchip-Ouâ, dont la réunion forme l'Esséquibo, le grand fleuve de la Guyane anglaise.

Mais, à trois cents kilomètres de Boâ-Vista, en obliquant d'un quart dans le Sud-Est, on trouvera le Curucuri-Ouâ, affluent supérieur du Rio-

Trombetta, qui coule de l'Ouest à l'Est, un peu au-dessus du 1^{er} parallèle Nord. Peut-être cet affluent sera-t-il utilisé pour le retour.

Les trois Européens et le mulâtre se mettent en route le cinquième jour de leur arrivée. Ils sont accompagnés de six Indiens Paoxianos qui se sont engagés à les suivre presque chez les Atorradis. Quatre chevaux, mis à leur disposition par le fazendeiro, porteront leurs provisions et leurs bagages, jusqu'au Cuit-Anaá que l'on remontera en pirogue. Deux serviteurs de la fazenda ramèneront les chevaux à ce moment.

Les voici bientôt en plein Campo.

Charles et Winckelmann, familiarisés avec les multiples aspects de la terre équinoxiale, s'avancent avec leur allure de voyageurs endurcis et quelque peu blasés. Mais, Marquis, le Parisien affamé de villégiature, et qui connaît seulement les forêts ou les marécages inextricables de la côte, s'extasie à chaque instant comme un écolier en vacances.

La rencontre des Indiens, de vrais Peaux-Rouges, d'authentiques sauvages qui peu à peu se

révèlent à l'état de nature, à mesure qu'ils s'éloignent des blancs, le plonge dans le ravissement.

La promiscuité des *malocas* (maisons indiennes) sous lesquelles sont empilés jusqu'à vingt-cinq ou trente hamacs, n'a rien de répugnant pour lui, bien qu'il s'exhale de cet entassement des odeurs absolument étrangères à la rose ou à la tubéreuse.

La vue des *roças* (abatis) plantées de manioc, de bananiers, d'ananas, de papayes, de cannes à sucre, d'ignames, de patates ou de giraumons, lui donne à chaque instant le désir de vivre à l'indienne.

– Patience ! Marquis, patience ! lui dit Charles souriant à son enthousiasme, vous en serez saturé plutôt que vous ne le pensez.

« Toutes ces bonnes choses qui vous font venir l'eau à la bouche vous répugneront, et vous soupirez après un vulgaire morceau de rosbif et un chateau de pain plus ou moins blanc, comme jadis les Hébreux après les oignons de la légende.

- Jamais, Monsieur Charles, jamais !
- « Et les Indiens !... ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils sont superbes ?
- Mais peu vêtus.
- Peuh ! par une semblable chaleur !
- « Comme leur costume est bien approprié à leur type !
- « Comme cette couronne de plumes sied bien à leurs faces de granit rouge !... quel nom donnez-vous à cette couronne ?
- On appelle cela une acangatare.
- Acangatare, soit... c'est un véritable diadème.
- Vous appelez cela un costume ?
- Il y a encore cette feuille de vigne en cotonnade qu'ils drapent autour de leurs hanches avec assez d'élégance.
- C'est le calimbé, ou le *tururi*, comme ils disent ici.
- « Peut-être serait-il plus rationnel de prétendre qu'ils sont vêtus de leur pudeur et d'un rayon de

soleil, et qu'ils portent supérieurement le nu.

« Mais, vous ne dites rien de leurs femmes.

« Est-ce que vous pousseriez la galanterie jusqu'à avancer que ces commères grotesquement affublées de kilomètres de perles vous paraissent gracieuses ?

– Ici, comme là-bas, la mode a de si étranges exigences !

Étranges en effet, quand on considère les idées baroques suggérées par l'amour de la parure à ces primitifs enfants de la Prairie équinoxiale.

Entre autres singularités, rien ne saurait donner idée de l'amour des femmes indiennes pour les perles.

Les perles sont pour ainsi dire leur unique vêtement : c'est par excellence l'objet de leur convoitise et pour la possession duquel on supporte le travail, on brave la fatigue, on entreprend de longs voyages, on recourt même à l'assassinat précédant le vol !

Mais aussi, quelle joie pour les dignes sauvagesses, de pouvoir exhiber, toute bariolée

de perles leur *tangue*, ce voile exigü, suffisant à leur pudeur ! Quelle ivresse quand, possédant à profusion des milliers et des milliers de grains colorés, elles se fabriquent des colliers, des bracelets, des ceintures interminables, s'en passent, comme le dit Charles, des kilomètres au cou, à la poitrine, aux bras, aux poignets, aux jambes, aux mollets, de façon à en être littéralement écrasées, ce qui les fait transpirer comme des alcarrazas et souffler comme des phoques.

Les hommes eux-mêmes partagent cette singulière préférence, et ont souvent coutume de porter en sautoir ou sur les deux épaules de grands et gros colliers formés de cinq ou six cordons de perles multicolores.

Mais, ce qui met à son comble l'étonnement du Parisien, c'est de voir les indigènes de l'un et l'autre sexe se passer, dans la lèvre inférieure, quatre ou cinq épingles en faisceau, dont les têtes sont en dedans de la bouche, et dont les pointes évoluent bizarrement à chaque mouvement de la lèvre.

– Quelle idée biscornue ! ne peut s’empêcher de dire notre optimiste.

« Je comprends qu’on ait besoin d’épingles...

« Mais pourquoi ne pas les piquer simplement dans l’étoffe du calimbé, au lieu de se mutiler ainsi la bouche ?

– Parce que... eh ! regardez, fit Charles en éclatant de rire.

– Ah, diable ! voilà qui est plus prosaïque, reprend le jeune homme en voyant un Indien saisir délicatement une partie de cette unique pièce de son vêtement entre le pouce et l’index, baisser la tête et s’y moucher avec un bruit retentissant.

« Tout s’explique, et il serait au moins imprudent de faire une pelote de son mouchoir.

« Mais, voilà qui n’est pas absolument propre !

« Enfin, heureusement que le calimbé est assez grand, et que l’on se baigne souvent ici.

« À propos, pourquoi ces calimbés ou ces tururis – voyez quels progrès je fais dans la

langue du pays ! – ne sont-ils pas de la même grandeur ?

– Ma foi, je l’ignore.

« Demandez à José.

– Répondez s. v. p., senhor José, mon cher compère.

– Tout simplement parce que les dimensions de ce vêtement sont en rapport avec l’importance du personnage.

« Voyez ! Il en est de grands comme la main, et d’autres qui traînent jusqu’aux chevilles de leurs possesseurs.

– Cela me paraît juste, et la hiérarchie doit y trouver son compte.

Après une hospitalité des plus froides, et des négociations parfois interminables pour obtenir des vivres frais en échange des perles, la monnaie courante du pays, on dit adieu à la maloca. Les Indiens, qui ont accueilli les voyageurs sans plaisir, ne témoignent pas plus d’émotion à leur départ.

Ces habitants des terres, calcinées par l'implacable soleil de l'équateur, semblent perpétuellement gelés dans leur impassibilité.

Le lendemain, la petite troupe campe en plein air. Elle est partie depuis quatre jours. Elle longe maintenant le Cuit-Anaú, et aperçoit au Sud la ligne sombre formée par la Serra da Lua.

Demain, on marchera en pirogue, à travers les caxoeiras de cette rivière capricieuse, si toutefois les riverains consentent à prêter leurs embarcations.

Ce sera l'occasion de nouveaux et interminables palabres.

Un amateur de pittoresque, transporté brusquement en pleine terre vierge, contemplerait avec ravissement le tableau présenté par le campement au bord de la rivière.

L'installation, très sommaire, a été choisie au milieu d'un bouquet d'arbres feuillus. Un grand feu dont la flamme claire s'échevèle joyeusement au milieu des ténèbres, sert à faire la cuisine et éloignera pendant la nuit les fauves assez

communs en cet endroit.

À l'entour, neuf hamacs de coton, attachés aux troncs, forment comme une série de festons blanchâtres. Quatre caisses carrées, une demi-douzaine de ballots volumineux, sont rangés sur le sol, prêts à servir de sièges aux convives qui vont se restaurer.

Devant le brasier, la petite marmite de cuivre et la cafetière frémissent en lançant des jets de vapeur. Sur une couverture étalée, quatre assiettes, un grand plat de fer-blanc, des couteaux, des fourchettes, brillent avec des reflets métalliques. C'est le couvert des blancs et du mulâtre, ces sybarites !

Près des hamacs, quatre fusils sont accotés le long d'un arbre, avec les ceinturons portant la cartouchière et le fourreau du sabre d'abatis. Plus loin, des arcs et des flèches en faisceaux, avec des couis, des sacs à feu renfermant un briquet, de l'amadou, des colliers, un morceau de résine, des petites boîtes pleines de piment, des couleurs pour la toilette des grands jours, le « vade mecum » des Indiens.

Marquis, le chef de gamelle, annonce que le dîner est prêt.

La marmite découverte laisse exhaler un parfum plus violent que délicat. Mais, qu'importe ! ce mélange d'ignames et de morceaux de tatou mijotés dans du saindoux conservé en bouteilles, à cause de la température qui lui donne la consistance de l'huile, n'en est pas moins appétissant.

Quelques pincées de piment écrasé relèvent la saveur de ce « rata », auquel manque le sel ; et un morceau de biscuit, tiré d'une caisse, remplace, très désavantageusement d'ailleurs, le pain.

On mange lentement. La nuit sera si longue, que chacun prolonge autant que possible, ce festin primitif.

Puis, arrive l'heure solennelle du café, des cigarettes, des longues causeries qui précéderont le sommeil.

Les Indiens, plus flegmatiques et s'il est possible plus mornes encore que de coutume, ont absorbé leur part avec la voracité d'animaux

sauvages. Quelques tours de langue, quelques coups de dents, quelques grimaces accompagnant la déglutition, c'est fait.

Puis, sans rien dire, ils se fabriquent, ainsi qu'ils ont coutume de le faire tous les soirs, chacun une paire de *derkélis*, ces sandales tirées d'une spathe de miritis, en se regardant sournoisement à la dérobée.

Cette cordonnerie indigène, très simple, est à la portée de tout le monde. Il suffit de chauffer au feu la spathe pour la ramollir, d'y percer quelques trous avec un poinçon, dépasser dans ces trous une corde qui sera fixée entre les deux premiers orteils et reviendra s'attacher au talon.

Ces chaussures primitives, excellentes pour marcher sur les roches, sont vite usées, mais la matière première est inépuisable.

Puis, les Indiens, après avoir reçu dans leur coui une rasade de tafia, regagnent lourdement leur hamac, sans un mot, sans un signe, sans un remerciement.

Non pas tous, pourtant. Car un seul qui semble

avoir pris une importante détermination vient se planter devant Charles, comme s'il sollicitait une interrogation.

– C'est toi, Clémentino, demande le jeune homme, que veux-tu ?

L'Indien porte volontiers un nom portugais qu'il substitue à son nom indigène quand il s'est trouvé, même une seule fois, en contact avec des blancs.

Tout en affectant un parfait dédain pour eux et leurs coutumes, il s'empresse de leur demander leur nom, et s'en affuble aussitôt, très fier de « poser » au retour vis-à-vis de ceux de son village.

On trouve ainsi, même dans des lieux très éloignés de tout centre civilisé, des indigènes s'appelant Maoël, Antonio, João, Bernardo ou Agostinho.

Clémentino répond brièvement :

– Je veux m'en aller.

– Comment, déjà ?...

« Pourquoi ?

- Nous allons trop loin.
- Mais tu as promis de nous suivre avec tes compagnons, pendant trois jours encore.
- C’est vrai, mais c’est trop long, trois jours.
- Si vous partez, vous ne recevrez pas le paiement que je vous ai promis.
- Cela ne fait rien, nous allons partir.
- Tout de suite ?
- Oui.
- Mais, voyons, c’est de la folie !
- « Attends à demain... conduis-nous chez l’Indien qui doit nous fournir des pirogues.
- Clémentino ne répond pas.
- Le connais-tu, cet Indien ?
- Oui.
- Qui est-il ?
- C’est mon oncle.
- Eh ! bien, pourquoi ne veux-tu pas le voir ?
- Il est Canaémé.

– Tu es fou !

« Il n’y a plus de Canaémés, ici.

– Si, Monsieur, tous ceux qui tuent sont Canaémés.

– Celui qu’il a tué était-il ton ami, ton parent ?

– Oui, c’était mon frère.

– Diable ! C’est donc un affreux sacripant, que ton oncle ?

Clémentino hausse les épaules et murmure avec un geste de profonde indifférence :

– Oui.

– Cependant, tu m’as dit qu’il était ton ami.

– Oui, Monsieur, c’est vrai, il est mon ami.

– ... Que tu as demeuré longtemps près de lui.

– C’est vrai, j’ai demeuré près de lui.

– Même après qu’il a eu tué ton frère ?

– Oui, Monsieur.

– Et tu n’as pas songé à le venger ?

– Je ne sais pas, répond Clémentino d’un air étonné.

– Ce n’est donc pas parce que ton oncle est Canaémé, que tu ne veux pas nous conduire chez lui ?

– Je ne sais pas.

– Mais tu l’as dit tout à l’heure !

– Oui, Monsieur.

Clémentino, qui ne se pique pas de logique, conserve son attitude d’automate, sans que les raisonnements du blanc aient réussi à entamer sa ténacité d’animal.

Charles qui avait réussi à s’attacher les Tapouyes de la côte et à se créer, comme on l’a vu, d’étroites sympathies avec les braves et intelligents Moudouroucou, est positivement démonté à l’aspect de cette stupidité voulue, étudiée, et élevée à la hauteur d’une institution sociale.

Ni lui ni ses compagnons ne peuvent concevoir une pareille différence entre des individus de même race, et habitant à une distance aussi peu considérable.

– J’ai bien peur, dit-il en français à ses

compagnons, que nous ne soyions bientôt réduits à nos ressources.

Il interpelle de nouveau Clémentino toujours impassible.

– Voyons, tu es bien décidé à t’en aller ?

– Oui.

– Tes compagnons aussi ?

– Mes compagnons aussi.

– Reste seulement jusqu’à demain soir.

« Dis, veux-tu ?

– Je ne sais pas.

– Je vous donnerai à tous le double de ce que je vous ai promis.

– Oui, Monsieur.

– Ainsi, je puis compter sur toi ?

– Oui.

– C’est bien... Va dormir.

Le lendemain matin, Marquis, éveillé le premier, laisse échapper une exclamation de

colère et de désappointement.

Les Indiens ont plié bagage pendant la nuit, se sont éloignés sans bruit, après avoir roulé leurs hamacs, ramassé leurs sacs et leurs armes.

Ils n'ont même pas pu se payer de leurs mains, car les blancs, en prévision de cette désertion, avaient déposé les colis sous leurs hamacs.

VIII

Découverte d'une pirogue. – Le bois à rames. – Sur le Cuit-Anaú. – Marquis scandalisé d'apprendre qu'on enivre les rivières. – Pas de harpon ! – Forge, enclume et marteau improvisés. – Une ligne. – Comment Charles détache une liane d'un coup de carabine. – Pêche au pirarucu. – Poisson long de trois mètres et pesant cinquante kilogrammes. – On demande une épuisette. – Marquis heureux de savoir qu'il va devenir boucanier. – Visite inattendue. – Le caïman. – Péril mortel. – Lutte terrible. – Exploit de Winckelmann. – Corps à corps avec le caïman. – L'Alsacien prétend, non sans raison, qu'un caïman n'est qu'un lézard.

La désertion des Indiens Paoxianos ne soulève même pas l'ombre d'une récrimination. Le fait était prévu et attendu, mais un peu plus tard.

Traîner contre leur gré des gens en plein pays sauvage est plus qu'une gêne, mais un embarras, une préoccupation de tous les instants.

Mieux valait en finir au plus tôt. Le brusque départ de ces drôles avait tranché la question. Bon voyage pour eux et pour tous !

On avait déjà parcouru un peu plus de cent kilomètres. Le tiers de la distance entre Boâ-Vista et les montagnes sur lesquelles se trouvent, au dire de José, les forêts de quinquina.

En marchant raisonnablement, c'est-à-dire en faisant vingt-cinq kilomètres par jour, c'est l'affaire d'une semaine.

Pour des hommes robustes, bien acclimatés, endurcis à la fatigue et habitués à la nourriture du pays, une pareille entreprise n'a rien d'extraordinaire et rentre au contraire dans le domaine des choses très possibles, à la condition toutefois qu'il ne survienne pas d'accidents.

Pour le moment, tout marche à souhaits.

Le jour même de la fugue des Paoxianos, José qui reconnaît parfaitement sa route, a trouvé, au

bout d'une *picada* (sentier d'Indiens) aboutissant au Guit-Anaú, une pirogue échouée, à demi enfouie sous la vase.

L'embarcation indigène n'a aucunement souffert de cette immersion prolongée, et ses dures parois d'itaúba ont merveilleusement résisté à l'action intermittente des eaux et du soleil.

Fabriquer quatre pagayes, avec le *yaruri* (bois à rames), très facile à fendre et à travailler, et pourtant très solide, est pour Winckelmann, Charles et le mulâtre, l'affaire d'une heure.

Marquis, ne possédant pas l'habileté de ses compagnons à manier le sabre d'abatis, s'occupe activement du nettoyage de la pirogue et de l'arrimage des caisses et des ballots.

L'appareillage s'opère séance tenante. Charles et l'Alsacien, habitués à payer de leur personne, se mettent à pagayer comme de véritables nègres Boshis, ces prodigieux bateliers du Maroni, pendant que le senhor José, dont la blessure est à peine fermée, dirige l'embarcation à travers les sinuosités décrites par la rivière, les *caxoeiras* qui

encombrent son lit, les arbres tombés qui l'obstruent.

Marquis, avec plus de bonne volonté que de succès, s'essaye au maniement de la pagaye, et paie, sans une seule plainte, d'ampoules sérieuses, ce pénible apprentissage.

Comme compensation à cette navigation difficile, le Cuit-Anaú offre aux voyageurs une incroyable surabondance de poissons. Sous ce rapport, cette rivière est un véritable vivier où s'ébattent par centaines, par milliers, les surubis, les jandias, les tucunarés, et les monstrueux pirarucus.

C'est là un précieux supplément de vivres dont il est urgent de profiter. Ces poissons délicats, presque aussi nourrissants que la viande, fourniront une importante réserve en cas de disette.

José, pêcheur incomparable, déplore le manque d'engins pour capturer, séance tenante, quelques-uns de ces admirables représentants de la faune ichtyologique, et voudrait posséder au moins un simple harpon.

– Nous n’avons pas de harpon, mon pauvre ami, répond Charles.

« Mais soyez tranquille, nous trouverons avant peu des lianes de *nikou*, et nous enivrerons la rivière.

– Enivrer la rivière ! interrompt Marquis d’un air comiquement scandalisé.

« Transformer ce cours d’eau inoffensif en un *assommoir* !...

Ivremortiser tous ces malheureux poissons !

Les voir rouler dans le ruisseau, comme ces pauvres diables qui fêtent imprudemment le vitriol qui ronge jusqu’au zinc des comptoirs de marchands de casse-poitrine !

« Je voudrais bien contempler ce spectacle !

– Rien de plus facile, mon cher Marquis.

– Comment, c’est vrai ?...

« Vrai comme dans les livres ?

– Et même plus encore !

« Il suffit de prendre la plante, ou une des plantes douées de ces propriétés enivrantes

particulières à la « coque du Levant ».

« Celle dont je viens de parler est une légumineuse, appelée *nikou* par les indigènes et *robinia nikou* par les naturalistes.

« On la tronçonne par fragments longs de soixante centimètres. On écrase les fragments entre deux roches, et le suc se mêle aussitôt à la masse des eaux qu'il teinte d'un blanc léger.

« Au bout d'un quart d'heure à peine, on voit tous les poissons s'agiter, comme pris du délire, puis osciller, se débattre, et finalement rester immobiles sur le dos.

« Il n'y a plus qu'à se baisser et à les prendre à la main.

– C'est prodigieux !

– Si j'avais seulement un harpon ! interrompit José en revenant à son idée première, je vous offrirais, en moins de dix minutes, un pirarucu de vingt-cinq livres sans avoir besoin de « cuisiner » le *nikou*.

– Je ne vois rien d'impossible à vous en procurer un, dit de sa voix basse Winckelmann,

toujours sobre de paroles.

– Eh ! je ne demande pas mieux !

– Il faudrait pour cela sacrifier une des baguettes d’acier destinées au nettoyage des carabines.

– Qu’à cela ne tienne ! répondit Charles.

« Nos quatre carabines sont du même système, et nous n’avons pas besoin de quatre bavettes.

– Bon !

« Ayez donc l’obligeance de faire aborder la pirogue, sans vous commander.

Deux minutes après, la pirogue était amarrée au rivage.

– Maintenant, du feu.

Pendant que Marquis ramasse du bois, bat le briquet, et fait jaillir la flamme d’un morceau de broussailles, l’Alsacien avise un tronc d’arbre abattu et y enfonce vigoureusement le fer d’une des deux haches que possède le petit corps expéditionnaire.

– L’enclume, dit-il en montrant du doigt le dos

de l'instrument.

– Et le marteau ? demande Marquis.

– Le dos de l'autre hache.

En un moment, la mince tige d'acier formant la baguette est chauffée au rouge vif.

Le forgeron improvisé la porte sur son enclume de fantaisie, la martelle à petits coups, l'aplatit à son extrémité en forme de fer de lance, réussit, par un prodige d'adresse, à façonner deux barbelures, la remet au feu un instant, trempe la pointe, et la tranche d'un seul coup, à dix centimètres en dessous.

– Voilà votre harpon, José, dit-il après dix minutes de travail.

« En voulez-vous un autre ?

– Non pas, car un seul suffit, et je vous remercie, répond le mulâtre stupéfait d'une pareille habileté.

« Quant au reste, je m'en charge.

– Mais, le manche ?

– Un de ces bambous fera l'affaire avec une

brasse de ficelle.

– Et la ficelle ?

– Comme je n’ai pas le temps de tresser du piassaba, je vais déchirer une lanière de ma ceinture.

– Très bien, vous êtes homme de ressources.

– Et vous donc ! s’écrie imprudemment Marquis.

« Vous êtes absolument stupéfiant, mon cher...

« Où diable ! avez-vous acquis cette merveilleuse dextérité ?

– À une terrible école où je suis resté trop longtemps, pour mon malheur, répond d’une voix étouffée l’infortuné en pâissant affreusement.

– Quelle « gaffe » je viens de faire ! murmure en aparté Marquis désolé, auquel un coup de coude administré par Charles rappelle, mais trop tard, le passé du malheureux, l’enfer du bagne et une faute si vaillamment rachetée.

Une diversion inattendue vient rompre heureusement un silence pénible, car Marquis, en

homme de tact, n'a pas aggravé, par des excuses plus embarrassantes encore, sa question inconsiderée.

La pirogue se trouve en face d'une petite caxoeira, de l'autre côté de laquelle s'étale, comme une nappe d'argent, un lac bordé au Sud par la chaîne de montagnes.

– Attention aux pagayes pour remonter la barre ! commande Charles brièvement.

Le courant, assez rapide, nécessite près d'un quart d'heure d'efforts énergiques, puis l'embarcation glisse sur les eaux immobiles du lac.

– Ah ! diable ! s'écrie José, j'ai oublié l'essentiel.

– Quoi donc ?

– Une ligne pour attacher au manche de mon harpon.

– Et nous n'avons pas la moindre ficelle !

– Va-t-il falloir renoncer à popoter un morceau de pirarucu, demande Marquis, toujours un peu porté sur sa bouche.

– J'en ai peur, du moins pour l'instant.

– Bah ! reprend Charles, une liane bien fine et bien flexible remplacera parfaitement la ficelle.

« Les lianes, ce n'est pas cela qui manque, ici, et vous les voyez s'écheveler du haut en bas des arbres en quantités innombrables.

« Nous n'avons que l'embarras du choix, depuis celles qui sont grosses comme la jambe, jusqu'à celles qui sont fines et déliées comme un brin de loin.

– Ajoutez la difficulté d'aller en couper une à quinze ou vingt mètres, interrompt Marquis.

« Il n'est pas à la portée du premier venu, fût-il mâtiné de singe, de grimper à ces arbres gros comme des tours, et absolument dépourvus de basses branches.

– C'est l'affaire de quatre ou cinq secondes, montre en main, et sans changer de place.

– Vous plaisantez, Monsieur Charles.

– Pas le moins du monde.

« Voyez plutôt.

Le jeune homme, à ces mots, saisit sa carabine, la porte lentement à son épaule, vise attentivement une liane isolée, qui s'attache à une branche latérale, au milieu d'un splendide bouquet d'orchidées en pleine floraison.

L'arme demeure un instant immobile, puis un léger flocon de fumée empanache l'extrémité du canon. Une détonation aiguë retentit.

La liane, tranchée par la balle comme avec un sabre, s'abat en sifflant, pendant que des cimes s'envolent, effarés, en caquetant bruyamment les toucans et les perruches multicolores.

– La ligne demandée, Marquis, dit Charles d'une voix calme, en faisait sauter d'un coup sec l'enveloppe métallique de la cartouche vide.

– Pas possible ! s'écrie le jeune homme abasourdi.

« Voilà qui eût joliment « épaté » le capitaine Fil-de-Fer, mon ancien commandant de compagnie, un malin, pourtant, qui donnait la permission de minuit aux plus fins tireurs.

« Il y en avait de pas maladroits, pourtant,

chez nous, au 4^e bigorneau, mais le plus fort ne vous allait pas à la cheville.

– Vous me flattez, mon cher, et vous vous exagérez les mérites de ce coup plus brillant en apparence que difficile en réalité.

« Il n'est pas un seul de mes Indiens de l'Araguay qui n'en fît autant avec son arc... c'était même pour eux la moindre des choses. « Mais, assez causé ! cela vous suffit, n'est-ce pas, José ?

– Parfaitement, senhor.

« Cette liane, malgré sa finesse et sa flexibilité, supporterait sans se rompre le poids d'un homme.

L'attacher à la hampe du harpon, se poster debout, à l'avant de la pirogue, dans l'attitude classique du harponneur est pour lui l'affaire d'un moment.

On observe à bord le plus rigoureux silence, car le pirarucu est d'un naturel assez défiant, même dans les parages où il n'est pas poursuivi.

Tout à coup, l'œil infailible du pêcheur

aperçoit une légère ondulation dans la couche superficielle du lac, et un léger sillage d'écume.

Le bras qui tient le harpon est projeté comme un ressort, et l'arme disparaît en sifflant au milieu du remous.

– Autant ! s'écrie Marquis désappointé, croyant le coup manqué.

Mais José, sans répondre, file rapidement la liane lovée au fond de la pirogue, pendant que la hampe de roseau va, vient, oscille, oblique, plonge et reparaît.

Marquis, non moins stupéfait que tout à l'heure quand il a vu Charles cueillir la liane de cette façon originale, comprend que le poisson est touché.

Cependant le mulâtre, toujours attentif, hale sur la ligne, la file de nouveau pour la ramener à lui, sans à-coups, prudemment, de façon à fatiguer le pirarucu qui se débat furieusement.

En dépit de sa résistance, il réussit à l'amener bientôt à portée de la main. Le jeune homme, qui suit avec une sorte de fièvre les péripéties de

cette lutte émouvante, le voit émerger un instant, et ne peut retenir un cri à l'aspect de ses dimensions colossales.

– Mais, sacrebleu ! où donc trouver une épuisette pour soulever un pareil monstre ?

Le museau du poisson apparaît soudain, et Winckelmann, sans perdre une seconde, lui applique un formidable coup de pagaie qui l'assomme tout net.

Il ne reste plus qu'à le hisser à bord ; chose assez facile, en somme pour le robuste Alsacien, bien que le poisson pèse près de cinquante kilogrammes et atteigne environ trois mètres de longueur.

Cinquante kilogrammes... trois mètres de long... Marquis n'en peut croire ses yeux, et le brave garçon pousse des hourras retentissants, piétine sur place, jusqu'à compromettre la stabilité de la pirogue.

Ses compagnons, habitués à de pareilles captures, sourient de son enthousiasme, sans manifester l'ombre d'une émotion.

– Vous êtes étonnants, vous autres, et je ne sais ce que je dois le plus admirer de votre impassibilité ou de l’adresse de mon compère José.

« Mais je connais des pêcheurs parisiens qui font plus de bruit pour un goujon !

« Le superbe animal !... Quelles admirables couleurs !... Et ces écailles... Ma parole, elles sont aussi grandes que des feuilles d’artichaut !

« Un joli coup, José !... le fer est planté au beau milieu des reins, et, pourtant, vous n’aperceviez rien, quand vous avez lancé votre arme.

– Que voulez-vous, répond modestement le mulâtre, un peu d’habitude...

– Comment, vous allez recommencer ?

– Oui, il nous en faut encore un.

« Voyez-vous, il n’y a pas mal de déchet, et celui-là ne nous donnera guère que trente kilogrammes de chair.

« Il ne faut pas négliger les occasions ; car qui sait si nous retrouverons plus tard pareille

aubaine !

– Espérez-vous donc conserver longtemps la chair ?

– Sans doute !

– Je vous serais obligé de me dire par quel procédé.

– Par le boucanage !

– Tiens !... c'est juste.

« J'ai fait un peu tous les métiers, et celui de boucanier manquait à la collection.

« Je serai heureux de l'apprendre.

– Un peu de patience, et surtout de silence, car José va recommencer.

Le mulâtre reprend sa place à l'avant, et se met à examiner attentivement les moindres tourbillons produits par les habitants de l'élément liquide.

Pour la seconde fois, son bras, armé du harpon, se détend brusquement, et la pointe disparaît au milieu d'un remous.

Chose étrange, on entend un bruit sec, comme

si l'arme frappait un corps dur, et la hampe, que le pêcheur n'a pu lâcher, se brise dans sa main.

Cette résistance inattendue a pour résultat de faire perdre l'équilibre au mulâtre, debout, un pied sur chaque bordage. Il glisse, étend les bras et tombe lourdement dans le lac.

En même temps, une gueule immense s'ouvre juste à la place où il vient de disparaître. Deux mâchoires, palissadées de dents formidables, s'ouvrent et se referment, trop tard heureusement, et la carapace rugueuse d'un monstrueux caïman émerge d'une vague qui s'écrase sur la coque de la pirogue.

– Oh ! le malheureux ! s'écrie Marquis éperdu cherchant une arme.

Charles frémit, et saisit sa carabine par le canon. Malheureusement la crosse est engagée sous le pirarucu.

José reparait à ce moment et s'écrie d'une voix étranglée par l'angoisse :

– À moi !

– Tiens bon !... on y va...

C'est Winckelmann, qui, armé de son sabre et tenant de la main gauche un paquet volumineux, s'élançe sur le monstre au moment où ses mâchoires vont se refermer sur l'infortuné mulâtre.

Avec un sang-froid prodigieux et une adresse incroyable, il jette entre les mâchoires béantes le paquet, qui se trouve être un hamac enroulé, et tombe en même temps à cheval sur le cou du saurien.

La hideuse bête happe goulûment l'épais tissu, dans lequel ses dents s'implantent comme des chevilles de fer. Comme il ne peut plonger sous peine d'asphyxie, il s'agite désespérément, donne des coups de queue terribles pour se débarrasser de l'homme accroché à son échine.

Efforts inutiles ! Winckelmann, l'athlète qui jadis, dans les rues de Cayenne, a attaqué seul un taureau furieux, échappé de l'abattoir, l'a renversé et tué à coups de poing¹, Winckelman ne

¹ Historique. L'auteur a connu au Maroni le libéré S... qu'il ne veut pas, on comprend pourquoi, désigner sous son véritable nom. S... a accompli ce formidable tour de force, avant d'être le héros des aventures que nous racontons présentement. L. B.

lâche pas prise.

Le caïman, serré par les deux jambes qui l'étreignent comme les serres d'un étau gigantesque, pousse un râle étouffé.

Cette lutte poignante n'a pas duré vingt secondes, quand l'Alsacien, après avoir assuré son aplomb, plante alternativement son sabre dans les deux yeux du monstre.

Un flot de sang noir jaillit des orbites béantes, et forme une large tache dans les eaux blanchâtres du lac.

En même temps, le caïman, affolé, blessé à mort – la pointe du sabre a pénétré jusqu'au cerveau – se dresse, émerge jusqu'à mi-corps, se cabre comme un cheval et se renverse sur le dos.

L'intrépide sauveteur se laisse aussitôt glisser le long de l'échine de cette fantastique monture, plonge, passe sous la pirogue, s'accroche d'une main au bordage et s'écrie :

– Et José ?

Marquis, tout pâle, les dents serrées, tendait à ce moment les mains au mulâtre et le hissait à

bord, pendant que Winckelmann, aidé par Charles, se soulevait lentement, enjambait le bordage, et s'asseyait, tout ruisselant, sur le banc du milieu..

– Pas de mal, hein ! dit-il de sa voix sourde à José, sans manifester la moindre émotion.

– Peu de chose, en vérité..

« Un coup de queue dans les jambes... ça m'a produit l'effet d'un coup de trique, et je suis tout engourdi.

« Mais vous ?...

« Vous sans qui j'allais périr... déchiré... broyé par cet affreux animal.

– Pas ça... dit-il en faisant claquer son ongle sous ses dents.

– Je ne sais comment vous remercier, senhor... Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais...

« Vous m'avez donné la vie...

– Bah ! laissez donc, c'est la moindre des choses qu'on s'aide un peu dans les coups durs.

– Eh ! qu'est-ce que vous faites donc là,

monsieur Marquis ?

– Pardieu ! je vous admire, vous qui avez encore le temps de vous occuper des autres après ce joli exercice de cirque.

– Mais, au moins ne restez donc pas tête nue, vous allez pincer un coup de soleil.

– Et vous ?

– Oh ! moi, il y a longtemps que je suis passé Indien et que mon crâne est garanti.

– Mille tonnerres ! quel intrépide compagnon vous faites !

« Et quel plaisir j’ai à serrer votre rude et vaillante main.

– Ah !... pour ça, monsieur Marquis, je vous réponds que le plaisir est partagé.

– Aïe !... Pas si fort !...

« Ce n’est pas un homme, c’est un cabestan.

« Une autre fois, je vous donnerai mon poing à serrer.

– Et moi, Winckelmann, je vous remercie, dit Charles de sa voix lente et grave.

« Vous venez d'éviter un affreux malheur en sacrifiant héroïquement votre vie ; c'est encore une bonne action qui vous sera comptée plus tard, à notre retour en Guyane.

« Vous savez ce que je veux dire.

– Alors, vous êtes content, Monsieur Charles ?

« Et vous pensez que mon pauvre Fritz sera heureux...

– Pouvez-vous me le demander, mon brave ami ?

– Eh bien ! sans vous commander, ne parlons plus de ça.

« Tout ce qu'on me dit me rend tout bête et me fait voir trouble.

« Tenez, il vaudrait mieux donner un coui de tafia à José, qui tourne de l'œil pour avoir trop bu d'eau.

– Comment ! ne parlons plus de ça, s'écrie Marquis en protestant contre une pareille modestie, parlons-en, au contraire.

– Mais non ! ça n'en vaut pas la peine.

« Et puis, en somme, un caïman, ça n'est jamais qu'un lézard !

IX

Le boucanage. – N'est pas boucanier qui veut. – Maraudeurs. – Les jaguars pêcheurs. – Goût des félins grands et petits pour le poisson. – Attirés par l'odeur du mouquim. – En maraude. – Winckelmann veille. – Premier assaillant. – À la niche !... – Jaguar stratégiste. – Vol de vingt livres de poisson. – Empoigné par la queue. – Qui aura le dessus de l'homme ou du fauve ? – Assommé. – « Ce n'est jamais qu'un matou !... – Abandon de la pirogue. – Au moment de partir à pied. – Un Indien. – Pour un miroir de cinq sous. – Préliminaires d'un arrangement.

Les habitants de l'Amérique intertropicale conservent le produit de leur pêche ou de leur chasse par un procédé très simple, portant le nom de *boucanage*.

Ce procédé, bien connu, consiste simplement à

exposer le poisson ou le gibier à la fumée produite par la combustion du bois vert.

C'est, en somme, la fumure à laquelle on soumet, en pays civilisé, différentes pièces de charcuterie et certains poissons, notamment le hareng et le saumon.

Boucanée par le sauvage ou fumée par le civilisé, la matière alimentaire se trouve imprégnée par la créosote et l'acide pyroligneux contenus dans la fumée, et devient, de cette façon, imputrescible pendant un certain temps.

Mais, si le principe est identique, l'application diffère quelque peu chez le sauvage.

Le civilisé, qui possède de vastes pièces, hermétiquement closes de toutes parts, n'a qu'à suspendre au plafond les morceaux de viande ou de poisson, allumer son feu, fermer la porte, et attendre patiemment la fin de l'opération.

Mais en plein bois, où les constructions – très rares d'ailleurs – se composent d'une simple toiture de feuilles établie sur des poteaux, sans la moindre trace de murailles, il est nécessaire de

procéder autrement.

À cet effet, on établit le *boucan* appelé *mouquim* par les riverains de l'Amazone. C'est un gril immense, formé de quatre perches portées sur quatre pieux fourchus, enfoncés en carré dans le sol. Sur ces quatre perches, sont rangées transversalement des gaulettes de bois – les barres du gril.

L'appareil ne doit pas être élevé de plus d'un mètre vingt centimètres au-dessus du sol.

Le bûcher est préalablement installé au-dessous de cette construction primitive et se compose de menues branches vertes. Non pas les premières venues, car il est des végétaux qui développent en brûlant une fumée infecte, susceptible de rendre la viande absolument impropre à l'alimentation. Il en est d'autres, au contraire, qui lui communiquent un arôme particulier, une saveur exquise, et que les coureurs des bois connaissent bien.

La viande ayant été disposée sur les barres du gril, on allume le foyer. C'est alors qu'il faut un soin tout particulier pour conserver au feu une

certaine intensité, le modérer ou l'activer, suivant le cas, de façon à faire subir à la substance alimentaire un commencement de dessiccation, sans pourtant la faire cuire.

Ce qui n'est pas toujours facile.

On comprend, sans qu'il soit besoin de plus longues explications, que la viande, ainsi privée d'une partie de son eau et soumise à l'action de la créosote et de l'acide pyroligneux, deux puissants désinfectants, puisse résister dorénavant à la chaleur torride comme à l'humidité du climat et se conserver intacte assez longtemps.

Le boucanage est donc une opération très familière aux Indiens qui la pratiquent fréquemment, après avoir enivré une crique, massacré une bande de cochons marrons ou de pécaris, ou mis à mort un tapir.

C'est pour eux l'occasion d'une fête bruyante, d'une gloutonne absorption de cachiri, d'une sauterie enragée.

Rien d'étrange et de saisissant tout à la fois comme cette installation en plein bois, la nuit,

quand grésillent les chairs, quand pétillent les brasiers en émettant d'épais tourbillons de fumée, quand les lueurs rougeâtres se projettent sur les Indiens ivres de cachiri, dansant comme des possédés, au son du tambour indigène, dont les roulements sonores se répercutent au loin.

Infiniment plus calme est celle de nos quatre voyageurs, et surtout plus prosaïque, pour les amateurs de couleur locale.

Le pirarucu, fendu en deux dans le sens de sa longueur, puis frotté de piment, a été installé sur le gril, et Marquis, préposé aux simples fonctions d'aide boucanier, vient d'allumer le monceau de brindilles vertes.

– Et... c'est tout ? dit-il, quand la flamme eut circulé dans les interstices ménagés habilement par Charles à travers le brasier.

– C'est tout.

– Alors, il n'y a plus qu'à se croiser les pouces en attendant le dîner, puis le coucher.

– Diable ! comme vous y allez !

« Il faut, au contraire, une attention soutenue

pour entretenir le feu régulièrement... attiser ou étouffer la flamme sur tel ou tel point, en un mot, régulariser la combustion, sous peine de gâcher irrémédiablement ce superbe poisson.

– Très bien ! je comprends.

« On montera la garde à tour de rôle, en ayant bien soin de ne pas s’endormir.

– C’est cela même ; et vous pouvez commencer dès maintenant votre apprentissage de chauffeur sous l’œil bienveillant de José, pendant que nous allons, Winckelmann et moi, préparer le dîner.

– Volontiers ! je n’aurai pas, de la sorte, à courir le risque de m’endormir comme jadis, sur la chaloupe.

« Du reste, il y a moins de danger ici que là-bas, n’est-ce pas ?

« Les crocodiles sont dans le lac...

« Brrr !... Les horribles bêtes ! J’en frissonne encore de souvenir.

– Les crocodiles, soit, mais les jaguars.

- Il y a ici des jaguars ?
- Ici comme partout.
- Diable !... J'en ai vu au Jardin des Plantes... ça n'a pas l'air commode.
- Oh ! ne vous exagérez pas leur férocité.
- « Les nôtres sont assez poltrons et généralement inoffensifs tant qu'ils ne sont pas blessés ; et il est presque sans exemple qu'ils attaquent l'homme.
- Mais, quand ils sont blessés ?
- Ils deviennent terribles.
- Alors, ils ne sont redoutables que comme maraudeurs ?
- Comme maraudeurs, vous l'avez dit.
- « L'odeur du boucan les attire, et ils viennent rôder, avec une audace incroyable, autour du foyer, au point d'enlever parfois les plus gros morceaux et de les emporter au galop.
- Pas possible !
- C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

- Même le boucan de poisson ?
- Surtout le boucan de poisson.
- Drôle de goût.
- Pas si étrange que vous le supposez.

« Le jaguar a même une préférence particulière pour le poisson en général, et j'en ai vu, très souvent, passer des heures à l'affût au bord des criques, et pêcher avec une dextérité incroyable des pirarucus, des tucunarés ou des piranhas pesant plusieurs kilogrammes.

- Après tout, pourquoi pas !

« Les chats aiment aussi le poisson et deviennent volontiers braconniers de rivières.

« J'ai vu ça en Europe.

– Du reste, nous ferons bonne garde, car le feu ne suffit pas toujours à éloigner ces gourmets qui risquent, pour satisfaire leur péché mignon, de s'échauder les griffes et de se griller les moustaches.

On fit bonne garde en effet, et, jusqu'à onze

heures du soir, les maraudeurs, très affriandés par l'odeur du boucan, mais fort défiants de leur naturel, se contentèrent de miauler sous bois, en se rapprochant de plus en plus de ce centre fascinateur, comme on put en juger par le crescendo de leur musique nocturne.

Vers minuit, c'est l'heure des crimes, a dit le fabuliste, arriva, pour Winckelmann, le tour de faction.

Moins nerveux encore, s'il est possible, que Charles et José qui, cependant, envisagent avec une sérénité imperturbable tous les incidents de la vie sauvage, l'Alsacien ne prêtait qu'une oreille distraite à la symphonie des félins.

Quand on a vécu pendant de longues années dans les bois, on en arrive à une indifférence complète, réellement stupéfiante pour l'Européen nouvellement débarqué. Le voyageur, encore tout imprégné de civilisation, ne peut, en effet, concevoir tout d'abord cette espèce de promiscuité avec les fauves et les reptiles, dont on exagère singulièrement le caractère agressif.

C'est seulement plus tard qu'il apprend à voir

juste, et à réduire à leurs exactes proportions leur férocité très surfaite.

Winckelmann, à cheval sur son hamac, jetait des coups d'œil distraits sur le boucan, et surveillait bien plus attentivement la combustion du bois vert, que les manœuvres des jaguars.

Du reste, rien à craindre pour l'instant ; les grognements de convoitise continuaient toujours, et le jaguar se tait seulement quand il va se livrer à son penchant pour le vol.

Pourtant, un silence relatif s'étant établi, l'Alsacien comprit que bientôt les morceaux du pirarucu allaient passivement subir un assaut.

– Ces sales vermines, murmure-t-il à voix basse, ne vont pas nous laisser en repos.

« En voilà un là-bas, accroupi comme un gros chat devant un trou de souris, et dont les yeux reluisent comme deux chandelles.

« Si j'étais un tireur comme le patron, j'éteindrais bien un de ces quinquets d'un coup de carabine.

« Mais, à quoi bon faire inutilement un tapage

d'enfer et réveiller en sursaut les camarades qui dorment de si bon cœur ?

« Ah ! mais, minute !

« Halte-là ! mon gaillard.

Un grand jaguar, encouragé par le silence qui règne autour du *mouquim*, quitte lentement le fourré, s'avance cauteusement, s'aplatit, rampe, pour ainsi dire, le poitrail collé au sol, le mufle mobile, les moustaches hérissées, l'œil ardent de convoitise.

Avec son incomparable sérénité, Winckelmann abandonne son hamac, parcourt lestement les sept ou huit mètres qui le séparent du brasier, se baisse, saisit un tison, et marche intrépidement à la rencontre du maraudeur.

Le jaguar s'arrête, souffle comme un chat en colère, et recule à l'aspect du tison qui va lui griller le museau.

– Allons ! houst !... à la niche, vaurien !...

Plus encore peut-être que le charbon incandescent, le son d'une voix humaine opère comme un talisman, et l'animal, effrayé, détale

comme un simple chevreuil.

Winckelmann se met à rire et va regagner son hamac de sa même allure compassée, quand la scène change tout à coup.

Son rire fait place à un juron carabiné.

– Sacré mille tarteiffe !...

Pendant que l'Alsacien repoussait victorieusement ce premier assaillant, un second arrivait sournoisement par derrière, allongeait délicatement la patte et cueillait d'un seul coup de griffe vingt livres de poisson.

Il paraît que les jaguars connaissent la stratégie.

Winckelmann, furieux d'avoir été ainsi joué comme un conscrit, bondit en avant avec une agilité dont sa massive carrure n'eût jamais semblé susceptible.

Marquis, le gymnaste consommé, eût été stupéfait.

L'Alsacien arrive juste au moment où le jaguar vient de saisir le corps du délit et s'apprête à détalé.

Déjà, il a commencé le mouvement de retraite. Il s'élançait la tête haute, le rein cambré, la queue rigide...

Winckelmann, pris d'une subite inspiration, empoigne d'une main cette queue, et arrête brusquement le voleur.

Ce dernier ne veut pas se dessaisir de sa proie, et l'homme n'a pas la moindre envie de lâcher l'appendice qu'il tenaille de sa poigne de fer.

Le jaguar souffle, gronde, s'arc-boute et tire de toute sa force.

Winckelmann jure, tire de son côté comme un cabestan, de façon que, les résistances étant à peu près égales, le double effort en sens inverse se trouve contrebalancé.

Affolé, furieux comme une bête prise au piège, le jaguar, sentant qu'il n'aura pas ainsi raison d'un pareil adversaire, finit par laisser tomber le morceau de poisson.

Il se retourne brusquement, le mufle plissé, les mâchoires béantes, les oreilles aplaties sur le crâne, prêt à broyer d'un coup de dent

l'audacieux qui le brave avec une pareille témérité.

Mais Winckelmann n'a pas lâché son tison.

Prompt à la riposte, il le darde juste sur le museau du fauve, qui pousse un hurlement effroyable et se débat de plus en plus furieusement.

Alors, chose à peine croyable, cet homme, que cette situation grotesque et poignante n'a même pas le privilège d'émouvoir, se met à rire bruyamment, comme un gamin facétieux qui s'amuse des contorsions d'un chat dont il a pris la queue dans l'entrebâillement d'une porte.

– Va ! vaurien, grogne et gigote à ton aise !

« Si ta queue ne casse pas, je m'en vais t'administrer une correction que tu n'oublieras pas de sitôt.

« Ça t'apprendra à « chaparder » !

Le jaguar pousse un second rugissement plus terrible que le premier.

Charles, Marquis et José, brusquement éveillés, sautent à bas de leurs hamacs et

saisissent leurs carabines.

– Un jaguar ! s’écrie Marquis.

– Et Winckelmann aux prises avec lui, interrompt Charles anxieux. Tous trois aperçoivent alors ce spectacle inénarrable et s’arrêtent, partagés entre une folle envie de rire et la terreur causée par cette scène inouïe.

– Tenez bon, Winckelmann, dit Charles en épaulant sa carabine, je vais lui casser la tête.

– Sans vous commander, patron, laissez-moi faire.

« Nous allons rire, répond l’Alsacien avec son inconcevable placidité.

« Puisque vous voilà tous trois, il n’y a plus de danger, et je vais pouvoir employer les dix doigts.

À ces mots, il laisse tomber son tison, saisit la queue du jaguar dans ses deux mains, opère une brusque traction, culbute l’animal sur le dos, le traîne rapidement pendant sept ou huit mètres, sans lui permettre de reprendre son aplomb et arrive au pied d’un acajou colossal.

Il s’arrête un instant, rassemble ses forces,

s'arc-boute, soulève d'un effort irrésistible le félin, le fait tourner et le heurte à toute volée contre la base du tronc.

– S'il n'a pas les reins ficelés en acier trempé, dit-il, je vous jure bien qu'il a l'échine rompue.

Trois cris de stupeur et d'admiration accompagnent cet invraisemblable tour de force.

Le jaguar, assommé, se débat dans les convulsions de l'agonie, perdant le sang à pleine gueule, et râlant son dernier souffle.

– Voilà, ça y est ! reprend l'athlète avec une joie d'enfant, pendant que Marquis, effaré, murmure :

– Un jaguar !.. assommé comme un lapin.
« Non, ce n'est pas possible, je rêve.

– Peuh ! continue Winckelmann, ça ne pèse pas seulement cent kilos !

« Et, d'ailleurs, un jaguar, ça n'est jamais qu'un matou !

« Demandez plutôt à Monsieur Charles.

– Oui, je la connais ; le crocodile aussi n'est

qu'un lézard, n'est-ce pas ?

– Parbleu !

– Eh bien ! je vous le répète, mon brave ami, vous êtes un rude homme.

– Bah ! laissez donc ; on fait ce qu'on peut, et je ne pouvais décemment permettre à ce filou de voler la moitié de notre provision.

« Voyez, le morceau n'est pas endommagé ; il n'y a plus qu'à le remettre sur le boucan.

L'incident n'eut pas d'autres suites. Le jaguar, si proprement assommé, fut laissé sur place à la disposition des fourmis-manioc. Le pirarucu fut boucané dans les règles au bout de douze heures, et la petite troupe remonta dans la pirogue.

Comme l'avait dit José qui, jusqu'alors, avait pu suivre à peu près son ancien itinéraire, les moyens de voyager par eau allaient bientôt leur manquer.

Après une journée de navigation de plus en plus difficile, dans le lit de plus en plus resserré du Cuit-Anaú, il fallut abandonner la pirogue, se

charger des bagages et des provisions, pour cheminer péniblement dans le Campo.

Quelque endurcis que soient les quatre compagnons, cette perspective n'a rien de bien attrayant. Le hamac roulé sur l'épaule, la carabine, les munitions, les provisions et les objets d'échange, tout cela forme un poids bien lourd qui va singulièrement ralentir la marche, tout en la rendant fort pénible.

Aussi, Charles, qui est pour les solutions les plus simples et les plus promptes, propose-t-il d'abandonner tout l'excédent de bagages, et de conserver simplement le hamac, les armes, avec dix kilogrammes de provisions par homme.

Ils vont se résoudre à ce pénible sacrifice, et renoncer aux objets d'échange qui, par la suite, leur seraient si utiles, quand, au bout du Cuit-Anaú, réduit aux dimensions d'un simple sentier de pirogue, ils aperçoivent, immobile comme une statue de granit, un Indien qui les regarde sans mot dire.

– Bonne affaire ! s'écrie joyeusement Marquis.

« Si ce personnage n'est pas seul, peut-être pourrions-nous le décider, ainsi que ses congénères, à porter tout notre fourniment, en lui faisant accepter une partie des bibelots que nous allions abandonner.

– Cela me paraît indiqué, reprend Charles en interpellant le Peau-Rouge, toujours appuyé sur son grand arc en bois de lettre.

« Qui es-tu ? lui demande-t-il en *lingoa geral*.

– Un homme des Atorradis, répond l'Indien sans faire un mouvement.

– Les Atorradis, connaissez-vous cela, José ?

– Oui, senhor.

« C'est une tribu éparse le long de la Serra, depuis la source du Cuit-Anaú jusqu'aux *matto geral* (grand bois).

– Très bien ! Peut-on se fier à eux ?... Sont-ils susceptibles de rendre quelques services moyennant récompense ?

– Vous connaissez déjà les habitants de la région.

« Ceux-là ne sont ni meilleurs ni pires.

« Un peu voleurs, paresseux, maraudeurs, et toujours enclins à la désertion.

« Je crois pourtant me souvenir qu'ils ne sont pas Canaémés.

– Bon ! en les surveillant sans en avoir l'air, ils feront des porteurs très convenables.

« Connaissez-vous quelques mots de leur langue ?

– Oui, senhor, tous les mots usuels me sont restés familiers.

– À merveille !

« Voulez-vous entreprendre la négociation, et leur proposer de nous accompagner ?

– Bien volontiers.

« Eh ! compère, dit-il à l'Indien, es-tu seul ?

– Non, les autres sont là-bas, à la maloca.

– Combien d'hommes ?

Le Peau-Rouge leva sa main droite en écartant les doigts.

– Dans tous les pays du monde, cela fait cinq.
« C’est suffisant.

– Je connais les Atorradis que l’on appelle
« *Ceux du petit caïman* » et les blancs que tu vois
sont leurs amis.

L’homme remua doucement la tête de haut en
bas.

– Veux-tu amener ici les gens de la maloca ?

– Pour quoi faire ?

– Pour porter dans leurs *panacous* (hottes)
toutes ces choses que tu vois là.

– Porter... où ?

– Là-bas, fit José en montrant l’Orient.

– C’est trop loin.

– Non... pendant cinq jours.

– Ah !... et que donneront les blancs ?

– Des perles pour faire des tangués, des
couteaux, des hameçons...

– Montre ! interrompt l’homme qui, pour la
première fois, manifeste un semblant d’émotion.

Charles, auquel José traduit au fur et à mesure les réponses, ouvre rapidement une petite caisse et en tire au hasard une poignée d'objets dont l'aspect fait ouvrir de grands yeux au sauvage ébahi.

– Ceux de la maloca vont venir, dit-il après une longue minute de contemplation extatique.

« Mais il faut que le blanc me donne quelque chose.

– Qu'à cela ne tienne, répond Charles enchanté de cette prompt solution.

« Voilà, compère, dit-il en tendant à l'Indien un miroir de cinq sous.

L'homme n'a pas plutôt reçu cet objet dont il ignore la nature et les propriétés, qu'il pousse un cri strident, approche le miroir de son visage, aperçoit ses traits, lâche son arc, son faisceau de flèches et se met à exécuter une gigue enragée.

– Nous les tenons, dit Marquis en observant d'un air connaisseur cette sauvage chorégraphie.

L'Indien pousse un second cri, plus vibrant, plus prolongé que le premier, et reprend

incontinent son cavalier seul...

– Le naïf enfant de la Prairie me paraît d'un naturel folâtre, opine gravement Marquis, et j'étais bien loin de soupçonner une pareille impressionnabilité, succédant à la froideur qu'il a manifestée tout à l'heure.

– Attendez avant de juger, senhor Marquis.

« Plus tard vous apprécierez son caractère sournois... pour ne pas dire plus.

La subite arrivée de cinq Indiens, vêtus comme le premier, d'une simple calimbé, et portant, avec le grand arc, le faisceau de flèches traditionnel, arrête les récriminations du senhor José.

L'homme au miroir les aperçoit au moment où ils débouchent d'un fourré de broussailles, interrompt sa gymnastique, les interpelle bruyamment, les harangue en son patois, leur met à chacun le miroir devant les yeux, savoure leur stupeur, et, finalement, accroche la petite glace à son collier en dents de patira.

Puis, une interminable conversation s'engage

entre eux. Contre leur habitude, ils parlent avec une extrême volubilité, montrent alternativement les blancs, le miroir, les ballots et l'Orient, et semblent se mettre d'accord.

Les préliminaires de la négociation sont terminés.

Les Atorradis consentent à accompagner les blancs... jusqu'à leur maloca.

Alors seulement aura lieu la grande discussion ; et, le cachiri aidant, la question sera débattue avec tous les considérants qu'elle comporte.

Du reste, Charles, rompu à toutes les finasseries indiennes, espère bien en finir au plus vite, et abréger les scènes d'ivresse produites par l'absorption désordonnée de l'abominable breuvage.

X

La fin du Campo. – Le matto-geral ou grand bois. – Très maniables quand ils endurent les privations, les Indiens deviennent intolérables quand ils font bonne chère. – Un sentier dans la forêt vierge. – Marquis sur la voie douloureuse. – Exaspération. – De mal en pis. – L’essaim de mouches-sans-raison. – Marquis demande un chemin de fer ou un simple tramway. – Les trésors de la flore équinoxiale. – Surprise. – Un quinquina !... – Faux quinquina malheureusement. – Nouvel espoir, nouvelle vigueur. – Escalade. – Les cascarilleros. – Aux innocents les mains pleines. – La futaie de calisayas.

La négociation entamée sous la maloca des Atorradis a marché à souhait. Les Indiens, séduits par les menus bibelots des blancs, se sont

engagés à les accompagner pendant cinq jours dans la direction du soleil levant.

Charles, après être convenu du prix de leurs services, a versé, à titre d'à-compte, quelques poignées de perles, des ciseaux, des hameçons et des couteaux de poche.

Malgré leurs demandes réitérées, il a formellement refusé de leur donner les miroirs qui excitent chez eux une ardente convoitise. La remise de ces objets précieux a été ajournée jusqu'au moment où leur engagement sera terminé.

Les Atorradis, forcés d'avouer que le blanc a raison de ne pas payer avant d'avoir été servi, ont entassé dans leurs panacous les bagages, et sont partis, sans une caresse, sans un mot, sans un regard pour leurs femmes et leurs enfants restés à la maloca.

Pendant quatre jours, ils ont avancé à travers le Campo qui, peu à peu, se modifie, devient broussailleux, et coupé d'escarpements recouverts de taillis composés d'arbres de plus en plus élevés.

Ils ont traversé deux grandes rivières qui vont directement du Sud au Nord, et auxquelles on donne dans le pays les noms de Repounini et de Coujounini.

Charles pense, non sans raison, que ce sont deux affluents de l'Essé-quiobo, le fleuve de la Guyane anglaise¹.

Puis, ils se sont rapprochés peu à peu de la Serra da Lua, où José compte bientôt trouver les quinquinas.

Bientôt, ils abandonnent le Campo. ininterrompu depuis le Rio-Branco. À la prairie succèdent des plateaux de plus en plus boisés qui s'étendent en avant des contreforts. On escalade des rochers escarpés, on marche sur des pentes rocailleuses, on descend au fond de ravins humides, pour tomber dans des *serrados* (jungles) presque impénétrables, on franchit des igarapés à sec, on trouve encore de temps à autre d'étroites savanes, puis, brusquement, on arrive devant une zone sombre, épaisse, qui s'étend à

¹ Les belles explorations de M. Goudreau ont confirmé cette hypothèse.

l'infini.

C'est le *matto geral*, le grand bois, qui couvre l'espace jusqu'au Tumuc-Humac et jusqu'à l'Atlantique, c'est-à-dire une traversée d'environ neuf cents kilomètres.

Les Indiens sont dans le ravissement. Réduits, jusqu'alors, à la portion congrue de farine de manioc et de poisson fumé, ils escomptent par la pensée les régals que va leur fournir la forêt vierge, ce paradis terrestre du chasseur, où surabondent tous les gibiers.

Ils n'ont jusqu'à présent manifesté aucun symptôme de mauvais vouloir, ne paraissent pas songer à désertier, et supportent avec un stoïcisme étonnant les fatigues comme les privations.

Charles, pour qui cette trêve à une habitude invétérée, semble d'un excellent augure, se prend à espérer qu'il pourra conserver quelque temps encore ces utiles auxiliaires, en les affriandant par l'appât de nouvelles largesses.

Mais José, qui les connaît bien, l'engage à ne pas compter sur eux lorsqu'ils se trouveront dans

une abondance relative.

Chose assez extraordinaire, les Indiens, en général, sont beaucoup plus raisonnables, plus maniables, moins enclins à la désertion, plus prompts à exécuter les ordres, quand ils souffrent depuis deux ou trois jours d'un manque presque absolu de nourriture, que quand ils sont bien repus et que leur subsistance est assurée pour un certain temps.

Pour être paradoxal, ce fait n'en est pas moins absolument réel, comme l'ont constaté souvent, hélas ! à leurs dépens, ceux qui ont fait travailler les Indiens.

Aussi, est-ce d'un pas allègre et avec un plaisir non dissimulé qu'ils pénètrent dans le matto geral, en dépit des difficultés que présente son accès.

Du reste, le Peau-Rouge est chez lui, dans la grande forêt équinoxiale, et c'est merveille de le voir se glisser, comme un serpent, à travers l'inextricable enchevêtrement de broussailles, sans même érailler son épiderme, quand le blanc laisse à chaque pas des lambeaux de ses habits, et

ne compte plus les accrocs à sa peau.

C'est que, rien n'est aussi difficile et aussi fatigant que le voyage dans la forêt vierge, pour qui n'en a pas l'habitude, et le pauvre Marquis ne tarda pas à en faire la douloureuse expérience.

Et pourtant, les Indiens, avec leur merveilleux instinct, ont bientôt trouvé un sentier, une de ces voies imperceptibles qui sont leurs grandes routes nationales quand ils se rendent près d'une tribu voisine, pour échanger les produits élémentaires de l'industrie locale : tangles, grages à manioc, flèches, arcs, acangatares ou calimbés.

Là où un blanc ne voit que l'inextricable fouillis du matto geral, l'Indien reconnaît une piste qu'il suit pas à pas, sans dévier, comme s'il elle était jalonnée de bornes ou de poteaux.

Charles, Winckelmann et le mulâtre se tirent à merveille de ces « impedimenta » qui se dressent à chaque instant devant Marquis.

Le pauvre garçon, empêtré par une liane, s'abat de son long et se relève en maugréant. Mais une épine accroche au passage son chapeau.

Il se retourne brusquement, la branche à laquelle est fixée l'épine fait ressort, et voilà le couvre-chef lancé à dix pas, au beau milieu du fourré.

Pendant qu'il essaye de rattraper son chapeau, la petite troupe avance. Marquis la perd de vue. Il tourne sur lui-même, perd non seulement le sentier, mais encore la direction, et marche à l'opposé.

On le hèle, il répond, on le cherche, on finit par le retrouver et il s'aperçoit qu'il retourne au Rio-Branco !

Il peste de tout son cœur, et ne peut concevoir comment il se heurte à de pareilles difficultés, quand ses compagnons évoluent presque aussi facilement que dans la savane.

Pas toujours, cependant ; et parfois la vieille futaie équinoxiale est rebelle pour ces endurcis eux-mêmes, qui pourtant l'ont si longtemps parcourue.

Il arrive que le sentier traverse une fondrière. À chaque pas, on est forcé de sauter sur un ou deux pieds en haut ou en bas, ce que Marquis

appelle danser le pas des œufs. On met le pied sur une épine qui perce la chaussure. Vite, on s'accroche d'une main, à une branche voisine. Mais cette branche est elle-même hérissée de piquants.

À pratiquer cet exercice, on est bientôt comme une pelote farcie d'épingles.

Brusquement le sentier est interrompu par la végétation. Il faut en chercher le tronçon en prenant les grands devants, comme un veneur à la suite d'un animal forlongé. On le trouve enfin, mais, cent mètres plus loin, il bifurque, et les deux pistes prennent la même direction.

Que faire ? Les Indiens sont en avant. Ils sont là pour indiquer le chemin et porter les bagages, c'est aux blancs de les suivre.

On crie, on cherche le sentier, on le perd, on le retrouve et on finit par rejoindre les enrégés porteurs.

Ce sentier ne vaut rien, et il est problématique même pour les Indiens qui le perdent cinquante fois par jour. Il est obstrué d'arbres tombés

souvent les uns sur les autres, et coupant les broussailles suffisamment impénétrables, de barricades inaccessibles. L'on s'étonne, en voyant ces troncs effondrés, de n'en pas recevoir à chaque instant sur la tête.

Après six heures de marche dans de telles conditions, Marquis ne décolère plus. Ces obstacles incessants, ces chutes, ces piqûres, ces heurts, ces coups de fouet cinglés par les branches et les lianes, l'exaspèrent de plus belle.

Son tempérament qui s'accommode parfaitement des périls, de la faim ou de la soif, est surtout approprié aux luttes actives, et supporte difficilement ces taquineries énervantes.

Moitié riant, moitié fâché, il exhale sa bile, et se venge à sa façon, par des brocards à l'adresse de la forêt qui ne semble pas, de longtemps, hélas ! devoir modifier son aspect.

– Ô nature tropicale, que les peintres et les écrivains ont faite si belle, que vous êtes au-dessous de leurs descriptions enthousiastes, de leurs tableaux enchanteurs !

« Farcie d'épines, hérissée de ronces, humide comme une cave, mais chaude comme une serre, laide, sale, mal peignée, voilà comme je vous vois, et comme vous êtes en réalité !

« Vous riez, Monsieur Charles, moi j'enrage, et je me sens devenir stupide à trimer ainsi sans pouvoir penser à autre chose.

« Jadis, quand j'étais troupier, j'ai fait de rudes étapes, sac au dos avec tout le fourbi... mais, au moins, on sait où l'on va, on chante, on blague, et si l'on est éreinté, c'est d'une honnête fatigue à l'usage des humains...

« Tandis qu'ici, quel métier de singe !

« Occuper toutes ses facultés physiques et morales à un seul objet, la conservation de l'individu, franchir les obstacles la tête baissée pour ne pas en perdre un seul de vue, ne pas se briser la tête contre une branche, éviter une feuille tranchante comme une scie, pour se déchirer la face à une épine, contourner un ravin et s'abattre dans une fondrière, voilà par quoi l'esprit est exclusivement absorbé pendant soixante minutes par heure, pendant douze heures

par jour !...

Mais, bientôt, les lamentations elles-mêmes sont interdites au pauvre Marquis, car la forêt devient presque inabordable pour ses compagnons et les Peaux-Rouges eux-mêmes.

Le matto geral est de plus en plus épais, de plus en plus obscur.

Tête baissée, le corps plié, des épaules chargées du panacou, littéralement couchés pour passer sous un gros arbre tombé, cheminant à la diable entre des bas-fonds vaseux, les Indiens sont forcés de ralentir leur allure.

Une liane s'est entortillée à la jambe de l'un d'eux qui tombe la face en avant. Un autre se débat avec une ronce qui l'a saisi, à mi-corps et fait saigner sa peau. Celui qui marche devant, le guide, a perdu le sentier ; il le cherche dans le fourré en s'ouvrant un passage à coups de sabre. Une branche, projetée par le quatrième qui vient de bondir pour franchir un obstacle, souffleté rudement le visage du cinquième.

Charles, enfin, Charles lui-même, l'Européen

depuis longtemps indianisé, pique une tête au beau milieu d'un buisson de maripa, lutte contre une branche épineuse qui tire sa chemise de son pantalon. Son chapeau est pendu à un rameau flexible. Un Indien, pour le décrocher, escalade un monceau de troncs entassés. Les troncs sont pourris, l'homme effondre la barricade et s'abîme au milieu des détritrus d'où s'échappe un essaim répugnant d'araignées-crabes, de mille-pattes et de scorpions.

C'est complet.

Une voix impérieuse vibre tout à coup, sans qu'on sache d'où elle vient, celle de Winckelmann.

– Ne bougez pas ! Restez immobiles... Les mouches à dague ! L'Alsacien vient de buter contre un arbuste au tronc duquel est collé, comme une loupe énorme, un nid de ces terribles guêpes, grosses comme le doigt, nommées aussi par les Guyanais : « Mouches-sans-raison ».

Le nid, formé d'une sorte de carton de couleur bise, a près d'un mètre de diamètre. Les insectes rageurs sortent tumultueusement de leur demeure

et bourdonnent autour de l'homme qui retient jusqu'à sa respiration, et évite même de cligner les yeux.

Charles dans son buisson, Marquis sur le ventre, José sur le dos, les Indiens dans les poses les plus fantaisistes, demeurent comme pétrifiés, au milieu de l'essaim furieux.

Un seul mouvement inconsidéré, et des milliers d'aiguillons vont les percer en un moment.

Grâce au mot d'ordre lancé avec tant de sang-froid par Winckelmann, tout danger est conjuré après un long quart d'heure d'immobilité. Les féroces hyménoptères, habitués à des heurts fréquents produits par la chute des arbres, rentrent peu à peu dans leur nid, n'ayant rien trouvé de suspect à ces corps inertes.

On se remet lentement en marche.

– Voyons, demande Marquis à bout de force, est-ce que nous en avons pour longtemps encore ?

« Si ça doit continuer, je m'arrête, jusqu'à ce que l'administration ait fait établir un chemin de fer, ou un simple tramway !

– Encore une demi-journée, senhor Marquis, répond José.

« Voyez-vous, les bordures de la forêt vierge sont toujours aussi inextricables jusqu'à une distance d'une vingtaine de kilomètres.

– Et plus loin ?

– C'est le grand bois proprement dit, avec un sol presque nu, sur lequel on circule assez facilement, au milieu des troncs qui ont peu à peu étouffé ces broussailles maudites.

– Mais, pourtant, il y en a, ici, des troncs, et d'une belle venue.

« Sacrebleu ! les beaux arbres !

« Quel nom leur donnez-vous donc ?... Pour moi, ils se ressemblent tous.

– Je ne sais que les noms vulgaires sous lesquels ils sont connus chez nous.

– Dites tout de même, cela m'intéressera pendant que je vais profiter de la halte pour enlever ces épines qui me lardent.

– Tenez, voici le *Paó de Braisil*, appelé *Ibirapitanga* par les naturels... c'est le fameux bois du Brésil dont on tire la teinture rouge¹.

– Comme... à Bercy pour la fabrication du vin de campêche.

– Voici le bois d'arc, ou Ipé², et à côté de lui le *Massaranduba*³ dont le tronc, haut de trente mètres, fournit de la gutta-percha. Le suc qui en découle par incision est doux et sucré...

– On peut en boire ?

– Parfaitement... C'est exquis.

– Allons-y ! ne fut-ce que par curiosité, répond Marquis en entaillant d'un vigoureux coup de sabre l'écorce du géant.

Un liquide blanc, d'aspect crémeux, s'écoule aussitôt dans un coui, et le Parisien ravi trempe

¹ *Cæsalpina*.

² *Tecoma chrysantha*.

³ *Mimusops elata*.

ses moustaches dans le délicieux breuvage avec la sensualité d'un chat qui lape une jatte de lait.

– Continuez, mon cher compère.

« Vous avez une façon charmante d'enseigner la botanique.

« Vous verrez si je sais profiter de vos leçons.

– Voyez là-bas un *Itaúba*...¹

– Le fameux bois de pierre servant à fabriquer les *ubas* de nos caïmans amateurs ?

– Lui-même.

– Superbe !... et trois mètres au moins de diamètre ; c'est joli comme dimensions.

– Et cet autre qui porte ces gros fruits de couleur brune ?

– C'est le *Sapucaia*², appelé *Canari-Macaque* par les Guyanais. .

– La marmite du singe, n'est-ce pas ?

– Oui, senhor.

¹ *Acrodiclidium Itaúba*.

² *Lecythis grandiflora*.

« Voici l'*Abiurana*¹, qui porte des fruits excellents, comme son voisin, le *Cajaseiro*², qui produit ces jolies baies auxquelles on donne le nom de pommes-cythère en Guyane.

– Quel malheur que nous ne puissions pas grimper là-haut !

« Quel régal dont il faut se passer !

– Si cela peut vous faire plaisir, voici encore le *Paó-ferro*, ou *Bois de fer*³, le panacoco des Cayennais, le *Muirapinima*, ou bois-tortue, appelé aussi bois de lettres, un des plus beaux bois pour l'ébénisterie ; le *Paó-Precioso*, ou bois précieux⁴, dont l'écorce et les semences odorantes sont employées en pharmacie et en parfumerie ; le *Bois-violet* ou *Paó-roxo-do-Amazonas*⁵, d'une admirable nuance violet foncé ; le *Bois-satin* ou *Paó-setim*⁶, d'un jaune

¹ *Tucuma Lascio-carpa.*

² *Spondia dulcis.*

³ *Swastria tomentosa.*

⁴ *Mispidolaphne preciosa.*

⁵ *Peltogyne venosa.*

⁶ *Apidosperma speciosa.*

clair, éclatant, luisant, ambré...

Tout à coup, le mulâtre interrompt cette énumération, pousse une exclamation de surprise joyeuse et s'élançe à travers le fourré, sans se préoccuper des lianes, des épines, des feuilles dentelées en scie, des chausse-trappes ou des racines.

Il revient triomphant, au bout de quelques minutes, et s'écrie :

– Quel bonheur !

« Vous ne devinez pas ce que je viens de trouver ?

– Un quinquina, peut-être, répond Charles d'un air de doute.

« Mais non, c'est impossible.

« Nous sommes à peine à huit cents mètres d'altitude, et le quinquina en exige au moins douze cents.

– Aussi, n'est-ce pas un quinquina franc, mais une espèce très voisine, appelée par les cascarilleros Boliviens *carhua-carhua*, et *quinquina chandelle* à cause de la forme de ses

écorces desséchées qui sont mêlées en fraude à celle des vrais quinquinas.

– Il ne guérit pas la fièvre, et ne peut servir à rien au point de vue médical, mais sa présence annonce indubitablement, dans un espace plus ou moins éloigné, celle des quinquinas francs.

– Puissiez-vous dire vrai ! répond Charles en examinant attentivement l'échantillon.

– Je suis absolument certain de ne pas me tromper, croyez-moi, senhor.

« Comme vous venez de le dire très justement, nous ne sommes pas assez élevés sur les plateaux.

« Montons encore... seulement de quatre ou cinq cents mètres, et je veux perdre la gratification que vous m'avez promise si, avant deux jours, nous ne trouvons pas les *cinchonas* véritables.

Cette affirmation catégorique suffit pour donner à chacun une énergie nouvelle.

Winckelmann et Marquis, bien que fort ignorants en botanique, étudient minutieusement

l'arbre signalé par le mulâtre, de façon à reconnaître, en temps et lieu, les végétaux similaires, bons ou mauvais.

C'est un arbre splendide, haut de quarante-cinq mètres au moins, à la tête large et touffue, à l'écorce blanchâtre, presque unie, présentant à peine quelques traces de moisissures ou de mousses, mais des plaques jaunâtres, cireuses, légèrement mamelonnées.

Par bonheur, une grande branche, brisée peu de temps auparavant par une rafale, est tombée au pied du géant, et les trois compagnons peuvent examiner de près les feuilles et les fleurs à peine flétries.

Les feuilles, pétiolées, dont les plus grandes atteignent jusqu'à trente et quarante centimètres, sont ovales-oblongues, sans dentelures, d'une couleur pâle, brillante en-dessus, veineuses en-dessous, et portant, à la base des veines infléchies par le sommet, de nombreux faisceaux de poils blancs. Le pétiole, ou queue de la feuille, est pourpre, et long de trois ou quatre centimètres.

Quant à la fleur, elle se compose d'un calice

également pourpre, petit, à cinq dents, portant une corolle blanche, longue de deux centimètres et demi, à limbe ouvert et un peu velouté en dedans ¹.

Winckelmann et Marquis déclarent, au bout d'un quart d'heure de contemplation, qu'ils en savent assez pour l'instant, et se font fort de ne pas passer devant un représentant de l'espèce sans être prêts à le signaler.

Charles, auquel son père a enseigné jadis à fond la botanique, connaît parfaitement l'organographie des plantes en général, et la plupart des familles de la région. Il a reconnu, de prime abord, les caractères communs aux quinquinas, et promet à José un concours efficace.

Quant aux Indiens, accroupis sur leurs talons après avoir déposé à terre leurs panacous, ils conservent un mutisme dédaigneux, se lancent

¹ Ce *faux quinquina* est connu et décrit par les auteurs sous le nom de *quinquina de Mutis*, ou de *quinquina nova*. On l'a longtemps confondu avec le *quinquina rouge*, qui est estimé à juste titre pour sa valeur en principes médicamenteux : sulfates de quinine et de cinchonine.

des regards ironiques à ces blancs qui s'ingénient à chercher des arbres dépourvus de fruits comestibles.

On se remet en marche, et l'on grimpe nerveusement les côtes qui deviennent de plus en plus abruptes.

Aux difficultés présentées précédemment par l'enchevêtrement des végétaux, vient se joindre la fatigue produite par l'ascension, et la préoccupation très intense d'isoler du regard, les uns des autres, tous ces arbres confondus en une masse inextricable.

On ne se préoccupe plus du sentier suivi imperturbablement par les Indiens. Chacun tire de son côté, à droite, à gauche, sans s'écarter hors de la portée de la voix, et en s'appelant de temps en temps, comme des traqueurs en ligne.

« Les trois blancs et le mulâtre, armés de leur sabre, cheminent, tantôt la tête haute, de façon à reconnaître la couronne feuillue dont la silhouette et les découpures sont restées présentes à leur esprit. Plus souvent ils marchent courbés vers le sol, cherchant, parmi les détritrus, les feuilles

lisses, ovales-oblongues, nervées, couvertes inférieurement de villosités blanchâtres, et examinent attentivement les deux faces du limbe.

C'est là, d'ailleurs, quelque puéril qu'il semble en apparence, le procédé le plus habituel aux *cascarilleros* de profession, et ajoutons, le seul praticable en certains endroits où il est presque impossible de reconnaître les écorces des arbres fébrifuges.

Il ne faut pas oublier, en effet, que, souvent, la base du tronc de tous les arbres est envahie, jusqu'à la bifurcation des branches latérales, par les végétaux parasites : loranthées, aroïdées, bignoniacées, orchidées, broméliacées, etc., qui les escaladent d'un seul jet comme les agrès d'un mât, les étreignent de leurs vrilles ou de leurs racines, les habillent de feuilles, les pavoisent de fleurs, et les rendent absolument méconnaissables.

Au lieu de suivre, comme précédemment, une altitude moyenne, les chasseurs de quinquina montent toujours de façon à atteindre, le plus tôt possible, les plateaux les plus élevés, dont ils

évaluent la hauteur à quinze cents mètres environ.

Jusqu'à présent, leurs recherches sont presque absolument infructueuses. À peine si, de loin en loin, ils découvrent un sujet bâtard de la grande famille. Encore, que d'erreurs grossières, que d'émotions trompeuses, que d'exclamations joyeuses aussitôt réprimées par une déconvenue.

Mais, leur espoir grandit avec la fatigue, et se maintient à la hauteur des difficultés. Ces faux quinquinas qui, de loin en loin, jalonnent la forêt, leur montrent qu'ils ne font pas fausse route.

Ils grimpent toujours, haletants, courbaturés, ruisselants de sueur, les habits en lambeaux, la face et les mains ensanglantées, étonnant jusqu'aux Indiens eux-mêmes, qui, peu à peu, sont passés de la tête à l'arrière-garde.

Bientôt, la végétation se modifie sensiblement. Aux essences dont la plaine est le lieu habituel d'élection, succèdent les sujets vivant sur les hauts plateaux et qui ont besoin d'une atmosphère moins brûlante.

Les plantes épiphytes deviennent un peu plus

rare. Le fourré n'est plus aussi épais, ni la chaleur aussi suffocante.

Le soleil décline rapidement, et ses rayons obliques dardent sur les sommets de la Serra des reflets d'incendie.

Une exclamation vibrante retentit sous bois, puis, une tyrolienne enragée succède à ce cri, et Marquis, à moitié fou de joie, cabriolant comme un écolier, hèle de tous ses poumons ses compagnons qui accourent au plus vite.

– Qu'y a-t-il ?

– Ma foi, Messieurs, répond le jeune homme à une triple interrogation, vous connaissez le proverbe : « Aux innocents les mains pleines... »

« Eh bien ! je crois, pour mon coup d'essai, avoir tapé dans le mille.

« José, mon compère, regardez un peu cette branche !

Le mulâtre pâlit sous son bistre, et s'écrie :

– Où diable avez-vous trouvé cela ?

– Mais, à une centaine de mètres d'ici.

« Oh ! je n'ai pas eu grand mal, et mon mérite, si mérite il y a, est des plus minces...

– Au fait ! interrompt Charles.

– Je me suis tout simplement trouvé au milieu d'une véritable futaie composée d'arbres d'une seule espèce... celle que représente l'échantillon.

– Savez-vous ce que c'est ?

– Un quinquina franc, n'est-ce pas ?

– Bien mieux que cela, le meilleur peut-être parmi tous ceux qui existent.

« C'est le *quinquina jaune*, le *cinchona calisaya* !¹

¹ Éminemment fébrifuge, le quinquina calisaya donne de trente à trente-deux grammes de sulfate de quinine par kilogramme d'écorce.

XI

Histoire du quinquina. – Une cure célèbre. – La vice-reine du Pérou. – La « Poudre de la Comtesse » devenue la « Poudre des Jésuites ». – La Condamine et Joseph de Jussieu. – Le quinquina dans l'Inde et à Java. – Quelques mots de botanique. – Les cascarilleros et l'exploitation des écorces. – Différentes espèces de quinquinas. – Classification arbitraire. – Récolte, préparation et transport des écorces. – De la forêt vierge au pharmacien. – Composition chimique du quinquina. – Le remède héroïque de la fièvre et de l'anémie. – Son action thérapeutique.

Avant de continuer le récit des aventures de nos chasseurs de quinquina, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de nous occuper spécialement de ce végétal précieux par ses qualités médicinales,

et dont la thérapeutique a pour ainsi dire universalisé aujourd'hui l'usage.

L'histoire du quinquina, sa description, son exploitation, ses variétés, ses propriétés, son emploi, trouveront, ici, tout naturellement leur place et leur développement.

D'ailleurs, nous serons bref.

Il ne semble pas que les propriétés qui ont fait du quinquina¹ le remède héroïque de la fièvre aient été connues des Incas. Du moins les historiens de la conquête espagnole, Garcilesso de la Vega, Zarate, Torquemada et Blas Herrera, n'en font aucune mention.

C'est seulement entre les années 1635, 1636 et 1637 qu'il en est pour la première fois question.

L'histoire de la découverte des vertus propres au quinquina est assez obscure. On a prétendu qu'un Indien, rongé par les fièvres paludéennes, traversant une forêt, ne trouva, pour étancher la soif qui le dévorait, qu'une flaque d'eau à demi-

¹ Il est inutile, je pense, de rappeler ici que le quinquina est originaire de l'Amérique du Sud, et spécialement de la région des Andes comprise entre le 9^e et le 12^e parallèle sud.

desséchée, dans laquelle croupissait un quinquina déraciné. L'homme but avidement et se trouva radicalement guéri...

Ce fait, vrai ou faux, se passait dans la vice-royauté de Quito, aujourd'hui République de l'Équateur, entre Cuença et Loja.

Quoi qu'il en soit, le corregedor de Loja fut informé, sur ces entrefaites, des propriétés de ce végétal, par les Indiens, ses administrés, qui lui en vantèrent les effets.

Peut-être cette découverte fût-elle restée longtemps localisée dans ce petit district, si une illustre malade, la vice-reine du Pérou, la comtesse d'El Cinchon, n'eût été atteinte, en 1638, d'une fièvre intermittente fort grave, contractée dans la vallée de Lunahuana, sur la côte du Pacifique.

Le corregedor de Loja, informé de la maladie de la vice-reine, fit une provision d'écorces de quinquina, les porta à Lima, garantit, sur sa tête, leur efficacité au vice-roi, et les fit absorber à la malade sous forme de poudre.

La fièvre tenace à laquelle allait succomber la malade céda devant l'application de ce remède si simple, et la comtesse d'El Cinchon retrouva la santé comme par enchantement. Cette cure fit naturellement grand bruit, et la vice-reine, à son retour en Espagne, ne manqua pas de distribuer aux membres de la haute aristocratie péninsulaire la provision de quinquina faite avant son départ.

Bientôt le médicament dont cette guérison célèbre avait commencé la réputation se répandit et fut connu sous le nom de *Poudre de la Comtesse*.

Quelques années plus tard, les Jésuites établis au Pérou en augmentèrent la vogue, l'introduisirent à Rome, la vulgarisèrent en Italie, lui retirèrent ses noms de *kinkina* ou de *kina-kina* sous lesquels les Indiens la désignaient, et l'appelèrent *cava* ou *yara-chucchu* (écorce à fièvre).

Cette dénomination ne prévalut pas plus que la précédente, et la poudre fébrifuge se nomma simplement, pendant un certain temps : *Poudre des Jésuites*.

La véritable origine du précieux remède restait pourtant une énigme pour les médecins. Ce fut seulement en 1679 qu'un Anglais, nommé Talbot, qui, selon madame de Sévigné, débitait à Paris la *Poudre des Jésuites* à quatre cents pistoles la dose, vendit le secret à Louis XIV pour une somme fabuleuse.

Grâce au roi qui n'avait acheté le secret que pour le livrer au public, le quinquina fut connu en France.

C'est à La Condamine que l'on doit les premières données précises sur les arbres à quinquina et les régions où ils se trouvent.

Envoyé avec Godin et Bouguer dans l'Amérique méridionale pour mesurer un degré du méridien, il profita de son voyage pour étudier, avec sa minutie de mathématicien, les quinquinas de la vallée de Loja, de Cuença et de Brancamoros.

Sur les indications de Joseph de Jussieu, botaniste attaché à l'expédition, il décrivit sur place le premier quinquina, dessina d'après nature ses organes, lui restitua son nom indigène

de *kinkina*, et publia son travail en 1738, juste un siècle après la cure de la comtesse d'El Cinchon.

Les recherches de La Condamine furent continuées par Joseph de Jussieu qui resta pendant deux ans après lui au Pérou.

Grâce aux travaux des deux savants français, grâce à leurs descriptions précises, et aux échantillons rapportés par eux, le quinquina eut droit de cité dans les traités de botanique, et fut classé par Linné dans la famille des Rubiacées, en un genre unique auquel l'illustre Suédois donna le nom de *Cinchona officinalis*.

Joseph de Jussieu n'avait pas suivi les astronomes de l'Académie lors de leur retour en France. Séduit par l'attrait des découvertes qu'il ne pouvait manquer de faire dans un pays tout nouveau pour la science, il parcourut le Pérou atteignit même la Bolivie, et ne revint dans son pays qu'en 1771, dans un état de santé déplorable qui ne lui permit pas de donner à ses observations la publicité qu'elles méritaient.

Le gouvernement français chargea en 1776 le botaniste Dombey de continuer les travaux de

Joseph de Jussieu si malheureusement interrompus. Mais l'expédition fut entravée par le gouvernement espagnol sous la domination duquel se trouvait le Pérou. Ce gouvernement, voulant réserver à ses nationaux l'honneur des découvertes, retarda le départ de Dombey, pendant qu'il organisait une expédition du même genre sous la direction de deux savants botanistes, Ruiz et Pavon.

Dombey, forcé de se joindre aux Espagnols, visita avec eux les contrées à quinquina et fit des découvertes précieuses. Malheureusement, les hommes d'État qui s'étaient opposés à son départ l'empêchèrent de faire profiter la science de ses découvertes. Ses collections n'arrivèrent au Muséum d'histoire naturelle que détruites en partie et il lui fut impossible de publier les résultats de dix ans de travail !

Plus heureux, Ruiz et Pavon livrèrent leurs études à la publicité, chacun d'eux donna une *Quinologie* où ils écrivirent, en commun une Flore du Pérou et du Chili.

Jusqu'alors, on avait restreint exclusivement

l'habitat du quinquina aux vallées péruviennes, quand José-Celestino Mutis, médecin du vice-roi don Pedro Massia de la Cerda, découvrit dans la Nouvelle-Grenade, aux environs de Santa-Fé, des quinquinas auxquels il attribua des propriétés identiques et même supérieures à celle des écorces des vallées de Loja et de Cuença.

Ces prétentions furent énergiquement combattues par Ruiz et Pavon, qui affectèrent de traiter avec un dédain, pour le moins étrange, les affirmations de l'éminent botaniste.

L'avenir donna d'ailleurs pleine et entière raison à Mutis, puisque, même de nos jours, les espèces qu'il désigna sont celles que les fabricants de quinine, le principe fébrifuge du quinquina, recherchent de préférence.

Mutis vivait encore à Santa-Fé, quand deux illustres voyageurs, Humboldt et Bonpland, partis d'Europe en 1799, débarquèrent à Carthagène en 1801, après avoir consacré l'année précédente à l'exploration du bassin de l'Orénoque. Ils reçurent l'hospitalité de Mutis, traversèrent la Nouvelle-Grenade, le royaume de Quito, les

provinces septentrionales du Pérou, pour continuer à travers le Mexique un des voyages les plus féconds de notre siècle.

De nouvelles espèces de quinquinas découvertes et décrites, la distribution géographique de ce groupe naturel bien indiquée pour la première fois, de nouveaux matériaux pour l'étude des écorces officinales : tels furent, en ce qui concerne particulièrement la question qui nous intéresse, les résultats de cette mémorable expédition.

Nous rappellerons, seulement pour mémoire, les noms de Purdie, Hartweg, Goudot, Warcewicz, Linden, Funck, Schlim, Triana, Popping, Lechler, qui visitèrent successivement la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili, et enrichirent la science de documents nouveaux.

Jusqu'en 1848, la Bolivie était restée inexplorée. Ni Joseph de Jussieu, qui avait pénétré jusque dans ces régions perdues, ni Taddœus Hœncke, son glorieux successeur, n'avaient laissé de traces de leurs découvertes. Tout restait donc à faire pour cette partie de la

chaîne des Andes, d'où provient cependant aujourd'hui l'écorce la plus riche en quinine.

C'est alors que M. Weddell, après s'être séparé de l'expédition de M. de Castelnau, dirigea ses recherches de ce côté. Il pénétra ensuite dans la province péruvienne de Carabaja, remonta la chaîne jusqu'à Cuzco et prolongea le champ de ses observations jusqu'aux régions inexplorées par les quinologistes ses devanciers,

Il rapporta de ce voyage une ample moisson de documents ; entre autres, huit espèces nouvelles de *Cinchonas* vrais, décrites avec un soin tout particulier dans son *Histoire naturelle des quinquinas*. En outre, il se livra à une étude microscopique des organes, et fournit ainsi un précieux moyen de diagnose et de classification naturelle des écorces officinales.

Entre temps, une circonstance toute particulière vint aider puissamment au progrès des études quinologiques déjà poussées si loin.

Tous les voyageurs, qui avaient jugé par eux-mêmes des procédés barbares d'exploitation appliqués aux quinquinas, avaient signalé les

dévastations commises par les cascarillers, et manifesté l'appréhension qu'on ne se trouvât plus tard privé de ce médicament héroïque.

Le gouvernement hollandais comprit, le premier, qu'il y avait quelque chose à faire pour conjurer le péril. Le docteur Hasskarl fut envoyé à cet effet au Pérou et en Bolivie, avec mission de récolter et de transporter vivantes, aux colonies néerlandaises, plusieurs espèces de quinquinas et d'en essayer la naturalisation.

Cette entreprise réussit à souhait. De jeunes sujets furent transplantés dans plusieurs localités de Java, où ils sont aujourd'hui régulièrement cultivés, et fructueusement exploités.

L'Angleterre, s'inspirant bientôt de l'exemple de la Hollande, donna des instructions analogues à MM. Markham, Pritchett et Spruce, afin d'établir des plantations de quinquinas à Ceylan et sur le continent indien, notamment sur les monts Neilgherries, au Malabar, dans le Sikhim britannique, au pied de l'Himalaya et au Bengale.

C'est par millions que les Anglais comptent aujourd'hui les sujets en plein rapport, formant

leurs plantations, devenues de véritables forêts !...

Disons enfin, pour terminer cette notice historique, que tous ces savants ont apporté de nouveaux matériaux à la quinologie, grâce aux travaux nécessités par l'acclimatation des espèces et leur culture rationnelle. C'est ainsi que l'identification des espèces botaniques et des écorces commerciales – question naguère si compliquée – est devenue beaucoup plus facile, au point que le magnifique ouvrage de M. Howard « *Illustrations of Nueva Quinologia* » laisse à peine sans solution quelques minimes questions de ce genre.

Et maintenant, un mot, un simple mot relatif à l'organographie du genre *Cinchona*, avant de passer à l'étude très sommaire des écorces, à leur exploitation, à leurs propriétés.

Le genre *Cinchona*, placé par Linné dans la famille des *Rubiacées*, comprend des arbres élevés, ou de simples arbrisseaux, suivant l'altitude à laquelle ils croissent.

Leurs feuilles opposées, comme dans toutes les *Rubiacées*, sont toujours entières, c'est-à-dire

sans découpures, mais très variables dans leurs dimensions, leurs formes et leur pubescence.

Elles ont entre elles des *stipules* (petits appendices membraneux ou foliacés qui se rencontrent au point d'origine des feuilles) généralement libres et se détachant de bonne heure des rameaux.

Les fleurs sont disposées en *cymes* parfois corymbiformes, mais qui prennent le plus souvent l'aspect de *particules*. Elles sont blanches, roses ou pourprés, d'une odeur agréable. Elles présentent, de l'extérieur à l'intérieur, un calice turbiné (en forme de toupie) soudé à l'ovaire, à limbe pourvu de cinq dents ; une corolle hypocratériforme (d'abord en forme de tube et subitement dilatée en soucoupe) à tube cylindrique ou anguleux, à lobes lancéolés, garnis sur leur bord de poils laineux blanchâtres ; cinq étamines incluses ou presque exsertes, à anthères linéaires plus ou moins longues que le filet ; un ovaire infère, à deux loges contenant deux ovules anatropes, attachés à des placentas linéaires, axiles ; un style simple et stigmat bifide.

Le fruit est une capsule ovoïde, oblongue ou linéaire lancéolée, couronnée par le limbe du calice, et s'ouvrant de bas en haut en deux valves pour laisser échapper des graines nombreuses, bordées d'une aile régulièrement denticulée.

Ces caractères généraux, communs à tout le genre, se différencient de plusieurs façons, pour former des espèces qu'il n'est pas toujours facile, même à des botanistes, de distinguer à première vue, et que les *cascarilleros* savent bien reconnaître empiriquement.

L'aspect général de l'arbre, la forme de ses feuilles, la couleur de ses fleurs, la nuance de son écorce suffisent presque instantanément à leur faire découvrir, sans erreur, l'espèce du végétale, dont ils connaissent dès lors les propriétés.

Car, comme nous allons le voir dans un moment, il en est, parmi les *Chichonas* qui, bien qu'offrant des caractères presque identiques, diffèrent essentiellement comme qualité, au point que les uns ont une valeur commerciale considérable, et que les autres ne valent même pas la peine d'être exploités.

On comprend, dès lors, combien il est essentiel d'avoir des équipes de *cascarilleros* connaissant imperturbablement leur métier, sous peine de courir le risque d'exploiter des variétés d'une valeur médicinale contestable ou même absolument nulle.

Ces végétaux croissent spontanément dans une zone bien déterminée de l'Amérique méridionale. Cette zone s'étend sur les longues chaînes des Cordillères ; elle forme une courbe immense dont la partie concave regarde l'Orient et renferme les sources des principaux affluents de l'Amazone. Elle s'étend du 10° de latitude Nord au 19° de latitude Sud.

Dans cette partie du continent sud-américain, ils se rencontrent généralement partout où l'altitude du lieu produit une température convenable à leur développement. On les trouve d'ordinaire à des élévations comprises entre 1500 et 2400 mètres. Cependant, plusieurs espèces prospèrent à une altitude moindre, 1200 mètres, par exemple. À la vérité, M. de Humboldt en a observé à 2890 mètres, et Caldas à 3270 mètres.

Aux plus grandes hauteurs, ils prennent la forme et les dimensions d'arbustes et d'arbrisseaux. Dans la partie moyenne, ils sont associés à la végétation luxuriante des forêts tropicales et atteignent la taille des arbres les plus élevés. Ils disparaissent au contact des premières plantes de la région basse.

Les propriétés amères des quinquinas n'appartiennent pas uniquement aux écorces, mais encore, bien qu'à un moindre degré, aux fleurs et aux feuilles qu'on pourrait à la rigueur utiliser.

Occupons-nous seulement des écorces, seules transportées en Europe et employées en médecine.

Les botanistes contemporains ont étudié avec soin les caractères de ces écorces, dans le but de reconnaître l'origine des différentes espèces commerciales, et aussi l'influence climatérique sur leur nature et leurs qualités.

La plus grande obscurité règne toujours sur ce

point malgré des recherches déjà nombreuses. Aussi, les quinologistes ont-ils quelque peine à s'entendre, et l'on est réduit à classer encore aujourd'hui empiriquement les écorces en quatre catégories.

1° Les *quinquinas gris*, à écorce roulée, peu fibreuse, très astringente, peu amère, fournissant une poudre d'un gris fauve, ne renfermant que de la cinchonine et presque pas de quinine, c'est-à-dire plus toniques que fébrifuges ;

2° Les *quinquinas jaunes*, à écorce plus volumineuse, plus fibreuse, moins astringente et plus amère, fournissant une poudre jaune ou orangée, renfermant une forte proportion de quinine et une moindre quantité de cinchonine. Ils sont plus fébrifuges que toniques ;

3° Les *quinquinas rouges*, à écorce parfois très volumineuse, demi-fibreuse, amère et astringente, fournissant une poudre d'un rouge vif, contenant à la fois de la quinine et de la cinchonine, et par conséquent également toniques et fébrifuges ;

4° Les *quinquinas blancs*, à l'écorce recouverte d'un épiderme blanc, uni et adhérent,

fournissant une poudre grise, qui renferme des traces de cinchonine et d'autres alcaloïdes analogues. Ils sont à peine fébrifuges.

Cette classification, purement empirique, n'a rien de régulièrement scientifique, mais elle est suffisante pour les besoins du commerce et la pratique usuelle de la médecine.

Quant à l'énumération des trente espèces médicinales de quinquina, et à celle presque interminable de leurs variétés, nous la bornerons à quelques types les plus connus, afin d'arriver plus vite à l'exploitation des écorces.

Une des meilleures espèces de *quinquina gris* est le *Cinchona cordifolia* de la Nouvelle-Grenade et de Loja. Elle fournit jusqu'à dix et douze grammes de sulfate de cinchonine par kilogramme.

Quant au *quinquina jaune*, ou *Calisaya*, son écorce est, par excellence, le remède héroïque de la fièvre, et de beaucoup la plus abondante en sulfate de quinine. On en retire jusqu'à trente ou trente-deux grammes par kilogramme et six à huit grammes de cinchonine.

Le *Cinchona succirubra* de la province de Quito, peut être considéré comme le prototype des *quinquinas rouges*, également toniques et astringents. Cette écorce précieuse fournit de vingt à vingt-cinq grammes de quinine par kilogramme, et douze à quinze grammes de cinchonine.

Les autres variétés qui se rattachent à ces trois types sont variables relativement à la quantité de substance médicamenteuse qu'ils contiennent, et, conséquemment aussi, quant à leur valeur commerciale. Leur énumération serait ici sans intérêt.

Il est bien entendu, naturellement, que les cascarilleros donnent la préférence aux espèces les plus riches en principes actifs, puisqu'elles sont les plus chères. Mais comme les *quinquinas* ne vivent pas en famille, comme il est exceptionnellement rare de les rencontrer, sur un seul point, réunis en futaies, et qu'ils sont, au contraire, disséminés au milieu des autres arbres des grands bois, ils sont forcés d'exploiter, sans

les choisir, les variétés officinales plus ou moins riches, et doivent s'en rapporter, pour réaliser des bénéfices plus ou moins considérables, au hasard de leurs découvertes.

On a vu, au chapitre précédent, comment s'opère la recherche des quinquinas, *la prospection*, pour employer un mot tiré du vocabulaire des chercheurs d'or.

Une fois la présence des arbres fébrifuges reconnue et constatation faite des espèces les plus nombreuses dont l'exploitation doit être plus ou moins lucrative, les cascarilleros qui travaillent pour le compte d'une compagnie ou d'un riche particulier arrivent dans la forêt, sous la conduite d'un majordome et procèdent à leur installation.

Ils s'empressent tout d'abord de construire des hangars couverts en feuilles destinés à les abriter et à sécher les écorces qui doivent être préservées des intempéries. Puis, selon l'abondance des quinquinas, et partant de la durée plus ou moins longue de leur séjour en forêt, les cascarilleros, pour ne pas perdre de temps, se mettent en devoir d'assurer leur subsistance quand leurs vivres

seront épuisés.

Ils défrichent, à cet effet, une portion du grand bois, brûlent les arbres et sèment, sans désemparer, sur ces cendres fertilisantes, des courges, des ignames, du maïs, des fèves, du piment, des arachides qui croîtront là comme en serre chaude, sur du terreau, avec une rapidité inouïe. Au bout de trois mois, ils les récolteront à maturité¹.

Ces dispositions préliminaires étant terminées, le cascarillero, la hache sur l'épaule, le sabre d'abatis à la ceinture, le sac garni de provisions, s'enfonce isolément ou par couples dans la forêt.

Arrivé au pied de l'arbre à abattre, il le déchausse préalablement à la base, et le coupe à la hache le plus près possible des racines. Le quinquina étant tombé, l'homme en élague les branches et procède à la décortication.

Au moyen d'une *macanachuela* (petite

¹ De là ces rencontres inattendues, faites en pleine forêt vierge par le voyageur stupéfait et ravi de trouver des herbes potagères, des céréales, des cannes à sucre, et jusqu'à des orangers et des citronniers dont il ne sait à quelle cause attribuer la présence.

massue), d'un maillet de bois ou simplement du dos de sa hache, il opère à petits coups une sorte de massage destiné à débarrasser l'écorce des rugosités extérieures composant le périderme ou substance morte.

S'aidant alors de son sabre d'abatis, il pratique des incisions longitudinales ou transversales sur cette partie vive de l'écorce, et la décolle de dessus le bois par fragments réguliers. Ces fragments, qui ont généralement de quarante à cinquante centimètres de longueur sur dix ou douze de largeur, sont nommés en espagnol *tablas*, planches. Ce sont, on effect, de véritables planchettes pareilles aux bardeaux dont les maisons sont couvertes en certains pays.

L'écorce des branches est détachée de la même façon, mais sans avoir recours au massage préalable, car cette écorce plus jeune a peu ou point d'épiderme mortifié.

La quantité d'écorce sèche que l'on peut tirer d'un arbre de belle venue, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre de diamètre, sur douze à quinze mètres de hauteur, est en

moyenne de huit ou neuf arrobes espagnoles, c'est-à-dire de cent à cent dix kilogrammes.

Les écorces recueillies sont rapportées au campement, généralement à dos d'homme. On choisit celles qui proviennent du tronc et ont la forme de planchettes, les *tablas*. On les empile au soleil, par couches successives placées en sens contraire, comme les pièces de bois dans un chantier, de façon à former des amas réguliers longs de trois ou quatre mètres, sur deux mètres de hauteur.

Pour les empêcher de gauchir ou de se tordre, ce qui rendrait leur emballage difficile, on les charge de lourds madriers ou de quartiers de roches. Tous les jours ou tous les deux jours, et jusqu'à dessiccation complète, on enlève les corps pesants pour laisser pénétrer, dans les interstices, l'air et le soleil.

Quant à l'écorce provenant des branches, on se contente de l'exposer à plat sur le sol sans la soumettre à l'entassement et à la pression. Elle se recroqueville bientôt sous l'action du soleil, et prend l'apparence de cylindres creux d'où son

nom de *canuto*, *canutillo*, tube, canule, que lui donnent les cascarilleros, pour la distinguer de la *tabla* produite par le tronc.

La dessiccation étant enfin terminée, il reste encore au cascarillero à accomplir la tâche la plus difficile. Il doit transporter lui-même, sur ses épaules, son fardeau à travers la forêt, par des sentiers que, libre, il a eu tant de peine à parcourir. Il y a tel district où il faut que le quinquina soit porté de la sorte pendant quinze ou vingt jours, avant de sortir des bois qui l'ont produit.

Après des fatigues dont on peut à peine concevoir la terrible intensité, il remet son butin au majordome chargé de surveiller la récolte.

Le majordome choisit les écorces, les remet en paquets, les enveloppe de *bayeton*, une sorte de serge grossière, dans laquelle on les coud, puis elles sont expédiées à dos d'homme ou de mulet dans les comptoirs voisins.

Là, ces lots sont remaniés et leur poids primitif augmenté du double. Il est ordinairement de cinq ou six arrobes espagnoles. À la première

enveloppe, on en ajoute une seconde formée d'un cuir frais de bœuf qu'on coud avec des lanières de même substance. Ce cuir se dessèche, se resserre et devient aussi dur qu'un bloc plein.

C'est sous la forme de cet emballage, appelé *suron*, que les quinquinas sont expédiés en Europe.

Après avoir suivi le quinquina depuis le moment où il se trouve isolé dans la forêt vierge, jusqu'à celui où il est livré au pharmacien et au fabricant de produits chimiques, terminons par quelques considérations relatives à son usage en thérapeutique.

Depuis longtemps, l'analyse chimique a reconnu et dosé les éléments qui composent les différentes variétés d'écorces. C'est à deux Français, Pelletier et Caventou, que l'on a dû, en 1820, ces belles découvertes qui ont enrichi la science de procédés encore en usage aujourd'hui, pour reconnaître et exploiter pratiquement ces éléments auxquels le quinquina doit ses propriétés.

Pelletier et Caventou ont montré que les

écorces contiennent en quantités variables des alcaloïdes nommés : quinine, cinchonine, quinoïdine, cinchonidine et quinicine ; plus de l'acide quinoïdique, et des « rouges de quinquina » ; des matières colorantes jaunes et vertes, de l'amidon, de la gomme, et de la cellulose.

Il convient, à ce propos, de joindre au nom des savants qui ont résolu la question chimique des quinquinas, celui de M. Bouchardat et de M. Pasteur, qui, avant d'être un physiologiste de génie, fut un chimiste éminent.

Tous ces divers principes contenus dans les écorces n'ont pas à beaucoup près la même importance thérapeutique.

La quinine est le fébrifuge par excellence. La cinchonine est aussi un bon fébrifuge, mais pourtant inférieur à la quinine. En ce qui concerne la quinoïdine et la cinchonidine, la question n'est pas encore résolue. Les uns leur dénie toute vertu, et les autres les croient actives. Nous ne nous permettrons pas d'intervenir dans le débat, tout en faisant

remarquer que les écorces de Loja, qui ont fait la réputation du quinquina, sont surtout riches en cinchonidine.

Quant à l'acide quinoannique et aux « rouges de quinquina », ils agissent comme toniques et astringents.

Si l'on connaît parfaitement la constitution chimique du quinquina, si les préparations quiniques sont les remèdes les plus sûrs et les plus merveilleux de la médecine, on ignore leur mode d'action sur l'économie.

La science a écarté les idées de substitution et de révulsion, et n'a pu que constater ses effets, d'ailleurs indiscutables, dans les cas d'intoxication paludéenne et d'altération du sang.

Peut-être la découverte récente des microbes, ces infiniments petits dont la présence dans un organisme malade répond à tel ou tel genre d'affection, donnera-t-elle le mot de l'énigme, et permettra-t-elle de voir, dans les préparations quiniques, le spécifique de microbes spéciaux.

Pour le moment, on n'en est encore qu'aux

conjectures.

Peu importe d'ailleurs aux malades, hélas ! trop nombreux, qui demandent secours à ce remède héroïque, puisqu'il constitue la meilleure, on pourrait dire l'unique panacée des fièvres et de l'anémie.

L'essentiel, pour eux, est d'obtenir la guérison.

Quant aux diverses préparations sous la forme desquelles on administre le quinquina, il suffira de les énoncer. Décoction, tisane, extrait aqueux ou alcoolique, sirop, poudre, teinture alcoolique, vin, etc.. sans oublier le sulfate de quinine, toutes sont excellentes... à la condition que les cascarilleros et les pharmaciens fournissent des écorces irréprochables.

XII

Enthousiasme de cascarillero. – Le « filon » des quinquinas. – Succès complet. – Refus d'obéissance. – « C'est le cinquième jour. » – Encore et toujours les Canaémés. – Au campement. – Désappointement des Indiens. – Marquis malade. – L'Empigen, ou la maladie des grands bois. – Soixante kilos seulement de supplément pour l'Alsacien. – Au bout le bout. – Tous pour un, un pour tous. – Énergie du malade. – Dîner exécration. – Charles cuisinier. – Revanche des déserteurs. – Léthargie. – L'assacú, poison indien. – Somnifère ou mortel ? – S'éveillera-t-on demain ?

Revenons au plateau de la Serra da Lua, sur lequel nos chasseurs de quinquina viennent de découvrir le premier échantillon de *Cinchona* vrai, un superbe *Calisaya*.

Le senhor José, en présence de cette trouvaille merveilleuse, semble pour un moment atteint d'un véritable délire. Il quitte ses compagnons, se rue au beau milieu du fourré, va, vient, court, disparaît pour reparaître bientôt, pousse des cris de joie, chante, parle tout seul avec une volubilité de fiévreux.

C'est bien une fièvre – toute intellectuelle d'ailleurs, et étrangère à celle dont le quinquina est la panacée – que ressentie cascarillero ; fièvre de tous points comparable à celle du mineur, lorsque, après les fatigues et les dangers d'une prospection, il vient de reconnaître le champ d'or, objet de ses rêves et de son ambition ; fièvre de chercheur opiniâtre, qui voit les difficultés vaincues, les espérances réalisées, plus heureux encore d'avoir accompli sa tâche et triomphé de l'inconnu, que de la perspective de l'opulence prochaine.

Ses compagnons paraissent infiniment moins impressionnés, soit qu'ils n'envisagent pas toute l'importance de cette découverte, soit que, en raison de leur origine européenne, la vue de ces

végétaux parle moins éloquemment à leur esprit que ne le ferait celle d'un champ d'or. Le premier aspect d'un placer, le ruissellement de la poudre d'or, le scintillement des pépites, agit, en effet, singulièrement sur les civilisés, quelque calmes et désintéressés qu'ils soient, tandis que les richesses végétales ou animales, parfois supérieures, les laissent bien plus froids.

Cette course affolée du mulâtre, cette bruyante prise de possession par l'homme à demi sauvage de cette nature, vierge peut-être de tout contact humain, dure plus d'une heure

Puis, le senhor José, qui pendant ce temps semble avoir complètement oublié ses compagnons, revient haletant, ruisselant de sueur, la face et les mains en lambeaux, mais l'air radieux, les traits épanouis.

– Eh ! bravo !... senhores. Bravo !..., s'écrie-t-il en les apercevant.

« Je viens de faire une petite reconnaissance, au milieu de ce fouillis, et j'ai retrouvé mes vieux amis, les *Cinchonas*...

– Êtes-vous content de cette première visite ? demande Charles en souriant.

– Dites que je suis heureux, ravi, transporté !

« Savez-vous bien, senhor, que dans ce petit coin de la grande forêt, traversée par moi en courant, comme un tapir poursuivi par l'onça (jaguar), j'ai trouvé de l'occupation pour cinquante hommes pendant deux ans !

– Pas possible !

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

« Mais ce n'est pas tout. Non seulement les Cinchonas sont plus abondants encore que dans les plus fertiles de nos vallées boliviennes, mais, comme les terrains sont peu élevés, chaque arbre atteint des proportions énormes.

« Quant aux espèces, vous me voyez confondu de n'avoir pour ainsi dire rencontré que des cinchonas rouges et jaunes...

– Les meilleurs, n'est-ce pas ?

– ... Par conséquent les plus chers.

« J'étais loin de m'attendre à une semblable

découverte, car ceux que j'ai trouvés jadis avec mon maître, quoique très beaux, ne sont pas comparables à ceux-là.

« Voyez-vous, senhor, je suis maintenant certain du succès.

« Plus nous avancerons dans la direction du soleil levant, plus ils seront abondants.

– Comment cela ? mon cher José.

– C'est que je me rappelle parfaitement la nature des terrains qui ne changent presque pas jusqu'à la source du Rio-Couroucouri.

– Mais nous en sommes encore au moins à quinze lieues !

– Quinze lieues environ, senhor.

– Et vous pensez que cette espèce de filon de quinquinas se prolonge jusque-là ?

– Sur les plateaux de même hauteur que celui-ci, oui, senhor.

– Diable ! C'est à voir, mon cher José.

« Le plus tôt sera le meilleur, car je commence à partager votre enthousiasme.

« Qu'en pensez-vous ? mes amis.

– Certainement, tout de suite, si vous voulez, répondent d'une seule voix Marquis et Winckelmann qui se mettent peu à peu au diapason.

– Eh bien ! en route !

Mais un incident imprévu menace de contrecarrer ce projet.

Pendant la prospection de José, les Indiens ont déposé leurs charges sur le sol et se sont voluptueusement endormis au milieu des broussailles, des herbes et des chicots.

Au mot bien connu de *Jacú* – en avant ! proféré par Charles, ils s'éveillent, s'étirent paresseusement, examinent la hauteur du soleil, se regardent à la dérobée, s'accroupissent sur leurs talons et demeurent immobiles.

– Vous n'avez pas entendu ? demande Charles en *lingoa geral*.

– Si, répond l'un deux.

« Le blanc a dit : « *Jacú* » !

- Pourquoi ne marchez-vous pas ?
- C’est le cinquième jour.
- Qu’est-ce que cela fait, le cinquième jour ?
- Le blanc veut le savoir ?
- Oui.
- C’est que le cinquième jour le blanc doit nous donner les perles, les couteaux, les hameçons et les miroirs.
- C’est vrai.
- Eh bien ! donne...
- Et après, que ferez-vous ?
- Nous retournerons à la maloca.
- Vous ne voulez donc pas rester avec nous ?
- Non.
- Pourquoi ?
- C’est trop loin.
- Qui est-ce qui est trop loin ?
- Là-bas, où tu vas.
- Venez seulement cinq jours encore, et je

vous donnerai deux fois plus que je ne vous ai promis.

– C’est trop loin !

– Seulement trois jours.

« Dans trois jours nous pouvons être aux sources de Couroucouri, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! venez.

– Il y a des Canaémés.

– Assez !... assez ! interrompt brusquement Marquis, avec cette intonation du Parisien, victime d’une « scie » prolongée.

« Il ne faut plus nous la faire aux Canaémés.

– Que dit le petit blanc (carai) ! demande un des Indiens.

– Que tu te trompes, répond le mulâtre.

– Ah ! fait l’homme sans protester davantage.

– Et qu’il n’y a pas de Canaémés.

– Ah !

Charles insiste de nouveau, sans violence, bien

entendu, mais d'un ton résolu.

Les Indiens qui ne contredisent pour ainsi dire jamais en face un blanc, à moins d'être complètement ivres, se lancent, à la ronde, un coup d'œil rapide, s'interrogent sournoisement du regard et se lèvent comme à regret.

– Voyons, reprit le jeune homme, c'est entendu, c'est entendu, n'est-ce pas, chargez vos panacous et partons.

– Le blanc le veut, partons ! dit en manière de péroraison l'orateur de la bande.

– Partons ! font en chœur les autres.

– Voilà, dit en français Winckelmann à Charles, des lascars qui vont nous brûler la politesse au premier moment.

– Ou tout au moins la nuit prochaine ; mais, n'ayez crainte, nous ferons bonne garde.

– Ça me paraît tout à fait indiqué, renchérit Marquis.

« Quelles figures de vent debout ! Quelles allures de chiens fouettés !...

« Les coquins ne vont qu'à leur corps défendant, et semblent avoir la meilleure envie de nous jouer quelque mauvais tour.

L'incident n'a pas d'autre suite pour le moment, et la marche reprend avec ses lenteurs, ses difficultés, ses fatigues, encore augmentées par l'examen minutieux des essences végétales.

D'autre part, comme Charles compte revenir au plus tôt exploiter les quinquinas, il pratique, ainsi que ses compagnons, à l'aide du sabre d'abatis, de nombreuses marques devant servir de point de repère. Fréquemment, les troncs des arbres sont entaillés, de longs morceaux d'écorce enlevés, pour jalonner en quelque sorte la route et permettre de reconnaître la piste sans erreur possible.

Le mulâtre ne s'est pas trompé. Les taillis de quinquinas se prolongent dans la direction de l'Orient, avec des alternatives d'abondance excessive et de pénurie presque complète, comme un filon de quartz aurifère, qui se poursuit à travers monts et vallées, se montre et disparaît par places, mais se retrouve toujours pour le

« prospecteur » intelligent et tenace.

La journée s'écoule sans que rien, dans la configuration, ni dans la nature des terrains ne semble de sitôt devoir modifier les essences végétales.

La conviction de Charles et de ses compagnons est maintenant absolue. Il y a là matière à une opulente exploitation d'écorces, et à la création d'une industrie nouvelle qui peut et doit révolutionner bientôt cette zone jusqu'à présent improductive.

On s'arrête pour camper. Les Indiens semblent avoir oublié leur velléité de désertion. Ils accueillent, sans la moindre émotion apparente, le moment pourtant si agréable de la grande halte.

Charles, qui n'a pas la moindre confiance en eux, prend sans désespérer les précautions les plus minutieuses pour déjouer toute tentative d'évasion. Les panacous sont vidés, les ballots entassés sur le sol et couverts d'une couche de feuillage. Au lieu de reposer dans les hamacs, ceux qui ne seront pas de garde s'installeront sur cette couche incommode en tant que matelas,

mais excellente comme disposition pour prévenir ces fugues nocturnes, si familières aux Peaux-Rouges.

Ceux-ci, un moment décontenancés à la vue de ces préparatifs, se mettent à rire silencieusement, et loin de désapprouver cette défiance, semblent au contraire trouver que les blancs ont raison.

Ils mangent lentement, de bon appétit, déploient leurs hamacs, les accrochent aux arbres, se couchent et s'endorment, sans l'apparence d'une arrière-pensée.

Le senhor José prend la garde le premier, pendant que Charles, Marquis et Winckelmann, fraternellement allongés sur les bagages, se disposent à céder au sommeil qui les envahit.

Contre son attente, Marquis, ordinairement endormi aussitôt couché, éprouve comme un léger mouvement de fièvre. Il se tourne, se retourne, bâille, s'étire et commence à maugréer tout bas, quand au bout d'une demi-heure, il est plus éveillé que jamais.

– C’est singulier, dit-il en aparté, d’habitude, je dors comme un loir, et ce soir, je ne puis fermer l’œil.

« Je suis nerveux, agacé... tout m’irrite, tout m’ennuie, jusqu’aux ronflements de ce brave Alsacien qui a si bien gagné son repos.

« Que diable cela signifie ?

« J’éprouve par tout le corps des démangeaisons, et une irrésistible envie de me gratter... J’ai la fièvre... les articulations me font mal...

« J’ai soif... Vais-je être malade !

« Ma parole ! c’est vrai... La fièvre au milieu d’une forêt de quinquinas ! Un vrai comble !

« C’est absurde ! suis-je donc farci de poils à gratter que la peau me démange à ce point.

« Allons, c’est une nuit blanche qui se prépare.

« Vrai ! ça ne fera pas drôle.

« Bah ! à quelque chose malheur est bon, et je n’aurai pas besoin de me pincer jusqu’au sang, comme jadis, à bord de la chaloupe, pour en

arriver cependant à m'endormir sous les armes.

Marquis, hélas ! ne se trompait pas. Les premiers symptômes d'abord très bénins, accompagnant ce malaise subit, allèrent en s'exaspérant, et il passa une nuit d'insomnie complète.

Quand vint le jour, Charles qui avait été très étonné de le trouver éveillé quand il lui annonça son tour de faction, lui demanda s'il se trouvait mieux.

Marquis, brisé par cette veille prolongée, la tête lourde, les membres endoloris, raconta sa mésaventure, demanda de l'eau et but avidement.

Puis il ajouta, quand le soleil levant eut éclairé le campement :

– Tiens !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

« Voyez donc, Monsieur Charles, j'ai les jambes et les bras couverts de petites vésicules grosses comme des têtes d'épingles.

« Tout cela est plein d'un liquide clair, un peu jaunâtre... et ça me démange !...

« Tonnerre ! c'est à prendre un homme de

journée pour me gratter.

Charles s'approcha, examina les vésicules, hocha la tête et répondit :

– Cela devait être, et vous payez votre tribut à la nourriture échauffante qui forme notre ordinaire depuis Boà-Vista.

« L'usage, on pourrait dire l'abus du piment, du poisson et des viandes salées ou fumées, l'exposition au soleil, les épines, les sueurs abondantes, bref, tout cela vous a mis le feu dans le sang...

– C'est l'*empigen*, opina gravement le mulâtre, la maladie des grands bois.

– Auquel les médecins donnent le nom d'*eczéma*, une maladie inflammatoire occasionnée par toutes les causes que je viens de vous énumérer.

– Mais c'est absurde ! s'écria Marquis.

« Je n'ai pas le temps d'être malade... Plus tard, je ne dis pas.

« Halte-là ! pas de bêtises ; il n'y a ici ni ambulance, ni infirmerie, et je n'ai pas envie de

vous donner à charroyer un convoi de malades.

« Est-ce que c'est grave, le bobo ?

« Vous savez bien, n'est-ce pas, que je ne crains ni la douleur ni la mort ; car ma philosophie peut se formuler en quatre mots :
« Au bout le bout. »

« Ce que j'appréhende, c'est d'être pour vous un sujet d'ennui, de tracas ; de devenir un obstacle à votre marche, un paquet encombrant qu'il faut trimballer à travers bois, alors qu'on peut à peine circuler quand on est valide...

– Et cætera... et cetera... Je vous fais grâce du reste, Marquis.

« Vous devez savoir aussi, mon ami, vous qui personnifiez si bien l'affection et le dévouement, que toutes ces réflexions sont pour le moins oiseuses...

– Des bêtises, quoi !... opine gravement Winckelmann...

« Comme si je n'avais pas charroyé sur mon dos des particuliers qui étaient loin de vous valoir.

– Puisque vous avez une formule résumant votre philosophie, n'en avons-nous pas une pour résumer notre affection : « Tous pour un, un pour tous ! »

« Du reste, vous n'êtes pas encore devenu invalide, loin de là, et je compte bien que cette maudite éruption vous permettra d'atteindre le Couroucouri.

« Nous marcherons alors en pirogue, et votre état ne pourra que s'améliorer.

– Merci, mes bons amis, merci de tout mon cœur, murmure le malade attendri.

« Oui, je marcherai encore, je l'espère, je le veux...

– Sans compter que je vous transporterai proprement sur mon dos à la première embardée, interrompt Winckelmann.

« Vous n'êtes pas si lourd que ça, sans vous offenser.

« Une soixantaine de kilos... Une misère, quoi !

– Soixante kilos environ, vous l'avez dit, mon

brave camarade.

« Mais quoique vous soyez pourvu d'une jolie encolure, j'espère bien ne pas vous les appliquer sur le paletot.

– À votre service en cas de besoin.

Les Indiens, qui ont constaté l'indisposition du blanc, chargent leurs panacous en échangeant leurs regards sournois et reprennent lentement la direction de l'Orient.

Marquis s'essaye à marcher, éprouve d'abord une certaine raideur aux articulations, s'échauffe peu à peu et déclare bientôt, que, à part d'insupportables démangeaisons, son état n'est pas absolument intolérable.

Charles et José, tout en reconnaissant au passage les quinquinas, recherchent, mais sans succès, un arbre nommé « *lacre* » dont le suc est employé très efficacement par les Indiens pour enrayer l'*empigen*.

À défaut de ce végétal bienfaisant, ils espèrent trouver-une *roça* (abatis) indienne avec des

ignames ou des patates, la fécule de l'igname ou de la patate pouvant remplacer avantageusement celle de la pomme de terre préconisée en cataplasme par les médecins blancs contre l'eczéma.

Pour l'instant, toutes leurs investigations sont vaines, et Marquis, faute de mieux, se trempe jusqu'au cou dans les ruisseaux que l'on rencontre de temps en temps.

Cette journée s'écoule lentement, au milieu de fatigues écrasantes. Les Indiens porteurs, après avoir cheminé lourdement pendant la matinée, ont pris peu à peu une allure allongée, en choisissant de préférence les fourrés les plus inextricables.

Il faut les suivre, pourtant, sous peine de les voir disparaître ; et Charles étonné d'abord, puis inquiet, ne peut s'empêcher de faire cette réflexion :

– On dirait, ma parole, que ces coquins veulent nous courbaturer, de façon à ce que nous ne puissions plus remuer cette nuit.

Quant à leur faire ralentir cette marche de casse-cou, il n'y faut pas penser. Au moindre mot ils ne marcheront plus du tout.

Peut-être ont-ils spéculé sur l'indisposition de Marquis, et espérer que le jeune homme dans l'impossibilité de se conformer à cette allure, celle de ses compagnons se trouvera forcément ralentie.

Ils se trompent singulièrement. L'ancien soldat d'infanterie de marine possède une vigueur et une vaillance incomparables. Il appartient à cette race d'hommes fondus dans le moule de ces intrépides batteurs d'estrade dont l'énergie grandit en face des difficultés.

Leur complot, si complot il y a, échoue piteusement ; et le soir venu, ils semblent eux-mêmes sur les dents.

Les mesures sont prises comme la veille, en vue de l'éventualité d'une désertion, et Charles remplace comme chef de cuisine Marquis, que l'on installe commodément sur une épaisse couche de frondaisons.

Soit que le jeune homme ne possédât pas les talents culinaires du malade, soit que les provisions en raison de l'humidité ou de la chaleur commençassent à s'avarier, le dîner fut parfaitement exécrationnel.

Au point que Charles – tout amour-propre d'auteur à part – se confondit en excuses.

Winckelmann, toujours satisfait, crut devoir protester, tout en confessant que tout cela vous avait un petit goût...

– Un petit goût, s'écrie Charles, vous êtes bien bon, par exemple.

« Le poisson est amer, le piment semble sucré, le saindoux sent la fourmi et la farine le moisi...

« Pouah !... quelle cuisine d'empoisonneur !

– Je suis de votre avis quant à la saveur des aliments, dit José en mangeant du bout des dents.

« Mais, à propos, voyez donc, senhor, comme ces vermines d'Indiens font les dégoûtés.

« Comme ils vident avec affectation leurs couis sur la terre en crachant dédaigneusement !

– Tiens !... c'est extraordinaire, en effet.

« Malgré leur glotonnerie proverbiale, ils ne touchent pas à leur ration et se préparent à se coucher sans souper.

– À moins qu'ils n'aient trouvé en route de quoi manger.

– C'est encore possible.

« Mais, c'est assez nous occuper de ces gens-là, autrement que pour les surveiller.

« Dormons ; ou plutôt, reposez-vous ; moi, je prends la garde.

Charles, sachant combien il est difficile de résister au sommeil après une pareille journée, ne commit pas la faute de s'asseoir. Il se mit à marcher lentement autour du foyer, et interrompit de temps en temps sa promenade pour s'appuyer au tronc d'un acajou immense.

Il réfléchissait à la série d'événements qui depuis quelques mois avaient bouleversé son existence de colon jusqu'alors si calme et pourtant si laborieuse. Il évoquait, par la pensée, la présence des siens, donnait un souvenir

attendri à sa jeune femme, aux chers petits qui l'attendaient là-bas, escomptait l'ivresse du retour... quand une soudaine torpeur l'envahit invinciblement.

En vain il veut réagir contre cette impression presque subite, et essaie de secouer cette somnolence qui l'immobilise debout. Ses bras deviennent inertes, ses jambes ne peuvent plus supporter le poids de son corps. Il sent qu'il s'affaisse doucement, sans pouvoir se retenir, et il demeure au pied de son arbre, les yeux grands ouverts, le front couvert de sueur, la respiration oppressée, terrassé par cette irrésistible torpeur.

Cependant, toute sensibilité n'est pas abolie. Ses yeux voient encore, mais comme à travers un brouillard. Son cerveau perçoit les impressions extérieures, mais d'une façon confuse. Il veut crier, faire un mouvement, mais sa langue reste collée à son palais.

Combien de temps dura cette espèce de léthargie ? il lui fut absolument impossible de s'en rendre compte.

Peut-être une heure... peut-être plus.

Dans tous les cas, cette étrange atonie était complète, quand il aperçut à la lueur du foyer les Indiens se lever doucement de leurs hamacs, s'approcher de ses compagnons, les toucher de la main, et se mettre à rire en les voyant immobiles.

Ils causèrent à voix basse, et recommencèrent à rire de plus belle. Puis, rassurés par cette immobilité, ils empoignèrent délibérément l'un après l'autre Marquis, Winckelmann et José, les enlevèrent de leur couche, et les déposèrent sans façon sur le sol.

Ils retirèrent précipitamment les menues branches feuillues recouvrant les ballots et se mirent en devoir de les empiler dans leurs panacous, quand l'un d'eux se ravisant, montra du doigt Charles accroupi au pied de l'acajou.

Interrompant pour un instant le pillage, ils s'approchèrent du jeune homme et celui qui l'avait montré dit de sa voix gutturale :

- Il dort.
- Mais il a les yeux ouverts.
- Cela ne fait rien, il dort.

« Il a pris l'*assacú* que j'ai mêlé au poisson, au piment et à la farinhà.

« Tiens, vois.

Alors, le drôle, saisissant Charles par la barbe, tira fortement, sans qu'il fit le moindre mouvement.

Tous se mirent à rire.

– Tu vois, reprit l'orateur, il dort...

– Oui.

– Est-ce qu'ils ont pris beaucoup *d'assacú* ?

– Je ne sais pas.

– Mais s'ils en ont pris trop ?

– Ils ne s'éveilleront plus.

– Alors, ils seront morts ?

– Oui.

– En as-tu mis beaucoup, dans le poisson, dans le piment et dans la farinhà ?

– Je ne sais pas.

– Mais, s'ils sont morts, il viendra d'autres blancs qui nous tueront.

- Je ne sais pas.
- Emportons tout et sauvons-nous.
- C'est cela... sauvons-nous.

Charles entendait distinctement ces sinistres paroles sans pouvoir faire un geste, sans même pouvoir remuer la paupière.

Il vit les misérables empiler à la hâte les bagages, les provisions, les munitions, jusqu'aux hamacs dans leurs panacous, et détaler au milieu de la nuit.

Et l'infortuné, sachant qu'il avait, ainsi que ses compagnons, absorbé le redoutable poison indien, se disait avec angoisse :

– La dose que ces bandits ont mêlée à nos aliments est-elle vénéneuse ou simplement somnifère ?

« Est-ce l'éternel sommeil qui m'envahit ?

« M'éveillerai-je demain pour contempler un désastre presque aussi terrible que la mort ?

XIII

Sommeil prolongé. –angoisses de Winckelmann. – Frappés de folie. – Délire. – Mystère expliqué. – Empoisonnement. – Le remède à l'Assacú. – Du sel. – Que faire ? – Le palmier paripou. – Les ressources de Winckelmann. – Le « sel de paripou ». – Ce que contiennent les cendres. – Chlorure de potassium. – Lessive. – Sauvés. – Sommeil réparateur. – Réveil désagréable. – Musique indigène. – Les Indiens. – Le tuxaù et le paget. – Maquillage. – Cupidité déçue. – Confiance trompeuse. – Comme quoi les tibia des chasseurs de caoutchouc sont destinés à devenir des flûtes.

Le soleil avait accompli déjà plus de la moitié de sa course, quand Winckelmann brisé, la tête lourde, les yeux brouillés, s'éveilla lentement.

Tout étonné d'avoir dormi si longtemps, il promena un regard atone sur le campement, aperçut Charles accroupi au pied de l'acajou, Marquis allongé sur le sol près de José, vit les menues branches éparses comme une litière, et laissa échapper un juron carabiné en constatant la disparition des Indiens.

– Sacrrr... mille tarteiffe !

« Eh ! qu'est-ce que cela veut dire ?

« C'est à peine si je m'entends parler... Les mots ne sortent plus et je suis comme poussif.

Il se leva péniblement, essaya de marcher et retomba lourdement.

– Tiens !... mes jambes sont molles comme du coton, mes idées sont plus emmêlées qu'un paquet d'étoupes et je me sens faible, aussi faible qu'un enfant.

« Avec ça, les autres dorment comme des pieux !

« Mais que diable se passe-t-il donc ?

« ... Les Indiens sont marrons, et les bagages disparus !...

« Nous voilà jolis garçons !

Ne pouvant réussir à se tenir debout, il se traîne à quatre pattes et s'en va vers Charles, immobile et pâle comme un cadavre.

Une affreuse angoisse le saisit à l'aspect de cette pâleur et de cette immobilité. Il prend une des mains du jeune homme et s'aperçoit avec terreur qu'elle est tiède, moite, presque froide. Il pousse un cri terrible, et s'écrie :

– Ah ! mon Dieu !... Il se meurt.

« Mais non, ce n'est pas possible !

« Eh ! Monsieur !... Monsieur Charles... Réveillez-vous... Parlez !... Dites-moi quelque chose.

Rien.

L'émotion poignante qu'il ressent dissipe son vertige comme par enchantement. Sa robuste nature, sa volonté de fer triomphent de l'engourdissement. Il se dresse enfin, assure sa marche, et s'élançe, en titubant encore vers Marquis et le mulâtre.

– Monsieur Marquis !... José !...

Même pâleur chez le premier, même immobilité chez tous les deux ; le mulâtre, lui, est gris de cendre.

Le malheureux craint de comprendre et murmure avec un sanglot :

– Sont-ils donc empoisonnés !... Vais-je survivre à un pareil désastre ! Il s'écrie de nouveau, d'une voix qui retentit comme un tonnerre :

– Monsieur Marquis !... José !...

Le mulâtre, vigoureusement secoué, se dresse sur son séant, ouvre les yeux, jette un regard fou sur l'Alsacien, et part d'un immense éclat de rire, un rire nerveux, convulsif d'aliéné.

– Enfin ! celui-là vit !

« Aux autres.

Il retourne vers Charles, le saisit à bras le corps, l'enlève comme un enfant et l'apporte sur les feuilles. Puis, ne sachant trop que faire, il met son torse à nu et le frictionne énergiquement avec la paume de la main,

Peu à peu, il constate avec bonheur que

l'épidémie quitte sa teinte livide et se colore imperceptiblement. Un peu de chaleur se manifeste aux extrémités, la respiration se rétablit et, brusquement, un soubresaut convulsif agite le malade des pieds à la tête.

Comme tout à l'heure José, il se lève à demi, retombe assis tout d'une pièce, et pousse un éclat de rire strident.

– Mais, ils sont fous ! se dit en aparté le pauvre homme désespéré.

« Ils ne me reconnaissent même pas, et ils rient comme des gens qui ont perdu la tête.

« Voyons, Monsieur Charles, mon bon maître, revenez à vous, parlez-moi...

Un second éclat de rire plus strident encore, plus égaré s'il est possible, est sa seule réponse.

Il se retourne et aperçoit le mulâtre qui, accroupi près de Marquis, est occupé à une manœuvre singulière.

Marquis a ouvert les yeux et contemple, en riant idiotement, de grosses fourmis noires qui montent le long de ses jambes. José prend

délicatement une à une les fourmis entre le pouce et l'index et les croque gravement avec sensualité.

– Ils sont fous ! reprend douloureusement l'Alsacien.

« Mais que s'est-il passé ?... Qu'ont-ils mangé ?...

« Ah ! j'y suis, maintenant : le souper d'hier... empoisonné par ces misérables Indiens...

« C'est bien cela... Les aliments avaient un goût abominable.

« Comment se fait-il que seul j'aie conservé ma raison ?

« Sans doute parce que j'ai un tempérament de cheval... Le poison n'a presque pas eu de prise sur moi.

« Et nous voilà seuls !... sans armes, sans remèdes, sans provisions, perdus en plein bois.

« Que faire ! mon Dieu ! que faire !

Il se remet, en quelque sorte inconsciemment, à frictionner Charles, et s'emploie de si bon cœur,

que le jeune homme pousse un cri de douleur, et gronde, moitié riant, moitié fâché :

– C’est un bœuf ! un bon bœuf très doux et très fort qui me frotte.

« Oui... un bœuf !...

« Tiens !... le bœuf est un homme... et l’homme... c’est... aidez-moi donc... c’est... ah ! oui... c’est Winckelmann.

Une lueur d’intelligence traverse son regard. Il murmure d’une voix éteinte :

– Winckelmann... je vous reconnais... Nous sommes empoisonnés... par l’*assacú*... Le remède... José peut-être... connaît le remède.

Puis, il se remet à divaguer.

L’Alsacien retourne au mulâtre, le secoue de nouveau, l’appelle et tâche en quelque sorte de le galvaniser.

– José !... vous m’entendez ?

– Oui !... Les quinquinas sont...

– Il ne s’agit pas de quinquina.

« Connaissez-vous l’*assacú*?... Un poison.

– Oui... sans doute... l'*assacú*... poison indien....

« Et le remède ?

– Ah ! oui, le remède... Pourquoi le remède ?...

– Dites-le-moi... je le veux, tout de suite.

– Ne me tuez pas, si vous êtes Canaémé.

– Le remède ?..

– Mangez du sel... du sel... du sel...

– Compris !

« Mais, où diable trouver du sel ?

« Il n'y a qu'à Boà-Vista, car notre petite provision est épuisée depuis longtemps.

« Comment faire ?

Devant l'impossibilité matérielle de se procurer cette substance si commune chez nous, si précieuse là-bas, l'Alsacien, la tête entre les mains, réfléchit laborieusement, et se dit :

– Cherchons, ou plutôt trouvons autre chose.

Son regard qui inventorie machinalement les alentours, se porte par hasard sur un gracieux

palmier, au stipe élancé, à la couronne formée de folioles d'un vert foncé.

Il s'écria tout joyeux :

– Tiens ! un *paripou*.

« Il pourra nous fournir une espèce de sel... non pas le sel marin, mais une substance qui le remplace à l'occasion.

« Nous connaissons cela, nous autres coureurs des bois.

« Malheureusement l'opération est longue.

« Allons, il s'agit de se « patiner ».

Sans perdre un moment, il saisit son sabre resté au fourreau, et que les Indiens n'ont pas songé à lui enlever, et frappe à tour de bras la mince colonnette végétale.

Le palmier, bientôt tranché, s'écroule avec fracas. Winckelmann se rue sur le stipe, le tronçonne en fragments longs d'un mètre, les entasse à la hâte, sabre à la volée quelques poignées d'herbes sèches, bat le briquet, enflamme un morceau d'amadou, et souffle sur les graminées qui pétillent, fument, flambent.

Le palmier, à son tour, entre en combustion et bientôt les bûches forment un épais monceau de braises rouges qui se consomment lentement.

Cette opération préliminaire dure une heure et demie. Fort heureusement les malades sont assez calmes. Ils se sont assoupis à l'ombre, et si leur délire se manifeste de temps en temps par quelques paroles entrecoupées, l'état général n'a pas subi d'aggravation. Ils ne sont ni mieux ni pires.

Winckelmann, un peu tranquilisé de ce côté, se hâte de retirer les cendres brûlantes et de les mettre refroidir en tas, pendant qu'il va chercher de l'eau.

Les Indiens, dans leur précipitation, ont laissé deux grands couis contenant chacun environ cinq litres. L'Alsacien va emplir l'un d'eux à l'igarapé voisin et le rapporte en toute hâte.

Les cendres se sont peu à peu refroidies pendant son absence. Il s'agit de les laver, afin d'en extraire les sels solubles qu'elles contiennent. Ce que le brave homme, chimiste improvisé par les circonstances, ignore

certainement, c'est le nom et les propriétés de ces sels.

Peu lui importe d'ailleurs, que les savants appellent quelques-uns d'entre eux carbonates de potasse et de soude, phosphate et sulfate de soude ou chlorure de potassium.

Le nom pour lui ne fait rien à la chose, l'essentiel est de recueillir celui qui possède une saveur salée et un peu amère dont les Indiens, les noirs et même les blancs, se servent pour leur cuisine, à défaut de sel marin ou chlorure de sodium.

Ce sel contenu dans les cendres de paripou, en quantité très considérable, est le *chlorure de potassium*.

Ainsi qu'on le lui a montré, alors qu'il était encore un novice coureur des bois, et comme il l'a fait souvent lui-même par la suite, il installe, sur le coui vide, un morceau de sa ceinture de laine plié en deux et entasse sur la laine quelques poignées de cendre. Puis, il verse doucement sur la cendre, l'eau contenue dans l'autre coui. L'eau en passant, dissout les sels solubles, les entraîne à

travers ce filtre primitif, et s'écoule dans le vase inférieur.

Les gens qui préparent pour leur cuisine barbare le « *sel de paripou* », ont coutume de faire évaporer au soleil l'eau saturée de sels, de façon à obtenir les cristaux qui leur servent à assaisonner leurs aliments.

Mais Winckelmann, bien que n'étant pas chimiste, n'en est pas moins un homme pratique, connaissant et appréciant la valeur du temps.

Il pense, fort judicieusement d'ailleurs, que, en dépit de la température, l'évaporation de l'eau, bientôt saturée des sels solubles, exigera au moins deux heures ; que pour les faire absorber aux malades, il faudra les dissoudre de nouveau dans une certaine quantité d'eau.

À quoi bon cette double et inutile opération ?

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Il enlève sa ceinture, trouve dans le coui un liquide un peu trouble, en absorbe une gorgée, fait la grimace et dit :

– C'est salé, c'est amer, c'est fadasse, c'est

tiède, c'est tout ce qu'on voudra, mais ça sent le « sel de paripou ».

« Et, de plus, c'est inoffensif ; je m'en suis servi assez souvent pour relever la fadeur de quelque morceau de tapir, de singe ou de cochon marron.

« Puisque j'ai été aussi empoisonné par leur *assacú*, je vais en avaler une bonne lampée, à titre d'essai.

« J'ai encore les jambes cotonneuses, et le cerveau un peu chaviré, quoi que ça ne paraisse pas...

« Allons-y !...

« ... Hum !... Hum !...

Il attendit environ un quart d'heure, et soit que cet étrange remède eût neutralisé les effets du mystérieux poison, soit que, comme il arrive souvent, il eût suffi de l'influence morale pour agir sur l'état physique, il se sentit infiniment mieux.

– À votre tour, Monsieur Charles, dit-il tout ragaillard.

« Ce n'est ni bon, ni appétissant ; mais je vous assure que ça vous fera du bien.

« D'ailleurs, c'est le remède indiqué par José, ou à peu de chose près.

« Allons, buvez de confiance... J'en ai goûté, et m'en suis parfaitement trouvé.

Charles but docilement, ou plutôt passivement une large rasade et s'assoupit de nouveau. Marquis et José l'imitèrent à tour de rôle, et, comme lui, s'endormirent de nouveau.

– Là ! c'est parfait, opina gravement l'Alsacien.

« Un petit somme vous fera du bien et vous vous éveillerez joyeux comme des colibris, puisque, je le répète, c'est le remède à l'*assacú*.

« Tout le monde ronfle déjà... je vais en faire autant, car le sommeil me poursuit.

Mais il était dit que cette journée, si fertile en incidents, ne s'écoulerait pas sans de nouveaux et non moins graves événements.

Les chasseurs de quinquina dormaient depuis deux heures environ. Il pouvait être cinq heures

du soir, quand des sons discordants, partis de la forêt, les font tressaillir et s'agiter sur leur couche de feuilles.

Bientôt les sons se rapprochent. Ce sont de rauques mugissements comparables à ceux que les bergers des Alpes tirent de leurs cornemuses d'écorce.

Les quatre hommes s'éveillent enfin, l'esprit libre, mais le corps en proie à une fatigue écrasante et l'estomac criant famine.

Soit que la prescription ordonnée par José dans son délire ait opéré, soit que les Indiens aient mêlé aux aliments une dose de poison insuffisante pour causer la mort, ils sont guéris.

À peine s'ils ont le temps de constater la fuite de leurs infidèles porteurs, le vol des bagages et des provisions, qu'ils voient apparaître une troupe nombreuse de Peaux-Rouges qui s'avancent gravement en file indienne.

En tête, marchent deux instrumentistes portant chacun une flûte de bambou, appelée teïquiem, dans laquelle ils soufflent comme de véritables

aquilons.

Derrière eux se présente un personnage, constellé de colliers de verroteries enroulées aux épaules, au torse, au col, et coiffé d'une acangatare de plumes jaunes d'or d'où surgissent, comme des cornes, deux longues plumes écarlates qui se tiennent debout.

Le chef évidemment, ou, comme ils disent, le tuxaú.

Derrière, un grand personnage chamarré de la même façon, mais avec moins de surabondance, et coiffé d'une acangatare bleue dont les cornes sont moins longues.

Le sous-chef, apparemment.

Derrière encore, un vieux bonhomme affublé d'oripeaux extravagants qui le couvrent de la tête aux pieds, et produisent à chaque pas un bruit singulier.

Il porte sur le dos, en guise de manteau, la dépouille d'un caïman, dont la tête, assez bien préparée, lui sert de coiffure, et dont la queue traîne sur le sol. Le reste de l'accoutrement se

compose de colliers de dents de toute grosseur et de toute provenance, d'anneaux cornés formant le grelot du serpent à sonnettes, de griffes de jaguars, de queues de singes hurleurs, de peaux de rats palmistes, de bracelets en fil de laiton, etc., etc.

En outre, le bonhomme dont la figure possède une singulière expression d'astuce et de cruauté, tient à la main un os long et gros percé de trous, dont il tire de temps en temps des sons aigus.

La conformation de cet os, enjolivé de sculptures et de dessins au genipa, indique à première vue un fragment de squelette humain. C'est un tibia... la flûte légendaire des Canaémés.

Celui-là ne peut être que le sorcier de la tribu, le *paget* des Indiens de l'Amazone, appelé *Piaye* chez les Peaux-Rouges de notre Guyane.

Les hommes qui viennent après ces grands dignitaires sont simplement vêtus de calimbés, et parés de colliers de dents et de verroteries. Tous portent le grand arc indien, en « bois de lettre », avec le faisceau de flèches à pointe de bambou, à hampe de canna brava. Quelques-uns sont armés

de l'ergaravantana ou sarbacane.

Tous, indistinctement, musiciens, chefs et simples citoyens, sauf toutefois le paget, ont le visage et le torse peints de couleurs violentes, balafrés de lignes droites, courbes ou brisées, de cercles et de losanges noirs, jaunes, blancs ou rouges, qui leur donnent un aspect à la fois comique et repoussant.

Leurs jambes sont barbouillées jusqu'au genou de roucou ; on dirait, à les voir, qu'ils viennent de patauger dans le sang.

Ils sont environ une trentaine, défilent posément, en ordre, sans un cri, forment un cercle parfait au milieu duquel se trouvent les quatre voyageurs et s'arrêtent sur un signe du chef.

Les chasseurs de caoutchouc à peine revenus à la vie, et surtout à la raison, contemplent avec une stupeur facile à concevoir cet étrange spectacle, et croiraient volontiers à la continuation du cauchemar qui les obsédait tout à l'heure, n'était la netteté et l'intensité de leurs impressions.

Il y a de part et d'autre un silence embarrassant. On s'observe des deux côtés, et personne ne semble disposé à prendre le premier la parole.

Marquis fouille dans ses souvenirs dramatiques, et ne peut rien trouver d'équivalent ni comme décor, ni comme figuration.

– C'est égal, dit-il à voix basse, voilà des particuliers qui manœuvrent avec un ensemble parfait et font le plus grand honneur à leur professeur de maintien.

« Par exemple, ils sont un peu maquillés... Qu'en pensez-vous, Monsieur Charles ?

En dépit de la gravité de la situation, le jeune homme ne put s'empêcher de sourire à cette remarque passablement baroque.

Mais ces quelques mots ont rompu le charme.

Le chef semble faire un effort violent pour surmonter l'impression produite par l'aspect des blancs sur les hommes primitifs, tousse, consulte du regard le paget et prononce quelques mots en une langue absolument incompréhensible.

– Diable ! murmure Charles, voilà qui va peut-être compliquer désagréablement les affaires.

« Avez-vous saisi quelque chose, José ?

– Pas un mot, senhor.

– C'est fâcheux.

Puis, se ravisant, il demande en fixant les hommes qui se trouvent devant lui :

– Quelqu'un, parmi vous, parle-t-il la lingua geral ?

– Moi, dit une voix nasillarde, celle de paget.

« Si le blanc connaît la langue des hommes rouges du Levant, je pourrai lui répondre.

– Soit ! Dis-moi donc, vieillard, ce que veut le chef qui vient de me parler ?

– Il demande qui vous êtes.

– Des voyageurs blancs, amis des hommes rouges.

– Pas celui-là, dit-il en montrant José.

– C'est un demi-blanc, comme tu le vois... mais peu importe sa couleur... il est notre frère.

Le paget traduit les paroles du jeune homme au chef, qui répondit par un grognement.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-il, après une pause assez longue.

– Nous retournons chez nous, là-bas, dit-il en montrant l’Orient.

– D’où venez-vous ?

– De Boâ-Vista.

Seconde et plus longue pause. Les Indiens de l’Amérique du Sud ne brillent pas par l’éloquence. Ils ignorent ces périodes ronflantes, ces métaphores ampoulées, ces phrases solennelles et alambiquées dont leurs congénères, les Peaux-Rouges Nord-Américains, font un usage si immodéré.

À peine s’ils peuvent répondre aux questions qu’on leur adresse, tant leur esprit paresseux éprouve de difficultés à suivre une idée un peu complexe.

« Oui » – « non » – « peut-être » ou « je ne sais pas », telle est la menue monnaie d’une conversation indienne, hérissée de lieux

communs enfantins, naïve à faire sourire, et incapable de sortir de la plus puérile banalité.

On comprend, dès lors, s'ils ont tant de mal à répondre, combien ils doivent avoir de peine à interroger.

Mais l'avidité habituelle du sauvage délie pour un moment la langue du tuxaú.

– Les blancs ont des perles, dit-il après un instant de réflexion.

« Je veux les perles.

– Nous n'avons plus de perles... Les Indiens qui nous accompagnaient ont volé celles qui étaient destinées à toi et à tes hommes, répondit Charles.

– Quels sont ces Indiens ?

– Des Atorradis.

– Les blancs et le demi-blanc sont plus bêtes que le coro-coro de se confier aux Atorradis, riposta le tuxaú en crachant dédaigneusement.

« Les Atorradis sont des vermines, des poux de cuti !...

« Ainsi, les blancs n'ont pas de perles, pas de colliers... rien.

– Rien !

« Si tu veux retrouver ce que les Atorradis nous ont volé, il faut envoyer tes hommes à leur poursuite.

– Qu'en penses-tu, Jacaré (caïman) ? demanda-t-il au sorcier.

– Non !

« Les Atorradis sont loin... ou peut-être que les blancs ne disent pas la vérité.

« Il vaut mieux les emmener à la maloca.

– Pourquoi faire ?

– Jamais les Chiricoumas n'ont vu de blancs ; jamais aucun paget n'a possédé de flûtes faites avec les os de ces hommes qui sont tous de grands guerriers.

– C'est vrai.

– Quand nous les aurons conduits à la maloca, nous les tuerons en faisant un grand cachiri et nous fabriquerons des flûtes.

« Ni les Jauapirys, ni les Paricotes, ni les Caras, ni les Pianocotes n'ont de *teiquiems* faits avec les jambes des blancs.

« Nous, les Chiricoumas, nous serons les seuls à en posséder, et toi, le tuxaú Loudi, tu seras ainsi plus puissant que tous les autres tuxaús du pays.

– Tu dis vrai, Jacaré.

Nul parmi les chasseurs de quinquinas ne pouvait comprendre le sens de ces terribles paroles prononcées d'un air dégagé en langue chiricoumane et, par conséquent, soupçonner le péril qui les menaçait.

Croyant à une rencontre fortuite avec ces Indiens probablement aussi inoffensifs que tous ceux qu'ils ont vus jusqu'alors, et pensant en être quittes à bon compte après cette entrevue somme toute assez cordiale, ils espèrent même pouvoir négocier un ravitaillement.

Ils possèdent encore dans leurs poches quelques menus bibelots, susceptibles de s'échanger assez facilement contre des vivres, et, comme leurs besoins sont pressants, ils sauront se

contenter de peu.

Ils devaient, hélas ! être bientôt cruellement désabusés.

XIV

En route pour la maloca. – Hôtes ou prisonniers. – Appréhensions. – Ménagerie. – Malpropreté. – Désordre. – Les cuves à cachiri. – Les Indiens chez eux. – Ivrognerie chronique. – Rasades sur rasades. – Sauvage divertissement. – Danse de possédés. – Peinture de mort. – Allégorie lugubre. – Pillage. – Conséquences dramatiques du vol d'un revolver. – Un coup de tonnerre sous la maloca. – Mort du tuxaú Loudi. – Panique. – Changement de dynastie. – Pouvoir chancelant. – Diversion. – Mépris des Indiens pour la mort. – Lutte finale. – Vaincus ! – Prodige.

– Ne trouvez-vous pas, Monsieur Charles, dit Marquis en s'avancant clopin, clopant, que nous ressemblons plutôt à des prisonniers qu'à des gens invités à dîner.

– J’allais vous faire la même remarque.

« Ces Indiens nous regardent d’un air peu rassurant et nous entourent comme s’ils craignaient de nous voir rompre le cercle qui nous environne.

– Quel malheur de ne plus posséder nos carabines à répétition, avec seulement cinquante cartouches par homme !

« Comme nous aurions tôt fait de les fusiller en bloc, au cas où il leur prendrait fantaisie de vouloir transformer nos jambes en flageolets !

– Nous n’avons plus, hélas ! que des regrets stériles et nous ne pouvons que maudire les gredins qui, peut-être, vont nous faire échouer au port.

– Mais, à propos, avez-vous encore vos revolvers ?

– Enlevé, le mien.

« Et le vôtre, Winckelmann ?

– Je n’ai plus que mon sabre ; et vous, José ?

– Ni sabre, ni revolver.

– Par bonheur, reprit Charles, je possède encore le mien, tout chargé, avec une dizaine de cartouches.

– C’est quelque chose, mais ce n’est pas assez.

– Bah ! interrompt Winckelmann avec sa placide assurance d’athlète, pendant que le patron fera sauter le museau à une demi-douzaine d’entre eux, j’en exterminerai bien autant avec une trique.

« Vous, Monsieur Marquis, et vous José, qui n’êtes pas manchots, vous ferez gentiment votre partie dans la bagarre...

– Mauvais moyen, fit Charles tout songeur, et qui ne doit être employé qu’à la dernière extrémité.

« Jusque-là, soyons prudents, et manifestons, du moins en apparence, une confiance absolue.

Après une demi-heure de marche fatigante, on arrive à la maloca. C’est un immense bâtiment construit à la manière indienne, avec des pieux surmontés d’une toiture en feuilles de waïe.

L'ameublement, très élémentaire, se compose de hamacs en coton pendus côte à côte et rougis par place de taches de roucou. Des instruments de cuisine, léchés par une bande de chiens faméliques et inhospitaliers, sont épars sur le sol dans un désordre pittoresque. Marmites, casseroles, couis, pots de terre ocreuse, gisent avec des tronçons de canne à sucre sucés par les enfants, des noyaux de mangues, des épis de maïs, des arêtes de poisson, des sièges grossièrement sculptés, représentant des tortues et des caïmans, etc.

Intérieurement, la toiture de la maloca est littéralement hérissée de flèches piquées par la pointe dans les poutrelles formant la charpente. C'est l'arsenal où chacun s'approvisionne en cas de besoin.

Sous ce toit rustique évoluent familièrement les animaux sauvages que les Indiens, avec leur patience infinie, ont réussi à domestiquer. Pécaris, tatous, agoutis, paques cabriolent, grognent, se gourmandent. Un singe noir, nommé coata, épluche laborieusement la fourrure d'un

jeune jaguar et croque voluptueusement les parasites dont il la débarrasse. Des aras aux couleurs violentes, au bec de corbin, jacassent éperdument ; des hoccas nasonnent en picorant le maïs ; des agamis surveillent attentivement les ébats d'une jeune couvée de marayes, et des sawacous moroses dorment gravement sur une patte, leur long bec de héron appuyé sur leur jabot.

Les femmes vont et viennent, affairées au milieu de cette ménagerie, pendant que les enfants, vêtus de leur seule innocence, cabriolent comme de petits fous.

Bien que la rustique demeure qui abrite tout ce clan se compose d'une simple toiture, il s'exhale de cet amoncellement une odeur n'ayant rien de commun avec celle du jasmin ou de l'ixora.

L'espace environnant, complètement défriché, mais hérissé de chicots longs d'un mètre, restés debout après l'abattage des arbres, est couvert de maïs, de millet, de courges, de giraumons, de cannes à sucre, de patates, de manioc, d'où émergent quelques superbes bananiers.

L'arrivée des guerriers rouges est saluée de clameurs joyeuses poussées par les animaux qui témoignent, à leur manière, la satisfaction causée par cette rentrée. Mais l'aspect des blancs produit une panique soudaine qui fait fuir effarés, dans toutes les directions, les oiseaux et les quadrupèdes.

Toutes ces bêtes, familiarisées avec les épidermes couleur café au lait et les bariolures qui les enjolivent, sont aussi épouvantées par ces masques blafards d'Européens, que s'ils n'avaient jamais vu d'homme de près ou de loin.

Chose qui tout d'abord donne fort à réfléchir aux quatre compagnons, au milieu de ce désarroi, vite apaisé par la retraite de la ménagerie, c'est que tous les hommes conservent leurs armes.

C'est là un symptôme alarmant auquel nul parmi eux ne se trompe, en dépit de la gravité réelle ou simulée de tous ces visages impassibles.

Du reste, pas un mot d'affection aux femmes après une absence peut-être longue, pas une caresse aux enfants dont les cris d'effroi ont été apaisés par quelques gifles magistralement

appliquées.

La grande préoccupation du moment est de reprendre l'unique besogne habituelle à l'Indien quand il est chez lui : boire.

Au milieu des senteurs très compliquées, mais absolument désagréables, qui frappent leur membrane olfactive, les blancs ont distingué une odeur de fermentation alcoolique très intense, celle du *cachiri*, dont les Peaux-Rouges font un usage si immodéré.

Au centre de la maloca, à la place d'honneur, sont placés debout deux énormes troncs d'arbres, hauts de trois mètres, sur un mètre et demi de diamètre, et pourvus inférieurement d'un robinet d'où suinte goutte à goutte un liquide qui transforme le sol battu en une petite fondrière.

Ces deux troncs, artistement creusés, sont les cuves où s'élabore la liqueur enivrante chère aux Indiens, et où fermente la canne à sucre, la banane, l'ananas, le manioc ou le maïs qui donnent le *cachiri*.

Très éclectiques en matière de boissons, les

Peaux-Rouges les varient à volonté, selon leur goût, leur commodité, le caprice du moment ou l'abondance de tel ou tel produit fermentescible.

Cette boisson n'est pas, comme on pourrait le croire, le régal des jours de fête, mais bien la liqueur ordinaire, le vin que l'on boit constamment à toute heure du jour et même de la nuit.

L'Indien mâle ou femelle, petit ou grand, toujours ivre quand il est à la maison, n'éprouve aucune difficulté pour se livrer à son péché mignon. Il lui suffit quand il a soif, c'est-à-dire du matin au soir, d'ouvrir le robinet au-dessus d'un coui, de remplir le coui, de le vider, et de recommencer tant que le liquide peut pénétrer dans le cratère toujours ouvert de sa bouche.

Point de jalousie mesquine, point de passe-droit ni de compétition. Les fûts appartiennent à tout le monde, contenant et contenu. Il n'y a qu'à les remplir quand ils sont vides, et comme les femmes cultivent en commun l'abatis qui fournit les éléments de la liqueur, celle-ci est à l'entière disposition des consommateurs.

La capacité de l'estomac est la seule mesure de cette absorption gloutonne. Encore ces ivrognes convaincus se servent-ils volontiers d'un procédé commun aux anciens Romains, ces maîtres ès-goinfrerie, qui pour pouvoir ingurgiter indéfiniment, se chatouillaient le gosier avec les doigts, afin d'éprouver la volupté de remplir leur estomac après l'expulsion de son contenu.

Les femmes, en ménagères bien stylées, s'empressent de ramasser les couis épars sur le sol, et, sans même penser à leur faire subir un nettoyage sommaire, les emplissent rapidement, les rangent symétriquement autour des fûts, jusqu'à ce que leur nombre égale celui des arrivants.

Ces coupes végétales, tirées, comme l'on sait, de l'enveloppe ligneuse de la calebasse, ont des dimensions à donner le hoquet à des soudards allemands. De trois à quatre litres au moins.

Pourtant quand le tuxaú – à tout seigneur tout honneur – donne, en prêchant d'exemple, le signal de l'absorption, chacun, en un clin d'œil, fait rubis sur l'ongle. Et l'on recommence ainsi

indéfiniment.

Le premier feu de cette soif inextinguible étant apaisé, le tuxaú Loudi, qui n'avait pas quitté de l'œil ses prisonniers, s'avisa de les convier à ce régal, tout en continuant à prêcher d'exemple.

Ceux-ci, jusqu'alors en droit de se regarder comme des hôtes, et connaissant le profond égoïsme des Indiens, n'étaient en aucune façon étonnés de se voir ainsi de prime abord délaissés.

Par l'entremise du paget, ils firent comprendre que le besoin le plus pressant à satisfaire n'était pas la soif, mais bien la faim.

Le tuxaú eut un beau geste d'ivrogne, signifiant clairement : Ces gens ont à boire à satiété, et ils pensent à manger !...

Il n'en donna pas moins des ordres en conséquence, et les femmes s'empressèrent de les exécuter avec l'empressement passif qui leur est habituel.

Ils mangèrent avidement, en hommes creusés par un jeûne déjà long, entassèrent de larges bouchées de cassave et de poisson boucané, et

firent, non sans rechigner, honneur au cachiri libéralement servi par les buveurs.

Jusque-là, rien de mieux. Mais, bientôt, l'ivresse aidant, la maloca, relativement calme jusqu'alors, s'emplit d'un tumulte croissant.

Quelques sourds éclats de trompes retentissent, alternant avec des sifflements aigus tirés par le paget de son lugubre teïquiem. Le tambour, en peau de kariakou tendue sur un tronc évidé intérieurement, commence de battre languissamment.

Les plus jeunes parmi les guerriers esquissent de vagues entrechats.

Peu à peu, le rythme de cette musique barbare s'accélère. Les déhanchements, les ronds de bras, les entrechats s'accroissent, et la danse indigène, une gymnastique folle, enragée, furieuse, bat son plein.

Chaque danseur devient un virtuose. Les ra et les fla de la peau de kariakou et les mugissements des instruments ne suffisant plus aux figurants de ce quadrille endiablé, tous se prennent à vociférer

un air différent, coupé de cris, de hurlements épouvantables.

Entre temps, l'absorption fait rage, et atteint aux dernières limites de l'invraisemblance.

Les chasseurs de caoutchouc commencent à être sérieusement alarmés en présence de ce débordement, et, voyant les regards farouches que leur lancent ces énergumènes, se demandent s'ils ne vont pas être massacrés.

Ils se serrent en groupe, à un bout de la maloca, cherchant de l'œil une arme, attendant, pleins d'anxiété, l'instant qui va décider de leur sort.

Mais, ce ne sont là, paraît-il, que des préliminaires.

Le paget qui jouit, dans la tribu, d'une autorité au moins égale, sinon supérieure, à celle du tuxaú lui-même, tire de sa flûte des sons tellement aigus, qu'ils dominent tout le tumulte.

À l'instant, et comme par enchantement, cessent à la fois la gymnastique et le charivari.

Le bonhomme, très ivre d'ailleurs, fait en

titubant une courte allocution qui soulève un hurra retentissant.

Les guerriers, ruisselants comme au sortir d'un bain, boivent à la ronde, et s'empressent de se grouper autour des voyageurs toujours immobiles.

– Que diable vont-ils faire de nous ? murmure Marquis.

– Je crois que le temps est venu d'en assommer quelques-uns, répond Winckelmann en se rapprochant d'une hache plantée dans un madrier.

– Attendons encore, commande Charles, et n'usons de violence qu'à la dernière extrémité.

Le paget s'approche du jeune homme qu'il a sans doute reconnu pour le chef, prend une petitealebasse remplie d'une couleur blanche pâteuse et la dépose devant lui, à terre.

Puis, sans mot dire, il s'accroupit sur ses talons, relève l'une après l'autre les jambes du pantalon de toile, et les roule jusqu'au genou, de façon à découvrir entièrement les deux mollets de

l'Européen.

L'aspect de cet épiderme blanc arrache aux Peaux-Rouges un cri de surprise. Le vieillard, toujours impassible, trempe son doigt dans la pâte, l'étale sur l'épiderme et dessine, assez correctement d'ailleurs, tout en opérant avec une rapidité singulière, les deux tibias.

Son élève, qui le suit comme une ombre, attentif à tous ses gestes, lui présente alors une autrealebasse pleine de couleur rouge de roucou.

Le paget essuie son doigt imprégné de blanc sur une des peaux de rat palmiste qui pendent à sa ceinture, pique ce doigt dans la substance écarlate, et ponctue de six points rouges le dessin anatomique figuré sur l'épiderme.

– Que fais-tu donc là, vieillard ? demande Charles stupéfait de cette opération à laquelle il croit cependant devoir se prêter avec docilité.

– Tu le vois, chef, répond avec des hoquets le vieil ivrogne, je figure sur tes jambes les os qui donnent la flûte sacrée des Canaémés.

– Hein !

« Prétendrais-tu, par hasard, les faire servir à conduire la danse des hommes rouges ?...

– Je ne sais pas...

– Mais je sais très bien, moi.

« Dessiner mes os est une fantaisie très inoffensive que je te permets volontiers...

« Ne va pas croire, pourtant, que je t'autorise à dépasser les limites d'une simple plaisanterie.

– Le blanc se fâche... il a tort.

« C'est l'usage, chez les Chiricoumas, d'observer cette coutume avec les hôtes de distinction qu'ils veulent honorer.

– Va donc pour l'honneur et la distinction, du moment que tout cela ne doit pas sortir, ainsi que je viens de l'observer, des limites de la plaisanterie ou de la politesse.

À tour de rôle, José, Marquis et Winckelmann doivent se prêter à cette opération, au moins singulière, et la musculature énorme de ce dernier, après avoir excité l'étonnement du paget,

soulève des cris d'admiration chez les guerriers, qui n'ont jamais soupçonné un pareil développement à des membres humains.

– C'est bon !... c'est bon !... grogna l'Alsacien de plus en plus défiante ; extasiez-vous sur nos jambes ; vous allez voir, tout à l'heure, si vous poussez la « blague » trop loin, comme je vais vous effondrer !

« Des flûtes avec nos os !... Tonnerre !.. Je vous jure bien qu'il ne resterait ici personne pour souffler dedans.

Cependant, les Indiens, ravis comme de grands enfants qu'amuse la vue d'un spectacle favori, ont repris leurs chants et leur danse, mais avec moins de frénésie que tout à l'heure.

Tout en battant leurs entrechats, ils interrompent leurs cris, se communiquant leurs impressions, rient stupidement, avec des gloussements de volailles, et regardent les blancs dont le maintien devient embarrassant.

– Savez-vous bien, Monsieur Charles, observe Marquis non sans une apparence de raison, que

nous devons avoir l'air très bêtes, avec nos pantalons relevés, comme des pêcheurs à la ligne, et les jambes badigeonnées par ce vieux Mohican qui empoisonne l'alcool !

Charles, de plus en plus préoccupé, n'a pas le temps de répondre à cette réflexion aussi judicieuse que pittoresque.

Il passe doucement la main sous sa vareuse, et entrouvre l'étui qui contient son revolver pour être prêt à tout événement.

Mais les Indiens se rapprochent en masse, sans manifester pourtant de violence, et attirés plutôt par la convoitise que leur inspirent les objets portés par les prisonniers.

C'est d'abord la chaîne de montre, une gourmette en nickel, sortant de la vareuse de Charles, que le paget enlève avec une dextérité d'escamoteur.

La montre suit naturellement la chaîne, et toutes deux passent, incontinent, aux mains du tuxaú émerveillé. La boussole de poche a le même sort et figure, sans désemparer, comme

une croix de commandeur, au col du paget.

Pressés de tous côtés, sentant des mains agiles les dévaliser en détail, mais toujours sans violence, avec une habileté qui eut fait envie à des pickpockets, acculés près des tonneaux, serrés de plus en plus, incapables de faire un mouvement, ils voient disparaître tous leurs menus bibelots d'explorateurs, et jusqu'aux boutons de leurs vareuses.

Enfin, le revolver de Charles échappe à sa main trempée de sueur, et devient la propriété du sous-chef qui l'examine curieusement.

Comme il n'y a plus rien à prendre, les quatre amis voient le cercle s'élargir. Ils peuvent enfin respirer et échapper à ces contacts indiscrets, répugnants.

Encore tout étourdis de cette succession d'incidents aussi rapides qu'imprévus, ils n'ont même pas le loisir de proférer un mot, d'échanger une pensée, quand soudain, un coup de feu éclate au milieu de la maloca.

Un long cri d'épouvante succède à la

détonation, puis un hurlement de douleur.

En même temps, le tuxaú porte la main à sa poitrine d'où jaillit un jet de sang vermeil, recule de deux ou trois pas, la bouche ouverte, les traits crispés, les yeux démesurément ouverts, et s'abat lourdement sur le dos.

Les Indiens, effarés, s'enfuient de tous côtés, le paget en tête, comme une bande de singes rouges, pendant que le sous-chef, muet, hors de lui, laisse tomber le revolver, et demeure comme pétrifié, au milieu du nuage de fumée, devant le cadavre agité par les derniers spasmes de l'agonie.

En dépit de l'émoi bien légitime causé par cet accident mortel dont l'un d'eux pouvait être victime aussi bien que le tuxaú, les chasseurs de caoutchouc ne perdent pas la tête.

Charles s'élançe, ramasse l'arme et la met dans la poche de sa vareuse ; Marquis saisit le sabre que lui tend Winckelmann, celui-ci empoigne la hache, objet de sa convoitise, et José s'approprie, sans plus de façon, un lourd « *couïdarou* » (casse-tête) en itaúba, qui, entre

ses mains robustes, deviendra un terrible engin de défense.

Cependant, les Indiens, revenus de leur stupeur première, se concertent en dehors de la maloca, et commentent la catastrophe avec une volubilité prodigieuse.

Peu à peu, voyant que le tonnerre ne gronde plus sous la rustique toiture, ils s'enhardissent, se rapprochent, entourent le cadavre, et interpellent le sous-chef dont l'ébahissement fait place à une rapide expression de convoitise.

Interrogé, il répond par lambeaux de phrases. Il ne sait rien, ne comprend rien, et ne peut se rendre compte pourquoi et comment le chef, tout à l'heure plein de vie, a été ainsi foudroyé.

Il a pris l'instrument du blanc, l'a examiné attentivement, l'a tâté sur toutes les faces, puis, l'instrument est devenu tonnerre, et le chef s'est effondré raide mort.

C'est tout.

Mais, le prodige, pour être inexplicable, n'en a pas moins pour effet de laisser une place vide

parmi les hommes de la tribu : la première.

Le meurtrier involontaire, malgré son épouvante, sent les fumées de l'ambition lui monter à la tête. Cette place, inopinément vacante, peut lui être disputée plus tard par les sous-chefs habitant les petites malocas voisines.

Quand la mort du tuxaú Loudi sera connue, il y aura des compétitions, des batailles sanglantes en vue de l'investiture.

Ma foi, se dit le Peau-Rouge, l'occasion est bonne, saisissons-là. Et sans plus de façon, il se penche sur le cadavre, enlève les colliers souillés de sang, les ajuste à son cou, à ses épaules, à son torse, saisit ensuite l'*acangatare*, le sauvage diadème constituant l'emblème inviolable du pouvoir et l'enfonce sur les longues mèches de sa chevelure aux reflets bleuâtres.

Si brusque a été cette action que nul ne pense à protester ni à contester la validité du fait accompli.

C'est fait. Le tuxaú Loudi est mort, vive le tuxaú Yaraouname !

Voilà comment se fonde une dynastie.

Naturellement, l'absorption recommence. Les Indiens ayant coutume de procéder par des rasades à tous les actes de l'existence, futiles ou considérables, n'ont garde de négliger ce prétexte qui emprunte à la gravité de l'événement une importance toute particulière.

Le cadavre est poussé sans façon derrière les récipients où pétille le cachiti, et chacun ingurgite avec une gloutonnerie toujours nouvelle le breuvage enivrant.

Malheureusement, les voyageurs ne sont pas sans s'apercevoir bientôt qu'ils ont singulièrement perdu au change par la mort du tuxaú Loudi.

Celui-ci, habitué depuis longtemps peut-être aux prérogatives du commandement, semblait d'un naturel assez débonnaire, et ne cherchait pas, à tout propos, à faire parade d'une autorité incontestable et incontestée.

Mais son successeur, sentant son pouvoir, à peine établi, chanceler dès le début, veut sans

doute l'affirmer par un coup de force et probablement l'éloigner, par une diversion intéressante, jusqu'aux réflexions que peut inspirer, à ses nouveaux subordonnés sa prise de possession.

Cette diversion, les blancs se trouvent là, comme à point nommé, pour la lui offrir.

Entre plusieurs rasades et de nombreux hoquets, il harangue sa troupe, lui fait prendre les armes, excite les guerriers déjà passablement allumés par l'alcool, termine son discours par un cri strident, et s'élançe vers le groupe formé par les Européens et le mulâtre.

Ceux-ci ont deviné ses intentions à ses gestes hostiles, à son attitude provocante.

Voyant qu'il n'y a plus de temps à perdre, sentant que l'heure de l'action est venue, ils se préparent à tenter l'impossible pour échapper à ce traquenard, ou tout au moins à vendre chèrement leur vie.

Ils s'écartent un peu pour avoir leurs coudées franches et brandissent leurs armes au moment où

la foule grouillante d'hommes rouges se rue irrésistiblement sur eux.

Soit inconscience, apathie ou insensibilité, les Indiens ont un mépris absolu pour la mort. Dès qu'ils sont résolus à la lutte, ils se battent avec un acharnement sauvage, ignorent la crainte, défient la douleur et savent périr avec une impossibilité stupéfiante.

Aussi, l'attitude résolue des chasseurs de quinquina, les coups terribles qu'ils partent ne peuvent-ils pas arrêter leur élan irrésistible. Leurs corps et leurs membres pressés forment en quelque sorte un bloc plein, au milieu duquel s'égarant les instruments de mort, manœuvrés avec cette vigueur que donne l'appréhension d'une mort affreuse, précédée de supplices épouvantables.

Enserrés, refoulés, débordés, les malheureux après avoir assommé, broyé, éventré les premiers assaillants, se trouvent acculés aux cuves à cachiri et manquent d'espace pour frapper de nouveaux coups.

De tous côtés des griffes crochues se tendent

pour les saisir. Ils secouent désespérément la grappe humaine qui s'accroche à chacun d'eux, se sentent paralysés en dépit d'efforts surhumains, tombent, se débattent, mais en vain.

Charles, empoigné aux bras, aux jambes, voit s'approcher le paget armé d'un sabre.

Le vieux bandit cherche la place pour frapper, arrache brusquement la vareuse qui recouvre la poitrine du jeune homme, et va lui percer la gorge d'un coup de pointe.

Mais, ô prodige inouï ! son bras retombe comme s'il avait touché une couleuvre électrique. Son sabre lui échappe, il pousse un cri qui domine les hurlements de la foule, et fait taire les plus acharnés...

XV

Un talisman. – La mère des Canaémés. – Le tuxaú Loudi paie les violons et ne danse pas. – Le paget regrette les tibias des blancs. – En retraite. – Expédition réussie, mais à quel prix ! – Les morts du Trombetta. – Détresse. – Le mal de Marquis s'aggrave encore. – Winckelmann se déride. – Famine, – Dévouement. – Un homme qui a vécu de faim et ne s'en porte pas plus mal. – Le Couroucouri-Ouà. – Les cambrouzes et le radeau. – On dîne d'un iguane cru. – Navigation. – Après l'iguane, la tortue. – Appréhensions. – Le régime des cours d'eau guyanais. – Catastrophe.

– Le collier de Mascounan ! s'écrie le paget éperdu.

Il étend soudain ses bras en croix devant les Européens qui vont être massacrés, et tel est

l'incroyable ascendant de ces sorciers sur les hommes de leur tribu, qu'aussitôt les mains armées retombent inertes.

– Le collier de Mascounan !.. Mascounan !.. reprend le paget au comble de la stupéfaction.

Ce mot, répété à voix basse, avec une sorte de terreur superstitieuse, circule au milieu du groupe désagrégé et opère comme un talisman tout-puissant.

Le cercle qui enserrait les chasseurs de quinquina s'élargit et chacun s'éloigne d'eux avec une crainte respectueuse. Ils se relèvent, n'en pouvant croire à la réalité, ignorant à quelle intervention mystérieuse ils doivent la vie.

Cependant le paget, revenu de sa stupeur première, s'approche de Charles, touche le collier comme pour vérifier son authenticité, et s'adresse au jeune homme en langue générale.

– Le blanc connaît donc Mascounan, la mère de tous les Canaémés, Jauapirys, Uyacués. Uatchas, Caras, Paricotes et Chiricoumas !

– Tu le vois, paget.

– Pourquoi Mascounan a-t-elle donné son collier au blanc ?

– L'enfant de celle que tu appelles la mère des Canaémés était mourant... J'ai offert à la « grand-mère » le remède qui guérit les *sezoès* (fièvres), et Mascounan, à son tour, m'a laissé son collier.

– Oui... c'est bien cela...

« Pourquoi ne disais-tu pas que tu avais le collier qui rend son possesseur l'ami de tous les Indiens ?

– Pourquoi, répond le jeune homme d'une voix sévère, les Chiricoumas, après s'être présentés comme amis, ont-ils voulu massacrer traîtreusement les blancs ?

« Les Chiricoumas ne connaissent-ils plus l'hospitalité indienne ?

« Est-ce la coutume, chez eux, de tuer l'homme qui vient plein de confiance à la maloca, qui boit avec eux le cachiri ?...

– Pardonne, chef ! les Chiricoumas ne connaissaient pas les blancs.

« C'est le tuxaú Loudi qui est le coupable,

ajoute audacieusement le vieux drôle.

« Mais le tuxaú Loudi est mort, tué par la vengeance de Mascounan.

« Mascounan est toute-puissante, elle sait parler avec le tonnerre.

« Maintenant, tu es libre, toi et tes compagnons.

« Vous pouvez aller partout, et les frères rouges ne vous feront pas de mal.

Se tournant alors vers les Chiricoumas, interdits au point d'oublier momentanément le cachiri, il prononce en leur langue une longue allocution dans laquelle revient fréquemment le nom de Mascounan, tout en montrant les chasseurs de quinquina, stupéfaits d'en être quittes à si bon compte.

Pendant ce temps, Charles traduit à Winckelmann et à Marquis la signification des paroles qu'il vient d'échanger avec le paget. Le Parisien, heureux de se sentir vivre, a déjà reconquis toute sa joyeuse humeur, en dépit des souffrances produites par l'eczéma.

– Allons, dit-il en manière de conclusion, tout est bien qui finit de même, et, si vous m'en croyez, nous allons quitter au plus tôt ces particuliers auxquels je ne me fie qu'à moitié.

« Commençons par rabattre les jambes de nos pantalons et cacher les horreurs que ce vieux dessinateur sur chair a collées sur notre peau.

« Si, malgré tout, ça allait leur donner des idées... Si, en dépit du collier de la bonne femme, ils avaient une espèce de revenez-y... Si, enfin, il leur prenait de nouveau fantaisie de nous amputer.

– Vous avez raison, Marquis.

« Il faut partir sans retard.

« On ne sait pas ce qui peut arriver, avec ces gens ivres.

« Eh !... regardez.

Pendant qu'ils échangent ces paroles à demi-voix, les Indiens, qui ne peuvent se résoudre à finir aussi brusquement une fête si bien commencée, trouvent le moyen d'obéir aux singuliers instincts de leur race, tout en respectant

les étrangers protégés par leur vieille prêtresse.

Le paget vient d'aviser le cadavre du tuxaú, toujours étendu au milieu du cloaque vaseux produit par le cachiri infiltré goutte à goutte dans le sol, devant les gigantesques futailles.

Il saisit son sabre, se baisse, empoigne une jambe, tâtonne l'articulation, puis, avec une dextérité que ne désavouerait pas un prosecteur d'anatomie, désarticule le membre et le tend gravement au tuxaú nouvellement promu.

Avec le même sang-froid et une adresse qui ne se dément pas, il pratique la même opération sur la seconde jambe, la présente à son élève qui la reçoit avec toutes les marques d'un profond respect ; puis, sans plus se soucier du cadavre mutilé, revient près des voyageurs.

– Nous partons, lui dit brusquement Charles, éccœuré.

– Comme tu voudras, chef.

– Tu vas nous faire donner de la farinha et du poisson.

– Oui.

– Le tuxaú va désigner des hommes pour nous accompagner jusqu’au Couroucouri-Ouâ.

– Non.

– Comment, non ?

– C’est fête aujourd’hui à la maloca... il y a, comme tu le vois, grand cachiri...

« Les hommes ne s’en iront pas maintenant.

« Si tu veux rester, tu seras de la fête et tu boiras le cachiri.

« On fabriquera ensuite les *teïquiems* avec les jambes du défunt tuxaú.

– Que diable raconte-t-il ? demande Marquis à José.

Le mulâtre lui traduit en portugais la réponse.

– Non, non ! pas tant d’histoires, dit-il brusquement.

« Moi, je demande à partir.

« Ces animaux-là font la noce, et c’est leur ancien chef qui fournit les violons, rien de mieux.

« Mais je n’ai pas la moindre envie de danser !

« Il me semble qu'à chaque pas les jambes me manqueraient, sans calembour.

– Quel malheur, ne put s'empêcher de murmurer le paget, comme s'il eut compris la réflexion du Parisien, quel malheur que vous ayez rencontré Mascourian !

« Allons, dit-il avec un soupir, les Chiricoumas n'auront pas encore aujourd'hui des teïquiems venant des hommes blancs.

Les quatre compagnons se munissent à la hâte de quelques provisions, bourrent leurs poches, ramassent chacun un sabre, le cachent adroitement sur leurs vareuses, et s'en vont froidement, sans un mot, sans un geste.

C'est la coutume indienne.

De leur côté, les Chiricoumas, très occupés de leurs affaires, semblent ne pas faire la moindre attention à eux, et les laissent partir, en affectant la plus profonde indifférence.

L'abatis traversé, les chasseurs de quinquinas se retrouvent bientôt dans la forêt vierge.

Que vont-ils faire sans armes, n'ayant de provisions que pour deux jours au plus, en ménageant parcimonieusement ce qu'ils ont pu arracher à l'égoïsme des Chiricoumas, et privés même de boussole, pour assurer leur marche contre ces déviations hélas ! trop habituelles même aux voyageurs les plus expérimentés.

Pour comble de malheur, l'état de Marquis s'aggrave rapidement, en dépit de l'énergie manifestée par le vaillant artiste.

Au bout de deux heures de marche, il peut à peine avancer.

Il s'appuie péniblement sur un bâton coupé au bord de la clairière, et essaie encore de narguer les souffrances.

– C'est singulier, dit-il en riant convulsivement, j'ai trois jambes, et je marche plus mal encore.

« Dites-donc, Monsieur Charles, vous avez oublié une chose, lors de votre entrevue avec Mascounan.

– Laquelle, mon pauvre ami ?

– La recette pour aller à cheval sur un manche à balai.

« En sa qualité de sorcière, ce genre d'équitation doit lui être familier.

« Ça me rendrait joliment service !

Cette saillie très inattendue déride tout le monde pour un instant et fait dire à Winckelmann :

– Bah ! laissez donc ; à défaut de manche à balai, je vous hisserai sur mes épaules, comme je vous l'ai promis hier.

« Je me charge de vous transporter jusqu'à l'Atlantique s'il le faut.

– Eh ! mon brave ami, je n'ose presque plus dire non.

« Attendez pourtant que j'aie encore un peu maigri.

« Ça ne sera pas long, allez, car j'ai le cœur singulièrement embarbouillé et je puis vous assurer que je ne ferai pas grand tort aux provisions.

« Allons, au trot !

« Puisque je ne puis bientôt plus marcher, c'est le moment ou jamais de courir.

Devant cette impossibilité presque absolue de continuer à suivre les montagnes, Charles juge essentiel de regagner au plus tôt la plaine. On comprend qu'il ne peut plus être question de rechercher les quinquinas. Du reste, le but de l'expédition est complètement atteint. Les quatre voyageurs en ont assez vu pour savoir à quoi s'en tenir désormais sur la valeur de l'exploitation future.

Il y a là, sur les plateaux qu'ils viennent d'explorer, des fortunes colossales à recueillir, tant la zone est prodigieusement fertile en essences fébrifuges.

Cinq cents ouvriers et plus peuvent travailler aux écorces pendant des années. En procédant avec méthode, en régularisant les coupes, en empêchant les massacres dont les cascarilleros péruviens et boliviens sont trop souvent coutumiers, la récolte des *Cinchonas* pourra se prolonger presque indéfiniment.

On peut donc regarder la prospection comme finie.

Malheureusement, il reste à terminer la partie peut-être la plus difficile de l'entreprise. Avant de songer à tirer parti de ces ressources opulente offertes par la vieille forêt, il faut opérer la retraite.

Traverser plus de trois cents kilomètres de pays absolument sauvages où nul Européen n'a mis encore le pied, franchir forêts, ruisseaux, fleuves et marais ; courir le risque de rencontres avec les fauves ou les *Indiens braves* ; marcher sans guide, sans provisions, avec un malade ; errer de longs jours à travers l'inconnu, telle est l'entreprise presque irréalisable devant laquelle reculeraient des explorateurs abondamment pourvus, et que tentent intrépidement nos vaillants chasseurs de quinquina.

La région est mal famée, d'ailleurs, et particulièrement fatale à ceux qui ont voulu la connaître.

À une cinquantaine de kilomètres du lieu où se trouvent nos voyageurs, ils vont trouver le bras

occidental du Rio-Trombetta, le Couroucouri-Ouâ. Non loin de la source de cette mystérieuse rivière, on rencontre quelques bois carbonisés dans un ancien abatis et les restes d'un village qui s'appelait Manouri.

Vingt-cinq ou trente Français, partis en découverte, dorment l'éternel sommeil sous cet humus reconquis par la futaie géante. Nulle autre trace de leur séjour que ces tisons épars, que ces arbres fruitiers redevenus sauvages, avec leur souvenir à peine transmis à l'état de légende par les Indiens !

Depuis quinze ans, cinq ou six expéditions françaises sont parties pour remonter le Trombetta. Quelques semaines après leur départ d'Obidos, elles cessèrent de donner de leurs nouvelles.

Depuis dix ans, huit ans, cinq ans, on attend. Rien !

Tous sont morts, sans doute, emportés par les lièvres, ou massacrés par les Canaémés.

Parmi ces expéditions, il en est surtout deux

qui sont populaires à Obidos et au Bas-Amazone. Celle de Mullet qui partit avec dix-sept hommes pour étudier les mines du Haut-Trombetta ; et celle de Gaya, médecin de marine qui, vers 1875, en mission officielle, remonta cet affluent de l'Amazone.

Mullet et Gaya sont-ils morts ?

Quand dans la haute mer, par un gros temps, la barque est prise par la tempête, la vague éternelle qui roule son linceul sur les victimes englouties ne va pas conter à la terre l'histoire des pêcheurs perdus ¹.

Nos quatre voyageurs s'empresent donc de

¹ Plus heureux, mon vaillant ami M. Henri Coudreau a pu, en 1885, après une année de périls et de misères, revenir des sources du Trombetta, en dépit des fièvres terribles qui faillirent l'emporter et des *Canaémés* auxquels il échappa miraculeusement. Les lecteurs du *Journal des Voyages* n'ont pas oublié, d'ailleurs, l'émouvant récit que mon excellent collègue Jules Gros a fait de ses aventures.

Je crois avoir déjà rappelé que la Société de géographie commerciale a décerné à M. Coudreau sa grande médaille d'or en 1886. L. B.

quitter la zone des quinquinas et de descendre la déclivité de la Serra da Lua.

Leur marche en est d'autant facilitée pendant une partie de la première journée. Aussi, Marquis goûte fort cette façon d'aller, puisqu'il s'agit seulement de descendre.

Malheureusement, avec les terrains bas reparaissent les essences forestières drument poussées, et produisant des fourrés traversés par des sentiers indiens à peine praticables.

Après une course bien moins longue, hélas ! que fatigante, ils s'arrêtent pour camper près d'un ruisseau peu profond, produit par les infiltrations de la montagne.

Plus de hamac pour éviter la fraîcheur du sol, plus de briquet pour allumer le feu qui doit cuire les aliments et chasser l'humidité. Pour toute restauration un petit morceau de poisson sec, presque cru, et un fragment de cassave.

Par bonheur, Winckelmann n'est pas à bout de ressources. À défaut de hamac, il improvise un *boucan* analogue à celui que nous avons décrit ci-

dessus. Il entasse sur les traverses du boucan un épais matelas de menues branches et de feuilles, et le pauvre Marquis brisé, rompu, grelottant de fièvre est infiniment mieux que sur le sol.

Le lendemain, l'état du malade empire avec une effrayante rapidité. Toutes les vésicules caractéristiques de l'eczéma ont percé. Il s'en est écoulé un peu de sérosité jaunâtre, citrine, de mauvais aspect. Ce qui en d'autres circonstances n'eut été qu'un bobo, ou une simple indisposition susceptible de céder devant une médication bien entendue, devient une affection très grave.

Les jambes, lacérées par les épines, les lianes ou les herbes coupantes ne forment bientôt plus qu'une plaie. Les articulations noueuses, dures, douloureuses ne peuvent plus fonctionner.

En dépit de son énergie, le malheureux jeune homme ne peut plus marcher. En moins d'un quart d'heure, il tombe trois fois. À la troisième, il est incapable de se relever.

Il se traîne en gémissant, et se débat contre Winckelmann qui veut le porter. L'Alsacien doit employer la violence pour l'asseoir à cheval sur

ses épaules et continuer ainsi l'étape.

Les provisions sont épuisées, et la forêt n'offre aucune ressource. Les végétaux ne portent ni un fruit ni une baie. Les animaux sauvages, très rares en ce lieu, se dérobent facilement devant les voyageurs qui, d'ailleurs, n'ont pas d'armes pour les capturer. On ne rencontre même pas un nid renfermant ou des œufs ou des petits encore incapables de voler.

Les chasseurs de quinquina dînent ce soir-là avec de gros escargots durs, coriaces, d'une ingestion répugnante et d'une digestion plus difficile encore.

Marquis ne peut même pas avaler le dernier morceau de cassave prélevé par ses amis sur leur maigre ration de la veille !

Leur énergie, loin de faiblir, grandit encore, s'il est possible, en présence des difficultés. Ils marchent plus rapidement depuis que l'Alsacien a pu vaincre la résistance du malade. Chose à peine croyable, l'athlète mange à peine ; l'étape finie, il exige que ses compagnons se reposent et il improvise tranquillement le campement, sans

donner le moindre indice de défaillance.

Il marche allègrement chargé de Marquis de plus en plus inerte, et trouve encore le temps de chanter ou de dire quelques plaisanteries.

En temps ordinaire, le brave homme, très taciturne, desserre à peine les dents. Il semble que l'effroyable détresse dans laquelle on se trouve ait pour objet d'exciter sa verve endormie.

Le troisième jour est pire que les deux autres. Pendant six heures consécutives, les voyageurs ne trouvent que de l'eau à boire sans rencontrer la moindre substance alimentaire. José commence à être pris de fièvre, et Charles, à son tour, voit le moment où il devra imiter Winckelmann et porter le mulâtre sur ses épaules.

Cependant, le Couroucouri-Ouâ ne peut être loin. Le jeune homme, grâce à sa parfaite connaissance des grands bois, devine en quelque sorte la proximité d'une rivière.

Le sol devient plus humide. Les herbes appartiennent aux espèces plus particulièrement marécageuses. Les essences forestières se

modifient aussi. On voit apparaître, de loin en loin, quelques pinots, et des bouquets de cambrouzes.

Enfin, ce qui vaut infiniment mieux, Charles aperçoit un patawa portant un bourgeon terminal analogue à celui du palmiste et du maripa.

Une halte d'une demi-heure permet d'abattre l'arbre, et les affamés croquent à belles dents la substance blanc-jaunâtre qui, n'en déplaît aux amateurs de couleur locale, n'a jamais, ni de près, ni de loin, rappelé un chou.

On repart après ce triste repas qui réussit à peine à tromper la faim pour un moment.

La région devient de plus en plus sauvage. On ne rencontre pas trace d'habitation, ni le moindre vestige humain indiquant un endroit fréquenté, même à de très longs intervalles.

Les sentiers indiens, ces vagues tracés à peine visibles pour un œil peu exercé, ont depuis longtemps disparu.

C'est la nature inviolée, dans toute sa sauvage et redoutable solitude. Des arbres, encore et

toujours des arbres hérissant le sol, interceptant le soleil, masquant l'horizon, et sous lesquels flotte lourdement une atmosphère fade, humide, énervante, empestée par les détritiques organiques.

José, à son tour, ne peut plus avancer. Marquis a le délire, et les deux autres, trempés de sueur, brisés par cette marche sans trêve, se sentent défaillir de faim et de fatigue.

De dix en dix minutes, il faut faire une halte.

José tombe. Charles le relève et l'emporte. L'Alsacien s'y oppose et prétend qu'il pourra « charroyer » les deux malades.

– Bah ! dit-il avec sa placidité inébranlable, je puis encore marcher douze heures sans manger.

– Mais vous êtes fou, mon pauvre ami, interrompt Charles un moment désespéré, vous allez être frappé de congestion.

– Douze heures avec un seul, Monsieur Charles... avec les deux, mettons six heures !

« Dans six heures, il y aura du nouveau.

« Tenez, sans vous commander, faisons mieux.

« La rivière, comme vous le disiez tout à l'heure, n'est pas loin.

« Si vous alliez seul en découverte, pendant ce temps je soufflerais un peu.

– Vous avez raison, mon ami, restez ici... je pars.

– Attendez donc un moment.

– Quoi ?

– Tenez, mangez-ça... C'est peu de chose, mais ça pourra vous donner des jambes.

Et l'excellent homme tire de sa poche un petit morceau de cassave auquel il a eu l'héroïsme de ne pas toucher depuis près de trente heures.

Charles, ému jusqu'aux larmes de ce dévouement sublime dans sa simplicité, refuse énergiquement.

L'Alsacien insiste et se fâche.

– Allons, mangez... j'y tiens... c'est mon idée... Les malades n'ont besoin de rien pour le moment, et moi je n'en aurais pas seulement pour ma grosse dent.

« Vous ne savez donc pas que *là-bas* j'ai vécu de faim pendant des années, en travaillant comme plusieurs chevaux.

« Une rude école, allez !...

Tout ce que le jeune homme peut faire, c'est de le décider à partager cette suprême ressource.

Puis, il disparaît en grignotant la cassave, et en ménageant chaque bouchée de façon à tromper plus longtemps l'horrible faim qui le ronge.

À moins de cinq cents mètres du lieu où ses malheureux compagnons restent étendus en plein bois, il trouve un igarapé large d'un mètre cinquante et qui oblique vers le Nord.

– Enfin ! dit-il d'une voix sourde ; ce sentier de pirogue est certainement un affluent du Couroucouri.

« Cette rivière ne peut être bien loin, puisqu'elle coule entre les deux chaînons parallèles de la Serra, et que j'aperçois à deux lieux à peine, le chaînon supérieur qui se profile de l'Est à l'Ouest.

Encouragé par cette découverte, il descend

rapidement le cours de l'igarapé pendant deux kilomètres, et pousse un cri de joie à l'aspect d'un beau cours d'eau large d'environ trente-cinq mètres et se dirigeant, selon ses prévisions, du côté de l'Occident.

Plus de doute, c'est bien une des branches du Haut-Trombetta.

Puis, il ajoute mentalement :

– C'est la voie du retour !... Le chemin qui marche et qui nous conduira au Maroni.

« Quel malheur de ne pas avoir une bonne pirogue et une solide paire de pagayes !

« En deux jours nous serions descendus au confluent de l'autre branche, le Ouanamou, que nous remonterions pendant trois jours ; et alors nous serions en vue du Tumuc-Humac, tout près du Tapanahoni, qui devient notre Maroni.

« Eh ! pardieu ! dit-il presque joyeusement, quand on n'a pas de pirogue, on s'en passe et on fabrique un radeau.

« Les matériaux ne manquent pas, fort heureusement.

« Ce radeau, je le ferai seul, pendant que mon pauvre Winckelmann se reposera.

« C'est pour moi l'affaire de trois heures.

« Allons ! assez monologué ; à l'ouvrage !

Il avise aussitôt un épais bouquet de cambrouzes, ces magnifiques bambous guyanais susceptibles de rivaliser avec les plus beaux sujets de l'Asie.

Il coupe les plus belles tiges avec son sabre, les allonge symétriquement sur le sol en leur conservant une longueur d'environ sept ou huit mètres.

On sait que le bambou, excessivement résistant et léger tout à la fois, flotte comme le liège grâce à sa structure particulière. Les tiges sont complètement creuses et renforcées de distance en distance par des nœuds qui forment des séries de cavités closes et augmentent encore sa légèreté.

En raison de cette conformation, une simple claie, modérément serrée, peut porter un poids très considérable sans enfoncer dans l'eau.

Charles ayant sabré avec acharnement pendant près de deux heures, a abattu, et au-delà, des cambrouzes en quantité suffisante pour former un radeau capable de porter les membres de l'expédition.

Sans même prendre le temps de respirer, il entrelace les tiges perpendiculairement les unes aux autres et attache les extrémités avec les jeunes brins aussi flexibles et aussi tenaces que les meilleures cordes de chanvre.

Heureux d'avoir accompli cette besogne si rondement menée, il s'empresse de rallier le campement, et trouve l'infatigable Winckelmann occupée à dépouiller un iguane superbe qu'il a surpris endormi au pied d'un aouara.

– Victoire ! patron, s'écrie l'heureux chasseur.

« Nous avons à manger... Voyez le beau lézard ! Ça pèse six livres de chair nette ; et comme nous n'avons pas de feu, on va le manger tout cru.

« Bon moyen de se mettre à table sans retard, hein !

« Comme vous avez l'air content ! Je parie que vous avez trouvé la crique.

– Non seulement la crique, ainsi que vous l'appellez, mais encore j'ai organisé notre traversée.

« Demain matin, au petit jour, nous naviguerons sur le Couroucouri, et nos pauvres malades pourront au moins rester couchés à leur aise, pendant que nous nous laisserons couler au fil de l'eau.

« Je vous propose même, aussitôt notre dîner absorbé, de rallier la rivière ; nous serons infiniment mieux qu'ici pour passer la nuit.

– Comme il vous plaira.

« Le temps de « tortiller » quelques bouchées de la bebête, et je suis à vous.

Grâce à la prévoyante initiative de Charles, les quatre hommes purent reposer pendant la nuit sur le radeau resté à terre, sans avoir besoin de recommencer la fatigante manœuvre nécessitée par l'installation du lit de camp inspiré par le mouquin ou boucan.

Ainsi qu'il avait été convenu, la légère construction fut lancée à l'eau dès la première heure ; on édifia ensuite une légère toiture de feuilles pour garantir les malades contre les rayons du soleil ; puis, le radeau déborda, guidé par Charles et l'Alsacien armés chacun d'un long et solide bambou.

La première journée fut particulièrement heureuse.

Charles réussit à capturer une grosse tortue qui flottait endormie, et put assurer ainsi pendant longtemps la subsistance de la petite troupe. Marquis, frictionné de la tête aux pieds avec la graisse du chélonien, se trouva un peu soulagé.

Quant à José, une nuit et une demi-journée de repos lui ont rendu une partie de sa vigueur. Un plantureux morceau de tortue, avalé tout cru, hélas ! achève sa guérison.

Il peut dès lors prendre part à la manœuvre, très sommaire du reste, et consistant seulement à maintenir le radeau au milieu du courant.

On franchit de temps en temps quelques

rapides ; mais comme les eaux sont hautes, le radeau passe sans difficulté, et son allure s'en trouve accélérée d'autant.

Du reste, grâce à la flexibilité et à la ténacité des matériaux qui le composent, il se comporte merveilleusement.

Le seul inconvénient qu'il présente – encore, est-ce bien un inconvénient par 40° degrés de chaleur, – c'est que les mariniers improvisés ont parfois de l'eau jusqu'à la cheville.

Deux jours s'écoulent ainsi, avec escale pour coucher à terre, naturellement. La chair de tortue continue à être l'ordinaire de l'équipage qui, peu à peu, retrouve une partie de sa bonne humeur.

Marquis n'a plus de délire, mais son eczéma le fait toujours souffrir. Il déclare que de sa vie il ne mangera de tortue ni crue, ni cuite, ni en potage, ni grillée, ni pimentée.

Pauvre Marquis ! Il ne faut jamais dire :
« Fontaine je ne boirai pas de ton eau ! »

Le troisième jour, ou matin, Charles voyant le Couroucouri s'élargir assez rapidement, au point

de mesurer plus de cent mètres d'un bord à l'autre, pense que l'on approche du point où il se rencontre avec le Ouanamou pour former le Trombetta.

Ses compagnons partagent cette opinion parfaitement rationnelle, d'ailleurs, et manifestent leur joie en constatant que bientôt ils vont être seulement à trente lieues de Tumuc-Humac.

Charles, pourtant, est inquiet, préoccupé. Il connaît trop bien le régime des rivières de la Guyane, pour ne pas s'étonner de n'avoir pas jusqu'alors trouvé de chute coupant brusquement le lit du Couroucouri.

Il craint, au dernier moment, de rencontrer un palier très élevé dont la présence des rapides franchis antérieurement lui fait soupçonner la proximité.

Il pense involontairement à l'Araguary, dont le cours supérieur se précipite par une cascade à pic, haute de vingt mètres, et pressent dans le Couroucouri une semblable différence de niveau.

Il en est là de ses réflexions, quand un sourd

grondement frappe son oreille.

– Je m’en doutais ! s’écrie-t-il sérieusement alarmé.

« Cette rivière maudite ressemble aux autres.

– Que voulez-vous dire ? Monsieur Charles, demande l’Alsacien.

– Nous n’avons que le temps d’aborder, sous peine d’être roulés par la cataracte.

« Allons, mes amis, du nerf !... Pousse à la rive.

Chacun s’empare d’une perche, la plonge dans l’eau afin de prendre sur le fond le point d’appui qui doit faire dériver le radeau vers la berge.

– Mille tonnerres !... s’écrie Winckelmann, je ne trouve pas le fond.

– Ni moi ! ajoutent en même temps Marquis et José.

– Si nous avons une amarre, l’un de nous pourrait gagner le rivage en nageant et haler sur le radeau.

– Que faire, mon Dieu, que faire !

– Il serait trop tard... Le courant nous emporte déjà.

Le grondement devient de plus en plus fort. L'eau verte court avec une rapidité de cascade. La rivière se resserre brusquement en entonnoir, entre deux murailles rocheuses complètement à pic.

À moins de deux cents mètres, le lit du Couroucouri, coupé par une ligne transversale, disparaît.

En bas de cette ligne qui se détache en vert pâle sur l'horizon, l'abîme. Au-dessus, des poussières irisées dans lesquelles se reflète un arc-en-ciel.

Le radeau, aspiré en quelque sorte, tournoie, tangué, roule, s'arrête un moment sur la crête, glisse au milieu des embruns et disparaît brusquement dans le vide avec les quatre hommes cramponnés à ses traverses.

XVI

Message aux absents. – Après l’effondrement, du radeau. – Sauvetage. – Nouveaux exploits de l’Alsacien. – Marquis battu et content. – Des œufs de caïman pour dîner. – Réquisition. – En guerre, il faut parfois vivre sur l’ennemi. – Tours de force. – L’homme cabestan. – En vue du Tumuc-Humac. – Nouvelles misères. – En découverte. – Famine. – Quatre jours d’angoisse. – Désespoir. – Sauvés. – Les nègres Bosch. – Portés comme des lustres. – Tout est bien qui finit bien. Épilogue.

Habitation de la *Bonne-Mère*. Maroni (Guyane Hollandaise)

15 Août 188...

Mon cher Fritz,

Une goélette va partir demain matin du

Maroni, pour vous porter à tous de nos nouvelles. Monsieur Charles a écrit pour son père une relation du voyage que nous venons d'accomplir à travers la Guyane indépendante ou contestée, comme tu voudras l'appeler. Mais comme cette relation s'arrête à un plongeon formidable exécuté par nous dans une des mille et une rivières que nous avons rencontrées, notre aimable patron me charge de raconter cette partie anecdotique de notre excursion.

Je dois tout d'abord te dire, mon cher Fritz, que tu as bien lieu d'être fier de ton brave et excellent frère. C'est tout simplement un héros. Un héros de courage, de bonté, de dévouement.

Où serions-nous sans lui ! Moi surtout pour lequel il a eu de ces soins dont le souvenir m'obscurcit l'œil et me fait battre la paupière.

Jamais je n'aurais soupçonné chez un homme tant de vigueur physique, tant d'énergie morale, alliées à une pareille bonté.

Je puis en parler à l'aise sur ce morceau de papier, car aux premiers mots de gratitude que je lui adresse, il me ferme brusquement la bouche,

comme si mes témoignages de reconnaissance le rendaient confus et le mettaient mal à l'aise.

Maintenant, au fait.

Nous étions dans un fichu état, quand, après avoir reconnu de magnifiques forêts de quinquinas, échappé à des Indiens qui voulaient nous chiper nos jambes pour en faire des trombones, nous naviguions sur le Couroucouri-Ouâ, portés par un radeau de bambous.

Moi surtout, qui avais été pincé par une maladie du pays à laquelle on donne le nom d'*empigen* et qui se traduit par des millions de boutons me donnant l'aspect d'une écumoire très malpropre.

Ton brave frère m'avait véhiculé je ne sais plus combien de temps sur ses épaules, jusqu'au moment où je m'éveillai comme d'un cauchemar sur le radeau en question.

Depuis trois jours, nous n'avions à manger que de la tortue crue, trop heureux encore des facilités relatives de notre navigation, quand tout à coup, nous voici emportés par un courant

carabiné.

Le radeau ne gouverne plus et tourbillonne comme un tonton. Nous avons à peine le temps de nous serrer la main, pensant bien que tout est fini. Et nous voilà dans un nuage produit par les poussières de l'eau qui se brise en tombant à pic de trente pieds environ.

Ma foi, c'est tout au plus si je puis me dire que la vie est une bien bonne chose, même quand on a l'estomac vide, les articulations dures comme des boulets de quarante-huit, la peau comme un crible, et que c'est fâcheux d'y renoncer, quand, patatras, je me sens dégringoler...

Glou !... glou !... glou !... ça me bourdonne dans les oreilles, je me débats, je patauge, je bois un coup comme si je voulais tarir la rivière et je me cramponne stupidement au premier objet sur lequel se crispe ma main.

L'objet en question résiste à mon étreinte. Il me semble entendre une voix coupée d'éternuements prononcer à peu près les paroles suivantes :

– L’animal va se noyer et me noyer aussi !...
Attends un peu.

Vlan ! un coup m’arrive sur le nez... un maître coup, je t’assure, puis plus rien.

... Des frictions, que je qualifie seulement d’énergiques, ne connaissant pas d’autre expression pour indiquer leur intensité, me rappellent à la vie, après une interruption dont je ne puis apprécier la durée.

C’est encore ton Alsacien de frère qui mouille sa peau à faire fumer la mienne.

Monsieur Charles rend le même service à José qui a le crâne à moitié enfoncé, parce qu’il a piqué sa tête sur une roche.

On s’explique, et j’apprends que la chose à laquelle je me suis cramponné avec l’inconsciente énergie des noyés est un homme, et que cet homme est Winckelmann, mon sauveur patenté.

Le coup dont mon nez bleui porte la trace, est un renforcement que le digne garçon m’a envoyé, très affectueusement d’ailleurs et dans

les meilleurs intentions du monde, pour me faire tenir tranquille.

Il paraît que c'est dans les règles et que les professeurs de sauvetage enseignent cela aux apprentis Terre-Neuve. Dans tous les cas, je ne pensai pas à m'en plaindre, bien au contraire, et c'est de tout cœur que je sautai au cou du brave ami.

Me voilà donc sauvé encore une fois par lui. Je ne les énumère plus, car je ne suis pas fort en comptabilité. J'aime mieux inscrire tout en bloc au grand livre de mon cœur...

Comment et pourquoi ton frère n'a pas été assommé, ainsi que Monsieur Charles au bout de cette prodigieuse culbute, c'est ce qu'ils ignorent encore.

Toujours est-il que le patron, me voyant en bonnes mains, jette un regard circulaire sur l'eau qui bouillonne autour de nous.

Il aperçoit un paquet qui tournoie dans le remous, le rejoint en deux brasses, reconnaît José, notre ami le mulâtre, et s'empresse de le haler à

terre.

Quant au radeau, plus de nouvelles. Pour comble de malheur, nous avons perdu nos sabres, et nous ne possédions pas, à nous quatre, un simple couteau de treize sous.

Impossible de faire un autre radeau, impossible même de couper un vulgaire bâton de voyage. José, assommé, affaibli par la perte de son sang, ne peut plus marcher et je ne vaux guère mieux, grâce à mon *empigen*.

Seuls, le patron et ton frère tiennent bon. La situation n'est pas moins corsée, puisque nous voilà sans provisions, sans abri, sans ressources d'aucune sorte, à cent lieues de partout !

Nous sommes bien forcés de nous arrêter, ne fût-ce que pour tirer des plans.

Notre ordinaire devient à ce point extraordinaire, que nous dînons chacun avec quatre œufs de caïman trouvés dans le sable par Winckelmann. Demain, pour varier, nous mangerons peut-être des sangsues, à moins que nous ne soyons réduits à brouter l'herbe ou les

bourgeons de bambou.

Mais non ! l'universel Alsacien se débrouille en notre lieu et place, part en découverte, reste une demi-journée absent, pendant que nous nous morfondons au campement. Monsieur Charles n'a pas voulu s'éloigner, à cause de José qui bat la campagne et dont l'état demande des soins que je ne puis lui donner.

Winckelmann revient triomphant, et s'écrie, du plus loin qu'il nous aperçoit :

– Allons, Messieurs, un peu de nerf !

« Il s'agit de se patiner, et lestement... J'ai une pirogue, j'ai des pagayes, j'ai des provisions...

– Pas possible ! interrompt Monsieur Charles.

« Comment diable ! avez-vous fait ?

– J'ai réquisitionné.

– Allons donc !

– Partons, je vous en prie... vous saurez tout cela en route.

Il veut encore me porter, mais je refuse en lui montrant José plus maltraité que moi. Il le charge

sans mot dire comme un paquet sur son dos, je me cramponne au bras du patron, et nous détalons à toutes jambes.

Cette course enragée dure plus de deux heures, et de si grand train, que Winckelmann ne trouve pas le temps de raconter son aventure.

Nous arrivons à une sorte de plage, moitié sable, moitié vase, formée par les débordements de la rivière ; et qu'apercevons-nous tout d'abord ? Deux Indiens ficelés dos à dos avec des cordes de hamac, et couchés sur le côté dans une posture assez incommode.

– Les particuliers que j'ai mis en réquisition, dit ton frère, en présentant les bonshommes de pain d'épice qui font une drôle de mine.

Puis, il nous montre une belle, pirogue, échouée à trente mètres environ de la rivière, et ajoute :

– Voici la pirogue en question.

« Je l'ai halée sur la terre, de peur que ces bédouins-là, venant à rompre leurs ficelles, n'essayent de la remettre à l'eau.

– Mais cela pèse cinq cents kilos au moins !

– Et pas mal avec... Aussi, j’ai poussé ferme.

« Je vous garantis que six Peaux-Rouges ne pourraient la déhaler.

– Et l’histoire, lui demandai-je.

– Simple comme bonjour, qu’il répond.

« Les Peaux-Rouges pêchaient. Je leur dis en portugais : Nous sommes là-bas quatre voyageurs, voulez-vous nous conduire jusqu’à la source du Ouanamou ?

« Ils comprennent mon jargon, et l’un deux me répond : Non !

« On vous paiera grassement. Non !... encore non !... et toujours non !

« De quoi ! Pas tant de façons... Vos Iroquois de compatriotes nous ont volés ; grâce à eux, nous sommes dans le pétrin ; une fois, deux fois, voulez-vous ?

« Non !

« Je n’en fais ni une ni deux ; je les empoigne chacun par une patte, je les traîne comme deux

veaux à la pirogue, j'empoigne une amarre de hamac, je les ficelle proprement, je tire à sec l'embarcation, je prends mes jambes à mon cou, et j'arrive.

« Ai-je bien fait ?

– Parfaitement, répond le patron.

« Le vol infâme de leurs congénères autorise jusqu'à un certain point cette façon un peu cavalière de procéder.

Comme nous n'avons pas le sou en poche, Monsieur Charles leur demande s'ils veulent venir avec nous jusqu'au Maroni, qu'ils recevront alors une récompense susceptible de leur enrichir pour la vie.

Mes brutes répondent encore et toujours non !

Allez donc vous promener, sauvages que vous êtes ! On leur laisse leurs sabres, des provisions, leurs hamacs, un arc dont on enlève la corde, des pointes de flèches ; nous gardons le reste des provisions, un autre arc et une demi-douzaine de flèches.

À la guerre comme à la guerre ! Il arrive que

parfois il faut vivre sur l'ennemi.

Et nous partons sans plus tarder. Le temps que les Indiens aient tressé une corde pour leur arc et remis des hampes à leurs pointes, nous serons loin et nous n'avons guère à craindre leurs représailles.

Nous n'avons rien à nous reprocher, n'est-ce pas, et nous nous sommes infiniment mieux comportés à leur égard que les Atorradis au nôtre.

La pirogue est remise à flot. Le patron et Winckelmann empoignent chacun une pagaie et nous filons... que c'est une joie !

Malheureusement, nous trouvons souvent des rapides ou des cataractes.

Il faut tirer la pirogue à terre. La faire voyager à travers bois, de façon à contourner l'obstacle. Si nous n'avions pas eu ce cabestan fait homme nommé Winckelmann, nous restions dix fois en plan.

Ce diable d'Alsacien suffit à tout !

Pour comble de guignon, le patron attrape un coup de soleil qui le rend absolument fou pendant

deux jours.

C'est un comble ! José divague, Monsieur Charles bat la breloque, et moi, je fais l'un et l'autre.

Winckelmann se multiplie. Il paye, et s'interrompt pour poser des compresses sur la tête du patron, ou pour panser José, ou pour graisser mes bobos. Une chute se présente. Il nous transborde un à un à terre, hale sur la pirogue, la remet à flot plus loin, nous embarque et se remet à payer.

Un peloton d'hommes ordinaires fut mort dix fois à la peine.

Le Ouanamou se rétrécit. Ce n'est plus qu'un igaropé, un simple sentier de pirogue, puis un chemin de caïman. Un mètre de large sur cinquante centimètres de profondeur.

Enfin, la navigation est terminée faute d'eau. Mais en face de nous se dressent les plateaux du Tumuc-Humac.

Bon Dieu ! avec des jambes et un peu de moelle dans ces os que les Chiricoumas voulaient

s'approprier, nous verrions dans deux heures le Tapanahoni... La branche nord du Maroni.

Hélas ! nous sommes inertes comme des tortues retournées sur le dos.

Essayer de nous grimper un à un sur ces collines serait le comble de la démente. En dépit de sa vaillance, Winckelmann n'essaye pas de se heurter à une pareille impossibilité.

Il nous installe bien commodément dans la pirogue devenue un petit carbet, met à notre portée les vivres qui restent et me dit, les larmes aux yeux : – Je pars en découverte. Je serai peut-être longtemps : un jour, deux jours, qui sait !

« Vous avez de quoi manger. Vous, qui êtes le plus valide et qui avez à peu près votre tête à vous, veillez sur les deux autres.

« Moi, je vais m'occuper de vous sauver. Si je ne reviens pas, c'est que je serai mort en faisant mon devoir.

Et le voilà parti, après m'avoir embrassé comme du pain.

Cher et brave cœur ! Je ne peux pas me

rappeler tout cela sans être chaviré, comme disent les matelots.

Deux jours, trois jours se passent, et pas de nouvelles.

Nous n'avons pas trop souffert jusqu'alors, mais, lui ! Que peut-il être devenu ?

Monsieur Charles, dont la congestion est en voie de guérison, commence à raisonner comme une personne naturelle. José va mieux. Je pourrais, à la rigueur, franchir au galop cinq fois quarante centimètres.

Te dire si nous sommes désolés !

Le patron, qui peut à peine se tenir sur les jambes, veut à toute force partir à la recherche de notre pauvre ami. Nous voilà résolus à nous mettre en route.

Nous faisons cent mètres en une demi-heure, puis, patatras, nous dégringolons comme de simples capucins de cartes.

À peine si nous pouvons rallier la pirogue dans laquelle nous nous allongeons exténués.

Le quatrième jour commence après une nuit

blanche. L'angoisse nous empêche de fermer l'œil. Les provisions sont épuisées. Nous mourrons de faim si nous ne sommes pas secourus. C'est une simple affaire de temps.

Puis, les fourmis-manioc se chargeront des frais de notre sépulture.

Brrr !... J'en frissonne encore !

La nuit vient. Le désespoir nous prend.

– Winckelmann, mon pauvre Winckelmann est mort ! gémit le patron.

Moi, je pleure comme un veau, et José crie comme un enfant.

Winckelmann mort !... allons donc !

Une voix joyeuse traverse les ténèbres. Des lueurs apparaissent. Une demi-douzaine de grands nègres, hauts de six pieds, arrivent au trot portant des torches et chargés de provisions comme des mulets.

Un homme galope devant eux, arrive hors d'haleine et s'écrie : C'est moi !... vous êtes sauvés.

Un vrai dénouement de cinquième acte !

On s'explique en deux mots. Les nègres sont des Bosch de la Guyane hollandaise que notre ami est allé recruter à plus de vingt lieues de là. Ils connaissent parfaitement M. Robin et ses fils ; ils se sont empressés d'accourir au secours de l'un d'eux.

Nous soupçons comme de braves artistes après la représentation ; on rit, on chante un peu, on raconte des histoires folles et on s'endort comme des bienheureux.

Le reste va si bien qu'il est inutile de le raconter. Les Bosch, qui sont taillés sur le gabarit de Winckelmann, nous installent chacun dans un hamac, passent une perche dans les ficelles servant à suspendre ces dodos mâtinés d'escarpolettes, mettent la perche sur leurs épaules et nous transportent, comme des lustres, sans seulement faire : ouf !

Deux jours après, nous sommes en pirogue, avec un équipage de chaloupiers comme jamais amiral n'en a possédé pour son canot.

Choyés et dorlotés comme des enfants, nourris comme des chanoines, nous nous laissons aller au fil de l'eau pendant quelque chose comme trois cents kilomètres, puis nous arrivons à l'habitation de la *Bonne-Mère*.

Imagine à ton aise toutes les situations les plus corsées, où la « claque » n'a pas besoin d'enlever le public, où chacun y va de sa larme et se fait éclater la peau des mains à applaudir, et tu ne pourras pas concevoir l'émotion que soulève là-bas notre retour.

Nul ne nous attend. On nous croit à l'Araguary, près de revenir avec la goélette, car Monsieur Robin n'a pas jugé à propos d'avertir les dames de notre pérégrination, pour ne pas les inquiéter inutilement.

Aussi, quel coup de théâtre !...

... Enfin, que te dire de plus !

Tout est bien qui finit de même, n'est-ce pas ; je vais clore ici ce dernier chapitre de nos aventures.

Non pas cependant sans ajouter qu'on

s'ennuie ferme ici et Madame Fritz, ta conjointe, ainsi que la bonne madame Raymond aspirent au moment où leurs époux leur seront rendus.

Ce moment ne va pas tarder, paraît-il, car il est question d'organiser ici une grande expédition qui aura pour objet l'exploitation de la *Vallée des Quinquinas*.

Vous allez tous revenir, et on laissera le seringal de l'Araguary sous la direction des Bonis pendant toute la saison qui va s'ouvrir.

Monsieur Charles est en train d'élaborer le plan de cette exploitation.

Nous aurons des intérêts dans l'affaire, ou plutôt, chacun une part d'association, et nous allons devenir riches, mais riches à ne savoir que faire de notre argent.

Voilà, mon vieux camarade, quel est, pour le moment, le format de la situation.

Je ne t'en dis pas davantage, pour te laisser au moins quelque surprise en arrivant ici.

Présente nos respects à notre vénérable ami Monsieur Robin, embrasse Raymond et crois-

moi, pour la vie, ton bien fraternellement dévoué,

MARQUIS.

P.-S. Je décide enfin ton frère à ajouter quelques mots à cette lettre.

Le cher garçon parle peu, n'écrit guère, mais agit beaucoup... Le contraire de bien des gens.

MON CHER FRITZ,

Tout le monde ici me choye et me gâte, au point que j'en suis tout confus. Je n'ai pourtant rien fait que de naturel. Je viens de lire la lettre de notre ami Marquis, lequel se fâche tout rouge quand je l'appelle « Monsieur ».

Il est vraiment trop bon, et ce que j'ai fait ne mérite pas tant.

Enfin, si ça te fait plaisir, je serai heureux.

Ton frère, qui t'aime,

WINCKELMANN.

Épilogue

Six mois se sont écoulés depuis le retour des intrépides explorateurs.

Ainsi que le faisait pressentir la lettre de Marquis, M. Robin, son fils Henri, Fritz et Raymond ont aussitôt rallié le Maroni. Le seringal reconstruit a été confié aux soins des Bonis. Le Martiniquais Amelius, et l'Arabe fugitif ayant réussi à échapper jadis au massacre, se sont joints aux noirs et aux Indiens qui ont survécu. Ils font d'excellents chefs de chantier dont les services sont fort appréciés.

De ce côté, tout va bien.

D'autre part, M. Robin ayant vite reconnu les avantages immenses de la découverte opérée par Charles et ses vaillants auxiliaires, a organisé une expédition nombreuse qui a gagné la *Vallée des Quinquinas* par la voie du retour.

Le voyage a parfaitement réussi, et aujourd'hui les *Cinchonas* de la Serra da Lua sont en pleine exploitation.

Les bénéfices retirés de cette industrie improvisée de toutes pièces dans la région dépassent déjà toutes les prévisions, et les braves artistes, qui jadis logeaient le diable dans leur escarcelle, sont en passe de devenir plusieurs fois millionnaires.

Ils n'en demandent pas tant ; car, décidés à terminer leurs jours dans ce coin ensoleillé de l'Amérique équinoxiale, où l'existence est si facile et si peu coûteuse, il n'auront, pour vivre en nababs, à faire que des dépenses relativement modiques.

Marquis prétend que abondance de biens ne nuit pas, et se propose de consacrer une bonne partie de ses économies à la fondation d'une caisse de secours pour venir en aide aux artistes malheureux. Raymond et Fritz ont souscrit avec enthousiasme à cette œuvre de bienfaisance qui va fonctionner incessamment.

Le mulâtre José est devenu le majordome des

cascarilleros, avec une part d'associé dans l'entreprise. Il est devenu également Guyanais et a fait venir sa femme avec ses enfants à l'établissement du Maroni, qui reste le centre principal des exploitations opérées par les *Robinsons de la Guyane*.

Un dernier mot relatif à Winckelmann.

Le récit de sa belle conduite ayant été transmis par M. Robin au gouverneur de la Guyane française, le chef de notre colonie a adressé un chaleureux appel à la clémence du président de la République.

Cet appel a été exaucé, et le dernier courrier de France a apporté au brave Alsacien sa grâce, avec amnistie pleine et entière.

Celui-là n'est pas un des moins méritants, parmi les vaillants colons de la *Vallée des Quinquinas*.

FIN

Cet ouvrage est le 1108^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.